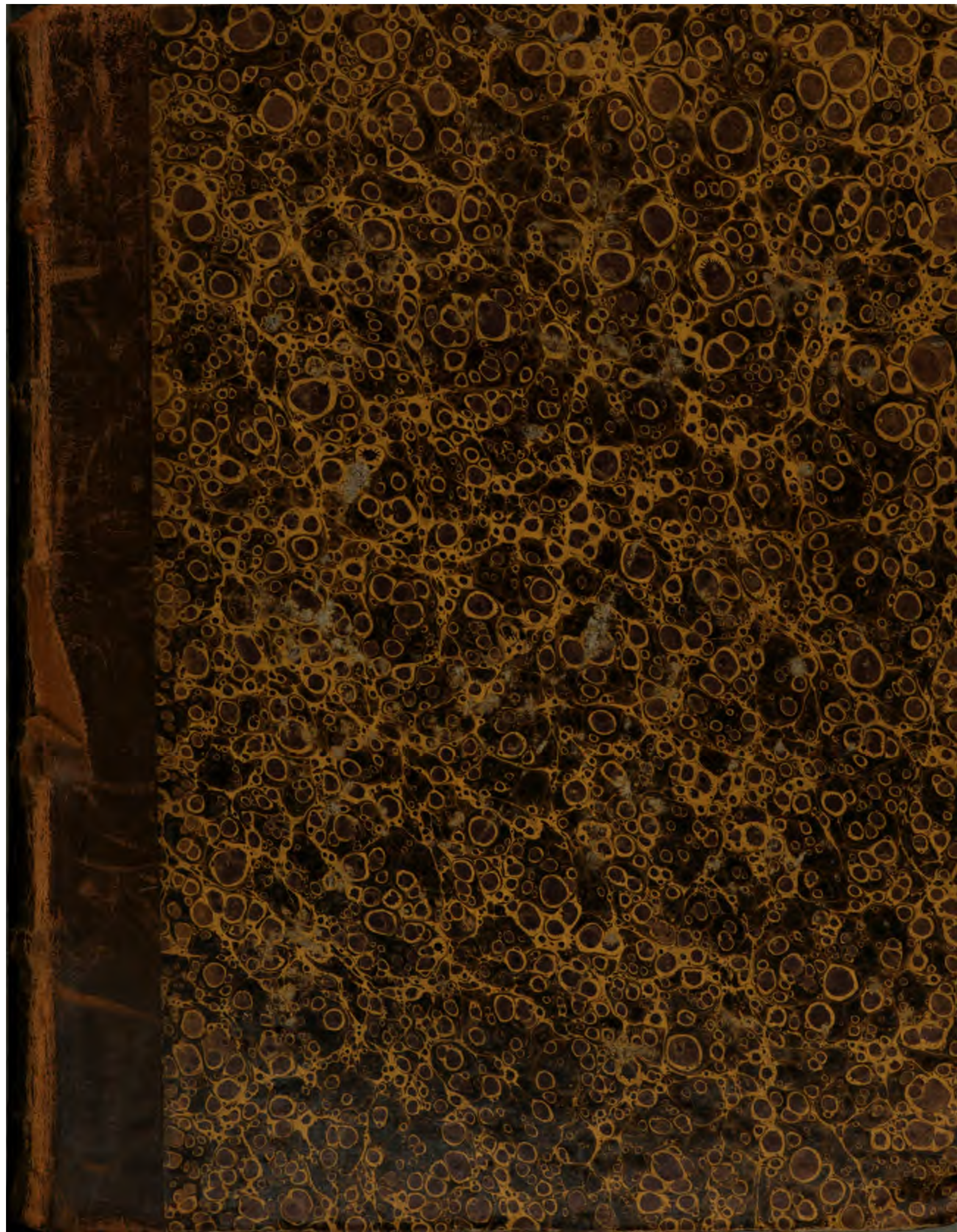


4 Vol m/

17/6 Cat 10



ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

AVEC

LA DESCRIPTION DE CES DEUX ROYAUMES.

Divisé en quatre Volumes.

TOME PREMIER.

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

Contenant tout ce qui s'est passé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établissement de ces deux Monarchies jusqu'à présent.

AVEC

La DESCRIPTION de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Espagne & en Portugal. Leur ETAT PRESENT, leurs INTERETS, la forme du GOUVERNEMENT, l'étendue de leur COMMERCE, &c.

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ & FILS.
M. DCC. XLI.

4 Vols & 82 pls



PREFACE.

LE Titre de cet Ouvrage n'annonce qu'une très petite partie de ce qu'il contient. Pour en donner une idée, qui le fasse connoître d'une manière plus particulière, nous allons exposer en peu de mots les principales matières qu'il renferme. On pourra par-là juger de son utilité, & des grands avantages qu'il a sur la plupart de ceux qui ont paru jusqu'à présent sur l'Espagne & le Portugal.

Pour s'en former une idée nette & précise, on peut l'envisager comme divisé en deux Parties générales, dont la prémière renferme les ANNALES, & la seconde la DESCRIPTION. On sait assez ce qu'on entend par *Annales*. C'est, pour le dire en peu de mots, l'*Histoire où l'on rapporte les évènemens d'un Royaume, d'une République, ou de quelque autre Etat que ce soit, par ordre Chronologique.*

Cette définition donne d'abord quelque idée de la prémière Partie de cet Ouvrage, mais comme elle ne détermine pas le Plan qu'on s'est formé, & que d'ailleurs elle ne fixe pas les bornes dans lesquelles on s'est renfermé, nous allons donner ici un petit détail, à l'aide duquel on pourra juger de la manière dont on a éxécuté ce travail.

Pour ne rien laisser à désirer dans ces *Annales*, on a rémonté jusques bien au-delà de la Fondation des deux Royaumes d'Espagne & de Portugal. On commence par exposer ce qu'on a pu apprendre de ces tems reculés, où l'on n'entrevoit qu'obscurités, histoires fabuleuses, & où il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer le vrai d'avec le faux. Quelques Historiens ont supprimé tout cela, & ils ont ont eu leurs raisons. D'autres au contraire, car tous les hommes pensent différemment, en ont donné un detail fort circonstancié; & ceux-ci ont eu aussi leurs

raisons pour suivre un tel plan. Dans la vue de contenter tout le monde, supposé cependant que cela soit possible, nous avons cru devoir garder un juste milieu. Nous avons passé très légèrement sur ces tems fabuleux, & nous n'en avons dit qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour faire connoitre ce que divers Historiens en ont rapporté.

Ces *Annales* commencent donc aux tems les plus reculés, & s'étendent généralement sur tout ce qui s'est passé de plus remarquable en Espagne & en Portugal jusqu'à nos jours, je veux dire jusques en l'Année 1741. Dans ce long intervalle de tems, qui comprend un si grand nombre d'années & tant de siècles, combien n'y rencontre-t-on pas d'évènemens & de révolutions! On y voit les prémiers établissemens de ces deux Monarchies, remplis de troubles & de divisions, jusqu'à ce qu'on arrive à ces tems un peu plus heureux, où le Gouvernement a commencé à prendre une meilleure forme.

Nous n'avons rien omis de ce qui pouvoit donner une idée nette & distincte de ce qui mérite d'être rapporté dans chaque siècle & dans chaque année. On s'est beaucoup moins étendu sur les prémiers siècles, dont les faits sont moins connus, plus obscurs, & par conséquent moins certains que ceux des derniers siècles. Les grandes révolutions, les évènemens frappans, en un mot tout ce qu'il y a de plus grand & de plus important, y est exposé avec toutes les circonstances qui sont le plus dignes d'être transmises à la Postérité. Les Guerres des Romains avec les Carthaginois, pour se rendre maitres de ce Païs délicieux; l'invasion de ces Peuples barbares, qui étant sortis du fond du Nord, vinrent l'attaquer de tous côtés, & y porter le ravage & la désolation; l'irruption des Maures dans toute l'Espagne, où ils se répandirent comme un torrent, en portant par-tout le fer & le feu; leur expulsion, & la destruction entière de leur Empire dans ce Royaume; la découverte des Indes Orientales par les Portugais, celle des Indes Occidentales ou du Nouveau Monde par les Espagnols; la réunion du Portugal à l'Espagne sous Philippe Second; les longues & sanglantes guerres que ce Prince eut à soutenir contre les Hollandois; la

gran-

grande & subite révolution arrivée en Porugal, où l'on reconnut pour Roi légitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient, Jean IV, Duc de Bragance, dont la Postérité est encore aujourhui sur le Trône; cette Guerre ruineuse & opiniâtre, soutenue par la France contre la plupart des Puissances de l'Europe, au sujet de la Succession d'Espagne; enfin les Différends qui subsistent actuellement entre l'Espagne & l'Angleterre; tout cela & divers autres évènemens, que nous n'alléguerons pas ici, sont des époques si remarquables, si importantes, & qui intéressent si fort la curiosité du Public, qu'on a cru devoir les rapporter avec les principales circonstances qui y ont rapport, tandis qu'on a passé rapidement sur quantité d'autres faits moins dignes d'être placés dans l'Histoire.

On n'a pas négligé, dans ces *Annales*, de faire des excursions sur les Terres étrangères, je veux dire, de parler de ce qui s'est passé dans les autres parties de l'Europe, sur-tout lorsqu'il a été question de grands évènemens, ou d'affaires qui intéressoient l'Espagne ou le Portugal. Ainsi, tandis qu'on trouve ici un détail éxact de ce qui concerne plus particulièrement ces deux Royaumes, on a le plaisir d'y rencontrer & d'y apprendre en même tems tout ce qui est arrivé de remarquable dans le reste de l'Europe.

Il y a, dans les conjonctures présentes, une si grande liaison entre les intérêts de l'Espagne & ceux de la plupart des autres Cours de l'Europe, qu'on ne peut guère se dispenser d'exposer ce qui en est, sans rompre cet enchaînement qui se remarque dans les affaires générales, auxquelles l'Espagne n'a certainement pas la moindre part.

A l'égard des Négociations & Traités, conclus entre l'Espagne ou le Portugal, & les autres Puissances, on a eu soin d'en faire mention, & d'en donner même le précis, lorsqu'on a jugé qu'ils pouvoient exciter la curiosité du Lecteur.

Comme la Guerre, déclarée depuis peu entre l'Espagne & l'Angleterre, tient aujourdhui toute l'Europe attentive, dans l'impatience où l'on est de voir quelles en seront les suites, on a cru que le Public recevroit avec plaisir le détail où nous entrons au sujet de ce grand démêlé, & dont nous parlons avec la même impartialité,

que s'il eût été queſtion de rapporter ce qui ſe paſſe dans la Cour du Grand Mogol.

Voilà ce que nous avions à dire touchant la prémière partie de cet Ouvrage, qui contient les ANNALES, & qui n'avoit jamais paru; paſſons à la ſeconde, qui eſt la plus ample, & où l'on donne la DESCRIPTION de tous les Royaumes d'Eſpagne & de Portugal.

Pour en donner une juſte idée, il eſt bon de faire d'abord remarquer, que *Don Juan Alvarez de Colmenar* publia, il y a déja plusieurs années, les *Délices de l'Eſpagne & du Portugal*, en ſix Tomes *in* 12, chez *P. van der Aa.* Ces ſix Tomes remplis d'un très grand nombre de magnifiques Figures, en Taille-douce, deſſinées ſur les lieux avec beaucoup d'exactitude, ne contenoient chacun qu'un très petit nombre de feuilles, de ſorte que cet Ouvrage étoit infiniment plus recommandable par les Figures, que par la deſcription qu'on y donnoit de l'Eſpagne & du Portugal. Ce n'eſt pas que l'Auteur n'ait parlé très pertinemment de ces deux Royaumes, il paroit même qu'il en avoit une connoiſſance beaucoup plus parfaite qu'aucun de ceux qui nous en ont donné des rélations; mais comme il s'étoit renfermé dans des bornes trop étroites, tandis que la matière qu'il avoit à traiter lui préſentoit un ſi vaſte champ, il a omis une infinité de choſes importantes, qui ne devoient pas être oubliées dans un Ouvrage de cette nature.

Comme le plan qu'a ſuivi *J. A. de Colmenar*, ne pouvoit guère être meilleur, & que d'ailleurs les matériaux qu'il a employés, ſont bons, on a bâti ſur ſon fonds, mais de manière cependant que l'édifice qu'on en a formé, paroit avoir à préſent, & a en effet une forme bien différente. Comme on a introduit depuis quelques années de grands changemens à la Cour d'Eſpagne, on a été obligé de retoucher en une infinité d'endroits le Texte de l'Auteur, de l'augmenter d'une infinité de nouvelles Remarques, & d'en retrancher même pluſieurs choſes, dont les unes n'ont plus lieu aujourdhui, ou ſe trouvent entièrement fauſſes.

Nous n'entrerons pas ici dans un plus grand détail, pour faire voir l'énorme différence qu'il y a entre la Deſcription de l'Eſpagne &

& du Portugal, telle qu'elle a été publiée par *van der Aa*, & celle que nous donnons aujourdhui. Ce que nous venons de dire est plus que suffisant pour en faire juger. Si l'on considère d'un autre côté, que l'Ouvrage que nous publions, est encore augmenté de deux nouveaux Tomes, qui sont ceux des *Annales*, on pourra le regarder comme presque entièrement neuf, puisque ce qu'il contient de l'ancienne Edition, n'en fait qu'une très petite partie.

Cet Ouvrage est divisé en IV Tomes, dont le prémier renferme les *Annales*, & les trois autres la *Description*; mais on en publie en même tems une autre Edition, partagée en VIII Tomes, dont les deux prémiers contiennent les *Annales*, & les six autres la *Description*. Du reste, ces deux Editions sont entièrement conformes l'une à l'autre.

Il ne nous reste plus, pour faire connoitre cette seconde Partie de l'Ouvrage, qu'à indiquer les matières principales qu'elle contient. On donne, dans cette Description, une idée claire & distincte, non seulement de toutes les Provinces & Etats des Royaumes d'Espagne & de Portugal, mais encore de leurs Villes, de leurs Châteaux, de leurs Forteresses & de leurs Ports de Mer. Les Palais, les Maisons Royales, & toutes les Eglises qui ont quelque chose de remarquable, y sont représentés avec la plus grande exactitude; &, à l'égard de ce que contiennent ces superbes Bâtimens, on entre dans un détail qui surpasse infiniment tout ce qu'on rencontre sur cet article dans la plupart des Auteurs qui en ont traité.

Si l'Auteur s'étoit borné à ne faire observer dans les Royaumes d'Espagne & de Portugal, que les Villes, les Palais, & ce qui frappe d'abord le plus un Etranger, son Ouvrage, quoique recommandable à cet égard, n'auroit cependant pu être utile qu'à un très petit nombre de personnes; mais comme il a embrassé, dans le plan qu'il s'est formé, tout ce qui concerne ces deux Royaumes, il n'y a presque point de Curieux, de quelque rang & de quelque profession qu'il soit, qui ne puisse y trouver dequoi s'instruire & s'occuper agréablement. Les *Géographes*, les *Naturalistes*, les *Gens de Guerre*, les *Politiques*, les *Négocians*, ceux qui aiment les

belles *Antiquités*, & ceux qui cherchent à connoître les *Mœurs*, les *Coutumes*, & les *Cérémonies Religieuses* d'une Nation, qui depuis tant de siècles tient un rang considérable dans le Monde; verront avec plaisir qu'on a rassemblé dans cet Ouvrage tout ce qui peut les satisfaire, & contenter leur goût & leur curiosité.

Nous n'entrerons point ici dans aucun détail de ce qui est contenu dans chacun de ces trois derniers Tomes, qui renferment la Description & les Délices d'Espagne & de Portugal, parce qu'on a joint à la suite de cette Préface une *Table des Articles*, qui composent chaque Volume, & qui indiquent les sujets particuliers qu'on y traite. Outre cette Table, on en trouvera une autre, à la fin du dernier Tome, fort ample, fort détaillée, & qui comprend les matières principales contenues dans tout l'Ouvrage.



TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

TOME I.

TOME II.

Ovié-

Méri-

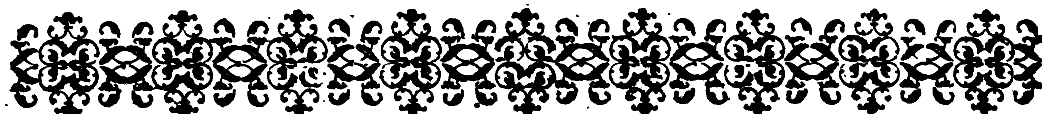
TOME III.

Villes

TOME IV.



ANNA-



ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

ON a debité sur l'Espagne quantité de chimères qu'il seroit ridicule d'adopter. Quelques Historiens ont prétendu que Tubal, un des fils de Japhet, alla s'établir dans cette partie de l'Europe, & qu'il eut pour successeur son fils Ibérus, d'où est venu le nom d'Ibériens qu'on a donné aux Espagnols. Ce Païs fut ensuite gouverné par Idubéda, par Brigus, Tagus, & Bétus surnommé Turditanus, qui fut le dernier de la race de Tubal. On veut que le prémier ait donné son nom à la montagne d'Idubéda, & que le second ait bâti des Villes & des Edifices, dont les noms se terminent en Briga, comme Juliobriga, Flaviobriga, Ségobriga, Mirobriga, & Némétobriga. Le Tage, disent ces Historiens, tire son nom du Roi Tagus, & Bétus a donné le sien au fleuve Bétis, qu'on nomme aujourdhui Guadalquivir.

Après le règne des Descendans de Tubal on fait monter sur le Trône un Guerrier, qui emmena d'Afrique en Espagne des puissances formidables. Son nom est Gérion. Ce Prince perdit la vie dans une bataille que lui livra Osiris, qui étoit venu d'Egypte en Espagne. Gérion laissa trois fils nommés Lominiens, qui, après avoir règné longtems ensemble, furent enfin vaincus par Hercule fils d'Osiris. Hercule substitua aux Gérions le Roi Hispal, qui donna son nom à la ville d'Hispalis, connue depuis sous celui de Seville. Hispan succéda à son père Hispal, & donna à son Royaume le nom d'Hispania, qu'il porte encore aujourdhui. Hercule règna après lui, & laissa la Couronne à Hespérus, qui fut détrôné par son frère Atlas. Celuici eut pour successeurs Oris ou Sic-Oris, Sicanus, Sicéleus, Lusus, & Si-

culus. On prétend que Sicéleus passa en Italie & en Sicile, & qu'il donna son nom à cette Ile.

Testa Afriquain s'étant emparé de Gadir, se fit proclamer Roi d'Espagne. Romus son fils hérita de cette Couronne, & la laissa à son fils Palatus, qui fut chassé de ses Etats par un nommé Lucinius ou Cacus, homme déterminé, lequel s'étoit fortifié dans les montagnes voisines de l'Ebre. Palatus implora le secours de ses Sujets, qui le remirent sur le Trône, après avoir chassé Cacus de leur Païs. Après la mort de Palatus, les Phéniciens, qui avoient déja fait plusieurs courses en Espagne, y revinrent avec leur Roi Erythrée & un grand nombre de vaisseaux. Ce Prince en fut couronné Roi, & eut pour successeur Gargoris surnommé Mélicola, parce qu'il apprit aux Espagnols l'usage du Miel. Albius, Habidus ou Habis, qui règna après son père Gargoris, est réprésenté comme un des meilleurs Rois d'Espagne: il accoutuma ses Peuples à une vie civilisée, leur enseigna à labourer la terre, à semer, & à faire la recolte des grains.

Voila en peu de mots ce que les Historiens d'Espagne ont debité, & que quelques-uns d'entre eux ont même avancé comme constant. Mais, sans nous arrêter davantage à toutes ces Traditions fabuleuses, il est certain que les Carthaginois se rendirent maitres de ce Païs, & que les Romains le conquirent sur les Carthaginois. Lorsque ces derniers entrèrent en Espagne, les Phéniciens se trouvoient en possession de la Ville de Cadix, où ils s'étoient établis, & ils avoient même déja fait des conquêtes sur les Côtes d'Espagne. Les anciens Habitans déclarèrent alors la guerre aux Phéniciens, & les chassèrent de Cadix. Ceux-ci trop foibles pour pouvoir leur résister, demandèrent du secours aux Carthaginois. Le Sénat nomma Maherbal pour commander les Troupes qu'on envoya en Espagne.

An 510 avant J. C. Depuis la fondation de Rome 236. Maherbal aborda à Sidonia, où les Phéniciens s'étoient refugiés depuis qu'ils avoient perdu Cadix. D'abord il battit les Turditains, qui combattoient avec courage, mais sans discipline. Ayant reconnu la source de leur malheur, ils élurent pour leur Général Baucius Capéto, qui, après avoir exercé ses Troupes, attaqua le camp de Maherbal & s'en rendit maitre. Cet échec n'abattit pas le courage de Maherbal. Tout vaincu qu'il étoit, il forma le projet de subjuguer l'Espagne, & d'en chasser même les Phéniciens. Dans cette vue il conclut une trêve avec les Turditains, & fit venir en même tems de nouvelles Troupes de Carthage. A l'arrivée de ces Troupes en Espagne, il rompit la trêve, surprit les Turditains, & les chassa de la Bétique. Capéto se retira dans la Lusitanie. Les Turditains passèrent la Guadiane & le Tage, & pénétrèrent jusqu'au bord de la rivière de Coa. Les Carthaginois, après la retraite des Turditains, n'eurent pas de peine à se rendre maitres de la Bétique, d'où ils chassèrent les Phéniciens.

Adrusbal & Amilcar furent alors envoyés en Espagne. Ils étoient tous deux fils de Magon le plus puissant des Carthaginois. Adrusbal fut tué dans l'Ile de Sardaigne. Il laissa trois enfans, Annibal, Adrusbal, & Saphon. Son frère Amilcar fut envoyé en Sicile, où il périt, laissant

ſant pour ſes ſucceſſeurs trois fils nommés Himilcon, Hannon, & Gisgon.

Les Tributaires d'Afrique voulurent profiter de l'embaras où ſe trouvoient les Carthaginois pour ſe ſouſtraire à leur obéïſſance. Saphon fut envoyé de la part du Sénat pour les ſoumettre & les réduire. Cette entréprise eut un heureux ſuccès. La paix fut concluë, mais elle ne dura pas longtems. On reprit les armes. Saphon, qui étoit revenu en Eſpagne, y leva de nouvelles Troupes, & triompha de ſes Ennemis. Ce Général ayant été rappellé à Carthage, le Sénat donna le gouvernement de l'Eſpagne à Himilcon, Hannon, & Gisgon.

Hannon entréprit d'entrer dans la Luſitanie du côté de la Guadiane. Les Luſitaniens, déja épuiſés par des guerres civiles, lui demandèrent la paix, & firent avec lui un Traité. Huit mille hommes de leurs Troupes paſſèrent en Sicile, où le Sénat entretenoit une Armée contre Gélon. Hannon viſita les Côtes méridionales de la Luſitanie, ſon frère Himilcon en reconnut les Côtes occidentales. Au retour de ce voyage, ils ſe rendirent à Carthage, où ils rendirent compte au Sénat des découvertes qu'ils avoient faites.

Annibal, fils de Saphon, fut nommé avec Magon au gouvernement de l'Eſpagne. Le prémier ſe rendit à Cadix, Magon s'arrêta dans les Baléares. Annibal fit bâtir la Ville qu'on nomme aujourdhui Portmaon. Pendant ſon gouvernement les Luſitaniens méridionaux déclarèrent la guerre aux habitans de la Bétique. Les Carthaginois ſe déclarèrent contre les Eſpagnols. On en vint aux mains, & on prétend qu'Annibal fut tué dans le combat.

Le Sénat peu content, ou peut-être jaloux du grand crédit de cette Famille, chercha les moyens de la ruiner. Hannon fut envoyé en éxil. On fit périr par le poiſon Adrusbal & Saphon, il eſt du moins certain qu'ils moururent preſque ſubitement. On envoya enſuite d'autres Gouverneurs en Eſpagne. Boodés s'y étant rendu, fit bâtir une Forterelle à Lacobriga. Il eut pour ſucceſſeur Maherbal. Ce fut lui qui perſuada aux Luſitaniens d'accorder aux Cypriots des terres pour qu'ils puſſent s'y établir. Une partie des Tyriens, qui échapèrent au couroux d'Aléxandre après la deſtruction de leur Ville, alla auſſi chercher un azile dans la Luſitanie. Ces Peuples jettèrent les prémiers fondemens de Mirtilis, ou Mertola, à laquelle Céſar donna dans la ſuite le ſurnom de Julia. Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Grecs d'entre le Douro & le Minho ſe retirèrent dans les Montagnes connues aujourdhui ſous le nom d'Aſturies. D'un autre côté les Carthaginois furent chaſſés de la Sicile par Pirrhus Roi des Epirotes.

An 429 de Rome, 319 avant J. C.

Le Gouvernement d'Eſpagne fut donné à Amilcar Barca, homme d'un mérite diſtingué, & qui ſut bientôt s'inſinuer dans l'eſprit des Peuples auxquels il devoit commander. Sa politique le porta à épouſer une Luſitanienne, & bientôt après il forma le projet de ſubjuguer les Eſpagnols. Quelques circonſtances l'obligèrent d'en ſuſpendre l'éxécution.

Les Romains & les Carthaginois ſe faiſoient une cruelle guerre. Ceux-

 ci

ci envoyèrent Amilcar en Sicile pour reconquérir cette Ile. Les Romains équipèrent une Flote, qui mit à la voile sous les ordres du Consul Lutatius. Elle rencontra celle que les Carthaginois envoyoient au secours d'Amilcar. Le combat se donna, & les Romains demeurèrent vainqueurs. Après cette défaite Amilcar reçut ordre de faire la paix avec les Romains. Il partit ensuite pour l'Espagne, amenant avec lui son fils Annibal.

Dès qu'Amilcar fut arrivé en Espagne, il leva des Troupes, subjuga la Bétique, & poussa ses conquêtes jusqu'aux Pyrénées. En même tems les Vétons se liguèrent avec les Phocéens. D'un autre côté les Édétains, & quelques autres Peuples de l'Espagne, secouèrent le joug des Carthaginois, & entrèrent dans la Lusitanie. Amilcar alla à leur rencontre pour les réprimer. On en vint aux mains, mais les Lusitaniens qui étoient dans les Troupes d'Amilcar ayant pris la fuite, ce Général succomba lui-même, & périt sur le champ de bataille.

A cette nouvelle, le Sénat de Carthage nomma au Gouvernement d'Espagne Adrusbal, Gendre d'Amilcar. Ce nouveau Général choisit pour son Lieutenant Annibal son Beau-frère. Ils marchèrent contre les Phocéens & les Vétons, mais ils furent obligés de se retirer. Les Lusitaniens vinrent au secours des Carthaginois, & attaquèrent les Phocéens avec tant de bravoure, qu'ils les défirent entièrement.

Les Vétons ne restèrent pas pour cela dans l'inaction. Ils choisirent pour leur Général Tago Lusitanien, homme intrépide, & qui haïssoit les Carthaginois. Il entra dans la Turditanie, & désola cette Province. Adrusbal le joignit, l'attaqua, & le fit prisonnier. Dans le tems qu'il se préparoit à faire de nouvelles entréprises, il fut poignardé au pied des Autels par un Esclave de Tago, qu'il avoit fait mourir. On prétend que la nouvelle Carthage, ou Carthagène dans le Païs des Contestains, fut fondée par Adrusbal.

Annibal, qui n'avoit alors que 26 ans, succéda à son Beau-frère. Pour gagner la confiance des Espagnols & des Lusitaniens, il épousa dans la Bétique une Princesse nommée Himilcé. D'abord il punit les Vaccéens qui s'étoient révoltés. Il marcha ensuite contre les Vétons, qui furent obligés de se soumettre.

Le dessein d'Annibal étoit de porter la guerre en Italie. Pour rompre entièrement avec les Romains, il commença par insulter leurs Alliés en Espagne, & assiègea Sagonte. Les Romains en firent faire inutilement des plaintes à Carthage. La guerre fut déclarée entre ces deux Peuples.

Annibal partit pour l'Italie à la tête d'une nombreuse Armée. Il fit appareiller en même tems un Flote pour garder les Côtes d'Espagne, & pour passer des convois en Italie en cas de besoin. Après avoir fait la revue de ses Troupes, dont une partie étoient Espagnols ou Lusitaniens, il alla camper sur les bords de l'Ebre. Il n'y resta pas longtems. Il arriva bientôt en Italie, où il établit le théatre de la guerre.

L'Armée des Romains rencontra celle des Carthaginois sur les bords du Técin.

Técin. On en vint aux mains. Le combat fut long & opiniâtre, mais enfin la fortune se déclara en faveur des Carthaginois. Les Romains furent taillés en pièces. Le Consul Sempronius, qui avoit battu deux fois en Sicile les Flotes de Carthage, reçut ordre de marcher contre Annibal; mais il perdit par son imprudence la bataille de Trébie. Flaminius fut ensuite nommé pour commander l'Armée qu'on destinoit contre les Carthaginois. Annibal lui livra bataille près du Lac de Trasimène, où il le défit entièrement. Il resta quinze mille Romains sur la place, & il y eut presque autant de prisonniers.

Après cette victoire Annibal traversa une grande partie de l'Italie, qu'il mit à feu & à sang; ensuite il se jetta dans la Pouille, & s'arrêta entre Arpos & Lucéria. Fabius Maximus arrêta par son flegme l'ardeur impétueuse d'Annibal. La prudence de ce Dictateur fut traitée de foiblesse, & on partagea son autorité avec Marcus Rufus Minutius, Général de Cavalerie. Ce dernier reçut ordre de combattre. Il le fit, mais il fut vaincu. Cette disgrace l'obligea à ne rien entreprendre que sur les avis de Fabius, qui termina heureusement la campagne. L'année suivante les Romains ôtèrent le commandement à Fabius, pour le donner à Lucius Emilius Paulus, & à Caius Térentius Varro. Celui-ci, contre l'avis de son Collègue, livra imprudemment combat à Annibal. Les Romains furent taillés en pièces. Quarante mille Citoyens restèrent sur la place.

Annibal, au-lieu de marcher à Rome après cette grande victoire, se retira à Capoue, où ses Troupes s'endormirent au milieu des plaisirs. Sur ces entrefaites le jeune Scipion, depuis surnommé l'Afriquain, ou le Grand Scipion, enleva Carthagène aux Ennemis, & se rendit maitre de presque toute l'Espagne. Il fut fait Consul, & porta la guerre en Afrique. Annibal fut rappellé pour s'opposer à ce jeune conquérant. On combattit, & Scipion triompha. Les Carthaginois humiliés demandèrent la paix. On la leur accorda à condition qu'ils abandonneroient la Sicile, les Baléares, & toute l'Espagne. Annibal, pour se soustraire à la vangeance des Romains, se retira à la Cour de Prusias, Roi de Bithinie; mais voyant qu'il ne pouvoit leur échaper, il termina ses jours par le poison.

L'Espagne tombée sous la puissance des Romains, fut alors divisée en deux Provinces, en Ultérieure & en Citérieure. On y envoya des Préteurs pour la gouverner. Marcus Portius Cato Censorinus y fit d'abord la guerre contre les Lusitaniens; mais après quelques combats, il gagna ce Peuple, & l'attacha à la République. Dès qu'il eut quitté l'Espagne, ils se révoltèrent contre Scipion Nasica, & se liguèrent avec les Celtibériens, qui ne cherchoient que l'occasion de secouer le joug des Romains. Ces deux Peuples se jettèrent sur les terres des Alliés des Romains. Scipion voulut arrêter leurs progrès. Il leur livra bataille; mais il fut vaincu, & obligé de prendre la fuite.

Après cette défaite, Scipion ramassa les débris de son Armée, & leva de nouvelles Troupes. Dès que tout fut prêt, il alla chercher l'Ennemi.

Après avoir encouragé ses Soldats, il fit sonner la charge. Les Lusitaniens furent mis en déroute, & il en demeura un grand nombre sur la place. Après cette victoire Scipion quitta l'Espagne pour aller à Rome.

Les Lusitaniens restèrent alors tranquiles. Les Vétons, toujours remuans & inquiets, ne les imitèrent point, & ils eurent lieu de s'en repentir. Ils furent vaincus par Flaminius, ou, comme quelques-uns le prétendent, par Marcus Fulvius. Lucius Paulus Emilius forma le dessein de réduire les Batestains sous la puissance de la République. Les Lusitaniens vinrent à leur secours, & battirent les Romains; mais Lucius Emilius ayant rallié son Armée, les attaqua les uns après les autres, & les vainquit.

Cette victoire, remportée par les Romains, humilia les Espagnols. Ils ne restèrent pourtant pas longtems tranquiles. Les Celtibériens dans l'Espagne Citérieure, & les Lusitaniens dans l'Ultérieure prirent les armes, harcelèrent les Alliés des Romains, pillèrent une partie de leurs Villes, & ravagèrent les campagnes. Caius Catinius, qui avoit été envoyé en Espagne avec Lucius Manlius, arma à son tour, & défit les Lusitaniens auprès d'Aste. Après cette victoire il se rendit maitre d'Aste, mais il fut blessé, & mourut peu de jours après.

Les Lusitaniens s'étant joints aux Celtibériens établirent leur camp dans la Carpétanie. Les Romains y étant entrés, on en vint bientôt à une action générale. La fortune se déclara en faveur des Lusitaniens, qui obligèrent les Romains de rentrer avec précipitation dans leur camp. Après cette victoire les Lusitaniens prirent leur route du côté du Tage, & rentrèrent dans la Lusitanie. Les Celtibériens retournèrent aussi dans leur Païs, chargés des dépouilles qu'ils avoient enlevées aux Romains. Les Préteurs ayant levé de nouvelles Troupes, revinrent chercher les Lusitaniens. Le combat fut long & sanglant. Trente-cinq mille Lusitaniens y perdirent la vie, quatre mille prirent la fuite, & trois mille se retirèrent sur une montagne. Les Romains ne perdirent que peu de monde. Cette victoire fut remportée sous le Consulat d'Appius Claudius, & de Marcus Sempronius. Les Lusitaniens ayant encore été battus l'année suivante, la tranquilité se trouva rétablie dans l'Espagne Ultérieure.

Ce calme ne dura pourtant pas fort longtems. Lorsque les Lusitaniens eurent réparé leurs forces, ils rompirent la paix, qu'ils avoient faite avec les Romains, & leur déclarèrent la guerre. Les Vaccéens & les Braccares entrèrent dans leur ligue. Pour les prévenir, Lucius Postumius Albinus, qui étoit alors Préteur de l'Espagne Ultérieure, marcha droit à Brague, où les Ennemis s'assembloient en attendant le reste le leurs forces. Tibérius Sempronius Gracchus, qui avoit été fait Préteur de l'Espagne Citérieure, assiègea pendant ce tems-là Munda, & se rendit maitre de cette Place. Les Troupes d'Albinus en vinrent aux mains avec celles des Lusitaniens, & le combat dura jusqu'à la nuit avec une égale fureur de part & d'autre. La victoire ne se déclara pour aucun parti. Le lendemain avant le

le lever du Soleil, Albinus ſurprit les Ennemis dans leur camp, en égorgea une grande partie, & fit le reſte priſonnier. On prétend qu'il fit périr dans cette occaſion quarante mille Luſitaniens.

Cette perte n'abattit pas le courage de ces Peuples. Un amour immenſe de la Liberté les porta encore à ſecouer le joug de leurs Vainqueurs. Ils élurent pour Général Apimano, ſimple Citoien de Brague, à qui la nature avoit donné de grands talens pour la guerre. D'abord il engagea les Peuples voiſins à ſe révolter, & à ſe ranger ſous ſes étendarts. Les Romains, voulant diſſiper cet orage, s'avancerent vers la Luſitanie. Apimano, qui avoit déja accoutumé ſes Troupes à connoître l'Ennemi par de petits combats, préſenta la bataille au Général Romain. L'action fut vive, les Romains furent battus, & forcés d'abandonner leur camp.

Cette victoire allarma les Romains. La République fit partir un nouveau Préteur pour réparer les pertes qu'elle venoit de faire. Ce Général ne fut pas plus heureux que ſon prédéceſſeur, il perdit une bataille, où périrent ſix mille Romains, & où il y eut un nombre égal de priſonniers. Les Vétons vinrent alors ſe joindre à Apimano; mais dans le tems qu'il ſe préparoit à de nouvelles conquêtes, il fut tué devant Blatophénice, dont il avoit formé le ſiège.

Comme la révolte des Vétons avoit irrité les Romains, ils voulurent en tirer vangeance à quelque prix que ce fût. Quintus Fulvius Nobilior Conſul fut envoyé en Eſpagne pour réduire les Celtibériens. Il marcha d'abord contre les habitans de la Ville de Ségéda. Les Tytiens & autres Peuples embraſſèrent leur parti. Ils choiſirent pour leur Chef Carus, qui avoit ſervi dans les Armées de la République. Ce Général fut vaincu par le Conſul Romain, à qui cette victoire couta ſix mille hommes. Les Eſpagnols ne perdirent pourtant pas courage. Les Numantains entrèrent dans la ligue, & vinrent attaquer avec leurs Alliés le Conſul Romain, qui s'étoit campé à la vue du Numance. On combattit avec opiniâtreté. Les Eſpagnols furent d'abord repouſſés; mais s'étant enſuite ralliés, ils chargèrent les Romains avec tant de vigueur, qu'ils en tuèrent un grand nombre, & obligèrent le reſte à ſe retirer en deſordre.

Lucius Mummius, qui avoit été fait Préteur de l'Eſpagne Ultérieure, ne fut guère plus heureux contre les Luſitaniens. Ceux-ci avoient à leur tête Ceſſaron, qui de ſimple Officier s'étoit élevé aux prémiers emplois de l'Armée. Après avoir remporté pluſieurs victoires ſur les Alliés des Romains, il parcourut la Bétique, la pilla, & revint enſuite dans la Luſitanie. Mummius l'atteignit ſur les bords de la Guadiane. On en vint aux mains, & on combattit avec beaucoup d'acharnement. Les Luſitaniens inférieurs en nombre furent obligés de plier. Ceſſaron, après avoir rallié ſes Troupes, revint à la charge, tua cinq mille Romains, & dix mille de leurs Alliés. La fortune changea bientôt de face. Mummius trouva le moyen de ſurprendre les Troupes de Ceſſaron, qui fut tué lui-même dans la mêlée.

Can-

Canthérus fut mis à la tête des Lusitaniens après la mort de Cessaron. Il assiégea & se rendit maitre de Cunistorgi, Capitale des Cunéens. Maitre de cette Place, il traversa le Guadalquivir, & se rendit au Détroit de Gibraltar. Là il s'embarqua pour l'Afrique avec la moitié de ses Troupes, & renvoya l'autre partie dans la Lusitanie. Les Colarnes & les Occéliens se jettèrent dans la Castille, dépendante des Romains, & ravagèrent cette Province. Ce fut-là que Mummius les attaqua, & les défit entièrement. Ce Général finit sa Préture par cette victoire. Il retourna dans sa Patrie avec le Consul Nobilior. Ceux qui prirent leurs places dans le gouvernement de l'Espagne détruisirent Numance, & obligèrent les Lusitaniens à payer un tribut aux Romains.

Le joug, que Sulpitius Galba imposa à ces Peuples, les porta à chercher les moyens de s'en affranchir, ou de périr les armes à la main. S'étant assemblés tumultuairement, ils coururent aux quartiers des Légions Romaines, & les chargèrent avec tant de furie, qu'elles se virent dans la nécessité d'abandonner le Païs. Il y eut sept mille Romains de tués. Galba rassembla ses Troupes, & en leva de nouvelles. Les Lusitaniens épouvantés lui envoyèrent des Ambassadeurs pour traiter de la Paix. Galba, pour mieux tromper ces Peuples, leur proposa d'accepter des habitations plus fertiles & plus commodes. A peine ces Peuples se furent-ils rendus au lieu assigné pour conclure le Traité dont on étoit convenu, que Galba les fit desarmer, & massacrer impitoyablement. Galba fut rappellé pour rendre compte de sa conduite; mais le Sénat fut si touché de ses raisons, qu'il se laissa entrainer à la clémence, & le renvoya absous.

L'impunité de Galba ne servit qu'à irriter davantage tous les Espagnols, qui en conçurent une haine mortelle contre les Romains. Viriatus, né pour être le restaurateur de sa Patrie, ramassa ceux de ses Compatriotes, qui, comme lui, avoient échappé à la cruauté de Galba, & les mena dans l'endroit où le massacre s'étoit éxécuté. Là ils trouvèrent les cadavres de leurs parens ou de leurs amis, qui couvroient toute la campagne, & dont les membres épars & déchirés offroient un spectacle affreux. Viriatus & ses compagnons firent alors serment de ne jamais poser les armes qu'ils n'eussent tiré vangeance de la cruauté des Romains.

Viriatus, après avoir éxercé ses Troupes, se mit à leur tête, & se jetta dans la Carpétanie, où les Romains avoient établi leur domination. Il désola toute cette Province, & revint dans la Lusitanie, où il sacrifia au Dieu Mars un Chevalier Romain qu'il avoit fait prisonnier. Le Sénat informé de ce qui se passoit, envoya Marcus Vitellius pour arrêter les courses de Viriatus. Les Espagnols furent surpris & mis en déroute. Leur Général s'enferma dans une Ville de la Bétique, où il fut assiégé. Heureusement il trouva moien d'abandonner cette Place, & de se rendre à Tribola. Le nombre de ses Troupes augmenta bientôt après cette retraite honorable, qui donnoit un grand lustre à ses armes. Vitellius voulut l'engager à une action générale; mais Viriatus, informé de sa marche, lui dressa

dreſſa une embuſcade dans laquelle le Préteur Romain périt avec toute ſon Armée.

Les débris de l'Armée Romaine ſe retirèrent à Tariſa. Le Queſteur ſe mit à leur tête avec un renfort de Celtibériens. Viriatus lui fit éprouver le même ſort qu'à Vitellius. Il lui tua dix mille hommes dans une ſeule rencontre, & après avoir porté une ſeconde fois la terreur de ſes armes dans la Carpétanie, il pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Tolède. Dans une autre rencontre il défit Caius Plautius, que le Sénat avoit envoyé en Eſpagne pour y commander, & bientôt après il engagea un nouveau combat, où les Romains furent encore repouſſés & mis en déroute.

La République donna alors le commandement de ſes Troupes à Claudius Unimanus, qui entra bruſquement dans la Luſitanie, ravagea tout le Païs, & mit tout en œuvre pour faire tomber Viriatus dans ſes pièges. Celui-ci s'en débaraſſa toujours avec une adreſſe merveilleuſe. Ces deux Généraux, après avoir épuiſé tous les Stratagêmes de la guerre, ſe joignirent enfin dans la Plaine, qui porte aujourdhui le nom d'Ourique. La Bataille fut des plus ſanglantes. Les Romains y furent entièrement défaits, & on leur prit tous leurs Etendarts, avec leurs Aigles & leurs Faiſceaux.

Après cette déroute, les Romains donnèrent le Gouvernement de l'Eſpagne au Conſul Caius Nigidius, qui attaqua la Luſitanie du côté qu'habitoient les Tranſcudans & leurs voiſins. Viriatus vola à leur ſecours, & mit en déroute le Conſul Romain. Les Eſpagnols déférèrent à ce Général le titre glorieux de Libérateur de la Patrie. Engagé par motif & par l'amour de la gloire à travailler au Salut de ſon Païs, il parcourut toute l'Eſpagne Ultérieure, & ravagea toutes les Contrées ſoumiſes à la domination des Romains.

Nigidius eut pour ſucceſſeur Caius Lélius ſurnommé le Sage. Quintus Fabius Maximus Æmilianus, qui ſuccéda à Lélius, eut le chagrin de voir Variatus prendre à ſa vue deux Places importantes; mais quelque tems après il remporta ſur ſon Ennemi quelques avantages, & reprit les deux Villes qu'on avoit enlevées aux Romains. Viriatus répara bientôt les pertes qu'il venoit de faire. Après avoir joint à ſon Armée de nouvelles Troupes, il fit ſoulever contre la République les Arévaques, les Béliens, & pluſieurs autres Peuples de l'Eſpagne; mais il fut enſuite battu près d'Évora par Quintus Cécilius Métellus, ſurnommé le Macédonien, que le Sénat avoit envoyé en Eſpagne. Cet échec n'abattit pas le courage de Viriatus. Après avoir raſſuré ſes Troupes, il alla chercher les Romains, les attaqua, les vainquit, & en laiſſa quinze mille ſur la place.

Une victoire, que remportèrent les Romains, releva leur courage. Ils battirent Curion & Apuleius, que Viriatus avoit envoyés pour ravager les Terres des Cunées. Les cruautés, qui furent exercées dans l'Eſpagne Ultérieure par Quintus Fabius Maximus Servilianus, irritèrent ſi fort les Peuples, que tout le monde prit les armes pour en tirer vangeance. Viriatus obligea les Romains de lever le ſiège d'Eriſane, & les força à faire un Traité de Paix.

Ce Traité ayant été regardé comme une flêtrissure pour les Armes Romaines, le Sénat rappella Servilianus, & envoya en sa place Quintus Servilius Cæpion son frère. Celui-ci ne fut pas plutôt arrivé dans la Bétique, qu'il rompit le Traité, recommença la guerre, & fit une course dans la Lusitanie, où il mit tout à feu & à sang. Viriatus, qui étoit pour lors à Valence, accourut au secours de sa Patrie, & arrêta la fureur des Romains. Ce grand Capitaine, voulant faire une Paix solide & avantageuse, envoya vers Cæpion Minuro, Aulaces & Dictaléon, & leur donna pouvoir de traiter avec le Général Romain. Celui-ci après les avoir comblés d'honneur, se plaignit amèrement de la conduite de Viriatus, & leur persuada de l'immoler à sa propre ambition. Flattés par l'espoir de commander, ils retournèrent dans le Camp de Viriatus, où ils le poignardèrent.

La mort de Viriatus causa une désolation générale parmis les Espagnols. Les Soldats rendirent aux manes de ce Grand-homme les honneurs funèbres avec toute la pompe & toute la magnificence qu'ils purent imaginer. Tentale prit la place de Viriatus; mais comme il n'avoit ni le courage, ni l'habileté de son prédécesseur, il fut défait par Cæpion, & obligé de se livrer à sa discrétion. Junius Brutus qui succéda à Cæpion dans le Gouvernement de l'Espagne Ultérieure, remporta une victoire sur les Peuples de la Galice, qui s'étoient joints aux Lusitaniens, & les contint quelque tems en paix. Les Lusitaniens firent dans la suite des efforts inutiles pour secouer le joug des Romains, & ils furent entièrement subjugués par les victoires que remportèrent sur eux Lucius Cornélius Dolabella, & Publius Licinius Crassus.

Les Guerres Civiles entre Marius & Sylla donnèrent occasion à l'Espagne de se soulever, sous la conduite de Sertorius Général Romain, qui soutint longtems avec beaucoup de valeur la guerre contre les Romains. Lorsqu'il eut appris que Sylla s'étoit rendu maître de Rome, ne doutant point qu'il ne vînt en Espagne avec une Armée pour le réduire, il fit garder les passages des Forêts des Pyrenées par six mille hommes commandés par Julius Salinator. Sylla envoya effectivement des Troupes en Espagne sous la conduite d'Annius. Celui-ci ayant passé les Pyrenées, Sertorius se vit obligé de se retirer avec trois mille hommes vers Cartagène, d'où il s'embarqua pour passer en Afrique. A son retour il fut jetté dans des Isles désertes, où il fut obligé de faire quelque séjour. S'étant remis en mer, il passa le Détroit de Cadix, aborda les Côtes d'Espagne qui sont sur l'Océan, & débarqua dans les Isles Fortunées. Il repassa en Afrique, d'où les Lusitaniens l'appellèrent à leur secours.

Sertorius arrivé en Lusitanie, érigea cette Province en République, composa un Sénat, créa des Charges, fit des Magistrats, & diminua tous les impots que ces Peuples avoient coutume de payer. Il établit à Osca une fameuse Académie, & ordonna que tous les Seigneurs Espagnols y envoyassent leurs enfans pour y être instruits dans toutes les Sciences convenables à leur naissance.

Quoi-

Quoique Sertorius ne commandât qu'une Armée peu nombreuse, il ne laissa pas de tenir la campagne, & de chasser les Garnisons Romaines de la Lusitanie. Il remporta une victoire navale sur Cotta, & défit sur les bords du Guadalquivir deux mille hommes de l'Armée du Préteur Didius. Son Lieutenant Hirtuleius remporta aussi de grands avantages. Métellus, qui s'étoit avancé jusques dans la Bétique, fut presque toujours battu par Sertorius.

Pour terminer cette guerre, le Sénat jugea à propos d'envoyer Pompée en Espagne. Sertorius le vainquit, & l'obligea de lever le siège de Palence. Il força son camp de Calahorta, & lui tua trois mille hommes. Ses succès le rendirent presque maitre de toute l'Espagne. Ayant joint Pompée auprès de la rivière de Xucar, il l'attaqua avec tant de valeur, que le Général Romain eut bien de la peine à se sauver, & fut même blessé dans le combat.

Il y eut une autre action dans les champs de Sagunte. Sertorius eut d'abord l'avantage, & se jetta sur Métellus, qui fut blessé d'un coup de lance. Les Romains voyant leur Général en danger, se rallièrent, repoussèrent les Espagnols, & les mirent en fuite. Sertorius ayant fait de nouvelles levées, trouva le moien d'empêcher les Ennemis de recevoir des vivres par mer. Pompée & Métellus se virent par-là obligés de se retirer, le prémier dans les Gaules, & le second dans le Païs des Vaccéens.

Sertorius, que les Espagnols avoient coutume d'appeller l'Annibal Romain, fut poignardé dans un festin par ordre de Perpenna son Lieutenant & son confident. Aprés la mort de ce grand Capitaine la plupart des Espagnols prirent le parti des Romains. Perpenna & ses Partisans ne laissèrent pourtant pas de continuer la guerre; mais au prémier combat Perpenna fut vaincu, & Pompée le fit mourir avec ceux qui avoient été de sa conjuration.

Toute l'Espagne se vit bientôt réduite sous la domination des Romains. César y fut envoyé en qualité de Préteur, avec pouvoir de faire la guerre à ceux à qui il jugeroit à propos de la déclarer. A son arrivée il obligea les habitans des Montagnes Herminiennes, qui infestoient les Côtes de la Lusitanie & de la Bétique, de venir demeurer en rase campagne. Cette Nation ayant cherché à faire de nouveaux établissemens, César les suivit, & les mit en déroute. Plusieurs Villes, qui s'étoient révoltées, se rendirent, & celles qui refusèrent de le faire, furent prises & pillées. Les Herminiens s'étant de nouveau révoltés, furent vaincus & obligés de s'enfuir dans une Isle voisine. César y envoya un Commandant avec des Troupes; mais les Herminiens les attaquèrent & les vainquirent. Cette perte engagea César à passer lui-même dans l'Isle, & en peu de tems il fit périr ces rébelles, soit par le fer, soit par la famine. Bientôt après cette expédition il partit pour Rome, où il refusa le triomphe que le Sénat voulut lui décerner.

Pompée s'étant brouillé avec César, celui-ci s'empara des Gaules qu'il avoit

avoit soumises. L'Espagne fut envahie par Pompée, qui en confia le gouvernement à Pétreius, à M. Affranius & à M. Varron. César par-tout victorieux chassa de l'Espagne les Lieutenans de Pompée, & y laissa en qualité de Proconsul Marcus Lépidius, & Quintus Cassius Longinus. Celuici, qui étoit un monstre de vices, assiegea Médobriga dans la Lusitanie, & s'étant rendu maitre de cette Place, il en fit tous les habitans prisonniers.

Après la mort de Pompée, ses enfans prirent les armes pour vanger leur père, & trouvèrent de nombreux partisans. Ceux qui embrassèrent leur parti entrainèrent plusieurs villes de l'Espagne, ce qui obligea César d'y passer. Bientôt il en vint aux mains avec le jeune Pompée. La Bataille se donna auprès de Munda. C. Pompée fut defait, & se refugia à Tarifa. Pour éviter de tomber entre les mains de César, il voulut se sauver; mais ayant été poursuivi par Cæsonius, il fut surpris & tué dans une caverne où il s'étoit caché. César envoya sa tête à Seville, & comme les habitans de cette Ville tenoient encore pour lui, ils prirent alors le parti d'implorer la clémence du vainqueur, qui leur pardonna.

Didius, Lieutenant de César, fut vaincu par les Lusitaniens; mais César les obligea bientôt à faire la paix, & le Traité en fut conclu à Béja, qui prit de-là le surnom de Pax Julia.

La tranquilité ayant été entièrement rétablie en Espagne, César retourna à Rome, où il disposa à son gré de la suprême puissance. Il périt sous vingt-trois coups de poignards, que lui portèrent ceux qui voulurent vanger l'esclavage honteux de leur superbe Patrie. Dès que la nouvelle de sa mort eut été portée en Espagne, Pompée, frère de Cneius & fils du Grand Pompée, se transporta dans la Bétique, leva des Troupes, & rappella les amis de son père & de son frère qui étoient fugitifs. Il entraina presque toute l'Espagne dans son parti.

Dans le commencement de l'établissement du Triumvirat à Rome, l'Espagne échut à Lépidus, mais elle fut depuis accordée à Auguste, qui y passa lui-même en personne avec une Armée. Pendant son séjour en Espagne plusieurs Villes lui envoyèrent des Ambassadeurs pour l'assurer de leur fidélité. A son retour à Rome, on voulut lui décerner les honneurs du triomphe, mais il remercia le Sénat.

Ans de J. C. 15. Auguste mouiut à Nole l'an 752 ou 754 de Rome, 15 ans après la naissance de Jésus-Christ. Vivius Sérénus commandoit pour lors dans l'Espagne Ultérieure. Comme il étoit fort avare, il accabla les Peuples d'impots, & fit fouiller dans la terre, où l'on découvrit, à ce qu'on prétend, des Mines d'Or très abondantes. Pour se vanger de ses mauvais traitemens, on porta contre lui des plaintes à Tibère successeur d'Auguste. Sérénus fut rappellé, & dès qu'il fut de retour à Rome il fut accusé de péculat. Il fut condamné à un éxil perpetuel dans une des Cyclades.

38. Tibère mourut la 38 année de Jésus-Christ. Il eut pour successeur Caius Caligula, qui fut regardé comme un monstre, pour sa folie & sa brutalité.

Il fut tué par Chéréas Capitaine de ses Gardes. Caius Claudius son Oncle 42.
règna après lui. On prétend que sous son règne St. Jaques, surnommé le
Majeur, fils de Zébédée, passa en Espagne, & éclaira les Peuples de ce
vaste Païs des lumières de l'Evangile. Claudius fut le jouet de ses Affran-
chis & de sa femme Agrippine, qui lui fit adopter Neron, fils d'Enobar-
bus son prémier mari, & le fit déclarer son successeur à l'Empire. Il fut
empoisonné par l'Eunuque Halatoüs, ou, comme quelques-uns le préten- 55.
dent, par sa femme Agrippine.

Neron regna quatorze ans. Ce fut lui qui envoya Marcus Sylvius Ot-
ton pour gouverner la Lusitanie. Ses crimes excitèrent Galba en Espa-
gne à se révolter contre lui. Les Espagnols entrèrent dans ses vues, & le
déclarèrent Empereur. Otton, voyant Neron perdu sans ressource, vou-
lut s'aquérir quelque mérite auprès de Galba, en faisant déclarer la Lusita-
nie en sa faveur. Galba lui en conserva le gouvernement. Otton y fit 68.
règner la paix & l'abondance, fleurir les Loix & les Arts.

Lorsque le Sénat eut déclaré Neron ennemi de la Patrie, il se tua lui-même après avoir règné quatorze ans. Galba ayant appris sa mort, se rendit à Rome, où il fut déclaré Empereur. Il fut assassiné par les Bandes Prétoriennes, après un règne de sept mois.

Otton, qui succéda à Galba, ne jouit de l'Empire que trois mois. On prétend qu'il donna aux Espagnols la juridiction sur la Mauritanie Tingitane.

Vitellius détrona Otton, & le força à se tuer lui-même à l'âge de trente-huit ans. Il fut assassiné à Rome, & eut pour successeur Flavius Vespasien. Celui-ci fut un bon Prince, & très-vertueux. Il fit goûter aux Espagnols les douceurs de la paix. Il divisa la Lusitanie en trois Généralités, qui furent celle de Mérida, de Bésa, & Santarem.

Titus, fils de Vespasien, succéda à son père, & hérita de toutes ses ver- 79.
tus. Il ne règna que deux ans.

Domitien prit les rênes du gouvernement après la mort de Titus son frère. Ce Prince fut autant détesté pour ses vices, que Titus avoit été chéri pour ses vertus. Il fut tué dans son Palais par un nommé Stephanus. Il défendit qu'on continuât de planter des vignes en Espagne, de peur qu'on n'y manquât de Terres pour le labourage.

Cocceius Nerva fut nommé par le Sénat & les Armées pour successeur de Domitien. Ce Prince, qui étoit déja vieux, adopta Trajan né à Italique en Espagne. Il ne règna que seize mois.

Trajan releva la majesté de l'Empire autant par ses vertus que par ses armes. Il voulut avoir dans ses Armées un Corps de Lusitaniens, & comme ils se distinguèrent avec beaucoup d'éclat dans toutes les occasions, il accorda à toute la Nation de nouveaux privilèges, confirma les anciens, orna la Lusitanie de plusieurs édifices, & fit bâtir un pont sur le Tage, à l'endroit où est aujourdhui Alcantara. Ses bienfaits ne continrent pourtant pas ces Peuples. Ils se révoltèrent, & il fallut pour les réduire, y

envoyer quatre Légions, qui ſaccagèrent Lamégo, ville ſituée ſur le Dou-
117. ro. Trajan mourut à Salinonte, Ville de la Cilicie, appellée depuis Trajanopolis.

Ælius Adrien, fils adoptif de Trajan, fut déclaré Empereur. Il diviſa l'Eſpagne en ſix Provinces, la Bétique, la Luſitanie, la Carthaginoiſe, la Tarragonoiſe, & la Mauritanie Tingitane. Il adopta pour ſon fils Lucius Céjonius Commodus Vérus, qui mourut avant lui; il adopta à ſa place Titus Aurélius Fulvius Bojonius, autrement nommé Arrius Antonin. Cet Empereur s'attacha à rendre à Rome ſa prémière ſplendeur. Il eût mérité d'être mis au rang des plus grands Princes, s'il ne ſe fût deshonoré par de honteuſes débauches, où il ſe plongea ſans aucun ménagement. Il mourut âgé de ſoixante-deux ans, dont il avoit règné vingt-un.

139. Titus-Arrius Antonin ſuccéda à Adrien. Il s'aquit les titres de pieux, de débonnaire, & de Père de la Patrie. Il mourut âgé de ſoixante & dix
161. ans, après en avoir règné vingt-deux.

Marc Aurele, fils d'Annius Vérus, ſuccéda à l'Empire avec Lucius fils de Lucius Céjonius Commodus. Tous deux ajoutèrent à leur nom celui d'Antonin leur Père adoptif. Ce fut pour la prémière fois qu'on vit deux Empereurs Romains règner enſemble. Après la mort de Lucius Vérus, qui ne vêcut que neuf ans, Aurele règna ſeul. L'Eſpagne éprouva de ſon tems la fureur des Afriquains, qui paſſèrent la Mer, ſurprirent le Païs, & le ravagèrent depuis le Cap ſacré juſqu'à l'embouchure du Douro. Marc-
180. Aurele après un règne de près de vingt ans, mourut âgé de cinquante-neuf ans.

Ælius Aurélius Commode fut reconnu Empereur par l'Armée. Ce Prince s'abandonna aux débauches les plus infâmes, & aux excès les plus
192. grands de cruauté. Il fut empoiſonné par Marcia, une de ſes Concubines. Il étoit âgé de trente & un an, dont il avoit règné douze & neuf mois. Les Afriquains, qui avoient envahi la Luſitanie, furent entièrement détruits la ſeconde année de ſon règne.

Helvius Pertinax fut choiſi par les Soldats Prétoriens pour ſuccéder à Commode. Ce Prince ne règna que deux mois & vingt-huit jours, ayant été maſſacré par les Soldats, dont il avoit voulu réprimer la licence.

Didius Julianus, Juriſconſulte, acheta l'Empire, que les Soldats avoient mis à l'encan. Haï du Peuple, & mépriſé du Sénat, il ſe vit bientôt abandonné.

Septime Sévère, né à Leptis d'une ancienne famille Romaine, fut déclaré Empereur par ſon Armée à Carnute en Pannonie. Il mourut à York en Angleterre, après avoir règné dix-ſept ans & huit mois.

Aurélius Antonius, ſurnommé Caracalla, & Géta, tous deux fils de Sévère, ſuccédèrent à leur Père, qui les avoit aſſociés à l'Empire. Le prémier renouvella dans Rome toutes les fureurs de Neron. Il fit poignarder ſon frère Géta dans le ſein de Julie leur mère commune. Son crime ne reſta

resta pas impuni. Devenu odieux au Peuple, il fut assassiné par un Soldat nommé Martial. Il n'avoit que vingt-neuf ans, dont il en avoit passé six & deux mois sur le Trône. 217.

Opilius Macrin, natif de Césarée en Mauritanie, profita de la mort de Caracalla. Il règna treize mois, au bout desquels il fut assassiné à Calcédoine avec son fils Diaduménien, qu'il avoit déclaré César & Empereur.

Lupus Avitus Bassien, surnommé Héliogabale succéda à Macrin. Ce fut le Prince le plus vicieux & le plus extravagant que la Terre eût jamais porté. Il étoit fils de Sohémia Cousine de Caracalla. Les Romains conçurent une haine implacable contre lui, parce qu'à sa mollesse & à ses extravagances il joignoit la cruauté. Il fut assassiné par ses Gardes, n'étant 222. âgé que de dix-huit ans, dont il en avoit règné trois & neuf mois.

Alexandre Sévère, fils de Mamée sœur de Sohémia mère d'Héliogabale, fut reconnu le même jour Empereur par le Sénat, du consentement du Peuple & des Soldats.

Il ne se passa rien d'important en Espagne sous cet Empereur, ni sous ceux qui lui succédèrent, savoir Maximin, Balbin & Pupien, Gordien, Philippe, Décius, Trébonianus Gallus, Emilien, Valérien, Galien, Flavius Claudius, Quintillus, Lucius Domitius Aurélien, Claudius Tacite, Florien, M. Aurélius Probus, & Carus qui périt par un coup de foudre.

Dioclétien donna le gouvernement de l'Espagne à Dacien, qui y persécuta cruellement les Chrétiens. Mérida, Evora, Béja furent les théâtres où se passèrent les plus sanglantes tragédies. Dioclétien, après avoir règné assez longtems, & assez heureusement, renonça à l'Empire, & persuada à Maximien son Collègue d'en faire autant.

Galérius resta maître de l'Empire avec Constantius Chlorus. Ils le partagèrent. Galérius eut l'Illirie, la Grece & l'Orient. Constantius eut la Gaule, l'Espagne, l'Italie & l'Afrique. Celui-ci mourut à York le 25 de 306. Juillet 306.

Constantin le Grand fut reconnu Empereur par les Soldats. Ce Prince s'étant fait Chrétien, assembla en Bythinie le Concile de Nicée, où il assista en personne. Les affaires immenses dont il étoit accablé, ne l'empêchèrent point de veiller au gouvernement de l'Espagne. Ce fut lui qui fixa les Eglises Métropolitaines. Tolède, Seville, & Tarragone furent désignées pour l'Espagne; & Brague & Mérida pour la Lusitanie. Astorga, Tui, Coninbre, Iria Flavia, Britonia, située près de Viana de Caminha, Viséo, Lamégo, Idana, & Orense, furent subordonnées à Brague. Béja, Evora, Ossonoba, Salamanque & Corria, à Mérida. Il fit encore d'autres règlemens. Il envoya de nouveaux Officiers dans la Lusitanie, & délivra les habitans des tributs que ses prédécesseurs avoient imposés. Ce Prince transféra le siège de l'Empire Romain à Bizance, qu'il fit rebâtir, & appeller Constantinople. Il mourut, à ce qu'on prétend, à Achyson près de Nicomédie. Son règne fut de trente & un an.

Quel-

Quelques Auteurs ont prétendu que ce Prince ne trouvant dans la Religion de ses Ancêtres aucun moien d'expier les meurtres dont il s'étoit rendu coupable, se fit Chrétien, parce qu'on l'avoit assuré qu'il en seroit lavé par les eaux du Batême. Il fut effectivement accusé d'avoir tué sa femme Fausta, & son fils Chrispus, uniquement par un motif de jalousie & de vangeance.

Constantin, Constant & Constantius, les trois fils de Constantin le Grand, partagèrent l'Empire, ainsi que l'avoit ordonné leur père. Constantius eut l'Asie, l'Orient & l'Egipte; Constant l'Italie, l'Afrique & l'Illirie; & Constantin la Gaule, & tout ce qui est en deça des Alpes, avec l'Espagne & la Lusitanie. Constant perdit la vie par la trahison de Chrestius, Marcellin & Magnence. Il étoit pour lors maitre des Gaules, de l'Espagne & de la Lusitanie par la mort de son frère Constantin, qu'il avoit fait périr près d'Aquilée. Constantius punit les Assassins de Constant, favorisa les Ariens, & fit tenir trois Conciles à Sirmium. Il mourut âgé de quarante-cinq ans, dont il avoit règné vingt-cinq.

Julien, surnommé l'Apostat par les Ecclésiastiques, succéda à Constantius. Il avoit été élevé, tour à tour, dans des Ecoles Chrétiennes & Payennes, selon la Religion des différens Gouverneurs qu'on lui avoit donnés. Dès qu'il fut parvenu à l'Empire, les Chrétiens en firent un portrait affreux, & on vit alors éclater tout ce que la haine & la rage peuvent inspirer de plus violent. Cependant pour juger de lui avec impartialité, on doit reconnoître que c'étoit un brave & pieux Prince, plein d'esprit & d'humanité, & supérieur en modération & en sagesse à tous ses prédécesseurs Chrétiens. On remarque dans la plupart de ses Lettres le caractère d'un vrai Père du Peuple. C'est ce qui paroit sur-tout par celle que nous allons insérer ici, & qu'il addressa à ceux de Bostre.

„ Je me serois imaginé, dit-il, que les Conducteurs Galiléens se seroient „ crus plus redévables à moi, qu'à celui qui m'a précédé dans le Gouver„ nement de l'Empire; car il est arrivé souvent sous son Règne, que plu„ sieurs ont souffert l'éxil, la persécution, & l'emprisonnement. Un „ grand nombre de ceux, que dans leur Religion ils appellent Hérétiques, „ a passé au fil de l'épée, de manière que Samosate, Cizique, & plusieurs „ autres Villes de Paphlagonie, de Bithinie, & de Galatie, ont été rui„ nées de fond en comble. Depuis que je tiens le Gouvernail de l'Empi„ re, on a agi d'une manière toute contraire, les éxilés ont été rappel„ lés, & les proscrits ont été remis dans la possession légitime de leurs „ biens. Malheureusement ces gens sont arrivés à un tel dégré d'extrava„ gance & de fureur, que privés du funeste privilège de se triannifer les „ uns les autres, & de persécuter leurs propres frères, aussi bien que les „ membres de l'ancienne Eglise, ils s'enflent de rage, & remuent Ciel & „ Terre, pour trouver l'occasion d'exciter des séditions & des tumultes: „ tant ils ont de mépris pour nos Loix, & pour nos Constitutions, quel„ que pleines qu'elles soient d'Humanité & de Tolérance. Cependant,

„ nous

„ nous continuons dans notre ſentiment, & nous avons fermement réſolu „ de ne ſouffrir jamais, qu'on tire quelqu'un d'eux vers nos Autels, con- „ tre ſa volonté. Pour ce qui regarde le Peuple même, il me paroît qu'il „ eſt animé aux tumultes & aux ſéditions, par ceux qu'ils appellent gens „ d'Egliſe, qui ſont à préſent au deſeſpoir de ce qu'on a renfermé dans de „ juſtes bornes leur pouvoir déréglé. Ils ne peuvent plus faire les Magiſ- „ trats & les Juges, diſpoſer des Teſtamens des Sujets, ſupplanter les „ proches parens, ſe mettre en poſſeſſion des biens d'autrui, & engloutir „ tout ſous de ſpécieux prétextes. Pour toutes ces raiſons, j'ai trouvé à „ propos d'avertir les gens de cette Religion par le préſent Edit, de ſe tenir „ en repos, & de ne plus s'aſſembler d'une manière ſéditieuſe, autour de „ leurs Eccléſiaſtiques, pour braver le Magiſtrat, qui a déja été inſulté par „ cette populace, & en danger d'être lapidé. Il leur eſt permis pourtant, „ dans leurs Congrégations ordinaires, d'environner leurs Conducteurs, „ pour aſſiſter au Service Divin, pour être endoctrinés, & pour faire les „ prières, ſelon les Rites qui ſont en uſage parmi eux. Mais ſi on tâche à „ les porter à la ſédition, qu'ils prennent garde à n'y pas prêter l'oreille; „ & qu'ils ſachent que c'eſt à leur riſque, ſi leurs Docteurs ſe ſervent de ces „ moiens avec ſuccès, pour les engager à des ſoulevemens & à des muti- „ neries. Vivez en paix & en tranquilité, ſans vous oppoſer les uns aux „ autres d'une manière inſultante, & ſans vous maltraiter réciproquement. „ Vous Peuple, abuſé de la nouvelle Religion, prenez garde à votre con- „ duite; & vous, Membres de l'Egliſe ancienne, établie par nos Ancêtres, „ ne faites aucun tort à vos voiſins, & à vos compatriotes, qui ſont portés „ dans l'erreur par un malheureux entouſiaſme, plutôt que par une malice „ préméditée: c'eſt par le raiſonnement, & par la force des preuves, & „ non pas par des coups, des inſultes, & des violences, que les hommes „ doivent être inſtruits de la vérité, & convaincus de leurs égaremens. „ C'eſt pourquoi, j'ordonne de nouveau aux Sectateurs zèlés de la vérita- „ ble Religion de ne point injurier, moleſter, ou affronter le Peuple „ Galiléen.

On peut juger par cette Lettre des ſentimens de cet Empereur, dont le Clergé a toujours fait une monſtre. Il périt dans la guerre qu'il fit aux Per- 363.
ſes, n'étant âgé que de trente & un an, huit mois & vingt jours, dont il avoit règné dix-huit mois. Quelques-uns prétendent qu'il fut tué par un Soldat Chrétien de ſon Armée.

Jovien, qui ſuccéda à Julien l'Apoſtat, étoit Chrétien lorſqu'il monta ſur le trône. Il avoit donné ſous le règne de ſon prédéceſſeur des preuves inconteſtables de ſon zèle pour la Religion. Quand Julien ordonna aux Officiers de ſes Troupes d'embraſſer le Paganiſme, ou de quitter leurs Emplois, il préféra noblement ſa Religion à ſa Charge. Après la mort de Julien, il ne voulut point accepter l'Empire, avant que d'avoir déclaré qu'il étoit Chrétien, & qu'il ne vouloit point commander à des Idolâtres. Il ne l'accepta, qu'après que les Soldats lui eurent proteſté, qu'ils adhéroient à

la Religion de Jésus Christ. Ce Prince, avec tout ce grand zèle pour sa Religion, ne laissoit pas d'être voluptueux au suprême dégré, & devoué de la manière la plus honteuse au Vin & aux Femmes.

Valentinien succéda à Jovien. Il donna l'Orient à gouverner à son frère Valens, qu'il avoit associé à l'Empire. Il mourut en Allemagne après avoir règné onze ans, huit mois & vingt-deux jours.

Valens ne survêcut que quatre ans à son frère. Les Goths commencèrent sous son règne à faire une irruption dans les Provinces de l'Empire. Ils se jettèrent dans la Thrace, où Valens marcha contre eux. La Bataille se donna proche de la Ville d'Andrinople. Valens ayant été défait, se retira dans une chaumière où les Ennemis mirent le feu.

Gratien, fils de Valentinien, associa son frère Valentinien à l'Empire. Il fit ensuite le même honneur à Théodose. Sous son règne l'Espagne fut infectée du Priscillianisme. Ces Hérétiques enseignoient des Dogmes tirés moitié de la doctrine des Manichéens, & moitié des erreurs des Gnostiques & de plusieurs autres. Ils confondoient les Personnes de la Trinité, sans admettre aucune distinction entre elles. Ils défendoient de manger de la viande, & permettoient le divorce, sans aucune autre raison que le dégoût. Gratien fut assassiné par Andragacius, après avoir règné sept ans neuf mois & neuf jours.

Théodose releva l'éclat de l'Empire par la défaite des Barbares, se rendit redoutable dans l'Orient & dans l'Occident, & s'attira l'amour de tous
395. les Peuples qui vivoient sous sa domination. Il mourut en 395, après avoir règné seize ans & deux jours.

Arcadius & Honorius furent les témoins de la décadence & de la ruine de l'Empire. Les Barbares, sortis du fond du Nord, l'attaquèrent de tous côtés, & y portèrent le ravage & la désolation. Ces Peuples étoient originaires de la Scandinavie, païs d'une vaste étendue au-dessus de la Germanie & de la Sarmatie, environné de la Mer Baltique & de la Mer Glaciale, qui forme en tout une grande Peninsule, laquelle contient la Gothie, la Norvège & la Laponie. La Gothie étoit divisée en deux parties, l'Ostrogothie & la Visigothie. Ceux qui habitoient la prémière s'appelloient Ostrogoths, c'est-à-dire Goths Orientaux, & ceux qui habitoient la seconde portoient le nom de Visigoths, ou Goths Occidentaux. Comme leur païs étoit fort peuplé, une partie des habitans se vit dans la nécessité d'aller chercher de nouveaux Climats pour s'y établir. Ils pénétrèrent jusques dans l'Asie. Bientôt ils furent confondus avec les Scytes, les Sarmates, les Gètes & les Massagètes, connus depuis sous le nom de Vandales, de Suèves, d'Alains & de Silinges.

Les Goths, auxquels les Romains donnoient le nom de Gètes, s'étoient établis le long du Danube. En 375 ils se jettèrent sur l'Empire sous la conduite de Fridigerne & d'Athanaric, qui se brouillèrent. Valens défit Fridigerne, & fit un Traité avec Athanaric. Quelque tems après les Goths, mécontens des Romains, se soulevèrent, assiegèrent Andrinople, & firent

périr

périr Valens. Après cette victoire ils marchèrent vers Constantinople. Théodose les força à demander la paix, & les contint dans l'obéïssance de même que les Huns. Après la mort de ce Prince, les Goths sous la conduite de Radagaize, Scyte de nation, se jettèrent dans l'Italie. Stilicon, Vandale d'origine, lui opposa une puissante Armée composée de Huns, de Goths & de Romains. Radagaize fut défait, pris & tué. Théodose avoit fait épouser à Stilicon la Princesse Sérène, fille de son frère, & l'avoit nommé Tuteur d'Honorius.

Ce fut à l'instigation de Stilicon que les Vandales & les Alains passèrent le Rhin, & entrèrent dans les Gaules. Comme il avoit formé le dessein de faire passer l'Empire dans les mains d'Eucher son fils, Honorius le fit assassiner avec Eucher. Tous les Goths se réunirent alors sous Alaric, le plus puissant de leurs Chefs. Il alla mettre le siège devant Rome; mais le Sénat ayant traité avec lui, il se retira. Il revint une seconde fois assièger cette Capitale, & obligea les Romains à proclamer Attale Empereur. Celui-ci s'étant mal conduit, Alaric le fit périr. Rome fut assiègée pour la troisième fois par Alaric, qui s'en rendit maitre, & la livra au pillage. Le sac de cette maitresse des Nations présenta pendant trois jours le spectacle le plus affreux. Au bout de ces trois jours, Alaric sortit de Rome, ravagea la Campanie, & pilla Nole. Il mourut l'année suivante à Cosence.

Les Vandales étoient entrés en Espagne sous la conduite de leur Roi Gondéric. Les Alains & les Suèves y entrèrent aussi. Resplendien, Roi des Alains, envahit la Lusitanie & la Province de Carthage, à l'exception de la Carpétanie. Herménéric, Roi des Suèves, s'établit dans la Galice. Ces Barbares exercèrent de terribles ravages dans toute l'Espagne.

Atacès ayant succédé à Resplendien, se rendit maitre d'une partie de la Lusitanie, & établit le siège de son Empire dans Mérida. Herménéric s'empara de Lisbonne, & de toute la côte qui est sur l'Océan jusqu'à la Turdétanie; & de l'autre côté jusqu'à la Galice, dont il conquit aussi une bonne partie. Ces Peuples s'allièrent avec les Lusitaniens, & relevèrent les Villes qu'ils avoient renversées. Atacès se rendit bientôt extrêmement puissant. Il déclara la guerre à Herménéric, & lui enleva Colimbria, ou Condeixa la vielle, qu'il ruina de fond en comble. Herménéric appella à son secours Gondéric Roi des Vandales & des Silinges. La paix se fit entre Atacès & Herménéric. Le prémier épousa alors Cindazunde, fille d'Herménéric, Princesse d'une grande beauté, d'un génie supérieur, & d'une piété exemplaire.

Tandis que l'Empire étoit déchiré de tous côtés, Honorius se tenoit à Ravenne. Marcus & Gratien, qui s'étoient révoltés dans la Grande Brétagne, furent tués. Constantin, après avoir pris leur place, passa dans les Gaules avec son fils Constans. Sur ces entrefaites Constance, surnommé le Grand, se mit à la tête des Troupes d'Honorius. Il assiegea Constantin dans Arles, & le fit périr. Il tourna ensuite ses armes contre Ataulphe, successeur d'Alaric, & le força à rechercher l'amitié d'Honorius.

Comme les Alains occupoient alors la meilleure partie de la Lusitanie, & qu'ils songeoient à se rendre maitres du reste de l'Espagne, les Vandales & les Silinges leur déclarèrent la guerre, & appellèrent à leur secours Constance & Vallia successeurs d'Ataulphe. Atacès alla à leur rencontre avec une Armée composée d'Alains & de Lusitaniens. Il perdit la vie dans le combat. Après cette victoire, Constance alla rétablir la tranquilité dans l'Italie, & Honorius l'ayant associé à l'Empire, lui fit épouser Galla Placidia sa sœur, veuve d'Ataulphe.

Après la mort d'Atacès, les Alains vécurent avec les Suèves, qui s'appliquoient à faire de nouvelles habitations dans la Lusitanie. Gondéric, Roi des Vandales, entréprit de se rendre maitre de toute l'Espagne. Il déclara d'abord la guerre à Herménéric Roi des Suèves, des Lusitaniens & des Alains, & entra dans la Lusitanie. Il y commit de grands désordres; mais Herménéric s'opposa à ses progrès.

423. Genséric ayant succédé à son frère Gondéric, rechercha l'alliance d'Herménéric. Celui-ci s'occupa tout entier à étendre les limites de son Royaume, & à jetter les fondemens d'une puissante Monarchie. Les Alains commencoient à se relever, lorsque Valentinien envoya le Général Sebastien pour les subjuguer. Ces Peuples ayant été vaincus, furent chassés de Mérida leur Capitale, & les Suèves leurs Alliés perdirent Lisbonne & toute l'Estramadure. Sebastien se fit alors proclamer Roi du Païs qu'il avoit conquis; mais il perdit bientôt après la couronne & la vie. Les Alains & les Suèves reprirent après sa mort ce qu'ils avoient perdu auparavant. Le grand âge d'Herménéric le porta à faire reconnoître pour son successeur son fils Réchila, Prince d'une grande espérance.

Réchila défit sur les bords du Xénil, Andébale Général de l'Empire, ce qui fit perdre aux Romains toute espérance de reconquérir la Lusitanie. Après cette victoire Réchila conquit toute l'Andalousie. Il fit ensuite la paix avec l'Empereur, & céda aux Romains la Carpétanie avec la Province Carthaginoise, qu'il avoit aussi conquise.

448. Riccarius succéda à Réchila son père, qui mourut en 448. Ce Prince s'étant fait Chrétien, la Lusitanie le reconnut pour son Roi. Il épousa la fille de Théodorède Roi des Goths, & quelque tems après ce mariage il conquit la Province de Tarragone, avec la Carpétanie, que son père avoit rendue aux Romains. Il prit Sarragosse dans la Celtibérie, & dompta presque toute l'Espagne. Trasimond succéda à Théodorède son père; mais ses frères Théodoric & Fridéric le firent assassiner.

Théodoric étant alors monté sur le Trône, pria son Beau-frère Riccarius de faire la paix avec les Romains. Riccarius enivré de ses victoires, rejetta ce conseil avec mépris, & irrita par-là Théodoric, qui ayant formé une puissante Armée avec le secours des François & des Bourguignons, marcha contre ce Prince, lequel de son côté s'étoit mis en campagne avec des forces égales. On en vint aux mains près d'Astorga. Riccarius fut vaincu, & obligé de prendre la fuite. Il alla s'embarquer dans le dessein

de

de passer en Afrique, pour solliciter le secours des Vandales & des Alains; mais une tempête rejetta son Vaisseau dans l'embouchure du Douro, où il s'enfonça vis-à-vis la Ville de Porto. Riccarius échappa au naufrage, mais il fut pris par Théodoric, qui lui fit couper la tête. Théodoric victorieux 456.
s'avança vers Brague, dont-il se rendit maitre; &, après avoir passé le Douro, il soumit toute la Lusitanie. Les habitans lui firent alors demander la permission d'élire un Roi de leur nation, qui releveroit de sa Couronne. Il leur accorda ce qu'ils demandoient. On convoqua pour cet effet une Assemblée générale de la Nation, qui se trouva partagée pour le choix d'un Roi. Les uns choisirent Franta, les autres Masdra.

Franta se soutint prr la faction de quelques Grands, & après la mort de Masdra, il fit la paix avec son fils Remismund, pour reprendre les Places que les Romains leur avoient enlevées dans le tems de leur division.

Frumarius ayant succédé à Franta, déclara la guerre à Remismund. Celui-ci entra dans les terres de son ennemi, & y fit les mêmes ravages que Frumarius avoit fait dans les siennes. Cette guerre avoit duré deux ans, lorsque la mort termina les jours dc Frumarius. Les Suèves reconnurent alors Remismund pour leur Roi. Ce Prince fit de nouvelles conquêtes, & étendit ses Etats. Il envoya à Théodoric Roi des Goths une Ambassade pour demander son amitié. Ce Prince la lui accorda, & lui donna une de ses filles en mariage. Comme cette Princesse étoit Arienne, elle entraina dans son opinion son époux, qui eut pour successeurs Théodobule, Varamond, & autres, tous Ariens jusqu'à Théodomir.

Euric, Roi des Goths, subjugua toute l'Espagne, après avoir fait assassiner son frère Théodoric. Il établit le siège de son Empire à Arles, où il
mourut en 483. 483.

Alaric succéda à Euric son père. Il laissa deux fils, Amalaric & Gésalcic. Après la mort de ce dernier, Amalaric resta maitre de l'héritage de
son père. Il épousa Clotilde, fille de Clovis, mais comme il la traitoit ri- 526.
goureusement, Childebert en tira vangeance, ayant vaincu Amalaric qui périt misérablement. La prémière race de la Maison des Goths fut éteinte dans Amalaric. Theudis, Ostrogoth de nation, lui succéda, & fut
tué en 548. Teudissèle, fils de la sœur de Totila Roi des Ostrogoths, mon- 548.
ta sur le Trône; mais il fut poignardé dix-huit mois après son élection.

Agila lui ayant succédé, fut bientôt après défait devant Cordoue, où
il perdit son fils. Il fut tué lui-même à Mérida par ses propres gens. 554.

Athanagilde, fameux Capitaine qui s'étoit révolté contre Agila, monta sur le trône sans aucune opposition. Quelques Auteurs prétendent qu'il fit la guerre dans la Lusitanie, & qu'il y remporta quelques avantages.

Théodomir, Roi des Suèves & des Lusitaniens, reparut avec éclat en
560. Ce fut sous son règne que les Suèves, établis dans la Galice & dans 560.
la Lusitanie, renoncèrent à l'Arianisme. Après avoir règlé les affaires de l'Eglise, il prit les armes pour châtier quelques rébelles. Athanagilde mou-

rut quelque tems après, & laissa deux filles appellées Gosvinte & Brunehaut. La prémière fut mariée à Chilpéric Roi de Soissons, & la seconde à Sigibert Roi de Mets.

Liuva ou Leuva succéda à Athanagilde. Ce Prince avoit beaucoup de prudence & d'expérience dans les affaires. Il associa à son trône son frère Leuvigilde, qu'il chargea de faire la guerre à Théodomir Roi des Suèves.

570. Leuvigilde eut d'une prémière femme deux fils, appellés Herménigilde & Reccarède. Il épousa ensuite Gosvinte veuve d'Athanagilde. Il maria son fils ainé avec Ingonde fille de Sigibert & de Brunehaut, & petite fille de Gosvinte sa femme. Ingonde étoit Catholique, & Gosvinte Arienne. La prémière s'appliqua à convertir son mari Herménigilde, & y réussit. Son père Leuvigilde ayant appris que son fils Herménigilde avoit rénoncé à l'Arianisme, commença à persécuter tous les Catholiques. Cette persécution donna lieu à Herménigilde de se révolter; mais son père le fit mou-
586. rir à Tarragone en 586.

Miron ou Ariamir, que l'on croit être le fils de Théodomir Roi des Suèves & des Lusitaniens, & qui avoit embrassé le parti d'Herménigilde, mourut de langueur dans ses Etats. D'autres prétendent cependant qu'il fut tué dans une bataille, qui se donna entre Leuvigilde & Herménigilde.

Eboric, fils de Miron, succéda à son père. Endéca se révolta contre lui, & l'enferma dans un Monastère, où il mourut. Leuvigilde arma contre Endéca, qui fut pris, tonsuré, fait Prêtre, & envoyé en éxil à Béja. Leuvigilde ne fit alors qu'une seule Monarchie de toute l'Espagne, qui se trouva par-là entièrement réunie sous un même Prince. Les Suèves s'étant révoltés proclamèrent Roi Malaric. Leuvigilde accourut promptement dans la Galice, & aprés avoir dissipé les factieux, le Royaume des Suèves devint une Province de celui des Goths. Leuvigilde mourut dans la dixhuitième année de son règne.

Flavius Reccarède son fils fut reconnu pour son Successeur. Il rénonça publiquement à l'Arianisme, & introduisit dans toute l'étendue de ses Etats le Rite & les Lithurgies Catholiques. Gontran, un des Rois de France, lui déclara la guerre, pour vanger la mort d'Herménigilde & celle d'Ingonde, & fit attaquer par Boson la Gaule Gothique ou Narbonnoise. Reccarède opposa à Boson, Claudien, qui se rendit de Mérida à la tête de l'Armée qui devoit combattre les François. La bataille se donna près de Carcassone, où les François furent vaincus, quoique supérieurs en nombre. Reccarède ayant perdu la Reine Bada son épouse, chercha à se remarier avec une Princesse du sang de France, pour terminer par cette alliance ses querelles avec les Rois de cette Nation. Il épousa Clodosinde, sœur d'Ingonde femme d'Herménigilde. Ce mariage fut suivi d'une longue paix. Reccarède mourut à Tolède dans sa quinzième année de son règne. Il laissa trois enfans Lieuba, Suinthila, & Geila.

603. Lieuba fut déclaré Roi dès que son père fut mort. Il fut dépouillé de son Royaume par Witéric, Goth d'extraction noble, qui lui coupa la main droite,

droite, & le fit mourir à l'âge de vingt-deux ans. Le règne de Lieuba ne dura que deux ans.

Witéric ayant succédé à Lieuba, déclara la guerre aux Romains qui restoient en Espagne. Après avoir été battu en plusieurs rencontres, il les défit entièrement près de Siguence. Ce Prince reçut un juste châtiment de son crime. Après avoir été massacré dans son Palais, on fit trainer son corps par les rues, & on l'enterra dans un lieu infame.

Flavius Gondémar, parent de Reccarède, fut proclamé Roi du consentement général de la Nation. Ce fut lui qui donna à l'Evêque de Tolède le titre de Métropolitain sur toute la Province Carthaginoise. Il ne règna qu'un an, dix mois & quelques jours. Il mourut à Tolède sans laisser de postérité. 610. 612.

Sisébut, qui le remplaça, ordonna aux Juifs d'embrasser promptement le Christianisme, ou de sortir de son Royaume. Il mourut après avoir remporté de grandes victoires sur terre & sur mer. Il règna huit ans & quelques mois. Ce fut un bon Prince, dont toute l'ambition ne tendoit qu'à rendre ses Sujets heureux.

Reccarède II, son fils, lui succéda. Ce Prince ne règna que trois mois. 621.

Suinthila, fils de Reccarède Prémier, fut placé sur le trône pour l'amour de son père, & à cause de ses belles qualités. Il avoit épousé la fille de Sisébut, dont il eut un fils nommé Vicimer. Il chassa les Romains de la Lusitanie, & fit frapper de la monnoie à Evora & à Mérida. Les prémières années de son règne ne furent qu'un tissu d'actions glorieuses & avantageuses à ses Sujets; mais sa valeur dégénéra après cela en mollesse, sa pieté en fanatisme, & sa modération en tyrannie. Comme il avoit voulu rendre la Couronne héréditaire dans sa famille, il fut déposé après avoir règné dix ans. Quelques-uns prétendent qu'il se retira dans la Lusitanie, & d'autres qu'il fut massacré. 631.

Sisénand, qui s'étoit mis à la tête des révoltés, monta sur le Trône avec le secours de Dagobert Roi de France. Il assembla en 633 un Concile à Tolède, où se trouvèrent soixante & deux Evêques, & où présida Isidore de Séville. Il y assista lui-même en personne, & y fit faire un Canon pour autoriser sa domination. On y déclama contre les Peuples qui violent le serment fait à leurs Rois, & attentent contre leur autorité & leur vie: on décida que le Royaume des Goths étoit électif, & que les Evêques devoient être appellés à l'élection. On lança en même tems un anathême contre les Rois qui violeroient les Loix & les Coutumes du Royaume. On prétend que ce Concile fut le prémier où les Evêques commencèrent à se mêler du gouvernement temporel. Il mourut à Tolède, après avoir règné près de quatre ans. 633.

Cinthila fut élu par les Prélats & les Grands du Royaume suivant le reglement qui avoit été fait dans le dernier Concile. Pour faire confirmer son élection, il convoqua à Tolède un nouveau Concile, où l'on fit neuf Canons, dont la plupart regardoient l'affermissement de sa puissance. Dans un

un autre Concile, convoqué dans la même Ville, on ordonna avec son consentement & celui des Grands, qu'aucun Roi ne pourroit monter sur le trône sans avoir promis de conserver la Foi Catholique. Ce Prince mourut
639. en 639.

Tulga étoit fort jeune lorsqu'il monta sur le Trône. Il se fit respecter par
641. sa grande pieté, & par son amour pour la justice. Il mourut en 641 après avoir règné deux ans.

Flavius Cindasuinde se fit reconnoître pour Roi, les armes à la main. Ses belles qualités firent oublier l'injustice de son usurpation. Il convoqua à Tolède un Concile, où assistèrent vingt-huit Evêques, & plusieurs Députés. Ce Prince avoit épousé Résiberge, dont il eut trois fils, Récésuinde, Théodofrède, & Sabila. Il rendit la Couronne héréditaire dans sa Maison, en y associant son fils Récésuinde, sur lequel il se déchargea du soin des affaires. Ce Prince mourut à Tolède.

Récésuinde ayant succédé à son père, assembla un Concile à Tolède, où il fit abolir le Serment que toute la Nation avoit fait, de condamner sans espérance de pardon ceux qui auroient conspiré contre le Roi & contre l'Etat, comme étant la source d'un grand nombre de parjures. Deux ans après ce Concile on en tint un autre, & ensuite un troisième à Mérida, où l'on fit vingt Canons, dont plusieurs rouloient sur la Discipline de l'Eglise, le luxe & la vanité cherchant déja à prendre la place de la pauvreté & de la modestie parmis les Ecclésiastiques.

Ce fut pendant ce Concile que les Gascons entrèrent dans l'Espagne, où ils firent la guerre pendant plusieurs années de suite. Récésuinde règna
672. vingt-trois ans, six mois & quelques jours. Il mourut sans postérité.

Wamba fut comme forcé d'accepter une Couronne qu'il n'avoit pas envie de porter. Il fut sacré à Tolède de l'huile bénite par l'Archévêque Quirice. C'est le prémier exemple que l'on trouve en Espagne de l'onction des Rois. A peine avoit-il été reconnu souverain de toute l'Espagne, que Ildéric Comte de Nimes soutenu de Gumilde Evêque de Maguelonne & de l'Abbé Ranimir ou Ramir souleva une partie de la Gaule Narbonnoise contre lui. Il envoya le Duc Paul son Général pour réprimer cette révolte; mais celui-ci s'étant joint lui-même aux rébelles, se fit couronner Roi à Narbonne. Les rébelles entrainèrent dans leur parti la Province Narbonnoise, les Catalans & les Navarrois. Le Duc Paul se voyant soutenu, envoya au Roi Wamba un Cartel, qui étoit conçu en ces termes.

Si vous êtes las d'habiter des rochers déserts & inaccessibles; si comme un Lion conduit par le carnage, vous abandonnez vos cavernes & vos précipices, si vous vous ennuiez de disputer aux Ours la légereté de la course, & de fouler sous vos pieds les vipères rampantes, je vous prie, Seigneur des Forêts & amant passionné des Ruisseaux, de m'en avertir, parce que si vous avez dompté tous ces grands adversaires, & qu'il vous reste encore quelque goût pour combattre, vous n'avez qu'à monter jusques sur la cime des Monts Pyrénées, & vous y trouverez un Ennemi plus digne de votre bras, que ces animaux brutes qui l'occupent.

Ce

Ce Cartel fut présenté à Wamba dans le tems qu'il étoit occupé à châtier les Navarrois & les Biscaiens. Ayant encouragé ses Troupes, il entra dans la Navarre; &, après l'avoir domptée, il passa rapidement dans la Catalogne, & entra dans Gironne sans rencontrer aucun obstacle. Ce vainqueur traversa ensuite les Pyrénées, sans que rien pût retarder sa marche. A cette nouvelle, le Duc Paul se renferma avec ses meilleures Troupes dans Nimes. Wamba se rendit maitre de Narbonne & des Places voisines. Nimes fut assiègée, & obligée de se rendre, malgré la vigoureuse résistance de la Garnison. Paul ayant été fait prisonnier quelques jours après, fut condamné à la mort avec les principaux Chefs de la rébellion. Wamba, par un excès de générosité, leur laissa la vie, se contentant de les condamner à une prison perpétuelle. Cependant les Grands voulurent absolument qu'on les conduisît à Tolède, pour y assister au triomphe de leur Roi. Ils y parurent montés sur des Chamaux, couverts d'habits déchirés, les pieds nuds, la barbe longue, & la chevelure coupée. Paul étoit au milieu des rébelles avec une Couronne de cuir noir sur la tête.

Après cette victoire, Wamba ne songea qu'à rendre ses Sujets heureux. Il tint à Tolède un Concile National, où on régla les limites de chaque Diocèse. On en tint un autre à Brague, où on travailla à reformer les abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise. Les Maures infestoient déja les côtes d'Espagne, & l'on prétend qu'Ervige Grec de nation, les avoit appellés. Wamba arma puissamment, & remporta une victoire complète sur les Infidèles. Ervige, qui prétendoit que le trône lui appartenoit, parce qu'il avoit épousé une Cousine de Récésuinde, fit prendre un breuvage à Wamba, lui fit abdiquer la couronne, le fit raser & revêtir d'un habit de Moine. Wamba, revenu de son égarement, crut que Dieu se servoit de cette voie pour lui fraier le chemin du Salut; il renonça au trône, déclara Ervige son successeur, & alla se renfermer dans le Monastère de Pampliéga.

Flavius Ervige affecta de paroître religieux pour affermir son pouvoir. Il assembla à Tolède un Concile, où les Evêques ne cherchèrent qu'à lui complaire; car ils se jouèrent de la Religion, pour favoriser la tyrannie & l'usurpation. Dans un second Concile qui se tint par ses ordres dans la même Ville, on fit des Canons qui ne regardoient que des intérêts temporels. On y rétablit dans leurs droits, leurs biens, & leurs dignités, tous ceux qui avoient été condamnés comme complices de la révolte du Duc Paul contre Wamba. Comme les mesures que prenoit Ervige pour affermir la Couronne sur sa tête, ne servoient qu'à aigrir les esprits de ses Sujets contre lui, il imagina pour les ramener, de faire épouser sa fille Cixilone à Egica neveu de Wamba, fils de sa sœur Arisberge. Ervige ne survêcut que 687.
peu de tems au mariage de sa fille. Avant sa mort il nomma pour son successeur Egica son Gendre, auquel il fit jurer qu'il défendroit les intérêts de sa Belle-mère, de sa Femme & de ses Beaux-frères.

Egica n'eut pas plutôt en main la Puissance Souveraine, qu'il répudia sa femme, & disgracia tous ceux qui avoient trempé dans la violence faite au

Roi Wamba. Il se fit relever de tous ses sermens dans un Concile tenu à Tolède. Ce Prince ne laissa pourtant pas de rassembler en lui toutes les qualités qui forment un grand Roi. Il sut se rendre redoutable à ses voisins par sa valeur, & respectable à ses Sujets par sa prudence. Il associa à la Couronne son fils Vitisa, à qui il donna la Galice & une partie de la Lusitanie à gouverner.

701. Vitisa se laissa aller aux excès les plus honteux de la débauche. Il eut la folie de vouloir renverser toutes les Fortifications & les murailles des Villes, sous prétexte d'ôter par-là tout moien de révolte. Son incontinence alla si loin, qu'il épousa plusieurs femmes à la fois, & permit à ses Sujets de suivre son exemple, & d'avoir encore des Concubines. Les Ecclésiastiques furent les prémiers à profiter de la permission que le Prince leur donnoit d'avoir des Femmes & des Concubines publiques. Ses vices énormes & ses cruautés le firent enfin généralement abhorrer de tous ses Sujets. Rodéric fils de Théodofrède, à qui le Roi avoit fait créver les yeux, se mit à la tête de quelques Mécontens, & renversa du trône l'abominable Vitisa.

Rodéric, qui étoit de la race de Chindasuinde, s'abandonna à toute sorte de débauches dès qu'il se vit la couronne sur la tête. D'abord il fit éclater sa haine contre les enfans de Vitisa, Evan & Sisébut. Le Comte Julien, qui avoit été favori du Roi Vitisa, l'étoit devenu de Rodéric. Quoiqu'il eût épousé la sœur de Vitisa, il sut si bien profiter des vices de Rodéric, qu'il trouva grace devant lui. Il en obtint en effet le gouvernement de la Mauritanie Tingitane, & de la Province Espagnole située sur le Détroit qui sépare la Méditerranée de l'Océan.

Ce Comte avoit une fille nommée Florinde, & connue communément sous le nom de Cava, qui en Arabe signifie violée. Le Roi en devint si éperduement amoureux, qu'il la viola, n'ayant pu en obtenir la possession par la douceur. Florinde, après cet affront, écrivit en secret à son père, & l'informa de son malheur. Le Comte se rendit sur le champ à la Cour, où il apprit de la bouche de sa fille ce qu'elle lui avoit fait savoir par sa Lettre. Il commenca dès lors à travailler à la perte du Roi. Il se rendit avec sa femme en Afrique, où il s'aboucha avec Musa, à qui il promit de soumettre l'Espagne à l'Empire des Califes, pourvu qu'on voulût lui donner des Troupes. Musa en écrivit au Calife, & Julien revint en Espagne pour préparer ses Vassaux à l'arrivée des Maures. Il fut fort bien reçu à la Cour de Rodéric, à qui il persuada d'abattre toutes les Fortifications des principales Villes d'Espagne, pour ôter toute espérance de retraite à ceux qui oseroient se plaindre de son gouvernement.

Rodéric exécuta ce dessein avec joie. Le Comte s'en retourna alors en Afrique, & emmena Florinde avec lui. Musa, qui avoit reçu ordre du Calife, de faire la conquête qu'on lui proposoit, donna des Troupes au Comte avec lesquelles il repassa en Espagne. Musa y en fit aussi passer sous la conduite de Tarif Abenzarca. Celui-ci debarqua au pied du Mont Calpé,

pé, & s'empara de la Ville d'Héraclée, à laquelle les Arabes donnèrent le nom de Gibraltar. Après cette prémière expédition, Tarif entra dans l'Andalousie, d'où il tourna ses armes du côté de la Lusitanie.

Rodéric vit trop tard le malheur dont il étoit menacé. D'abord il leva quelques Troupes, qu'il mit sous la conduite de Sanche Inigo. Dans le prémier combat Inigo fut vaincu & tué. Julien & Tarif repassèrent après cette victoire en Afrique, d'où Musa les renvoya en Espagne, avec une Armée formidable. Rodéric rappellant alors tout son courage, ordonna à tous ceux qui pouvoient porter les armes de venir se ranger sous ses étendarts. Il leva une Armée nombreuse, mais peu aguerrie.

On en vint à une action générale l'onzième de Novembre 714, dans une Plaine que traverse la Guadalète. On combattit de chaque côté avec beaucoup de courage jusqu'à la nuit. Les Infidèles commençoient à déséspérer de la victoire, lorsque l'Archevêque Oppas, qui commandoit un Corps considérable de Troupes, passa de leur côté dans un moment décisif pour le gain de la bataille. Les Espagnols furent taillés en pièces. Rodéric, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, monta à cheval, & prit la fuite avec le reste de ses Troupes. 714.

Quelques-uns prétendent qu'il fut noyé en passant la Guadalète, où on trouva son cheval & ses habits Royaux. D'autres disent que s'étant retiré vers les sources de cette rivière, il y rencontra un Berger avec lequel il changea d'habit; qu'après s'être rendu dans le Monastère de Cauliniana à deux lieues de Mérida, il résolut d'aller s'ensevelir dans quelque profonde solitude; qu'un Moine nommé Roman s'étant joint à lui, ils traversèrent la Lusitanie, passèrent du côté de la Galice, & s'arrêtèrent sur une montagne d'une hauteur prodigieuse, où ils fondèrent un Hermitage, pour y passer le reste de leurs jours dans la prière & la méditation. Tous ces faits pourroient bien être supposés; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Rodéric fut défait, & que depuis on n'entendit plus parler de lui.

Les Maures se répandirent bientôt comme un Torrent dans toute l'Espagne. Après avoir fait raser la Ville d'Ecija, ils se partagèrent en deux Corps, l'un sous Tarif, & l'autre sous Magued, qui de Chrétien s'étoit fait Mahométan. Il soumit Cordoue, & passa tous les habitans au fil de l'épée. Tarif, après avoir jetté des Troupes dans quelques Villes, mit à feu & à sang toute l'Andalousie. Il alla mettre ensuite le siège devant Tolède, Capitale de la Monarchie des Goths, laquelle ne tarda pas à tomber sous la puissance des Maures. La prise de cette Place entraina celle de presque toute l'Espagne. Les Maures n'eurent pas plutôt appris ces conquêtes, qu'un grand nombre d'entre eux passa en Espagne pour partager avec leurs Compagnons les dépouilles de ce Païs.

D'un autre côté Musa, las de rester simple spectateur, passa d'Afrique en Europe, & aborda avec douze mille hommes à Algézire. Il commença par assièger Médina Sidonia, qui fut obligée de se rendre. Carmona, l'une des plus fortes Villes de la Bétique, fut ensuite attaquée. Les Barbares re-

rebutés des travaux & de la longueur du siège, pensoient déja à se retirer, lorsque le Comte Julien s'en empara par artifice. La conquête de cette Place fut suivie de celle de Seville. Musa entra immédiatement après dans la Lusitanie, où il se rendit maitre de Mérida. Après la prise de cette Place, il prit la route de Tolède. Lui & Tarif réunirent leurs forces, & entrèrent dans la Celtibérie & la Carpétanie, où tout subit le même sort que le reste de l'Espagne. Après cette expédition ils se rendirent auprès du Miramolin pour recevoir de sa main les recompenses dus à leurs services.

Lorsque Musa quitta l'Espagne, il y laissa pour Gouverneur sons fils Abdalasis, qui se rendit maitre d'Evora, de Béja, d'Idanna, d'Alcacer, & de tout le Païs entre le Tage & la Guadiana. Abdalasis épousa Egilone Veuve de Rodéric, qui avoit été faite prisonnière. La division ne tarda pas à se mettre parmis les Arabes, jaloux les uns des autres, & bientôt on vit autant de Rois en Espagne qu'il y avoit de Gouverneurs de Places.

Pélage, Cousin de Rodéric, qui après la bataille de la Guadalète s'étoit sauvé dans les Montagnes des Asturies, commença à opposer une digue aux rapides conquêtes des Arabes. Il fut déclaré Roi par ceux qui étoient auprès de lui. Manuza, Chrétien, mais impie & scélérat, commandoit alors dans Gijon pour les Arabes. Son mariage avec la sœur de Pélage fut la prémière source de la liberté de l'Espagne. Lorsque Pélage eut augmenté le nombre de ses Troupes, il commença à descendre dans la plaine, & à attaquer les Maures. Ceux-ci allarmés de ses prémiers succès, unirent leurs forces, & investirent les Chrétiens dans leur retraite. Pélage les battit en plusieurs rencontres, fit prisonnier le perfide Oppas, qui avoit si indignement trahi sa Patrie, & donna la chasse à Manuza qui fut massacré par les Païsans. Après ces succès Pélage continua à faire trembler les Maures, &
737. mourut enfin à Cangas en 737. Ce fut ce Prince qui introduisit le titre de Don en Espagne. Il avoit épousé Gaudiose de Cantabrie, nièce d'Osilon frère d'Etienne, père de S. Idelphonse. Il en eut Favila & Ermésinde.

Favila, qui succéda à son père, ne règna que deux ans. On prétend qu'il fut fort addonné à ses plaisirs, qu'il négligea la guerre, & qu'il passa presque tout son tems à la chasse, où il fut tué par un Ours. Comme il mourut sans enfans, la Couronne passa à sa Sœur Ermésinde, qui la partagea avec son Epoux Don Alfonse, fils de Don Pèdre Duc de Cantabrie.

Alfonse remporta de grandes victoires sur les Maures affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites en France, & sur-tout dans la bataille que Charles Martel gagna sur eux près de Poitiers. Il se rendit maitre de plusieurs Villes, tua les Arabes qui les habitoient, & en emmena les Chrétiens dans les Asturies. Il mourut après avoir règné dix-huit ans. Il eut de sa femme Ermésinde, Froila, Vimaran, Aurélius, & Adosinde.

Froila,

Froila, fils ainé d'Alfonſe, marcha d'abord ſur les traces de ſon père. Il leva une puiſſante Armée contre Abdérame Roi de Cordoue, de la Maiſon des Ommiades. Celui-ci avoit envoyé ſon fils Omar pour ravager la Luſitanie, mais Froila l'ayant rencontré dans la Galice, lui tua ſix mille hommes. Les armes de Froila furent preſque par-tout victorieuſes; mais il ternit tout d'un coup ſes belles actions par la mort de ſon frère Vimaran, qu'il tua de ſa propre main. L'amour des Peuples pour Vimaran, qui étoit brave & plein de religion, fut la cauſe de ſa perte. Le Roi le craignoit, & crut devoir l'immoler à ſa tranquilité. Cependant Abdérame chercha à ſe vanger des affronts qu'il avoit reçus de Froila. Dans cette vue il mena une puiſſante Armée dans la Luſitanie, & s'empara de tout le Païs qui eſt entre le Tage & le Cap Sacré, qui prit vers ce tems-là le nom de Cap de St. Vincent. Froila fut tué à Cangas par Aurélius ſon Frère ou ſon Couſin germain, & fut inhumé dans le Monaſtère d'Oviédo. Il règna ſix ans. Il avoit épouſé Ménine, Fille d'Eude Duc d'Aquitaine, dont il eut deux enfans, Don Alfonſe ſurnommé le Chaſte, & Donna Ximène fameuſe par ſes débauches.

Aurélius ne fit rien de remarquable pendant ſon règne. Il mourut à Can- 774.
gas ſans enfans. Aldoſinde ſa Sœur, qui avoit épouſé Silo, obtint la Couronne, & la partagea avec ſon Epoux.

Silo réduiſit ſous ſon obéiſſance les Peuples de la Galice, qui s'étoient révoltés contre lui, après les avoir défaits près du Mont Cébréros. Il entra dans la Luſitanie, & enleva Mérida aux Maures. Il regna neuf ans. 783.
Aldoſinde fit alors donner la Couronne à ſon Neveu Don Alfonſe fils de Froila; mais Maurégatus ſon Oncle la lui enleva.

Maurégatus ſe rendit tributaire des Maures, pour leur marquer ſa reconnoiſſance de ce qu'ils avoient favoriſé ſon uſurpation. Le Tribut qu'il payoit conſiſtoit en cent jeunes Filles des plus belles de toute l'Eſpagne, qu'on envoyoit toutes les années à Cordoue. Voila de quelle manière ce Prince ſe ſoutint ſur le trône, qu'il laiſſa en mourant à Vermond fils de Vimaran. 789.

Vermond ayant refuſé de payer le tribut des Filles, Abdérame pour l'y obliger, leva des Troupes, à la tête deſquelles il mit Muſa Capitaine renommé par ſes exploits. Vermond fut au-devant de ſes Ennemis, remporta ſur eux une grande Victoire, & força le Roi des Infidèles à lui demander une trève qu'il lui accorda. Peu de tems après il ſe maria avec Urſende, dont il eut deux enfans, Don Ramire & Don Garcie. Il renonça volontairement à la Couronne, lorſqu'il n'étoit que dans la troiſième, ou 792.
ſuivant d'autres, dans la ſixième année de ſon règne, pour ſe retirer dans un Monaſtère.

Alfonſe II, fils de Froila, affermit par ſes rapides conquêtes les fondemens de la Monarchie Eſpagnole. Il enleva Lisbonne & pluſieurs autres Villes aux Maures, & fit un grand carnage de ces Infidèles dans le reſte de la Luſitanie. On prétend que ce fut ſous ſon règne que l'on trouva le tombeau de St. Jaques Apôtre & Patron d'Eſpagne. Alfonſe le fit tranſ-

843. porter à Compostelle, qu'il érigea en Evêché. Ce Prince mourut âgé de 85 ans, après en avoir règné 52.

Ramire, fils de Vermond & d'Ursend, lui succéda. Il étoit à peine monté sur le Trône que le Comte Népotien se révolta dans les Asturies, & prit le titre de Roi. Ce Rébelle fut défait dans une bataille qui se donna sur les bords de la rivière de Narceia, & ayant été fait prisonnier, il fut jetté dans une obscure prison par ordre du Roi qui lui fit crèver les yeux. Cette vic-
845. toire fut suivie de la défaite des Normands, qui, après avoir ravagé quelques Provinces de France, s'étoient rendus dans la Galice pour y faire les mêmes dégats qu'ils avoient faits en France. Ces Peuples, après avoir été forcés de regagner leurs Vaisseaux, abordèrent à Lisbonne, qu'ils pillèrent, ensuite ils parcoururent les Côtes méridionales de l'Espagne, où ils exercèrent des cruautés inouies. Don Ramire, après avoir fait de glorieuses
850. conquêtes, mourut à Oviédo, où il fut inhumé avec Paterne son Epouse, de laquelle il eut Ordogno, qui succéda à sa Couronne & à sa valeur.

Ordogno, après avoir peuplé plusieurs Villes, qui avoient été ruinées, prit les armes pour réprimer quelques Peuples révoltés, & s'opposer aux progrès de Musa Goth d'origine, qui avoit porté la terreur de ses armes jusques dans la France. Ordogno mit fin aux victoires & à la vie de cet Infidèle, & enleva à Abdérame & à Mahomet son fils une partie de leurs Etats. Mahomet Roi de Cordoue, après la mort de son père, appella les Maures à son secours, & se trouva par ce moien à la tête d'une Armée formidable. Ordogno lui livra bataille, & remporta sur lui une grande victoire dans l'Estramadure. Ce Prince fut moins heureux l'année suivante, ses
863. Troupes ayant été taillées en pièces par Mahomet. Ordogno mourut à Oviédo, dans le tems qu'on espéroit plus que jamais qu'il mettroit un frein à l'ambition des Maures. Il avoit épousé la Princesse Munine, de laquelle il eut cinq enfans, Don Alfonse, Don Vermond, Don Nunno, Don Odoario, & Don Fruéla.

Alfonse III fut surnommé le Grand, à cause de sa valeur extraordinaire & de sa grande pieté. Son Oncle Fruéla, fils du Roi Vermond & Comte de Galice, se fit proclamer Roi dans cette Province. Il vint se présenter avec une Armée assez forte devant Oviédo, & obligea Alfonse de se retirer dans le Païs d'Alava. Les cruautés, que Fruéla exerça sur les habitans d'Oviédo, le rendirent si odieux, qu'on conjura contre lui, & qu'on lui ôta enfin la vie, pour rendre à Alfonse la Capitale de ses Etats. Alfonse, après avoir appaisé quelques révoltes, se jetta sur les terres des Maures, qui l'avoient attaqué, passa le Tage, pénétra jusqu'à Mérida, & répandit partout la consternation. Il assembla par ordre du Pape un Concile à Oviédo,
900. lequel fut terminé le 18 de Juillet de l'année 900. Ce Prince occupoit déja le Trône depuis 48 ans, lorsque son fils Garcie se révolta contre lui, & attira dans son parti ses Frères, la Reine, & Nunnes Hernandès, Comte de Castille son Beau-père. Alfonse, qui n'avoit en vue que le bien de son Peuple, aima mieux rénoncer volontairement au Trône, que d'exposer ses

Sujets

Sujets aux fureurs d'une guerre civile. Il partagea donc ses Etats à ses Enfans, & donna à Don Garcie les Roiaumes de Léon, d'Oviédo & de Castille, & à Don Ordogno la Galice, & la partie de la Lusitanie qui étoit sous sa puissance. Il mourut à Zamora peu de tems après, & fut inhumé à Astorga & transporté ensuite à Oviédo.

Garcie, fils ainé d'Alfonse, règna obscurément dans les Provinces qu'il eut en partage; mais Ordogno se distingua par ses belles actions & sa sagesse. Celui-ci poussa ses conquêtes jusques sur les bords du Tage, & après avoir passé cette rivière, il obligea les Infidèles à abandonner leurs demeures. Don Garcie mourut à Zamora sans laisser de postérité.

Ordogno, II du nom, se voyant maitre des Etats qu'avoit possedés Alfonse le Grand, prit les armes, entra une seconde fois dans la Lusitanie, & ravagea tout le Païs que baigne la Tage. Il enleva aux Maures la Forteresse d'Alhaie; &, après avoir soumis les habitans entre la Tage & la Guadiane, ceux des Algarves & de l'Estramadure, il revint à Léon, où il transporta le siège de son Empire. Il défit dans une autre occasion Abdérame Roi de Cordoue, qui se vit enfin obligé d'implorer le secours des Maures Afriquains. Abdérame, ayant reçu des Troupes considérables, fit une irruption dans la Galice; mais en ayant été chassé, il se jetta dans la Lusitanie, où il mit tout à feu & à sang, & assiegea Porto. Ordogno alla au secours de cette Place, présenta bataille à l'Ennemi, & l'obligea de se retirer après lui avoir tué beaucoup de monde. Les Maures attaquèrent ensuite le Roi de Navarre. Celui de Léon marcha à son secours; mais ils furent tous deux défaits dans une Vallée qu'on nomme aujourdhui Junquéra. Les Barbares firent un carnage horrible de leurs Troupes, & les deux Rois Chrétiens eurent bien de la peine à échaper à la poursuite des Ennemis. Ordogno fut marié trois fois. La prémière à Donna Munine Elvire; la seconde, à Donna Argonte; & la troisième, à Donna Sanche, fille de Don Garcie Iniguez Roi de Navarre, & Sœur de Don Sanche, qui occupoit le trône de son père. Il n'eut point d'enfans de ses deux dernières femmes, mais il en eut cinq de la prémière, savoir Don Sanche, Don Alfonse, Don Ramire, Don Garcie, & Donna Ximène. Ce Prince, qui avoit règné si glorieusement, ternit tout d'un coup sa gloire en faisant mettre à mort les Comtes de Castille. Il mourut à Zamora en 924. Comme 924.
ses enfans n'étoient pas en état de règner, Froila son frère lui succéda.

Froila II donna lieu au Castillans de se révolter, en faisant mourir les enfans d'un grand Seigneur de Castille, nommé Don Osmund. Ces Peuples prirent les armes, & s'érigèrent en espèce de République. Froila mourut de la Lèpre, après avoir règné un peu plus d'un an. Il laissa de son Epouse, la Princesse Donna Munia, trois enfans, Ordogno, Alfonse & Ramire.

Alfonse IV, fils ainé d'Ordogno II, monta sur le trône. Ce Prince se rendit odieux à ses Sujets, par ses vices. Dégouté du poids des affaires, il se retira dans un Monastère, après avoir remis le sceptre à Don Ramire son frère,

frère, auquel il avoit donné le gouvernement de tout le Païs qu'il occupoit dans la Lusitanie. Il avoit été marié à Donna Urraque Ximène, fille de Don Sanche Abarca, Roi de Navarre, de laquelle il eut un fils nommé Ordogno. Peu de tems après son abdication il voulut remonter sur le trône, ce qui causa une guerre civile, dont les Infidèles profitèrent. Il fut pris par son frère, qui lui fit créver les yeux, de même qu'aux enfans de Froila qui étoient entrés dans son complot.

Ramire II remporta plusieurs victoires sur les Infidèles. Il fut marié à Thérèse Florentine, fille de Don Sanche Abarca Roi de Navarre, & il eut d'elle Sanche, Vermond, Ordogno & Elvire. Il bâtit plusieurs Monastè-
950. res, & à la fin de sa vie il reçut l'Habit Monastique. Il mourut regretté de ses Peuples, après avoir règné dix-huit ans & près de trois mois.

Ordogno III, son fils, lui succéda au Royaume de Léon. Ce Prince étoit également propre à commander une Armée & à gouverner des Peuples. Don Sanche son frère ayant formé un parti considérable dans le Royaume contre le Roi, Ordogno se vit obligé de prendre les armes contre les rébelles, lesquels furent vaincus malgré le Roi de Navarre & le Comte de Castille, qui s'étoient déclarés en faveur de Don Sanche. Il répudia sa prémière femme, fille de ce Comte, & épousa Donna Elvire, dont il eut Don Vermond. Les Peuples de la Galice, qui avoient favorisé Don Sanche, furent obligés de se soumettre. Ordogno pénétra ensuite dans la Lusitanie, se rendit maitre de Lisbonne & l'abandonna au pillage. La haine que ce Prince portoit à Ferdinand Gonzalez Comte de Castille, ne l'empêcha pas de joindre ses armes à celles du Comte, pour faire la guerre à Abdérame Roi de Cordoue. Il envoya donc un puissant secours au Comte, qui battit les Maures à Sanistévan de Gormaz. Ordogno étoit tout occupé de nou-
955. veaux projets pour profiter de cette victoire, lorsque la mort l'enleva dans la Ville de Zamora.

Sanche Prémier de ce nom, dit le Gros, étoit fils de Ramire II. Il fut chassé de son Royaume par Ordogno surnommé le Mauvais, fils du Roi Alfonse dit le Moine. Il se refugia auprès du Roi de Navarre, & delà il passa à Cordoue où il se fit guérir d'une Hydropisie. Aussi-tôt il arma contre le Comte de Castille & Ordogno, lequel fut vaincu & détrôné. Les Peuples de Galice s'étant révoltés, le Roi les châtia, & bannit quelques-uns des chefs de la révolte dans la partie de la Lusitanie pui lui appartenoit. Ce Prince fut empoisonné par le Comte Gonzalez, qui s'étoit joint aux rébelles relegués dans la Lusitanie. Don Sanche eut trois enfans de Donna Thérèse son épouse, savoir Don Ramire, Donna Urraque, & Donna Ermenfenda.

Ramire III monta sur le trône après la mort de Don Sanche son père. Comme il n'avoit que cinq ans, la Reine Thérèse & sa Tante Elvire gouvernèrent pour lui. Les Normands avoient abordé depuis peu dans la Galice, où ils faisoient de grands ravages. On envoya contre eux le Comte Gonçales Sanche, qui les attaqua & les mit en pièces. Le Roi étoit sur le point de

de sortir de tutèle, lorsque les Comtes de Galice, de Léon & de Castille, ennuiés de son foible gouvernement, reconnurent pour Roi Vermond son cousin, fils du Roi Ordogno III. Don Ramire marcha contre eux, & combattit Vermond & ses partisans. La discorde qui règnoit parmis les Espagnols engagea Almanzor tuteur d'Hissem, Roi de Cordoue, à entrer dans la Lusitanie à main armée. La mort de Don Ramire arrivée sur ces entrefaites, n'empêcha pas Almanzor de poursuivre ses desseins. Les principales Places de la Lusitanie subirent le joug des Infidèles.

Vermond II, devenu seul maitre du Royaume par la mort de Don Ramire, se mit en campagne pour s'opposer aux progrès que fasoit Almanzor. La bataille se donna près de Simancas, mais le Roi y ayant été défait, fut obligé de se retirer dans les Montagnes. Almanzor, après s'être retiré chargé de gloire, & de butin, reprit bientôt les armes à la sollicitation du Comte Véla, qui s'étoit joint à lui pour se vanger de quelque mécontentement qu'il avoit reçu du Roi. Il livra une seconde bataille à Vermond, & ayant mis ses Troupes en déroute, il poursuivit les fuiards jusques aux portes de Léon, pour lors Capitale de la Monarchie Espagnole. Les Maures assiègèrent cette Ville, & s'en rendirent maitres. Elle fut pillée, saccagée, & plongée dans la dernière désolation. Celle d'Astorga éprouva quelques jours après le même sort. L'année suivante Almanzor, qui après ses conquêtes avoit repris le chemin de Cordoue, rentra dans la Lusitanie, la désola, pénétra dans la Galice, & se rendit maitre de Compostelle. Almanzor menaçoit déja de subjuguer toute l'Espagne, lorsqu'une maladie cruelle ravagea son Armée. Vermond, qui depuis longtems se tenoit dans l'inaction, commença alors à se reveiller, poursuivit l'Armée du Vainqueur, & la tailla en pièces. Il s'unit ensuite à Garcie le Trembleur Roi de Navarre, & à Garcie Fernandès Comte de Castille, avec lesquels il battit les Infidèles dans la campagne d'Alcantanazor. Cette perte fut si sensible à Almanzor qu'elle lui causa la mort. Le Roi de Léon mourut en 999 dans la Ville de Béritio. 999.

Alfonse V n'avoit que cinq ans lorsqu'il parvint à la Couronne. Il fut mis sous la tutèle de Don Mendez Gonçalez & de Donna Major son Epouse, dont il épousa la fille. Sous ce Prince les Chrétiens se prévalurent de la mesintelligence qui règnoit parmis les Maures, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites. Ceux qui avoient abandonné Conimbre & son territoire, du tems d'Almanzor, y revinrent pour rentrer dans leurs Biens, que les Maures leur rendirent de bon gré pour des sommes modiques. C'est ce qui paroit par une Chartre, qui porte qu'un Maure vendit la Ville de Botam au Monastère de Lorvan, pour une Jument pleine. Don Alfonse releva les murs de Léon, que les Maures avoient détruits, & accorda à cette Ville de grands privilèges. Dans la vue d'étendre ses Etats, il fit une irruption en Portugal, où il assiegea la Ville de Viséo. Les habitans se défendirent avec beaucoup d'opiniatreté. Un jour Alfonse allant reconnoître la Place, s'approcha de trop près, & reçut un coup de fleche dont il mou-

1028. mourut. Après sa mort on leva le siège, & les Evêques qui l'avoient suivi dans cette Guerre accompagnèrent son corps jusqu'à Léon, où il fut inhumé. Ce Prince avoit eu de sa femme Elvire, Don Vermond, & Donna Sanche. Il laissa aussi un Batard, qui fut Seigneur de Gijon.

Vermond III étoit encore fort jeune lorsqu'il monta sur le Trône. Dès qu'il fut en état d'être marié, il épousa Donna Ximène, ou Thérèse, fille cadette de Don Sanche Comte de Castille. Cette Princesse accoucha d'un Prince qu'on appella Alfonse, mais qui ne vêcut que peu de jours. Alors Don Vermond voulut que le jeune Comte de Castille son Beau-frère épousât l'Infante Donna Sanche sa sœur. Le Comte partit de Burgos & se rendit à Léon. Les enfans de Véla ayant formé le détestable dessein de l'assassiner, l'attaquèrent un jour à la porte d'une Eglise à l'aide de quelques Scélérats qu'ils avoient engagés à les soutenir. Le jeune Prince fut bientôt percé de mille coups par ces assassins, qui le laissèrent mort & baigné dans son sang. Au bruit de cet attentat, la Cour de Léon & celle de Navarre changèrent l'appareil nuptial en deuil. Donna Sanche en pensa mourir de douleur. Tant de tristes spectacles touchèrent vivement le Roi de Navarre. Il poursuivit les assassins, qui avoient cru trouver une Place de sureté dans le Château de Monçon, où ils s'étoient enfermés. Les Assassins & leurs complices furent pris, & condamnés à être brulés vifs. Don Sanche Roi de Navarre hérita de la Comté de son Neveu, parce qu'il avoit épousé Elvire sœur ainée du défunt. Quoique cet héritage ne lui fût pas contesté, Don Vermond ne laissa pas d'en concevoir quelque jalousie. On en vint à une rupture, mais comme Don Vermond aimoit la paix, ces Princes se reconcillèrent en faveur du mariage de Don Ferdinand, second fils du Navarrois, avec Donna Sanche, veuve du Comte Don Garcie, sœur unique de Vermond. Cette paix ne fut pas de longue durée. Après la mort de Don Sanche, Don Vermond déclara la guerre à Ferdinand son fils, & prémier Roi de Castille. Celui-ci s'étant joint au Roi de Navarre, attaqua le Roi de Léon dans la Plaine de Tamaron, sur les bords de la rivière de Carion. Don Vermond y perdit la vie. Ferdinand, après cette victoire, assiègea Léon, & se rendit maître de cette Place. Par-là la Castille & le Royaume de Léon passèrent dans la Maison de Navarre.

Ferdinand fut surnommé le Grand à cause de ses belles qualités. Après avoir joui quelque tems des douceurs de la paix, il se vit dans la nécessité de prendre les armes pour s'opposer aux incursions des Maures. Il pénétra dans leurs terres par Mérida & Badajox, enleva Béja & Evora, & fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main. Ayant assiegé Viséo, où commandoit Cid Alafun, il emporta cette Place, & l'abandonna au pillage. On y prit celui qui avoit tué d'un coup de fleché Don Alfonse. Ferdinand lui fit créver les yeux, couper les mains & un pied; & ensuite son corps servit de but aux Soldats pour les exercer à tirer de l'arc. Lamégo eut le même sort que Viséo. L'année suivante il conquit une partie de la Province de Traosmontes, gagna tout le Païs situé

situé sur la rivière de Dauro, & jetta l'épouvante dans le voisinage.

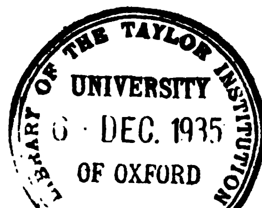
En 1040 il mit le siège devant Conimbre, & força les Maures de lui livrer la Place. Sisénand, vieux Capitaine, & renommé par sa valeur, obtint le gouvernement de Conimbre. Ferdinand mourut à l'âge de soixante ans, après avoir partagé tous ses Etats entre ses trois fils, Don Sanche, Don Alfonse, & Don Garcie. Le prémier eut le Royaume de Castille avec tout ce qu'on avoit enlevé aux Navarrois depuis la mort du Roi Don Garcie. Don Alfonse eut le Royaume de Léon avec le Territoire de Campos, & cette partie des Asturies que traverse la rivière de Déva qui passe par Oviédo. Don Garcie eut la Galice, avec cette partie de la Lusitanie que son père avoit conquise sur les Maures. Outre ces trois fils, Don Ferdinand laissa encore deux filles, Donna Urraque, & Donna Elvire qui épousa le Comte de Cabra. Donna Urraque eut pour son apanage la Ville de Zamora, & Donna Elvire sa sœur eut celle de Toro. Une des clauses du Testament portoit, que les trois Princes, chacun dans leur district, auroient le titre de Rois sans dépendance les uns des autres, & avec une égale souveraineté. 1040.

Sanche II, fils ainé de Ferdinand, envisagea le partage que son père venoit de faire, comme une injustice manifeste à son égard. Ses frères de leur côté ne furent pas plus contens. Don Garcie fut le prémier à troubler la paix. Don Sanche arma aussi; &, pour ne pas avoir ses deux frères sur les bras, il se ligua avec Alfonse, pour faire ensemble la conquête de la Galice & de la Lusitanie.

Don Garcie se trouva dans un embarras d'autant plus grand, que les Galiciens & les Lusitaniens ne lui étoient point affectionnés. Ce Prince, qui n'avoit ni le cœur assez grand, ni l'esprit assez fort pour gouverner par lui-même, s'étoit déchargé de tout le poids des affaires sur un de ses Favoris qui abusoit de sa confiance. Don Rodrigue Froias, illustre par sa naissance, par son crédit & sa valeur, ayant un jour rencontré ce Ministre, l'arrêta, & lui reprocha sa conduite. Le Favori lui ayant répondu insolemment, Froias le tua, & par cette action délivra l'État de son oppresseur. Froias craignant le ressentiment du Roi, abandonna la Cour, mais Don Garcie loin de songer à le punir, lui ordonna de revenir.

Cependant les Capitaines de Don Sanche avoient commencé leurs hostilités dans la Province de Beira & de Galice. Les Comtes Don Nugnès de Lara, & Don Garcie de Cabra, s'avancèrent avec quelques Troupes jusqu'à Conimbre. On en vint aux mains dans la Campagne appellée Aqua de Maya. Les Espagnols y furent défaits, & on leur tua six cens hommes. Après cette victoire, Don Garcie passa à Santarem à la tête de son Armée.

Don Sanche entra en même tems dans la Lusitanie avec une Armée des plus nombreuses. Froias conseilla à Don Garcie de risquer une bataille. Son conseil fut suivi, & la Bataille se donna dans une campagne peu distante de Santarem. Don Sanche y combattit avec une valeur admirable;



mais son cheval ayant été tué sous lui, il fut pris par Froias & remis entre les mains de Don Garcie. Froias, en livrant son prisonnier, rendit le dernier soupir, ayant été lui-même blessé mortellement dans le combat. Don Sanche, qui avoit été confié à la garde de quelques Seigneurs Portugais, eut le bonheur de se sauver, & alla rejoindre les fuiards qu'il ramena à la charge. Le combat fut des plus sanglans. Don Garcie y fut fait prisonnier, & conduit dans le Château de Luna en Galice.

Après cette victoire, Don Sanche se rendit maitre de toute la Lusitanie. Alfonse, Roi de Léon, eut bientôt après le même sort que Don Garcie. Don Sanche lui déclara la guerre, le vainquit, le fit prisonnier, & le força à prendre l'habit de Moine dans le Monastère de Sahagun. Alfonse ayant trouvé le moien de s'échaper de ce Monastère, passa à Tolède, où il fut réçu & traité en Roi par Alimaon, ancien ami & allié du Roi son père. Don Sanche, pour se consoler de cette fuite, entreprit d'enlever à ses sœurs leurs domaines, & commença par assièger Zamora, où la Princesse Urraque s'étoit enfermée avec une bonne Garnison. Vellido d'Olfos, homme hardi & déterminé, sortit alors de la Ville dans la résolution de tuer le Roi. Il se rendit dans le Camp de Don Sanche, lui dit qu'il venoit lui découvrir l'endroit de la muraille le plus foible, & par lequel il pourroit forcer Zamora. Don Sanche sortit avec lui de sa tente, & dès qu'ils furent à quelque distance du Camp, Vellido lui porta un coup de Lance, & le laissa mort sur la place. Son corps fut transporté dans le Monastère de Honna,
1075. où il fut inhumé sans beaucoup de pompe.

Après la mort de Don Sanche, l'Infante Urraque dépêcha un Courir à Tolède, pour avertir Alfonse de la mort du Roi leur frère. Alfonse, après avoir pris congé d'Alimaon, se rendit à Zamora, où Urraque l'attendoit avec impatience. Il fut d'abord proclamé Roi par ceux de Léon; mais la Galice & le Portugal en firent quelque difficulté, parce que Don Garcie s'étoit sauvé de prison, & tâchoit de remonter sur le Trône. Mais le Roi Alfonse l'attira auprès de lui, sous prétexte de quelque accommodement, & le fit enfermer dans un Château où il mourut.

Alfonse VI se vit par-là maitre de la Castille, du Royaume de Léon, de celui de Galice, & de la Lusitanie, à l'exception de la partie qui étoit sous la puissance des Maures. Ce Prince fit de grandes conquêtes, & enleva Tolède aux Maures après la mort d'Alimaon & de son fils Hissem. Ayant transporté sa Cour à Tolède, il y assembla les Prélats & les Nobles de son
1085. Royaume, & le 18 de Décembre de l'année 1085 on élut pour Archévêque de cette Ville le Moine Bernard, François, né en Agennois à la Salvétat. Ce Prélat reçut dans la suite d'Urbain II le Pallium, & fut fait Primat de toute l'Espagne. Il assista au Concile qui se tint à Léon en
1091. 1091.

Le Roi Alfonse essuia quelques traverses, que lui causa l'amour qu'il eut pour Zaïde fille de Bénabet Roi de Séville, qu'il avoit épousée. Bénabet voulant profiter de l'alliance qu'il avoit contractée avec un Roi si puissant, for-

forma le dessein de réunir à la Couronne de Séville ce qui restoit aux Mahométans deça la Mer. Ces deux Princes firent entre eux un Traité secret, & convinrent d'écrire tous deux en Afrique pour inviter les Almoravides à favoriser une entreprise dont ils se promettoient de grands avantages pour l'intérêt des deux Nations. On donnoit le nom d'Almoravides aux Peuples soumis à un Roi Maure, qui s'étoit établi à Maroc, où ses successeurs règnent encore.

Joseph Téphin, fils & successeur de celui qui avoit fondé cette Monarchie, étoit alors sur le Trône. Ce Prince ne croyant pas qu'il fût à propos de passer si-tôt la Mer en personne, choisit pour conduire ses Troupes un Capitaine expérimenté, nommé Hali Abénaxa, qui ayant débarqué en Espagne, mena l'Armée qu'il commandoit au Roi de Séville, & feignit de n'être venu que pour favoriser ses desseins. Ce Général se voyant le plus fort, fit querelle à son Allié. On en vint à une Bataille, que le malheureux Bénabet perdit avec la vie. Le Royaume de Séville devint par-là la proie du Vainqueur. Abénaxa, au-lieu d'en prendre possession au nom du Roi son maitre, se déclara Roi lui-même, & poursuivit sa victoire contre les Sarasins du voisinage. Il usurpa en même tems l'ancien titre de Miramolin, qu'avoient pris ceux des prémiers Conquérans, qui établirent la puissance des Maures en Espagne.

Hali Abénaxa, après avoir soumis les Maures, déclara la guerre au Roi de Castille. Il enleva bientôt les Places que Bénabet avoit données en dot à sa fille. Ce coup n'abatit pas Alfonse. Il leve promptement des Troupes, appelle ses voisins à son secours, & marche à l'Ennemi, qu'il trouve près de Badajoz. On en vint aux mains, & Alfonse eut encore le malheur d'être vaincu. Cependant ce Prince, plein de courage, après avoir ramassé les débris de son Armée, revint à la charge, & poussa cette fois Abénaxa avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de se renfermer dans Cordoue. Alfonse l'y avoit déja tenu assiegé quelque tems, lorsque le Miramolin lui fit proposer un Traité, par lequel il lui rendroit hommage de ses conquêtes, & deviendroit son tributaire. Alfonse jugea à propos de donner les mains à ce Traité, après quoi il se retira à Tolède, & Abénaxa à Séville.

Alfonse ne resta pas longtems dans l'inaction. Il tourna ses armes contre Saragoce, qu'il assiègea, & dont il se seroit peut-être rendu maitre, si une nouvelle imprévue ne l'eût obligé de lever le siège, pour aller défendre ses propres Etats. Joseph Téphin Roi de Maroc, irrité de la perfidie d'Abénaxa son Général, venoit de passer en Espagne avec une Armée formidable, & ayant attaqué Séville, il s'en étoit rendu maitre, & Abénaxa y avoit eu la tête tranchée. Cordoue s'étoit soumise, & le nouveau Miramolin s'étoit déja fait reconnoître par la plupart des Princes Maures. Alfonse n'eut pas de peine à faire entrer dans ses intérêts toutes les Puissances Espagnoles. Le Roi d'Arragon ayant joint les Castillans près de Tolède, on marcha à l'Ennemi dans la vue de lui livrer bataille. Le Prince Maure s'é-

s'étant apperçu que les Chrétiens lui étoient supérieurs en nombre, se battit en retraite, & se retrancha si à propos, que les deux Rois n'ôsèrent entreprendre de le forcer.

Le Roi de Castille éprouva quelque tems après de fâcheux effets de la fortune. Il perdit en peu d'années trois personnes, qui étoient les colomnes de son Etat, l'Infante Urraque sa sœur, Raymond de Bourgogne son Gendre, qu'il avoit fait Comte de Galice, & le Cid fameux guerrier, qui lui avoit rendu des services signalés. Ces pertes furent bientôt suives d'une autre, qu'Alfonse sentit encore davantage. Joseph Téphin étant venu à mourir, son fils Hali qui lui succéda, déclara la guerre à Alfonse, & se jetta dans la Castille. Alfonse étoit alors malade. Il donna le commandement de ses Troupes à Garcie Comte de Cabra, & voulut que Sanche son fils allât à cette guerre, quoiqu'il eût à peine onze ans. On marcha à l'Ennemi, on le combattit; mais avec tant de malheur, que l'Armée Castillane fut vaincue & mise en déroute. L'Infant même y perdit la vie. Cette bataille fut donnée à Vélès, & nommée la *Journée des sept Comtes*.

La perte de l'Infant fut d'autant plus sensible à Alfonse, qu'il n'avoit eu d'autre fils de six ou sept femmes qu'il avoit épousées. Urraque sa fille & héritière présomptive du Royaume en avoit eu un de Raymond Comte de Bourgogne; mais comme cet enfant étoit d'une race étrangère, le Roi & les Grands avoient peine à souffrir qu'il succédât à la Couronne. On conclut qu'il falloit donner à l'Infante, Espagnole de naissance, un nouveau Mari, pour avoir un Roi de la Nation. On jetta les yeux sur le Roi d'Arragon, Don Alfonse, dans la pensée que ce Prince seroit en état d'étendre les conquêtes des Chrétiens sur les Infidèles beaucoup plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Le mariage fut conclu & célébré avec beaucoup d'appareil. La nouvelle Reine suivit son Mari dans ses Etats d'Arragon.

Peu de tems après ce mariage, le Roi Alfonse fut attaqué d'une maladie, qui le mit au tombeau après une langueur de dix-sept mois. Il mourut à
1109. Tolède l'an 1109, âgé de 79 ans, dont il avoit règné 44.

Alfonse VII monta sur le Trône en vertu du droit de sa femme Urraque. Les déréglemens de cette Princesse causèrent de grands troubles. Alfonse qui n'ignoroit pas qu'elle en aimoit d'autres que lui, dissimula d'abord le peu de satisfaction qu'il en avoit. La Reine de son côté cachoit une partie de ses sentimens, peut-être parce qu'elle remarquoit que les Grands charmés des belles qualités d'Alfonse, & sur-tout de son zèle pour les intérêts de la Nation, le reconnoissoient à l'envi pour leur Souverain. Cependant les débauches d'Urraque allèrent si loin, que le Roi la fit arrêter, & la confina dans la Forteresse de Castellar près de Saragoce. La Reine avoit deux Amans déclarés, dont l'un étoit Don Gomez Comte de Candespine, & l'autre Don Pèdre de Lara. Celui-ci ôsa se flatter qu'il l'épouseroit, si le divorce qu'elle méditoit venoit un jour à réussir. Urraque ne resta pas longtems renfermée. Elle échappa de sa prison, & se rendit en Castille.

Son

Son arrivée partagea les Grands; mais enfin ils se déterminèrent à la remettre entre les mains du Roi, qui la fit enfermer une seconde fois.

Alfonse commençoit à règner seul paisiblement, lorsqu'un nouvel évènement vint troubler le repos dont il jouïssoit. Le jeune Alfonse, fils d'Urraque & de Raymond de Bourgogne, avoit un droit qu'on ne pouvoit lui disputer, de succéder au Royaume de Castille, dont sa mère étoit seule héritière. La plupart des Grands se déclarèrent en sa faveur. Comme on prétendoit que le mariage d'Urraque avec le Roi d'Arragon étoit contre les Loix de l'Eglise, on obtint du Pape un Bref par lequel il fut ordonné à l'Evêque de Compostelle de procéder à la cassation de ce mariage. Ce coup fut des plus sensibles à Alfonse. Après avoir fait tomber les prémiers effets de son indignation sur les Evêques qui s'étoient déclarés contre lui, il attaqua la Galice, où il se rendit maitre de plusieurs Villes. La paix se fit bientôt, mais elle ne fut pas de longue durée. La Galice, soutenue de Henri Comte de Portugal, se révolta de nouveau, & fit couronner le jeune Alfonse à Compostelle. A cette nouvelle, l'Arragonois répudia publiquement Urraque, & lui donna la liberté. Ce Prince, par ce coup de politique, se flattoit que la Reine délivrée voudroit règner à l'exclusion de l'Infant, & que par-là la mère & le fils en viendroient à une guerre ouverte, qui lui faciliteroit les moyens de les opprimer l'un & l'autre.

Bientôt les Sujets de la Couronne de Castille se trouvèrent divisés en deux factions. Les Castillans reconnurent Urraque, & les Galléciens se déclarèrent en faveur de l'Infant. Le Comte de Portugal changea de parti, & se donna au Roi d'Arragon. On prit les armes. Les Amans de la Reine se mirent à la tête de ses Troupes, & Don Pèdre de Trava, assisté de Don Diègue Gelmirez Evêque de Compostelle, commanda celles de l'Infant. Le Roi d'Arragon marcha contre les Amans de la Reine, & les ayant trouvés près de Sépulvéda, il leur livra bataille & les défit. Don Gomez perdit la vie dans cette bataille, & Don Pèdre de Lara son rival se sauva à Burgos auprès de la Reine.

Après cette victoire, l'Arragonois alla chercher l'Infant pour le combattre. Il le trouva à Villa-Daryas, entre Léon & Astorga. La bataille qui s'y donna fut des plus sanglantes. Le Roi d'Arragon la gagna, & fit prisonnier Don Pèdre Comte de Trava. L'Evêque de Compostelle, après avoir retiré l'Infant de la mêlée, le mena à Orsillon, dans la vue de le reconcilier avec sa mère. Ce dessein lui réussit. Dans une entrevue qu'eut l'Infant avec la Reine, il fut résolu que la Reine iroit à Compostelle avec l'Evêque pour y ramasser les débris de l'Armée, & lever de nouvelles Troupes. L'Infant resta à Orsillon.

Sur ces entrefaites le Roi d'Arragon s'étoit rendu maitre de plusieurs Places. Une Armée levée en Galice sous les étendarts de la Reine arrêtèrent le progrès de ses conquêtes. Comme il ne se trouvoit pas en état de s'opposer à une Armée plus nombreuse que la sienne, il se vit dans la nécessité de s'enfermer dans Carrion. L'Armée de la Reine mit le siège devant cette

te Place; mais l'Arragonois trouva moyen d'en sortir, & de se remettre en campagne. Après que cette guerre eut trainé en longueur, on proposa à la Reine de règner conjointement avec son fils, mais de lui laisser le gouvernement, pour assurer par-là l'Etat contre les divisions qui le troubloient. Une telle proposition mit cette Princesse en fureur, & comme Léon étoit une des Villes qu'elle avoit regagnées contre l'Arragonois, elle alla s'y enfermer. L'Infant vint l'y assièger, & l'obligea à acquiescer aux propositions qu'elle avoit rejettées. Le Roi d'Arragon au-lieu de profiter des troubles de Castille, jugea plus à propos de conquérir Saragoce. Ayant invité les François à lui prêter main forte, il se vit bientôt à la tête d'une grosse Armée. Il fut assez heureux pour réduire cette Ville, qui devint alors la Capitale d'Arragon.

Les maux que causoient à la Chrétienté les contestations entre le Roi d'Arragon & le jeune Alfonse Roi de Castille, portèrent le Pape Callixte II à travailler à leur reconciliation. On négocia, on signa un Traité, les deux Rois se virent, & se donnèrent réciproquement de grandes marques d'amitié. Raymond Arnoul Comte de Barcelone, qui se trouva à cette entrevue, avoit une fille nommée Bérengère, Princesse d'une rare beauté. L'Arragonois la proposa au jeune Roi, & en fit lui-même la demande au père. La proposition fut acceptée de part & d'autre, & le mariage se célébra à Saldagna près de Carrion. Après ce mariage, les deux Rois se séparèrent, & vecurent depuis en paix.

Ces deux Princes tournèrent leurs armes contre les Infidèles. L'Arragonois étendit ses conquêtes sur tous les Rois Maures qui bornoient ses terres. Le Castillan eut aussi un succès à peu près égal. Il reprit sur les Sarasins la forte Place de Soria, & parcourut toute cette partie de la Lusitanie, qui est entre la Guadiana & le Tage, que les Maures occupoient encore, & en ramena son Armée chargée d'un riche butin. Ce fut sous son règne qu'Alfonse Comte de Portugal, refusa de rendre l'hommage qu'il devoit à la Couronne de Castille. Il fit aussi emprisonner sa mère Tante du Roi de Castille, ce qui irrita tellement ce Prince qu'il se rendit en Portugal à la tête d'une Armée. Il n'alla pas loin. Le Comte de Portugal l'arrêta sur la frontière dans la plaine de Valdevès, entre Monçon & le Pont de Liria, où il l'attaqua, le défit, & l'obligea de se retirer à Léon. Le Roi leva bientôt une nouvelle Armée, & alla assièger le Comte dans Guimaranès. On entra en traité, & le Roi de Castille ayant reçu la satisfaction qu'il demandoit, tourna ses armes contre les Villes Sarasines frontières du Royaume de Tolède. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Sierra Moréna, montagne qui servoit de rempart aux Sarasins d'Andalousie, où il prit entre autres Places la Ville de Calatrava, dont les habitans désoloient les Contrées voisines. Le domaine de cette Place fut cedé à l'Archévêque de Tolède, & dans la suite elle fut remise au pouvoir des Chevaliers, qui portent encore aujourdhui le nom de cette Ville.

Ce fut dans ce tems-là que mourut Alfonse Roi d'Arragon & de Navarre. Ce Prince, jusques-là invincible, étoit occupé au siège de Fraga, Place forte,

te, d'être ſecourue par les Saraſins de Lérida. Il quitta ce ſiège pour aller ſe mettre à la tête d'une Armée formidable. Il revenoit ſuivi de ſes nouvelles Levées, lorſqu'il ſe vit inopinément coupé par la Cavalerie ennemie. Comme il étoit remarquable par ſes armes, & qu'il paroiſſoit toujours à la tête des plus braves de ſon Eſcadron, il ſuccomba bientôt ſous les traits qu'on lui lançoit de toutes parts. Sa mort arriva le 7 de Septembre 1134. 1134.
Ce Prince fut non-ſeulement un grand guerrier, mais encore un grand homme. De toutes les actions de ſa vie, la moins ſenſée fut cette bizarre diſpoſition qu'il fit, en inſtituant par un Teſtament ſolemnel les Templiers & les Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem héritiers de tous ſes Etats.

Après ſa mort les Arragonois & les Navarrois s'aſſemblèrent à Borgia pour ſe donner un Souverain; mais comme ces derniers ne voyoient pas avec plaiſir que leur Royaume fût devenu Province d'Arragon, ils ſe ſéparèrent des Arragonois, & ſe donnèrent rendez-vous à Pampelune. Ce fut là qu'ils déclarèrent Roi de Navarre Don Garcie fils du Prince Ramire, & d'une des filles du Cid, Petit-fils du Roi Don Sanche. Les Arragonois de leur côté mirent ſur le Trône Ramire, frère des deux derniers Rois, & qui s'étoit fait Moine à Saint Pons. Ce Prince fut couronné à Hueſca. Comme le Roi de Caſtille prétendoit avoir droit à ces deux Couronnes, il fit une irruption ſur les terres de ces deux Royaumes. Il enleva au Roi de Navarre la Rioja, & tout ce que la Navarre poſſédoit au-delà de l'Elbe. Il étoit encore au milieu de ſes expéditions, lorſque le Navarrois le fit conſentir à un Traité, qui ne lui fut pas deſavantageux. Ramire le Moine n'en fut pas quitte à ſi bon marché. Le Roi de Caſtille lui enleva Saragoce, avec toutes les dépendances de cette Ville, & l'obligea par un Traité à tenir de lui ce qu'il voulut bien lui laiſſer.

Ce que Ramire fit de mieux pendant ſon règne, fut de ſe décharger ſur un plus habile homme que lui du poids d'une Couronne, qu'il ne pouvoit porter, & d'aller finir le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Il avoit eu de la Reine Agnès ſa femme, une fille nommée Pétronille, laquelle fut mariée avec Raymond Bérenger quatrième du nom, Comte de Barcelone. Il fut arrêté que Raymond gouverneroit le Royaume, ſans prendre pourtant le titre de Roi; mais que s'il avoit des enfans, celui qui lui ſuccéderoit, pourroit ſe donner ce titre auguſte pour honorer la nouvelle Famille.

Raymond n'eut garde de ſe meſurer avec Alfonſe Roi de Caſtille, il crut au contraire qu'il étoit de ſon intérêt de le menager, & par-là il obtint de lui beaucoup plus qu'il n'eût pu eſpérer par la voie des armes. Il fut remis en poſſeſſion de Saragoce, & de tout ce Païs que le Grand Alfonſe avoit conquis au-delà de l'Elbe ſur les Saraſins. Alfonſe étant avancé en âge arma contre les Maures, & marcha en Andalouſie à la tête d'une Armée nombreuſe. Il avoit déja rémporté quelques avantages, lorſque ſe ſentant incommodé par les exceſſives chaleurs de l'Eté, il reprit le chemin de Caſtille, après avoir laiſſé Sanche ſon fils aîné avec la meilleure partie de ſes Troupes pour aſſurer ſes nouvelles conquêtes. Il mourut en chemin dans

1157. la Bourgade de Frénéda, le 20 d'Aout 1157, âgé de 51 ans, après en avoir regné environ 35. Les Auteurs parlent de lui comme d'un Prince religieux, juste, moderé, & zèlé pour la gloire de son Etat. Il commit une grande faute par la division qu'il fit de ses Etats, en donnant à Sanche son fils ainé les deux Castilles, & à Ferdinand le Royaume de Léon & de Galice.

Par ce partage la Chrétienté Espagnolle se trouva exposée à des guerres intestines, qui donnèrent de grands avantages aux Maures Almohades, pour affermir leur domination deça la Mer.

Sanche III, Roi de Castille, qui venoit de succéder à son père, se vit bientôt menacé d'une grande inondation de Maures. Aben-Jacob Roi des Almohades faisoit en effet de grands préparatifs de guerre, & toute la Contrée voisine de la frontière d'Andalousie en fut si effraiée, que les Templiers à qui on avoit donné la garde de Calatrava (*), la remirent entre les mains du Roi de Castille. Au défaut des Seigneurs, qui refusèrent de se charger de la défence de cette Ville, Raymond Abbé de Fitéro & Diégo Vélasquez, tous deux Religieux de l'Ordre de Citeaux, s'offrirent généreusement de la défendre, & d'en disputer la conquête aux Infidèles. Le Roi accepta l'offre, & fit un don de cette Place à leur Ordre. L'Abbé de Fitéro forma sur ces prémiers fondemens le plan d'un nouvel Ordre militaire, dont il donna l'habit à plusieurs de ceux qui l'avoient suivi. C'est de cette manière que l'Ordre des Chevaliers de Calatrava s'établit en Espagne
1158. l'an 1158 (†). On y institua un Grand-maitre, des Commandans & des Officiers, qui devinrent extrêmement puissans dans la suite par les bienfaits des Rois & des Particuliers.

Dans le tems que le Roi de Castille assembloit ses Troupes à Tolède, pour s'opposer aux entréprises d'Aben-Jacob, il perdit la Reine sa femme, tomba lui-même malade, & mourut du regret que lui causa la perte de cette vertueuse Princesse, qu'il aimoit tendrement. Ce Prince, à qui on donna le nom de Désiré, étoit regardé comme le bouclier de la Noblesse, le père des pauvres, & l'arbitre de tous les différends. Il avoit eu de Blanche sa femme, Alfonse son successeur, & Garcias qui mourut fort jeune.

Alfonse dit le Bon & le Noble n'avoit que quatre ans lorsqu'il succéda au Roi Sanche son père. Ce Prince éprouva tous les troubles qui suivent les Minorités, en même tems que ses Etats étoient menacés au dehors d'un nouveau déluge de Sarazins. Les Troupes que le feu Roi avoit assemblées entrèrent en Andalousie, y défirent Aben-Jacob, & l'empêchèrent d'étendre plus loin ses conquêtes. Tandis que ces Troupes rendoient de si impor-

(*) On trouvera ci-après la description de cette Ville à l'Article CALATRAVA.

Comme nous ne pouvons pas savoir à quelle page cet Article & ceux des Notes suivantes seront placés dans les Volumes suivans de cet Ouvrage, le Lecteur doit consulter la Table, au mot qu'on indique dans ces Notes, parce qu'on aura soin de marquer dans cette Table la page où l'Article en question se trouvera placé. Nous prions le Lecteur de se ressouvenir de cet avertissement.

(†) Voyez l'histoire de l'établissement de cet Ordre à l'Article, DES ORDRES DE CHEVALERIE, où l'on a joint une Planche qui représente ces Chevaliers.

portans services à l'Etat, les Politiques & les Courtisans ne s'occupoient qu'à le détruire. Ferdinand Roi de Léon prit occasion de ces troubles pour satisfaire son ambition. Il se plaignoit que contre son droit, & le respect qui lui étoit dû, on s'étoit emparé de la tutelle du Roi de Castille son neveu, & du gouvernement de ses Etats; &, sans donner aux Castillans le tems de répondre à ses plaintes, il entra dans la Castille, s'empara de Tolède & de plusieurs autres Places. Heureusement on sauva le jeune Roi, & on le mena à Avila pour y être gardé par les Citoyens. Le Roi de Navarre profita aussi de ces divisions intestines, & s'empara de plusieurs Places. Le jeune Alfonse n'avoit que onze ans lorsque ses Sujets l'invitèrent à venir prendre lui-même les rênes du Gouvernement. Il fut reçu avec joie dans la plupart des Villes, & lorsqu'il fut parvenu à l'âge de quinze ans, on fit un Décret par lequel on déclaroit Traitres à la Patrie tous ceux qui refuseroient de lui remettre les Places, qui leur avoient été confiées. Ce Décret produisit l'effet dont on s'étoit flatté. Toutes les Villes rentrèrent sous son obéïssance, à la réserve de celles que le Roi de Léon conserva par la force des Garnisons.

En même tems qu'Alfonse travailloit à recouvrer ses Etats, il fit avec Henri Second Roi d'Angléterre une alliance, qui fut affermie par un mariage avec Eléonore fille de ce Prince. Il joignit ensuite ses forces à celles du Roi d'Arragon, pour attaquer Sanche le Sage Roi de Navarre. L'Arragonois remporta sur Sanche quelques avantages, & Alfonse lui reprit ce qu'il lui avoit enlevé dans la Rioja durant sa minorité. Lorsque la paix eut été rétablie entre ces Princes, Alfonse ayant tourné ses armes contre les Infidèles, remporta sur eux plusieurs avantages, & leur enleva un grand nombre de Places considérables.

Le Grand Alfonse, Roi de Portugal, remporta aussi sur ces Barbares u- 1184.
ne victoire complette, qui fut le dernier de ses exploits militaires. Il mou-
rut l'année suivante à Conimbre (*), dans la quatre-vint-onzième année 1185.
d'une vie toute pleine de vertus extraordinaires & de grandes actions. Ce Prince jetta les fondemens de Sainte Croix de Conimbre, où il établit des Chanoines Réguliers de S. Augustin. On prétend qu'il fit bâtir jusqu'à cent cinquante Eglises, toutes magnifiques & bien rentées. Il institua deux Ordres Militaires (†), celui d'Avis, & celui de l'Aile. Il fit des présens considérables aux Templiers, & aux Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Il passe communément pour Saint dans le Portugal. A l'âge de cinquante trois ans il épousa Mafalde, fille d'Amédée Second, cinquième Comte de Maurienne issu de la Maison de Saxe, prémier Duc de Savoie, & de la Comtesse Guigonio fille du Comte Albon. Alfonse en eut Don Henri, qui mourut jeune; Don Sanche, qui lui succéda; Mafalde, qui épousa Alfonse

(*) On donne dans un des Volumes suivans le Plan & la description de cette Ville, sous le titre COIMBRE, ou CONIMBRE.

(†) Il est fait mention de ces deux Ordres à l'Article, DES ORDRES DE CHEVALERIE. Consultez cet Article, où l'Auteur rapporte les circonstances les plus essentielles touchant les Chevaliers de ces Ordres.

ſe Second Roi d'Arragon; Urraque, fille de Ferdinand Roi de Léon, dont elle ſe ſépara pour cauſe de parenté, après en avoir eu un fils, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Alfonſe; Donna Thérèſe, ſeconde femme de Philippe Comte de Flandre. Donna Sanche fut ſa quatrième fille. Il eut pour enfans illégitimes Don Pierre Grand Maitre de l'Ordre de Rhodes; Donna Thérèſe, qui épouſa d'abord Nunnez, mais ſon mariage ayant été caſſé, on la donna à Ferdinand Martinez Seigneur de Bragance: Donna Urraque épouſa don Pèdre Alfonſe Viégas, fils d'Alfonſe Viégas, & Petit-fils d'Egas Moniz Gouverneur du Roi. Ces deux Princeſſes eurent pour mère Donna Elvire Gualtar. Le règne d'Alfonſe fut fertile en Grands Hommes. Treize Papes occupèrent le Saint Siège pendant le cours de ſa vie; Gelaſe, Calixte, Honorius, Innocent, Céleſtin, Luce Second, Eugène III, Anaſtaſe, Adrien IV, Aléxandre III, Luce III, Urbain III, & Grégoire VIII. Trois jours après les funerailles d'Alfonſe Roi de Portugal, Don Sanche ſon fils fut proclamé & couronné.

Ferdinand Roi de Léon ne ſurvêcut pas trois ans au Roi de Portugal. Quoique ce Prince eût des fils de ſa troiſième femme, & qu'il eût eu Alfonſe de la prémière, avec laquelle un empêchement canonique l'avoit obligé de faire divorce, il ne laiſſa pas de donner à ce dernier un droit à la Couronne par la tendreſſe qu'il avoit pour lui.

1214. Alfonſe le Noble, Roi de Caſtille, mourut en 1214, & laiſſa ſon Royaume à Henri ſon fils qui n'avoit qu'onze ans. La Reine Eléonore ſe trouva chargée de la minorité de ſon fils; mais comme elle mourut peu de tems après ſon mari, la Princeſſe Bérengère ſa fille, qui avoit été Reine de Léon, & que ſon mari avoit répudiée, prit d'abord la Régence en main. La Maiſon de Lara, qui étoit alors fort puiſſante, mit tout en œuvre pour s'emparer du gouvernement. Pour y mieux réuſſir ils eurent recours à l'artifice. Comme la Princeſſe Bérengère aimoit la tranquilité & la retraite, les Lara gagnèrent un de ſes Favoris, qui la porta à mettre le jeune Henri & le gouvernement des affaires entre leurs mains. Après avoir obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ils diſposèrent des biens du Royaume avec plus de liberté que n'auroit fait le Roi même. Non contens d'opprimer la Nobleſſe, ils ſe ſaiſirent des Terres de la Reine Bérengère, & lui ordonnèrent de ſortir du Royaume. Cette Princeſſe ſe retira avec ceux qui étoient dans ſes intérêts, au Château d'Otella, Place forte auprès de Palence. L'Infante Eléonore la plus jeune de ſes ſœurs, qui n'étoit pas encore mariée, l'accompagna dans ſa retraite.

Le jeune Henri penſa à ſe dérober pour ſe rendre auprès de ſa ſœur, mais Don Alvare de Lara en ayant été averti, prit ſes précautions pour empêcher que ce Prince ne lui échapât. Dans cette vue il l'amuſa d'un mariage, qu'il fit négocier en effet avec le Roi de Portugal pour l'Infante Malfade ſa fille. La Princeſſe fut amenée en Caſtille, & le mariage fut célébré. La Reine Bérengère qui n'approuvoit pas ce mariage, en donna avis au Pape, qui obligea d'abord les nouveaux mariés à ſe ſéparer, ſur ce que la proximi-
té

té du sang rendoit leur union illégitime. L'Infante Malfade fut renvoyée, & finit ses jours dans un Monastère.

La division qui règnoit entre la Maison de Lara & la Reine Bérengère, alla si loin, qu'on en vint à une guerre ouverte. Comme les Lara abusoient du nom & de l'autorité du Roi, l'avantage demeura toujours de leur côté. Un évènement imprévu suspendit pour un tems cette guerre civile, & rendit tout le monde attentif au changement qui se préparoit. Un jour que le jeune Roi jouoit avec quelques Seigneurs de son âge dans la Cour du Palais de l'Evêque, une tuile détachée du toit lui tomba sur la tête, & lui fit une blessure dont il mourut onze jours après à l'âge de quatorze ans. 1217.

Don Sanche Roi de Portugal, & fils du Grand Alfonse étoit mort en 1212, âgé de 57 ans, dont il avoit règné 26. Ce Prince avoit mis à profit le tems de la paix pour défricher des terres qui demeuroient depuis longtems incultes, pour embellir ses Etats d'Edifices publics, & pour réparer ceux que les ans ou les Barbares avoient presque ruinés. Il rétablit aussi plusieurs Villes, ce qui le fit surnommer le Père de la Patrie. Il y eut sous son règne une espèce de déluge qui inonda les campagnes, noya les moissons, & ruina les arbres. Cette inondation fut suivie d'une sécheresse qui brula la terre, & la rendit incapable de toute culture. La famine succéda à cette désolation. Ce fleau ne fut pas le seul dont le Portugal se vit affligé.

Le Roi de Seville profitant de ces malheurs, assembla une Armée avec laquelle il parcourut rapidement tout le Royaume: il brula tout ce qu'il rencontra, & se rendit maitre de plusieurs Places. Don Sanche, pour secourir ses Peuples, se vit obligé de faire une trêve avec les Maures; mais lorsque le Miramolin eut vaincu le Roi de Castille dans la fameuse bataille d'Alarcos, & qu'il eut fait la paix avec les Rois de Léon & d'Arragon, il tourna ses armes contre le Portugal, pour se vanger des ravages que Don Sanche avoit faits autrefois dans l'Andalousie. Les Rois de Seville & de Cordoue prirent son parti, & après avoir fait la conquête de Sylvès, ils traversèrent l'Alentéjo, passèrent le Tage, & pénétrèrent jusqu'au Monastère d'Alcobace, dont ils firent mourir tous les Religieux. Don Sanche eut le bonheur de les repousser, & de reprendre quelques Places dont ils s'étoient emparés.

Don Sanche laissa plusieurs enfans de Douce d'Arragon sa femme. Il eut pour successeur Alfonse Second, qui étoit l'ainé de tous, & qui naquit en 1185. Don Ferdinand vint au monde l'année suivante. Ce Prince, qui réunissoit en lui de grandes qualités, épousa en Flandre la Comtesse Jeanne, fille de Baudouin, Empereur de Constantinople. Don Pèdre son frère épousa en Arragon la fille du Comte d'Armengol. Don Henri & Don Raimond moururent jeunes.

En 1207 Alfonse Second épousa Donna Urraque, fille d'Alfonse IX Roi de Castille. L'année suivante cette Princesse accoucha d'un fils qu'on nomma Don Sanche. La haine que Don Alfonse avoit conçue contre ses frè-

res & ses sœurs dès sa plus tendre jeunesse, firent presque évanouir toutes les espérances qu'on avoit eues de ses grandes qualités. Thérèse & Sanche ses sœurs se virent dans la nécessité de se retirer dans leurs apanages. Don Ferdinand passa en Castille, & Don Pèdre à Maroc. Thérèse ayant imploré le secours du Roi de Léon, dont elle avoit été la femme, ce Prince entra dans le Portugal, y fit de grands dégats & se rendit maitre de plusieurs Places. Comme cette guerre devenoit de jour en jour plus terrible, le Pape Innocent III menaça Alfonse des foudres du Vatican, s'il ne cessoit de persécuter ses frères. Pour empêcher que ces dissentions ne devinssent funestes à l'Etat, on convint qu'on nommeroit des Commissaires pour juger le différend, qui fut enfin terminé au gré des Parties. Quelque tems après Alfonse se vit attaqué par les Rois de Seville & de Jaën, qui après s'être jettés sur le Portugal, pillèrent les environs d'Elvas, dont ils formèrent le siège. Le Roi marcha en personne au secours de cette Place, obligea les Maures de lever le siège, & les poursuivit jusques dans leurs Royaumes, dont il ravagea les frontières. Les Barbares vaincus ne demeurèrent pas en repos. Ils armèrent de nouveau, entrèrent dans le Portugal, & y assiegèrent Moura & Serpa (*). Alfonse accourut promptement au secours de ces deux Places; mais dans le dernier combat qu'il livra à l'Ennemi, il fut emporté de la mêlée par ses Soldats presque à demi-mort. Il vainquit depuis en bataille rangée le Roi de Badajos. Il arma ensuite une Flotte pour
1223. l'envoyer dans la Terre Sainte. Ce Prince mourut en 1223, à l'âge de 38 ans, dont il avoit règné 11 & quelques mois. Il eut pour successeur Sanche Second son fils ainé.

Après la mort de Henri Roi de Castille, Ferdinand III, dit le Saint, fut appellé à la succession de la Couronne; car comme le Roi défunt n'avoit laissé ni frères, ni enfans, Bérengère sa sœur & mère de Ferdinand transmit la Couronne à son fils. Ce ne fut cependant pas sans peine que ce Prince parvint à s'en rendre possesseur paisible; il le falloit d'abord tirer d'entre les mains du Roi de Léon son père, qui n'omit rien pour le priver des deux Royaumes qui le regardoient. L'adresse de Bérengère le tira heureusement de cet embaras; mais le Roi de Léon fâché de voir qu'on leût joué, arma contre la Castille & y fit une irruption. Les Castillans de leur côté se jettèrent dans le Royaume de Léon. On vint cependant heureusement à bout de conclure une trêve entre le père & le fils. Les Lara ayant encore excité des troubles sous le règne de Ferdinand, ce Prince eut le bonheur de les appaiser, & obligea en même tems deux frères de cette Maison de sortir du Royaume.

Ferdinand, après avoir appaisé les troubles du dedans, tourna toutes ses forces contre les Infidèles. Pendant plusieurs années il leur fit la guerre, ruina tout le plat-païs jusques aux portes de Grénade & de Valence, & les obligea enfin de lui demander la paix. Toutes ces expéditions se firent a-
vant

(*) On trouvera ci-après des particularités bien remarquables, concernant ces deux Villes, sous les Articles Moura & Serpa. Nous y renvoyons le Lecteur.

vant l'an 1230, que mourut Alfonſe Roi de Léon. Ferdinand, qui étoit 1230.
alors occupé au ſiège de Jaën, le leva promptement, pour s'aſſurer du nouveau Royaume qui lui tomboit en partage. Bientôt il eut ſurmonté toutes les difficultés qui ſe préſentèrent, & il ſe vit maitre de deux Couronnes,
qui furent toujours depuis réunies. En 1236, les Chrétiens mirent le ſiè- 1236.
ge devant Cordoue (*), mais ne ſe trouvant pas en état de faire réuſſir cette entrépriſe, ils firent demander du ſecours au Roi Ferdinand. Ce Prince aſſembla ſur le champ tout ce qu'il put de Troupes, ſe rendit devant la Place, & l'emporta en peu de jours.

Il ſe préparoit à faire de nouvelles conquêtes, lorſqu'il tomba malade en 1240.
1240. Il réſolut, juſqu'à ce qu'il eût rétabli ſa ſanté, d'envoyer toujours devant avec ſon Armée le Prince Don Alfonſe ſon fils ainé & ſon héritier préſomptif. La fortune du père vint au-devant du fils. Alfonſe étant arrivé à Tolède (†), trouva les Ambaſſadeurs de Hudiel, Roi de Murcie, qui offroit à Ferdinand de mettre ſon Royaume ſous ſa protection, de l'introduire dans ſes Places, & de le reconnoître pour maitre, à condition qu'il lui laiſſeroit pour vivre en homme privé qui portoit le nom de Roi, la moitié des tributs qu'y payoit le Peuple, & qu'il entreprît ſa défenſe contre le Roi de Grénade le plus formidable de ſes ennemis. Ces offres étoient trop belles pour ne pas les accepter. Alfonſe marcha ſur le champ à Murcie, traita en perſonne avec Hudiel, & ſe mit en poſſeſſion de la plupart des
Fortereſſes.. En 1243, il attaqua, & prit l'importante Ville de Jaën (‡); 1243.
en 1247 il s'empara de Crémone, & en 1248 il ſe rendit maitre de Seville 1247.
après un ſiège de ſeize mois (§). Il établit dans Seville un Archévêque, 1248.
& en fit une Métropole, telle qu'elle étoit du tems des Rois Goths. Bientôt cette fameuſe Ville fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, plus abondante en richeſſes, qu'elle n'avoit été dans ſa plus grande ſplendeur, par les grands privilèges qu'on accorda à ceux qui viendroient s'y tranſplanter d'ailleurs.

Ferdinand fit encore d'autres conquêtes, il ſe préparoit même à porter
la guerre en Afrique, lorſque la mort l'enleva le 30 de Mai 1252. Ce fut 1252.
un Prince au-deſſus de tout éloge par les rares & belles qualités qu'il poſſédoit. Il laiſſa une nombreuſe famille. Il eut de Bérengère, fille de l'Empereur Philippe, Alfonſe qui lui ſuccéda, les Infans Don Henri, Don Philippe, Don Manuel, Don Sanche, & Bérengère qui ſe fit Religieuſe à Bur-

(*) Le Plan & la deſcription de cetre Place ſe trouvent ci-après à l'Article CORDOUE.

(†) Outre la deſcription de cette Ville, qu'on trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage à l'Article TOLEDE, on y a joint 4 Planches, dont la prémière repréſente cette Ville même; la ſeconde eſt le Plan d'une Façade du Palais Royal, & de la grande Place qui eſt au devant. La troiſième fait voir ce même Palais, conſidéré du côté du Tage; & la quatrième offre la vue de l'Egliſe Cathédrale.

(‡) L'Auteur des *Délices de l'Eſpagne* a donné la deſcription de cette Ville, qui portoit le titre de Royaume du tems des Maures. Conſultez les deux Articles de JAËN, dont l'un concerne le Royaume, & l'autre la Ville de ce nom.

(§) On trouvera ci-après une deſcription bien curieuſe & bien circonſtancié de Seville, avec différens Plans, dont le prémier répréſente cette Ville même, & les autres divers Edifices qui s'y trouvent. Voyez l'Article SEVILLE.

Burgos. Il eut de Jeanne de Ponthieu, Don Fernand, Don Louïs, Jeanne, Léonore, & peut-être encore d'autres, si l'on en croit quelques Auteurs. On lui attribue l'établissement du Conseil Royal de Castille, avec une autorité souveraine & sans appel, pour juger les procès qui s'élèvent entre les Espagnols, & pour connoître en dernier ressort des plus importantes affaires. C'est à lui qu'on est redevable d'un nouveau recueil de Loix, dont il confia la collection & l'examen aux plus célèbres Jurisconsultes de son tems, pour en faire un Corps de Droit, que l'on appelle encore aujourdhui *Las Partidas*. Il fit transférer en 1240 l'Université de Palence à Salamanque (*).

Sanche Second, Roi de Portugal, avoit 20 ou 21 ans lorsqu'il parvint à la Couronne. Il fit au commencement de son règne une faute irréparable & manqua de politique, en accordant au Clergé de trop grands avantages; car comme les Ecclésiastiques étoient fort à charge à l'État, il se brouilla par-là avec les Grands qui étoient le soutien de sa Couronne. Dans le tems qu'il étoit occupé à règler avec Ferdinand Roi de Castille un différend qui auroit pu avoir de fâcheuses suites, les Maures firent une irruption dans les campagnes qui sont aux environs de la Ville d'Elvas (†), & y mirent tout à feu & à sang. Il repoussa ces Infidèles, mais après son retour à Conimbre, ils revinrent sur leurs pas, & se rendirent maitres d'Elvas. Sanche reprit les armes, & après avoir délivré la Ville d'Elvas du joug des Barbares, il reprit encore sur eux Jurémenna, Serpa, & quelques autres Forteresses. Après cette expédition, il passa en Algarve, & y reconquit toutes les Places que ses Prédécesseurs avoient occupées. La Religion Chrétienne fut établie dans toutes les Villes dont il se rendit maitre.

Les affaires de ce Prince changèrent bientôt de face. Il s'éleva dans le Royaume des divisions intestines, qui donnèrent lieu aux Maures de renouveller leurs hostilités. Ces Barbares entrèrent dans la Province d'entre Douro & Minho, pénétrèrent jusqu'à Porto, & y commirent d'horribles cruautés. Don Sanche, plongé alors au milieu des plaisirs, ne fit presque aucune attention à ces maux. Sa conduite excita de grands murmures, jusques là qu'on publia hautement qu'il étoit incapable de règner. On en vouloit sur-tout à ses Favoris, qui lui firent épouser Mencia, fille de Lopès de Haro, Seigneur de Biscaye, & de Donna Urraque, bâtarde de Don Alfonse IX, Roi de Léon. Mencia avoit épousé en prémières noces Don Alvar Pérès de Castro.

Comme cette Princesse & les Favoris du Roi ne cessoient de ruiner le Peuple par leurs folles dépenses, les Grands qui étoient d'ailleurs piqués qu'on les tînt éloignés du Gouvernement, furent trouver le Roi en corps pour le supplier de vouloir bien éloigner de la Cour ses Ministres, & rétablir par-

(*) Le Lecteur trouvera quelques circonstances touchant cette Université aux Articles PALENCIA, & SALAMANQUE, où l'on donne la description de ces deux Villes.

(†) Le Plan de cette Ville, sa description & celle des Places Frontières se trouvent ci-après sous l'Article ELVAS.

par-là la tranquilité dans le Royaume. La Reine prit le parti des Favoris, & fit entrer le Roi dans ses vues. Les plaintes augmentèrent de la part des Grands & du Peuple, & on en vint à une révolte. La Populace en fureur se transporta au Palais, en tira la Reine, & l'amena au Château, d'où on la fit passer en Castille.

Comme ce Prince ne changea pas pour cela de conduite, on travailla à le faire déposer, & à mettre la Couronne sur la tête d'Alfonse, frère du Roi, Comte de Boulogne sur mer, & présomptif héritier de la Couronne de Portugal. Quelques Prélats Portugais se rendirent pour cet effet à Paris, où étoit le Prince Alfonse, & lui prêtèrent serment de fidélité au nom de tout le Royaume, comme Régent. Le Pape expédia ensuite une Bulle, par laquelle il ordonnoit à tous les Portugais de recevoir le Comte de Boulogne dans toutes les Places où il se présenteroit, & d'obéïr en tout à ses ordres.

Don Sanche voyant alors qu'il ne pouvoit éviter son malheur, abandonna son Royaume, & se rendit à Tolède auprès du Roi de Castille, où se trouvoit Mencia son Epouse. Il mourut quelque tems après dans sa retraite. En lui finit la ligne directe des Rois de Portugal, dont il fut le quatrième.

Alfonse, qui succéda à Don Sanche en qualité de Régent de Portugal, étoit né à Conimbre le 5 de Mai 1210. Il fut marié par Blanche sa Tante, Reine de France, à Matilde Comtesse de Boulogne, fille de Renauld de Dammartin, veuve de Crispe, fils de Philippe Auguste Roi de France, & Petit-fils du Duc de Moravie. Avant de se rendre en Portugal, on lui fit jurer à Paris, où il étoit alors, d'observer religieusement les Loix du Royaume.

A son arrivée en Portugal, la plupart des Villes lui ouvrirent les portes, mais quelques-unes refusèrent constamment de le recevoir. Ce ne fut qu'après la mort de Don Sanche, qu'il fut reconnu presque unanimement, & alors il se fit couronner à Conimbre, où les Rois séjournoient ordinairement. Il s'occupa d'abord à punir ceux qui avoient abusé de l'autorité de son frère, & à dissiper les partis & les cabales qu'ils entretenoient encore dans le Royaume. Comme la Comtesse de Boulogne sa femme étoit hors d'état d'avoir des enfans, il la répudia, & épousa Béatrix de Castille, jeune & belle Princesse.

Après ce mariage Alfonse se prépara à faire la conquête des Algarves. Cette entréprise lui ayant réussi assez heureusement, il porta ses armes du côté de l'Andalousie, où il réduisit les Villes d'Arrouche & d'Arécéna.

Alfonse X, Roi de Castille, surnommé le Sage, parce qu'il étoit grand Philosophe, vit avec quelque chagrin les progrès que faisoient les Portugais. Il porta la guerre en Algarve; mais aussitôt le Roi de Portugal accourut pour défendre ses conquêtes. La guerre alloit déja s'allumer entre ces deux Princes, si le Pape Innocent IV ne les eût engagés à faire la paix. Il fut arrêté que le Castillan jouïroit des revenus de l'Algarve pendant sa vie, &

qu'après sa mort les Portugais en deviendroient les tranquilles possesseurs.

Après la mort d'Innocent IV, le Pape Aléxandre IV son successeur, touché des plaintes de la Comtesse de Boulogne, écrivit au Roi de Portugal, pour le porter à renvoyer Béatrix qu'il n'auroit pas dû épouser du vivant de Matilde. Cette remontrance n'ayant produit aucun effet sur l'Esprit d'Alfonse, le Pape l'excommunia, & interdit son Royaume. L'Excommunication & l'Interdit durèrent douze ans, au bout desquels Matilde étant morte, les Portugais obtinrent qu'on leveroit l'Interdit, & qu'Alfonse seroit
1255. relevé de son Excommunication. En 1255 Alfonse assembla les Etats Généraux du Royaume dans la Ville de Leiria (*). Quelque tems après il jetta les prémiers fondemens de la Ville d'Estremoz, & reprit Odémire, Monfort, Valence de Minho, Viano de Lima, Béja, Castro, Portolègre, Villa Vitiosa, Moncam, & Melgaço (†). En considération de quelque secours qu'il prêta au Roi de Castille, alors occupé contre les Maures de l'Andalousie, celui-ci abandonna les revenus des Algarves au Roi de Portugal.

Quoiqu'Alfonse eût promis de conserver au Clergé ses Droits & ses Privilèges, il ne laissa pourtant pas de mettre tout en œuvre pour l'humilier, & diminuer tout ce qui pouvoit augmenter sa puissance. Les Evêques s'en plaignirent au Pape Clément, & ensuite à Grégoire X son successeur. Le Pape Grégoire lui fit sur cela quelques réprésentations dans une Lettre écri-
1273. te d'Orviette le 28 de Mai 1273. Alfonse ne changea pas pour cela de conduite, & il rejetta même les remontrances que lui firent à ce sujet les Etats
1274. qui se tinrent l'année suivante à Santarem.

Comme Alfonse avoit presque toujours règné par lui-même, sans s'être presque jamais reposé sur ses Ministres, il se trouva tellement épuisé, qu'il
1279. tomba malade à Lisbonne en 1279, & mourut le 20 de Mars de la même année, à l'âge de 69 ans & dans la 34 de son règne. Peu de tems avant sa mort il se relâcha de sa grande fermeté, & promit par serment d'obéir purement & simplement aux ordres de l'Eglise Romaine, & de restituer tous les biens qu'il avoit usurpés sur les Ecclésiastiques.

Quelques Historiens prétendent qu'il eut de sa prémière femme deux enfans, Pierre Ferdinand, & Robert qui succéda aux Etats de sa mère. Il en eut plusieurs de Béatrix sa seconde femme. Denis, qui règna après lui, étoit l'ainé. Le second s'appelloit Alfonse. Son troisième & quatrième fils furent Don Fernand & Don Vincent, qui moururent jeunes. Donna Blanche leur sœur, Abbesse de Lorvam & ensuite de las Huelgas à Burgos. Ses derniers enfans légitimes furent Constance & Sanche. Il eut aussi de différentes Maitresses plusieurs enfans naturels.

Alfonse Roi de Castille survécut au Roi de Portugal, n'étant mort qu'en 1284.

(*) On trouve la description de cette Ville à l'Article Leiria.

(†) Voyez ce que l'Auteur des Délices de l'Espagne dit de cette dernière Place à l'Article Melgaço.

1284, âgé de 63 ans, dont il avoit régné 32. Ce Prince s'appliqua beaucoup à l'étude, & ne manquoit pas de plusieurs belles connoissances. Il composa des Tables Astronomiques. Il changea l'ordre & la méthode des Loix d'Espagne, & en écrivit l'histoire. Il fit traduire en Espagnol plusieurs livres étrangers. Tout son savoir ne l'empêcha pas de pecher en bien des rencontres contre l'usage le plus essentiel de la prudence. Il aquit beaucoup de réputation dans les Païs étrangers; mais sa trop grande application à l'étude donna lieu à ses ennemis de faire des brigues contre lui. Il ne laissa pourtant pas de songer à étendre les bornes de ses Etats, & il prit même sur les Maures, Xerès, Médina Sidonia, & plusieurs autres Places. Après la mort de l'Empereur Guillaume, quelques Electeurs de l'Empire le choisirent Empereur; mais les autres donnèrent leurs suffrages à Richard Duc de Cornwal, frère de Henri Roi d'Angleterre. Richard se rendit en Allemagne, & y fut couronné. L'espérance qu'Alfonse conserva toujours de pouvoir obtenir l'Empire, l'empêchèrent d'étendre davantage ses conquêtes. Il en fut empêché d'un autre côté par la révolte du Prince Philippe son frère & de plusieurs Grands de son Royaume. Après la mort de l'Empereur Richard, il voulut passer en Allemagne pour y soutenir son droit à l'élection. Il alla jusqu'à Beaucaire en Provence, mais il fut obligé de retourner en Espagne. 1284.

La mauvaise fortune suivoit par-tout ce Prince. Il se trouvoit encore en France lorsque les Maures formèrent le dessein de l'attaquer. Mahomet, nouveau Roi de Grénade, fut l'Auteur de cette entréprise, & pour la faire réussir il se ligua avec Aben-Joseph Roi de Maroc. Celui-ci ayant levé une puissante Armée, passa avec elle en Espagne. Il s'avança vers Cordoue, tandis que Mahomet à la tête de ses Troupes marcha du côté de Jaën, pour être à portée de s'opposer aux Arragonois, qui pouvoient venir par la Murcie au secours des Castillans. Les Chrétiens furent défaits dans la prémière Bataille. Don Nugno Gonzalès de Lara, qui les commandoit, y perdit la vie, & les Maures envoyèrent au Roi de Grénade pour prémier fruit de leurs exploits la tête de ce Général.

A cette nouvelle les Chrétiens levèrent de nouvelles Troupes. Don Sanche fils naturel du Roi d'Arragon, & Archévêque de Tolède, livra bataille aux Sarrasins à la vue de Martos. Il fut pris, & comme des Officiers de l'Armée Mahométane se disputoient ce prisonnier, le Gouverneur de Malaca les mit d'accord, en lui passant son épée au travers du corps. Cette même année mourut le Prince Ferdinand, fils aîné du Roi, & héritier de la Couronne, laissant de Blanche de France sa femme deux enfans qu'il en avoit eus, Don Alfonse & Ferdinand, l'un & l'autre en très bas âge. A peine Don Sanche eut-il appris la mort de Ferdinand son frère aîné, qu'il commença à briguer sourdement pour se faire déclarer par les Etats du Royaume de Castille, héritier présomptif de la Couronne, au préjudice des Princes ses neveux. Bientôt il eut les vœux du Peuple, & les suffrages d'une grande partie des Grands. Sa valeur lui avoit aquis le surnom

nom de Brave. Il étoit d'ailleurs magnifique, libéral, affable, civil, adroit, & insinuant. Il s'agissoit de gagner le Roi Alfonse, mais ce Prince embrassa hautement le parti de ses Petits-fils, d'autant plus que le droit de ces jeunes Princes à la Couronne ne devoit souffrir aucune contestation.

Cependant l'affaire fut proposée & combattue vivement à Ségovie, où les Etats du Royaume s'assemblèrent. L'Assemblée prononça presque unanimement en faveur de Don Sanche, qui fut déclaré Prince de Castille, & héritier présomptif de la Couronne. Le Roi Alfonse n'eut pas alors la force de s'opposer au torrent. La Reine Yolante sa femme ne voulut pas aquiescer à ce jugement. Pour soutenir son opposition, & se mettre en même tems en sureté contre les entréprises de Don Sanche, elle emmena sécretement les deux Infans en Arragon.

Cette fuite mit le Roi de Castille en fureur, & Don Sanche craignit le péril où le mettoit cet évènement. Ils prirent la résolution de tirer une vangeance éclatante des deux Seigneurs qui avoient favorisé cette retraite. L'un étoit Don Frédéric frère du Roi de Castille, & l'autre Don Simon Ruiz de Haro Seigneur de los Caméros d'une des plus anciennes & des plus illustres familles du Royaume. Don Frédéric fut étranglé à Burgos, & Ruiz fut brulé vif à Trévigno. Après cette scène tragique, Don Sanche poussa le désir de règner jusqu'à dépouiller son propre père de ce qui lui restoit encore de pouvoir & d'autorité. Alfonse voulut arrêter le cours de son ambition, mais il n'étoit plus tems, Don Sanche s'étant déja fait un trop grand nombre de créatures. Le Roi convoqua les Etats à Tolède, tandis que Don Sanche les assembloit de son côté à Valladolid. La plupart des Grands se rendirent à Valladolid, où ils déférèrent toute l'autorité à Don Sanche, & on alla même jusqu'à le proclamer Roi.

Quoique Don Sanche refusât par modestie d'accepter ce titre, il ne laissa pas de nommer des Gouverneurs & des Magistrats, & d'envahir tous les droits de la Puissance Royale. Alfonse, se voyant abandonné de sa Famille & de ses Sujets, dépêcha des Ambassadeurs à Aben-Joseph Roi de Maroc, le priant de l'assister d'hommes; &, pour en obtenir de l'argent, il lui envoya sa Couronne en gage des sommes qu'il lui demandoit. Le Monarque Afriquain passa à Algézire, & Alfonse s'avança jusqu'à Zahara sur les confins de Grénade pour s'aboucher avec lui. Aben-Joseph voulut faire les honneurs de la conférence, & donna la prémière place à Alfonse: celui-ci s'étant excusé de la prendre, *elle vous est due*, dit le Maure, *la longue suite des Rois dont vous êtes issu, ne me permet pas de prétendre de m'asseoir au-dessus de vous. Ne pensez pourtant pas que je fasse pour vous, quand vous serez heureux, ce que je fais dans votre malheur; je suis Mahométan & vous Chrétien, ma Religion m'oblige à être votre ennemi, je le redeviendrai quand vous n'en aurez plus d'autre; l'indigne procedé de votre fils m'unit aujourdhui avec vous en faveur des droits communs de la Nature. Je vous aiderai avec zèle à punir un enfant ingrat, qui vous doit la vie, & qui vous ôte la Couronne.*

Les

Les deux Rois formèrent ensemble un plan de campagne. Il convinrent d'assiéger Cordoue qui s'étoit déclarée pour Don Sanche; mais après trois semaines d'attaques inutiles ils furent obligés de se retirer. Quelque tems après Alfonse mit en déroute sous les murs mêmes de Cordoue dix mille hommes de l'Armée du Prince Don Sanche. Après cette victoire il voulut rendre son fils odieux par une sentence d'exhérédation. Il le déclara convaincu d'avoir conspiré contre sa personne, d'avoir séduit les Peuples, excité la révolte, & violé tous les Droits divins & humains. Il le priva non seulement de l'héritage de la Couronne de Castille, mais de tous autres biens, dignités & prérogatives, comme Sujet rébelle & criminel de lèze-Majesté, lui donnant sa malédiction comme à un enfant impie & dénaturé.

Alfonse fit plus. Il trouva moien de gagner le Pape Martin IV, & de se rendre favorable à sa cause. Le Pontife lança ses foudres contre Don Sanche & ses partisans. Cette Excommunication causa une étrange révolution dans tout le Royaume; mais dans le tems que le parti d'Alfonse commençoit à se relever, il mourut à Séville après avoir ordonné que son corps fût porté à Jérusalem pour être inhumé au Calvaire.

Don Sanche, quatrième du nom, dit le Brave à cause de son courage, succéda contre le droit & l'équité à la Couronne de Castille après la mort d'Alfonse le Sage son père. Au commencement de son règne il obligea les Maures Africains de repasser en Afrique. En 1286 Don Nugnès Alvare de Lara, un des plus grands Seigneurs de Castille se vit obligé de se retirer en Portugal pour se dérober au ressentiment de Don Sanche. Denis, qui règnoit alors en Portugal, obtint quelque tems après la grace de ce Seigneur, & suggéra même à Don Sanche de l'appeller à son service. 1286.

La bonne intelligence, qui règnoit entre la Cour de Castille & celle de Portugal, fut interrompue par le peu de soin qu'eut Don Sanche de remplir quelques articles d'un Traité, qu'il avoit conclu avec Denis, au sujet des mariages de leurs filles & de leurs fils ainés. Constance Infante de Portugal devoit bientôt épouser Don Ferdinand, Prince de Castille, & Don Alfonse, Prince de Portugal, étoit destiné pour épouser l'Infante Béatrix fille de Don Sanche. Pour gages de l'éxécution de ce Traité, Don Sanche avoit remis quelques Places entre les mains des Portugais, mais comme il n'avoit pas dessein de tenir sa parole, il entra dans le Portugal par l'Algarve & par les confins du Royaume de Léon pour se faire rendre ses Places. Il mit tout à feu & à sang dans les lieux où il passa. Denis, qui aimoit la justice, fut surpris que Don Sanche allât contre les maximes qu'elle prescrit. Pour éviter d'en venir à une guerre ouverte, il envoya au Castillan des Ambassadeurs pour lui demander en quoi il pouvoit l'avoir offensé. Don Sanche ayant refusé de leur donner aucune satisfaction, le Roi de Portugal prit alors le parti de lui déclarer la guerre; &, pour user de répréfailles, il entra dans son Royaume à la tête d'une puissante Armée, pilla & saccagea tous les lieux par où il passa. Comme Denis vouloit épargner le sang de ses Su-

Sujets, il défia en combat singulier le Roi de Castille, qui accepta le Cartel.

1295. Sur ces entrefaites Don Sanche tomba malade, & mourut à Tolède, laissant pour successeur Ferdinand son fils, Quatrième du nom. Avant sa mort il avoit ordonné qu'on satisfît le Roi de Portugal, & qu'on fît la paix avec ce Prince. Ferdinand ne jugea pas à propos d'éxécuter les dernières volontés de son père, malgré les répréséntations que lui firent les Ambassadeurs que Denis lui envoya. Cette conduite du Castillan porta le Roi de Portugal à prendre les mesures nécessaires pour se faire rendre justice par la voie des armes. Il partit de la Ville de la Garde avec un corps de Troupes bien choisies pour ravager la Castille. Pour calmer l'orage, Ferdinand promit au Roi de Portugal de lui donner une entière satisfaction. Denis avoit déja suspendu les hostilités & congédié ses Troupes, lorsqu'il apprit que les Castillans ne vouloient rien tenir de ce qu'ils avoient promis. Il reprit les armes, & se mit en devoir d'aller attaquer la Castille.

Ferdinand envoya à Séville quelques Galères avec d'autres Vaisseaux, pour enlever dans le Port de Lisbonne tous ceux qu'on y trouveroit. Don Sanche de Ledesma fut chargé de cette expédition. Il surprit dans le Port de Lisbonne quelques Vaisseaux dont il s'empara. L'Amirante de Portugal le poursuivit, l'attaqua, & lui enleva sa proie avec d'autres Vaisseaux.

D'un autre côté le Roi de Portugal mettoit tout à feu & à sang dans le Territoire de Ciudad Rodrigo. Les Castillans éxerçoient les mêmes hostilités dans le Portugal, où ils remportèrent de grands avantages. Pour en tirer vangeance, Denis passa dans le Territoire de Salamanque, brula & pilla tous les environs. Il conclut en même tems une Ligue avec le Roi d'Arragon, & ces deux Princes entrèrent dans la Castille, où ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Simancas, à deux lieues de Valladolid, où Ferdinand & sa mère s'étoient enfermés.

Les Sarasins profitèrent de l'embaras où se trouvoit le Roi de Castille pour faire une irruption dans l'Andalousie. Ils y prirent quelques Châteaux, & pillèrent tout le Territoire de Jaën. Le Castillan pensa alors sérieusement à faire la paix avec les Portugais. Il envoya à Denis un Ambassadeur pour l'engager à venir jusqu'à Alcanizes, afin de terminer à l'a-
1297. miable les différends. Denis partit pour le rendez-vous avec la Reine Elisabeth son Epouse, Constance sa fille, l'Infant Don Alfonse son frère, & plusieurs grands Seigneurs du Royaume. Le Roi de Castille s'y trouva avec la Reine Marie, l'Infant Henri, & l'Infante Béatrix sœur de Ferdinand. Dans les conférences qu'eurent les deux Rois, on convint de se rendre de part & d'autre toutes les Places qu'on s'étoit prises. Pour affermir cette paix, on résolut de conclure un double mariage proposé depuis longtems. Ferdinand devoit épouser la Princesse Constance, fille de Denis, dont le fils Alfonse trop jeune pour lors devoit ensuite épouser la Princesse Béatrix sœur de Ferdinand. La Reine de Castille la remit entre les mains de Don Denis, afin qu'elle fût élevée auprès du Prince qu'on lui destinoit pour é-

poux.

poux. Après la conclusion de ce mariage, Denis se rendit à Conimbre, & Ferdinand dans ses Etats avec Constance sa future épouse.

Cette paix ne dura pas longtems dans la Cour de Ferdinand. Don Juan son oncle & don Alfonse de Lacerda faisoient tous leurs efforts pour lui enlever sa Couronne. Lacerda & son frère Ferdinand avoient pour père Don Ferdinand, frère ainé de Don Sanche le Brave, & père de Ferdinand Quatrième, & pour mère Blanche, fille de St. Louïs. Don Sanche avoit, comme on l'a dit, usurpé la Couronne; & les Infants de Lacerda prétendoient l'arracher des mains de son fils qui la leur retenoit. Alfonse de Lacerda qui étoit l'ainé, s'étoit retiré en Arragon, où il avoit pris le titre de Roi de Castille & de Léon. Il avoit cedé ce dernier Royaume à l'Infant Don Juan son oncle, & celui de Murcie, que son ayeul Alfonse X & Don Sanche le Brave avoient conquis sur les Maures, à Don Jaime Roi d'Arragon, aussi son oncle, pour les engager à soutenir ses intérêts contre Ferdinand Roi de Castille.

L'entréprise des Princes Alfonse & Ferdinand de Lacerda n'eut pas un heureux succès. Ils furent obligés de se retirer en France pour y demander du secours. D'un autre côté le Roi de Portugal reconcilia les Rois de Castille & d'Arragon au préjudice du Prince Alfonse de Lacerda.

En 1303 les Rois de Castille & d'Arragon firent une alliance contre les Maures. Les Castillans marchèrent en Andalousie, & assiègèrent Algézire, pendant que le Roi d'Arragon se disposoit à former le siège d'Almérie. On ne put pas prendre ces deux Villes, mais les Maures furent défaits deux fois en bataille rangée par les Arragonois, & pour se dédommager d'Algézire les Castillans prirent Gibraltar. 1303.

Les deux Rois se disposoient à recommencer le siège d'Algézire & d'Almérie, lorsqu'il arriva un accident assez singulier qui rompit toutes ces mesures. Ferdinand avoit déja fait avancer Don Pierre son frère, qui s'étoit saisi d'Alcandette; il étoit à Palence, lorsqu'un homme de la Maison de Bénavidès ayant été tué au sortir du Palais, sans qu'on sût l'auteur du meurtre, deux freres du nom de Carjaval en furent accusés & mis dans les fers, quoiqu'on n'eût pas dequoi les convaincre & qu'ils persistassent à nier le fait. Ferdinand donna ordre qu'il fussent précipités du haut d'un rocher en-bas. Toutes les répresentations qu'on fit au Roi ne furent pas capables de le fléchir. Les accusés en appellèrent à l'équité des Loix, mais voyant qu'ils avoient affaire à un juge implacable & féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, & citèrent Ferdinand à comparoître dans trente jours à son Tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme un désir de vangeance que comme une prédiction. Ferdinand marchoit en Andalousie, & étoit déja à Martos, lorsqu'au trentième jour justement depuis l'éxécution des deux frères, ce Prince s'étant retiré après son dîner pour dormir, on le trouva mort dans son lit, après 17 ans, 4 mois & 19 jours de règne, dans la 24 année de son âge. On donne ce fait pour certain, & 1312.
c'est de-là que ce Roi fut surnommé l'Ajourné. Ce Prince eut de sa femme

Cons-

Constance, fille de Denis Roi de Portugal, Alfonse XI du nom, qui lui succéda, & Eléonore qui épousa Alfonse IV Roi d'Arragon.

La mort du Roi de Castille fut bientôt suivie de celle d'Alfonse frère de Denis. Ce Prince ne fut pas fort regretté, parce qu'il excitoit sans cesse des troubles dans le Royaume.

Le Pape convoqua dans ce tems-là un Concile contre les Templiers, pour effectuer la promesse qu'il avoit faite à Philippe le Bel de les exterminer. Depuis longtems ils étoient fort décriés, & on les accusoit de divers crimes. On prétendoit qu'entrant dans l'Ordre ils renonçoient solemnellement à Jésus-Christ, à la Vierge & aux Saints; qu'ils crachoient sur le Crucifix, qu'ils fouloient aux pieds les images de Dieu, & commettoient d'affreuses profanations pendant le tèms de la Semaine Sainte; qu'ils regardoient les Sacremens comme des choses inutiles & inventées par les hommes; qu'ils rendoient un culte religieux à un Chat, qu'ils adoroient une tête à grande barbe, & qu'à leurs extravagantes superstitions ils ajoutoient la Sodomie, l'Yvrognerie & toute sorte de débauches. De graves Auteurs prétendent que toutes ces accusations étoient autant de calomnies, ou que s'il y avoit dans l'Ordre quelques Chevaliers coupables de ces crimes, les autres Membres n'en pouvoient être responsables.

Cet Ordre, qui avoit subsisté depuis son approbation au Concile de Troyes en 1128, fut entièrement aboli. Il est à croire que leurs grandes richesses furent la principale cause de leur perte. On résolut de donner leurs biens aux Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, qui s'étoient emparés depuis peu de l'Isle de Rhodes, & qui étoient dévoués comme les Templiers à la défense de la Terre Sainte & de la Foi contre les Infideles. On excepta les biens situés dans les Royaumes de Castille, d'Arragon, de Portugal, & de Majorque, qui furent réservés à la disposition du Pape. On assembla par-tout des Conciles Provinciaux, qui devoués aux Puissances séculières, condamnèrent un nombre infini de Chevaliers à une mort ignominieuse. Les Chevaliers Arragonois, pour se soustraire à cette injuste persécution, prirent les armes, & s'enfermèrent dans la Ville de Monzon, où ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Le Roi de Castille s'empara de tous les biens des Chevaliers de son Royaume, & les abolit par-tout. Ceux de Portugal eurent le même sort.

Après l'abolition de l'Ordre des Templiers, on en institua un autre dans les Royaumes de Portugal & d'Algarve, sous le nom de la Milice de Jésus-Christ (*). Cet Ordre devoit suivre la Règle de Citeaux, & servir à la défense de la Foi contre les Sarrazins du Païs. Le Pape leur donna les biens qui avoient appartenu aux Templiers dans les deux Royaumes. Ces Chevaliers portent une Croix rouge traversée de blanc. C'est aujourdhui un Ordre fort distingué.

Le

(*) On parlera ci-dessous plus amplement de cet Ordre à l'Article *des Ordres de Chevalerie*: on trouvera aussi au même endroit une Planche, où ces Chevaliers sont représentés sous le nom de *Chevaliers de l'Ordre de Christ*.

Le Portugal jouissoit depuis quelque tems d'une profonde paix, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un orage qui pensa le renverser. L'Infant Don Alfonse, héritier présomptif de la Couronne, se révolta contre le Roi son père, sous prétexte que Denis avoit plus d'amitié pour Don Alfonse Sanche son fils naturel, que pour lui qui devoit lui succéder. Don Pèdre frère d'Alfonse, & bâtard comme lui, se joignit à l'Infant, & lui conseilla de se retirer à Ciudad-Rodrigo. L'Infant accusa Don Alfonse le bâtard d'avoir voulu l'empoisonner. Cette accusation ayant été trouvée fausse, l'Infant en devint plus furieux, & après avoir cherché à assassiner Alfonse, il prit ouvertement les armes, dans la résolution de porter la vangeance à l'extrémité. Il parcourut le Royaume, & commit par-tout das actions infâmes.

Dans la vue d'arrêter ces troubles, Denis porta ses plaintes au Pape, qui envoya en Portugal une Bulle, par laquelle il dispensoit le Roi & tout le Royaume de reconnoître l'Infant pour Prince légitime & héritier de la Couronne, s'il persistoit plus longtems dans sa révolte. Ces menaces du Saint Siège ne produisirent aucun effet sur l'esprit de Don Alfonse. Après avoir formé un corps d'Armée de tous les vagabonds du Royaume, il marcha droit à Lisbonne pour tâcher de s'en emparer. Ayant appris que Denis s'avançoit vers cette Ville, il prit un autre chemin, & se rendit à Sintra. Le Roi l'y suivit encore, & l'ayant rencontré, on en vint aux mains. L'Infant fut défait, & obligé de prendre la fuite. Cet échec ne l'empêcha pas de continuer ses hostilités. Il se rendit maitre de plusieurs Forteresses, & commit de grands desordres.

La Reine Elisabeth suivoit par-tout le Roi, & passoit d'un camp à un autre, employant les prières, les larmes, & tout ce qu'une mère & une épouse peut imaginer de tendre & de touchant, pour adoucir les cœurs ulcérés du père & du fils. L'Infant se laissoit quelquefois émouvoir; mais dès qu'il perdoit de vue la présence de sa mère, il n'écoutoit plus que son ambition. Denis étoit plein d'amour pour son fils; mais il voyoit avec douleur que ses peuples devinssent les victimes d'une guerre civile. Comme la Reine ne se rebutoit point, elle trouva moyen de porter l'Infant à rendre à son père l'obéïssance qu'il lui devoit, & engagea le Roi à donner à son fils pour son domaine, Conimbre, Porto, & quelques autres Places.

Cette paix ne fut pas de longue durée. L'Infant reprit les armes, & forma le dessein de s'emparer de Lisbonne. A demi-lieue de cette Ville les Troupes du Roi son père le rencontrèrent, & lui livrèrent bataille. La Reine arriva sur ces entrefaites, & ayant pénétré jusqu'à son fils, malgré les dangers dont elle étoit environnée, elle le porta à mettre les armes bas, & à se reconcilier avec son père. L'Infant commanda à ses Troupes de se retirer, & alla trouver le Roi, qui l'embrassa tendrement. Cette seconde reconciliation ne dura pas plus longtems que la prémière. L'Infant se retira encore de la Cour, leva des Troupes, & recommença ses hostilités. Une victoire, que son père remporta sur lui, ne put le faire revenir de son éga-

1324.

égarement. Il protesta qu'il ne cesseroit de faire la guerre au Roi, à moins qu'on n'obligeât son frère à quitter la Cour. Alfonse Sanche préférant la paix du Royaume à ses propres intérêts, se retira volontairement dans la Castille, ce qui lui mérita l'estime générale de tout le Portugal. Après son départ l'Infant rentra dans son devoir, & n'en sortit plus.

Lorsque la Paix eut été rétablie dans le Royaume, le Roi s'appliqua entièrement à la réparation des Places qui avoient été ruinées par le tems ou par la guerre. Il ne songeoit plus qu'à rendre ses Peuples heureux, lorsque
1325. la mort le surprit à Santarem le 7 de Février 1325, étant âgé de 63 ans, dont il avoit règné 46. Ce Prince étoit doux, affable, bon père, & bon ami. Il avoit l'esprit vif, élevé, & pénétrant. Comme il aimoit les Belles-Lettres avec beaucoup de passion, il établit à Conimbre une Académie de Sciences & de Beaux-Arts, où il attira de toute l'Europe les plus savans hommes de son siècle. Il savoit plusieurs Langues, aimoit la Poësie, & composoit lui-même des Vers à l'imitation des Provençaux. Quoique fort zèlé pour la Religion, il ne laissa pas d'entretenir publiquement des Concubines, dont il eut plusieurs enfans. Après sa mort, la Reine Elisabeth sa Veuve prit l'habit des Filles de Sainte Claire. Elle étoit fille de Pierre III, Roi d'Arragon, & de Constance de Sicile fille de Mainfroi. Elle avoit beaucoup de pieté & de charité. Alfonse dut sa réconciliation avec son frère à cette pieuse Princesse, qui céda quelques Terres de son Domaine à l'Infant, pour l'engager à la paix. Denis eut pour successeur Alfonse IV, surnommé le Brave, né à Conimbre le 8 de Février 1290. Il avoit épousé du vivant de son père l'Infante Béatrix, fille de Sanche IV Roi de Castille.

Alfonse IV, Roi de Portugal, avoit 36 ans lorsqu'il parvint à la Couronne. Il s'appliqua d'abord à rendre la justice à ses Sujets, à reformer les abus, & à punir ceux qui l'avoient excité à la révolte contre son père. Il ne put pourtant triompher de la haine qu'il nourrissoit contre son frère Alfonse Sanche, qu'il dépouilla, sous de frivoles accusations, de tous ses honneurs & de tous ses biens. Cette conduite du Roi fut cause que Sanche, qui étoit alors en Castille, se mit à la tête de quelques Troupes, & qu'étant entré en Portugal, il passa au fil de l'épée tout ce qui se trouva à sa rencontre. Philippe Infant de Castille se joignit à Alfonse Sanche, & tous les deux se laissèrent aller à des excès de cruauté si grands, que le Roi de Portugal se vit dans la nécessité d'envoyer contre eux une Armée, sous les ordres de Goncales Vaz Grand-Maitre de l'Ordre d'Avis. On en vint aux mains, & comme les Troupes Portugaises étoient moins agguerries que celles des Princes, elles prirent la fuite sans que leur Général pût les arrêter.

Cet échec ne découragea pas le Roi Alfonse. Il leva de nouvelles Troupes, se mit à leur tête, & alla assiéger Albuquerque, dont il se rendit maitre. Après cette expédition, Alfonse fit la paix avec son frère, à qui il
1327. donna dans la suite des marques de son estime & de sa confiance. En 1327 le

le Roi de Portugal fit demander en mariage, pour l'Infant Don Pèdre son fils, Donna Constance fille de Juan Manuel & de Donna Constance fille de Jaques II Roi d'Arragon & de la Reine Blanche. Don Juan Manuel étoit un des plus riches & un des plus puissans Seigneurs d'Espagne. Il s'unit étroitement avec Don Juan le Contrefait, Seigneur de Biscaye, pour s'opposer au Roi de Castille, qui ne cherchoit qu'à les perdre tous deux. Mais le Roi de Castille, pour brouiller ces deux Seigneurs, assura Don Manuel qu'il vouloit partager sa Couronne avec sa fille Constance. Don Manuel ayant accepté cette alliance, la Princesse fut conduite à Valladolid, où on célébra le marige avec solemnité, mais sans le consommer, à cause de la jeunesse de Constance. Don Juan ne doutant point qu'on ne l'eût sacrifié, prit le parti de se retirer en Portugal. Don Manuel lui proposa de revenir, avec promesse de le défendre contre son Gendre, supposé qu'il voulût l'inquiéter. Le Roi ayant été informé de ce discours, prit dès ce moment la résolution de faire périr Don Juan à quelque prix que ce fût. Dans cette vue il l'attira sous de belles promesses dans la Ville de Toro, où il le fit assassiner dans un festin qu'il lui donna.

Le Castillan, après s'être défait de Don Juan, fit enfermer Constance dans le Château de Toro, & envoya ensuite une Ambassade au Roi de Portugal pour lui demander l'Infante Donna Marie sa fille. Les deux Rois se rendirent à Ciudad-Rodrigo, où se fit la cérémonie du mariage, & pour 1328.
appaiser le Roi d'Arragon oncle de Constance, ils l'engagèrent à épouser Léonore sœur du Roi de Castille. Pour affermir la paix entre les trois Cou- 1329.
ronnes, on conclut le mariage de Don Pèdre, Infant de Portugal, avec la Princesse Blanche Infante de Castille. Don Manuel de son côté épousa en secondes nôces Blanche, fille de Ferdinand de Lacerda, afin d'engager dans ses intérêts tous les parens & amis de cette Maison. Bientôt toute la Castille fut remplie de troubles & de divisions, & les rébelles se rendirent même si rédoutables, que le Roi se vit dans la nécessité de faire la paix avec Don Manuel. Pour l'appaiser, il lui rendit sa fille Constance, qu'il retenoit prisonnière dans la Ville de Toro.

Lorsque le Roi de Castille eut appaisé les troubles qui regnoient dans ses Etats, il ne songea qu'à se défendre contre les Maures de Grénade, sur lesquels il remporta une grande victoire, après les avoir battus en différentes rencontres. Il y avoit déja près de deux ans que le Castillan étoit marié, 1330.
lorsqu'il vit pour la prémière fois, Léonore Nugnez de Guzman, jeune Veuve, sur qui la Nature avoit répandu toutes les graces du corps & de l'esprit. Ce Prince en devint bientôt si éperdument amoureux, qu'il oublia entièrement la Reine son épouse. Peu de tems après l'Infante Blanche, destinée pour devenir l'épouse de l'Infant de Portugal, fut attaquée d'une espèce de consomption qui la rendit incapable de mariage. Cette Princesse fut renvoyée en Castille du consentement du Roi son père. On convint en même tems que l'on feroit épouser à l'Infant de Portugal, Donna Constance, fille de Don Manuel, que le Roi de Castille avoit répudiée. Lorsqu'on

qu'on eut conclu ce mariage, le Roi de Castille retint la Princesse & l'empêcha de passer en Portugal. Il eut en même tems pour la Reine des manières si peu conformes à son rang, que cette Princesse se vit dans la nécessité de quitter la Cour, & de se retirer à Burgos.

Ces procédés violens du Castillan obligèrent le Roi de Portugal à prendre les armes. S'étant mis à la tête de ses Troupes, il alla investir Badajos; &, après avoir laissé quelques Troupes devant cette Place, il entra dans l'Andalousie, pénétra jusqu'à Séville, ensuite revint sur ses pas pour continuer le siège de Badajos, tandis que Don Pèdre son frère ravageoit de son côté la Galice. Ce siège traina en longueur, & le Roi fut enfin obligé de le lever & de retourner en Portugal.

Le Roi de Castille de son côté leva des Troupes avec lesquelles il passa dans le Portugal, fit de grands dégats autour d'Elvas, dont il brula les Fauxbourgs, & rentra ensuite dans Séville chargé de butin. Les Portugais profitant de sa retraite, pillèrent le Territoire de plusieurs Villes Castillanes, & y mirent tout à feu & à sang. Pour s'en vanger les Castillans entrèrent dans la Province d'entre Douro & Minho, & y firent de grands ravages.

Les deux partis se battoient avec la même fureur sur Mer. La Flotte Portugaise fit une descente du côté de l'Andalousie, & ravagea les Côtes de cette Province. Une autre Flotte sous les ordres de Manuel Pécano Genois, que le Roi de Portugal avoit fait Amirante, alla ravager les Côtes de la Galice, & après que Pécano eut désolé tout le Païs, il revint à Lisbonne chargé de butin. Géoffroi Ténorio Amirante de Castille infestoit en même tems les Côtes de l'Algarve. Pécano reçut ordre de repartir pour aller chercher Ténorio. Les deux Amirantes se rencontrèrent vis-à-vis le Cap St. Vincent (*). On y combattit avec beaucoup de fureur. L'Amirante de Castille remporta la victoire, & fit Pécano prisonnier avec Charles son fils. La perte de cette Bataille n'abattit pas le courage du Roi de Portugal. Il se jetta avec ses Troupes sur les Terres du Castillan, & repandit de tous côtés l'épouvante & la terreur. Le Roi de Castille s'étant aussi mis à la tête de ses Troupes, entra dans le Portugal, passa dans le Royaume d'Algarve, & réduisit en cendres tout ce qu'il trouva sur son passage. Presque en même tems les Portugais se jetterent dans la Galice, y firent de terribles ravages, & assiegèrent Salvaterre (†) dont ils se rendirent maitres.

Comme les Maures faisoient alors de grands préparatifs de guerre, & que tous

(*) Il est fait mention de ce Cap à l'endroit où l'on traitera de l'*Etendue & situation de l'Espagne*. Voyez aussi la Carte qui a pour titre, *Carte de l'Espagne & du Portugal*.

(†) On trouvera ci-après dans cet Ouvrage divers endroits qui portent ce nom. Il y a dans la Province d'Alava, qui fait une partie de la Biscaye, la Ville de *Salvatierra*, laquelle est une des principales de cette Province. L'Auteur des *Délices* donne ce même nom à une petite Ville de la Galice, & à un Bourg d'Arragon. Il fait aussi mention d'une Ville de Portugal dans la Province de Beira, sous le nom de *Salvaterra*, nom qu'il donne aussi à un Bourg & Maison Royal en Portugal au bord du Tage. Voyez les Articles SALVATERRA & SALVATIERRA.

tous ceux d'Afrique se réunissoient pour passer en Espagne, le Pape & le
Roi de France tentèrent plusieurs fois, mais toujours inutilement, de recon-
cilier les deux Rois. Une victoire, remportée sur ces entrefaites par les
Maures, causa tant de troubles à la Cour de Castille, que le Roi consentit
enfin qu'on travaillât sérieusement à la Paix. On nomma de la part des
deux Cours des Plénipotentiaires, qui convinrent d'un Traité, dont les
principaux articles portoient: Qu'on se rendroit les Places qui avoient été
prises; que la Princesse Constance seroit remise entre les mains du Roi de
Portugal; que l'Infante Blanche retourneroit en Castille; que Léonore Nu-
gnez de Gusman seroit exilée de la Cour de Castille, où la Reine Marie se-
roit rappellée. Le Roi d'Arragon fut compris dans ce Traité.

Cette paix étoit à peine conclue, que les Maures fondirent sur la Castil- 1340.
le, où ils firent dès progrès considérables. Le Pape accorda une Croisade,
tant contre Mahomet Roi de Grénade, que contre Albohacen Roi de Ma-
roc. Celui-ci fit passer en Espagne son Armée, qui se rassembla près d'Al-
gézire (*), joignant le Détroit (†). Les Chrétiens allèrent l'attaquer, &
mirent ses Troupes en déroute. Albohacen, & le Roi de Grénade son al-
lié, prirent la fuite & se refugièrent à Algézire. Les Castillans profitant
de la consternation des Maures, les battirent encore en plusieurs rencontres, 1341.
& leur prirent Algézire. La joie que causèrent tant de prosperités, fut al-
terée dans le Royaume de Portugal par un tremblement de terre, qui cau-
sa des ravages affreux. Plusieurs maisons furent renversées, la voute de l'E- 1344.
glise Cathédrale fut abbattue, un nombre infini d'hommes, de femmes, &
d'enfans furent écrasés sous les débris des maisons, parmis lesquels se trouva
l'Amiral Pécano. La mort de la Princesse Constance, fille de Don Jean
Manuel, & épouse de Don Pèdre Infant de Portugal, arriva à quelque
tems delà. Elle aimoit éperdument son époux, qui au-lieu de répondre à
tant d'amour, bruloit d'une passion violente pour Inès de Castro, fille
d'Honneur de la Princesse, & dont la beauté faisoit grand bruit à la Cour.

En 1347 Don Pèdre Roi d'Arragon envoya au Roi de Portugal des Am- 1347.
bassadeurs, pour lui demander en mariage Léonore sa fille. On lui accor-
da sa demande, & dès que les articles du mariage eurent été arrêtés, la Prin-
cesse fut conduite à Barcelone où se fit la célébration des nôces. Ce maria- 1348.
ge fut suivi d'une peste générale qui désola toute l'Europe. Elle fit beau-
coup plus de ravage en Espagne que par-tout ailleurs. La misère fut ex-
trême en Portugal, & le nombre des morts si prodigieux, qu'il y eut des
Villes entières qui restèrent sans habitans. Cette peste se mit aussi dans le
Camp des Chrétiens, qui faisoient alors le siège de Gibraltar. Alfonse XI,
Roi de Castille, en fut frappé, & en mourut le 26 de Mars 1350. 1350.

Ce Prince eut pour successeur, Don Pèdre surnommé le Cruel par quel-
ques-

(*) Ou *Aljézira*, & *Alzézira*, que l'Auteur des Délices distingue d'une autre Ville de même nom, qui est dans le Royaume de Valence près de Xucar. Voyez la Table au mot ALGEZIRE.

(†) C'est-à-dire le Détroit de *Gibraltar*, qui est le nom d'une Ville, d'une Montagne, & d'un Détroit, dont on donnera ci-dessous la description avec les Plans qui y ont rapport.

ques-uns, & par d'autres l'*Exécuteur de la Justice*, parce qu'on prétend que la meilleure partie du sang qu'il fit repandre ne fut que pour punir ses
1356. Sujets rébelles. Alfonse IV, Roi de Portugal, mourut quelques années après, âgé de 77 ans & 6 mois. Ce Prince fut grand guerrier, profond politique & bon Roi. Il eut pour successeur Don Pèdre I, né à Conimbre le 19 d'Avril 1320. Don Pèdre étoit déja veuf de deux femmes, Constance & Inès, lorsqu'il parvint à la Couronne. Inès avoit été poignardée par Alvarez Gonçalez grand Sénéchal, par Don Diègue Lopez Pachéco, Seigneur de Ferreira, & par Don Pierre Coello. Constance lui avoit donné trois enfans, Don Louïs qui ne vêcut que peu de tems, Don Ferdinand qui règna après lui, & Donna Marie, qu'épousa Don Ferdinand Infant d'Arragon, Marquis de Tortose, & fils d'Alfonse IV Roi d'Arragon. Dès que le nouveau Roi de Portugal se vit affermi sur le Trône, il proposa de marier Donna Béatrix, fille ainée du Roi de Castille, avec Don Ferdinand Infant de Portugal; & les Infantes Constance & Isabelle, sœurs de Béatrix, avec Don Denis, & Don Juan fils d'Inès de Castro, que le Portugais avoit reconnu pour ses enfans légitimes.

En vertu d'un Traité, que firent les deux Rois de Castille & de Portugal, celui-ci fit partir dix Galères pour joindre la Flotte Castillane, contre les Arragonois, qui étoient en guerre avec les Castillans. Il vouloit par-là engager Don Pèdre le cruel à livrer Coello, Pachéco & Alvarez Gonçalez, qui s'étoient refugiés en Castille. Le Castillan, qui rassembloit en lui tous les vices, livra au Roi de Portugal Coello & Alvarez, qui furent d'abord jettés dans une affreuse prison. Après qu'on les eut apliqués à la question, on leur arracha le cœur, à l'un par le sein & à l'autre par les épaules, ensuite on brula leurs cadavres, & on jetta leurs cendres au vent. Pachéco avoit été assez heureux pour échaper au sort de ses deux compagnons.

Après cette terrible exécution des meurtriers d'Inès, le Roi toujours épris d'un amour violent pour elle, résolut de lui rendre les derniers honneurs, & de la faire reconnoitre après sa mort pour Reine de Portugal. Il se rendit pour cet effet dans la Ville de Castagnédo avec plusieurs Seigneurs des plus considérables du Royaume, & là en présence d'eux tous, & du Clergé, il jura solemnellement qu'il avoit épousé dans la Ville de Bragance, Inès de Castro. On éxamina en même tems ceux qui avoient été présens à ce mariage, & on publia la Bulle de Jean XXII, par laquelle ce Pape accordoit aux Parties contractantes les dispenses nécessaires pour ce mariage. Les enfans d'Inès furent reconnus légitimes, & habiles à succéder à la Couronne.

Tandis que tout cela se passoit en Portugal, la Castille gémissoit des cruautés inouïes de Don Pèdre. Chaque jour étoit signalé par quelque massacre, & rien n'étoit sacré pour ce Prince barbare. Il avoit conçu pour Marie de Padille sa Maitresse un amour si furieux, qu'il lui sacrifioit tous ceux qui lui faisoient quelque ombrage. La Reine Blanche fut elle-même immolée à cette femme. Don Pèdre avoit vu cette fille pour la prémière fois à Sahagun, où elle étoit élevée dans la maison d'Alfonse d'Albuquerque. Depuis

puis ce jour-là il ne songea plus qu'à lui donner des fêtes, & à s'abandonner aux plaisirs les plus criminels & aux débauches les plus outrées. Marie étant morte à Séville, le Roi lui fit faire des obsèques avec autant d'éclat & de magnificence, que si elle eût été la véritable Reine de Castille. Il appella même à la succession de la Couronne les enfans de cette Maitresse, mais cette disposition devint inutile. Henri frère de Don Pèdre le cruel, & fils de Léonore de Gusman, se mit à la tête des mécontens, & s'unit au Roi d'Arragon pour faire la guerre au Roi de Castille. Les succès, qu'eut d'abord le Roi de Castille, furent assez heureux, & il mit même Henri dans la nécessité de quitter l'Espagne & de passer en France, pour demander du secours à Charles V, qui occupoit le Trône.

Charles s'étant déclaré en faveur de Henri, lui donna un secours de plus de 12 mille hommes, qui entrèrent en Espagne par la Catalogne. Le Roi d'Arragon se joignit encore à Henri de Trastamare. Il traita splendidement la Noblesse Françoise, & distingua sur-tout le fameux Bertrand du Guesclin, qui par sa naissance, par sa valeur, & par son expérience dans les armes, remplit toute la terre de son nom. Ce conquérant de la Castille & restaurateur de la France étoit d'une ancienne Noblesse de Bretagne; mais dans sa Maison les biens n'égaloient pas les avantages de la naissance. Il étoit laid, malfait, & grossier. Ses mœurs dures & turbulentes l'avoient fait regarder comme un mauvais Sujet, qui deshonoreroit sa Famille par sa violence & par sa férocité. Il avoit paru n'avoir d'autre talent, que pour se battre contre ses égaux, pour les commettre les uns contre les autres, & entretenir entre eux une espèce de guerre, où il y en avoit toujours quelqu'un de blessé. La Noblesse de Bretagne étoit alors divisée entre les partis de Blois & de Montfort, pour la succession au Duché. Le jeune du Guesclin ayant oui dire que celui de Blois, soutenu par la France, étoit plus juste que celui de Montfort, qui se trouvoit appuié par l'Angleterre, se jetta dans le prémier sans autre examen, & s'y fit remarquer dès qu'il y parut. Il se vit bientôt à la tête de tous ses égaux par une supériorité de génie pour la guerre, à laquelle chacun déféra. Par-tout où il se trouvoit, il devenoit le chef & l'ame de toutes les entréprises. L'art ne contribua rien à lui donner cette supériorité, ce fut un pur effet du génie. Il ne devint jamais ni plus poli, ni plus politique que la Nature l'avoit fait. La droiture de son esprit, la sincérité de son cœur, la fermeté de son courage, l'application à son metier, la fidélité à ses maitres, l'attachement aux Loix reçues parmis les braves gens à la guerre, la science des campemens, des postes, des champs de bataille, la prévoyance, l'activité, l'art de menager les occasions, l'amour de la gloire, le mépris du danger, aquirent à ce grand Capitaine l'ascendant qu'il prit sans l'affecter, sur tous les guerriers de son parti, & le rendirent rédoutable à ceux des partis opposés. Les Soldats le suivoient aveuglément, & ne doutoient point de la victoire quand il les menoit au combat.

Lorsque l'Armée Françoise, après être partie de Sarragoce, se fut avancée vers Calahorra, la haine qu'on y avoit pour le Roi de Castille, en ouvrit bien-

bientôt les portes à Henri. Il y entra comme en triomphe, & avec les mêmes acclamations du Peuple, que s'il eût été déja Roi. On le pressa d'en prendre le titre, & du Guesclin étoit de ceux qui jugeoient à propos qu'il le prît. Il s'en défendit avec modestie, mais du Guesclin n'eut pas plutôt parlé, qu'il s'éleva une voix confuse, *Castille pour le Roi Henri.*

Le prémier usage que fit Henri de la Souveraine Puissance, fût de répandre & de donner, & cela dans la vue de se faire de nouvelles créatures. Il n'y eut point d'Officiers considérables dans l'Armée, qui ne reçussent de lui quelque recompense. Pour profiter de l'ardeur de ses Troupes, il les mena droit à Burgos, d'où on lui envoya des Députés, qui l'invitèrent à venir prendre solemnellement la Couronne. Il entra dans la Ville aux acclamations du Peuple, & fut couronné dans l'Eglise du Monastère de las Huelgas, sur
1366. la fin du Printems de l'année 1366.

La plus grande partie de la Vieille Castille suivit l'exemple de la Capitale. Le Royaume de Léon en fit autant, & en moins de 25 jours le nouveau Roi se vit reconnu par autant de Provinces & de Villes qu'il en restoit encore à l'ancien. Tolède le reçut avec les plus vives démonstrations de joie.

A la nouvelle qu'avoit reçue Don Pèdre des prémiers progrès que faisoit son Rival, il assembla des Troupes & marcha contre ses ennemis; mais après différens évènemens, qui ne tournèrent pas à son avantage, il se vit dans la nécessité d'abandonner son Royaume & de s'enfuir avec ses Enfans & ses trésors, enlevés en partie au Roi de Grénade, qu'il avoit fait assassiner dans son Royaume, avec 37 Seigneurs de sa Cour qui l'accompagnoient. Il se retira d'abord en Portugal, mais on lui refusa l'azile qu'il demandoit. Il passa en Galice, où il laissa de nouvelles marques de sa cruauté. S'étant embarqué à la Corogne avec Don Ferdinand de Castro & trois de ses enfans les plus âgés, il alla implorer le secours du Prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne. Il prit terre à Bayonne, d'où il envoya avertir le Prince Anglois de son arrivée. Celui-ci, qui passoit pour le plus grand Capitaine, & en même tems pour le plus honnête homme de son tems, prit sous sa protection le malheureux Don Pèdre. Il l'invita à venir à Bourdeaux, où il le reçut avec beaucoup de magnificence. Charles le Mauvais, Roi de Navarre, le Roi d'Angleterre, & le Prince de Galles son fils, formèrent une ligue offensive & défensive, dont le but étoit le rétablissement de Don Pèdre sur le Trône.

Henri de son côté conclut avec le Roi de Portugal un Traité, par lequel les Castillans promettoient de terminer par la médiation les divisions qui règnoient entre le Portugal & l'Arragon, & d'obtenir du Roi de ce dernier Royaume la liberté de Marie Infante de Portugal, Veuve de Ferdinand Infant d'Arragon. La mort de Don Pèdre I, Roi de Portugal, arriva quelque tems après, & fut regardée comme la suite d'un phénomène qui avoit jetté la consternation dans tout le Royaume, quoiqu'il ne fût autre chose qu'une Lumière Septentrionale ou Aurore Boréale. Ce Prince
1367. mourut à Estrémos le 18 de Janvier 1367. Il avoit vêcu 48 ans, 9 mois

&

& 28 jours. Il fut fort regrétté, & jamais Prince ne fut plus digne que lui de règner. On prétend qu'il avoit coutume de dire, *qu'un Roi qui laissoit passer un jour sans faire du bien, ne méritoit pas le titre de Roi.*

Don Ferdinand, né en 1340, succéda à son Père. La Nature avoit prodigué à ce Prince tout ce qui peut satisfaire l'amour propre, & concilier la bienveillance des hommes. Les commencemens de son règne firent concevoir les plus belles espérances; mais son peu de discernement à choisir ses Ministres, & les guerres qu'il entreprit sans nécessité, plongèrent le Royaume dans un abime de malheurs. Durant la vie de son Père, il avoit contracté de grandes liaisons avec l'Infant Henri, frère de Don Pèdre le Cruel; mais aussitôt que Henri eut entre les mains les rènes de la Castille, il changea de sentiment à son égard.

Don Pèdre le Cruel, après avoir été chassé de la Castille, y rentra avec le secours que le Navarrois & le Prince de Galles lui fournirent. Il livra bataille à Henri, le vainquit, & le força à son tour de sortir de l'Espagne. Henri se refugia en France, où il obtint les secours nécessaires pour rentrer dans la Castille. Il gagna une bataille sur Don Pèdre, & le força encore une fois de lui cèder la Couronne. Après la perte de cette bataille, Don Pèdre alla se renfermer dans le Château de Montiel (*). Henri alla investir Montiel, & afin que son Concurrent ne pût lui échapper des mains, il fit environner la Place d'un mur de terre qu'il fit bien garder. Don Pèdre ne pouvant rester longtems dans cette Place, parce qu'elle manquoit d'eau, chercha les moyens de s'évader. Il sortit du Château, lui douzième, à la faveur des ténèbres de la nuit. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il tomba entre les mains de Begue de Villaine Officier François, qui l'amena dans son logis avec ceux qui l'accompagnoient. Une heure après Henri entra dans la chambre où étoit Don Pèdre, en demandant où il étoit. Don Pèdre ayant répondu à la fierté de son adversaire avec une fierté égale, fut frappé par son rival d'un coup de poignard au visage. Don Pèdre blessé & couvert de sang se jette avec fureur sur Don Henri. Ils se prirent tous deux au corps, & tombèrent l'un & l'autre par terre. Henri se trouva sous son ennemi, qui se mettoit en devoir de se saisir d'une dague pour le percer, si le Vicomte de Rocabertin n'eût pris par le pied le plus foible, & ne l'eût fait tourner sur l'autre. Henri profitant alors de son aavantge, tira une petite épée qu'il portoit, & lui en donnant au travers du corps, le laissa mort sur le carreau. Quelques Historiens rapportent cet évènement avec des circonstances un peu différentes; mais tous conviennent que Henri tua Don Pèdre, après que ces deux Princes se furent injuriés 1369.
l'un l'autre. C'est ainsi que termina sa criminelle vie un Prince qui n'avoit laissé vivre que ceux qu'il n'avoit pu faire mourir. Il étoit âgé de 35 ans, dont il avoit règné environ 19. En lui finit la branche légitime des Rois issus de Raymond de Bourgogne. Don

(*) L'Auteur des *Délices* donne aussi ce nom à une Campagne qui se trouve dans la Castille Nouvelle, qu'on nomme la Manche, près de Cognamarez. Voyez l'Article MONTIEL.

Don Pèdre le Cruel, quoique détesté de son vivant, ne laissa pas d'être plaint dès qu'il ne fut plus à craindre. Plusieurs Seigneurs du Royaume de Castille prirent son parti contre Henri, & furent soutenus par des Puissances étrangères. Don Ferdinand, Roi de Portugal, prit les armes pour vanger sa mort. D'un autre côté le Roi de Grénade voyant les Castillans divisés en plusieurs partis, crut l'occasion favorable pour relever la puissance des Maures abatus dans l'Espagne. Il fit dans cette vue avec le Roi de Portugal un Traité par lequel ils convinrent d'une paix de 50 ans. Ce Traité conclu, Ferdinand rechercha l'alliance du Roi d'Arragon. On arma bientôt de tous côtés. Le Grénadin commença par ravager l'Andalousie. Le Roi d'Arragon fit les dispositions nécessaires pour entrer dans la Castille. Ferdinand marcha vers la Galice, où il s'empara de quelques Places.

Henri n'eut de guerre suivie qu'avec le Roi de Portugal. Ayant assemblé des Troupes, il marcha en personne contre Ferdinand, & porta le fer & le feu jusques sous les murailles de Bragues, dont il se rendit maitre. Il entra dans la Province de Tra-los-montes (*), où les peuples ne lui opposèrent qu'une médiocre résistance. Il réduisit Carmona, où il trouva de grands trésors, qui avoient appartenu au Roi Don Pèdre, avec deux de ses Enfans bâtards, Sanche & Ferdinand, qu'il fit enfermer dans une prison.

Ferdinand, plongé alors dans les plaisirs, ne fut que médiocrement sensible à tant de pertes. Le Pape Grégoire X crut qu'il étoit de son devoir de porter ce Prince à faire la paix avec Henri. Les Plénipotentiares, qui furent nommés de part & d'autre, convinrent d'un Traité qui portoit entre autres: Que Ferdinand épouseroit Donna Léonore, fille de Henri, à laquelle on donneroit pour Dot quelques Places avec une somme d'argent. Le Roi d'Arragon n'eut pas lieu d'être content de cette paix, qui avoit été conclue sans sa participation.

Le tems où Ferdinand devoit épouser l'Infante Léonore alloit expirer, lorsque ce Prince devint éperdument amoureux de Donna Léonore Tellez de Ménésès, qui étoit mariée à Don Juan Laurent d'Acunha, Seigneur de Pombeyro. Cette passion fit des progrès si rapides dans son cœur, qu'il ne voulut plus entendre parler de son mariage avec l'Infante de Castille, & qu'il fit casser le mariage de sa Maitresse avec Laurent d'Acunha. Celui-ci passa alors en Castille, où il fit mettre à son bonnet deux Cornes d'or, en guise d'Aigrete. Le mariage de Léonore ayant été cassé, Ferdinand l'épousa. Comme cette demarche excita de grands murmures dans Lisbonne, le Roi en sortit la nuit avec Léonore, & se retira à Santarem, d'où il se rendit au Monastère de Leça à deux lieues de Porto. Là il publia son mariage, & assigna à la Reine un Douaire considérable.

Le Roi de Castille crut qu'il étoit de son intérêt de ne témoigner aucun res-

(*) On donnera ci-après une belle description de cette Province.

ressentiment du procédé de Ferdinand, à qui il fit dire qu'il étoit content, pourvu qu'il remplît les autres conditions du Traité qu'il avoit fait avec lui. Cependant Ferdinand, entrainé par sa légéreté ordinaire, chercha sous de vains prétextes à se brouiller avec le Castillan. Henri prit alors la résolution de porter la guerre chez son Ennemi, & forma le dessein d'assièger Lisbonne. Il se mit lui-même à la tête de son Armée, & alla se présenter devant cette Place; & comme elle n'avoit ni murailles ni fortifications, il y entra sans trouver aucune résistance. Les habitans se retirèrent dans la partie de la Ville la mieux fortifiée, & y transportèrent tout ce qu'ils avoient de plus précieux, dans le dessein de s'y défendre vigoureusement. Comme les Castillans retiroient de grands secours des maisons de campagne qui étoient près de Lisbonne, les Portugais résolurent de les bruler, & l'éxécutèrent. Les Castillans pour s'en vanger, mirent le feu dans la Rueneuve, qui fut consommée dans un moment.

Comme le Pape ne voyoit qu'avec chagrin le Portugal déchiré par cette guerre sanglante, il envoya le Cardinal Guide de Boulogne en qualité de Légat auprès des Rois de Portugal & de Castille, avec ordre d'établir une paix durable entre ces deux Princes. Ce Légat se conduisit avec tant d'habileté, qu'il engagea ces deux Princes à signer un Traité, qui portoit entr'autres, que l'Infante Béatrix sœur de Ferdinand épouseroit Don Sanche, Seigneur d'Albuquerque frère de Henri, fils d'Alfonse XI & de Léonore de Gusman. Quelques jours après qu'on eut signé ce Traité, Henri & Ferdinand eurent une entrevue sur le Tage. Le mariage de Béatrix avec Don Sanche fut célébré bientôt après. En 1375 le Roi de Castille fit demander 1375.
au Roi d'Arragon sa fille Léonore en mariage pour son fils Don Juan, & fit en même tems proposer à Ferdinand de faire épouser à son fils bâtard Fadrique, l'Infante Donna Béatrix sa fille unique. Le Roi de Portugal ac- 1376.
cepta ce mariage, qui fut conclu l'année suivante.

Le Roi de Castille mourut le 29 de Mai 1379, âgé de 46 ans, dont il a- 1379.
voit règné 14. Quelques-uns prétendent qu'il fut empoisonné par un Maure, que le Roi de Grénade avoit suborné. Les plus sensés n'attribuèrent la mort de ce Prince qu'à un effet assez ordinaire de la Goutte, à laquelle il étoit sujet. Ce Prince étoit plein de valeur & d'une grande prudence. Il fut très foible du côté de la Continence, & il crut pouvoir expier le scandale qu'elle avoit causée, en ordonnant qu'on l'enterrât avec l'habit de St. Dominique sous lequel il voulut mourir.

Don Jean, fils de Henri, monta sur le trône de Castille, & fut couronné à Burgos. Comme il s'étoit déclaré en faveur des François contre le Duc de Brétagne, qui avoit embrassé le parti des Anglois, il fit équiper une Flotte qu'il envoya à leur secours. Les Portugais & les Anglois s'étant ligués contre lui, il résolut de les prévenir, & marcha dans cette vue en Portugal. Il y eut sur mer un sanglant combat entre les Flottes de Castille & de Portugal. Les Portugais perdirent vingt Galères dans cette action. Le

Roi Jean n'entreprit rien d'important en Portugal, & il reprit la route de Castille sur la fin de la Campagne.

1382. L'année suivante on proposa un Traité de paix, qui fut bientôt conclu, & dont un des Articles portoit que la Princesse Béatrix, héritière de la Couronne de Portugal, seroit fiancée au Prince Ferdinand, fils cadet du Roi de Castille. La Reine de Castille étant morte sur ces entrefaites, le Roi de Portugal fit proposer à celui de Castille d'épouser sa fille Béatrix à la place de son fils Ferdinand qui n'étoit encore qu'un enfant. Don Jean accepta cette proposition, & Béatrix fut enfin mariée après l'avoir été en quelque manière cinq fois, la prémière avec Fadrique Duc de Bénévent, la seconde avec Henri Infant de Castille, la troisième avec Edouard, fils du Comte de Cambrige, la quatrième avec Ferdinand frère de Henri, & la cinquième avec le Roi Jean.

Peu de tems après la célébration de ce mariage Ferdinand Roi de Portugal mourut à Lisbonne, âgé de 44 ans, après en avoir passé 17 sur le trône. Il fut peu regretté à cause de sa molesse & de sa légereté. Comme il mourut sans enfans mâles, Don Jean Roi de Castille prétendit lui succéder en qualité d'Epoux de Béatrix, fille du feu Roi de Portugal. Les Portugais, qui redoutoient la domination Castillane, inspirèrent à Don Jean Grand Maitre de l'Ordre d'Avis d'ôter la Régence à la Reine Léonore, à qui Ferdinand l'avoit déférée par son Testament, pour travailler ensuite à enlever la Couronne au Roi de Castille.

Ce Seigneur, que l'Histoire Portugaise appelle communément Maitre d'Avis, étoit frère naturel du feu Roi Ferdinand, étant fils de Don Pèdre & de Thérèse Laurent Galicienne. Il étoit né à Lisbonne le 2 d'Avril 1357. Jamais homme ne fut plus propre à former une faction, à la conduire, & à en tirer tout le fruit qu'il s'en proposoit. Il étoit adroit, considéré, vigilant, brave Soldat, & grand Capitaine, populaire, affable, & bienfait.

La Reine Léonore eut à peine commencé son gouvernement que le Roi de Castille lui fit savoir, qu'il prétendoit qu'elle le fît proclamer Roi dans tout le Portugal, comme héritier de la Couronne par sa femme Béatrix. Les Peuples ne parurent nullement disposés en faveur du Roi de Castille, & la plus grande partie se déclara pour Don Jean, Grand Maitre de l'Ordre d'Avis, qui fut déclaré Régent & Protecteur du Royaume par le Peuple, & par une partie de la Noblesse. Dès ce moment le Grand Maitre prit en main les rênes du Gouvernement. La Reine Léonore s'étoit retirée à Alenquer, d'où elle passa ensuite à Santarem. Comme Don Jean étoit absolu dans Lisbonne, les Grands jaloux de son autorité nourrissoient dans le fond de leur cœur une haine secrette contre lui, & ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour la faire éclater. En même tems le Roi de Castille se préparoit de son côté pour entrer dans le Portugal.

L'envie qu'on portoit au Régent détermina quelques Seigneurs à se sou-

soumettre au Castillan, & à lui livrer les Places qu'ils avoient en leur puissance. Celui-ci se rendit à Santarem pour s'aboucher avec la Reine Léonore, qui ne respiroit que le châtiment des habitans de Lisbonne. Le Roi de Castille résolut d'assiéger cette Ville. Le Grand Maitre informé de la marche de l'Armée Castillane, pourvut à tout ce qui étoit nécessaire à la défense de Lisbonne. Les hostilités commencèrent bientôt de part & d'autre. Les Portugais gagnèrent la bataille, qu'on appella d'Atoleiros, du nom de la campagne où elle s'étoit donnée. Une partie des Seigneurs Castillans, qui étoient dans l'Armée, y perdirent la vie, ou furent dangereusement blessés. Le champ de bataille resta aux Portugais, qui, après cette victoire, se rendirent maitres d'Arronches, d'Alégrette (*) & de plusieurs autres Places.

Une Flotte Castillane arriva sur ces entrefaites à l'Embouchure du Ta- 1383.
ge. Le Grand Maitre fit aussi-tôt armer les Vaisseaux qui étoient dans le Port, & chargea de ce soin Don Laurent Archévêque de Brague. Ce Prélat, tenant un Rosaire d'une main & une Lance de l'autre, couroit de chantier en chantier pour exhorter les Ouvriers à l'armement des Vaisseaux. Bientôt douze Galères, quelques Galiotes, & sept Navires se trouvèrent en état de mettre à la voile. On en donna le commandement à Don Gonçalez Rodriguez de Souza, Gouverneur de Moncaraz. Sur la fin de Mai 1384, la Flotte du Roi de Castille entra dans 1384.
le Tage, & le Roi, qui étoit arrivé devant Lisbonne, s'approcha de cette Ville avec toute son Armée. Il l'investit dans les formes, & marqua son quartier.

On apprit bientôt que la Flotte Portugaise étoit partie de Porto. A cette nouvelle on tint un Conseil, pour savoir si la Flotte Espagnolle devoit l'attaquer après qu'elle seroit entrée dans le Tage, ou s'il falloit l'aller attaquer en pleine Mer. Don Ferdinand de Velasco fut d'avis qu'il falloit éviter un combat, dont les suites pouvoient être dangereuses, si l'on étoit vaincu, & peu utiles si l'on étoit victorieux; qu'il falloit tâcher de ramener le Grand Maitre d'Avis, & les Portugais à leur devoir, en leur offrant un parti avantageux, & pour les uns & pour les autres. Le Roi ayant méprisé ce conseil, il fut résolu de combattre dans la rivière. Comme la Flotte Castillane étoit plus nombreuse que la Portugaise, elle chercha à l'envelopper. Les Portugais firent face de tous côtés. Le combat fut long & sanglant. Cependant la Flotte perça au travers de celle des Ennemis, & entra aux acclamations du Peuple dans le Port de Lisbonne, à l'exception de trois Galères qui furent prises dans le combat.

Comme la Peste faisoit de grands ravages dans l'Armée Castillane, & que le Siège trainoit en longueur, le Roi vit bien qu'il falloit conduire son

(*) On parlera ci-après de ces deux Places, & on donnera le Plan d'Arronches, petite Ville assez bien fortifiée. Voyez la Table aux mots ARRONCHES & ALEGRETTE.

ſon Armée dans un climat plus pur, s'il ne vouloit la perdre ſans fruit. Il prit donc le parti de ſe retirer, après avoir pourvu de munitions les Villes qui l'avoient reconnu. Les affaires demeurèrent en cet état juſ-
1385. qu'au Printems ſuivant de l'année 1385. Le Grand Maitre convoqua alors à Conimbre une Aſſemblée, où l'on délibéra des moyens de réſiſter au Caſtillan, qui aſſembloit de toutes parts des forces pour envahir le Royaume. Là ſes partiſans levèrent le maſque, & le proclamèrent Roi dans le Monaſtère de Saint François, où ſe tenoit l'Aſſemblée.

Don Jean Roi de Caſtille étoit à Cordoue lorſqu'il apprit cette nouvelle. Il fit preſſer ſon armement, & ordonna qu'on menât ſa Flotte dans la Rivière de Lisbonne. En attendant, il ordonna que l'Archévêque de Tolède Don Pèdre Ténorio iroit avec un Camp volant faire une irruption vers Viſeu. La Flotte donna de l'effroi, mais le camp volant fut défait par les Portugais.

Le Roi de Caſtille, après avoir aſſemblé ſon Armée, ſe mit en marche, & alla d'abord aſſiéger Sillorico, dont il ſe rendit maitre. Conimbre le vit bientôt ſous ſes murs, mais il n'y fit que bruler les Fauxbourgs. L'Armée Portugaiſe aſſemblée ſous ſon nouveau Roi ſe trouva bientôt en préſence de celle de Caſtille, près du Bourg d'Aljubarotta. Les deux Rois rangèrent leurs Troupes en ordre de Bataille. L'Armée de Caſtille étoit la plus nombreuſe. On en vint aux mains. Les Caſtillans furent taillés en pièces, & laiſſèrent dix mille hommes ſur la place. Le Roi de Caſtille échappa dans le deſordre de ceux qui furent mis en fuite, & ayant pris un bon cheval, il fit treize lieues d'une traite, & arriva à Santarem, où s'étant embarqué ſur le Tage, il gagna ſon Armée navale encore à l'embouchure du Fleuve, & ſe fit conduire à Seville. Le Roi de Portugal, qui n'avoit perdu que deux mille hommes, profita de ſa victoire, & en peu de tems à peine vit-on des traces qui puſſent marquer que jamais le Roi de Caſtille eût mis le pied en Portugal.

1386. Pour empêcher le Caſtillan de retourner en Portugal, le nouveau Roi travailla à rendre la Caſtille le théâtre de la guerre. Dans cette vue il reveilla l'ambition du Duc de Lancaſtre, en l'engageant à venir tenter la conquête d'un Royaume où il prétendoit. Lorſque Don Pèdre le Cruel avoit été implorer le ſecours des Anglois, il avoit amené avec lui trois de ſes filles, Béatrix, Conſtance & Iſabelle. Béatrix, qui étoit l'ainée étant morte, Edouard III, Roi d'Angleterre, maria Conſtance avec ſon quatrième fils Juan de Gandi Duc de Lancaſtre, déja veuf de la Princeſſe Blanche, dont il avoit eu une fille appellée Philippine. Il en eut une autre de Conſtance, qu'on appella Cathérine; & comme Don Pèdre le Cruel étoit mort ſans enfans mâles, & que ſa fille ainée ne vivoit plus, Conſtance mère de Cathérine demeuroit ſeule & légitime héritière de la Couronne de Caſtille, que Henri avoit uſurpée, que ſon fils retenoit, & que le Duc de Lancaſtre pouvoit reconquérir en vertu des droits de ſon épouſe Conſtance.

Le Duc de Lancaſtre s'embarqua avec ſon Armée ſur une puiſſante Flotte,

te, & il aborda à la Corogne en Galice, où il s'empara de quelques Galères Castillanes. Il avoit amené avec lui Constance son épouse avec ses deux filles, Philippine & Cathérine. Il ne tarda pas de se rendre maitre de Compostelle & de quelques autres Places.

Dans cette facheuse conjoncture le Castillan envoya un Ambassadeur à Charles VI, Roi de France, pour lui réprésenter qu'il avoit besoin de secours. Le Roi de Portugal étoit alors à Lamégo (*). Ayant appris que le Duc de Lancastre étoit arrivé à Porto, il s'y rendit promptement pour règler avec ce Prince tout ce qui concernoit leur nouvelle alliance. Le Roi 1387.
qui n'étoit pas marié, ayant demandé Philippine au Duc, l'obtint sans peine, & entra encore par-là plus avant dans ses intérêts. Ses Troupes s'étant jointes à celles du Duc de Lancastre, on fit une invasion dans le Royaume de Léon (**), où l'on s'empara d'abord d'Alcanizas. On réduisit ensuite Bénavent (†), Valdéras, & quelques autres Places. Après qu'on se fut rendu maitre de Villa Lobos, dont on fit le siège, une partie de l'Armée alla investir Villalpanda (††), & l'autre alla à Castro verde.

La Peste s'étant mise dans le Camp du Roi de Portugal & du Duc de Lancastre, on se vit dans la nécessité de rentrer dans le Portugal pour y respirer un air plus sain. Le Roi arrivé à Lisbonne y tomba malade. Pendant sa maladie les Castillans firent proposer au Duc de Lancastre un accommodement. On lui envoya des Députés à Trancoso, pour lui réprésenter, que quoique ses prétensions sur la Castille fussent nulles, on vouloit cependant bien lui donner quelque satisfaction, en consentant que l'Infant Don Henri fils ainé du Roi de Castille, épousât sa fille Cathérine, fille de Constance sa seconde femme, & fille de Don Pèdre le Cruel. Le Duc accepta cette proposition.

Après ce Traité le Duc de Lancastre laissant le Roi de Portugal, se retira à Bayonne avec sa famille. Ce fut là que les Ministres du Roi de Castille vinrent prendre Cathérine pour la conduire à Palence, & y demeurer auprès du Roi son Beau-père, en attendant que Henri eût l'âge de l'épouser. En faveur de ce mariage on donna à l'Infant Henri le titre de Prince des Asturies.

La Paix faite avec le Duc de Lancastre, le Roi de Castille chercha les 1388.
moyens d'engager le Roi de Portugal à un accommodement. Le Roi de Portugal consentit à une trêve de six mois; mais elle ne fut pas plutôt expirée, qu'il entra en Galice, & se rendit maitre de la Ville de Tuy (‡). 1389.
On conclut cependant une nouvelle suspension d'armes de six ans, par laquelle Tuy fut rendue aux Castillans. Au commencement de l'année 1390 1390.
le

(*) Ville célèbre dans l'Histoire de Portugal, & dont on donnera ci-dessous la description.

(**) Pour se former une idée bien distincte de toutes ces expéditions, il n'y a qu'à parcourir ce qu'on rapporte ci-dessous à l'Article Leon.

(†) On parlera ci-après de Benavent.

(††) Cette Ville est à moitié chemin de Bénavent à Zamora. L'Auteur des *Délices* en fait mention.

(‡) Cette Ville Episcopale est bâtie sur une montagne, dont le Migne mouille le pied. Voyez ce qu'en dit l'Auteur des *Délices* à l'Article Tuy.

le Roi de Castille assembla les Etats de son Royaume à Guadalajara. On lui répréfenta que la trève qu'il avoit faite avec les Portugais, n'étoit honorable ni pour lui ni pour le Royaume, & qu'on avoit accordé de trop grands avantages au Duc de Lancastre. A peine s'étoit-on séparé que l'on apprit la mort du Roi. Ce Prince alloit en Andalousie, où sa présence étoit nécessaire. S'étant arrêté à Alcala pour voir monter à des Farsanes, espèce de Milice Africaine, des Chevaux dressés au manège, & ayant voulu pousser celui sur lequel il étoit monté, le Cheval fit un faux pas, & en tombant porta le Roi si rudement par terre, qu'il expira sur le champ. Ce fut le 9 d'Octobre qu'arriva ce tragique accident. Ce Prince n'étoit âgé que de 33 ans, dont il avoit règné 11, 3 mois & quelques jours.

Il laissa son fils Henri III chargé du Sceptre de Castille avec un tempéramment infirme, ce qui lui fit donner le nom de Maladif. Ce jeune Prince
1392. fut proclamé Roi à Madrid. Comme il étoit mineur, le Roi avoit nommé pour Régens du Royaume Pierre Ténorio Portugais, Archévêque de Tolède, Jean Manriquès, Archévêque de Compostelle & Chancelier du Royaume, & Alfonse d'Arragon Connétable de Castille, avec quelques autres Seigneurs. Ceux qui furent exclus de la Régence cabalèrent dans le Royaume & y causèrent de grands desordres. Le Pape, le Roi de France & celui d'Arragon se mêlèrent de cette querelle. On leva des Troupes de part & d'autre, mais enfin on se réconcilia par l'entremise de la Reine Eléonore de Navarre & du Nonce du Pape.

Les Portugais ayant voulu se prévaloir de ces brouilleries, refusèrent de renouveller la trève qui étoit expirée. Le Roi se rendit lui-même à Sabugal dans le dessein de recommencer la guerre. On n'entreprit cependant rien
1393. de considérable, & après bien des délais on fit un Traité de paix pour quinze ans, aux conditions que les Castillans rendroient aux Portugais quelques Places qu'ils occupoient encore dans le Royaume. Comme ce Traité ne fut pas trop à l'avantage des Castillans, ils refusèrent de remplir une partie des conditions éxigées. Pour les y obliger le Roi de Portugal reprit les armes, On enleva aux Espagnols Badajos (*), Albuquerque (†), & quelques autres Places. Ceux-ci prirent aux Portugais quelques Vaisseaux, & firent des courses dans le Portugal, sur-tout dans l'Alenteyo. Les Espagnols ayant promis d'éxécuter le Traité, les hostilités cessèrent de part & d'autre.

1394. En 1394 le Roi Henri épousa Cathérine, fille du Duc de Lancastre, & Petite-fille de Don Pèdre Roi de Castille. La même année la Peste fit de grands ravages à Madrid, & obligea la Cour de quitter cette Ville. Le retranchement qu'on fit des pensions excessives que la Noblesse avoit possédées, donna lieu à une révolte qui embrasa tout le Royaume, & mit le Roi dans la nécessité de prendre les armes. Quelques-uns des révoltés se soumirent, & lesautres furent chassés. En

(*) On trouvera ci-dessous la description de Badajos.

(†) On donnera ci-après la description de cette Ville.

En 1397 la guerre recommença entre l'Espagne & le Portugal. Les Portugais reprirent d'abord Badajos. Les Espagnols entrèrent dans la Province de Beira, brulèrent la Ville de Viséo, & firent par-tout de grands ravages. Les Portugais allèrent bruler les environs de Casères & d'Alcantara, & plongèrent dans une affreuse consternation une partie de l'Estramadure. Le Roi alla lui-même assièger Salvatierra en Galice, & après la réduction de cette Place il alla investir Tuy. Cette Ville se défendit avec beaucoup de vigueur, mais enfin elle fut forcée de se rendre. Après quelques autres hostilités commises de part & d'autre, on convint d'une suspension d'armes de neuf mois. 1397. 1398.

Cette trêve expirée on reprit les armes. Trois Corps de Troupes Portugaises entrèrent dans les terres de la domination Castillane par trois différens endroits, & ravagèrent tous les lieux par où ils passérent. Le Castillan à la vue de tant de ravages parla encore de Paix. Le Roi de Portugal envoya des Plénipotentiaires à Ségovie, où l'on signa une trêve de dix ans. La guerre fut suspendue; mais l'animosité qui règnoit entre les deux Nations étoit trop forte, pour que cette suspension d'armes fût de longue durée. Les hostilités recommencèrent donc avec plus de fureur que jamais. Henri III n'étoit plus; ce Prince qui avoit toujours été maladif mourut à Tolède à l'âge de 27 ans. Il eut de la Reine Cathérine sa femme, Jean II, qui fut son successeur; Marie, qui épousa son Cousin Alfonse V Roi d'Arragon, dit le Magnamine; & Cathérine, mariée au Prince Henri son Cousin, fils de Ferdinand I Roi d'Arragon. 1399. 1400.

La Paix se fit entre l'Espagne & le Portugal sous la Régence de Cathérine, mère du Roi de Castille. La grande jeunesse de ce Prince fournit à la Noblesse un prétexte pour se révolter, & elle alla même jusqu'à offrir la Couronne au Prince Ferdinand, frère du feu Roi. Ce Prince ayant refusé de l'accepter, fit proclamer son Neveu le Roi Jean, & offrit de se charger du soin du Gouvernement pendant sa minorité. Quelques brouilleries survenues entre la Reine & Ferdinand furent cause qu'on divisa le Gouvernement. Cathérine eut la Vieille Castille, & le Prince la Nouvelle.

La guerre que l'on commença contre les Maures fut poussée avec beaucoup de succès. On leur prit Pruna, Place de grande importance, & on remporta encore sur eux quelques autres avantages assez considérables. Les Infidèles ayant assemblé une nombreuse Armée assiegèrent Baeza, mais ils furent obligés de se retirer à l'approche des Chrétiens qui s'étoient mis en marche pour venir au secours de cette Place. Le Prince Ferdinand prit Zahara, & ravagea tous les environs. Les Etats Généraux tenus à Guadalajara avoient accordé de l'argent pour les fraix d'une nouvelle expédition, & Ferdinand s'y préparoit, lorsque les Maures ayant demandé une trêve, la Reine contre le sentiment de ce Prince voulut qu'on la leur accordât pour huit mois, & après ce tems expiré on la prolongea encore pour cinq autres mois. Les complaisances que Ferdinand avoit pour cette Prin- 1408.

cesse étoient grandes, mais bornées à deux points, au Bien public qu'il aimoit sincèrement, & à l'établissement de sa Famille. Il avoit cinq fils & deux filles. Les fils étoient Alfonse, Jean, Henri, Sanche & Pierre, tous de grand mérite, qu'on nommoit les Enfans d'Arragon. Les filles étoient Marie & Eléonore. Marie étoit déja destinée au Roi de Castille qu'elle épousa en effet. Les deux Grandes-maitrises de Saint Jaques & d'Alcantara étant venues à vaquer, Ferdinand eut assez de crédit pour faire pourvoir Henri de la prémière, & Sanche de la seconde. Cette demarche autorisa les ombrages de la Reine dans l'esprit des Grands, & lui en attacha un grand nombre.

1410. L'année suivante le Prince Ferdinand se mit en marche au mois de Février pour aller continuer son expédition en Grénade. Il assiègea d'abord Antéquéra (*), Place de grande importance. Le Roi de Grénade y envoya cent mille hommes pour la conserver. L'Infant alla au devant d'eux en ayant à peine vingt mille. La bataille se donna le 6 de Mai. Les Maures y furent défaits, & il en demeura quinze mille sur la place, sans que Ferdinand y perdît plus de six vingt de ses Soldats. Peu de tems après on leur tua encore deux mille hommes. La Ville d'Antéquéra fut alors obligée de se rendre, après avoir fait une vigoureuse résistance.

Ferdinand fut recompensé d'une Couronne, que sa vertu lui avoit fait refuser, par une autre qui fut donnée uniquement à son mérite. Martin Roi d'Arragon avoit hâté sa mort en cherchant la fécondité dans un remède, qui détruisit en lui les principes mêmes de la vie. Il s'éleva de grandes disputes touchant la succession de ce Royaume, & on nomma des Juges auxquels on donna le pouvoir de nommer l'héritier de la Couronne. On

1412. jetta les yeux sur Ferdinand, qui fut proclamé Roi d'Arragon & de Saragoce. Il étoit à Cuença dans la Castille Nouvelle lorsqu'on vint lui annonce cette nouvelle. Il prit d'abord le titre de Roi, & écrivit en cette qualité au Roi de Castille son neveu. Peu de jours après il reçut une solemnelle Députation du Parlement d'Arragon.

Comme Ferdinand pratageoit la Régence avec la Reine Cathérine, il nomma l'Evêque de Siguença & l'Evêque de Carthagène avec quatre Seigneurs pour assister aux Conseils en sa place. Après avoir encore reglé quelques autres affaires, qui paroissoient mériter davantage son attention, il partit pour Saragoce, accompagné d'un grand nombre d'Officiers Castillans, qui voulurent conduire jusques sur son Trône un Prince qui avoit été leur Général, & sous les ordres duquel ils avoient aquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures.

La paix qui regnoit depuis quelque tems en Portugal porta le Roi à s'adonner tout entier au gouvernement intérieur de ses Etats. Il reforma tous les abus qui s'y étoient glissés durant la guerre, & fit des réglemens concer-

(*) Ou *Antiquéra* en Latin *Anticaria*, grande Ville à douze lieues de Grénade. On en donnera ci-dessous un beau Plan, avec la description.

cernant la Police & l'administration de la Justice. Après avoir assuré la tranquillité publique, il maria Don Alfonse son fils naturel avec Donna Béatrix Péreira, fille unique de l'Illustre Nugnès Connétable du Royaume. Il songea aussi à armer ses enfans Chevaliers, & il fit des dépenses considérables pour rendre cette cérémonie auguste & galante. Alors ses fils lui dirent, que pour mériter le titre de Chevaliers, ils devoient faire quelque entréprise d'importance chez les Etrangers. Un jour ils s'assemblèrent pour délibérer là-dessus. Ce Conseil étoit composé de l'Infant Edouard, qui étoit l'ainé de tous, & qui pour lors n'avoit que 22 ans; de l'Infant Don Pèdre, qui en avoit 20, de l'Infant Henri, qui en avoit 18; de Don Juan, qui en avoit 16, & de Don Ferdinand qui achevoit sa quatorzième année. Le Comte de Barcelos leur frère y fut admis. Ils convinrent qu'on iroit conquerir Ceuta en Afrique. Ils allèrent communiquer cette résolution à leur père. Don Juan les écouta avec bonté, leur promit de les satisfaire, & leur commanda un profond silence sur leur projet.

Tandis que le Roi délibéroit sur cette importante entréprise, il envoya quelqu'un reconnoître la Place. L'expédition de Ceuta ayant été résolue, on ne songea plus qu'à travailler à l'armement. On commença en Portugal de construire de nouveaux Bâtimens. On débita d'abord mille chimères sur l'expédition qu'on alloit faire, sans qu'on touchât jamais au véritable but que le Roi s'étoit proposé. Au milieu de tous ces préparatifs la Peste ravagea Lisbonne. La Reine en fut frappée, & elle en mourut à Sacaven près de Lisbonne entre les bras du Roi, qui ne voulut jamais s'éloi- 1414.
gner d'auprès d'elle.

Le deuil de la Reine fit place au tumulte des armes. Lorsque tout fut prêt, on s'embarqua & on mit à la voile. Le Comte de Barcelos commandoit les Galères, & l'Infant Don Pèdre les Vaisseaux. Le nombre des 1415.
Vaisseaux montoit à deux cens trente. On n'avoit jamais vu sortir des Ports d'Espagne une Flotte aussi nombreuse; c'étoit la prémière que les Espagnols eussent parée de flammes, de banderoles, d'étendarts, & des autres ornemens aujourdhui usités dans les Armées navales. Elle alla jetter l'ancre à Lagos, & ensuite à Faro, où le Roi déclara ses desseins. Il continua sa route, & passa le Détroit de Gibraltar. Enfin la Flotte arriva à la Rade de Ceuta (*). Le Commandant de la Place s'appelloit Zalabenzala, & descendoit des Rois Bénémérins. Il étoit vieux, mais vigoureux encore, & plein de courage. Cinq mille Maures accoururent à son secours. Une tempête étant survenue dispersa toute la Flotte. Zalabenzala croïant qu'elle étoit partie renvoya les cinq mille Maures. Tandis qu'ils s'en retournoient chez eux, la Flotte se rallia & revint. Alors le Roi donna les ordres nécessaires pour la descente. Les Chrétiens attaquèrent les Maures avec tant de vigueur, & les poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent avec eux dans la Ville, & parvinrent même jusques dans une Mosquée, où l'In-

(*) Voyez la Planche qui répresente le *Détroit de Gibralter*.

l'Infant Edouard se rendit aussi. Zalabenzala, après avoir ordonné de mettre en sureté ses femmes & ses trésors, monta sur un cheval, & chercha son salut dans la fuite.

La Ville fut livrée au pillage, & on y fit un butin immense. Don Pèdre de Ménésès, Comte d'Islo en Castille, & depuis Marquis de Villaréal en Portugal, fut fait Gouverneur de Ceuta. Cette Place, située à la bouche du Détroit de Gibraltar, étoit possédée depuis plus de huit cens ans par les Maures, qui l'estimoient la plus considérable Ville de l'Afrique, tant par ses richesses, que parce qu'ils y avoient établi une célèbre Université, & qu'ils en avoient fait leur Magazin d'armes & de munitions de bouche.

Le Roi s'embarqua le 2 de Septembre pour retourner en Portugal. Il aborda à Tavira dans le Royaume des Algarves, & après avoir licencié ses Troupes, il partit pour Evora, d'où il se rendit à Lisbonne. Depuis son retour il ne s'occupa qu'à établir l'ordre & la tranquilité dans le Royaume. On travailla aussi à faire une Paix perpétuelle avec la Castille. La Reine
1418. Cathérine étoit morte subitement le 2 de Juin 1418. Don Jean II son fils
1419. entra dans sa quatorzième année vers le milieu de l'année suivante, & fut déclaré Majeur. Les Portugais lui envoyèrent alors des Ambassadeurs pour le complimenter, & lui demander ses desseins touchant la Paix perpétuelle. Ce Prince envoya des Ambassadeurs en Portugal, avec ordre de prolonger pour onze ans la trêve.

Les affaires étoient en cet état, lorsque les Portugais songèrent à faire des voyages sur Mer pour découvrir de nouvelles Terres. L'Infant Henri, qui s'étoit addoné à l'étude des Mathématiques, en fut le prémier auteur. Il fit armer deux Vaisseaux, qui cinglèrent vers le Midi, & poussèrent si avant, qu'ils doublèrent le Promontoire d'Atlas: ils allèrent même soixante lieues plus avant, & arrivèrent jusqu'au Cap de Bojador. Pendant dix ans personne n'ôsa doubler ce Cap; mais Henri persuadé qu'on pouvoit encore
1420. aller plus avant, arma en 1420 trois Vaisseaux, qu'il confia à Jean Gonsalves, à Tristan Vaz, & à Gille Annio. Les deux prémiers découvrirent quelques Isles, entre autres celle de Madère. Annio doubla le Cap de Bojador, & ouvrit par-là le chemin de l'Ethiopie Occidentale aux Portugais. Continuant de cotoier l'Afrique, il parvint jusqu'à un Cap, que l'on nomme aujourdhui la Serre-Lionne. Ce Cap est éloigné de celui de Bojador de 360 lieues.

Dans l'espace de 50 ans personne n'ôsa doubler le Cap de la Serre-Lionne; mais on découvrit les Isles Canaries, qu'on croit être les Isles Fortunées des Anciens. Cette découverte fut faite par un Gentilhomme Normand, nommé Jean de Bethencourt, qui les posséda paisiblement le reste de ses jours; il prit même le titre de Roi, & le laissa en mourant à un de ses parens, qui craignant de ne pouvoir les conserver, les vendit à un Comte Espagnol.

1422. En 1422 on changea en Portugal la manière de compter les années. On se

ſe ſervoit de l'Ere de Céſar; le Roi voulut qu'on ſe ſervît déſormais de l'Epoque de Jéſus-Chriſt. Il ſuivit en cela l'exemple de Jean I, Roi de Caſtille, qui avoit imité lui-même celui du Roi d'Arragon.

Tandis que le Portugal jouiſſoit ſi tranquillement des avantages de la Paix, la Caſtille ſe trouvoit remplie de brigues, les Grands ne cherchant qu'à ſe ſupplanter mutuellement. Jean II, que la nature & l'éducation avoient fait le plus indolent de tous les hommes, ſembloit n'être né que pour obéïr & ſe laiſſer gouverner par ſes Favoris. Don Sanche de Rojas, Archévêque de Tolède eut les prémices de ſa confiance, & il continua de règner ſur lui & ſur les Favoris, juſqu'à ce qu'un d'entre eux entréprit de le ſupplanter. Alvare de Lune, qu'une naiſſance équivoque, une enfance obſcure, & une jeuneſſe orageuſe n'empêchèrent pas de parvenir au plus haut dégré de fortune où un particulier puiſſe jamais arriver, commandoit alors la garde du Roi. Sa mère n'étoit qu'une Courtiſane Arragonoiſe. Le Pape Benoit XII voulut bien le reconnoitre pour ſon parent, & contribua à ſon éducation. La Reine lui trouva tant de belles qualités, qu'elle le plaça auprès du Roi.

Alvare s'aquitta ſi bien de ſa commiſſion, que le jeune Monarque n'étoit à ſon aiſe qu'avec ce Favori, par-tout ailleurs il s'ennuioit, même avec la Reine, qui en conçut quelque jalouſie. Le Favori fut bientôt écarté, mais ſon abſence ayant jetté le Roi dans une grande triſteſſe, Alvare ne tarda pas à être rétabli. La Reine réſolut cependant de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Alvare en ayant été averti ſe refugia précipitamment en France. Le Roi parla alors en maitre, & la Reine intimidée fut encore obligée de rappeller Alvare.

Après la mort de la Reine, Alvare penſa à règner ſous le nom & ſous l'autorité de ſon maitre. Il avoit de grands talens pour y réuſſir. Il perſuada au Roi qu'il étoit tems de ſe tirer de la ſervitude où l'Archévêque Don Sanche & ſon Conſeil le tenoient. Le Roi, qui n'avoit alors que quinze ans, déclara qu'il ſe chargeoit ſans reſerve du Gouvernement de ſon Royaume. Alvare s'apperçut bientôt que ſes Rivaux les plus redoutables ſeroient les Princes d'Arragon, Don Jean qui fut bientôt après Roi de Navarre, & Don Henri Grand-maitre de Saint Jaques. Alvare s'unit intimement à Don Henri. Sur ces entrefaites Don Jean ſe rendit à Pampelune pour célébrer ſes noces avec Blanche héritière de Navarre, & veuve du dernier Roi de Sicile. Ce mariage lui fit prendre le titre de Prince de Navarre, juſqu'à ce que ſon Beau-père lui laiſſa en mourant la dignité & l'autorité Royales.

Don Henri chercha bientôt à ſe rendre entièrement maitre du Gouvernement en Caſtille. Dans cette vuë il ſe lia étroitement avec le Connétable Don Ruys Lopez d'Avalos, & après avoir mis une forte Garniſon dans Avila, il ſe jetta bruſquement avec quelques Troupes levées ſecrètement, dans Tordéſillas où étoit la Cour, & conduiſit le Roi à Avila. Là on lui préſenta deux très humbles Requêtes. La première, qu'il lui plût accomplir

son mariage avec la Princesse d'Arragon: la seconde, qu'il voulût bien accorder l'Infante Cathérine sa sœur au Prince Don Henri. Le Roi consentit d'abord au prémier article; on fit venir la Princesse, & on célébra les noces. Quant à la seconde proposition, l'Infante ne voulut pas en entendre parler. Alvare de Lune fut chargé d'adoucir cette Princesse, qui donna enfin son consentement au mariage qu'on lui proposoit. Henri, pour recompenser Alvare, lui fit donner le Comté de Saint Etienne de Gormaz.

Alvare, qui ne cherchoit qu'à mettre le Roi en liberté, trouva moyen de le conduire à Montalban, Château situé sur le Tage, à moitié chemin de Talavéra à Tolède. A cette nouvelle, Henri entra en fureur, & ôsa aller assièger le Roi dans le lieu de sa retraite. Le Prince de Navarre s'étant approché de Montalban avec des Troupes, obligea les rébelles de se retirer. Quelque tems après Don Henri eut l'imprudence de paroitre à Madrid, où étoit la Cour, & d'aller au Château pour saluer le Roi. Il fut arrêté, & conduit dans la Citadelle de Mora. Les biens qu'il possédoit en Castille furent confisqués. Il n'y eut personne qui ne louât le Prince de Navarre de sa fidélité, en poursuivant son propre frère.

1424. Le Comte de Gormaz ayant accepté l'Epée de Connétable, que le Roi lui offrit, devint bientôt le seul dispensateur des graces. La grande élévation de ce Favori mit dans le cœur du Prince de Navarre un retour de sensibilité sur la prison de Henri son frère. Il pressa le Roi d'Arragon de venir
1425. délivrer les Princes du Sang de la tirannie d'Alvare. Le Roi d'Arragon se rendit à Valence, & fit demander au Roi de Castille la liberté de l'Infant Henri. Sur ces entrefaites Don Jean devint Roi de Navarre par la mort de son Beau-père, & ayant eu l'adresse de se faire agréer pour médiateur dans cette affaire, il décida que Don Henri sortiroit de prison, & qu'on lui rendroit ses dignités & ses biens.

1427. Tout cela jetta la Castille dans de plus grands desordres que jamais. Le Roi d'Arragon & son frère Jean se joignirent à la Noblesse, & conspirèrent contre le Roi, sous prétexte d'éloigner le Connétable. Le Roi se vit dans une espèce de nécessité de souscrire aux conditions qu'on lui imposa, & d'éloigner Don Alvare. Celui-ci céda à la tempête sans en être abbatu. L'abbatement & la langueur du Roi firent bientôt juger le retour du Con-
1428. nétable nécessaire, & même infaillible. Il fut rappellé, & après son retour il réduisit les deux Princes à la triste nécessité de se retirer l'un dans son Royaume, l'autre en Arragon auprès du Roi Alfonse. Le desespoir de Don Henri, & les plaintes du Roi de Navarre, obligèrent Alfonse d'entrer dans leur querelle, de sorte qu'il ne prétendit rien moins que d'obliger le Roi de Castille à lui livrer son Favori. Le Connétable se vit bientôt en état de faire
1429. tête à toutes les forces d'Arragon & de Navarre. On attaqua en même tems l'Arragon, la Navarre, & les Places qui appartenoient en Castille aux Princes ligués; la plupart furent prises, & données aux principaux Seigneurs, pour les attacher constamment aux intérêts de la Cour. On porta le fer & le feu jusqu'aux portes de Pampelune. Mont-réal, Xativa, Hariza, &

& plusieurs autres Villes furent emportées dans le Royaume d'Arragon (*).

Le Roi d'Arragon devenu plus modeste demanda la Paix au Roi de Castille. Le Roi de Navarre suivit cet exemple. Leur demande ne fut point écoutée. Le Roi de Castille, après avoir fait publier un Edit de confiscation de toutes les Terres, Villes, Droits, Seigneuries & Appanages, qui appartenoient dans toute l'étendue de son Royaume aux quatre Princes d'Arragon, à leurs femmes où à leurs enfans, marcha à de nouvelles conquêtes avec une Armée encore plus nombreuse que l'année précédente. 1430. Tout plia devant lui. La Frontière de Navarre étoit déja entamée par la prise de la Guardia, lorsque le Roi d'Arragon fit proposer une Trêve de cinq ans à des conditions si avantageuses, que le Connétable lui-même ne put pas les rejetter.

Le Roi de Castille s'étant imaginé que la Reine mère étoit la cause des troubles de l'Espagne, la fit enfermer dans le Monastère de Tordésillas; mais on la remit bientôt en liberté à la prière du Roi de Portugal.

L'année suivante le Roi de Castille marcha en personne contre les Infidèles à la tête d'une puissante Armée. 1431. Il s'avança jusqu'aux portes de Grénade, après avoir ruiné tout le Païs par où il avoit passé. On en vint à une Bataille, où les Infidèles perdirent plus de dix mille hommes. Après cette victoire, le Roi retourna en Castille.

Ce fut à la fin de cette Campagne qu'on changea en une Paix perpétuelle la Trêve qui avoit été faite pour onze ans entre la Castille & le Portugal. Ainsi finirent les divisions qui agitoient ces deux Royaumes depuis un grand nombre d'années. Don Juan Roi de Portugal, dont les infirmités augmentoient de jour en jour, mourut à Lisbonne le 14 d'Aout de l'année 1433. 1433. Ce Prince fut grand Capitaine, grand homme d'Etat, en un mot un grand Roi, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il eut pour enfans, Donna Blanche, & Don Alfonse, qui moururent jeunes; Don Edouard, son successeur; Don Pèdre, Duc de Conimbre; Henri, Grand-maitre de l'Ordre de Christ; Don Juan, Grand-maitre de l'Ordre de Saint Jaques; & Don Ferdinand, qui mourut misérablement dans l'esclavage en Afrique.

On attribue à Don Pèdre l'invention de la Guitarre. Ce Prince composa plusieurs Ouvrages en prose & en Vers. Il voyaga en plusieurs parties du monde. Henri s'adonna tout entier à l'étude de la Navigation & des Mathématiques. Il obtint du Pape Martin V, que tout ce que les Portugais découvriroient depuis le Cap de Bojador jusqu'aux Indes, appartiendroit à la Couronne de Portugal, ce qui fut depuis confirmé par d'autres Papes, sur-tout par celui qui marqua la fameuse Ligne de Démarcation. Don Juan épousa Isabelle fille du Comte de Barcelos, prémier Duc de Bragance son frère naturel.

Le

(*) Ces Villes se trouvent marquées dans la Carte qu'on trouve ci-après du Royaume d'Arragon. Voyez l'Article Arragon.

Le lendemain qu'on eut déposé le corps de Don Juan dans la grande Eglise de Lisbonne, Edouard son fils fut proclamé Roi de Portugal. Immédiatement après son Couronnement il se rendit à Sintra, où Don Alfonse son fils, qui n'avoit pas encore vingt mois, fut reconnu pour légitime héritier de la Couronne.

1434. La Peste affligea Lisbonne en 1434, ce qui obligea le nouveau Roi de se rendre à Leiria, où les Députés du Peuple & les Gouverneurs des Places
1435. vinrent le trouver, pour lui prêter le serment de fidélité. L'année suivante il apprit avec chagrin que le Roi de Naple & l'Infant Henri avoient été faits prisonniers sur Mer par le Duc de Milan. Henri eut le bonheur de recouvrer sa liberté, & de revenir en Portugal. Ce Prince, toujours occupé de nouvelles conquêtes, engagea son frère Ferdinand à demander au Roi la permission de passer en Afrique, pour y enlever quelque Place aux Maures. On fit tant d'instances auprès du Roi, qu'il consentit à tout ce qu'on voulut de lui pour l'éxécution de ce projet.

1436. Les Etats furent assemblés à Evora, pour faire contribuer le Peuple à l'armement qui devoit se faire. Les Infans Don Pèdre, Don Juan, & le Comte de Barcelos réprésentèrent que la guerre qu'on alloit entreprendre étoit injuste, & d'ailleurs ruineuse pour l'Etat. Le Peuple en murmura aussi hautement. Le Roi eut bien des scrupules au sujet de cette expédition, mais ceux qui vouloient la guerre trouvèrent moyen de le rassurer.

La Flotte, qu'on avoit équippée, mit à la voile le 22 d'Aout. Elle arriva le 26 du même Mois à Ceuta, où Don Pèdre de Ménésès commandoit encore. On arriva devant Tanger le 23 de Septembre. Il y avoit dans cette Ville environ sept mille hommes en état de porter les armes. Zalabenzala, le même qui avoit défendu Ceuta, en étoit Gouverneur. Il y avoit déja dix jours qu'on assiègeoit la Place, lorsque les Maures vinrent pour la secourir avec dix mille Chevaux, & quatre-vingt dix mille hommes d'Infanterie. Les Infidèles reçurent encore de nouveaux secours, & leur nombre monta enfin à cent-trente mille hommes.

Les Portugais remportèrent d'abord quelques avantages, & ayant fait prisonniers deux Maures, on apprit d'eux que les Rois de Fez, de Maroc & de Tafilet, marchoient à grandes journées au secours de la Ville avec cent mille Chevaux, & un nombre prodigieux d'Infanterie. On apperçut en effet le lendemain les montagnes voisines couvertes de Troupes. On en vint plusieurs fois aux mains, & presque chaque fois les Infidèles furent repoussés avec perte. On en vint à une négociation. Les Maures demandèrent que les Portugais leur rendissent Ceuta, & qu'ils leur remissent leur artillerie, leurs armes & leurs bagages. Pour la sureté du Traité, les Chrétiens livrèrent des Otages, du nombre desquels fut Ferdinand, pour l'article qui regardoit la reddition de Ceuta; & les Maures donnèrent un des fils de Zalabenzala.

Après cet accord, l'Infant Henri fit partir les Troupes pour le Portugal; mais pour lui, il résolut de n'y point retourner, qu'il n'eût délivré son frère Fer-

Ferdinand des mains des Infidèles. S'étant rendu pour cet effet à Ceuta, il y tomba dangereusement malade. L'Infant Don Juan ayant appris l'infortune que ses frères venoient d'essuier, mit à la voile, & alla à Ceuta trouver l'Infant Henri. Ils résolurent que Don Juan iroit à Arzilla avec le fils de Zalabenzala, qu'il proposeroit d'échanger contre l'Infant Ferdinand, en faisant entendre aux Maures, qu'ils ne devoient point espérer d'autre rançon. Cette proposition ayant été rejettée par les Infidèles, Don Juan revint en Portugal, & y amena le fils de Zalabenzala avec quelques autres prisonniers Maures. Henri revint aussi en Portugal, mais n'ayant ôsé paroître à la Cour, il se retira dans le Royaume d'Algarve.

Le Roi étoit à Santarem, lorsqu'il reçut la prémière nouvelle de la défaite des Infans. Il en fut pénétré de douleur. Les Maures demandoient pour la liberté de l'Infant Ferdinand, qu'on leur rendît Ceuta. Les Etats ayant été assemblés, on y résolut de refuser cette Place aux Maures, & de laisser l'Infant dans son esclavage. Les Infidèles transferèrent alors Ferdinand d'Arzilla à Fez, où il fut resserré encore plus étroitement qu'il ne l'avoit été à Fez. Il y resta jusques en 1443, & il y mourut le 5 de Juillet, âgé de 41 ans. 1438.

Le Roi Edouard mourut de Peste le 18 ou le 19 de Septembre 1438, âgé de 37 ans, dont il avoit règné cinq. Il avoit épousé Donna Eléonore d'Arragon & de Sicile, dont il eut plusieurs enfans. Alfonse V fut l'ainé de tous, & succéda à son père. Ferdinand son frère, Duc de Viséo, Grand-maitre de l'Ordre de Christ & de Saint Jaques en Portugal, Connétable du Royaume, épousa Donna Béatrix fille de l'Infant Don Juan son oncle, dont il eut plusieurs enfans. Philippe, mort dans l'enfance, étoit le troisième fils d'Edouard. Eléonore sa sœur fut mariée à Frédéric IV, Duc d'Autriche, & puis Empereur, de qui descend toute l'auguste Maison d'Autriche. Donna Cathérine étoit le cinquième enfant d'Edouard. La Princesse Jeanne, troisième fille du feu Roi épousa Henri IV Roi de Castille, surnommé l'Impuissant.

Le Roi Edouard étoit un Prince d'un grand mérite. Il aimoit & protegeoit les Sciences. Il composa quelques Ouvrages, où l'esprit, le bon sens, & le savoir brilloient également. Il étoit propre à tous les éxercices qui demandent de la force & de l'adresse. Personne ne se servoit mieux que lui de l'Epée & de la Lance. Il parloit avec tant de grace, qu'il entrainoit dans ses sentimens tous ceux qui l'écoutoient.

Alfonse V, Roi de Portugal, n'avoit que six ans, lorsqu'il monta sur le Trône. La Reine Eléonore sa mère avoit été chargée par le Roi son époux de la Régence; mais les Portugais n'ayant pas été contens de son gouvernement, déférèrent toute l'autorité à l'Infant Don Pèdre jusqu'à la majorité du Roi. Ce Prince commença sa Régence par délivrer Lisbonne de quelques impositions onéreuses. La Reine, qui s'étoit retirée à Sintra, ne négligea rien pour lui susciter des ennemis. Elle implora le secours des Infans d'Arragon ses frères. S'étant ensuite retirée à Crato, elle écrivit aux Magis- 1439.

giſtrats des principales Villes, afin de les engager à prendre les armes pour ſa défenſe.

Crato & tout ſon territoire arma par ſes ordres; &, pour achever d'irriter le Régent, elle fit écrire contre lui & ſon gouvernement une Lettre pleine d'invectives. Alors Don Pèdre crut ne devoir plus rien ménager. Il leva des Troupes. La Reine appella à ſon ſecours les Caſtillans, qui entrèrent dans le Portugal, où ils cauſèrent de grands ravages. Don Pèdre ſe mit en marche pour aller aſſièger la Reine à Crato. Cette Princeſſe en ayant été avertie, paſſa en Caſtille avec ceux qui étoient dans ſes intérêts. Sur ces entrefaites le Régent ſongea à fiancer le Roi, qui n'avoit que neuf ou dix ans, avec la Princeſſe ſa fille qui n'en avoit que ſept ou huit. A ces fiançailles ſuccédèrent de nouvelles négociations; mais elles ne rétablirent pas la tranquilité dans le Royaume.

Les affaires de Caſtille n'étoient guère en meilleur état que celles de Portugal. Lorſque la Trêve, qui avoit été faite entre le Roi & les Princes d'Arragon, fut ſur le point de finir, le Roi de Navarre minuta un projet de paix qui fut envoyé au Roi, & dont les principaux articles portoient: Que Blanche, fille ainée du Roi de Navrrre, épouſeroit Henri Prince des Aſturies, fils ainé du Roi de Caſtille; que le Roi de Navarre donneroit à la jeune Princeſſe pour ſa Dot Médina del Campo, Roa, Olmédo, & qu'il lui cederoit toutes ſes prétentions ſur le Marquiſat ou Duché de Villéna; que le Roi de Caſtille payeroit au Prince Don Henri pour la Dot de l'Infante Cathérine ſa femme cinquante mille florins, & pour les Terres qui avoient été confiſquées ſur lui cinq mille florins annuels ſa vie durant; que les Places, qui avoient été priſes dans la dernière guerre ſur les Frontières des deux Royaumes, ſeroient reſtituées.

1440. Le mariage de Blanche avec le Prince des Aſturies forma entre le Gendre & le Beau-père une liaiſon funeſte au Roi & à l'Etat. Le jeune Prince, ſéduit par les fauſſes careſſes du Roi de Navarre, demanda d'abord que le Roi chaſſât d'auprès de ſa perſonne ceux que le Connétable y avoit placés. Il appuia enſuite une Requête par laquelle les Princes & les Seigneurs confédérés demandoient avec hauteur qu'on fît le procès au Connétable, & que par proviſion on le dépouillât de ſes Charges. Le Roi n'ayant pas voulu faire de réponſe ſur ce dernier article, le Prince quitta la Cour, & ſa retraite fournit un prétexte aux Mécontens pour déclarer la guerre au Connétable.

1441. Le Connétable arma de ſon côté, & quelques Seigneurs qui étoient encore ſes amis, vinrent à ſon ſecours avec leurs Vaſſaux. On attaqua des Villes de part & d'autre, & on livra des Combats. Le Roi de Navarre ne prit d'abord ouvertement aucun parti dans cette guerre, mais ayant appris que Don Henri ſe trouvoit aſſiégé dans le Château de Torrijo par toutes les forces du Connétable, il quitta le Roi & courut au ſecours de ſon frère. Le Roi ſaiſit ce moment pour rejoindre le Connétable, avec lequel il alla s'enfermer dans Médina del Campo. Le Navarrois s'étant alors mis à

la

la tête des Confédérés, vint camper avec une nombreuse Armée devant Médina, après s'être rendu maitre d'Olmédo. Le Prince des Asturies étoit avec le Reine sa mère dans le Camp des Conjurés, & il avoit auprès de lui un Favori nommé Pachéco, qui, oubliant qu'il devoit sa fortune au Connétable, vouloit achever de perdre ce Ministre pour prendre sa place dans l'administration de l'Etat.

Comme le Roi de Navarre avoit des intelligences dans la Ville, les Princes Arragonois trouvèrent moyen d'y entrer avec des Troupes, & de se rendre maitre de la personne du Roi, qu'ils traitèrent cependant avec tous les dehors de la soumission la plus respectueuse. Le Connétable avoit eu le bonheur de se sauver par une porte souterraine qui donnoit dans la campagne. Après qu'on eut examiné les griefs qu'on produisoit contre lui, on porta une Sentence rigoureuse par laquelle il étoit condamné à six ans d'éxil dans une de ses maisons. Le Connétable n'eut point d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Les Princes se virent par-là maitres ab- 1442.
solus des graces & des emplois, qu'ils distribuèrent de concert pour attacher la Noblesse à leur fortune. Ils eurent soin de faire garder le Roi à vue par des Courtisans affidés, qui ne le laissoient jamais s'entretenir seul avec des personnes suspectes au nouveau Gouvernement. Toutes ces mesures prises avec tant de précautions n'empêchèrent pas un nouveau changement de scêne. Le Prince des Asturies se laissa enlever de la Cour par son Fovori, 1443.
que le Connétable avoit gagné, & se retira à Avila. Le Roi, qu'on tenoit alors comme en prison, trouva moyen de se sauver, & d'aller joindre son fils.

Le Roi de Navarre ayant alors perdu tout son crédit, se vit dans la nécessité de se retirer dans son Royaume, & Don Henri son frère en Arragon, 1444.
bien résolus cependant de ne pas encore abandonner la partie. Ils reparurent en effet la campagne suivante, & s'emparèrent d'Olmédo (*). Le 1445.
Roi ayant levé des Troupes marcha à leur rencontre. On en vint aux mains, & la victoire se déclara en faveur du Roi. Don Henri fut blessé, & la plupart des Seigneurs conjurés furent faits prisonniers. L'Infant mourut quelques jours après de sa blessure. La Reine Eléonore Douairière de Portugal, qui avoit été obligée de se retirer à Tolède, & sa sœur la Reine de Castille étoient mortes peu de jours avant la Bataille d'Olmédo, toutes deux subitement, & toutes deux avec des symptomes qui ne permirent pas de douter qu'elles n'eussent été empoisonnées. On regarda la mort de ces deux Princesses comme l'ouvrage de Don Alvare.

Les Rébelles pris à la Bataille d'Olmédo furent condamnés à la prison ou 1446.
à l'éxil. Leurs biens furent confisqués, & le Connétable s'en servit utilement pour recompenser ses créatures, & s'en faire de nouvelles. Pachéco se fit donner le Marquisat de Villéna. Le Connétable obtint la Grande Maitrise de Saint Jaques, vacante par la mort de Don Henri.

Le Roi de Navarre, pour hâter la ruine du Connétable & le rétablisse- 1447.
ment

(*) On parlera ci-dessous de cette Ville.

ment des Castillans refugiés dans son Royaume, fit des Levées dans toute l'étendu de la Navarre, & on donna en même tems les ordres pour en faire en Arragon. Les Maures profitèrent de la division des Chrétiens pour réparer les pertes qu'ils avoient faites dans les dernières guerres. Le Connétable leur laissa faire des sièges & prendre des Villes en Andalousie, tandis qu'il marcha avec toutes ses forces contre les Rébelles. Ceux-ci furent obligés de se retirer en Arragon, où le Roi de Castille les poursuivit avec une Armée nouvelle. Les Arragonois ayant obtenu une trêve de six mois, le Roi de Castille envoya une partie de son Armée contre les Maures, & l'autre sur la frontière de Navarre, où il reprit quelques Places qui s'étoient rendues à l'Ennemi.

1448. Le Roi de Navarre honteux de sa défaite délibéra à Saragoce sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il conservoit toujours des intelligences à la Cour de Castille, il se flatta que la rivalité d'Alvare & de Villéna ne manqueroit pas de mettre de la division entre le Roi & le Prince des Asturies. Le Prince étant effectivement entré dans un nouveau complot, quitta la Cour qui se tenoit alors à Madrid, & se retira à Ségovie. En même tems le Comte de Bénaventé, que le Connétable vouloit faire mourir, fut enlevé de sa prison par les Conjurés, qui le ramenèrent dans ses Terres, où il arma ses Vassaux, & chassa les Troupes du Roi qui assiègeoient une de ses Places.

L'incendie gagna bientôt tout le Royaume. Les Navarrois y faisoient des courses, & mettoient tout à feu & à sang sur les Terres de ceux qui suivoient le parti du Connétable & de la Cour. Sarmiento, Gouverneur de Tolède, livra cette Place au Prince des Asturies, après en avoir refusé l'entrée au Roi. D'un autre côté les Maures étoient aux portes de Séville & de Cordoue, & se disposoient à faire le siège de cette dernière Place. Les Conjurés s'étant assemblés à Arévalo, il y fut arrêté que les Troupes se rendroient à Pennafiel pour entrer en action sous les ordres du Prince des Asturies. Le Connétable fut encore assez heureux pour dissiper cet orage.

1450. Le Prince des Asturies honteux des demarches, qu'on lui avoit fait faire, se reconcilia avec le Roi son père, & rendit ses bonnes graces au Connétable. Celui-ci se piquant de générosité fit rappeller les transfuges, auxquels on restitua toutes les Terres qu'on leur avoit confisquées. Bientôt après la guerre s'alluma avec violence en Navarre, ce qui ne contribua pas peu à rendre à la Castille son ancienne tranquilité.

1451. Le Connétable ne se vit pas plutôt maitre absolu du Gouvernement, qu'il traita le Roi avec hauteur, le Prince avec mépris, les Grands avec insolence, & le Peuple avec dureté. Le Roi, qui commença alors à le craindre, cessa bientôt de l'aimer. La prémière demarche d'Alvare, après la Bataille d'Olmédo, avoit été de conclurre le mariage du Roi sans qu'il en sçût rien, avec Isabelle de Portugal. Il comptoit alors sur tout le crédit de la nouvelle Reine; mais cette Princesse fut assez fière pour ne vouloir pas dépendre d'un Sujet. Elle entretint d'abord la jalousie des Grands, elle appuia

puia leurs plaintes, & se plaignit à son tour d'un Ministre qui méconnoissoit ses maitres.

Il n'étoit pas aisé de se défaire d'un Favori, qui étoit maitre des Trésors 1452.
de l'Etat, & qui avoit à lui des Places très fortes. La Reine fut cependant assez courageuse pour entréprendre de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Elle en parla elle-même au Roi, & elle lui peignit avec des couleurs si odieuses la tirannie de son Ministre, que ce Prince prit enfin la résolution de le perdre.

La Cour étoit alors à Burgos. Le Roi ayant appellé le Connétable: *Al-* 1453.
vare, lui dit-il, *il est à propos & pour vous & pour moi, que vous vous retiriez; le mecontement est général, & la révolte prête à éclater; mon parti est pris, je vas former un Conseil qui sera composé des Grands du Royaume, si vous m'aimez & si vous aimez l'Etat, dérobez-vous au plutôt à la haine publique, qui de vous rejaillit sur moi.* Le Connétable, au-lieu de profiter de cet avis, répondit insolemment au Roi qu'il ne lui obéïroit pas, & il se retira chez lui, comme si il n'eût eu rien à craindre. Il se promenoit dans une gallerie qui donnoit sur la rivière, lorsqu'Alfonse Pérez de Rivéro, Secrétaire du Roi vint le voir. La vue d'Alfonse le jetta dans une espèce de phrénésie; il court à lui, le poignarde, & sur le champ précipite le cadavre dans le courant de l'eau. Cette action barbare, qui se commit le Vendredi Saint, le rendit encore plus odieux. Le lendemain à la pointe du jour sa maison fut investie, & après qu'il eut fait quelque résistance, il se mit lui-même entre les mains des Gardes, qui le conduisirent dans la Citadelle de Portillo.

On instruisit bientôt le procès du coupable, qui fut convaincu d'empoisonnement, de maléfice, d'injustice, de révolte, de péculat, & de crime de lèze-Majesté. Ayant été condamné à avoir la tête tranchée, on le transféra de Portillo à Valladolid, où tout étoit prêt pour une si grande éxécution. Il fut conduit au lieu du supplice, monté sur une Mule, & précédé par un Crieur public, qui annonçoit à haute voix ses crimes & sa condamnation. L'échaffaut étoit dressé dans la Place publique. Alvare y porta un front sérein, & ses ennemis ne purent s'empêcher de l'admirer. S'étant mis à genoux, il abatit son colet, & reçut avec intrépidité le coup de la mort.

Cette éxécution fit entièrement changer la face des affaires en Espagne. Comme le Roi avoit besoin d'un Conseil, il en forma un à la tête duquel il mit l'Evêque de Cuença, homme ferme, & desintéressé, qui mit son maitre en état de se faire respecter par les Grands du Royaume.

Il se passa dans ce même en Castille une scêne, qui scandalisa toute l'Espagne, & qui causa au Roi un chagrin mortel. Depuis plusieurs années la voix publique accusoit d'impuissance Don Henri Prince des Asturies, qui avoit épousé Blanche Infante de Navarre. Ce Prince, alors âgé de trente ans, passoit pour un des hommes des mieux faits de son siècle, & il avoit un air si martial, qu'on l'auroit pu prendre pour un Héros, s'il eût pu cacher sa

molleſſe & ſes mœurs efféminées. Dès l'âge de quatorze ans, il ſe livra avec tant d'ardeur aux prémiers déſirs de la Nature, qu'il ceſſa d'être homme, avant qu'il eût commencé de l'être; &, ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que l'épuiſement que lui cauſa la volupté ne lui ôta point un penchant deſordonné que ſa foibleſſe deſavouoit. Pachéco, qui avoit été fait Marquis de Villéna, vint à bout de faire diſſoudre le mariage du Prince, & de lui faire épouſer enſuite la Princeſſe Jeanne fille d'Edouard Roi de Portugal.

1454. Le Roi, qui ſe reprochoit les déréglemens où ſa trop grande indulgence avoit précipité le Prince des Aſturies, fut ſi pénétré de ce dernier opprobre, qu'il tomba tout-à-coup dans un abatement & dans une langueur qui le conduiſirent au tombeau. Il mourut à Valladolid le 20 de Juillet, âgé de 50, ans, dont il avoit règné 48. Il laiſſoit à la merci de ſon Succeſſeur une jeune Reine avec deux enfans au berceau; mais par ſon Teſtament il nommoit l'Infant Alfonſe Grand-maitre de St. Jaques, & Connétable du Royaume; il léguoit à l'Infante Iſabelle la Ville de Cuellar avec une groſſe ſomme d'argent; & il aſſignoit à la Reine pour ſon Douaire les Villes de Soria, d'Arévalo & de Madrigal, avec leurs Territoires & leurs dépendances.

Henri IV, ſurnommé l'Impuiſſant, fit regretter ſon prédéceſſeur. Le
1455. commencement de ſon règne flatta d'abord l'eſpérance publique. Les Etats ayant été aſſemblés à Cuellar, les Grands qui avoient été diviſés pendant le règne précédent, s'y rendirent ſur la foi qu'on leur avoit donnée d'une amniſtie. On y réſolut d'aller attaquer les Maures de Grénade avec toutes les forces du Royaume, & en moins d'un mois il ſe forma une Armée de cinquante mille hommes ſous les murs de Cordoue. Henri alla d'abord ſe mettre à leur tête, & après avoir fait une irruption dans le territoire de Grénade & dans la Plaine de Malaga, il entra dans Séville, où il célébra ſes noces avec l'Infante de Portugal. Ce mariage avoit été arrêté dès lannée 1453, mais on avoit été obligé d'en différer l'exécution. Cette Princeſſe étoit belle, bien faite, galante, ſpirituelle, & n'avoit encore que dix-ſept ans.

La Reine de Portugal, fille de l'Infant Don Pèdre, qui avoit été Régent du Royaume, ne ſurvêcut que peu de tems au mariage de l'Infante Jeanne. Elle mourut à Evora le deuxième de Décembre. Sa mort parut prématureé, & on ne douta preſque pas qu'elle n'eût été empoiſonnée par les ennemis de ſon père. Dès l'an 1447 Alfonſe V avoit commencé à ſe défier de ſon Beau-père, & à lui donner toutes ſortes de mortifications. Cette conduite du Roi à l'égard de Don Pèdre augmenta l'audace de ſes ennemis, qui étoient en grand nombre, & ſur-tout du Comte de Barcelos.

Don Pèdre fut obligé de ſe retirer à Conimbre, dont il étoit Duc. Le Roi, obſédé de tous côtés par les ennemis de ce Prince, fit publier un Edit par lequel il le traitoit de rébelle & de traitre à ſa patrie. Pour irriter davantage le Roi, on lui fit entendre que le Connétable du Royaume, Don Pèdre fils du Duc de Conimbre, avoit pris les armes dans les terres dépendantes de l'Ordre d'Avis, dont il étoit Grand-maitre, & qu'il

avoit fait un Traité avec les Castillans, par lequel il s'engageoit de les introduire dans le Portugal. La Reine fille du Duc de Conimbre, emportée par la tendresse qu'elle ressentoit pour son père, l'avertit que le Roi son époux iroit l'assiéger dans Conimbre. A cette nouvelle, le Duc sortit de Conimbre, & alla joindre ses Troupes. Le Rendez-vous étoit au célèbre Monastère de la Bataille. Le Duc s'avança vers Santarem, où le Roi étoit alors.

L'Armée du Roi ne tarda pas à paroitre. Elle investit celle de Don Pèdre, & l'attaqua avec toute la vigueur possible. Au plus fort du combat Don Pèdre reçut à la gorge un coup de fleche, dont il mourut peu de tems après. Presque tous ceux qui l'avoient suivi furent tués sur le champ de bataille. Ainsi finit ce malheureux Prince, qui, quoiqu'innocent des crimes dont on l'accusoit, étoit toujours coupable d'avoir pris les armes.

Lorsque le Roi fut de retour à Lisbonne, on y massacra impitoiablement tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de Don Pèdre, & leur race fut déclarée incapable de posséder aucune Charge jusqu'à la quatrième génération.

Cette déclaration n'assouvit point la haine des ennemis de Don Pèdre. Ils voulurent encore sacrifier la Reine sa fille à leur fureur, en persuadant au Roi qu'il étoit de son honneur de la répudier; mais voyant que la tendresse qu'il avoit pour elle triomphoit de leurs calomnies, & craignant d'ailleurs que cette Princesse ne se servît de sa faveur pour tirer vangeance des outrages qu'ils lui avoient faits, ils la prévinrent en l'empoisonnant. Telle fut du moins l'opinion commune en Portugal, touchant la mort de cette Reine.

Henri, Roi de Castille, après avoir célébré ses noces avec l'Infante de Portugal se mit en route à la tête de son Armée. Les Grénadins s'attendoient à un siège; mais le Roi après s'être campé avantageusement à l'entrée de la Plaine, se contenta d'enlever les grains, & de détruire les Villages. Il ne voulut jamais qu'on en vînt aux mains avec les Maures. Il vouloit, disoit-il, venir pendant trois campagnes consécutives faire la moisson dans tout le Territoire de Grénade, afin d'obliger les Barbares à se rendre par famine. Une conduite si bizarre fut attribuée à lâcheté. Le Soldat s'échapa bientôt en traits satiriques, & on se feroit saisi de la personne du Roi, pour faire la guerre indépendemment de ses ordres, si l'entréprise qu'on avoit formée pour cette effet n'eût été découverte.

L'année suivante le Roi fit encore la même manœuvre dans l'Andalousie. 1456.
Ses Soldats n'eurent besoin d'autres armes que de la faucile pour couper les blés. Les plaintes éclatèrent encore une fois. Les Officiers lui ayant demandé la permission de combattre, il leur répondit, qu'ils devoient attendre ses ordres & non pas les solliciter, que les plus modestes avant la Bataille sont pour l'ordinaire les plus braves dans le combat, & qu'il préféroit la vie d'un seul de ses Sujets au carnage de plusieurs milliers d'Ennemis. Il ramena son Armée à Cordoue, où il la congédia.

La

1457. La Campagne où l'on alloit entrer devoit être décisive. Le Pape Calixte III y voulut contribuer de tous les trésors de l'Eglise, & publia pour cet effet une Croisade. Le Roi reçut du Légat du Pape un Bonnet & une Epée, que le St. Père avoit bénits la nuit de Noël. Muni des ces armes sacrées, il entra suivi d'une Armée formidable dans la Plaine de Grénade. Les Maures, forts inférieurs aux Chrétiens, étoient campés sous les murs de leur Capitale. Les Croisés demandèrent avec instance qu'on les menât à l'Ennemi. Henri leur fit défense d'en venir aux mains. Malgré cette défense, un Détachement de ses Troupes ayant attaqué les Maures, fut taillé en pièces, & perdit son Commandant, qui étoit le fameux Carcie Lasso de la Véga Chevalier de Saint Jaques. La perte de cet Officier inspira au Roi des désirs de vengeance. S'étant approché de Grénade, on s'empara des Postes circonvoisins, on ravagea toute la campagne, après quoi on fit le siège de Xiména qui fut prise, & tous les habitans passés au fil de l'épée.

Cette perte obligea le Roi de Grénade à demander une Trêve, en offrant de se déclarer tributaire du Roi de Castille. Cette Trêve ne fut pas générale. Henri stipula que les Croisés continueroient la guerre du côté de Jaën, & il s'engagea seulement à retirer son Armée du Territoire de Grénade, & à la congédier. Après la conclusion de ce Traité, Henri fut conduit en triomphe à Madrid, où il se livra tout entier au luxe & à la volupté. Comme il n'y avoit point de Connétable depuis la mort d'Alvare de Lune, il en créa un; &, sans avoir égard aux dernières volontés du feu Roi, qui avoit destiné cette place à l'Infant Alfonse, il la donna à Lucas d'Irançu un de ses principaux confidens.

Les folles dépenses de Henri épuisèrent bientôt ses trésors. Son Palais étoit un lieu de débauche, où le Roi, la Reine, les Maitresses & les Favoris vivoient tous ensemble dans une intelligence scandaleuse. Henri avoit une Maitresse nommée Cathérine de Sandoval, qu'il disgracia, & à qui il confia ensuite le gouvernement d'un célèbre Monastère de Filles. Donna Guyomare prit la place de la nouvelle Abbesse dans le cœur du Roi. Cette fille, qui étoit belle, mais jalouse & impérieuse, causa de l'inquiétude à la Reine. Les deux Rivales s'emportèrent jusqu'à se reprocher l'une à l'autre les plus honteux desordres. La Reine répondit à la Guyomare par des souflets & par des coups de poing; &, pour se vanger de l'indifférence du Roi, elle leva masque, & ne menagea plus son honneur.

La Reine alla plus loin. Bertrand de la Cuéva, qui de simple Gentilhomme étoit devenu Majordome, étoit le plus bel homme & le mieux fait de la Cour. La Reine en fit son amant. Cette intrigue scandalisa toute la Cour, hors le Roi; & comme ce Prince combloit lui-même ce Favori de bienfaits, cela ne manqua pas de faire naitre les idées d'une collusion infame. On prétend en effet que, pour faire cesser les soupçons trop réels de son impuissance, il conduisit lui-même Don Bertrand au lit de la Reine, promettant de reconnoitre & d'avouer les enfans qui naitroient de cet adultère.

Sur

Sur ce fondement l'Infante Jeanne, dont la Reine accoucha quelques années après, fut regardée comme illégitime par une foule de mécontens.

Tel étoit l'état des affaires en Castille, lorsqu'Alfonse Roi de Portugal déclara la guerre aux Infidèles. Résolu de passer en Afrique, il jetta d'abord les yeux sur Tanger, Place qui avoit été si funeste aux Infants Henri & Ferdinand, mais ayant ensuite changé de résolution, il crut qu'il étoit plus convenable d'enlever aux Maures Alcaçar Séguer. Il s'embarqua à Sétubal (*) avec son Armée le dernier jour de Septembre. La Flotte doubla le Cap Saint Vincent, & aborda à Sagrès, d'où on alla à Lagos. Lorsque toute la Flotte fut assemblée, on trouva qu'elle montoit à deux cens vingt Vaisseaux, portant vingt mille combattans. Le 17 d'Octobre on arriva devant Alcaçar (†). Le Roi ordonna aussitôt la descente. On attaqua les Maures, qui étoient sur le rivage, & il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & de blessés. Après ce combat les Portugais attaquèrent la Place avec beaucoup de vigueur. Les habitans épouvantés firent proposer un accommodement. Le Roi demanda qu'ils abandonnassent la Ville, & le lendemain à la pointe du jour les Portugais y entrèrent en triomphe. Le Gouvernement de cette Place fut donné à Don Edouard de Ménésès.

1458. Après cette expédition le Roi se rendit à Ceuta. Lorsqu'on eut appris dans Fez la prise d'Alcaçar, le Roi Maure fit de grands préparatifs de guerre, & le 13 de Novembre il vint se présenter devant cette Place avec trente mille Chevaux & un nombre prodigieux d'Infanterie. Alfonse, qui étoit encore à Ceuta, partit de cette Ville, pour tâcher de faire lever le siège aux Maures; mais ayant vu que la chose étoit impossible, il s'en retourna en Portugal pour y lever de nouvelles Troupes. Les Infidèles donnèrent plusieurs assauts à la Ville, mais ayant été toujours repoussés, & manquant d'ailleurs de munitions, ils furent contraints de se retirer après quarante jours de siège.

1459. L'année suivante le Roi de Fez se présenta pour la seconde fois devant Alcaçar. Son Armée étoit innombrable. Il attaqua la Place avec plus de fureur que jamais; mais ayant trouvé la même fermeté dans les Portugais que la prémière fois, il leva encore le siège, & se retira peu de jours après.

1460. Henri, Roi de Castille, ne fut pas moins heureux dans la guerre qu'il recommença contre les Maures de Grénade. Ce Prince avoit conclu avec eux en 1457 une Trêve, qui fut depuis changée en une Paix perpétuelle. Cette Paix ayant été rompue par les Infidèles, Rodrigue Ponce, fils du Comte d'Arcobriga, marcha contre eux & les défit. Tandis que ce Capitaine & les autres Commandans des Places circonvoisines ravageoient les 1461.

(*) Quelques-uns l'appellent *Saint-Ubes*. On en trouvera ci-dessous une exacte description avec un beau Plan, qui répresente cette Place & son Port.

(†) L'Auteur des *Délices* fait ci-dessous mention d'Alcaçar Voyez la Table.

1461. les environs de Grénade, Don Jean de Gusman prémier Duc de Médina Sidonia, se préparoit à une conquête dont la tentative avoit couté la vie quelques années auparavant au Comte de Niébla son père. A la tête de ses Vassaux & d'un corps de Gendarmerie, que le Roi lui avoit envoyé, il alla se présenter devant Gibraltar, qu'il affama & qu'il prit l'année suivante. Archidona se rendit en même tems au Grand-maitre de Calatrava. Ces pertes obligèrent les Grénadins à demander la paix, qu'ils obtinrent dans la suite, en cedant au Roi de Castille les conquêtes qu'il avoit faites.

Tandis que les Lieutenans de Don Henri faisoient la guerre aux Maures, il étoit lui-même à la tête d'une Armée sur les frontières d'Arragon. Cette guerre lui avoit été suscitée par ses propres Sujets, & voici comment. Don Jean maitre de tous les Etats d'Arragon, & qui avoit été rétabli dans l'entière souveraineté de la Navarre, regrettoit encore les Domaines & les Apanages qu'il avoit autrefois possédés en Castille. L'occasion de les récouvrer lui avoit manqué jusqu'alors, mais il n'étoit pas homme à la manquer dès qu'elle se présenteroit. Les Grands de Castille mécontens de se voir éloignés des affaires, tandis que les honneurs & les graces se répandoient avec profusion sur d'indignes Favoris, ne furent pas longtems sans se communiquer leur chagrin les uns aux autres. Don Alfonse Carillo, Archévêque de Tolède, eut bientôt enrôlé les plus Grands Seigneurs du Royaume, & tous furent d'avis, qu'il falloit porter le Roi d'Arragon à se mettre à leur tête.

Les Conjurés firent avec Don Jean un Traité, par lequel ils promettoient de lui faire restituer les Terres & les Seigneuries qui lui avoient appartenu en Castille; de le rétablir dans l'Apanage de l'Infant Don Henri, qui avoit été tué à la bataille d'Olmédo; de forcer leur Souverain à remettre en possession de leurs dignités & de leurs biens, le Bâtard d'Arragon, le Comte de Castro, & tous ceux qui sous le règne précédent avoient suivi les Princes Arragonois dans leur révolte.

Le Roi d'Arragon promettoit, de son côté d'appuier les demandes des Seigneurs Castillans, & de les dédommager des dépenses qu'ils pourroient faire en poursuivant la reforme du Gouvernement. Il s'obligeoit en même tems à leur donner un équivalent dans ses Etats, en cas que succombant à leur entréprise ils vinssent à perdre leurs Charges & leurs biens. Don Pédro Giron Grand-maitre de Calatrava étoit du nombre des Conjurés, & il paroît par un article du Traité qu'il espéroit de faire entrer dans la Ligue le Marquis de Villena son frère.

L'Archévêque de Seville, qui étoit ennemi juré d'Alfonse Carillo Archévêque de Tolède, eut bientôt découvert toute cette conspiration & le Traité qui venoit d'être conclu entre le Roi d'Arragon & les Grands de Castille. Pour empêcher le Roi d'Arragon d'éxécuter ses desseins, on envoya une Ambassade en Catalogne, pour complimenter le Roi & Don Carlos sur leur réconciliation, & offrir au Prince l'amitié du Roi de Castille, avec l'Infante Isabelle pour épouse. On répresenta à Don Carlos, que le Roi l'amusoit

musoit par de fausses espérances; qu'on ne vouloit pas qu'il eût des héritiers, & qu'on l'empêcheroit lui-même de succéder à la Couronne; qu'il n'avoit alors d'autre ressource que l'alliance du Roi de Castille, mais qu'il devoit se hâter de l'accepter. 1461.

Don Jean ayant été averti des mesures que prenoit la Cour de Castille avec Don Carlos, se livra à toute la fureur de ses soupçons, & jura dès-lors la perte du Prince. Don Carlos fut mandé au Palais, & malgré les avis secrets du malheur, dont il étoit menacé, il prit la résolution de s'y rendre. Il fut à peine entré chez le Roi, que des Officiers s'étant saisis de lui, le conduisirent sous bonne garde dans le Château de Miravet, pendant que d'autres menoient dans une prison séparée Don Jean de Beaumont son ami fidèle.

A cette nouvelle de la détention du Prince, le Conseil de Barcelone, après avoir fait d'inutiles représentations au Roi, rendit une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous les Sujets de la Principauté de prendre les armes pour courir sus aux mauvais Conseillers qui avoient eu part à la détention du Prince. Ce jour-là même l'Etendart Royal & celui de la Principauté furent arborés à la porte du Conseil; &, après avoir ordonné l'armement de vingt Galères, on députa au Roi de Castille pour lui demander un secours de Troupes reglées.

Le Roi d'Arragon étoit à Lérida, lorsqu'on vint l'avertir que l'Armée Catalane étoit en marche pour venir le surprendre. Il tenoit Conseil sur ce qu'il devoit faire, lorsque l'Avant-garde parut & s'empara des portes de la Ville. Au prémier bruit qui s'éleva dans la Ville, il se sauva à Fraga, où il trouva la Reine qui y avoit amené le Prince prisonnier. On lui fit changer de prison deux ou trois fois, & on le confina à la fin dans un Château situé sur une montagne escarpée au milieu d'un désert du Royaume de Valence.

De tous côtés on étoit menacé d'une révolution générale. Ceux qui commandoient l'Armée Catalane s'étoient emparés de Fraga, & soulevoient les Arragonois & ceux de Valence. Les Peuples de Majorque, de Sardaigne & de Sicile étoient sur le point de se soulever; les Beaumontois avoient pris les armes en Navarre, & le Roi de Castille armoit sur la Frontière. Le Roi Don Jean se vit alors obligé de rendre la liberté au Prince. Il fut conduit à Barcelone au milieu des acclamations du Peuple & de la Bourgeoisie. A son arrivée dans cette Capitale il tomba dans une espèce de langueur, & sa santé s'affoiblissant tous les jours de plus en plus, le Peuple accusa la Reine de l'avoir empoisonné pour assurer la Couronne à son fils.

Cependant le Roi de Castille, après avoir commis de grandes hostilités sur les Frontières d'Arragon, conduisit son Armée en Navarre, où il obligea Don Jean lui-même & le Bâtard Alfonse son fils à lever le siège de Lumbières. Il s'empara des fortes Places de San Vincenté, de la Guardia, de los Arços & de Viana. Après ces expéditions il quitta la Navarre, & y laissa des Garnisons avec un petit corps de Troupes.

1461. Lorsque Don Carlos commençoit à surmonter sa mauvaise fortune, il tomba dans un état à faire entièrement désespérer de sa guérison. Il mourut le 23 de Septembre 1461, âgé de 41 ans. Par son Testament il instituoit pour son Héritière au Royaume de Navarre la Princesse Blanche, conformément aux dispositions du Roi son ayeul & de la Reine sa mère. Il léguoit au Roi son père mille florins, qui lui devoient être payés par la Princesse son héritière. Il disposoit de tous ses biens libres en faveur de ses enfans, qui étoient Don Philippe de Beaufort & Donna Anna qu'il avoit eue en Navarre, & Don Juan qui étant né en Sicile deux ans auparavant avoit été le fruit de ses dernières amours. Ainsi mourut Don Charles de Navarre Prince de Viane, que la haine de son père, les persécutions de sa Belle-mère, & l'amour des Peuples ont rendu si célèbre dans l'Histoire d'Espagne.

Après la mort de Don Carlos, le Conseil de Barcelone envoya des Députés au Roi Don Jean pour le supplier de lui envoyer le Prince Ferdinand son fils, promettant de le reconnoitre en qualité de Prince héréditaire & de Lieutenant-Général. Au commencement de Novembre la Reine & Don Ferdinand se rendirent en Catalogne. Le Prince jura à Lérida l'observation des Loix & des Privilèges de la Nation, & dès-lors il commença à exercer la Lieutenance-générale avec la même autorité que le Roi présent auroit eue. De Lérida la Reine & l'Infant se rendirent à Barcelone, où la Reine fut reconnue Tutrice du Prince.

Le Roi d'Arragon conclut peu de tems après la paix avec la Castille. Par le Traité qui fut signé de part & d'autre, on n'éxigea point de lui qu'il renonçât à ses prétentions en Castille, & on lui laissa l'entière disposition de la Navarre. Les Troupes Castillanes qui étoient dans ce Royaume eurent ordre d'en sortir, & on rappella en même tems toutes celles qui étoient en Catalogne ou en Arragon. Don Jean en fut quitte pour laisser en sequestre les Places de la Guardia, de los Arcos, de San Vincenté & de l'Arraga.

Dans la crainte où étoit le Roi d'Arragon que l'Infante Blanche, à qui Don Carlos avoit transmis ses droits sur la Navarre, ne se retirât dans ce Royaume, il la fit enlever de Saragoce, & pendant cinq ou six mois on la promena sous bonne escorte de Province en Province, & de Citadelle en Citadelle. Sur ces entrefaites, le Comte de Foix traitoit du mariage de son fils ainé avec Magdelaine de France sœur de Louïs XI. Celui-ci n'accordoit la Princesse au jeune Gaston de Foix, que sous la promesse qu'il seroit déclaré héritier du Royaume de Naples. Or cette déclaration ne pouvoit avoir lieu, à moins que l'Infante Blanche ne se fît Religieuse, ou qu'on ne l'empêchât de se marier.

1462. Le Roi d'Arragon ayant pris la résolution de sacrifier sa fille ainée à l'ambititon de sa Cadette, chercha les moiens de faire transporter la Princesse hors d'Espagne. L'Infante Blanche avertie de ce qui se tramoit contre elle, conjura son père de ne la pas livrer entre les mains de ses ennemis. Don Jean la quitta sans lui rien répondre, & donna ordre à Péralta le plus dur de

de ses Officiers, de l'enlever par force, & de la conduire vers les Pyrénées. 1462.
Dès la même nuit elle fut transferée dans un Château qui lui appartenoit sur le chemin d'Olite (†) à Roncevaux (*).

Dans un Ecrit daté du 23 Avril 1462, & que la Princesse trouva moien de laisser à Roncevaux, elle protesta de nullité contre toute rénonciation qu'elle auroit faite en faveur de sa sœur Eléonore, des enfans de sa sœur, de l'Infant Don Ferdinand, ou de toute autre personne, si ce n'est, disoit-elle, que ce ne fût en faveur du Roi de Castille ou du Comte d'Armagnac. Ce dernier étoit du Sang de Navarre par sa mère. Lorsqu'elle eut été conduite de Roncevaux à Saint Jean-pié-de-port, & qu'on lui eut annoncé qu'il y avoit ordre du Roi de la mener en Béarn, & de la livrer aux Officiers du Comte & de la Comtesse de Foix, ne doutant plus qu'on ne dût bientôt la faire mourir, elle fit une cession ou donation entre-vifs du Royaume de Navarre & de tous les autres Etats qui lui appartenoient, à Don Henri Roi de Castille. Cette donation est datée du dernier jour d'Avril. La Princesse ayant été remise au Captal de Buch, on l'enferma dans le Château d'Ortez, où deux années d'abandon & de souffrances n'ayant pu terminer sa malheureuse destinée, la Comtesse lui fit donner du poison par une de ses femmes qu'elle avoit mise auprès d'elle pour la servir.

Personne ne révoquoit en doute l'impuissance du Roi de Castille, lorsque le bruit se répandit que la Reine son Epouse étoit grosse. Douze années d'un mariage infructueux avec Blanche de Navarre, & la stérilité de la nouvelle Reine depuis six ans qu'il l'avoit épousée, ne permettoient pas de penser qu'il dût jamais avoir des enfans. Cependant au commencement de l'année 1462 la Reine accoucha d'une fille qui fut nommée Jeanne. La cérémonie du Baptême se fit avec beaucoup de magnificence, & personne ne s'y distingua davantage que Don Bertrand de la Cuéva, Galant de la Reine, que le Roi mit alors au rang des Grands du Royaume en le faisant Comte de Lédesma.

Peu de tems après l'accouchement de la Reine, les Catalans se révoltèrent & déférèrent le titre de Souverain de Catalogne au Roi de Castille, après avoir privé de nouveau Don Jean Roi d'Arragon de tous les droits que lui & les siens pouvoient prétendre sur la Principauté de Catalogne, & sur les Comtés de Cerdagne & de Roussillon, pour avoir attenté à la Liberté de la Nation, renversé ses Loix, & notamment, pour avoir introduit une Armée Françoise dans l'Etat. Henri ayant accepté la Souveraineté qu'on lui offroit, fit marcher en Catalogne une Armée auxiliaire, & donna ordre en même tems aux Garnisons qui étoient sur les frontières de faire des

(†) Olite est une petite Ville située au bord du Cidaço. On en parlera ci-dessous à l'Article OLITE.

(*) Roncevaux est une Vallée fameuse dans l'Histoire de France. L'Auteur des *Délices* en parle amplement dans l'Article où il traite des Routes pour passer de Pampelune en France. Voyez la Table au mot RONCEVAUX.

1462. des diversions en Arragon, en Navarre, & dans le Royaume de Valence.

Don Jean ne parut pas s'inquiéter beaucoup des liaisons que les Barcelonois venoient de prendre avec le Roi de Castille. Après s'être déja rendu maitre de plusieurs Places, on convint d'une suspension d'armes, en attendant que Louïs XI Roi de France jugeât la querelle qui tenoit toute l'Espagne en armes. Lorsque la Trêve eut été publiée, les Troupes du Roi Henri se retirèrent en Castille, l'Armée Arragonoise retourna en Catalogne, Don Jean se rendit à Saragoce, & les François conduisirent le Comte de Foix en Navarre, où les Beaumontois même le reconnurent pour l'héritier présomptif de la Couronne. Les Catalans furent la victime de cette conciliation. Le seul Roi d'Arragon trouva son avantage aux conditions du Traité dont on convint, & le Roi de Castille fut obligé de lui accorder la Paix.

Henri de retour dans ses Etats, y appaisa quelques émotions qui s'étoient élevées en différens endroits, & partit ensuite pour Gibraltar, où il prit possession de ce nouveau Royaume. Ce fut là que le Roi de Portugal vint lui rendre une visite. Ce Prince vouloit engager Henri à faire une diversion, tandis qu'il assiègeoit Tanger à l'entrée du Détroit par mer & par terre. Le Roi de Castille se mit en effet à la tête de son Armée, & la conduisit lui-même sur les terres des Infidèles. La campagne ne dura pas longtems. Ismaël Roi de Grénade ne voulant pas s'exposer à un siège, envoya des Ambassadeurs au Roi de Castille lui demander la Paix. Il fut arrêté que le Grénadin payeroit tous les ans à Henri le même tribut auquel il s'étoit engagé quelques années auparavant.

L'expédition d'Alfonse, Roi de Portugal, n'eut pas un heureux succès. Il ne fut pas plutôt sorti du Port de Lisbonne avec l'Infant Férdinand son frère, qu'une affreuse tempête dispersa la Flotte & faillit à la faire périr entièrement. Il arriva à Alcaçar, après avoir perdu deux Vaisseaux. Delà il envoya Louïs Mendez de Vasconcellos, pour attaquer Tanger par mer, tandis qu'il iroit l'attaquer par terre avec le reste de l'Armée. Ce projet fut changé, & Alfonse, au-lieu d'aller à Tanger, se rendit à Ceuta. L'Infant

1463, & suiv. Ferdinand fut chargé d'attaquer Tanger. Aussitôt qu'il fut arrivé devant cette Place, on monta à l'assaut avec beaucoup d'ardeur. La fleur de l'Armée Portugaise périt dans cette occasion.

Cette perte affligea Alfonse sans pourtant lui faire perdre courage. Etant parti dans le dessein d'aller ravager la campagne d'Arzila, il tua un grand nombre de Maures, en fit plusieurs prisonniers, & vint camper sur les bords de la rivière de Taguardata. Une tempête l'ayant empêché de continuer sa route vers Arzila, il fut obligé de revenir à Ceuta. Là il fut averti qu'il pouvoit faire une prise considérable dans la montagne de Bénazafu. Il partit pour cette expédition à la tête d'environ huit cens Chevaux, & de quelque Infanterie. Don Edouard de Ménésès, que le Roi avoit fait Comte de Viana, eut ordre d'aller reconnoitre l'Ennemi. Il se trouva bientôt assailli avec sa troupe par les Maures. Le combat fut san-

ſanglant & dura juſqu'à la nuit. On reprit les armes le lendemain. Edouard de Ménéſès & pluſieurs autres Seigneurs Portugais y perdirent la vie. Le Roi même ſe trouva dans de grands périls, il eut bien de la peine à gagner Tetuan, d'où il paſſa à Ceuta, & delà il partit pour le Portugal. 1463, & ſuiv.

Le Roi Alfonſe ne fut pas plutôt arrivé à Lisbonne, qu'il ſe rendit ſur les confins de la Caſtille Nouvelle, où il s'aboucha avec le Roi & la Reine d'Eſpagne qui étoient venus à ſa recontre. L'amitié de la Reine pour ſon frère, & du Roi Henri pour ſon allié, ne fut pas le ſeul motif de cette entrevue. Le grand but du Caſtillan étoit de faire avec le Portugais une alliance, qui raſſurât contre les ligues domeſtiques, & contre la guerre qu'on avoit encore à craindre du côté de l'Arragon. On convint effectivement de ſe ſecourir mutuellement en cas d'attaque. Il fut arrêté en même tems qu'Alfonſe, qui étoit veuf, épouſeroit l'Infante Iſabelle, & que le Prince Don Jean fils aîné de Portugal, qui n'avoit encore que huit ans, épouſeroit la Princeſſe Jeanne.

Sur ces entrefaites il s'éleva de nouvelles brouilleries en Caſtille. La plupart des Grands du Royaume ſe trouvèrent engagés dans une révolte contre leur Souverain. Ils convinrent entre eux qu'on ſe rendroit maitre des perſonnes de l'Infant Alfonſe, & de l'Infante Iſabelle; que l'Infant ſeroit déclaré Prince des Aſturies & ſucceſſeur au Trône; qu'on demanderoit l'éloignement de Don Bertrand, Comte de Lédeſma, & qu'on s'aſſureroit de la protection de Don Jean Roi d'Arragon, ſans riſquer cependant la liberté de l'Etat & la fortune des Grands. Des Députés allèrent lui expoſer le plan de la Confédération, lequel il approuva dans tous ſes chefs.

Henri ne fut pas plutôt de retour à Madrid qu'on l'avertit de ce qui ſe tramoit contre lui. Il voulut rappeller les Grands qu'il avoit diſgraciés ou éloignés, mais il étoit déja trop tard. Un jour après le coucher du Soleil, les Conjurés vinrent bruſquement forcer la garde qui étoit au dehors du Palais, & enfoncer les portes. A la prémière allarme le Roi fit retirer les Infans; il ſe retira lui-même enſuite avec le Comte de Lédeſma dans la Tour, où il fut à couvert.

Une demarche que fit le Roi fournit aux Seigneurs un nouveau ſujet de ſe révolter. Il inſtalla le Comte de Lédeſma dans la Grande-maitriſe de Saint Jaques, en vertu d'une Bulle qu'il avoit obtenue du Pape Pie II. Le Peuple ne put voir ſans horreur qu'on dépouillât la Maiſon Royale de la prémière Dignité de l'Etat, pour en revêtir un indigne Favori. Cette nouvelle porta bientôt le ſoulevement dans les Provinces les plus éloignées. L'Amirante entra dans Valladolid où il proclama Alfonſe. On s'aſſura de Burgos, & on engagea ſes habitans à ſigner un Manifeſte, qui contenoit les plaintes ſur leſquelles les Confédérés demandoient que le Roi fît raiſon à ſes Sujets.

Le Roi étoit alors à Valladolid, où l'épuiſement des plus honteuſes débau-

ches

1463, & suiv. ches l'avoit jetté dans une espèce de léthargie. Dans l'extrémité où il se trouvoit on lui proposa de conférer avec les Confédérés, & de chercher quelque voie d'accommodement, avant que d'en venir aux armes. Ce Prince y consentit. L'Amirante & l'Archévêque de Seville s'approchèrent de la Cour, & après bien des négociations, il fut arrêté que le Marquis de Villéna auroit une conférence avec le Roi entre Cigalès & Cabeçon, à quelques lieues de Valladolid. Villéna demanda pour préliminaire du Traité, que l'Infant Don Alfonse lui fût mis entre les mains. Alfonse fut mandé aussitôt, & quelques jours après délivré au Marquis.

Les conditions auxquelles Villéna soumit le Roi étoient tout-à-fait deshonorantes pour ce Prince. Henri s'engageoit à reconnoître son frère pour héritier de la Couronne; &, comme pour se dépouiller lui-même de l'autorité souveraine, il consentoit qu'on nommât quatre Commissaires pour règler les affaires de l'Etat, deux de sa part, & deux de la part des Confédérés. On convint que la Grande-maitrise de Saint Jaques seroit restituée à l'Infant, sur la démission du Comte de Lédesma, qui seroit donné pour otage aux Confédérés, tandis que le Comte de Bénavente viendroit de leur part se livrer au Roi. Pour dédommager Lédesma de ce qu'on lui ôtoit, le Roi lui donna Albuquerque sous le titre de Duché.

Henri, après avoir été faire un tour à Valladolid, revint à Cabeçon (*), & dès le lendemain de son arrivée les Confédérés s'assemblèrent dans la plaine. Le Roi s'y rendit avec le Duc d'Albuquerque. Alfonse fut amené dans une Tente qu'on prépara exprès pour le Roi & pour lui. On nomma de part & d'autre des arbitres, qui travaillèrent à reformer l'Etat à leur manière. Ces Juges prononcèrent une sentence par laquelle ils ne laissoient à Henri que le nom de Roi. Ce Prince cassa la sentence, & se retira à Ségovie. Les Confédérés allèrent à Placentia avec le Prince Don Alfonse.

Henri, après avoir laissé son épouse, sa fille & sa sœur à Ségovie, se transporta à Madrid pour y assembler une Jonte. L'Archévêque de Tolède s'y étant rendu sous de vains prétextes, conseilla au Roi de sommer les Confédérés de rendre Alfonse, & sur leur refus de les pousser à outrance, en les traitant comme Rébelles. Pour étonner les Ligueurs, la Cour se rendit à Salamanque, d'où on leur écrivit à Placentia. Les Confédérés, qui avoient peut-être concerté leur réponse avec l'Archévêque, répondirent par une rénonciation à son obéissance. Ils donnèrent effectivement à entendre que leur dessein étoit d'élever Don Alfonse sur le Trône.

Il ne restoit plus au Roi d'autre parti à prendre que celui de réduire les Rébelles par la voie des armes. Il fut résolu de faire le siège d'Arévalo, & cette Place se trouva bientôt investie. Sur ces entrefaites l'Archévêque rentra dans le parti des Confédérés, qui se rendirent en foule de Placentia à Avila, où ils ne songèrent qu'à achever leur attentat. Pour cet effet ils choi-

(*) Cabeçon est une petite Ville sur la pente d'une Montagne, avec un Fort qui la commande. Consultez la Table au mot CABEÇON.

choisirent hors des murs de la place un lieu commode dans une plaine, où 1465.
on éleva un vaste théâtre, sur lequel on plaça un Simulacre de Don Henri & suiv.
assis sur le Trône, & revêtu de longs voiles de deuil comme un Roi criminel. Il avoit la Couronne sur la tête, le sceptre en main, & l'épée au côté. Le Prince Don Alfonse, l'Archévêque de Tolède & les autres Acteurs, montèrent alors sur l'échafaut, & se rangèrent autour de la statue. Un Héraut lut à haute voix la Sentence qu'on fulminoit contre Henri. C'étoit un Acte en forme, qui lui imputoit des crimes exécrables. Lorsqu'on eut ôté la Couronne au Roi, qu'on lui eut enlevé son épée & son sceptre, & renversé son simulacre, les Conjurés environnèrent le jeune Alfonse, le levèrent sur leurs épaules, & le déclarèrent Roi de Castille. Ce Prince, qui n'avoit alors que douze ans, distribua plusieurs graces, & parut sur ce Trône comique avec des vertus naissantes, qui faisoient voir qu'il méritoit d'être véritablement Roi par des voies légitimes.

Cette scène, approuvée des uns & blâmée des autres, fit plus de bien que de mal à l'infortuné Don Henri. La Cour fit faire des Levées extraordinaires, & elle n'eut pas plutôt écrit aux trois Etats du Royaume, que quantité de Grands accoururent au secours du Roi légitime. On pourvut en même tems à la sureté de l'Infante Donna Jeanne, à qui les Conjurés disputoient le titre de fille du Roi. Cette Princesse âgée de cinq ans fut tirée de Ségovie, pour être confiée aux habitans de Zamora, qui la reçurent avec une pompe extraordinaire. Les factieux de leur côté, après s'être emparés de Pégnaflor, répandirent un Ecrit sanglant contre le Roi au nom de Don Alfonse.

Comme il étoit plus question de combattre que d'écrire, les deux partis se préparèrent vivement à la guerre. Les Royalistes s'assemblèrent à Toro, & les Ligueurs à Pégnaflor, d'où ils se retirèrent à Valladolid. On ne doutoit nullement que tous ces préludes n'enfantassent quelque action d'éclat. L'Armée de Don Henri, quoique ramassée à la hâte, montoit à près de cent mille hommes, & s'étendoit depuis Simancas jusqu'à Valladolid. Dans la crainte où étoient les factieux d'être accablés par une Armée si puissante, ils proposèrent d'entrer en négociation, & on convint enfin d'une Trêve pendant laquelle on travailleroit à un Traité de paix.

Les animosités recommencèrent bientôt entre les deux partis. On reprit les armes de part & d'autre, & on en vint aux mains près d'Olmédo. 1467.
Ce fut l'Archévêque de Tolède qui rangea l'Armée des Ligueurs en ordre de bataille. Don Alfonse étoit monté sur un cheval richement enharnaché, & se faisoit distinguer par un air de valeur fort au-dessus de son âge, tandis que son frère se tenoit caché dans une ville voisine. Le Duc d'Albuquerque animoit les Royalistes en l'absence de Don Henri, & faisoit paroitre un héroïsme qui l'auroit rendu digne d'être l'appui de son Roi, s'il n'eût été l'Amant de la Reine. L'Armée Royale étoit supérieure par le nombre, & celle des Rébelles par le choix. Elles s'ébranlèrent en même tems. Le combat fut long & tumultueux. La nuit ayant séparé les combat-

1467. battans; chacun s'attribua la victoire, & en fit des réjouissances publiques.

Après cette bataille on ne garda plus de mesures, & l'incendie de la guerre devint universel. Les Ligueurs enlevèrent à Henri Ségovie, où étoient tous ses trésors, & qu'il regardoit comme sa dernière ressource. L'affaire fut conduite si sécretement, que la Ville étant livrée aux Ennemis, la Reine, qui y étoit, eut beaucoup de peine à se sauver au Château; quant à Isabelle, comme elle étoit mécontente de son frère, elle ne fut pas fâchée de tomber entre les mains des Ligueurs.

Un évènement imprévû affoiblit furieusement le parti des Rébelles. Don Alfonse se trouvant à Cardegnosa, Bourg situé à deux lieues d'Avila, se trouva fort mal le 4 de Juillet, & mourut le 5, soit de maladie ou de poison. Ce jeune Prince n'avoit pas encore seize ans accomplis, & il en avoit règné près de quatre, si l'on peut appeller règne une rébellion continuelle. Après sa mort plusieurs Seigneurs se rangèrent sous l'obéïssance du Roi légitime. L'Archévêque de Séville & le Comte de Bénavente renouvellèrent leur serment de fidélité.

1468. Le bonheur de Henri ne fut pas de longue durée. Don Jean Roi d'Arragon n'eut pas plutôt appris la mort d'Alfonse, qu'il fit tous ses efforts pour engager les Castillans à consentir au mariage de son fils Ferdinand Roi de Sicile avec Donna Isabelle Infante de Castille. La Reine Jeanne Henriquès ne désiroit pas moins ardemment ce mariage; mais elle n'eut pas la satisfaction de le voir accompli, étant morte le 13 de Février de cette année 1468. Cette Princesse étoit regardée comme une Héroïne dans la politique & dans la guerre, & elle donna effectivement des marques de sa grande capacité en plusieurs occasions.

L'Infante Isabelle aimoit Ferdinand, & on prétend qu'elle travailloit sourdement pour s'assurer à lui. Cette Princesse avoit alors près de 18 ans. Elle sembloit être née pour le Trône. Sa taille bien prise, mais médiocre, ses yeux vifs & verds, sa chevelure blonde & tirant sur le roux, son teint un peu olivâtre, ses traits d'ailleurs assez réguliers la rendoient plus agréable que belle. Elle avoit beaucoup d'esprit, beaucoup de pieté, & une certaine gravité naturelle qui la rendoit respectable. Les Confédérés lui ayant offert le sceptre, elle leur répondit que jamais elle n'entreprendroit de détrôner son frère, & qu'elle seroit contente de règner après lui.

Cette déclaration porta les Confédérés à ménager un accommodement. Dans cette vue ils firent au Roi quelques propositions qui se réduisoient à ces quatre articles. Prémièrement, que l'Infante Isabelle fût déclarée héritière de Castille & Princesse des Asturies. Secondement, que le Roi fit divorce avec la Reine & la renvoyât, aussi bien que l'Infante sa fille en Portugal. Troisièmement, qu'on publiât une amnistie générale pour les Confédérés, & qu'on les rétablît dans leurs biens. Quatrièmement, qu'à ce prix ils reconnoitroient Don Henri Roi de Castille.

Don Henri eut la lâcheté de signer ces articles, auxquels on ajouta seu-

serment qu'Isabelle ne pourroit se marier sans l'agrément de son père, ce qu'elle jura. Comme plusieurs Seigneurs du parti de Don Henri n'avoient eu aucune part à ce Traité, ils s'en plaignirent amèrement, & se retirèrent à Guadalajara, dans la résolution de former une Ligue en faveur de Donna Jeanne contre Don Henri lui-même. 1468.

Lorsque la Reine de Castille apprit ce qui se tramoit à ses dépens, elle se laissa aller à de furieux emportemens. Cette Princesse étoit alors dans le Château d'Alaejos sous la garde de l'Archevêque de Séville. Don Pédro de Castella, neveu de l'Archevêque, lui rendoit de fréquentes visites, & comme elle avoit déja passé toutes les bornes de la pudeur, elle n'eut pas honte de lui déclarer sa passion. Cette nouvelle galanterie devint bientôt publique, & détermina sans doute les Ligueurs à demander qu'elle fût renvoyée en Portugal. Elle eut de Don Pédro deux fils, Don Ferdinand & Don Apostol. Ce fut cet Amant qui s'offrit à favoriser son évasion, & qui la fit effectivement sauver après avoir corrompu quelques Gardes.

L'évasion de la Reine fut cause qu'on pressa la conclusion du Traité en faveur d'Isabelle. On convint qu'elle & son frère se verroient à Guisando, près d'un Monastère, entre Zébréros & Cadahalso. Le Roi, l'Infante, & leur suite se trouvèrent au rendez-vous le 19 de Septembre. Après que Henri eut relevé tous les Seigneurs du serment de fidélité, qu'ils avoient prêté autrefois à Donna Jeanne, l'Infante Isabelle reconnut son frère pour Roi, & Don Henri déclara Isabelle Princesse des Asturies & héritière de Castille. Tout cela se fit en présence des Grands qui firent aussitôt les sermens & les hommages ordinaires. Ce fut là le fondement de la réunion de la Castille & de l'Arragon: ensuite les deux Cours réunies se retirèrent à Casarruvias, d'où le Roi expédia des Lettres dans tous ses Etats, pour rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Don Henri s'étant après cela retiré au Pardo, donna un autre Edit par lequel il ordonnoit aux Gouverneurs, & autres ayant commandement dans les Villes, de les tenir en son nom, d'éxécuter désormais tout ce que le Grand-maitre de Saint Jaques leur ordonneroit.

Cependant le Roi d'Arragon travailloit toujours à faire réussir le mariage de son Fils Ferdinand, Roi de Sicile, avec l'Infante Isabelle. L'entréprise étoit d'autant plus difficile que Don Henri ne vouloit pas y donner son consentement. Il avoit envoyé carte blanche à l'Archévêque de Tolède, comme au Chef de cette importante affaire. Il ne cessoit de combler de présens, d'offres & de promesses, les personnes attachées à la Princesse, ne doutant pas que cette façon de négocier est toujours la plus sure & la plus efficace.

On avoit offert plusieurs autres Partis à Isabelle, mais elle les refusa tous, & donna son consentement en faveur du Roi de Sicile. Le Contrat fut dressé par ceux du Conseil de cette Princesse, & signé le 5 de Mars 1469 par Don Ferdinand à Cervéra, où il étoit alors. Il contenoit dix-huit articles, qui se réduisoient à trois principaux chefs, dont l'un regardoit 1469.

1469. Don Henri, l'autre Donna Isabelle, & le troisième Don Ferdinand. Celui-ci s'engageoit, aussi bien qu'Isabelle, à reconnoitre Don Henri comme Roi tant qu'il vivroit. Il s'obligeoit en même tems à ne rien entreprendre sur les droits d'Isabelle, dès qu'elle seroit devenue Reine, à ne point toucher aux Loix & aux Privilèges des Castillans, & à ne rien faire sans sa participation.

Il n'étoit pas facile de conduire cette affaire jusqu'à la conclusion. Le Roi d'Arragon se trouvoit toujours fort occupé en Catalogne, & n'avoit ni Troupes ni argent. D'un autre côté Don Henri se montroit inéxorable sur le choix d'Isabelle, & ne songeoit qu'à se rendre maitre de sa personne pour décider de sa destinée. Ce mariage n'agréoit pas non plus aux Arragonois, qui craignoient l'agrandissement de leur Souverain.

Comme l'artifice & la diligence sembloient être l'unique moien de faire réussir l'entréprise, Don Jean se détermina à envoyer en Castille Don Ferdinand, déguisé & accompagné seulement de quatre Cavaliers. Ce jeune Prince, âgé alors de 17 ans, arriva heureusement à Valladolid, où il surprit agréablement la Princesse, qui le reçut avec d'autant plus de joie, qu'il avoit fallu surmonter bien des obstacles de part & d'autre. Le 18 d'Octobre on fit la cérémonie du Mariage.

Don Henri étoit à Séville lorsqu'il apprit la nouvelle de ce Mariage. S'étant rendu à Ségovie, il y trouva trois Députés; l'un de Ferdinand, l'autre d'Isabelle, & le troisième de l'Archévêque de Tolède. Ces Députés prièrent humblement le Roi de ne pas refuser son agrément à un Mariage que la nécessité des conjonctures avoit précipité. Don Henri dissimulant son dépit, se contenta de répondre qu'une affaire de si grande importance demandoit qu'on y pensât mûrement. Son dessein étoit de réparer ce qu'il

1470, & suiv. n'avoit pu empêcher, & de chasser Ferdinand de Castille. Dans cette vue on chercha à lui susciter un puissant concurrent, pour l'empêcher de devenir Roi. On écrivit en France, pour engager Louïs XI à demander Donna Jeanne en mariage pour le Duc de Guyenne, ce qui fut aussitôt accepté. Ce mariage étoit déja concerté, lorsque Donna Isabelle accoucha à Duégnas le 2 d'Octobre 1470, d'une fille qui fut nommée Isabelle comme sa mère.

La joie que causèrent les couches d'Isabelle fut troublée par une émeute qui survint à Valladolid entre les vieux & les nouveaux Chrétiens. Ceux-ci appellèrent à leur secours Don Henri, qui se rendit par-là en possession de cette Ville. Après le retour de ce Prince à Ségovie, on hâta les préparatifs de la cérémonie du Mariage de Donna Jeanne; & afin de la rendre plus solemnelle, on choisit une Plaine proche le Monastère de Poular, nommée la Vallée de Loçoya, entre Ségovie & Buitrago (*). Le 26 d'Octobre Don Henri se transporta au lieu marqué avec la Reine son épouse, la Princesse sa fille, les Ambassadeurs de France & toute la

Cour.

(*) Voyez la Table à l'Article Buitrago,

Cour. Donna Jeanne n'avoit pas encore neuf ans accomplis. 1470.
Lorsqu'on fut arrivé au lieu destiné, on y lut un Ecrit, qui contenoit & suiv.
en substance : Que Don Henri, pour pacifier les troubles, ayant déclaré sa sœur Princesse des Asturies, & Isabelle de sa part n'ayant répondu à cette générosité qu'en se mariant contre son serment & contre la volonté de son frère & de son Roi, il revoquoit l'Acte fait en sa faveur, la déclaroit déchue de ses Droits à la Couronne, & la deshéritoit solemnellement; qu'en sa place il reconnoissoit pour son héritière Donna Jeanne, & qu'il entendoit qu'elle fût rétablie dans tous ses Droits.

Après cette déclaration le Cardinal d'Albi somma le Roi & la Reine de jurer, s'ils croyoient véritablement que Donna Jeanne fût fille de Don Henri. L'un & l'autre jurèrent, qu'ils l'avoient toujours regardée comme telle. Cette parole n'eut pas été plutôt prononcée, que les Seigneurs & les Ambassadeurs s'avancèrent pour baiser la main de la nouvelle Princesse des Asturies. Tout ceci n'étoit qu'un préliminaire du Mariage de Donna Jeanne avec le Duc de Guyenne. La volonté du Roi ayant alors été publiée sur ce sujet, le Comte de Boulogne montra aussitôt la Procuration du Duc pour fiancer la Princesse en son nom : surquoi le Cardinal prit la main de la Princesse & celle du Comte, les joignit, & les fit lever en haut à la façon de France.

Après cette cérémonie la Cour reprit le chemin de Ségovie, & les Ambassadeurs prirent la route de France. Cette action d'éclat replongea les Peuples dans une guerre civile. Les Grands, dont l'ambition n'étoit point réfrénée par l'autorité, devinrent autant de petits tirans. Don Pachéco, Grand-maître de l'Ordre de Saint Jaques, livra le Royaume à une déprédation presque générale, se flattant qu'il ruïneroit bien plus sûrement par-là le parti de Ferdinand, & qu'il conserveroit beaucoup mieux ce qu'il usurpoit lui-même, qu'en faisant à ce Prince une guerre ouverte, dont le succès étoit toujours incertain. Dans cette vue il se saisit de la Ville d'Alcaras, Place à sa bienséance, à cause du voisinage de Villéna, Marquisat qu'il avoit donné à son fils. Les guerres particulières n'étoient pas moins fréquentes que les usurpations. Dès que deux Seigneurs avoient quelque mécontentement l'un de l'autre, ils levoient sans aucune cérémonie autant de Troupes qu'ils pouvoient & vuidoient leur différend par les armes.

Dans le tems que Don Henri attendoit avec impatience le Duc de Guyenne, ce Prince sollicité de devenir le Gendre du Duc de Bourgogne, & ne 1472.
sachant pas trop à quel prix il deviendroit celui de Don Henri, s'étoit dégouté de cette dernière alliance sur laquelle le Roi de Castille avoit tant compté. Ce malheureux père outré de douleur de voir sa fille dédaignée, tenta de la marier au Roi de Portugal. Il demanda à Alfonse une entrevue pour délibérer ensemble sur l'alliance qu'il méditoit. L'entrevue se passa entre Elvas & Badajos : mais le mariage projetté par le Roi de Castille manqua entièrement.

1472. Avant cette entrevue, Alfonse Roi de Portugal avoit fait une expédition en Afrique où il enleva Arzila aux Maures. Les Portugais firent à la prise de cette Place cinq mille prisonniers, & un butin considérable, dont le Roi donna une bonne partie à l'Armée. Don Alfonse & l'Infant Don Juan son fils se distinguèrent beaucoup dans cette occasion. Les habitans de Tanger furent si épouvantés de la prise d'Arzila, qu'ils abandonnèrent leur Ville avec leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans. Alfonse n'en eut pas plutôt été averti, qu'il y envoya Don Juan fils du Duc de Bragance, pour en prendre possession, & lui-même y fit son entrée quelques jours après. Après ces deux conquêtes, Alfonse revint en Portugal, où il fut reçu en triomphe.

Cependant le Roi de Castille ne sachant plus quel parti prendre, se vit réduit à renouer avec le Duc de Guyenne, & il y pensoit sérieusement lorsqu'on reçut la nouvelle de sa mort arrivée à Bourdeaux le 12 de Mai 1472. Comme cette mort étoit avantageuse à Louïs XI, on le soupçonna d'en avoir été l'auteur, & d'avoir fait empoisonner son frère par l'Abbé de Saint Jean d'Angeli son Aumonier. Le Roi de Castille privé de tout espoir du côté de la France, tourna encore les yeux vers le Portugal pour tâcher de menager à sa fille un époux Roi; mais la tentative qu'il fit dans la suite ne fut pas plus heureuse que celle qu'il avoit faite dans son dernier voyage à Badajos.

Don Jean Roi d'Arragon commença à respirer cette année après tant de fleaux qui avoient inondé ses Etats. Il avoit réduit Gaston de Foix son Gendre à se retirer au fonds du Béarn, & à se contenter de règner en Navarre après lui. Il avoit vu mourir quelque tems après l'Infant Gaston, fils ainé de son ambitieux Gendre. Ce jeune Prince, âgé seulement de 26 ans, s'étant extrêmement distingué dans un Tournois au sujet du Duc de Guyenne, avoit été si rudement blessé à l'œil d'un éclat de Lance, qu'il avoit expiré sur le champ. Le Roi d'Arragon avoit encore conclu à Olite, avec sa fille Donna Léonore, un nouveau Traité pour la réduire au titre de Gouvernante de la Navarre. Pour mettre le comble à la joie de Don Jean, Barcelone, ce boulevart des Révoltés, se rendit à lui. Il vit enfin mourir cette année 1472 son Gendre Gaston de Foix, qui passant par Roncevaux, pour aller soutenir son épouse, tomba malade & mourut âgé de cinquante ans, Prince véritablement grand s'il eût eu moins d'ambition. Il rendit autant de services à la France qu'il causa de chagrins au Roi d'Arragon; mais il fut bien puni de ses projets ambitieux, puisqu'il ne profita pas de la mort de Don Carlos, & qu'il mourut sans avoir porté le titre de Roi de Navarre.

1473. Tandis que tout sembloit agir de concert avec les vœux de Don Jean, une nouvelle intrigue pensa déconcerter entièrement le parti Arragonois en Castille. Pachéco, Grand-maitre de St. Jaques, savoit que le Roi de Castille ne désiroit rien plus ardemment que de voir Donna Jeanne mariée. Ce Ministre, pour jetter la division dans l'Arragon même, résolut de faire épou-

épouser à la Princesse Castillanne l'Infant Don Henri Duc de Ségorbe, 1473.
Prince chéri du Roi Don Jean, & Cousin du Roi de Sicile. Cette trame fut si finement ourdie, que les Princes intéressés à cette affaire furent longtems trompés, & que Pachéco eut le tems de faire entrer dans ses vues un grand nombre de Seigneurs. Le Roi d'Arragon étoit alors occupé d'une guerre avec la France au sujet du Comté de Roussillon & de Cerdagne. Pachéco jugea que cette conjoncture étoit favorable, & il en profita pour avertir l'Infant Duc de se rendre en Castille.

Dès que le Duc de Ségorbe eut reçu cet avis, il partit avec sa mère Béatrix, dans l'espérance de supplanter Don Ferdinand, & de lui enlever la Couronne de Castille. Le Grand-maitre alla recevoir ce Prince vers Requéna. Ce Ministre s'apperçut bientôt qu'il avoit fait un mauvais choix pour la Couronne de Castille. Le Duc affecta d'abord des airs de Roi, & eut même l'imprudence de présenter sa main à baiser aux Seigneurs qui vinrent à sa rencontre. Pachéco eut bientôt honte de son propre ouvrage, & se contenta d'amuser ce Duc, sans vouloir même souffrir qu'il entrât à Madrid.

Sur ces entrefaites Ferdinand fut obligé de se rendre en Roussillon au secours du Roi son père, qui étoit assiegé dans Perpignan par vingt mille François, sous la conduite de Philippe de Savoye. La Ville étoit déja réduite aux abois, lorsque Ferdinand arriva avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de Troupes en Castille, en Arragon, & en Catalogne. Sa présence sauva Perpignan & Don Jean. Le siège fut levé, & on conclut une Trêve de quelques mois avec les François.

Ferdinand au retour de son expédition de Perpignan, trouva qu'on travailloit à adoucir l'esprit de Don Henri à l'égard d'Isabelle. André Cabréra, 1474.
ennemi déclaré de Pachéco, eut effectivement l'adresse de conduire ce Prince au point de consentir, que Donna Isabelle vînt le visiter. Béatrix de Bobadilla, femme de Cabréra, eut ordre de l'aller chercher en Arragon, où elle étoit alors. La Princesse s'étant mise en chemin avec l'Archévêque de Tolède, arriva heureusement au Château de Ségovie sans être apperçue de personne. Le Roi alla rendre visite à sa sœur, & l'entrevue se fit avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Le lendemain il revint encore la visiter, & soupa même avec elle. Le jour suivant Henri la fit promener par la Ville, en tenant lui-même les rênes de la Haquenée qu'elle montoit.

Isabelle sçut si bien ménager l'esprit du Roi, qu'elle l'engagea à souhaiter de voir son époux. Ferdinand, qui étoit à Turvégano, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à Ségovie, & se rendit auprès d'Isabelle dans le Palais Episcopal. Le Roi alla le voir, lui fit autant de caresses qu'il en avoit fait à Isabelle, jusques là qu'il voulut se montrer par la Ville avec eux.

Cabréra, pour consommer son entreprise, invita le Roi, Don Ferdinand & la Princesse son épouse à un grand festin au Palais Episcopal.

1474. Le repas se donna le prémier de Mars. Au milieu des réjouissances le Roi commença à se plaindre d'une douleur de côté si violente, qu'il fut contraint de se retirer. Cette douleur eût des suites fâcheuses, qui se manifestèrent par des urines sanglantes, par des vomissemens, & par d'autres accidens funestes, qui firent soupçonner que ce Prince avoit été empoisonné. Ferdinand & Isabelle restèrent à Ségovie, où ils rendirent de fréquentes visites à Don Henri, au fort de sa maladie.

Dès que le Roi commença à se porter un peu mieux, on le fit solliciter de se déclarer au sujet de son successeur. La Cour étoit partagée entre la Princesse Jeanne sa fille & la Princesse Isabelle sa sœur, mais les plus considérables des Courtisans tenoient pour Isabelle. Ferdinand, qui n'étoit pas en sureté à Ségovie, se retira à Turvégano. Isabelle eut la fermeté de demeurer à Ségovie, pour voir où aboutiroient les mouvemens que se donnoient les deux Partis. Pachéco, pour venir à bout de ses ambitieux desseins, attira le Roi à Madrid, & lui persuada de se transporter sur les frontières de Portugal pour renouer les négociations du mariage de Donna Jeanne. C'étoit là le prétexte du Grand-maitre; mais son véritable dessein étoit d'engager Henri à le mettre en possession de Trugillo. Le Roi eut la foiblesse d'y consentir, mais s'étant trouvé plus mal qu'à l'ordinaire, il retourna à Madrid auprès de sa fille Donna Jeanne.

Pachéco étoit occupé au siège du Château de Trugillo, lorsqu'il mourut presque subitement d'un abscès qui lui étoit venu à la gorge. Sa mort arriva le 4 d'Octobre. Ce Ministre, qui avoit de grands talens, trouva le secret de règner durant trente années dans les différens partis qu'il embrassa, ne laissant à ses maitres que le vain titre de Roi.

La mort de Don Henri suivit d'assez près celle de son Ministre. Comme il étoit à Madrid, où les Médecins lui avoient conseillé de se transporter pour changer d'air, ses vomissemens le reprirent, & son mal de côté se fit sentir avec tant de violence, qu'on ne douta plus à la Cour qu'il n'eût été empoisonné dans les réjouïssances de Ségovie. Les Médecins le voyant à l'extrémité, dirent à ses Courtisans, qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre, & qu'il étoit tems de l'engager à mettre ordre à sa conscience, & aux affaires de l'Etat. Lorsqu'on le pressa de déclarer son héritière, il nomma sans hésiter, Donna Jeanne, & pour éxécuteurs testamentaires, le Cardinal d'Espagne, le Marquis de Villéna, le Marquis de Santillane, le Comte de Bénavente, le Connétable, & le Duc d'Arévalo. Il expira la nuit de 11 au 12 de Décembre. Il étoit âgé de 45 ans, dont il avoit règné 20, 4 mois & 22 jours.

Ce Prince n'avoit jamais pu s'appliquer aux affaires, ni à rien de sérieux. Dès sa jeunesse il s'étoit livré à la débauche, ce qui l'avoit rendu mou, & efféminé. Malgré son attachement au plaisir, il ne laissoit pas d'être frugal dans ses repas, & ne buvoit point de vin. Son règne fut celui des vices les plus horribles. L'avarice, l'ambition, l'injustice, le brigandage, & le déréglement des mœurs furent les funestes effets de la révolte des Cas-

tillans,

tillans, & de la foiblesse de ce Prince. En lui finit la race du fameux Henri le Bâtard. 1474.

Après la mort du Roi Don Henri, la Cour se partagea entre Donna Isabelle & Donna Jeanne; mais les plus éclairés ne se déclarèrent point, résolus de suivre le parti pour lequel la fortune se déclareroit. Le parti de Donna Jeanne étoit soutenu du Marquis de Villéna, du Duc d'Arévalo, & de toutes leurs créatures, outre qu'il avoit à sa dévotion tout le Païs compris entre Tolède & Murcie, & presque toute la Noblesse de Galice, excepté l'Archévêque de Compostelle, Don Alfonse Azévédo de Fonséca. Isabelle avoit de son côté plusieurs Villes considérables, sur-tout Ségovie où étoient les Trésors Royaux, que Cabréra lui remit. Ce fut dans cette Ville que cette Princesse commença à se comporter en Reine, presque aussitôt que Don Henri eut fermé les yeux à Madrid. Dès le 13 de Décembre on éleva un Théâtre dans la Place publique pour la cérémonie de l'inauguration. La Princesse y parut avec sa Cour, qui lui fit l'hommage accoutumé.

Ferdinand, qui tenoit alors les Etats à Saragoce, n'eut pas plutôt appris cette importante nouvelle, qu'il précipita son retour en Castille, & se rendit à Turvégano, où on le pria de s'arrêter, jusqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs pour sa reception. Enfin il arriva à Ségovie le 2 de Janvier 1475, & il y fut reçu avec toutes les marques de vénération & de tendresse qu'il pouvoit attendre d'une Ville qui lui avoit été fidèle. 1475.

La division se mit bientôt entre Ferdinand & son épouse, aussi bien qu'entre les Castillans & les Arragonois, sur un article assez délicat. Il s'agissoit de décider à qui appartenoit en propre la succession du Royaume, & conséquemment de déterminer les limites du Gouvernement entre le Roi & la Reine. Il fut résolu qu'on déféreroit à la Reine seule le Titre & les appanages de la Royauté.

Lorsqu'on eut reglé cet article, il fallut penser à s'opposer aux entreprises de l'Infante Donna Jeanne, que le Marquis de Villéna avoit fait proclamer Reine à Escalona. Ce Marquis tâcha d'abord d'éblouir la Cour par des projets d'accommodement, & de former une Ligue avec Don Alfonse Roi de Portugal, & oncle de Donna Jeanne. Alfonse avoit jusqu'alors éludé les propositions que Don Henri lui avoit faites de faire épouser à son fils, ou d'épouser lui-même cette Princesse; mais, si l'on en croit les Portugais, comme il étoit à Estrémos sur la frontière de Portugal & de Castille, il apprit la mort du Roi Don Henri, & reçut son Testament, par lequel il instituoit Donna Jeanne Héritière de Castille, & lui Alfonse Régent du Royaume, en le priant de s'en faire Roi & d'épouser sa pupille. Quoiqu'il en soit, Villéna envoya prier Alfonse de donner du secours à Donna Jeanne, & de soutenir les droits légitimes d'une Reine qui étoit sa nièce.

Un Envoyé de Portugal, que Don Alfonse envoya sur les lieux pour s'assurer de l'état des choses, reçut le seing de plusieurs Seigneurs, lesquels promettoient d'obéir au Roi de Portugal, pourvu qu'il épousât Donna Jeanne.

1475. Mais rien ne flatta plus ce Prince, que d'apprendre par le Marquis de Villéna, que le Comte de Bénavente & l'Archévêque de Tolède avec sa Ville se déclareroient en sa faveur.

Alfonse ébloui par ces promesses, fit faire sur le champ de grandes levées d'hommes dans le dessein de tenter la fortune, & de se faire Roi de Castille; & pour pouvoir attaquer Ferdinand de tous côtés, il engagea Louïs XI, Roi de France, à entrer dans la Confédération. Le Roi de France s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il ne pouvoit pardonner aux Arragonois de lui avoir fait acheter si cher la conquête du Roussillon, & qu'il espéroit outre cela augmenter ses Etats de quelque Province pour prix de ses services.

Comme Ferdinand n'avoit plus d'autre parti à prendre que celui de combattre, il leva promptement des Troupes, & marqua le rendez-vous de son Armée à Valladolid, où il se transporta avec la Reine son épouse. Les Troupes de ce Prince s'emparèrent bientôt de Tolède, de Salamanque, & de Zamora. La Ville d'Alcaraz (*) secoua le joug du Marquis de Villéna, & se rendit à Ferdinand, malgré les efforts du Marquis, qui voulut inutilement tenter un siège.

La perte d'Alcaraz engagea Villéna à écrire au Roi de Portugal, qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & que ses intérêts demandoient qu'il se rendît à Placentia pour y épouser Donna Jeanne qui s'y étoit rendue. Alfonse suivit l'avis du Marquis, & se rendit à Placentia à la tête de cinq mille Cavaliers & de quinze mille Fantassins, sans compter les Volontaires. Après plusieurs jours de réjouissances on dressa dans la Place un Théâtre, où Don Alfonse & Donna Jeanne, que l'on avoit mariés solemnellement, furent proclamés Roi & Reine de Castille. Le mariage ne fut point consommé, parce qu'on attendoit la dispense du Pape pour l'Oncle & la Nièce.

Le Roi de Portugal avoit laissé pendant son absence le gouvernement de son Royaume à Don Juan son fils, qui eut alors de Donna Eléonore son épouse, un fils qu'on nomma Alfonse. Le Roi ordonna que cet enfant succéderoit après son père au Royaume de Portugal, quand même son ayeul auroit des enfans de la Princesse Jeanne, & il regla que le Portugal seroit toujours un Royaume séparé de celui de Castille; mais cet enfant vécut peu, & fit évanouir toutes les espérances dont les Portugais s'étoient flattés à sa naissance.

Dès que Ferdinand eut appris qu'Alfonse s'intituloit Roi de Portugal & de Castille, il prit aussi le titre de Roi de Castille & de Portugal, & ajouta à ses armes celles de ce dernier Royaume. Alfonse, avant de rien entreprendre, publia un Manifeste pour justifier les droits de Donna Jeanne, & la guerre qu'il alloit commencer. Cette pièce faite à Placentia, & datée du

(*) Alcaraz est le nom d'une Montagne & d'une Ville, suivant l'Auteur des *Délices* qui en fait mention.

du 30 Mai 1475, fit beaucoup d'impression sur les esprits des Castillans, en faveur d'une Princesse aimable & innocente, qui après avoir établi son droit sur des préjugés bien forts, ne demandoit autre chose qu'une décision des Etats, qui la rendît Reine ou simple particulière. 1475.

Après la publication de ce Manifeste les Troupes des deux Partis commencèrent à se mettre en mouvement. Pierre Alvarès de Soto-Major se rendit maître de Tuy pour le Roi de Portugal, tandis que les habitans de Burgos se donnoient à Ferdinand, après s'être soulevés contre le Gouverneur, qu'ils forcèrent de se retirer dans le Château. Don Alfonse se rendit maître de Toro, mais le Château tint bon quelque tems pour Isabelle, aussi bien que celui de Valencia.

Comme Ferdinand commençoit à manquer d'argent, il fut conclu qu'on tireroit la moitié des vases d'or & d'argent de toutes les Eglises, pour fournir aux besoins de l'Etat. Le Roi de Portugal n'avoit non plus ni argent ni Troupes, de sorte qu'il se trouvoit très embarassé à conserver les conquêtes qu'il avoit faites. Le Château de Burgos, Place d'une très grande conséquence, étoit encore entre les mains de Jean de Stuniga, qui la tenoit pour le Roi de Portugal. Ferdinand, après y avoir envoyé quelques Troupes, jugea à propos de l'assièger en personne. Ce siège sembloit à toute la Castille, dont Burgos est la Capitale (*), devoir entièrement décider de son sort. Le Roi de Portugal le comprit, & il résolut d'accourir au secours de ce Château.

Tandis que Ferdinand employoit toutes ses forces contre Burgos, il avoit dans Zamora des intelligences, pui lui faisoient espérer le retour de cette Ville, dont les Troupes d'Alfonse s'étoient emparée. Comme il falloit qu'il s'y rendît en personne, il contrefit le malade, & ayant laissé le commandement du siège de Burgos à Don Alfonse d'Arragon son frère, il s'évada la nuit en habit déguisé. A peine fut-il arrivé devant Zamora, qu'on lui livra cette Place. Bientôt après le Château de Burgos se rendit aussi à Isabelle, qui y étoit accourue de Valladolid. 1476.

Le mauvais état des affaires du Roi de Portugal en Castille le portèrent à appeller à son secours Don Juan son fils. Ce jeune Prince joignit le Roi son père à Toro avec dix mille hommes. Peu de tems après son arrivée Don Lope d'Albuquerque, que le Roi de Portugal avoit fait Comte de Pénamacor, fut battu & fait prisonnier sur le chemin de Zamora. Comme Ferdinand étoit toujours occupé au siège de ce Château, & qu'il faisoit venir de l'artillerie & des munitions pour le réduire, le Roi de Portugal prit le parti d'aller au-devant de lui, soit pour introduire du secours dans la Place, ou se rendre maitre du canon & faire lever le siège.

Les deux Armées se joignirent dans une belle & grande Plaine, qui n'est qu'à

(*) On trouvera ci-dessous le Plan de cette Capitale, avec sa description. Voyez la Table au mot BURGOS.

1476. qu'à cinq milles de Toro (*). Le Roi de Portugal partagea sa Cavallerie en deux Escadrons, & se mit au milieu avec l'Infanterie & l'Etendart Royal. Le Prince Don Juan son fils commandoit l'aile gauche avec l'Evêque d'Ebora, & c'étoit l'élite de la Cavallerie, qui étoit flanquée d'Arquebusiers. A l'aile droite étoit le Comte de Faro, l'Archévêque de Tolède, & quelques autres Officiers Généraux. Les Portugais étoient au nombre de trois mille cinq cens hommes; & l'Armée des Castillans n'en avoit que trois mille. Ferdinand disposa son Armée à peu près dans le même ordre.

L'aile gauche de l'Armée Portugaise s'étant ébranlée en bel ordre, l'aile droite des Castillans se mit en état de la recevoir par le même mouvement; mais les arquebusades ayant joué avec beaucoup de furie, & le choc étant violent de la part des Portugais, les Castillans plièrent & prirent la fuite. Ferdinand effraié de ce mauvais succès, fit avancer le reste de son Armée contre le gros des Portugais. Le combat fut rude & long; mais il se passa tumultuairement & sans ordre. La nuit étant survenue, les Portugais commencèrent à plier, & les Castillans profitant de cet avantage, les poussèrent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute. Un grand nombre des fuiards se précipita dans le Duéro (†).

Don Alfonse voyant son Armée en déroute, & craignant de tomber entre les mains des Vainqueurs, s'il se retiroit à Toro, courut bride abbattue & sans s'arrêter jusqu'à Castronugno. Ferdinand, après avoir demeuré trois heures sur le champ de bataille, s'en retourna à Zamora, où il arriva à une heure après minuit.

Après cette victoire, le Château de Zamora se rendit à Ferdinand. Mais la conquête la plus flatteuse pour ce Prince, fut celle de plusieurs Seigneurs ligués, dont les uns lui demandèrent pardon, tandis que les autres se disposoient à faire la même demarche. Le parti d'Isabelle faisoit en même tems plusieurs sièges en divers endroits. On assiègeoit en son nom les Châteaux de Madrid, de Turgillo, d'Uclès, & de Baezu. Mais le fort de la guerre étoit en Biscaye. Louïs XI avoit envoyé une Armée dans la Province de Guipuscoa, afin de faire diversion en faveur des Portugais. Les François, après avoir fait de grands dégâts dans tout le Territoire de Fontarabie, & saccagé Irun, assiegèrent enfin Fontarabie, dont ils ne purent se rendre maitres à cause de la belle défence du Gouverneur (§), qui les obligea de se retirer. Cette diversion ne fut pas d'un grand secours au Roi de Portugal, dont le parti s'affoiblissoit chaque jour, depuis le mauvais succès qu'il avoit eu à Toro; & comme Donna Jeanne ne se trouvoit plus en sureté dans cette Place, le Prince Don Juan la conduisit en Portugal avec une Escorte de quatre cens Chevaux. Don Alfonse prit aussi quelque tems après le chemin de son Royaume, après avoir laissé à Toro le Comte

(*) La Ville de Toro, suivant l'Auteur des *Délices*, est située au bout d'une Plaine sur un Coteau. Voyez Toro.

(†) Ou *Douère*, suivant l'Auteur des *Délices*. Voyez Duero & Douere à la Table.

(§) On donnera ci-dessous le Plan & la description de cette Place. Voyez Fontarabie.

te de Marialba pour veiller aux intérêts de sa faction en Castille. 1476.

Comme Don Alfonse s'attendoit de recevoir quelque secours du Roi de France, il se rendit à Tours, où il eut une entrevue avec Louïs XI. Il dit à ce Prince qu'il étoit disposé à renoncer au mariage de sa nièce Donna Jeanne, qui n'avoit été que fiancée, & qu'il la céderoit volontiers au Dauphin de France, pourvu qu'on voulût l'aider à couronner cette Princesse. Louïs XI, qui étoit alors en guerre avec le Duc de Bourgogne, amusa Alfonse pendant quelques mois, au bout desquels il lui dit que l'embaras où il se trouvoit lui-même, ne lui permettoit pas de penser à la conquête de la Castille.

L'absence du Roi de Portugal diminua considérablement le nombre des partisans qu'il avoit encore en Castille. Il perdit même Toro & quelques autres Places, qui se soumirent à la puissance d'Isabelle.

Au commencement de l'année 1477 Ferdinand se rendit avec la Reine 1477. Isabelle à Tolède, où il accomplit un vœu, qu'ils avoient fait, supposé qu'ils devinssent supérieurs aux Portugais. Ils firent bâtir le magnifique Monastère de Saint Jean des Rois pour les Cordeliers. De Tolède ils allèrent à Madrid, d'où Ferdinand se rendit à Médina del Campo, pour attaquer en même tems quatre Forteresses, savoir Canta-la-Piédra, les Sept Eglises, Cubillas, & Castronugno. Les trois prémières furent bientôt soumises; mais Castronugno ne se rendit qu'après avoir fait une vigoureuse résistance. Peu de tems après, le Marquis de Villéna, qu'on avoit gagné, rendit à Isabelle la Forteresse de Trugillo, qui servoit aux Portugais de Place d'armes pour infester toute la Frontière.

La Reine Isabelle accoucha le 28 de Juin de l'année suivante 1478, d'un 1478. fils qui fut nommé le Prince Don Juan; & le 19 de Janvier 1479 le vieux 1479. Roi d'Arragon, Don Juan, mourut à Barcelone, âgé de près de 82 ans. Son règne fut presque toujours agité de guerres tant civiles qu'étrangères. Il fut mauvais père, mari crédule, viellard débauché, malheureux Roi, brave toutefois dans la guerre, & politique dans le cabinet. Il laissa par son Testament l'Arragon & la Sicile au Roi de Castille & à ses descendans, soit fils, soit filles, même du côté des femmes, en cas qu'il n'eût pas de postérité masculine. La Princesse Eléonore eut la Navarre du chef de la Reine sa mère.

Aprés la mort de Don Juan Roi d'Arragon, les Députés Catalans & Arragonois se rendirent à la Cour de Castille, pour prier Ferdinand de venir prendre possession de ses nouveaux Etats. Ce Prince étoit alors occupé du téméraire projet d'aller en personne porter la guerre dans le Portugal, & d'enlever le sceptre à un Roi, qui avoit tenté de lui enlever sien. Lope de Vasco Portugais lui avoit déja livré la Forteresse de Mora, située en Portugal sur la Frontière de Castille; mais Don Juan Prince de Portugal ayant marché en diligence vers le Château de Mora, eut le bonheur de le reprendre, tandis que le Marquis de Villéna mécontent de ce qu'on n'éxécutoit pas les promesses qu'on lui avoit faites, osa attaquer les Troupes de Ferdi-

1479. nand qui assiègeoient Chinchillo. Ce Marquis fit lever le siège, & Don Pédro Baéça son Lieutenant remporta deux Victoires sur les Troupes Royalistes. Il s'éleva en même tems de nouveaux troubles dans l'Estramadoure en faveur des Portugais, ce qui contraignit Ferdinand de s'y transporter avec Isabelle.

Pour appaiser toutes les séditions qui pouvoient encore s'élever, Ferdinand revenu enfin de ses idées chimériques de faire la conquête du Portugal, prit la résolution de se raccommoder entièrement avec ce Royaume. Comme les mouvemens des Arragonois demandoient sa présence, il se mit en chemin pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, laissant à la Reine son épouse le soin de faire la paix avec le Portugal.

Comme la famine, la disette, & les maux qu'attire après soi une guerre opiniâtre, arrachoient les armes des mains des deux partis, on convint bientôt d'un Traité que le Roi Alfonse signa, quoiqu'il semblât avoir été dicté uniquement pour favoriser Ferdinand & Isabelle. Les principaux articles de ce Traité portoient, que Ferdinand quitteroit le titre de Roi de Portugal, & que Don Alfonse ne prendroit plus celui de Roi de Castille; que Donna Jeanne quitteroit aussi le nom de Reine & d'Infante; que quand le jeune Prince Don Juan de Castille seroit âgé de quatorze ans, il épouseroit cette même Donna Jeanne; que si ce Prince mouroit avant que Donna Jeanne eût atteint vingt ans, elle auroit pour époux le prémier Prince qui naitroit en Castille, au défaut de l'Infant Don Juan; que s'il n'y avoit d'autre Infant en Castille, on nommeroit des Arbitres, afin de déterminer ce qu'on feroit de Donna Jeanne; que si Don Juan refusoit dans la suite le mariage projetté, Donna Jeanne seroit maitresse de son sort, & qu'en ce cas on donneroit cent mille Ducats de dédommagement, à condition de laisser à Don Juan la liberté de faire tel autre choix qu'il lui plairoit; que Donna Jeanne seroit remise entre les mains de Béatrix Duchesse de Viseu Tante de la Reine de Castille, & Belle-mère de Don Juan de Portugal, jusqu'au cinq du mois de Novembre, jour qu'on lui marquoit pour choisir ou du mariage en question, ou du Couvent; que Donna Isaballe fille ainée des Rois de Castille épouseroit Don Alfonse, fils ainé du Prince de Portugal, héritier présomptif de la Couronne; que l'on céderoit aux Rois de Portugal la liberté de la navigation & des conquêtes sur les côtes d'Afrique; qu'enfin on remettroit au Château de Mora trois ôtages, savoir Donna Jeanne, le Petit-fils du Roi de Portugal, & l'Infante Isabelle de Castille; & que le Roi de Portugal donneroit en garantie quatre autres Places.

On voit par ce Traité qu'on sacrifioit l'infortunée Donna Jeanne, en disposant non seulement de son sceptre, mais encore de sa destinée & de sa liberté. Elle en sentit toute l'indignité, & soit par desespoir ou quelque autre motif, elle se jetta dans le Monastère des Claristes de Conimbre, où elle fit profession l'année suivante.

Ferdinand étoit à Valence lorsqu'il apprit la nouvelle de cette Paix, dont les conditions lui étoient si avantageuses. La joie qu'il en eut fut rédoublée

par la naissance d'une Princesse, dont la Reine accoucha le 6 de Juin. Ce fut celle qu'on nomma depuis Jeanne la Folle, & qui fut mère de Charles-quint. 1479.

La Paix étoit déja entièrement conclue, lorsque Ferdinand revint en Castille, après avoir été reconnu dans tous les Etats du Roi son père sans aucune opposition. Pour établir encore davantage dans sa Maison la possession du Trône de Castille, il fit reconnoître par les trois Etats du Royaume son fils unique Don Juan, comme héritier présomptif de ses Couronnes; & l'année suivante ayant aussi assemblé les Etats Généraux d'Arragon, 1480. l'Infant fut déclaré Prince d'Arragon, comme il avoit été proclamé Prince de Castille. Peu de tems après Ferdinand obligea les Etats de Barcelone d'en faire autant pour la Principauté de Catalogne.

Tel étoit l'état des affaires en Castille, lorsqu'Alfonse Roi de Portugal résolut de quitter le Trône, & de le céder à son fils, pour se retirer dans un Monastère. 1481. Il étoit tout occupé de ce projet, lorsqu'il fut attaqué de la peste dans la Ville de Sintra (*), où il mourut en peu de tems. Ce Prince aimoit les sciences, honoroit les Savans, & c'est le prémier Roi de Portugal qui ait rassemblé une Bibliothèque dans son Palais. Il étoit paresseux, indolent, léger, & cependant opiniâtre. Ses conquêtes en Afrique le firent surnommer l'Africain.

Dès le lendemain de la mort d'Alfonse, son fils fut proclamé Roi de Portugal. Ce Prince, dont la valeur, les exploits, la clémence envers les bons, & quantité d'autres éminentes qualités, lui ont fait donner le surnom de Juan II, dit le Grand, commença son règne par une fermeté & une vigueur qui pensèrent lui couter cher. S'étant apperçu que la trop grande autorité que son père avoit laissée aux Grands, donnoit lieu à quantité de desordres, qui pouvoient un jour causer la ruine du Royaume, il résolut de fixer son attention à cet objet important, en réprimant l'ambition de la Noblesse & en bornant son pouvoir.

Entre autres changemens qu'il fit, & qui étoient presque tous au préjudice des Grands, il abrogea le droit qu'ils avoient de vie & de mort sur leurs Vassaux, ne voulant que personne eût le droit de faire mourir un de ses Sujets, que lui-même, en cas toutefois qu'il méritât la mort. Il voulut encore que les Juges Royaux connussent des affaires des particuliers soumis aux Juridictions, que les Grands avoient dans les Villes qui leur appartenoient, & que desormais ils n'en reconnussent point d'autres. Jusqu'alors cette espèce de Judicature n'avoit été conférée qu'aux Nobles.

Ces changemens causèrent de grands murmures parmis les Grands. Ils dirent hautement que le Roi ne cherchoit qu'à les opprimer, sous prétexte de reformer quelques abus. L'orage éclata bientôt, & il se forma une Conjuration, où entroit tout ce qu'il y avoit de prémière Noblesse, & de Gentils-

(*) Sintra est aussi le nom d'une Montagne. On en sera mention ci-dessous, mais il faut chercher CINTRA dans la Table.

1481. tilshommes attachés à leur fortune. Tous résolurent de défendre leurs privilèges, en plaidant leur cause devant le Roi. Comme Don Ferdinand Duc de Bragance étoit le plus intéressé à la reforme dont il étoit question, il fut chargé par les autres Conjurés d'en faire de vives répréséntations au Roi. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine de ce Duc, & de faire connoître le haut rang qu'il occupoit.

Jean I, Roi de Portugal, eut un fils bâtard appellé Alfonse. Il épousa Béatrix fille de Nugnès Alvarès Péreira, unique héritière de ce grand homme, qui rendit des services si importans à Jean I. Alfonse eut de Béatrix deux fils, Alfonse Marquis de Valence, qui mourut sans postérité, & Ferdinand qui succéda aux biens & aux dignités de son père, & qui eut quatre enfans mâles & trois filles. Son fils aîné s'appelloit Ferdinand comme lui, & c'est celui dont il est ici question: les autres étoient Jean, Marquis de Montémajor, Alfonse Comte de Faro, & Alvarès Comte d'Olivença; leurs sœurs s'appelloient Béatrix, Guiomar, & Cathérine. Béatrix épousa Pierre de Norogne, Comte de Villaréal; Guiomar épousa Henri de Ménésès, Comte de Loulé; Cathérine mourut dans le tems qu'elle étoit promise à Ferdinand Coutigno, Comte de Marialva.

Ferdinand dont nous parlons avoit épousé Isabelle sœur de Léonore Reine de Portugal. Il étoit Duc de Bragance & de Guimarens, Marquis de Villavitiosa, & Comte de Barcelos & d'Ourem. Ses richesses étoient immenses, & comme il étoit d'ailleurs brave & généreux, il avoit aquis beaucoup de pouvoir sur la Noblesse, qui le regardoit comme son appui & son soutien.

1482. Comme le Roi en reprimant la licence & la rapacité des Grands qui ruinoient leurs Vassaux, les soumettoit en même tems aux Loix comme le Peuple, le Duc de Bragance lui réprésenta avec force, que cette nouveauté anéantissoit la liberté des Seigneurs, & les Privilèges que les Rois leur avoient accordés, ce qu'il s'offrit à prouver par les Archives de sa Maison. Le Roi accepta l'offre, & ordonna à Lopès de Figuérédo d'aller chercher les Actes en question chez le Duc. Figuérédo parcourant les papiers trouva des Lettres écrites par le Duc, lesquelles prouvoient une intelligence de ce Prince avec le Roi de Castille. Figuérédo enleva adroitement ces Lettres, & alla les montrer au Roi. Don Juan les fit copier, & fit remettre secretement les originaux en leur place. Le Roi, après cette découverte, déclara au Duc de Bragance qu'il étoit instruit de ses liaisons avec Ferdinand, qu'il le prioit en ami d'y renoncer, l'assurant d'un oubli généreux du passé, pourvu qu'il lui fût fidèle à l'avenir.

Cette avertissement ne fit pas changer de conduite au Duc. Après avoir nié tout, & confirmé même ses paroles par des sermens, il quitta le Roi, bien résolu de se vanger à la prémière occasion. Il paroit par le discours qu'on fait tenir à Don Juan, qu'il vouloit regagner son Beau-frère, & le sauver après l'aveu qu'il éxigeoit de lui; mais sa bonté se changea en fureur, lorsqu'il eut appris ses nouvelles liaisons avec la Castille, & dès ce moment il

il résolut de le faire arrêter pour le perdre. Voici comment la chose arriva. 1483
L'Infant Don Alfonse de Portugal & l'Infante Donna Isabelle avoient été remis au Château de Mora en qualité d'ôtages & de garants du dernier Traité, & l'on étoit enfin convenu de les retirer. La Princesse fut conduite à la Cour de Castille, & le Prince en celle de Portugal, qui étoit alors à Evora. Le Duc de Bragance voulut l'y accompagner pour achever de dissiper les soupçons du Roi de Portugal.

Le Duc étoit à peine arrivé, que Don Juan le fit arrêter & enfermer dans une Tour. Le Duc ayant été mis ensuite entre les mains de la Justice, on lui fit son procès dans les formes. Il fut accusé prémièrement, d'avoir souvent parlé avec inconsidération du Roi, méprisé son autorité, entretenu une correspondance intime avec le Roi & la Reine de Castille, & les avoir informés de tous les secrets du Conseil du Roi. Secondement, d'avoir excité le Marquis de Montémajor à la rébellion, & d'avoir caché au Roi ses desseins pernicieux. Troisièmement, de s'être opposé à la reddition des ôtages qui étoient dans Mora, & cela afin de pouvoir impunément cabaler contre l'Etat. Quatrièmement, d'avoir sollicité les Castillans à s'emparer de la Guinée, au préjudice des Portugais. Cinquièmement, d'avoir recommandé aux Députés des Etats de contredire en tout les volontés du Roi, & enfin de s'être ouvertement opposé à la promulgation de ses nouvelles ordonnances dans les Villes de sa dépendance.

Après que le Duc eut été convaincu de tous ces crimes, les Juges le condamnèrent à avoir la tête tranchée, ce qui fut éxécuté dans la Place publique d'Evora. Avec lui on décapita six Gentilshommes, les autres se sauvèrent, entre lesquels furent les frères du Duc de Bragance. Après cette éxécution la Duchesse de Bragance envoya promptement ses trois fils en Castille, pour les mettre à couvert de la colère du Roi. Philippe, qui étoit l'aîné, mourut peu de tems après; Jaques vêcut, & sa postérité est aujourdhui sur le Trône de Portugal. Denis leur troisième frère a été le Chef de plusieurs illustres Maisons.

Don Dominique, Duc de Viseu, frère de la Reine & complice de la conspiration, obtint son pardon à cause de sa grande jeunesse; mais soit ambition, soit imprudence, il oublia bientôt le danger auquel il venoit d'échaper, en prêtant l'oreille à une nouvelle ligue, dont le but étoit de se défaire du Roi, & de le mettre en sa place sur le Trône. Après plusieurs conférences sécrètes que tinrent les Conjurés, ils conclurent de chercher toutes les occasions de surprendre le Roi qui étoit à Sétubal, & de le poignarder. Heureusement Don Juan évita le danger dont il étoit menacé, ayant eu le bonheur de découvrir tout ce qui se tramoit contre lui.

Comme le Duc de Viseu ignoroit que Don Juan fût informé des particularités de la Conjuration, il eut l'imprudence d'aller à Sétubal trouver le Roi qui l'avoit mandé sous quelque prétexte. Mais à peine se fut-il présenté, que Don Juan lui-même le poignarda de sa main, & le fit tomber

 mort

1483. mort à ses pieds, sans qu'il eût proféré une seule parole. Ce Duc n'avoit alors que vingt ans. Pour consoler Béatrix sa mère, le Roi adopta en quelque manière le Prince Emmanuel frère du Duc de Viseu, en lui donnant les Etats de son frère, & le faisant nommer Duc de Béja, pour ne plus entendre le nom odieux de Viseu. C'est ce même Duc qui monta sur le Trône de Portugal, au défaut de l'héritier légitime Don Alfonse, lequel mourut d'une chute de cheval quelques mois après son mariage avec Isabelle de Castille.

La nouvelle de la distinée du Duc de Viseu dérangea tous les projets des autres Conjurés. Quelques-uns prirent la fuite, mais les autres furent pris & punis.

Ces divisions domestiques n'empêchèrent pas Don Juan de continuer les conquêtes d'Afrique, qui avoient été interrompues depuis quelque tems. D'abord il résolut de s'emparer de la Guinée, & d'y faire construire une Citadelle pour contenir les habitans du Païs. Dans cette vue il fit équiper une Flotte, & en donna le commandement à Jaques d'Azambuja, qui étant parti dans le mois de Décembre 1481, aborda l'année suivante en Guinée. Cet Amiral, après avoir débarqué l'élite de ses Troupes, alla trouver Caramansa Roi du Païs, à qui il fit quelques présens, que le Roi Barbare reçut avec beaucoup de plaisir. Le Portugais fit alliance avec lui, & obtint la permission de bâtir une Citadelle, qu'on appella St. George de la Mine. Après qu'on eut fait l'échange des marchandises, la Flotte revint en Portugal chargée d'Or & d'Yvoire.

Pour empêcher les autres Nations de l'Europe d'envoyer des Vaisseaux en Guinée, Don Juan fit éxagérer les risques qu'on couroit à faire ce voyage, & on publia même par ses ordres qu'il n'y avoit que les Caravelles qui le pussent entreprendre en sureté. Ayant appris que le Duc de Médina Sidonia faisoit équiper en Angleterre une Flotte pour aller envahir la Guinée, il envoya vers Edouard des Ambassadeurs avec ordre de lui représenter, que l'ancienne alliance qui étoit entre les deux Couronnes, méritoit qu'il refusât aux Espagnols le secours qu'il venoit chercher dans son Royaume. Edouard reçut parfaitement bien les Ambassadeurs, & fit publier un Edit par lequel il défendoit aux Anglois non-seulement d'aller dans la Guinée, mais encore dans les autres Païs découverts par les Portugais.

Tandis que Don Juan poussoit ses conquêtes en Afrique, Ferdinand Roi de Castille tournoit toutes ses pensées contre les Maures du Royaume de Grénade, dont il vouloit entièrement ruiner l'empire. Albohacen dix-neuvième Roi Maure, avoit commencé imprudemment les hostilités, en s'emparant de la Forteresse de Zahara (*), qu'il surprit la nuit du 27 de Décembre 1481. Malgré les plaintes des Castillans, le Roi Maure fit encore

(*) On trouvera ci-après le Plan de Zahara.

core de nouvelles tentatives, quoiqu'infructueuses, sur d'autres Places importantes. 1483.

Pour se vanger de ces hostilités, les Espagnols surprirent la forte Place d'Alhama (*), où ils mirent Garnison. Le Roi Maure n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, que s'étant mis à la tête d'une Armée formidable, il marcha à Alhama, qu'il regardoit comme une des portes de son Royaume. La Ville tint bon jusqu'à l'arrivée des Castillans, qui mirent les Maures en fuite. Cette Place fut assiègée une seconde fois, mais elle fut encore secourue à propos par Ferdinand.

Sur ces entrefaites la division se mit parmis les Maures, & la chose alla si loin que les Grénadins après avoir chassé eux-mêmes de Grénade leur propre Roi Albohacen, placèrent sur le Trône son fils Mahomet Boabdil ou Abdala, surnommé depuis le Petit Roi. Le Roi détrôné n'eut plus d'autre ressource, que celle qu'il trouva dans Malaga, Baça, & quelques autres Villes, qui lui restèrent fidèles. Malgré cette discorde, qui tenoit les deux partis divisés, les Maures ne laissèrent pourtant pas de se soutenir, & de se réunir même au dehors contre l'Ennemi commun. Albohacen remporta dans le Territoire de Malaga une victoire sur un Parti Espagnol, qui s'étoit engagé témérairement dans des montagnes impraticables à d'autres qu'aux Païsans & aux Soldats du lieu.

Boabdil de son côté se détermina à faire une irruption vers Lucéna, pour assièger ensuite cette Place, qui n'étoit que peu fortifiée. Le siège étoit déja formé, lorsque le Comte de Cabra vint au secours de la Ville, & obligea les Maures de se retirer. Quoique l'Armée du Comte fût fort inférieure à celle des Maures, il résolut de les attaquer dans un endroit où ils devoient passer un Torrent. Tout s'éxécuta comme il l'avoit prémédité. Il attaqua l'Armée ennemie avec tant de bravoure, qu'il la mit en déroute & en fit un grand carnage. Les Maures perdirent dans cette occasion plus de cinq mille hommes. Boabdil fut pris, & conduit à Lucéna, qu'il avoit voulu surprendre.

La prise du jeune Roi Maure causa de grands mouvemens, & partagea la Cour de Castille entre deux partis, dont l'un étoit de retenir ce Prince, & l'autre de lui rendre la liberté. Ferdinand jugea à propos de le renvoyer, après avoir tiré pour prix de sa rançon les conditions suivantes que Boabdil avoit lui-même offertes; Qu'il payeroit chaque année un tribut de douze mille écus; qu'il se rendroit aux Etats Généraux quand on jugeroit propos de l'y inviter; que durant cinq années il rendroit la liberté tous les ans à quatre cens Chrétiens, & que pour la garantie du Traité il donneroit en ôtage son fils aîné & douze enfans des plus qualifiés de Grénade.

Les Maures n'eurent pas lieu d'être contens d'un Traité, qui rendoit le Roi Vassal de la Castille, & qui étoit un opprobre à toute la Nation. Plu-

(*) Le Plan de cette Place & sa description se trouveront ci-dessous. On donne ce même nom à un Village d'Arragon. Consultez la Table au mot Alhama.

1483. Plusieurs d'entre eux quittèrent alors le parti de Boabdil, & se déclarèrent en faveur d'Albohacen, qui pour regagner le cœur des Grénadins, se mit en devoir de recommencer les hostilités contre les Espagnols. Il ramassa effectivement douze cens Chevaux & quatre mille Fantassins, qui se répandirent dans l'Andalousie, & firent de grands dégâts dans la Plaine d'Utréra. Cette entréprise n'eut pas un heureux succès. Les Espagnols attaquèrent les Maures avec tant de bravoure, qu'ils les battirent, & remportèrent sur eux une victoire complète.

Après cette Victoire, les Espagnols enlevèrent Zahara aux Maures, & après les en avoir fait sortir, ils remirent les Chrétiens en possession de leurs maisons & de leurs biens. Les Grénadins fatigués de tant de mauvais succès, s'en prirent à Boabdil, qu'ils ne désignoient plus que par le terme offensant de Zogoybi, qui veut dire Petit Infortuné. Ce jeune Prince se voyant alors sans ressource, & ne sachant plus à qui se fier, prit ses femmes & ses enfans avec tout ce qu'il put enlever, & se sauva de Grénade à Almérie. Après son départ le vieux Albohacen remonta sur le Trône, dont il venoit d'être précipité; &, pour se vanger de son fils, il lui déclara la guerre, sans considérer que cette discorde n'étoit qu'au préjudice de son Royaume & au profit des Espagnols.

1484, & suiv. Ferdinand ne manqua pas de profiter de cette nouvelle révolution. Sous prétexte de donner du secours à Boabdil son allié, il envoya une puissante Armée dans les environs de Malaga (*), où elle fit d'horribles dégâts. Peu de tems après il se rendit maitre d'Alhora, Place située entre Malaga & Antéquéra. Sténil, autre Place importante, fut aussi assiègée & prise par ses Troupes. Il prit tout de suite Cohin & Cartama, puis après quelques contremarches, il fondit sur Ronda, dont la conquête le rendit maitre de plus de quarante Forteresses & Bourgades.

Tandis que les Espagnols remportoient de si grands avantages sur les Maures, ceux-ci comme s'ils eussent été de concert avec leurs Ennemis, continuoient de les aider à détruire leur Nation en s'entre-détruisant eux-mêmes. En effet les Grénadins las de voir l'animosité qui règnoit toujours entre Albohacen & son fils Boabdil, chassèrent une seconde fois Albohacen, qui s'enfuit avec ses trésors au Château d'Almugnécar, où il mourut quelque tems après. Après sa suite les Grénadins jettèrent les yeux sur son frère Zagal, qui avoit soutenu jusqu'alors tout le poids des affaires & de la guerre avec beaucoup de fidélité. Zagal accepta le sceptre qu'on lui offroit, & de cette manière les Maures se trouvèrent avoir en même tems trois Rois.

Comme Zagal sentoit trop la nécessité d'un Monarque pour souffrir un concurrent, il résolut de sacrifier Boabdil à sa haine & à son ambition. Dans cette vue il fit agir des Moines Musulmans d'Almérie, pour s'introduire

(*) Vous trouverez ci-après le Plan & la description de cette ancienne Ville. Voyez l'Article MALAGA.

duire dans cette Place où étoit alors le jeune Roi. La conspiration réussit; 1484,
mais dans le tems que Zagal entroit d'un côté, Boabdil sortoit de l'autre, & suiv.
ayant été averti la même nuit de ce qui se tramoit contre lui. Zagal au desespoir d'avoir manqué son coup, eut la barbarie de tuer le frère de Boabdil, aussi bien que tous les partisans de son neveu qui lui tombèrent entre les mains. Boabdil fugitif n'eut d'autre ressource que de s'aller jetter entre les mains de Ferdinand.

Pour empêcher que cette division ne causât la ruine du Royaume de Grénade, les Moines Maures travaillèrent à reconcilier Zagal avec Boabdil, & ils vinrent à bout de faire consentir Zagal à se contenter de Grénade, Malaga, Almérie, Almugnécar, & Vélès, tandis que Boabdil jouiroit de tout le reste jusqu'au Royaume de Murcie. Zagal fit tomber finement Loxa dans le partage de son Neveu, parce qu'il n'ignoroit pas que les Espagnols ne cherchoient qu'à se rendre maitres de cette Place. Ils l'attaquèrent en effet & la prirent, malgré la belle résistance que fit Boabdil, qui y étoit accouru pour la défendre, & qui fut ensuite contraint pour surcroit de malheur de se jetter aux pieds d'un Roi qui avoit trouvé le secret de combattre pour lui & contre lui, selon qu'il le jugeoit à propos.

Après cette nouvelle conquête, Ferdinand s'empara d'Illora, de Zagra, de Galar, de Zagadix, de Balnea, & de Moclin. Colméra & Montefrio suivirent cet exemple, & ouvrirent leurs portes. En 1487 il partit de 1487.
Cordoue à la tête d'une Armée de plus de cinquante mille hommes, & alla assiéger Vélès de Malaga, qu'il attaqua par mer & par terre. Zagal, qui n'ignoroit pas la conséquence d'une pareille entréprise, marcha au secours de la Place avec une nombreuse Armée, dans le dessein de surprendre le Camp Espagnol. Ferdinaud en fut averti, & le prévint. Après avoir laissé une partie de ses Troupes dans les lignes, il alla brusquement attaquer Zagal avec le plus grand nombre. Les Maures se débandèrent sans presque livrer de combat, & se mirent à fuir en déroute.

Cette défaite de Zagal porta les Grénadins à lui fermer leurs portes, & à remettre Boabdil sur le Trône. Zagal confus d'avoir perdu son Sceptre & sa gloire, se refugia d'abord à Almugnécar, d'où il passa à Almérie & depuis à Guadix.

La prise de Vélès suivit de près la victoire remportée sur Zagal, & encouragea Ferdinand à faire le siège de Malaga, qui étoit alors la plus riche Ville des Maures, non-seulement par sa situation & son commerce avec les Infidèles d'Afrique & d'Espagne, mais encore par la fertilité & la richesse de son Territoire. Il investit la Place, la serra sur-tout du côté de la Mer, & se rendit maitre en peu de tems du sommet d'un Mont qui dominoit un des Châteaux de la Ville.

Sur ces entrefaites Boabdil donna avis de son rétablissement à Ferdinand, & le pria de le regarder comme son allié. Il fit en-même tems un Traité par lequel il cédoit au Roi de Castille le Royaume des Maures, ne se réser-

vant que quelques Villes de peu d'importance pour pouvoir vivre honora-
1487. blement en simple particulier. Une proposition de cette nature ne pouvoit qu'être fort agréable à Ferdinand, qui non content de l'accepter, signifia à toutes les Places qui tenoient encore pour Zagal, que si elles ne rentroient dans l'obéissance de Boabdil, il leur déclareroit la guerre & s'en empareroit pour la Castille. Le jeune Roi Maure jouissoit par-là d'une vengeance assurée contre son Oncle, sur qui il rejettoit tout le fardeau des armes Castillanes; tandis que sous l'autorité des Chrétiens il se maintenoit lui-même sur le Trône.

Cependant le siège de Malaga continuoit toujours, & cette Ville se trouvoit même déja tellement serrée du côté des terres & de la Mer, qu'elle ne pouvoit recevoir de secours. Enfin la famine & le défaut de munitions se joignant à la lassitude d'une assez longue résistance, fit songer aux habitans qu'il étoit tems de capituler, malgré le sentiment contraire de la Garnison, qui s'étoit déterminée à souffrir les dernières extrémités. Le Roi fut introduit dans la Ville, & y arbora ses Drapeaux. Le Gouverneur fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison. On passa au fil de l'épée les Chrétiens renegats, & on brula les Juifs qui après avoir fait profession du Christianisme avoient judaïsé. La Ville de Malaga fut prise le 18 d'Aout 1487, après avoir été 760 ans au pouvoir des Infidèles.

1488. Après cette importante conquête, Ferdinand entra dans la partie orientale du Royaume de Grénade, & se rendit maitre des Villes de Véra, de
1489. Moxacar, & d'un grand nombre de Châteaux. L'année suivante il alla camper devant Baça, ville bien fortifiée, munie d'ailleurs de vivres, d'armes, de bons Soldats, & de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une longue résistance. Après un siège de sept mois, Zagal, qui étoit alors à Guadix, consentit à la capitulation, & permit au Gouverneur qui s'étoit défendu avec beaucoup de vigueur, de se rendre à des conditions honorables. Lorsqu'on eut signé la capitulation, Ferdinand accompagné de la Reine son épouse, entra en triomphe dans la Ville, dont la prise entraina celle d'Almérie & de Guadix, qui furent remises au pouvoir des Espagnols.

Zagal offrit à Ferdinand tout ce qu'il lui restoit de sa Souveraineté, à condition qu'on lui donneroit un rang digne d'un Roi, qui se détrônoit lui-même en faveur de son ennemi. On accorda à ce Roi malheureux tout ce qu'il demandoit, & le prix de sa Couronne ne passa guère dix mille ducats de revenu. La vengeance contre son Neveu fut apparemment un des principaux motifs qui l'engagèrent à précipiter sa perte pour perdre plus surement son concurrent. Quelque tems après sa chute il se retira en Afrique, où ayant été regardé comme l'auteur de la ruine des Maures en Espagne, il fut condamné à perdre la vue par l'approche d'une plaque de métal brulant. Il se retira depuis à Vélès de Goméra, où il traina longtems une vie misérable.

Fer-

Ferdinand ne voyant plus que Grénade & ses dépendances à conquérir, envoya sommer Boabdil de lui remettre cette Ville suivant la promesse qu'il en avoit faite. Le Député étoit chargé d'offrir à ce Prince la possession & les revenus de certaines Villes, comme un appanage assez honorable pour un Roi vassal des Chrétiens. Boabdil pressé de répondre à cette sommation, s'excusa de rendre Grénade sur deux raisons, dont la prémière faisoit voir l'indécence des offres modiques qu'on lui faisoit en échange d'une Couronne; & la seconde, l'impossibilité absolue de faire goûter aux Maures, dont il ne tournoit pas les esprits à son gré, une pareille proposition. Sur cette réponse, Ferdinand offrit de plus grands appanages, se contenta de demander quelques Forts de la Ville pour y mettre garnison, & ne parla plus de faire quitter à Boabdil le titre de Roi, à condition toutefois que les Grénadins mettroient bas les armes. Cette seconde sommation fut suivie de la même réponse, & dès ce moment Boabdil leva le masque, & se déclara ennemi des Chrétiens. 1490.

Les hostilités commencèrent bientôt de la part du Roi Maure, qui étant sorti de Grénade, surprit le Fort d'Alhendio, & fit soulever en sa faveur les Maures des environs & même ceux de Guadix. Quelques autres Forteresses suivirent son parti, & il se rendit maître des Contrées d'Alpuxarra (*) & de Lécria, qui étoient au pouvoir des Chrétiens. Il en étoit au siège de Salobrenna, lorsque Ferdinand fit une descente dans la Plaine de Grénade, & remit sous le joug une partie des rébelles, tandis que le Marquis de Villéna réduisoit les Maures de Guadix qui s'étoient révoltés.

Après cette expédition, Ferdinand retourna à Séville, où il fut résolu dans le Conseil de faire le siège de Grénade (†). Pour venir heureusement à bout de cette grande entreprise, Ferdinand forma de toutes ses Troupes une Armée d'élite, qui se trouva forte de quarante mille hommes de pied tous vieux Soldats, & de dix mille des meilleurs Cavaliers. Il arriva à la vue de Grénade un Samedi 23 d'Avril 1491. Cette Ville étoit alors extrêmement peuplée, & une des plus belles & des plus riches de l'Espagne. 1491.

Dès que Ferdinand fut arrivé à la vue de Grénade, dans un lieu qu'on appelle les Yeux de Guétar, & qui est à un peu plus d'une lieue de la Cité, il fit un Détachement de trois mille Chevaux & de dix mille Piétons, sous la conduite du Duc d'Escalone, pour s'emparer des défilés de certaines Vallées à l'entrée d'Alpuxarra, pour couper aux Maures les vivres de ce côté-là. Après qu'on eut saccagé un grand nombre de Villages, dont les dépouilles enrichirent les Espagnols, l'Armée alla camper à deux lieues de Grénade, & environna son Camp de murs & d'ouvrages, qui formoient une

(*) On lira ci-dessous avec plaisir les observations de l'Auteur des *Délices* sur la Contrée d'Alpuxarra, qu'il nomme *las Alpuxarras*. La lecture de ces observations n'éclaircira pas peu le point d'histoire dont il est ici question.

(†) Vous trouverez ci-après la description du Royaume & de la Ville de Grénade, avec le Plan de cette Ville & divers autres Plans qui réprésentent les principaux Edifices qui y sont.

1491. une espèce de Ville. L'enceinte des murs de ce Camp fut commencée, poursuivie, achevée avec une activité si admirable & en si peu de tems, que le siège s'ouvrit dans les formes le 26 d'Avril.

Ce siège ne se fit point à la manière ordinaire; point de lignes, point de tranchées, peu d'usage d'artillerie. Comme on n'avoit pour but que de fatiguer les Maures, & d'empêcher que la Ville ne reçût aucun secours, on se contentoit d'envoyer divers partis pour insulter la Garnison, qui faisoit souvent des sorties pour escarmoucher. Après divers avantages importans remportés sur les Maures, les Espagnols s'avancèrent jusques sous les murs de Grénade, & s'emparèrent de deux Tours détachées où il y avoit une forte Garnison. Sur ces entrefaites il arriva un accident, qui pensa déconcerter tous les projets des Espagnols. La Reine Isabelle, qui étoit arrivée au Camp avec le Prince Don Juan & la Princesse Donna Jeanne ses enfans, laissa imprudemment dans sa Tente une lumière; le feu y prit, & se communiqua si loin en peu de tems, que tout le Camp fut menacé d'un embrasement universel. C'étoit la nuit. Ferdinand se croyant surpris par les Maures, sortit nud de sa Tente, tenant son épée d'une main, & sa rondache de l'autre. Heureusement on donna de si bons ordres par tout le Camp, que l'Armée se remit du trouble & de la confusion où cet accident l'avoit jettée.

Il y avoit déja six mois que la Ville se trouvoit assiegée, lorsque Boabdil prit le parti d'en venir à quelque accommodement. Après bien des pourparlers on s'en tint à un Traité, dont voici les principales conditions. Que Boabdil auroit plusieurs Villes & Bourgades de l'Alpuxarra pour son appanage, dont il pourroit disposer comme il le jugeroit à propos; qu'on lui donneroit trente mille pièces d'or en rendant l'Alhambra & les autres Châteaux de Grénade; qu'il auroit la jouïssance des biens qu'il possédoit du tems de son père Albohacen, soit dans le Territoire de Grénade, soit dans celui d'Alpuxarra; que sa mère, sa femme, & ses autres parens possédéroient les biens dont ils avoient joui; qu'au sortir de Grénade, il lui seroit libre d'aller où bon lui sembleroit dans l'étendue de l'appanage qu'on lui donneroit; qu'on ne feroit jamais porter aux Maures des marques qui les distinguassent, comme les Juifs en portoient.

Après qu'on eut signé ces articles & quelques autres, on arrêta ceux que les Rois Catholiques dressèrent de leur côté pour la Ville, les dépendances de Grénade, & les autres Maures qu'ils voulurent y comprendre. Quelques-uns de ces articles portoient en substance, que dans l'espace de quarante jours on mettroit leurs Altesses en possession de toutes les Forteresses de la Ville; qu'on mettroit entre les mains de leurs Altesses cinq cens enfans de la principale Noblesse, qui resteroient dix jours en ôtage; qu'après la reddition des Châteaux, leurs Altesses avec le Prince Don Juan recevroient pour Vassaux & Sujets, sous leur protection, le Roi Boabdil, & généralement tous les Maures; que leurs Altesses & leurs successeurs laisseroient vivre les Maures dans leur Religion, & suivant leurs Loix; qu'ils auroient la liber-

liberté de tenir leurs biens; qu'on remettroit en liberté tous les esclaves 1491.
Chrétiens; que les Juifs n'auroient aucune autorité sur les Maures, ni la moindre intendance sur leurs biens; que les Maures seroient jugés suivant leurs Loix, & par leurs Juges naturels, & que si un Chrétien & un Maure étoient en procès, les Juges seroient mi-partis, à savoir un Maure & un Chrétien; que les Maures ne payeroient à leurs Altesses, que ce qu'ils avoient coutume de payer à leurs Rois; qu'on ne forceroit ni Maure, ni Mauresse, à embrasser le Christianisme; que nul Officier ou partisan du Roi Zagal n'auroit autorité sur les Maures de Grénade; que les Esclaves Maures seroient relâchés sans payer de rançon, mais à certains termes; que les coutumes Mauresques pour les héritages seroient observées; qu'on ne contraindroit aucun Maure de s'engager au service pour la guerre; qu'on feroit observer les Ordonnances pour entretenir la pureté des eaux de Grénade, & pour empêcher qu'on ne détournât ou diminuât les sources; que les lieux de sépulture des Maures seroient séparés de ceux des Chrétiens, aussi bien que les Maisons; que les Juifs de Grénade & d'Alpuxarra seroient compris dans le Traité.

Lorsque les articles de ce Traité eurent été rendus publics à Grénade, ils firent différentes impressions sur les esprits, selon qu'ils étoient plus ou moins vivement agités par la crainte ou par l'espérance. Durant ces momens de crise, un des Sages de la Loi Mahométane, homme d'une imagination violente, se mit en tête de sauver sa Patrie par un effet de rage. Il fit le prédicant dans les Places publiques, & s'efforça de persuader au petit peuple, qui le regardoit comme un Prophête, qu'il n'y avoit nul fond à faire sur les promesses des Espagnols; que Boabdil & les principaux de la Ville étoient Chrétiens dans le cœur; que toute l'Espagne avoit une soif insatiable de leur sang; qu'il étoit encore tems de se soustraire à la barbarie des Espagnols, & qu'il valoit mieux s'enhardir à mourir les armes à la main, ou vaincre glorieusement, que de languir dans les fers d'une dure captivité, pour attendre une mort lente & intolérable par sa lenteur. Cet homme parla avec tant de véhémence, qu'il engagea vingt mille hommes à suivre ses Drapeaux. Ils s'armèrent à l'instant, & coururent par toute la Ville comme des furieux.

Toute cette multitude rassemblée sans dessein, & sans Chef, s'étant un peu calmée, le lendemain Boabdil se détermina entièrement à rendre la Ville. Dès le prémier jour de Janvier de l'an 1492, il envoya aux Rois Catholiques les quatre cens Otages dont on étoit convenu pour garantir la reddition des Châteaux. Il chargea ses Ambassadeurs d'une Lettre pour Ferdinand & Isabelle, avec un présent, par lequel il se déclaroit vassal de son vainqueur. C'étoient deux fort beaux Chevaux, une Epée riche, & quelques Harnois de prix.

Cette agréable nouvelle causa une grande joie dans le Camp Espagnol. Dès le lendemain Ferdinand s'avança jusqu'à une lieu de Grénade à la tête de toute son Armée. Boabdil étant venu à sa rencontre, il l'embrassa, & le

1491. le traita en Roi pour la dernière fois. Après les prémières civilités Boabdil marcha quelque tems vers la Ville avec les Rois de Castille; ils s'en approchèrent de fort près, & aussitôt ils virent sortir plus de cinq cens Chrétiens captifs qui venoient au-devant de leurs libérateurs; on s'arrêta, & Boabdil présenta alors les clefs du Château à Ferdinand, qui les donna à la Reine, & celle-ci au Prince son fils, qui les remit à Don Inigo de Mendoça, Comte de Tendilla, destiné pour le Gouvernement de l'Alhambra, & pour le Commandement général de tout le Royaume de Grénade. On rendit à Boabdil le Prince son fils, ainsi qu'on en étoit convenu. En même tems Tendilla, accompagné de plusieurs Grands, & suivi d'une nombreuse Garnison alla prendre possession de l'Alhambra & des Forteresses marquées dans le Traité. Peu de tems après Boabdil ayant pris congé de Ferdinand, rentra dans la Capitale, dont il n'étoit plus Roi.

Ce ne fut que le quatrième jour de la reddition de Grénade que Ferdinand fit son entrée dans cette Ville. Cette entrée se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. On avoit dressé dans la Ville d'espace en espace des Chapelles & des Autels, où les Rois de Castille firent leurs prières, pour rémercier Dieu des importantes conquêtes qu'ils avoient faites. Dès que la Cour & l'Armée furent à portée d'y entrer, Boabdil en sortit, & après avoir salué en passant Ferdinand & Isabelle, il prit la route d'Alpuxarra, où étoit situé l'appanage qu'on lui avoit reservé. Ce Prince ne jouit que quatre années de tout ce qu'on lui avoit accordé par le Traité; car s'étant lassé de vivre en simple particulier dans un Païs où il s'étoit vu Roi, il passa en Afrique après avoir vendu à Ferdinand toutes ses terres pour la somme de huit cens mille Ducats. Il passa à Fez avec toute sa Maison, & longtems après ayant suivi les armes & la fortune d'un Maure contre le Roi de Maroc qu'on vouloit détrôner, il fut malheureusement tué dans une Bataille.

Tandis que Ferdinand & Isabelle travailloient avec tant de succès à l'agrandissement de la Monarchie Espagnole, Don Juan Roi de Portugal formoit de son côté de vastes projets pour étendre la domination Portugaise dans les Païs les plus éloignés. Outre la Flotte qu'il avoit déja envoyée en Afrique, il en fit encore partir une nouvelle, se flattant qu'on pourroit trouver quelque passage pour pénétrer jusques aux Indes Orientales. Il donna le commandement de cette Flotte à Jaques Cane, qui après avoir passé au-delà du Cap de Sainte Cathérine, arriva enfin à l'embouchure d'une rivière large & rapide, appellée Zaire. Cane s'étant avancé à la faveur de la Marée, apperçut bientôt des hommes & des femmes, assez semblables au reste des Ethiopiens. Comme on n'entendoit point leur langage, on fut obligé de leur parler par signes, & on comprit que toute le Païs étoit gouverné par un Roi puissant. On envoya au Roi quatre des plus hardis de la Flotte, mais ces Députés n'étant pas revenus au tems qu'on leur avoit prescrit, Cane leva l'ancre, & amena avec lui quatre Ethiopiens, auxquels on apprit en chemin le Portugais.

On

On sçut de ces Ethiopiens, que le Païs qu'on venoit de découvrir s'appelloit Congo. Cane reçut ordre du Roi son maitre d'y retourner. A son arrivée il fit rendre les quatre Ethiopiens au Monarque de ce Païs, qui donna en même tems la liberté aux quatre Portugais. Cane remit ensuite à la voile, & après avoir découvert deux cens lieues de Païs au-delà du Zaïre, il revint à Congo, & alla trouver le Roi de ce Royaume, qui le reçut honorablement. Lorsque Cane prit son congé pour retourner en Portugal, le Roi de Congo voulut qu'il emmenât avec lui quelques-uns de ses Pages en manière d'Ambassade, pour les instruire dans la Religion Chrétienne. 1491.

Presque en même tems qu'on découvrit le Royaume de Congo, on pénétra dans celui de Béni, & l'on fit alliance avec le Roi de ce Païs. Comme Don Juan avoit toujours dessein de faire trouver un passage pour aller aux Indes Orientales, il fit armer trois Vaisseaux, dont il donna le commandement à Barthélémi Diaz, qui après avoir essuié tous les périls imaginables, parvint enfin à un Cap, auquel on donna le nom de Cap des Tourmentes, connu aujourdhui sous celui de Cap de Bonne-espérance. Les Portugais doublèrent ce Cap, & arrivèrent à une Isle qu'ils nommèrent Sainte Croix. Delà ils rebroussèrent chemin, & revinrent en Portugal en Décembre 1487, seize mois & dix-sept jours après en être partis.

Don Juan, non content de ces découvertes, envoya des personnes intelligentes, pour chercher un chemin qui conduisît par terre dans le Royaume des Abissins, situé dans la partie Orientale de l'Ethiopie. Il chargea de cette commission Alfonse Paiva & Pierre Covillan, qui reçurent leurs Lettres de créance à Santarem le 7 de Mai 1487. Tous deux se rendirent ensemble à Alexandrie, où ils se séparèrent. Paiva prit la route d'Ethiopie, & pénétra jusques dans l'Abissinie, dont il envoya un détail au Roi de Portugal par un Juif nommé Joseph. Covillan ayant pris la route des Indes, s'embarqua sur la Mer rouge, & parvint à Aden, d'où poursuivant sa route, il vit Goa, Calicut, Cananor, & plusieurs autres Villes. A son retour il parcourut les Côtes de la Perse, celles d'Arabie, gagna les Côtes de l'Afrique, arriva au Mozambique, & aborda enfin à Soffola, où il apprit que la Côte continuoit jusqu'au Cap de Bonne-espérance.

Pour répondre à l'empressement du Roi de Congo, Don Juan fit baptizer les Ambassadeurs que ce Prince lui avoit envoyés, & après les avoir chargés de riches présens, il les fit partir sur une Flotte, dont il donna le commandement à Gonsalve de Sosa, qui étant mort en chemin, eut pour successeur dans le commandement Rodéric de Sosa son neveu, qui l'avoit suivi en qualité de Volontaire. Dès que cette Flotte parut à l'embouchure du Zaïre, l'Oncle du Roi qui commandoit dans cette Province, vint au-devant de Sosa, & demanda d'être baptizé. Trois Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, qui étoient venus sur la Flotte, le baptizèrent le jour de Paques de l'année 1491, lui & un petit enfant qu'il avoit. L'Oncle du Roi

1491. Roi fût baptizé au nom de Don Manuel Duc de Béja frère de la Reine, & l'enfant eut le nom d'Antoine.

Après cette cérémonie, Sosa se mit en chemin pour la Capitale du Royaume. Son entrée & sa marche jusqu'au Palais du Roi furent magnifiques à la façon du Païs. Le Roi l'attendoit dans son Palais, assis sur une chaise d'yvoire. Lorsque le Général eut fait sa harangue, il étala les présens, que le Roi considéra avec beaucoup d'admiration. Comme ce Prince & toute sa Cour demandoient le Baptême avec beaucoup d'empressement, on commença par dresser une Croix, qui fut plantée avec beaucoup de solemnité. On donna au Roi le nom de Jean, à la Reine sa principale épouse, celui d'Eléonore, & au Prince héritier, celui d'Alfonse, qui étoient les noms du Roi, de la Reine, & du Prince de Portugal. On baptiza ensuite un grand nombre d'autres personnes de tout rang & de toutes conditions.

La mort inopinée d'Alfonse, fils du Roi de Portugal, arrivée le 13 de Juillet de cette année, remplit tout le Royaume de tristesse & de deuil. Ce jeune Prince ayant voulu aller joindre son père, qui se baignoit dans le Tage, eut le malheur de tomber de son cheval qui s'abatit sous lui, & le laissa expirant. Don Juan accourut à son secours avec tous ses Courtisans, qui le transportèrent dans la cabane d'un Pêcheur, afin de lui faire des remèdes convenables pour le faire revenir; mais tout fut inutile; Alfonse mourut bientôt après entre les bras du Roi, de la Reine, & d'Isabelle son épouse.

Ce Prince, qui n'avoit que dix-sept ans, fut d'autant plus regretté, que Don Juan restoit sans enfans légitimes. Le Roi auroit pu appeller à la Couronne, George son Bâtard; mais les droits du Duc de Béja étoient si manifestes, qu'il ne pouvoit y déroger, sans exposer le Royaume à une guerre civile. Cette mort fut si sensible au Roi & à la Reine, qu'ils sortirent du Palais, & la Princesse Isabelle ne voulut pas y retourner, afin de n'avoir point devant les yeux des objets qui auroient pu renouveller à chaque instant sa douleur. La Duchesse de Bragance, qui depuis la mort de son époux & l'éxil de ses enfans, passoit ses jours dans la solitude, se rendit à Santarem, pour consoler la Reine sa sœur de la perte de son fils.

Les funérailles d'Alfonse se firent dans l'Eglise de la Bataille. Le Roi, après les avoir honoré de sa présence, retourna à Santarem, où le Comte d'Albe de Liste le pria de permettre qu'Isabelle s'en retournât en Castille, ainsi qu'on en étoit convenu, lorsqu'on avoit arrêté son mariage avec l'Infant. Don Juan ayant accordé ce qu'on lui demandoit, Isabelle partit pour la Castille, & fut accompagnée par le Roi son Beau-père jusqu'à la Ville d'Abrantès.

Peu de tems après le départ d'Isabelle, le Roi & la Reine se rendirent à Lisbonne, où leur présence renouvella la douleur publique sur la mort d'Alfonse. Comme Don Juan avoit dessein de laisser le sceptre à son Bâtard, il commença dès lors à sonder adroitement Emmanuel Duc de Béja, pour voir

voir s'il ne voudroit point céder ses droits, sous de certaines conditions. Le 1491.
Duc, qui se trouvoit soutenu par la Reine sa sœur, & qui avoit pour lui les suffrages de la plupart des Grands & du Peuple, feignit de ne point entendre ce que Don Juan lui proposoit, & le Roi, qui ne vouloit pas découvrir l'injustice qu'il méditoit, n'osa s'expliquer plus clairement. Alors Don Juan fit tous ses efforts pour obliger le Pape à reconnoître son fils pour légitime. Le Pape ne voulut pas lui accorder cette demande, parce que le Roi de Castille eut soin de faire représenter à Sa Sainteté, qu'on feroit une injustice manifeste au Duc de Béja, & que le Royaume de Portugal se trouveroit par-là exposé à une guerre cruelle & sanglante.

Don Juan prit d'autres mesures pour surmonter les obstacles qu'il rencontroit. Comme les Grandes Maitrises d'Avis & de Saint Jaques étoient prêtes à vaquer, il les demanda pour son fils, & elles lui furent accordées. Par ce moien il attiroit dans sa faction la plus grande partie de la Noblesse. Il lui forma ensuite une Maison, comme pour un Prince destiné à règner, & confia son éducation à Jaques Ferdinand d'Almeida, homme illustre par sa naissance, par ses vertus, & par ses talens pour la guerre.

L'année 1492 est remarquable par l'expédition importante qu'entreprit 1492.
Christophle Colomb pour le service du Roi de Castille, dans le tems que la Ville de Grénade venoit d'être enlevée aux Maures par Ferdinand. Colomb étoit un Pilote Génois, natif de Savone selon plusieurs, d'un petit Bourg de la même rivière de Gênes, appellé Cugurco, selon quelques-uns, & de Nervi selon d'autres. Quelques Historiens prétendent qu'il étoit de fort basse naissance, tandis que d'autres le font descendre d'une Maison illustre. Il sortit jeune de son Païs, & comme il aimoit la navigation, il parcourut la plupart des Mers connues de son tems. Ses courses lui ayant donné lieu de faire quantité d'observations, il tourna toutes ses pensées vers l'Occident pour y chercher de nouvelles terres, tandis qu'on ne songeoit encore qu'à se fraier par le Midi un chemin à l'Orient. Ses conjectures sur l'éxistence d'un nouveau Monde étoient appuiées sur des raisons, qui étoient pour lui autant de démonstrations.

Colomb proposa d'abord son projet à la République de Gênes; mais il ne fut pas même écouté, & on le regarda comme un visionnaire. Le Roi de Portugal, à qui il alla ensuite offrir ses services, voulut que son dessein fût examiné; mais les Commissaires nommés pour cet effet, jugèrent que l'entréprise étoit aussi insensée que périlleuse. Colomb n'ayant pu rien obtenir en Portugal, s'embarqua sur la fin de 1484, & alla prendre terre en Andalousie avec Barthélémi Colomb son frère, qu'il envoya en Angleterre, pour essaier de faire goûter son dessein à Henri VII, tandis qu'il iroit faire la meme chose à la Cour d'Espagne.

Barthélémi Colomb étant passé en Angleterre, expliqua à Henri le projet de son frère, & le lui fit tellement goûter, que ce Prince le pria d'en faire venir l'Auteur. Christophle étant arrivé en Castille, se rendit d'abord auprès du Roi, auquel il fit présenter un Mémoire, pour faire agréer son

1492. entréprise. Comme il étoit assez mal équipé, il fut d'abord regardé comme un homme qui ne cherchoit qu'à se tirer de la misère, ou à sortir de l'obscurité où il avoit jusques-là vêcu. Cependant à la sollicitation de Don Alfonse Quintaniglia, Grand Trésorier de Castille, Colomb obtint de la Reine Isabelle que son plan fût examiné. Ceux qu'on nomma pour cet examen n'ayant pas été favorables à Colomb, il se vit réduit à attendre du tems & des conjonctures une occasion plus favorable.

Colomb avoit déja perdu toute espérance de pouvoir faire goûter son plan en Castille, lorsque la Ville de Grénade se rendit au Roi Ferdinand. Alors Louïs de Sant-Angel, Receveur des Droits Ecclésiastiques de la Couronne d'Arragon, qui s'étoit toujours déclaré pour Colomb, profita de la joie répandue dans toute la Cour, pour faire de nouvelles instances auprès d'Isabelle en faveur du Pilote Genois. La Reine accepta enfin les conditions proposées par Colomb, qui fut conduit à Sainte Foi, où les Rois Catholiques signèrent ce fameux Traité, qui leur aquit bientôt après un nouveau Monde.

Lorsque Colomb eut reçu le Brevet, par lequel le Roi & la Reine de Castille le créoient Amiral, Gouverneur, & Vice-Roi des Isles & de la Terre ferme qu'il alloit découvrir, il se mit en chemin pour l'Estramadoure, d'où il se rendit à Palos, où se faisoit l'armement qui lui avoit été accordé. La Ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois deux Caravelles, qui furent données à Colomb, & on y joignit un petit Navire, qu'il monta lui-même, & auquel il donna le nom de Sainte Marie. Les deux autres Bâtimens se nommoient la Pinta, commandée par Martin-Alfonse Pinçon, & la Nińa montée par Vincent-Yanez Pinçon. François-Martin Pinçon fut le Pilote de la Pinta. Les Pinçons étoient trois frères des plus riches habitans & des plus habiles Navigateurs de Palos, qui voulurent bien risquer leurs personnes, & une partie de leurs biens dans cet armement. Il n'y avoit en tout sur les trois Navires que cent vingt hommes, & des vivres pour un an.

Christophle Colomb mit à la voile un Vendredi, troisième d'Août. L'onzième du même mois on apperçut la grande Canarie, où on se rendit, puis on gagna en quatre jours la Goméra, où on acheta quelques provisions. Colomb en étant sorti, appareilla le 6 de Septembre, & fit le Sud-ouest. Dès le lendemain les Terres disparurent de toutes parts. Le 14 au soir Colomb observa que l'Aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-ouest, & les jours suivans elle varia beaucoup. Le prémier d'Octobre l'Amiral compta qu'il étoit à 700 lieues des Canaries. Au bout de quelques jours, les Castillans qui avoient déja commencé à murmurer, se mutinèrent à un point, qu'il y avoit tout à craindre du desespoir où ils se trouvoient. Colomb se hasarda alors à leur déclarer, que si dans trois jours la Terre ne paroissoit point, il se mettroit à leur discrétion.

Dès le deuxième jour après cette déclaration, il parut des signes de terre qui rassurèrent les plus timides; c'étoit des morceaux de bois figuré, des

cannes fraichement coupées, une épine avec son fruit; d'ailleurs on commençoit à respirer un air plus frais, & les vents changeoient souvent pendant la nuit. Le soir même de ce jour, qui fut un Jeudi onzième d'Octobre, Colomb avertit ses gens que cette nuit même il comptoit de voir la Terre. En effet sur les deux heures après minuit, on apperçut du feu, & au point du jour la Terre parut visiblement éloignée d'environ deux lieues. Après qu'on eut rendu graces à Dieu de cette heureuse découverte, tout l'Equipage de la Capitane vint se jetter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avoit donnés, & le salua en qualité d'Amiral & de Vice-Roi (*). 1492.

L'Amiral donna à l'Isle qu'on venoit de découvrir le nom de San-Salvador. Tout le rivage se trouva bientôt bordé d'hommes parfaitement nuds. Colomb sauta le prémier à terre, portant l'épée nue d'une main, & l'Etendart Royal de l'autre. Les autres Equipages furent bientôt à terre, & ce fut alors qu'ils vinrent tous renouveller aux pieds de Colomb, ce qu'avoit fait l'Equipage de la Capitane. La prise de possession se fit ensuite au nom de la Couronne de Castille avec toutes les formalités requises. Tout cela se passoit à la vue des Sauvages, qui regardoient les Espagnols comme des hommes d'une espèce particulière & d'un ordre supérieur. Ceux-ci de leur côté n'étoient guère moins surpris de se voir transportés dans un nouveau Monde, où ils n'appercevoient rien de semblable à ce qui se trouve dans celui d'où ils venoient.

On apprit des Sauvages, que leur Isle s'appelloit Guanahani, & que ses habitans & ceux de plusieurs autres Isles portoient le nom de Lucayos. L'Amiral s'étant rembarqué le même jour, la plupart de ces bonnes gens vinrent à bord des trois Navires apportant des Péroquets & du Coton; & on leur donnoit en échange des fragmens de pots de terre & de fayance, avec de petites sonnetes, qu'on leur attachoit au cou & aux jambes. De petites plaques d'Or, que la plupart de ces Insulaires portoient aux narines, firent naitre aux Castillans l'envie de savoir d'où ils les avoient tirées, & on comprit que c'étoit d'un Païs qu'ils montroient au Sud, ce qui détermina l'Amiral à tirer de ce côté-là.

Le lendemain l'Amiral rangea la Côte, les Sauvages le suivant toujours par terre, pour voir, disoient-ils des hommes extraordinaires, & des machines qui voloient sur l'eau. On les renvoya le soir après leur avoir fait quantité de présens. A mesure que Colomb avançoit, il découvroit de nouvelles Isles & de nouvelles terres. Il donna à ces Isles les noms de la Conception, de Fernandine, d'Isabelle, & de Juana. Cette dernière étoit connue des habitans sous le nom de Cuba, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Comme son Navire avoit besoin d'être radoubé, il entra dans le Port,

(*) Nous avons cru devoir joindre ici une Carte magnifique & fort éxacte du Sr. d'Anville, laquelle réprésente les Isles de l'Amérique, & plusieurs Païs de Terre ferme situés au-devant de ces Isles & autour du Golfe de Méxique. Elle ne servira pas peu à fixer les idées du Lecteur à mesure qu'on fera mention des découvertes des Espagnols dans le Nouveau Monde.

1492. Port, qu'on a depuis appellé Baracoa, du nom du Cap, qui est à l'entrée du côté de l'Est.

Tandis que l'on profitoit de la commodité d'un si beau Port, l'Amiral fit visiter le Païs, où on l'avoit assuré qu'il trouveroit de l'Or. Deux hommes entreprirent ce voyage, & firent environ vingt lieues. Ils rapportèrent qu'ils avoint vu un grand nombre de Villages & de Hameaux; qu'on leur avoit fait manger d'une racine, qui étant cuite, avoit le goût de Marons; que le Païs étoit fort beau, & qu'ils y avoient vu différentes sortes d'Oiseaux, & quelques animaux. L'assurance que l'on donna à l'Amiral, qu'il trouveroit de l'Or dans un Païs qu'on lui nomma, l'engagea à le chercher. Au sortir de Baracoa, il fut obligé de se refugier dans un Port voisin, qu'il appella le Port du Prince, d'où il alla mouiller dans un troisième, auquel il donna le nom de Sainte-Cathérine. Là il apprit de quelques habitans de l'Isle de Bohio, que leur Païs abondoit en Or, & qu'il s'en trouveroit surtout une très grande quantité dans une Contrée appellée Cibaó. Après avoir embarqué ces mêmes Insulaires sur son bord, il rangea la Côte du Nord de Cuba, & se rendit à un gros Cap, à côté duquel il trouva un Port, où il entra, & auquel il donna de même qu'au Cap, le nom de Saint Nicolas.

L'Amiral en quittant ce dernier Port, prit à gauche, & apperçut devant lui une petite Isle, à laquelle il donna le nom de la Tortue. Il découvrit ensuite l'Isle Hayti, que l'on appelle aujourdhui Isle Espagnole, Hispaniola, ou Espagnola (*). En passant le Canal, qui est entre la Tortue & l'Isle Espagnole, il apperçut un beau Port, qu'il nomma Valparayso, auquel nous donnons aujourdhui le nom de Port de Paix. Le Cacique de cet endroit vint rendre visite à l'Amiral, dès qu'il le sçut à terre. Les deux autres Navires (car la Pinta s'étoit séparée des autres depuis quelque tems, & avoit disparu) ayant continué leur route, allèrent mouiller dans un Port qui fut nommé Saint Thomas, & qui porte aujourdhui communément le nom d'Acul. Goacanaric, Roi de Marien, qui avoit sa demeure au Port du Cap-François, envoya saluer l'Amiral, & le fit prier de vouloir bien se transporter chez lui.

Colomb avoit déja mis à la voile pour s'y rendre, lorsque le Navire ayant été engagé dans des courans, fut entrainé sur des Bancs de sable, où il échoua. L'Amiral qui s'étoit trouvé extrêmement fatigué, étoit alors sur son lit, où il prenoit un peu de repos. Au bruit que fit le Matelot, qui tenoit le gouvernail, il s'éveilla, & fut fort surpris de trouver tous les Pilotes endormis. Le Bâtiment s'étant ouvert, il fallut songer à se sauver dans la Chaloupe. Le Banc, sur lequel le Navire avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port, nommé par les Espagnols Puerto Réal, & par les François Baye de Caracole. Heureusement la Caravele de Vincent Pinçon, arriva assez tôt

(*) Nous avons joint ici une Carte qui répréfente cette Isle telle qu'elle étoit possédée par les Indiens, avec les prémiers Etablissemens des Espagnols.

tôt pour sauver l'équipage. Goacanaric ayant été averti de ce malheur accourut sur le champ, & donna ordre à ses gens d'aider les Espagnols à retirer les effets du Navire. 1492.

Ce Cacique présenta de l'Or à Colomb, & l'invita à venir chez lui. Ses Sujets donnèrent aux Castillans tout ce qu'ils avoient d'Or pour des Bonnets rouges, des Sonettes, des Epingles, des Chapelets de verre, & autres semblables bagatelles. Ce fut alors que l'Amiral forma le dessein de faire un établissement dans les Etats de Goacanaric, qu'il combla de présens, pour l'engager davantage dans ses intérêts. Il lui dit qu'il vouloit laisser dans ses Etats, & sous sa protection, une partie de ses gens, tandis qu'il iroit en Europe chercher des marchandises. Le Cacique reçut cette proposition avec joie, & ôtant de dessus sa tête, une espèce de Couronne d'Or, qu'il portoit ordinairement, il la mit sur celle de l'Amiral.

Dès que Colomb fut de retour à Puerto-Réal, il fit bâtir un Fort, où il mit quelques pièces de canon. Il n'étoit que de bois des débris de la Capitane; mais comme on avoit creusé un assez bon fossé tout autour, on se flatta que cela suffisoit pour tenir en respect des gens tout nuds & sans armes. Sur ces entrefaites l'Amiral ayant été averti qu'on avoit vu rôder un Navire le long de la Côte vers l'Est, & ne doutant point que ce ne fût la Pinta, dont la désertion le chagrinoit beaucoup, il détacha une Chaloupe, pour aller voir si cet avis étoit fondé, & il remit à l'Officier, qui la commandoit, un billet par lequel il accordoit à Pinçon une amnistie en bonne forme, pourvu qu'il le vînt trouver sans délai. La Chaloupe n'ayant rien trouvé, l'Amiral crut que la Caravelle avoit fait voile pour l'Espagne, & que le dessein de Pinçon étoit d'y porter les prémières nouvelles de la découverte d'un nouveau Monde, ce qui le détermina à presser son départ pour l'Espagne. Cette résolution prise, il choisit trente-huit hommes pour rester dans le Fort, & il leur laissa des vivres, des marchandises, & une Chaloupe. Après avoir pris congé de Goacanaric, qui consentit que quelques-uns de ses Sujets fissent le voyage d'Europe, il sortit de Puerto-Réal, emportant assez d'Or pour faire concevoir de grandes espérances à la Cour d'Espagne.

L'Amiral prit d'abord la route de l'Est, afin de reconnoitre toute la Côte de l'Isle Espagnole. Deux jours après son départ, il retrouva la Pinta, dont le Capitaine lui fit de grandes excuses de l'avoir quitté, protestant qu'il y avoit été contraint par le mauvais tems. Pendant ce voyage, Colomb essuia une si longue & si furieuse tourmente, que le naufrage parut inévitable. Dès le commencement de cette tempête il fut jetté sur les Côtes des Açorres, la Pinta disparut en même tems, & tout le monde la crut perdue. L'Amiral après avoir été délivré de ce danger, fut assailli d'une seconde tourmente, qui le jetta sur les Côtes de Portugal. Il fut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne, d'où il dépêcha un Courier à la Cour d'Espagne. 1493.

Don Juan Roi de Portugal, ayant appris l'arrivé de Colomb, lui écrivit

1493. une Lettre, par laquelle il le prioit de ne point partir qu'il ne l'eût vu. L'Amiral alla trouver le Roi à Valparaiso. Ce Prince lui fit un accueil fort gracieux & s'entretint longtems avec lui des particularités de son voyage. Dans un Conseil que Don Juan fit assembler, on mit en délibération de quelle manière on devoit se comporter à l'égard de Colomb. Quelques-uns furent d'avis, que pour prévenir les effets de cette découverte, il falloit arrêter Colomb, & le punir, même de mort, comme ayant entrépris une navigation contraire au droit accordé aux Portugais.

Comme rien n'étoit plus injuste que ce raisonnement, plusieurs représentèrent à Don Juan, que Colomb n'avoit travaillé pour les Espagnols qu'au refus des Portugais, qu'on ne pouvoit l'arrêter, & encore moins le faire mourir, sans violer le droit des Gens, & fouler aux pieds les loix les plus sacrées de la Societé. Ce discours frappa le Roi, qui fit à l'Amiral les offres les plus obligeans, & le congédia comblé d'honneurs.

Colomb, après avoir pris congé du Roi de Portugal, se rendit en Espagne, & il entra le quinze de Mars dans la rivière de Saltes, dont l'embouchure forme le Port de Palos. La Pinta y arriva en même tems que lui, après en avoir été séparée par la tempête. L'arrivée de Colomb fut annoncée par le son des cloches, & il fut reçu à la descente de son Navire, avec les mêmes honneurs, qu'on auroit faits au Roi même. D'abord il partit pour Séville, d'où il se rendit à Barcelone, où étoient Ferdinand & la Reine Isabelle son épouse. Son entrée dans cette Ville fut des plus magnifiques. Tous les Courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent audevant de lui fort loin dans la campagne, & le conduisirent au Palais. Les Indiens paroissoient les prémiers, on voyoit ensuite des Couronnes & des lames d'Or, des balles de Coton, des Peroquets, des dépouilles de Caimans & de Lamentins, des Oiseaux de plusieurs espèces inconnues, & quantité d'autres raretés. Les acclamations redoubloient par-tout à chaque instant.

Les Rois Catholiques attendoient Colomb en dehors du Palais, revêtus des Habits Royaux, sous un Dais magnifique, & ayant à leur côté le Prince d'Espagne. Colomb s'étant jetté aux pieds de leurs Altesses, Ferdinand lui fit aussitôt signe de se relever, & lui commanda de s'asseoir sur une chaise qui lui avoit été préparée. L'Amiral commença alors à raconter à haute voix tout ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable, & après qu'il eut achevé de parler, on termina l'Assemblée par le *Te Deum*. Les jours suivans tous les Grands d'Espagne, à l'exemple du Roi & de la Reine, s'étudièrent à l'envi à combler d'honneurs l'Amiral.

Les Rois Catholiques ne manquèrent pas de donner avis au Pape Aléxandre VI de la découverte du nouveau Monde, pour supplier Sa Sainteté de leur en donner le domaine. Le Pape accorda tout ce qu'on lui demandoit, & pour prévenir tous les différends, qui pourroient survenir entre les Couronnes de Castille & de Portugal, au sujet des nouvelles découvertes, il fit tracer

tracer cette fameuse Ligne de Démarcation, qui partageoit entre ces deux Couronnes tous les Païs découverts, & ceux qu'on découvriroit dans la suite, qui ne seroient possédés par aucun Prince Catholique. Cette Ligne de Démarcation étoit une Ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, laquelle coupoit en deux parties égales l'espace qui se trouvoit entre les Isles Açorres & celles du Cap-Verd. Les Païs, situés au Couchant de cette Ligne, devoient appartenir à la Couronne de Castille, & tous ceux qu'on trouveroit à son Orient étoient concedés au Roi de Portugal. Dans la suite, par un accord fait entre les deux Couronnes, cette Ligne fut reculée de trois cens soixante & dix lieues à l'Ouest. 1493.

Colomb ne séjourna à Barcelone qu'autant de tems qu'il falut pour regler les affaires qui l'y retenoient. Lorsqu'il eut reçu ses dépêches pour son retour aux Indes, il prit son audience de congé du Roi, de la Reine, & du Prince d'Espagne, auprès duquel il laissa ses deux fils en qualité de Pages. A son arrivée à Séville, il trouva la Flotte qu'il devoit commander, toute prête, bien fournie d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les Colonies qu'il voudroit établir. Plus de quinze cens Volontaires voulurent faire le voyage; & le nombre en auroit été plus grand, si la Flotte, qui n'étoit que de dix-sept Navires médiocres, eût pu les porter.

Le 25 de Septembre la Flotte sortit de grand matin de la Baye de Cadix, & le 3 de Novembre tous les Vaisseaux se trouvèrent après une très heureuse navigation à la vue d'une Isle qu'on nomma la Dominique. Les jours suivans on découvrit d'autres Isles, savoir la Marigalante, la Guadaloupe, Montserrat, Antigoa, Saint-Christophle, & plusieurs autres. Le 27 on alla jetter une ancre à l'entrée de Puerto-Réal, & le lendemain toute la Flotte étant entrée plus avant dans le Port, le prémier spectacle qui s'offrit aux yeux des Castillans, ce furent les ruines de la Forteresse, où on ne trouva personne. En avançant un peu plus avant dans les terres, on trouva des corps morts tout recemment enterrés, & comme ils étoient habillés on reconnut qu'ils étoient Espagnols.

On apprit des Indiens que les Castillans laissés dans le Fort, ayant commis toutes sortes de violences & de brigandages, un Cacique nommé Caonabo, après avoir massacré tous ceux qui avoient pénétré jusqu'aux mines de Cibao, étoit venu assièger la Forteresse, à laquelle il avoit mis le feu en plusieurs endroits, & que les assiègés s'étant alors sauvés du côté de la Mer, s'étoient noyés en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port; que Goacanaric, Roi de Marien, étoit venu au secours des Castillans, ses amis & ses alliés, mais que Caonabo s'étoit déja rendu maitre de tout. Comme il y avoit quelque sujet de soupçonner Goacanaric d'avoir fait lui-même le mal, qu'il rejettoit sur Caonabo, quelques-uns proposèrent de s'assurer de sa personne; mais l'Amiral n'ayant pas voulu écouter les conseils violens qu'on lui donnoit, prît la résolution de cultiver l'amitié du Roi de Marien, & ne voulut pas même différer à lui rendre visite.

1493. La prémière chose que fit l'Amiral, après s'être assuré du côté de Goacanaric, ce fut de chercher un lieu commode pour y faire un établissement solide. Ayant résolu de s'avancer plus à l'Est, il partit de Puerto-Réal avec toute sa Flotte, dans le dessein d'aller placer sa Colonie à Puerto di Plata, où le Païs lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Une tempête l'ayant accueilli en chemin, il se vit obligé d'entrer dans une rivière, qu'il apperçut à deux lieues à l'Est de Monté Christo. Cette rivière avoit cent pas de large, & formoit un assez beau Port. L'Amiral ayant fait visiter ce Païs, on lui dit qu'il étoit fort bon, ce qui le détermina à y bâtir une Ville, qui fut nommée Isabelle, en mémoire de la Reine de Castille. Cette Ville est la prémière qui ait été construite par les Européens dans le nouveau Monde.

Tels sont les évènemens les plus remarquables qui arrivèrent cette année en Amérique. Repassons en Europe où nous verrons ce qui se passa à la guerre de Naples, & comment la France céda à Ferdinand la Sardaigne & le Roussillon.

Comme la France jouissoit alors d'un calme heureux, Charles VIII, qui occupoit le Trône, ne cherchoit que l'occasion de se rendre maitre du Royaume de Naples, qu'il prétendoit lui appartenir en vertu des droits de la Maison d'Anjou. Ce Prince avoit de l'argent, de bonnes Troupes, & tout ce qui étoit nécessaire pour terminer heureusement une si grande entreprise; mais d'un autre côté la puissance du Roi des Romains s'opposoit aux vastes projets de Charles, & il étoit aussi à craindre que le Roi d'Arragon n'entreprît la défense des Napolitains, à cause des anciennes liaisons qui étoient entre les deux Royaumes. Charles crut devoir prendre des mesures de ce côté-là, en faisant naitre à Ferdinand l'espérance de lui restituer la Sardaigne & le Roussillon. Afin de règler ce différend, on choisit des Commissaires, qui se rendirent sur la frontière, & commencèrent à délibérer sur cette grande affaire. Après bien des négociations, Ferdinand obtint que les François évacueroient toutes les Places de Sardaigne & du Roussillon, & que ces deux Principautés retourneroient à la Cour d'Arragon.

Pour donner une idée de l'origine de la guerre de Naples, il est bon de reprendre les choses de plus haut, & de rappeller certaines circonstances qui ont contribué à faire éclater ce grand évènement. Le Pape Urbain VI avoit appellé de Hongrie Charles Prince de Duras, pour s'opposer aux entréprises de Jeanne Reine de Naples, qui protégeoit Clément VII son compétiteur à la Papauté. Jeanne de son côté appella Louïs d'Anjou, second fils de Jean Roi de France, pour l'opposer à ses Ennemis, avec promesse de l'adopter pour son successeur.

Cette entréprise n'eut pas tout le succès donc on s'étoit flatté; la Princesse perdit la vie & son Royaume. Louïs, de même nom que son père, déclara la guerre à Ladislas, fils de Charles Roi de Naples, avec aussi peu de succès. Louïs son Petit-fils fut appellé par le Pape Martin, pour s'oppo-

ser

fer à Jeanne Reine de Naples, & sœur de Ladislas, Princesse aussi peu chaste que celle qui l'avoit précédée. Elle adopta d'abord le Roi Alfonse d'Arragon, se flattant qu'il l'aideroit à conjurer la tempête; mais dans la suite elle annulla cette adoption, & l'obligea de retourner en Espagne. Louïs III du nom étant mort sans enfans, René son frère lui succéda. Alfonse, après lui avoir fait longtems la guerre, l'obligea de repasser en France. Jean de Lorraine, fils de René, fit longtems la guerre à Ferdinand fils d'Alfonse, & quoiqu'il eût été vaincu & chassé d'Italie, il ne laissa pas de passer encore en Catalogne, pour être le Chef de la guerre que les Rébelles faisoient à Jean Roi d'Arragon frère d'Alfonse. Il mourut à Barcelone dans le tems que la guerre y étoit le plus allumée. Charles succéda alors à son Oncle paternel, qui nomma pour son héritier Louïs XI, Roi de France, ne croyant pas que René de Lorraine, issu d'une fille de René d'Anjou, fût en état de s'opposer à la puissance du Roi d'Arragon, & de s'emparer du Royaume de Naples. 1493.

Il est bon de faire encore attention à quelques autres circonstances, qui portèrent le Roi de France à entreprendre cette guerre. Galéace Duc de Milan ayant été tué par ses Sujets, Louïs Sforce frère du mort, s'empara du Gouvernement du Milanez, pendant la minorité de Jean Galéace son neveu. Cet usurpateur avoit épousé Béatrix, sœur d'Hercule Duc de Ferrare. D'un autre côté Alfonse Duc de Ferrare avoit épousé Hypolite Sforce, sœur de Galéace & de Louïs, d'où sont sortis Ferdinand & Isabelle. Ferdinand hérita du Royaume de son ayeul & de son père, après la mort de l'un & l'abdication de l'autre. Isabelle fut donnée en mariage à Jean Galéace Duc de Milan. Cette femme ne pouvant souffrir l'injustice qu'on lui avoit faite, persuada à son père de dépouiller l'Usurpateur Louïs Sforce, qui avoit envahi l'Etat de Milan. Celui-ci eut recours à Charles VIII, qu'il sollicita à attaquer Naples avec toutes ses forces.

Le Roi de France étoit ravi de trouver une occasion si favorable pour se vanger des affronts qu'il avoit reçus de la part des Arragonois. La Noblesse Napolitaine ne sachant alors de quel côté se tourner, offrit au Roi d'Arragon le Royaume de Naples. La plupart des Princes d'Italie suivirent l'exemple de Louïs Sforce, & se joignirent au parti du Roi de France. Les Florentins furent les seuls qui se déclarèrent en faveur du Roi d'Arragon.

Lorsque Charles VIII eut fait tous les préparatifs nécessaires pour son expédition, il partit de Lyon à la tête de ses Troupes vers la fin du mois de Juin 1494. Son Armée étoit composée d'environ vingt mille hommes de 1494.
pied & de cinq mille Chevaux. Alfonse, Roi de Naples, mit en même tems en mer une Armée navale sous la conduite du Prince Frédéric son frère, & l'envoya en Ligurie pour ravager les Côtes de Gênes, & pour enlever cette Ville à Louïs Sforce son ennemi. Il envoya en même tems Ferdinand son fils, Duc de Calabre, à la tête d'une bonne Armée pour faire la guerre dans le Milanez. Ces beaux projets n'aboutirent à rien: la Flotte de Frédéric se vit obligée de reprendre la route de Naples, & l'Armée du Duc de Cala-

1494. Calabre ayant été harcelée par les Troupes Françoises & Milanoises, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas.

Sur ces entrefaites Sforce, qui se flattoit de l'espérance de marier son fils à la fille du Roi Ferdinand, prit la résolution de changer de parti, & d'abandonner les François pour se livrer tout entier aux Espagnols. Cependant, pour mieux cacher son dessein, il alla au-devant de Charles VIII, qui se rendit à Pavie, où il campa à la tête de ses Troupes. Il alla rendre visite à Jean Galéace, qui se portoit alors fort mal, & qui mourut peu de tems après, d'un poison lent, à ce qu'on crut, qui lui avoit corrompu les entrailles. Louïs Sforce qui fut accusé d'avoir abrégé les jours de son oncle, prit le nom de Duc de Milan, avec l'applaudissement de tout le Peuple, quoique Galéace eût laissé un fils âgé de cinq ans, nommé François, son héritier présomptif, deux filles, & sa femme grosse.

Charles VIII s'étoit rendu de Pavie à Plaisance, d'où il prit sa route vers la Toscane. De tous côtés des Ambassadeurs venoient le saluer sur son passage, & lui demander la paix & son amitié. Pierre de Médicis, Chef du Sénat de Florence, alla au-devant de lui, & lui livra de sa pleine autorité cinq Forteresses, situées sur le Mont Apennin, ce qui irrita si fort les Florentins, qu'ils le bannirent de toute l'étendue de leur Etat, avec ses deux frères Pierre & Julien, quoiqu'ils fussent Cardinaux. Le Roi de France s'arrêta quelques jours à Pise, & délivra les habitans de la domination des Florentins. Lorsqu'il fut arrivé à Florence, on fit un Traité, par lequel on convint qu'il rendroit aux Florentins toutes leurs Forteresses après la fin de la guerre, à condition qu'ils compteroient à ce Prince cent vingt-mille florins de contribution.

1495. L'approche de Charles VIII causa de grands mouvemens dans la Ville de Rome. Le Souverain Pontife prit le parti de se retirer dans la forte Tour d'Adrien, pour ne pas s'exposer aux insultes du Soldat, parmi le tumulte & la confusion où se trouvoit alors la Ville. Charles entra dans Rome à la tête de son Armée, au commencement de l'année 1495, & il fut conduit avec beaucoup de pompe au magnifique Palais que le Pape Paul II avoit fait bâtir. On proposa d'abord de faire un Traité, qui fut en effet conclu par la médiation des principaux Seigneurs de Rome, à condition que le Cardinal de Valence suivroit l'Armée du Roi en qualité d'Otage. Ce Traité portoit entre autres, que les Forteresses de Spolette, & de Terracine resteroient au pouvoir des François, pendant tout le tems que dureroit la guerre de Naples. Charles partit de Rome vers la fin de Janvier, & marcha droit à Naples à la tête de ses Troupes.

Le Roi d'Arragon craignant les suites des grands progrès que faisoient les François, envoya à Charles VIII des Ambassadeurs, pour prier ce Prince de ne point inquiéter le Pape & de laisser en paix l'Italie, parce qu'autrement il ne pourroit se dispenser de prendre la défense & la protection de l'Eglise. Charles étoit déja sorti de Rome, lorsque les Ambassadeurs le joignirent. Ils lui représentèrent l'espèce de violence qu'on avoit faite au Pape

Pape, & le prièrent de ne point porter ses armes contre le Roi & le Royaume de Naples, avant que d'avoir bien prouvé son bon droit & la justice de sa cause. Charles, qui n'avoit pas lieu d'être content du procédé de ces Ambassadeurs, se contenta de leur répondre, que quand la guerre seroit finie, on pourroit examiner s'il avoit eu raison de la faire, & si le bon droit étoit de son côté. 1495.

Antoine Fonséque, un de ces Ambassadeurs, fut si mécontent de cette réponse de Charles VIII, qu'ayant pris entre ses mains le Traité d'alliance qui étoit entre les deux Couronnes, il eut la témérité de le déchirer en présence du Roi & de toute sa Cour. Cette action méritoit d'être punie sur le champ, mais le Roi ne voulut pas violer le droit des Gens en la personne de cet Ambassadeur, qu'il fit conduire incessamment à Rome. Cette Ambassade releva un peu le courage abbatu du Saint Père, qui prit d'abord la résolution de rompre le Traité, qu'il venoit de conclure avec la France, à des conditions peu honorables à la dignité du Saint Siège.

Lorsqu'Alfonse Roi de Naples vit que les François étoient sur le point d'envahir son Royaume, il fit venir Ferdinand son fils en présence des Seigneurs de sa Cour, & après leur avoir exposé l'état de ses affaires, il leur dit qu'il avoit jugé à propos de remettre le Sceptre & la Couronne de Naples entre les mains de son fils, dont ils connoissoient déja le courage, la prudence & la valeur.

Après cette abdication, Alfonse fit embarquer sur des Vaisseaux ses meubles les plus précieux pour les transporter en Sicile. En même tems il prit un habit Clérical pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il écrivit à Ferdinand Roi d'Espagne, que sa mauvaise santé l'avoit contraint de renoncer à la Royauté, & que comme il avoit fait autrefois un vœu de quitter la Couronne, il se croyoit obligé en conscience d'y satisfaire, en remettant ses Etats entre les mains de son fils. Mais le motif le plus apparent de son abdication, & de sa retraite, étoit la haine que ses Sujets avoient pour lui; & comme il se voyoit à la veille d'être attaqué par les François, il crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de remettre toute l'autorité à son fils, qui étant plus aimé des Napolitains, seroit plus en état de les défendre, & de faire la guerre avec plus de succès. Ce Prince ne vêcut pas longtems après son abdication.

Après que Ferdinand eut été couronné, il sortit de sa Capitale à la tête de ses Troupes, pour aller s'emparer des Gorges & des défilés, par où les Troupes Françoises devoient nécessairement passer pour se rendre à Naples; mais ayant appris qu'ils marchoient vers la Campanie, il se retira de Capoue, Ville bien fortifiée, & défendue par une bonne Garnison. Les François allèrent camper devant la Ville de Saint Germain, dont ils se rendirent maitres, aussi bien que de Capoue. La Ville de Naples ne tarda pas à ouvrir ses portes aux François, qui y furent reçus avec de grands applaudissemens.

La crainte qu'eut Charles VIII que la légereté naturelle des Napolitains ne

1495. ne causât quelque grande révolution, le contraignit de se retirer dans le Château-neuf, d'où il passa ensuite dans celui de l'Oeuf, situé sur une éminence, qui est entourée de la Mer de tous côtés. Il tenoit des Galères toutes prêtes pour passer en Sicile, si le malheur de ses affaires venoit à l'y obliger. En moins de quinze jours toutes les Villes & les Bourgades du Royaume de Naples subirent la loi du vainqueur, & se soumirent à sa domination. Il n'y eut qu'un petit nombre de Places dans l'Abruzze qui persévérèrent constamment dans l'obéïssance & la fidélité qu'elles devoient à leur maitre légitime. Reggio fut obligé de se rendre, à la vue même de la Flotte Espagnole, qui ne fit aucun mouvement pour l'empêcher, parce qu'elle n'avoit encore reçu aucun ordre du Roi de Castille de faire des actes d'hostilité.

Les rapides conquêtes du Roi de France allarmèrent tous les Princes d'Italie. Le Roi d'Espagne n'étoit pas sans crainte par rapport à ses Etats de Sicile. Il ne cessoit de solliciter toutes les Puissances d'unir leurs forces aux siennes, pour s'opposer de concert à Charles VIII. La plus grande difficulté étoit de trouver de l'argent pour soutenir une guerre, que l'on prévoyoit devoir être longue & difficile. On assembla, pour cet effet les Etats-Généraux d'Arragon, & le Roi jugea à propos de s'y rendre, pour y présider lui-même en personne.

Ce fut à Venise que se rendirent les Ambassadeurs des Princes qui se liguèrent contre la France. On y conclut entre le Pape, l'Empereur, le Roi d'Arragon, & les Etats de Venise & de Milan une grande Alliance, que l'on nomma très Sainte, parce qu'on se proposoit de défendre sur-tout la Liberté de l'Eglise. Le Roi de France voyant que la tempête grossissoit de tous côtés, commença à prendre ses mesures pour se retirer d'Italie en sureté. Après avoir laissé une partie de ses Troupes sous le commandement du Comte de Montpensier, pour contenir la Ville de Naples dans l'obéïssance & le devoir, il marcha droit à Rome, où il entra au commencement du mois de Juin. Le Pape s'étoit sauvé à Pérouse.

Charles ne resta pas longtems dans Rome: il en partit pour se rendre à Siene, & delà à Pise. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords du Ter, François Marquis de Mantoue, Général des Troupes Vénitiennes, vint à sa rencontre pour lui livrer bataille. L'Armée Vénitienne étoit campée aux pieds des Montagnes de l'Apennin, & celle de France dans la Vallée qui joint les deux Gorges des Montagnes. D'abord les Italiens battirent l'Avant-garde des François; mais ceux-ci s'étant ralliés, attaquèrent les Ennemis avec tant de furie, qu'ils furent obligés de plier. Plus de quatre mille Italiens restèrent sur le champ de bataille. Le Marquis de Mantoue conduisit les débris de son Armée à Navarre, pour presser le siège de cette Ville, dans laquelle le Duc d'Orléans s'étoit renfermé, & où il étoit fort resserré par les Troupes de Sforce.

Après la retraite de l'Armée Françoise, les affaires de Naples changèrent entièrement de face. Le Roi Ferdinand, qui jusques-là s'étoit tenu caché dans

dans l'Isle d'Ischia, reprit la moitié de son Royaume, autant par la mauvaise conduite des François, que par les secours qui lui furent donnés par plusieurs Princes, & entr'autres par Ferdinand Roi de Castille, qui y envoya des Troupes sous le commandement de Gonsalve Fernandès de Cordoue, depuis surnommé le Grand Capitaine. L'autre moitié ne tint guère davantage. Le Comte de Montpensier n'ayant pu exécuter un Traité qu'il avoit fait, fut relegué avec les siens dans des Contrées maritimes, dont le mauvais air les fit presque tous périr, & lui-même mourut à Pouzzol, de maladie ou de poison. 1495.

Don Juan Roi de Portugal avoit formé le dessein de faire une ligue avec Charles VIII, se flattant de retirer quelque avantage de cette alliance, dans un tems où le Roi d'Espagne étoit occupé contre la France. Cette résolution inquiéta vivement Ferdinand, qui mit tout en œuvre pour détacher Don Juan des intérêts de la France, & pour l'engager dans les siens, & ceux des autres Princes, qui s'étoient ligués avec lui pour faire la guerre au Roi Charles. Don Juan rejetta les propositions du Castillan d'une manière si ambigue, qu'il ne fit qu'augmenter ses inquiétudes, & que jetter de l'incertitude dans tous ses projets. Cela l'engagea à envoyer en Portugal, Alfonse Sylvius, en qualité d'Ambassadeur, afin de faire expliquer plus clairement le Roi.

Rodéric de Sousa, qui étoit alors Ambassadeur pour le Roi de Portugal auprès du Roi de Castille, écrivit à son maitre que Sylvius alloit en Portugal, moins pour traiter d'affaires, que pour voir par ses propres yeux dans quel état étoit sa santé, afin d'en informer promptement Ferdinand. Sylvius fit tant de diligence, qu'il arriva à Alvito, où étoit Don Juan, sans que ce Prince l'y attendit sitôt.

Sylvius fit tous ses efforts pour engager Don Juan à une ligue avec le Roi de Castille & quelques autres Princes, pour réprimer ceux qui répandoient le tumulte & la division dans la Chrétienté, & qui ne cherchoient qu'à opprimer le Pape. Don Juan répondit à ce discours, qu'il étoit lié avec tous les Princes dont il s'agissoit, & que le Pape, au-lieu de prendre part à toutes ces guerres, auroit dû demeurer neutre, & travailler à rétablir la paix & la concorde.

Depuis quelque tems Don Juan étoit attaqué d'une maladie de langueur, qui le consumoit peu à peu, & ayant enfin senti lui-même que le moment de sa mort n'étoit pas éloigné, il s'y prépara, dicta son Testament en présence de Jean Pavoa de l'Ordre de Saint François, son Confesseur. On prétend qu'il voulut nommer George pour son successeur, mais que Pavoa & Antoine Faria, qui écrivoit le Testament, lui ayant répresenté qu'il alloit faire une injustice, & livrer le Royaume à toutes les fureurs d'une guerre civile, il changea de sentiment, & laissa la Couronne à Emmanuel.

Ce Prince, après avoir donné ordre aux affaires les plus importantes, alla prendre les Bains chauds, qui étoient tout proche de la Ville d'Alvor dans

1495. dans le Royaume d'Algarve. Ces Bains lui donnèrent d'abord un flux, qui fut suivi d'un engourdissement dans tous les membres, qui dura jusqu'à sa mort. Peu de tems après ayant eu une foiblesse, Jaques d'Almeida lui tira la barbe, pour le faire revenir; le Roi s'en apperçut, & lui dit: *Il eût été plus respectueux que vous eussiez touché mes pieds avec vos mains, que mon visage.* Lorsqu'on lui annonça, qu'il n'y avoit plus d'espérance, & qu'il falloit mourir, il fit un Codicile, par lequel il confirmoit pour son successeur Emmanuel, auquel il recommandoit son fils George. Il envoya ce Codicile à Emmanuel par Ayrès de Sylva & Alvarès de Castro, afin que ce Prince leur sçût bon gré de cette nouvelle, & que ces deux Seigneurs, qu'il aimoit beaucoup, pussent servir Don George auprès d'Emmanuel. Il mourut peu de tems après, âgé de 41 ans, dont il avoit règné 14. Il donnoit par son Testament la Ville de Conimbre à Don George son fils, & vouloit qu'il succédât à la Couronne, en cas qu'Emmanuel vînt à mourir sans postérité légitime; & s'il n'avoit que des filles, il le prioit d'en faire épouser une à son fils.

Don Juan avoit épousé en 1470 Eléonore, fille de l'Infant Don Ferdinand Duc de Viseu, & de Béatrix fille de l'Infant Don Juan. Ce Prince avoit un si grand respect pour le Saint Siège, qu'il voulut, malgré les abus qui pouvoient en résulter, recevoir & publier ses Bulles sans les examiner. Il faisoit rendre la justice avec la dernière éxactitude. Il ne pouvoit souffrir ceux qui abusoient de la faveur du Prince, & il avoit coutume de dire que les plus grands crimes lui paroissoient plus excusables que l'insolence d'un Favori, qui ne se servoit de son crédit que pour opprimer le Peuple, & jetter dans l'esclavage celui de qui il tenoit tout son pouvoir. Il aimoit la Vérité sur toutes choses. Il abhorroit le luxe, & méprisoit la mollesse. Il aimoit tendrement ses Sujets, & disoit souvent, qu'il aimoit mieux conserver la vie d'un citoyen que d'exterminer mille de ses Ennemis. Pour marquer son amour pour ses Sujets, il prit pour dévise un Pélican qui se tue sur ses Petits, avec ces mots, *pour la Loi & pour le Troupeau.* Il avoit beaucoup de goût pour les Sciences. La Philosophie, les Mathématiques, l'Histoire & la Poësie l'occupoient agréablement. Il étoit estimé de tous les Princes de l'Europe. Il n'eut d'Eléonore son Epouse qu'un fils appellé Alfonse, qui se tua en tombant de cheval. George son bâtard fut Duc de Conimbre, Marquis de Torrès-novas, Grand-Maitre des Ordres de Saint Jaques & d'Avis. Il prit le surnom de Lancastre; & c'est de lui que descendent les Ducs d'Aveiro.

Après la mort de Don Juan, le Peuple proclama Roi Emmanuel, qui commença son règne par la convocation des Etats Généraux du Royaume dans la Ville de Montémajor. Avant de les renvoyer, il envoya des Troupes en Afrique, ordonna qu'on y réparât les Places, & que Jean de Ménésès Gouverneur d'Arzila marchât contre Barraxa, Muzza, & Acob, qui s'étoient révoltés. Ménésès ayant séparé ses Troupes en trois corps, marcha aux Ennemis, qu'il défit entièrement, après les avoir attaqués avec beaucoup de vigueur.

La

La peste qui régna à Montémajor, obligea Don Juan d'en sortir pour aller à Sétubal. Il trouva dans cette Ville la Reine Douairière, & la Duchesse de Bragance ses Sœurs. Ces deux Princesses lui demandèrent la grace des enfans du Duc de Bragance, qui étoient en Castille depuis la mort de leur père. Le Roi leur accorda cette grace, & rendit aux enfans du Duc les biens qu'ils avoient possédés. 1495.

Comme les Portugais souhaitoient passionnément de voir leur Roi marié, on lui proposa une des filles de Ferdinand Roi de Castille. Emmanuel y consentit, pourvu que ce fût Isabelle, veuve d'Alfonse, fils de Don Juan. Cette Princesse étoit jeune, belle, mais foible & animée d'un faux zèle. Elle consentit à ce mariage, à condition qu'Emmanuel chasseroit auparavant les Maures & les Juifs de ses Etats. Le Roi proposa cette affaire à son Conseil, qui condamna cette violence, comme préjudiciable à l'Etat, & contraire à l'équité naturelle. Cependant la passion du Prince prévalut. On publia une Déclaration, par laquelle on ordonnoit à tous les Juifs & à tous les Maures établis en Portugal, de sortir du Royaume dans un certain tems, sous peine de demeurer esclaves, s'ils n'obéïssoient promptement.

Les Maures s'enfuirent en Afrique. Quant aux Juifs, après leur avoir enlevé tous leurs enfans au dessous de l'âge de 14 ans, on les fit batiser par force; & les vieux, qui restèrent, furent si maltraités, outre les avanies qu'on leur fit sur leur départ, que, pour éviter l'esclavage & toutes ces incommodités, ils se firent aussi batiser, quoiqu'ils gardassent encore dans le fond de leurs cœurs leur prémière Religion. Il se trouva des Juifs, qui, transportés de rage, aimèrent mieux égorger leurs enfans, ou les jetter dans des puits, que de les abandonner à l'esclavage qu'on leur préparoit. 1496.

Par une nouvelle Déclaration, encore plus injuste que la prémière, il fut ordonné à tous les Juifs d'embrasser promptement le Christianisme, à peine de devenir esclaves pour le reste de leurs jours. Il n'y eut presque personne dans l'Europe, qui ne condamnât cette violence, & le Pape lui-même la desapprouva, tant elle étoit contraire à la Loi de Jésus-Christ. Cette Ordonnance fut suivie de la dispense du Vœu de Chasteté perpétuelle, que le Pape Aléxandre accorda aux trois Ordres Militaires de Portugal.

Ce fut dans ce même tems que Don Emmanuel songea sérieusement à pousser la découverte des Indes. Dans cette vue il assembla son Conseil, où cette affaire fut débattue avec beaucoup de chaleur. Quelques-uns furent pour la négative, & demandèrent qu'on abandonnât une entréprise, qu'ils regardoient comme la ruine infaillible de l'Etat. D'autres proposèrent qu'on se bornât aux découvertes faites jusques alors, mais il y en eut qui furent d'avis qu'on continuât ces découvertes, qui ne pouvoient être que très avantageuses à toute la Nation. 1497, & suiv.

Le Roi s'étant déclaré en faveur de ce dernier sentiment, fit armer trois Vaisseaux, auxquels on ajouta une Pinque, qui fut chargée de vivres & de provisions. On donna le commandement de ces Vaisseaux à Vasquès de

S 2 Gama,

1497, Gama, à Paul de Gama son frère, & à Nicolas Coello. Le Roi, après a-
& suiv. voir exhorté ces Capitaines à soutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, donna à Vasquès ses Lettres de créance pour les Rois des Indes, l'Itinéraire de Pierre de Covillan, & diverses autres instructions.

Vasquès, après avoir prêté serment au Roi en son nom, & au nom de tous les siens, se rendit à Lisbonne, où il s'embarqua au commencement de Juillet. Après avoir lutté près de quatre mois contre les vents, il prit port dans une grande Anse, à laquelle on donna depuis le nom de Baye de Sainte Helène. Il y trouva un Peuple barbare & misérable, mais d'une grande bonté & franchise. Après qu'on eut fait de l'eau, on remit à la voile, & on arriva au Cap de Bonne-Espérance, dans un tems d'orages & de tempêtes. L'Equipage, rebuté des fatigues d'une navigation de près de cinq mois, commença alors à se mutiner; & Vasquès eût couru risque de la vie, s'il n'eût trouvé une ressource dans sa fermeté & dans sa constance.

Après qu'on eut doublé le Cap de Bonne-Espérance, on alla se refaire des fatigues qu'on venoit d'essuier, dans une Baye, qui fut appellée depuis l'Aiguade de Saint Blaise. Vasquès trouva d'abord dans les Cafres de cette Côte assez de facilité pour lui laisser faire de nouvelles provisions; mais s'étant élevé entre eux & les siens quelques difficultés pour la traite, il alla plus loin dans un petit Port, où ayant reparti sur tous les Vaisseaux les vivres qui restoient sur la Pinque, il la brula selon les ordres qu'il en avoit. Après avoir passé, sans s'en appercevoir, toute la Côte de Sofala si célèbre par les mines d'Or, on entra dans un Fleuve à la suite de quelques Canots, qui avoient des voiles de feuilles de Palmiers. Quelques-uns de ceux qu'on vit en cet endroit, portoient des Pagnes de coton & de toile peinte, des Bonnets de soie ou d'étoffe entremêlés d'or & d'argent.

Vasquès remit à la voile après avoir fait radouber ses Vaisseaux, & au bout de cinq jours de navigation il arriva à l'Isle de Mosambique, qui n'est pas fort éloignée du Continent de la Côte orientale de l'Afrique, étant à 14 dégrés & demi de Latitude australe. Les Naturels du Païs étoient des Cafres idolâtres du Royaume de Quiloa; mais les Maures, sectateurs de Mahomet, en avoient fait une Echelle pour le commerce de Sofala & des Indes, à cause de la bonté & de la sureté de son port. Les Cabanes de l'Isle étoient couvertes de paille, & on n'y voyoit d'autre bâtiment que la Mosquée & la maison du Cheq, qu'Ibrahim Roi de Quiloa y entretenoit, pour percevoir ses droits & y commander en son nom.

Un Officier du Cheq, lequel étoit né Sujet des Rois de Fez & de Maroc, n'eut pas plutôt reconnu que Vasquès & ses gens étoient Portugais, qu'il forma d'abord le dessein de les perdre. On en vint bientôt aux hostilités, & quelques Almadies attaquèrent les Chaloupes Portugaises qui faisoient de l'eau. Le Général en ayant porté ses plaintes, & en demandant justice, on lui répondit avec assez de hauteur. Gama fit alors faire quelques décharges de son canon, dont il y eut quatre personnes de tués. Le

Cheq

Cheq épouvanté devint plus docile, il accorda à Gama ce qu'il voulut, & celui-ci s'étant contenté d'un Pilote, mit fur le champ à la voile, & passa outre. 1497, & fuiv.

Le Pilote accordé à Gama, lui avoit promis qu'il conduiroit sa Flotte à Quiloa, ville opulente, & fameuse par son commerce avec les Indes; mais les courants & les vents n'ayant pas fecondé fon projet, il entreprit de conduire la Flotte à Mombaze, Ville affez forte, & fous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier. Cette Ville étoit très peuplée, & très floriffante par fon commerce. Ses maifons étoient bâties de pierres, & elle avoit affez l'apparence d'une Ville d'Europe. Vafquès ne voulut point entrer dans le Port, & fe tint au large dans la Rade. Quelques Almadies, remplies d'hommes vêtus à la Turque, abordèrent les Vaiffeaux au fon des inftrumens, & avec des démonftrations de joie extraordinaires. Vafquès n'en laiffa entrer que quatre, qui lui confeillèrent d'entrer dans le Port. Sur ces entrefaites, le Pilote trouva le moien de les inftruire de ce qui s'étoit paffé à Mofambique, & d'exciter leur haine contre les Portugais.

Dès que le Général fe fut déterminé à entrer dans le Port, les Maures, comme pour lui faire honneur & l'éfcorter, vinrent dans plufieurs petits Bateaux, où le nombre & la variété des Inftrumens formoient un concert affez agréable. Quelques-uns entrèrent dans les Vaiffeaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vafquès fit alors le fignal pour appareiller; mais comme la Capitane avoit de la peine à venir au vent, Gama craignant qu'elle n'allât donner fur une batture voifine, fit fur le champ jetter un grélin & carguer les voiles. Les Maures, qui ignoroient la caufe d'une manœuvre fi peu attendue, crurent que leur trahifon étoit découverte, & fe précipitèrent dans la Mer pour fe fauver à la nage.

Gama averti par-là de leur complot, fe remit en mer, pour aller chercher un Port plus fûr. Il alla à Mélinde, Ville fituée dans une belle Plaine, & entourée de magnifiques jardins. Son Roi étoit un vénérable vieillard, qui s'étoit déchargé du foin des principales affaires fur un fils légitime, héritier de fes Etats. Celui-ci ayant conçu, auffi bien que fon père, beaucoup d'eftime pour les Portugais, fit prier le Général de rendre une vifite au Roi, qui défiroit très ardemment de le voir. Vafquès, qui ne vouloit pas trop s'expofer, répondit que fi lui-même vouloit s'aboucher avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à fa rencontre. Le Prince y ayant confenti, s'avança vers le Port, élevé fur un Palanquin, & fuivi d'un nombreux cortège, au milieu des voix & des inftrumens, qui formoient autour de lui un concert. Dès qu'il eut joint le Général, il l'embraffa tendrement, & après l'avoir entretenu quelque tems, il fit le tour des Vaiffeaux pour les contempler. Après que Vafquès lui eut fait quelques préfens, ils fe féparèrent très fatisfaits l'un de l'autre.

Gama n'ayant pu rendre vifite en perfonne au vieux Roi de Mélinde, la lui fit rendre par deux de fes Officiers, dont ce Prince fut très content.

1497, & suiv. Les Portugais trouvèrent toutes les facilités qu'ils voulurent pour faire leurs provisions. Le Prince leur fit même avoir un Pilote très habile, Indien de nation, & sur lequel on pouvoit compter. Avant leur départ, le Prince fit prométtre au Général de passer par Mélinde à son retour, pour serrer plus étroitement les liens de leur amitié.

Vingt jours après que Gama eut mis à la voile, il vint mouiller à deux milles de Calicut le 18 de Mai de l'année 1498. Cette Ville étoit alors le siège du Sacerdoce & de l'Empire, & le rendez-vous général de toutes les richesses de l'Orient. On y voyoit rouler dans le commerce les Diamans & les Pierres précieuses des riches mines de l'Indostan; les Perles, l'Or, l'Argent, l'Ambre, l'Yvoire, la Porcelaine, les Etoffes de soie, les Toiles peintes, le Coton, l'Indigo, le Sucre, les Epiceries de toute espèce, les Bois précieux, les Aromates, & généralement tout ce qui peut contribuer à l'usage & aux délices de la vie.

Ceux que Vasquès envoya à terre pour donner part au Zamorin du sujet de sa venue, firent rencontre d'un Maure natif du Royaume de Tunis, nommé Monzaïde. Il savoit fort bien la Langue Espagnole, & avoit connu les Portugais à Oran. Il faisoit alors l'office de Courtier & d'Agent de commerce à Calicut. Il négocia d'abord avec le Catual, qui étoit le Ministre du Zamorin dans Calicut pour le commerce, &, après avoir applani les prémières difficultés, il fit pourvoir à la sureté de la Flotte, en la faisant entrer dans le Port, qui est un peu éloigné de la Ville.

Le Zamorin ayant consenti de recevoir Gama sur le pied d'Ambassadeur, ce Général choisit douze personnes pour lui faire cortège, & leur ordonna de se mettre d'un air de propreté convenable à l'occasion présente. Il fit en même tems parer les Chaloupes, & alla à terre au bruit de l'Artillerie des Vaisseaux, au son des Tambours, des Fifres & des Trompettes, ce qui faisoit une espèce de pompe & de spectacle qui recevoit tout son prix de la nouveauté. Le Catual, qui l'attendoit à la descente, accompagné de deux cens hommes, l'ayant reçu avec bien des démonstrations d'amitié & de politesse, le fit monter dans un Palanquin, & monta lui-même dans un autre. Les Portugais du cortège suivoient deux à deux, au milieu d'une foule de monde que la curiosité attiroit de toutes parts. Il fallut aller jusqu'à Pandarane, Maison de plaisance où étoit alors le Zamorin, cinq milles au-delà de la Ville de Calicut. On passa par cette Ville, sans s'y arrêter, & on alla coucher dans une petite Bourgade. Le lendemain on se remit en marche. Il se rencontra sur le chemin deux Temples d'Idoles, où il fallut entrer. Les Portugais, qui s'étoient imaginé que tous les Indiens étoient des Chrétiens convertis anciennement à la foi par Saint Thomas, prirent ces Temples pour des Eglises. Ils furent confirmés dans leur idée, en voyant les Brachmanes rangés en haie à la porte, pour présenter leurs Eaux, que les Portugais prirent pour de l'Eau bénite, avec laquelle ils firent sur eux le signe de la Croix très dévotement. On leur présenta un peu de cendres, faites de fiante de Vache, qu'ils mirent sur leur tête avec beaucoup d'hu-

d'humilité. Etant entrés dans les Temples, ils se prosternèrent devant les 1497, & suiv.
Idoles. Il est vrai que les figures de ces Idoles leur donnèrent quelque soupçon; mais ils furent rassurés, lorsqu'ils en virent une qui ressembloit assez à la Mère de Dieu tenant son Fils. Quelques Indiens ayant prononcé le nom de Marian, les Portugais se persuadèrent que c'étoit la Vierge Marie, & l'honorèrent avec une dévotion toute particulière.

Le frère du Catual vint prendre l'Ambassadeur dans l'un de ces Temples. Il étoit escorté d'un grand nombre de Naïres, & d'un équipage encore plus leste que le prémier. Vasquès monta dans un nouveau Palanquin riche & magnifique. On arriva ainsi au Palais du Roi. Les plus grands Seigneurs de l'Etat vinrent recevoir l'Ambassadeur, & le conduisirent au travers de cinq grandes Cours, aux portes desquelles il y avoit des Gardes, qui à grands coups de bâton écartoient la foule. La Sale de l'audience étoit ornée de riches tapisseries de diverses couleurs. Le pavé étoit couvert de tapis de velours verd: tout le tour étoit rempli de sièges disposés en amphithéatre: dans le fond étoit un Sopha ou lit de repos, sur lequel le Zamorin étoit couché, la tête mollement panchée sur quelques carreaux. Il avoit sur la tête une espèce de Bonnet en forme de Thiare ou de Mitre. Une Tunique blanche de coton parsemée de roses d'or, & qui lui descendoit jusqu'aux genoux, faisoit tout son vêtement. Ses mains étoient ornées de divers Anneaux d'or, qui soutenoient des pierres précieuses de grand prix. Ses bras & ses jambes étoient nues, & relevées par des Carquans chargés de si belles pierreries qu'on en étoit ébloui. Il avoit devant lui deux grands Vases d'or. Il y avoit dans l'un de ces Vases son Bétel, qui lui étoit présenté par un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & l'autre étoit plein d'eau pour se rincer la bouche. Il crachoit dans un Bassin de même matière que les Vases.

L'Ambassadeur fut reçu à l'entrée de la Sale par un vieillard respectable, qui le présenta au Roi. Après qu'on eut servi quelques fruits & autres rafraichissemens, le Zamorin fit dire au Général, qu'il pouvoit communiquer sa commission à quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui. Vasquès répondit fièrement, que les Rois ne communiquoient qu'avec les Rois & avec leurs Ministres en présence de peu de personnes. Le Zamorin ayant bien voulu condescendre à ce qu'il vouloit, le fit passer dans un appartement voisin, où il se rendit lui-même avec quelques-uns de ses principaux Officiers. Là on lut la Lettre du Roi de Portugal. Vasquès fit un discours, qui disoit à peu près la même chose. Le Zamorin fit comprendre par ses réponses, qu'il estimoit l'alliance d'un Prince, qui le prévenoit d'une manière si gracieuse, & il témoigna qu'il étoit prêt de donner les mains au commerce, dès qu'on lui feroit connoître les denrées qu'on apportoit & celles qu'on souhaitoit.

Après cette audience, l'Ambassadeur fut reconduit à Calicut, où on lui assigna un logement pour lui & pour ses gens. Deux choses renversèrent toutes les belles espérances que Vasquès avoit conçues. La prémière fut l'im-

1497, & suiv. l'impossibilité où il se trouva de ne pouvoir donner que de belles paroles chez une Nation intéressée, où la coutume est de ne se présenter jamais les mains vuides devant les Rois & leurs Ministres. La seconde cause du mauvais succès de cette Ambassade, furent les mouvemens que les Mahométans se donnèrent pour empêcher que les Portugais ne leur enlevassent tout leur commerce dans un Païs, où ils se rendoient des Côtes d'Afrique & d'Arabie. L'argent que ces Infidèles répandirent abondamment, leur ayant gagné le Catual & les principaux Ministres, ils parvinrent jusqu'à donner au Zamorin des requêtes, dans lesquelles ils réprésentoient les Portugais comme des Pirates, des gens sans foi & sans honneur, qui avoient laissé par-tout sur leur route des marques de leur cruauté & de leur perfidie.

Ces réprésentations ne manquèrent pas de faire impression sur le Zamorin. Vasquès ayant été averti de ce qui se tramoit contre lui, alla trouver ce Prince pour tâcher de se justifier; &, après avoir laissé à terre quelques Otages & ses Marchandises, il se retira à bord avec Monzaïde, qui voulut suivre la fortune des Portugais. Quelques répresailles faites à propos mirent Vasquès en état de ravoir ses marchandises & ses Otages. Il obtint même du Zamorin une Lettre pour le Roi de Portugal, dans laquelle ce Prince Indien permettoit la liberté du commerce, pourvu qu'il se fît sans violence & sans préjudice des autres Nations.

Gama fit ensuite voile pour les Isles d'Anchédive, où après avoir fait radouber ses Vaisseaux, il remit en mer, où les calmes le retinrent longtems avant que d'arriver à la Côte d'Afrique. La prémière terre qu'il y vit, fut la Ville de Magadaxo qu'il canona, par un reste de dépit & de chagrin contre les Maures. Il passa à Mélinde, où il prit un Ambassadeur, que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant ensuite touché à l'Isle de Zanzibar, & aux Isles de Saint George près de Mozambique, où il perdit le Vaisseau Saint Raphaël sur un Banc de sable, il doubla le Cap de Bonne-Espérance dans le mois de Mars 1499, prit sa route par les Isles du Cap Verd & les Açorres, & arriva enfin à Lisbonne au mois de Septembre plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes de cent soixante & dix qu'il avoit eus en partant. Il perdit à ce voyage Paul de Gama son frère, qui fut enseveli à l'Isle Tercère.

Le retour de Vasquès à Lisbonne fut célébré par des fetes, des jeux, des illuminations & des feux de joie. Le Roi, pour le recompenser de ses travaux, lui permit d'ajouter le Don à son nom, & de mettre dans l'écusson de ses armes une partie de celui de la Couronne. Il le fit Amiral des Mers des Indes, lui assigna mille écus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années deux cens Cruzades d'or en marchandises, exemptes de tous droits pour les Indes, ce qui rendoit environ sept autres cens Cruzades, & dans la suite des tems il le fit Comte de Vidiguerra. Tous ceux qui avoient eu part à cette expédition furent aussi recompensés.

Pour rendre éternelle la mémoire de cet évènement, Don Emmanuel fit bâtir une Eglise magnifique sous les auspices de la Mère de Dieu dans le lieu

même

même où étoit le petit Hermitage de l'Infant Don Henri, le prémier moteur des voyages & des découvertes Portugaises. Pour desservir cette Eglise, il fit bâtir au même endroit un Couvent de Hieronimites (*), qu'il dota de très grands revenus, à condition de recevoir & d'instruire tous les gens de mer, qui voudroient y aller faire leurs dévotions. Il voulut que ce lieu portât le nom de Bellem ou de Bethléem; &, quoiqu'il l'eût distiné pour être le lieu de sa sépulture & des Rois ses successeurs, il sembla vouloir en faire honneur à Don Henri, à qui il fit dresser une statue dans l'endroit le plus éminent au-dessus de la grande porte de l'Eglise. 1497 & suiv.

La narration de l'expédition de Vasquès a interrompu le fil de l'histoire & des affaires de l'Europe, que nous allons reprendre dans l'endroit même où elles ont été interrompues. Peu de tems après le départ de Vasquès pour les Indes, Emmanuel reçut la nouvelle de la conclusion de son mariage avec Isabelle de Castille. La Reine sa mère l'accompagna jusqu'à Valence d'Alcantara, où Emmanuel se rendit pour l'épouser. Les réjouissances de cette fête furent troublées par la nouvelle de la maladie de l'Infant Don Juan frère d'Isabelle, qui se trouvoit en grand danger de mourir, & presque à la dernière extrémité. Ce Prince étoit alors à Salamanque. Ferdinand s'y rendit sur le champ, & trouva à son arrivée que son fils rendoit les derniers soupirs. Marguerite d'Autriche, qui avoit épousé le Prince d'Espagne, fit en même tems une fausse couche.

Comme la succession à la Couronne de Castille & d'Arragon regardoit Emmanuel & sa femme, Ferdinand les fit venir l'un & l'autre dans son Royaume, pour les faire reconnoître pour ses successeurs. Ce Prince fit d'abord assembler les Etats de Castille, où Emmanuel & la Reine son épouse furent déclarés ses héritiers légitimes. En même tems on envoya des ordres à l'Archiduc Philippe & à l'Archiduchesse Jeanne son épouse, fille aussi de Ferdinand, de quitter le nom de Prince & de Princesse de Castille & d'Arragon, qu'ils avoient pris. Emmanuel se rendit ensuite à Sarragoce, pour recevoir le serment de fidélité des Arragonois. Sur ces entrefaites Isabelle accoucha d'un Prince, qu'on nomma Michel, & cette Princesse mourut une heure après. Emmanuel ne pouvant supporter des lieux, où il venoit de perdre une épouse si accomplie, partit pour le Portugal, & laissa en Espagne son fils, que les Arragonois reconnurent pour successeur de Ferdinand. Il se remaria bientôt après avec l'Infante Marie de Castille, sœur de sa prémière femme, & le Pape leur en accorda la dispense.

Au commencement du mois de Mars de l'année 1500, le Roi Ferdinand 1500,
se rendit à Grénade pour appaiser une sédition qui pouvoit avoir de fâcheu- & suiv.
ses suites. Quoique les Maures eussent repassé la Mer depuis la prise de leur Capitale, il y en avoit cependant encore un très grand nombre, dispersés en différens endroits du Royaume. On leur avoit accordé de grands privilè-

(*) Il est parlé ci-dessous fort amplement de ce Monastère, & on a joint à la description qu'on en donne quelques Planches qui y ont rapport. Voyez Bellem, ou Bethléem.

1500, & suiv. vilèges, mais à condition qu'ils voulussent se faire Chrétiens. A l'égard de ceux qui, après avoir embrassé la Foi Chrétienne, retomboient dans leurs anciennes superstitions, on avoit jugé à propos de les soumettre à l'Inquisition, & de leur enlever leurs enfans qu'on faisoit batizer.

Cette violence ne manqua pas d'irriter les Maures, & sur-tout ceux qu'on nommoit Albaïcains, & qui étoient en très grand nombre. Ils se soulevèrent, & après avoir fait des barricades dans les rues de Grénade, ils fortifièrent les Bourgs voisins de cette Ville. Pour appaiser cette révolte, on punit les plus coupables, & on fit publier une amnistie générale en faveur de ceux qui se soumettroient & embrasseroient le Christianisme. Environ cinquante mille Maures dispersés dans la Ville de Grénade, dans les Fauxbourgs, ou qui labouroient la terre dans les campagnes voisines, reçurent le batême en cette occasion.

Dans le tems qu'on croyoit le tumulte appaisé, les Maures montagnards se revoltèrent de toutes parts, & commirent de grands désordres dans les lieux où ils se trouvèrent les plus forts. Les habitans de Huégiaris se soulevèrent les prémiers, se confiant moins sur le nombre & la force de leurs Troupes, que sur les Fortifications naturelles de leurs montagnes, où ils se croyoient en sureté, & hors d'état d'être insultés par les Castillans.

Comme il étoit à craindre que le mal n'augmentât, le Comte de Tendilia, Gouverneur de Grénade, accourut promtement, accompagné de Gonzalve de Cordoue, qui se trouvoit alors à Grénade. La place fut bientôt emportée de force, & l'on fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des rébelles. Les autres se sauvèrent dans les forêts & sur les montagnes voisines.

Cette sévérité n'appaisa pas la révolte. Les rébelles, après avoir porté la terreur & la désolation dans toutes les campagnes voisines, allèrent assièger la Ville de Marxéna, dépendante du Grand-Maitre de Castille. En même tems les Castillans mirent le siège devant la Ville & la Forteresse d'Hathamilla, qui appartenoit aux Maures. Les Maures se virent par-là dans la nécessité d'abandonner le siège qu'ils avoient commencé.

Dans la crainte où étoit Ferdinand que les Maures ne fissent venir du secours d'Afrique, & ne l'empêchassent d'éxécuter les projets qu'il avoit formés sur l'Italie, il fit mettre sous les armes toute la Noblesse de l'Andalousie, & alla lui-même mettre le siège devant la Ville de Curgiaronne, qui fut prise & exposée au pillage. En même tems différens corps de Troupes se partagèrent & parcoururent les montagnes. Ils prirent plusieurs Villes & Forteresses avec beaucoup de rapidité, tout fut ravagé, & le Païs que les Maures montagnards habitoient, se trouva bientôt réduit dans un état déplorable.

Les rébelles prirent alors le parti d'implorer la clémence du vainqueur. On consentit de leur accorder une amnistie générale, à condition qu'ils rendroient toutes les Places qu'ils avoient enlevées aux Chrétiens. On voulut encore

encore les obliger d'apporter en quatre jours toutes leurs armes, & on leur demanda cinquante mille écus d'or en deux payemens, avec trente Otages des plus considérables de toute la Nation, qui seroient remis entre les mains de Gonzalve de Cordoue, pour garans de leur fidélité. La mauvaise situation de leurs affaires les força de consentir à toutes les conditions qu'on jugea à propos de leur imposer. 1500. & suiv.

On profita de ces bonnes dispositions apparentes des Maures pour les instruire & les faire batizer; &, pour leur ôter l'envie de se révolter à l'avenir, on mit sur les Frontières de bonnes Garnisons, afin de les contenir dans le devoir. Le calme & la tranquilité paroissoient déja rétablis par-tout, lorsque tout-à-coup les habitans de Bele-Fiche, & de Nixar, deux Villes situées sur le sommet des Montagnes, prirent les armes, & entraînèrent dans leur révolte plusieurs autres Villes. L'allarme fut bientôt repandue dans toutes les montagnes voisines.

Ferdinand étoit dans la Ville de Grénade lorsqu'on lui apporta la nouvelle de ces mouvemens séditieux. Sur le champ il donna ordre à son Armée de s'avancer vers Bele-Fiche, pour en faire le siège. Cette Ville fut attaquée par les Chrétiens avec beaucoup de vigueur, & défendue par les Maures avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Infidèles repoussèrent plusieurs fois les Espagnols dont ils firent un grand carnage; mais enfin ne pouvant plus se soutenir, & n'ayant aucun secours à espérer, ils se virent dans la nécessité de capituler, & de se soumettre à la discrétion du vainqueur.

Après la prise de cette Place, les habitans de la plupart des Villes & des montagnes voisines mirent bas les armes, & acceptèrent les conditions qu'on leur imposa. Ferdinand accorda la permission de passer en Afrique à tous ceux qui voulurent prendre ce parti, & il leur fournit même des Vaisseaux de transport. Ceux, qui ne voulurent point sortir du Païs, furent condamnés à deux écus d'or par tête pour le prix de leur liberté, à condition néanmoins qu'ils embrasseroient le Christianisme. Plusieurs passèrent en Afrique, les autres demeurèrent en Espagne, où ils firent semblant d'embrasser une Religion qu'ils détestoient.

La prémière année du XVI siècle est remarquable par la célébration du grand Jubilé sous le Pape Aléxandre XI, & par la naissance de Charles Archiduc d'Autriche. Ce Prince, qui a rendu son nom si célèbre, eut pour mère Jeanne, fille de Ferdinand Roi d'Arragon & d'Isabelle Reine de Castille; & pour père l'Archiduc Philippe, fils de l'Empereur Maximilien I. Charles naquit à Gand, où la Princesse Jeanne & l'Archiduc son époux tenoient alors leur cour. Huit jours après sa naissance l'Archiduchesse Marguérite sa tante, & sœur de l'Archiduc, arriva dans la même Ville, & fut mareine de ce Prince, avec une autre Princesse nommée aussi Marguérite, seconde femme de Charles le Hardi. On donna au jeune Prince le nom de Duc de Luxembourg.

La paix entre la France & l'Espagne fut conclue cette même année, à

1500, & suiv. condition que les deux Rois partageroient le Royaume de Naples, quand ils en auroient fait la conquête sur Frédéric, qui avoit succédé à Ferdinand II son neveu, fils de cet Alfonse que le Roi Charles VIII avoit dépouillé. En vertu de cet accord les Troupes des deux Couronnes entrèrent dans ce Royaume, & en prirent possession. Comme ce partage ne put se faire à la satisfaction des deux parties, les Généraux en écrivirent à leurs maitres, pour leur demander des secours d'hommes & d'argent. Sur ces entrefaites chacun profita des avantages qui se présentoient, & on en vint bientôt à une guerre ouverte. Gonzalve Fernandès de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, prévint les François, & se rendit maitre de plusieurs places. Le Seigneur d'Aubigni, qui commandoit un corps de cinq mille hommes, fut battu & fait prisonnier. Peu de tems après Gonzalve de Cordoue s'avança jusqu'à Cirinola, où le Duc de Nemours étoit campé avec l'Armée Françoise. On en vint aux mains, & les Espagnols remportèrent une victoire complète. Les François perdirent dans cette action plus de trois mille hommes, tout leur canon, tout leur bagage, presque tous leurs Drapeaux, & un grand nombre de prisonniers. Le Duc de Nemours y fut tué avec plusieurs autres Officiers du prémier rang.

Après cette victoire, les Espagnols se rendirent maitres de la plupart des Villes du Royaume de Naples. Sur ces entrefaites Louis XII entra dans le Roussillon à la tête d'une Armée de vingt mille hommes; mais Ferdinand étant allé à sa rencontre, les François prirent le parti de se retirer, & même avec assez de précipitation. Le Roi de France ayant renvoyé une nouvelle Armée dans le Royaume de Naples, le Grand Gonzalve lui livra bataille sur les bords de la rivière de Garellano, & remporta une nouvelle victoire.

Pendant ces divers évènemens, le Roi de Portugal voulant profiter de l'heureux succès des découvertes de Gama dans les Indes, prit la résolution d'y envoyer une nouvelle Flotte, qui se trouva prête à faire voile au mois de Mars de l'année 1500. Elle étoit composée de treize Vaisseaux, & de quinze cens hommes d'armes, outre les équipages. Le Roi en fit Général Pierre Alvarès Cabral, à qui il donna pour Lieutenant Sanche de Tovar.

Cabral arriva aux Isles du Cap Verd après treize jours d'une navigation heureuse. Deux jours après il perdit un Vaisseau, qui probablement coula à fond. Pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, il prit tellement le large, que le 24 d'Avril il se trouva à la vue d'une Terre inconnue située à l'Ouest, à laquelle il donna le nom de Sainte Croix. Ce nom fut changé depuis en celui de Brésil ou Brasil, qui est celui d'un bois assez connu aujourdhui. Cabral y descendit pour rafraichir son monde & s'en mettre en possession. D'abord on fit dresser un Autel sur lequel on célébra la Messe avec grande pompe. Quelques petits présens qu'on fit aux Sauvages, les remplirent d'une joie vive, qu'ils marquèrent par des chansons, par leurs danses, & par une grande quantité de fleches qu'ils tiroient en l'air. Cabral, avant que d'abandonner cette Terre, y fit élever une Colomne de marbre,

marbre, & envoya Gaspard de Lémos avec un Vaisseau, pour informer Emmanuel de la découverte qu'il avoit faite. 1500, & suiv.

Cabral s'étant remis en mer, coupa droit sur le Cap de Bonne-Espérance. Sur sa route il fut attaqué d'une si violente tempête, que quatre de ses Vaisseaux furent renversés sous voiles en un instant, & périrent sans qu'on pût leur donner aucun secours, ni sauver personne. Les autres furent dispersés, & l'un d'eux reprit la route de Portugal. La Capitane, suivie de deux autres, dépassa le Cap de Bonne-Espérance, sans s'en appercevoir; & les trois qui restoient joignirent le Général sur la Côte de Sofala. Cabral ayant réuni les restes de cette Flotte, alla jusqu'à Mozambique, & delà à Quiloa, où il s'aboucha avec le Roi Ibrahim. Il continua sa route jusqu'à Mélinde, où il fut bien reçu du Roi, à qui il fit des présens considérables.

Dès que le Général fut arrivé aux Isles Archédives, le Zamorin envoya au-devant lui quelques Seigneurs de sa Cour pour le saluer de sa part, & lui offrir ce qui dépendoit de lui pour la sureté du commerce. Cabral que les demarches du Zamorin rendirent fier, & que son procédé avec Vasquès avoit mis sur la défiance, lui fit demander une audience, & des Otages qui répondissent de sa fidélité. Cabral parut à l'audience avec toute la magnificence Portugaise. Le présent, qu'il fit au nom du Roi son maitre, étoit digne du Monarque qui l'envoyoit. Le Zamorin étoit chargé de pierreries, & accompagné de la Cour la plus brillante. On rendit à l'Ambassadeur des honneurs qui étoient sans exemple, & on ne lui refusa rien de tout ce qu'il proposa. On lui donna une maison, où il lui fut permis d'arborer l'étendart de Portugal, & d'en faire un lieu de franchise. André Corréa fut fait Consul ou Facteur de la Nation, & il commença d'abord à étaler ses magazins.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Les Maures, ennemis irréconciliables des Chrétiens, irritèrent de nouveau les Calicutiens contre les Portugais, & poussèrent leur rage si loin, qu'après avoir enfoncé leur maison, ils la pillèrent, & y mirent tout à feu & à sang, avant qu'on en pût donner avis aux Vaisseaux. De soixante-six Portugais, il y en eut cinquante de tués, parmis lesquels fut Corréa. Les autres se sauvèrent avec peine vers le rivage.

Pour vanger cet affront, le Général Portugais brula ou prit treize gros Vaisseaux Calicutiens qui étoient dans le Port, & mit à la chaine tout ceux qui échapèrent au naufrage ou aux flammes. Il canona ensuite la Ville deux jours entiers avec tant de furie, qu'il abatit plusieurs maisons, fit périr plus de six cens personnes, & obligea le Zamorin de s'enfuir à la campagne. Après cette action d'éclat, Cabral mit à la voile pour Cochin, où il fit alliance avec Trimumpara Roi de cette Ville. Il passa ensuite à Cananor, où il prit quelques marchandises, quoiqu'il eût déja sa cargaison faite. Il mit sur son bord un Ambassadeur que le Roi de Cananor envoyoit en Portugal, à l'imitation du Roi de Cochin, qui y envoyoit aussi le sien pour serrer les nœuds d'une plus parfaite alliance. Il partit ensuite pour Lisbonne, où il ar-

1500, arriva la veille de Saint Jean, l'an 1501, ayant perdu sur sa route le Vaisseau de Sanche de Tovar, qui toucha sur de hauts fonds près de Mombaze. Cabral fut obligé d'y mettre le feu, après en avoir retiré l'équipage & les marchandises.
& suiv.

Après le retour de Cabral en Portugal, Don Emmanuel mit encore en mer vingt Vaisseaux, dont on fit trois Escadres différentes. On donna le commandement de la prémière à l'Amirante Don Vasquès de Gama, qui avoit eu le tems de se remettre des fatigues de son prémier voyage. Les deux autres, qui étoient chacune de cinq Vaisseaux, furent données à Vincent de Soldre, & à Estévan de Gama cousin de Vasquès, qui devoient obéïr à l'Amirante.

Vasquès doubla heureusement le Cap de Bonne-Espérance; &, après avoir établi sur sa route deux nouveaux Comptoirs sur la Côte de Zanguébar, l'un à Sofala, & l'autre à Mozambique, il se rendit avec toute sa Flotte au Port de Quiloa. Ibrahim épouvanté à la vue d'un si puissant armement, se vit dans la nécessité d'accepter toutes les conditions que Gama voulut lui imposer. En arrivant sur la Côte de Malabar, l'Amirante y trouva un gros Vaisseau, que le Sultan d'Egypte envoyoit toutes les années dans l'Indostan, d'où il revenoit richement chargé pour le compte de ce Prince. Il pilla ce Vaisseau, & y mit ensuite le feu, suivant en cette rencontre un peu trop les mouvemens de sa haine contre les Maures. Ayant pris port à Cananor, il fut reçu du Roi avec toute la magnificence possible, & traita avec lui d'égal à égal.

L'Amirante s'étant rendu avec sa Flotte devant Calicut, le Zamorin lui envoya un Député, pour lui faire des excuses de tout le passé. Comme ce Prince ne cherchoit qu'à faire tomber les Portugais dans ses pièges, Vasquès lassé de sa perfidie, fit pendre aux vergues cinquante Indiens qu'il avoit pris, & qu'il avoit distribués pour cet effet dans ses Vaisseaux. Après cette cruelle éxécution, qui fut faite à la vue de la Ville, il fit couper les pieds & les mains de tous ces cadavres, & les ayant fait exposer sur un radeau, il prit le tems pour le lâcher que la marée pût les porter à terre, pour y donner le spectacle d'une vengeance éclatante. Non content de cela, il fit braquer toute son artillerie contre la Ville, & la canona avec tant de succès, qu'une partie des maisons fut détruite ou brulée. Le Zamorin épouvanté, se sauva à Pandarane, pour se mettre à couvert du canon.

Vasquès content de cette expédition fit voile pour Cochin, où un Brachmane, homme d'esprit & d'un âge assez avancé, vint le trouver de la part du Zamorin, pour le prier de retourner à Calicut & de lui accorder la paix. L'Amirante s'y rendit avec deux Vaisseaux seulement, dont même il envoya l'un pour avertir Vincent de Soldre, qui étoit à Cananor, de venir le joindre. Le Zamorin crut avoir l'occasion de se venger des Portugais; mais il se trompa. L'Amirante découvrit le complot, leva l'ancre, & retourna à Cochin où il fit pendre le Brachmane.

Le Zamorin voyant que ses artifices ne lui avoient servi de rien, écrivit au

au Roi de Cochin son Vassal, & fit agir en même tems auprès de lui, & par menaces & par promesses, pour l'obliger à lui livrer les Portugais, ou bien à les contraindre de sortir de ses Etats. Trimumpara, bien loin de faire attention aux propositions du Zamorin, assura l'Amirante qu'il estimoit si fort l'alliance qu'il avoit faite avec lui, qu'il aimoit mieux tout perdre que d'y renoncer. 1500, & suiv.

Gama, qui étoit alors sur son départ, fut ravi des dispositions où il laissoit ce Prince, & n'omit rien pour lui persuader qu'il devoit tout attendre de la reconnoissance des Portugais. Etant parti pour Cananor avec treize Vaisseaux, il trouva sur sa route assez près de Pandarane une Flotte de trente-neuf Bâtimens, que le Zamorin envoyoit pour le combattre. On en vint aux mains. Les Portugais assommèrent un grand nombre d'Indiens, dépouillèrent plusieurs de leurs Vaisseaux, & y mirent ensuite le feu. Parmis les richesses qu'on trouva dans ces Vaisseaux, il est fait mention d'une Idole d'or du poids de soixante livres, dont les yeux étoient deux très belles Eméraudes, & qui avoit sur la poitrine un Rubis, ou une Escarboucle d'un grand éclat & de la grosseur d'une chataigne. Le manteau de l'Idole, relevé en broderie d'or, étoit enrichi de perles & de pierreries d'un grand prix.

Après que Vasquès eut conclu un Traité avec le Roi de Cananor, & qu'il l'eut engagé à faire une Ligue offensive & défensive avec le Roi de Cochin, contre les entréprises du Zamorin, il reprit la route d'Europe, & arriva à Lisbonne le prémier de Septembre 1503. Don Emmanuel lui fit faire une entrée magnifique, qui pouvoit être regardée comme une espèce de triomphe.

Le Zamorin profita de l'absence de Vasquès pour se vanger de ses ennemis. Il déclara la guerre au Roi de Cochin, qui se voyant hors d'état de pouvoir se défendre, demanda du secours aux Portugais, qui étoient la cause de cette guerre. Sur ces entrefaites Vincent de Soldre arriva à Cochin avec les Vaisseaux de son Escadre; mais ne voyant aucun profit pour lui à secourir son allié, il quitta la Mer de Malabar, & gagna la Mer d'Arabie pour y pirater sur les commerçans de cette Côte. D'abord il fit cinq ou six grosses prises, sur lesquelles il trouva, seulement en Or monnoyé, plus de deux cens milles Ducats; mais un orage furieux étant survenu quelque tems après, il périt avec tout son équipage.

Le Roi de Cochin se trouvoit alors dans de furieux embaras. Le Zamorin étoit prêt à l'attaquer avec une Armée de cinquante mille hommes, dont le nombre grossissoit tous les jours, par la désertion des Princes ses vassaux. L'Isle de Cochin est tellement séparée du Continent, que le Détroit que la Mer y forme se trouve guéable sur la fin du Jusant. Le Zamorin s'y présenta pour tenter le passage, mais il fut obligé de se retirer avec perte. Le Roi de Cochin ayant rassemblé ses Troupes, alla présenter bataille à l'Ennemi; mais il fut battu, blessé, & obligé de se sauver dans l'Isle de Vaïpin. De tous les Seigneurs de sa Cour, le seul Caïmale de cette Isle le sui-

1500. & suiv. suivit avec les Portugais, que le Roi voulut toujours avoir avec soi.

Après la fuite du Roi de Cochin, le Zamorin entra dans la ville, y mit tout à feu & sang; &, après y avoir laissé des Troupes, il retourna à Calicut, tout fier de ses succès. Les choses étoient en cet état lorsqu'il arriva dans les Indes une nouvelle Flotte. Le Zamorin demanda alors la paix, dont les conditions furent règlées à l'avantage de Trimumpara & des Portugais. Mais ce calme ne dura guère. La guerre recommença, & fut plus cruelle que jamais. On se mit en campagne, on se battit de part & d'autre avec beaucoup de fureur, & les Portugais demeurèrent toujours victorieux, par la vigilance & la bravoure d'Edouard Pachéco Péreira, qui avoit été du prémier voyage de l'Amirante Don Vasquès de Gama. Il étoit venu cette seconde fois aux Indes, commandant un Vaisseau de l'Escadre d'Alfonse d'Albuquerque, mais il arriva avant lui, en ayant été séparé par le gros tems.

Les grands exploits de Pachéco rebutèrent tellement le Zamorin, qu'étant tombé dans une profonde mélancolie, il renonça à son Sceptre pour se retirer dans un Hermitage, dans la vue d'y passer le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence. La mère de ce Prince, femme d'un grand courage, le piqua si vivement sur la lâcheté d'une dévotion, qui avoit tout l'air d'un dépit, qu'elle le fit sortir de sa solitude, & l'obligea de remonter sur le Trône. Mais il n'étoit plus tems de penser à se vanger. Lope Soarez d'Alvarenda arriva sur ces entrefaites avec treize Vaisseaux de sa Flotte, & quelques autres qui l'avoient joint sur sa route. Le Zamorin averti de sa venue, lui envoya des Députés à Cananor pour lui demander la paix. Soarez, bien loin d'écouter les propositions de ce Prince, alla se présenter devant Calicut, qu'il fit canoner pendant deux jours avec tant de succès, qu'il ruina un grand nombre de maisons, & fit périr plus de treize cens hommes.

Après cette action d'éclat, Soarez se rendit à Cochin, où le Roi le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui présenta Pachéco comme son libérateur. Le Général remercia ce Prince de sa constante affection pour les Portugais, lui offrit ses services, & se mit d'abord en état d'effectuer ses ordres. La Ville de Cranganor, située dans le Malabar à quatre lieues de Cochin, & composée de plusieurs Nations rassemblées, faisoit avec son Territoire un petit État, qui se gouvernoit en manière de République sous la protection du Zamorin, à qui elle payoit tribut pour se maintenir contre les Rois voisins, & soutenir son commerce. Dans la dernière guerre elle avoit paru fort zèlée pour les intérêts de ce Prince, & actuellement on avoit nouvelle que le Zomorin y faisoit de nouveaux préparatifs de guerre, pour revenir sur l'Isle de Cochin.

Soarez, averti de tous ces préparatifs, se mit en état de prévenir l'Ennemi. Le combat fut âpre & sanglant, mais enfin la victoire s'étant déclarée en faveur des Portugais, ils entrèrent dans la Ville de Cranganor, où ils mirent tout à feu & à sang. La guerre n'avoit presque pas troublé le commerce des

des Portugais. Pachéco avoit pourvu à tout, de sorte qu'à l'arrivée de Soarez dans les Indes la cargaison se trouva prête & extrêmement riche. Comme ce Général n'avoit plus rien à faire, il prit congé du Roi de Cochin, à qui il laissa Manuel Tellès-Baretto avec quatre Vaisseaux pour la garde de ses Places, & pour croiser dans la Mer des Indes. 1500. & suiv.

Il y avoit alors à Pandarane dix-sept gros Bâtimens richement chargés, & qui n'attendoient que le vent pour faire voile vers la Mer Rouge. Ils étoient dans une espèce de bassin tous liés les uns aux autres, la poupe sur le rivage, & la proue hérissée de canons, avec quatre mille hommes pour la défendre. Soarez en ayant été averti, résolut de les aller attaquer. Il s'y rendit avec toute sa Flotte, & ayant attaqué les Maures avec beaucoup de vigueur, il les obligea d'abandonner leurs Vaisseaux, qui furent consumés par les flammes avec toutes les richesses qu'ils contenoient. Après cette victoire, Soarez prit la route de Portugal où il arriva le 22 de Juillet 1505.

Tandis que les Portugais s'établissoient dans les Indes, les Espagnols poursuivoient les découvertes que Christophle Colomb avoit commencées avec tant de succès dans l'Amérique. Nous avons vu que la prémière Ville que cet Amiral fit bâtir dans ce nouveau Monde, fut nommée Isabelle, en mémoire de la Reine de Castille. Comme il étoit informé qu'il y avoit à Cibao des mines d'Or, il voulut qu'on en fît la découverte, & chargea de cette commission un Capitaine nommé Alfonse Ojéda, auquel il donna un Détachement de quinze Soldats bien armés. Ojéda, après avoir fait cette découverte, reprit avec quantité de montres d'Or la route d'Isabelle, où le récit de ce qu'il avoit vu, & les preuves qu'il en faisoit briller aux yeux de ses compatriotes semblèrent ranimer toute cette Colonie, que la famine & le desespoir commençoient de réduire à une langueur mortelle. Colomb voulut visiter lui-même ces mines, y mener des ouvriers, & y construire une Forteresse. Sur la route il découvrit une mine de Cuivre, une carrière d'Azur, & une d'Ambre. Arrivé aux mines de Cibao, il eut la curiosité de monter sur la plus haute des montagnes, qui sont à l'entrée de ce beau Païs, & il vit delà presque toute l'Isle Espagnole.

Un Païs, où à chaque pas on marchoit sur l'Or, méritoit bien que l'on pensât à s'en assurer la possession. Colomb y fit bâtir une Forteresse à laquelle on donna le nom de Saint Thomas, dans une presqu'Isle que forme la rivière Xanique, & après y avoir laissé des Troupes & des ouvriers, il retourna à Isabelle. Il trouva cette Ville dans l'état du monde le plus triste. Il n'y avoit plus de vivres, les maladies y regnoient, & on manquoit absolument de remèdes. Tout cela n'empêcha pas l'Amiral de partir pour de nouvelles découvertes. Il fit presque tout le tour de Cuba, & s'assura que c'étoit une Isle. Il découvrit une autre grande Isle, qu'il nomma Sant-Yago, mais qui est connue aujourdhui sous le nom de Jamaica, qui est celui que lui donnoient les habitans.

Comme les Espagnols manquoient absolument de tout ce qui est nécessaire à la vie, ils commencèrent à se donner toutes sortes de licences, & à

1500, & suiv. commettre par-tout de grandes violences. Les Indiens songèrent à se réunir, pour exterminer des gens, de qui ils commençoient à sentir qu'ils avoient peu à espérer, & beaucoup à craindre. Tous les Caciques, à la réserve de Goacanaric Roi de Marien, se liguèrent. Tout autant de Castillans, qui tombèrent entre leurs mains, furent assommés, & il y en eut plusieurs, qui s'étant sauvés dans une maison, y furent brulés.

Caonabo, Roi de Maguana, étoit le plus à craindre de tous les Caciques. Pour s'assurer de sa personne, on lui tendit un piège, dans lequel il donna sottement. Ce Prince se voyant réduit dans l'esclavage, soutint sa disgrace avec hauteur, & une fermeté d'ame, que rien ne put abattre. Jamais il ne voulut donner à Colomb aucune marque de respect & de soumission, & ce fut sans doute cette fierté qui fut cause que l'Amiral ne crut pas devoir laisser dans l'Isle un homme de ce caractère. Il ne voulut cependant pas prendre sur lui de le faire mourir, il l'embarqua sur un navire, qu'il envoyoit en Espagne, & ce navire ayant fait naufrage, le Cacique y périt avec tout l'équipage.

La prise de Caonabo souleva toute l'Isle, & il s'assembla une nombreuse Armée dans la Véga Réal. Colomb ayant d'abord fait avertir le Roi de Marien son allié, du dessein où il étoit de se mettre à la tête de ses Troupes, ce Prince vint le trouver avec un bon nombre de ses Sujets. L'Amiral avoit commandé pour cette expédition deux cens hommes de pied, vingt chevaux, & vingt chiens d'attache. L'Armée ennemie étoit forte de cent mille hommes, & commandée par Manicatex, un des frères de Caonabo. Colomb l'alla chercher, & il la rencontra à l'endroit, où a été depuis bâtie la Ville de Sant-Yago. D'abord il fit sonner la charge, & presque aussi-tôt toute cette nombreuse Armée d'Indiens fut mise en déroute. Plusieurs milliers de ces Barbares demeurèrent étendus sur le champ de bataille, & un très grand nombre furent faits prisonniers. Tous furent condamnés à des travaux publics, à la réserve de trois cens, qui furent envoyés en Espagne comme Esclaves.

Goacanaric ne fut guère que le spectateur de ce combat, après lequel il retourna chez lui chargé de la haine de toute la Nation. On prétend qu'il mourut misérablement dans les montagnes, où il fut contraint de se retirer, pour se soustraire aux avanies des Espagnols, qui n'avoient pour lui aucun menagement. Les Espagnols, après leur victoire, parcoururent toute l'Isle, & la remplirent d'horreur & d'effroi. Quelques Caciques ne laissèrent pas de tenir bon encore quelque tems; mais il fallut enfin céder, & se soumettre, & on les condamna à un tribut annuel.

Tandis que Colomb soumettoit à la Couronne de Castille les Souverains de l'Isle Espagnole, un Religieux nommé le Père Boyl, & Don Pèdre Magarit, qui s'étoient embarqués pour l'Espagne sur les navires qui avoient amené Don Barthélémi frère de Colomb en Amérique, remplissoient la Cour des Rois Catholiques de plaintes contre l'Amiral & ses frères. Pour con-

noitre

noître la vérité des accusations portées contre eux, il fut résolu d'envoyer sur les lieux un Commissaire, & on choisit pour cet effet Don Jean Aguado, Maitre d'Hôtel de la Reine. Ce Commissaire, dont le choix ne fut pas heureux, arriva à Isabelle, dans le tems que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux frères de Caonabo, lesquels avoient remué de nouveau. D'abord il fit proclamer à son de trompe sa Lettre de créance, & publia qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & en délivrer la Colonie. Il n'en fallut pas davantage pour assembler autour de lui les mécontens, qui étoient en grand nombre. Les plaintes furent favorablement reçues, & le Commissaire ajouta foi à tout. Les informations faites, l'Amiral déclara qu'il iroit lui-même en Espagne plaider sa cause au Tribunal de Leurs Altesses, pour les instruire en détail de ce qui regardoit ses découvertes, & rendre en même tems raison de sa conduite. 1500. & suiv.

L'Amiral confia le gouvernement de l'Isle à ses deux frères, & pourvût de Commandans, dont il se croyoit sûr, les différens postes de la Colonie. Sur l'avis qu'il reçut, que dans un certain endroit, vers la partie du Sud, il y avoit des mines d'or très abondantes, il y envoya avant son départ François de Garay & Michel Diaz, qui se firent conduire jusqu'à une rivière nommée Hayna, dans laquelle on leur avoit dit qu'un grand nombre de ruisseaux déchargeoient de l'or avec leurs eaux. Ils trouvèrent que la chose étoit véritable, & ayant fait creuser la terre en plusieurs endroits, ils virent par-tout quantité de grains d'or, dont ils portèrent des montres à l'Amiral. Colomb donna aussitôt ses ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresse sous le nom de Saint-Christophle, & ce nom s'étendit depuis aux mines, qu'on creusa aux environs, & d'où l'on a tiré des trésors immenses.

Dans la situation où se trouvoit l'Amiral, cette belle découverte ne pouvoit que lui causer une grande joie, & faire tomber une des plus considérables accusations intentées contre lui par quelques-uns de ses ennemis, qui avoient eu l'imprudence de publier, qu'il n'y avoit que peu d'or dans l'Isle Espagnole, & qu'on en verroit bientôt la fin.

Colomb partit pour l'Espagne le 10 de Mars 1496, & le 10 d'Avril il reconnut la Guadeloupe, dont il s'approcha, à dessein d'y faire de l'eau & du bois. Delà il continua sa route, & entra dans la Baye de Cadix l'onzième de Juin. S'étant rendu à Burgos, séjour ordinaire de la Cour en ce temslà, il n'y trouva ni le Roi, qui faisoit la guerre en Roussillon aux François, ni la Reine, qui étoit alors à Lorédo. Mais l'un & l'autre furent bientôt de retour à Burgos, & l'Amiral fut reçu de leurs Altesses avec de grands remercimens pour ses nouveaux services. On ne lui parla en aucune manière des accusations portées contre lui, peut-être parce qu'on avoit reconnu que la passion y avoit eu beaucoup de part.

Pendant le séjour de l'Amiral en Espagne, on fit de concert avec lui quelques reglemens, qui pussent servir de modèle pour les Colonies qu'on fonderoit dans la suite. On convint entr'autres qu'on y feroit passer des

1500, & suiv. Troupes, des Mariniers, des Ouvriers en or, des Laboureurs, des Artisans, des Médecins, des Chirurgiens, des Joueurs d'Instrumens pour chasser la mélancolie, & des Religieux de Saint François pour la conduite spirituelle des Espagnols & l'instruction des Insulaires. Quant aux Procureurs & aux Avocats, on leur défendit l'entrée du Nouveau Monde, de peur que la chicane ne s'introduisît avec eux dans un Païs où elle n'avoit jamais été connue. Pour suppléer la disette de Sujets dans les Indes, il fut arrêté qu'on y enverroit tous ceux qui étoient détenus dans les prisons pour crimes ou pour dettes.

Tandis qu'on équippoit une nouvelle Flotte pour le troisième voyage de Colomb, cet Amiral profita de ce tems-là pour envoyer quelques Bâtimens chargés de provisions à Isabelle, & pour ordonner à son frère de placer ailleurs cette Colonie, dont le terrein étoit stérile. Conformément à ces ordres, le frère de Colomb fit d'abord tracer le plan d'une nouvelle Ville, & en assez peu de tems la plus grande partie des habitans d'Isabelle vinrent s'y établir. On la nomma la Nouvelle Isabelle, mais elle fut depuis connue sous le nom de San-Domingo (*).

Après que Don Barthélémi eut donné ses ordres pour presser les travaux de cette nouvelle Ville & de la Forteresse qu'il y faisoit construire en même tems, il partit pour Xaragua à la tête de trois cens hommes, pour obliger Béhéchio Roi de ce Païs à se soumettre au tribut que les autres Caciques étoient obligés de payer. Comme ce Prince n'avoit point d'Or dans ses terres, on convint à l'amiable d'une certaine quantité de Coton & de Vivres, & toutes choses se passèrent sans qu'on fût obligé d'en venir aux hostilités. Cette affaire terminée, Don Barthélémi se rendit à Isabelle, où il trouva qu'on manquoit absolument de tout. Peu de tems après le bon Guarionex, dont les Sujets recevoient toutes sortes de mauvais traitemens des Espagnols, se révolta pour se délivrer de l'esclavage où il étoit réduit. Don Barthélémi marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de 15000 hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, il le fit prisonnier. Il le relâcha néanmoins à la prière de ses Sujets, qui le lui redemandèrent avec les dernières instances.

Bientôt après on vit naitre une nouvelle révolte, qui pensa causer la ruine entière de la Colonie. L'Amiral, en partant pour l'Espagne, avoit revêtu de la Charge d'Alcaïde Major, ou de Grand Sénéchal de l'Isle, un certain François Roldan Ximénès, homme de beaucoup d'esprit, mais ambitieux, hardi, & le plus violent de tous les hommes. Ayant formé le dessein de se saisir du gouvernement, il commença par s'assurer des Artisans, & entraina dans sa révolte le Cacique Guarionex. Le prémier acte

(*) On a joint ici une Carte de l'Isle de *San-Domingo* ou *Saint-Domingue*, qui répréfente en même tems une partie de *Cuba*, de *Porto Rico*, de la *Jamaïque* avec une partie des Isles voisines.

acte d'hostilité que fit Roldan, fut de se saisir par force des clefs du Magazin Royal: il en rompit toutes les serrures, & distribua à ceux de sa suite une bonne partie de ce qu'il y trouva d'armes & de provisions. Don Barthélémi effraié des progrès, que faisoit cette révolte, pensa aux moiens de gagner Roldan, qu'il desespéroit de réduire par la force. Il eut pour cet effet une entrevue avec ce rébelle, mais les esprits s'y agrirent encore davantage, & l'Alcaïde Major en sortit, résolu à porter les choses à toute extrémité. 1500, & suiv.

Sur ces entrefaites il arriva d'Espagne deux Caravelles chargées de vivres, qui mouillèrent à San-Domingo le 3 de Février 1498. Elles étoient commandées par le Sergent Major Pierre Fernandez Coronel, qui apporta à Don Barthélémi les Provisions de la Charge d'Adélantade, signées du Roi & de la Reine. Comme les Sujets de Guarionex se trouvoient alors molestés par les Espagnols des deux partis, ce Prince résolut de se retirer chez les Ciguayos, qui habitoient vers le Cap Cabron, & il y fut fort bien reçu de Mayobanex leur Souverain. A cette nouvelle, l'Adélantade marcha contre Guarionex, & déclara la guerre aux Ciguayos, chez qui il s'étoit retiré. On en vint bientôt aux mains, & les Indiens ayant été défaits, on se saisit de Mayobanex, qui fut condamné à être pendu, comme convaincu de crime de rébellion. Les Ciguayos déchargèrent leur ressentiment sur Guarionex, qu'ils livrèrent aux Castillans.

Tel étoit l'état des affaires de la Colonie, lorsque l'Amiral entra pour la prémière fois dans le Port de San-Domingo. Mais il est bon de reprendre la suite de son voyage, qui fut le troisième des quatre, qu'il a faits dans le Nouveau Monde. Il partit le 30 de Mai 1498 du Port de San-Lucar, & tira droit à l'Isle de Porto-Santo, où il arriva le 7 de Juin. Arrivé à l'Isle de Fer, il détacha trois Navires de sa Flotte, pour aller en droiture à l'Isle Espagnole. Les trois autres Navires, que l'Amiral s'étoit reservés, prirent la route des Isles du Cap Verd, d'où ils tirèrent au Sud-Est. Colomb découvrit sur sa route l'Isle de la Trinité, & y ayant trouvé un mouillage assez sûr, il permit à ses équipages d'aller à terre. Il y fut lui-même pour visiter cette terre, & il y étoit à peine arrivé, qu'il vit venir un Indien de bonne mine, lequel avoit sur sa tête une espèce de couronne d'or. Il l'aborda, & remarquant que cet homme avoit envie d'une toque de velours cramoisi, qu'il portoit, il la lui offrit: l'Insulaire, qui étoit apparemment le Cacique du lieu, l'accepta, & lui donna en échange sa couronne d'or. Dès la veille il avoit apperçu vers le Sud une terre, qu'il prit encore pour une Isle, & qu'il nomma Isla Santa, & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'il reconnut que c'étoit le Continent.

Colomb étant arrivé à la Terre ferme, qu'il prenoit toujours pour une Isle, donna à la Côte le nom de Paria: il la trouva fort agréable, & les Habitans assez traitables, & tous fort bien faits. Plusieurs avoient de l'or; mais il étoit presque tout de bas aloi: les femmes avoient des Coliers & des Bracelets de Perles, & elles indiquèrent aux Espagnols l'endroit, d'où l'on

1500, & suiv. tiroit & l'Or & les Perles. Après avoir visité le Golfe de la Baleine, qui est celui où se décharge l'Orénoque, il entra dans un très beau Port, qu'il appella le Port des Chats, parce qu'il y vit de gros Singes, qu'il prit pour des Chats.

L'Amiral étant entré dans le Golfe, où on lui avoit dit que se pêchoient les Perles, il en fit le tour, & fut par-tout charmé de la beauté du Païs. La curiosité l'ayant engagé à descendre à terre, quantité de Sauvages vinrent à lui, portant au cou de petites lames, qu'ils nommoient Caracolis, & qui avoient à peu près la figure des Haussecous dont se servent les Officiers. Ce nom de Caracolis étoit proprement celui du métal, dont ces lames étoient faites, ou plutôt d'une composition de métaux, où l'or dominoit. Mais ce qui augmenta de beaucoup la joie des Castillans, c'est qu'ils apperçurent quantité de femmes, qui avoient des Colliers & des Bracelets de Perles, qu'elles leur donnèrent presque pour rien. On apprit d'elles que ces Perles se pêchoient au voisinage d'une Isle, qu'elles montrèrent à l'Occident. L'Amiral tourna de ce côté-là, & après avoir fait six ou sept lieues, il aborda à une Isle fort peuplée, qu'il nomma la Marguerite, laquelle a quinze lieues de long sur six de large. Entre cette Isle & la grande terre, que Colomb avoit enfin reconnu être un Continent, il apperçut deux autres Isles plus petites, dont l'une se nommoit Cochem, & l'autre Cubagua.

Il y avoit proche de cette dernière Isle des Indiens, qui pêchoient des Perles. Un Matelot ayant remarqué parmi eux une femme, qui portoit au cou une grande quantité de fils de Perles, il prit un plat de terre de Valence, peint de différentes couleurs, sur un assez beau vernis, le mit en pièces, & en présenta les morceaux à l'Indienne, qui lui donna en échange un bon nombre de ses Perles. Il les porta à l'Amiral, qui le renvoya avec plusieurs autres bien fournis de plats de Valence, & de petites Sonnetes; ils ne tardèrent pas à revenir avec trois livres pesant de Perles, la plupart médiocres, quelques-unes fort grosses; car pour ce qu'on appelle la Semence de Perles, ce Peuple n'en faisoit point de cas, & ignoroit la manière de la pêcher.

L'Amiral, après avoir fait cette belle découverte, partit de Cubagua le 15 d'Aout 1498, & arriva le 22 du même mois à San-Domingo. A son arrivée il apprit la nouvelle de la révolte dont nous avons parlé. Comme il importoit qu'on n'apprît en Espagne ce soulevement, qu'après qu'il seroit appaisé, Colomb voulut tenter la voie de la douceur, avant que de prendre celle de la force; mais avant toutes choses, il crut devoir mettre dans ses intérêts tous ceux, dont la fidélité pouvoit être suspecte, & comme il savoit que plusieurs souhaitoient avec passion de retourner en Espagne, il fit publier qu'il fourniroit des Bâtimens & des vivres à ceux qui voudroient s'embarquer. Plusieurs acceptèrent l'offre, & l'Amiral tint parole.

Le plus difficile étoit de gagner Roldan, qui rejettoit sur l'Adélantade la faute de tout ce qui s'étoit passé. L'Amiral fit bien des demarches pour le porter à se soumettre, mais toujours inutilement. Comme les Navires qui de-

devoient se rendre en Espagne, ne pouvoient plus différer leur départ, l'Amiral ne put se dispenser d'instruire par cettte voie la Cour de ce qui se passoit dans l'Isle. Roldan ne manqua pas d'écrire en même tems, & ce séditieux trouva des appuis parmi quantité de personnes puissantes, qui furent ravies d'avoir une occasion de perdre les Colombs. Roldan prit cependant le parti d'aller trouver l'Amiral à San-Domingo, mais son véritable dessein étoit de lui débaucher autant qu'il pourroit de ses gens. Cette entrevue n'ayant pas eu le succès dont on s'étoit flatté, l'Amiral publia une Amnistie en faveur des Rébelles, & prit le parti de renouer les négociations avec Roldan. Elles furent conduites avec tant de dextérité, qu'on convint de certains articles qui furent signés & éxécutés de bonne foi. Roldan rentra dans l'exercice de sa charge; mais il ne laissa pourtant pas de se comporter toujours avec l'Amiral, plutôt en vainqueur, qui a donné la loi, qu'en criminel, à qui on a fait grace. 1500, & suiv.

Dans le tems qu'on reçut en Espagne les derniers Mémoires que l'Amiral y avoit envoyés, Alfonse de Ojéda qui étoit retourné depuis peu en Europe, & qui se trouvoit alors à la Cour, demanda à Fonséca Evêque de Cordoue & ennemi des Colombs, qu'on les lui communiquât, dans le dessein, disoit-il, de continuer les découvertes si heureusement commencées par l'Amiral. Après avoir obtenu ce qu'il demandoit, il se rendit en diligence à Séville, où il eut bientôt trouvé des fonds pour l'armement qu'il projettoit. Jean de la Cosa, un des plus habiles Pilotes, qui fussent alors en Europe, s'engagea à lui. Améric Vespuce, riche marchand Florentin, s'y intéressa pour une somme considérable, & voulut aussi être du voyage. Cet Italien avoit la réputation d'être habile dans la Navigation, l'Astronomie, & la Cosmographie; & ce fut lui qui, à son retour en Europe, publia une Rélation de son voyage, dans laquelle il eut la hardiesse d'avancer, qu'il avoit le prémier de tous découvert le Continent du Nouveau Monde, & il en fut si bien cru sur sa parole, quoique démentie par la notoriété publique, que son nom est devenu celui de cette quatrième partie de la Terre, qui seule égale, si même elle ne surpasse pas les trois autres en grandeur & en richesses.

Ojéda aborda d'abord à une terre, qui étoit à deux cens lieues à l'Orient de l'Orénoque; & après avoir passé la Bouche du Dragon, il continua sa route à l'Ouest pendant deux cens autres lieues, jusqu'au Cap de la Véla. Il découvrit dans cette course le Golfe de Vénézuéla, ou de la petite Venise, auquel il donna ce nom à cause d'un Village, qu'il y trouva bâti sur des pilotis dans de petites Isles, avec des ponts de communication de l'une à l'autre. Du Cap de la Véla, Ojéda revint à la Marguerite, & ses Navires faisant eau de toutes parts, il les mit en carène, à la Côte de Cumana, où il fit construire un Brigantin. Il descendit dans une des Isles Caraïbes, d'où il fit voile vers l'Isle Espagnole, & le 5 de Septembre 1499 il prit terre au Port d'Yaquimo, où il avoit dessein de charger du bois de Brésil. L'Amiral en ayant été averti, lui envoya l'Alcaïde Major Roldan, pour lui comman-

1500, & suiv. der de se retirer. Ojéda ayant répondu, qu'il comptoit bien d'aller rendre ses devoirs à l'Amiral, l'Alcaïde se contenta de cette réponse, & reprit le chemin de San-Domingo. Quelque tems après on sut qu'Ojéda étoit avec ses Vaisseaux à la Côte de Xaragua. L'Alcaïde Major y fut encore envoyé, & en arrivant, il apprit que plusieurs des nouveaux habitans de ces quartiers-là s'étoient déclarés pour lui, & qu'ayant voulu contraindre par la force les autres à suivre leur exemple, il y avoit eu de part & d'autre du sang répandu. Ojéda s'éloigna quelque tems après, & appareilla vers la fin de Février 1500 pour retourner en Castille.

Le feu de la sédition commença à se réveiller dans ce tems-là de toutes parts; mais Colomb prit de si bonnes mesures, qu'il la dissipa dès le commencement, & rétablit le calme par-tout. Ce calme ne fut pourtant pas de longue durée, & il cachoit même une horrible tempête, dont tout ce qui s'étoit passé jusques-là n'étoit qu'un léger prélude. En effet, tandis que cet Amiral s'appuyoit sur son innocence, & sur la protection de la Reine Isabelle, ses ennemis firent jouer tant de ressorts, que cette Princesse prit la résolution de lui ôter absolument le gouvernement du Nouveau Monde. Tout cela se passa sur la fin de l'année 1499, mais la déposition de l'Amiral ne fut signée qu'au mois de Juin de l'année suivante.

Après cette action d'éclat, le Roi & la Reine donnèrent la charge de Gouverneur Général dans les Indes à Don François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava. Le prémier ordre, que lui donna la Reine, fut de déclarer les Indiens libres, & de les traiter comme tels. Bovadilla mit à la voile sur la fin de Juin avec deux Caravelles. A son arrivée à San-Domingo, il se logea dans la maison de l'Amiral, qui étoit alors absent, se saisit de ses papiers, confisqua ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, & transfera son frère Don Diègue dans une des Caravelles qui l'avoient amené, après lui avoir fait mettre les fers aux pieds. L'Amiral, après avoir délibéré avec ses amis sur ce qu'il avoit à faire, prit la résolution de reconnoître Bovadilla en qualité de Gouverneur Général, & de l'aller trouver au plutôt. A son arrivée, Bovadilla le fit enlever & enfermer dans la Citadelle, les fers aux pieds. Don Barthélémi n'eut pas un meilleur sort que ses deux frères, il fut arrêté, & conduit enchainé dans la même Caravelle, où étoit Don Diègue.

L'Amiral souffrit sa disgrace avec une grande fermeté d'ame, & fit voir par ses réponses à tout ce qui lui étoit objecté, qu'on ne pouvoit le convaincre que de ces fautes, qu'on devoit pardonner aux grands embarras, où il s'étoit trouvé. A l'égard des procédures qu'on faisoit contre lui, il en appella au Tribunal de leurs Altesses, auquel il demanda d'être renvoyé. Bovadilla se trouva par-là dans un grand embaras; il eût bien voulu se défaire de ses prisonniers, mais n'ôsant le prendre sur soi, il crut devoir se contenter de faire rendre contre eux un Arrêt de mort, & de les renvoyer en Espagne avec leur procès tout instruit.

Les prisonniers attendoient avec quelque sorte d'inquiétude quelle seroit la

la décision de leur sort, quand Alfonse de Valléjo, Capitaine de la Caravel- 1500,
le, où étoient les deux frères de l'Amiral, vint tirer celui-ci de prison pour & suiv.
le conduire à son bord. Valléjo mit à la voile au commencement d'Octobre, & dès qu'il fut sorti du Port, il voulut ôter les fers à ses prisonniers: mais l'Amiral s'y opposa, & protesta qu'il ne les quitteroit point que par l'ordre du Roi & de la Reine. La traversée fut courte & heureuse, & Valléjo mouilla devant Cadix le 25 de Novembre.

Dès qu'on eut appris à Cadix & à Séville que Christophle Colomb & ses deux frères venoient d'arriver chargés de fers, & condamnés à la mort, il s'y excita une très grande rumeur, & on y donna des marques éclatantes de l'indignation publique. Ferdinand & Isabelle enchérirent encore sur ces démonstrations populaires, & furent extrêmement offensés qu'on eût ainsi abusé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les deshonoroient. Ils donnèrent sur l'heure de bons ordres pour les mettre en liberté, & leur firent tenir mille écus, pour se rendre incessamment à Grénade, où la Cour se trouvoit pour lors.

L'Amiral & ses deux frères furent reçus avec des marques extraordinaires de distinction de leurs Altesses, qui desavouèrent & annulèrent sans rien examiner tout ce qui avoit été fait contre eux, avec promesse de les dédommager & de les venger. L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il savoit bien n'être pas dans ses intérêts; mais ayant été admis à une audience particulière de la Reine, il se jetta aux pieds de cette Princesse, lui dit les choses du monde les plus touchantes, & toucha effectivement jusqu'aux larmes le cœur de cette Princesse. Isabelle le releva, & lui dit avec beaucoup de douceur, qu'elle continuroit de recompenser ses services, comme ils méritoient de l'être; que son intention n'avoit jamais été qu'on lui ôtât ni la possession, ni l'éxercice de sa Charge d'Amiral, & qu'elle feroit de Bovadilla un exemple, qui apprendroit aux autres à ne point passer leurs pouvoirs.

Colomb, après avoir remercié la Reine des marques de bonté, qu'elle lui donnoit, pria cette Princesse d'agréer qu'il lui fût permis de continuer la découverte du Continent du Nouveau Monde, & de chercher quelque Détroit, qui pût le conduire aux Moluques, qui étoient alors extrêmement célèbres par le grand trafic d'Epiceries que les Portugais y faisoient. La Reine approuva ce projet de l'Amiral, & lui promit de faire équipper au plutôt autant de Navires qu'il en demanderoit.

On ne fut pas longtems sans s'appercevoir qu'on s'étoit trompé dans le choix qu'on avoit fait de Bovadilla, qui trouva moien de réduire bientôt toute l'Isle sous le plus dur esclavage, qui fût jamais. Il ne s'appliquoit qu'à gagner ceux, avec qui il avoit à vivre, & pour en venir à bout, il leur procuroit les moiens de s'enrichir promptement & sans beaucoup de risque. Il obligeoit pour cet effet les Caciques de fournir un certain nombre de leurs Sujets, dont les Espagnols se servoient, comme ils auroient pu faire des Bêtes de charge, de sorte qu'il en couta la vie à un si grand nombre de

1500, ces pauvres Insulaires, qu'en peu d'années l'Isle parut déserte.

& suiv. Ce fut sous le gouvernement de Bovadilla qu'une Indienne trouva sur le bord de la rivière Hayna, ce fameux Grain d'Or, sur lequel François de Garay fit servir un Cochon à ses amis, afin de pouvoir se vanter que les Rois Catholiques n'étoient pas servis en vaisselle plus riche que lui. Bovadilla acheta ce Grain pour leurs Altesses, il pesoit 3600 écus d'or, & les Orfèvres jugèrent qu'il n'y en auroit pas plus de 300 de déchet à la fonte.

La conduite de Bovadilla n'ayant pas été approuvée à la Cour, il fut résolu de le rappeller, & on nomma pour son successeur Don Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, & qui fut peu de tems après Commandeur de tout l'Ordre. Il passoit pour être fort desintéressé, & pour un homme de mérite; mais il eut le malheur de ne pas soutenir ce caractère jusqu'au bout. On lui fit équipper en diligence une Flotte de 32 Voiles, sur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500 hommes, pour remplacer dans l'Isle Espagnole quantité de personnes que la Reine voulut qu'on en fît sortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y causer du trouble. Comme on vouloit rappeller en Espagne l'Alcaïde Major, François Roldan Ximénès, & que la Justice ne pouvoit guère être administrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général, la Cour nomma à cette importante Charge, un habile Jurisconsulte, nommé Alfonse Maldonado.

Le Commandeur Ovando s'embarqua à San-Lucar le 13 de Février 1502. Une tempête fit périr près des Canaries un de ses plus grands Navires, avec 150 hommes qui étoient dessus. Tous les autres se retrouvèrent à la Goméra, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit péri. Quantité d'Espagnols habitans des Canaries s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre fut acceptée. Ovando arriva le 15 d'Avril au Port de San Domingo. Il fut aussi-tôt reconnu & salué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla se trouva tout à coup absolument abandonné. D'abord les Indiens furent déclarés libres, & il songea ensuite à bâtir des Villes & des Bourgades, comme on le lui avoit recommandé.

La Flotte, qui devoit partir pour l'Espagne, étoit sur le point de lever les ancres, & se trouvoit encore à la vue de la pointe Orientale de l'Isle, lorsqu'un Ouragan des plus terribles en fit périr 21 Navires tous chargés d'Or, & les meilleurs de la Flotte, sans qu'on pût en sauver un seul homme. Mais ce ne fut pas seulement la Flotte, qui se ressentit d'une si furieuse tourmente. La Ville de San-Domingo, dont les maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presque toute renversée, ce qui donna occasion de la rebâtir ailleurs. Elle étoit située à l'Orient du Fleuve Ozama, & par la seule raison qu'il y avoit des Habitations Espagnoles de l'autre côté, le Grand Commandeur l'y transporta.

Comme le travail des Mines alloit fort lentement, parce qu'on ne pouvoit plus obliger les Indiens à y travailler, Ovando imagina un moien, qui laissant

laissant à ces malheureux toutes les apparences de la liberté, les exposoit à 1500, toutes les rigueurs d'un véritable esclavage. Ce fut de les faire travailler & suiv. aux Mines pour les Castillans, comme ils avoient fait par le passé, avec cette différence, qu'ils seroient payés de leur travail. Le prétexte, dont on couvrit cette violence, c'est que sans cela on n'en pourroit pas tirer le tribut, dont ils étoient chargés, la plupart se mettant par leur paresse hors d'état d'y satisfaire.

Tandis qu'Ovando ne songeoit qu'à faire fleurir la Colonie, il se trouva tout à coup sur les bras une guerre, dont les commencemens ne laissèrent pas de l'inquiéter. Voici quelle en fut l'occasion. Isabelle, la seule Place que les Castillans eussent à la côte du Nord, se dépeuplant tous les jours, le Gouverneur Général songea à l'établissement d'un autre Port, & il se détermina enfin à Puerto-di-Plata. Il arma d'abord une Caravelle à San-Domingo, & fit embarquer tous ceux qu'il destinoit à peupler la nouvelle Ville, & leur recommanda de passer par la Saona, pour y prendre des vivres. La Saona est une petite Isle fort proche de la Province de Higuey, la plus Orientale de l'Espagnole. La Caravelle ayant mouillé l'ancre auprès de la Saona, & ayant envoyé la Chaloupe à terre avec huit hommes, elle fut saluée, en abordant, d'une grêle de fleches, & des huit hommes pas un n'échapa. Un Castillan avoit donné lieu à cette hostilité. Ayant apperçu un Chien d'attache, qu'un autre tenoit par sa chaine, il eut l'indiscrétion de l'agacer, en lui montrant le Cacique du lieu. Le Dogue se jetta sur le Cacique, l'éventra, & lui dévora les intestins, dont ce malheureux mourut sur l'heure.

Les Sujets de ce Cacique n'ayant pu obtenir justice d'une action si brutale, dissimulèrent quelque tems, jusqu'à ce qu'ils pussent avertir tous leurs voisins, & les engager dans leur querelle. Cela fut bientôt fait, & le Cacique Cotubanama Souverain de la Province de Higuey s'étant mis à leur tête, ils levèrent le masque, & se déterminèrent à pousser la guerre à toute outrance. Jean de Esquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir avec 400 hommes pour la Province de Higuey, & d'y faire répentir les Indiens d'avoir ôsé se venger. Cette Province étoit toute en armes, & Cotubanama fit très bonne contenance à l'approche des Troupes Espagnoles. Esquibel, suivant les ordres qu'il avoit reçus, lui offrit des conditions assez raisonnables; mais il les rejetta avec hauteur, & continua quelque tems à faire la guerre avec succès. Esquibel vint cependant à bout de leur faire quitter la campagne, & il les poursuivit si vivement dans les montagnes, où ils s'étoint retirés, qu'on en tua un grand nombre, ensorte que cette Province, assez peuplée jusqu'alors, parut toute déserte.

Cotubanama se vit alors dans la nécessité de demander la paix, qu'il avoit d'abord refusée. Esquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut si charmé des manières de ce Capitaine, quil se fit toujours appeller depuis Jean de Esquibel. Pour s'assurer de la fidélité de ce Prince, Esquibel fit bâtir dans ses Etats une Citadelle, où il laissa neuf Espagnols en garnison sous les ordres d'un Capitaine.

1500, & suiv. Cette guerre étoit à peine terminée, que le Grand Commandeur fit pendre la Reine de Xaragua, qui étoit accusée d'avoir conspiré contre les Espagnols. Voici ce qui donna lieu à cette terrible éxécution. Après la mort de Béhéchio Roi de Xaragua, son Royaume avoit passé à sa sœur Anacoana. Cette Princesse s'étoit toujours appliquée à bien traiter les Espagnols, qui se trouvoient dans ses Etats; mais n'en ayant jamais été payée que d'ingratitude, on prétend que son affection s'étoit changée en une haine mortelle. Il est certain qu'il y eut quelques hostilités de part & d'autre, & quoiqu'elles eussent cessé bientôt, les Castillans ne laissèrent pas de mander au Gouverneur Général que la Reine Anacoana méditoit quelque mauvais dessein, & qu'il falloit la prévenir. Sur cet avis, Ovando jugea qu'un voyage dans cette Province reculée ne seroit pas hors de propos. Il partit de San-Domingo, à la tête de 300 hommes de pied, & de 70 chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage étoit de recevoir le Tribut, que la Reine de Xaragua devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse, qui s'étoit toujours déclarée en faveur de la Nation Espagnole.

La nouvelle de la marche d'Ovando causa beaucoup de joie à la Reine de Xaragua, qui apparemment se trouvoit innocente de tout ce qu'on lui imputoit; &, pour faire honneur au Général Espagnol, elle fit avertir tous ses Vassaux de la venir trouver pour grossir sa Cour. Il en vint jusqu'à 300, à qui les Ecrivains Espagnols donnent le nom de Caciques. La Princesse se mit elle-même en marche pour aller au-devant du Commandeur. Elle étoit accompagnée de toute sa Noblesse, & d'un Peuple infini, tous dansant à la manière du Païs, & faisant rétentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez près de la Ville de Xaragua. Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva dans une salle très spacieuse, un grand festin tout préparé; tous ses gens furent aussi régalés avec profusion, & après le repas il y eut des danses & des jeux de toutes les sortes. Cette fête dura plusieurs jours avec beaucoup de magnificence.

Ovando ne voulut pas manquer l'occasion, qui se présentoit, d'abatre tout d'un coup les derniers Chefs d'un Peuple, qui lui paroissoit encore trop puissant. Pour empêcher qu'aucune des victimes, qu'il croyoit devoir immoler à la sureté de la Colonie, ne lui échapât, il invita la Reine de Xaragua à une fête, qu'il vouloit lui donner, disoit-il, à la manière d'Espagne, & il lui fit insinuer qu'il étoit de sa grandeur d'y paroître avec toute sa Noblesse. Anacoana donna donc à dîner à tous ses Vassaux, & un Peuple infini accourut à un spectacle, qu'il supposoit devoir être quelque chose de fort curieux. La salle, où toute la Cour Indienne étoit assemblée, donnoit sur la Place, où la fête se devoit célébrer. Les Espagnols parurent bientôt en ordre de bataille. L'Infanterie marchoit la première, & à mesure qu'elle arriva sur la Place, elle en occupa toutes les avenues. La Cavalerie vint ensuite, ayant le Grand Commandeur à sa tête, & s'avança jusqu'à

jusqu'à la maison de la Reine, qu'elle investit. Tous les Cavaliers mirent 1500,
alors le sabre à la main. & suiv.

Au prémier signal que donna le Commandeur, l'Infanterie fit main-basse sur la multitude, qui remplissoit la Place, en même tems que la Cavalerie mit pied à terre, & entra dans la salle où se trouvoit l'infortunée Anacoana avec toute sa Cour. Les Caciques furent aussi-tôt attachés à des Poteaux, & ce fut alors, à ce que prétend un Auteur Espagnol, qu'ils avouèrent le crime de Rébellion dont on les accusoit. On mit ensuite le feu à la maison, & tous ces malheureux y furent bientôt réduits en cendres. La Reine fut présentée liée & garotté, au Grand Commandeur, qui la fit conduire en cet état à San-Domingo, où ayant été convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, elle fut condamnée comme telle à être pendue & éxécutée publiquement.

Du petit nombre de ceux, qui échapèrent à la fureur du Soldat, quelques-uns se sauvèrent dans des Canots, & passèrent à la Gonave; mais ils y furent poursuivis, & on ne leur fit grace de la vie, que pour les condamner à une servitude beaucoup plus dure que la mort. D'autres passèrent dans les Provinces limitrophes, & les soulevèrent par le récit, qu'ils y firent, de ce qui venoit de se passer chez eux.

Après qu'Ovando eut mis fin à cette guerre, il obligea les Espagnols, qui restoient dans la Province de Xaragua, de se réunir, & il en forma une Ville, qui fut nommée Sancta-Maria de la Vera-Paz. On la plaça assez près du Lac Xaragua, à deux lieues de la Mer, dont on l'aprocha dans la suite, sous le nom de Sancta-Maria del Puerto. Les Indiens donnoient à ce lieu-là le nom d'Yaguana, d'où les François ont formé celui de Léogane. A huit lieues au Nord de San-Domingo on bâtit la Ville de Buénaventura, & dans le milieu de l'Isle on bâtit celle de San-Juan de la Maguana. A vingt-quatre lieues de San-Domingo, près d'un Port nommé Azua, il se forma une Ville sous le nom d'Azua de Compostella. Le Port d'Yaquimo, autrement appellé le Port de Brésil, & Salvatierra de la Savana, furent établis peu de tems après. On fit en même tems un établissement à Puerto Réal, un second dans les Terres à seize lieues de San-Domingo, lequel fut nommé El Cotuy, & un troisième sur la même Côte du Nord, dans un Canton que les Naturels du Païs nommoient Guahaba.

Tel étoit l'état des affaires dans l'Isle Espagnole, lorsqu'on y apprit que Christophle Colomb étoit dégradé dans l'Isle de la Jamaïque. Mais pour raconter les choses avec ordre il faut reprendre de plus haut la suite de son histoire, que nous avons interrompue.

Ferdinand avoit fort goûté, à l'exemple de la Reine Isabelle, le projet que l'Amiral avoit proposé à cette Princesse de continuer la découverte du Continent du Nouveau Monde; mais les Ministres ne s'étoient point pressés de lui fournir les Vaisseaux qu'il demandoit. Cependant, après bien des délais, on lui accorda quatre Vaisseaux, avec lequels il sortit du Port de Cadix le 9 de Mai 1502. L'Amiral avoit avec lui Don Barthélémy son

 frère,

1500, & suiv. frère, & Don Fernand le second de ses fils, âgé d'environ 13 ans. Le 13 de Juin il arriva à la vue de l'Isle Marinino, aujourdhui la Martinique. De-là il se rendit à l'Isle Espagnole, pour y changer un de ses Navires, qui ne soutenoit plus la voile. Comme Bovadilla étoit encore dans l'Isle, aussi bien que quantité d'autres personnes, de qui l'Amiral avoit reçu tant de chagrins, le Grand Commandeur ne jugea pas à propos de l'y recevoir, & il le fit prier de trouver bon qu'il ne passât point par dessus les ordres qu'il avoit reçus.

Après cette réponse, à laquelle l'Amiral devoit assez s'attendre, il gagna le Port d'Azua, d'où il se rendit à celui d'Yaquimo, où il resta jusqu'au 14 de Juillet. Delà il passa à la Jamaïque, d'où il vouloit prendre son point de partance. Il fit ensuite l'Ouest, pour gagner plutôt la Terre Ferme. Après avoir assuié deux violentes tempêtes, il découvrit plusieurs Isles, auxquelles il donna le nom de los Guanajos, à cause de la prémière, que les habitans nommoient Guanaja. Il y avoit dans celle-ci une grande quantité de Pins, ce qui lui fit donner le nom de l'Isle des Pins. L'Adélantade étoit sur le point d'y aborder, lorsqu'il rencontra un Canot, dans lequel il se trouva des marchandises de plusieurs sortes, & dont quelques-unes venoient de l'Yucatan. C'étoient des couvertures & des tapis ouvragés de Coton, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, & d'un fruit que ces Peuples nommoient Cacao, & dont ils faisoient grand cas. L'Adélantade conduisit ce Bâtiment à son frère, qui après avoir fait beaucoup de caresses à ces Indiens, les renvoya chargés de présens, à la réserve d'un vieillard, de qui il espéra de tirer plusieurs connoissances utiles à ses desseins. D'abord on lui demanda, s'il y avoit de l'Or dans son Païs: aussi-tôt l'Indien se tourna vers l'Orient, & fit entendre, qu'il y avoit de ce côté-là des Païs, où ce Métal étoit en si grande quantité, que tous les meubles en étoient couverts. Ce Païs si riche en Or, dont l'Indien parloit, étoit vraisemblablement le Perou. Si l'Amiral eût continué sa route à l'Ouest, il eût bientôt trouvé l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à trente lieues, & apparemment toute la Côte du Mexique; mais après avoir renvoyé cet homme, & l'avoir bien payé de ses bonnes nouvelles, il prit sa route au Levant, doubla le Cap de Gracias à Dios, & lui donna ce nom.

L'Amiral continuant à ranger la Côte, alla jusqu'à un Port, que l'on connoit aujourdhui sous le nom de Porto-belo. Quatre ou cinq lieues plus loin, il en rencontra un autre qu'il appella Puerto di Bastimentos. Il entra dans un troisième, qu'il nomma El Retrete. Ce fut-là qu'il prit la résolution de retourner en Espagne. Le mauvais tems & le défaut de vivres l'obligèrent de gagner l'Isle de Cuba, & ayant ensuite voulu tourner du côté de l'Espagnole, les Vents & les Courants le contraignirent de relâcher à la Jamaïque. Il ne lui restoit plus que deux Navires, qu'on fut bientôt obligé de faire échouer: il les fit ensuite amarrer ensemble avec de bons cables, & construire sur les deux extrémités de chacun des espèces de Barraques, pour

y

y loger tout son monde, en attendant qu'il pût recevoir du secours de l'Isle 1500,
Espagnole. De l'endroit où il étoit, il y avoit deux cens lieues à la Capi- & suiv.
tale de l'Espagnole, on n'en comptoit à la vérité que trente de traverse; mais il les falloit faire dans de petits Canots, que la moindre vague peut remplir ou renverser. L'Amiral trouva deux hommes, qui ôsèrent entréprendre ce voyage, & qui en vinrent heureusement à bout.

Le Gouverneur Général étoit à Xaragua lorsqu'il apprit l'extrémité, où étoit réduit l'Amiral avec tout son monde. Il soupçonna d'abord Colomb d'avoir ménagé cet accident, pour avoir un prétexte de venir à l'Isle Espagnole, & ce ne fut qu'au bout de huit mois qu'il lui envoya Diégo de Escobar, pour lui dire qu'il ne pouvoit pas encore le tirer de la triste situation où il se trouvoit. On peut juger à quelle extrémité réduisit l'Amiral & son Equipage les délais du secours qu'il attendoit depuis si longtems. La gene, où l'on étoit retenu, excita bientôt de grands mouvemens, & on en vint même à une Sédition formée. Les Mécontens avoient à leur tête un nommé François de Porras, qui avoit commandé un des quatre Vaisseaux de l'Escadre. Ce Séditieux eut l'insolence de menacer l'Amiral, & de lui dire qu'il vouloit aller en Castille, & que ceux, qui ne voudroient pas le suivre, pouvoient rester à la garde de Dieu.

Porras se saisit alors de dix Canots, que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & il y eut tant de presse à le suivre, qu'il ne resta guère auprès des Colombs, que les malades. Les Séditieux s'embarquèrent, & prirent le chemin de la pointe orientale de l'Isle. Ils commirent par-tout de grandes violences sur leur route, prenant de force tout ce qu'ils trouvoient chez les Indiens. Arrivés à l'extrémité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser; mais à peine avoient-ils fait quelques lieues, que leurs Canots s'emplirent d'eau. Dans cette extrémité ils jettèrent toutes leurs hardes à la Mer, & firent sauter dans l'eau les Indiens, qu'ils avoient embarqués pour ramer. Ces malheureux après avoir nagé quelque tems, demandèrent en grace qu'on les laissât se délasser de tems en tems, en tenant le bord du Canot. On ne leur répondit qu'à coups de Sabre, qu'on déchargeoit sur ceux qui s'approchèrent de trop près, & plusieurs se noyèrent. Comme la Mer grossissoit toujours, nos Avanturiers furent contraints de regagner la Terre au plus vite. Ils se rembarquèrent, mais ils n'allèrent pas plus loin que la prémière fois. Ils prirent alors le parti de rester dans l'Isle, où ils commirent de grands desordres.

L'Amiral se flatta de pouvoir engager les mutins à rentrer dans leur devoir. Les propositions, qu'il fit faire à Porras, irritèrent encore davantage ce Séditieux, qui répondit, qu'il ne se fieroit jamais à Colomb, & que comme ses gens avoient été obligés de jetter à la Mer toutes leurs hardes & toutes leurs marchandises, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui restoit des unes & des autres. Peu de tems après Porras s'avança vers les Navires, pour se saisir de tout ce qu'il trouveroit à sa bienséance. Colomb, qui étoit alors malade, envoya l'Adélantade avec cinquante hommes,

pour

1500, & suiv. pour offrir la paix & une amnistie à tous ceux qui mettroient bas les armes. A peine Porras eut-il apperçu la troupe de Don Barthélémy, qu'il vint fondre sur elle. Une décharge qui fut faite fort à propos sur les Séditieux, en jetta quelques-uns par terre. Porras ayant alors reconnu l'Adélantade, courut à lui, & d'un coup de Sabre, il lui fendit son bouclier en deux, il le blessa même un peu à la main, ce qui n'empêcha point Don Barthélémy de le saisir par le corps, & de le faire son prisonnier.

Ceux des Rébelles, qui avoient pris la fuite, se trouvant sans Chef, & ne sachant plus que devenir, prirent le parti d'aller aux pieds de l'Amiral, & lui promirent de lui être desormais plus fidèles. Colomb ne voulut pas les garder sur ses Navires, il leur donna un Commandant, sur la sagesse duquel il crut pouvoir se reposer, leur fit délivrer quelques marchandises, & leur permit de s'établir où bon leur sembleroit, en attendant qu'on vînt les chercher.

Sur ces entrefaites, après une année entière de délais, Ovando fit partir pour la Jamaïque deux Bâtimens, qui arrivèrent heureusement au Port où étoit l'Amiral. Sur le champ Colomb s'embarqua avec tout son monde, & le 28 de Juillet 1504 il appareilla pour l'Isle Espagnole. Le Gouverneur Général vint lui-même, à la tête de toute sa Noblesse, le recevoir à la descente de son Navire, le logea chez lui, & le régala splendidement. L'Amiral avoit laissé sur son bord François Porras, qu'il vouloit mener en Espagne, les fers aux pieds; mais Ovando l'obligea à le lui livrer, disant que c'étoit à lui à connoître de son crime, & il ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il lui donna la liberté. Colomb fut obligé de dissimuler cet affront; &, après avoir fretté deux Navires, il appareilla pour l'Espagne, où il arriva sur la fin de l'année 1504.

L'Amiral après son retour en Espagne, alla trouver le Roi à Ségovie, lui rendit compte de ses dernières découvertes, & lui fit un récit fort touchant de toutes les avantures de son voyage. Peut-être auroit-il pu se flatter de rentrer dans la possession de toutes ses Charges, si la mort ne l'eût enlevé le 20 de Mai de l'année 1506, à l'âge de 65 ans.

Telle fut la fin de ce Grand homme, dont la vie avoit été mêlée de bonheur & d'adversités, d'opprobres & d'applaudissemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs à un Particulier, & de ce qu'elle peut lui faire essuier de revers. Il avoit eu deux femmes, Donna Philippa Monniz Pérestrello, & Donna Béatrix Henriquès. Il eut de la prémière Don Diègue, qui lui succéda dans ses Charges, & de la seconde, Don Fernand ou Ferdinand, qui a écrit la vie de son père, & qui se fit Prêtre. Il fut d'abord inhumé dans l'Eglise des Chartreux de Séville, puis transporté dans la Grande Eglise de San-Domingo, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son Testament.

1505. La Reine Isabelle mourut à Médina del Campo, le 26 de Novembre 1505, après avoir règné avec Ferdinand son mari l'espace de 30 ans. Ils eurent ensemble, Jean qui épousa Marguérite, fille de l'Empereur Maximilien; Isa-

Isabelle, mariée en premières noces au Prince Alfonse, fils de Jean II Roi de Portugal, & ensuite à Emmanuel Roi de Portugal; Jeanne, qui fut ensuite Reine de Castille; Marie, qui épousa aussi Emmanuel Roi de Portugal, dont elle eut plusieurs enfans; Cathérine, qui épousa Arthur Prince de Galles, fils de Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prince étant mort peu de tems après, elle épousa son frère Henri VIII, dont elle eut la Reine Marie. 1505.

La Reine Isabelle étoit une Princesse d'un mérite & d'un génie au-dessus de son sexe. Elle fut regretté autant que ses grandes qualités & ses rares vertus le méritoient. Elle étoit douée de tant de sagesse, de courage & de prudence, que la moindre louange qu'on lui ait pu donner, c'est d'avoir été la plus habile & la plus généreuse Princesse, non-seulement de son siècle, mais encore de tous ceux qui l'avoient précédé. Elle révoqua, par sa dernière disposition testamentaire, quelques donations qu'elle avoit faites au commencement de son règne, comme étant préjudiciables aux Droits de la Couronne.

Elle nomma pour son Héritière universelle la Princesse Donna Jeanne sa fille, conjointement avec l'Archiduc son mari; &, au cas que cette Princesse par son absence, par un défaut de santé, ou par quelque autre motif, ne voulût pas avoir le Gouvernement de ses Etats, elle ordonna, conformément à la Requête qui lui avoit été présentée deux ans auparavant dans une Assemblée des Etats Généraux, que le Roi Don Ferdinand son mari prendroit l'administration des affaires à la place de la Princesse sa fille, jusqu'à ce que l'Infant Don Charles son Petit-fils eût atteint l'âge de vingt ans. Elle voulut aussi, qu'outre l'administration des Grandes Maitrises des Ordres Militaires, le Roi eût la moitié des revenus des Isles & Terres Fermes qui avoient été découvertes, avec un million de Ducats qu'elle assigna sur les rentes des Grandes Maitrises, pour lui être payés annuellement.

Quoique les prétentions de Ferdinand fussent fondées sur le Testament de la Reine sa femme, il ne laissa pas de se former un puissant parti contre lui, parce qu'il s'étoit rendu odieux à la Noblesse & au Peuple. Le Roi Philippe son Gendre, qu'on nommoit le Flamand, & l'Empereur Maximilien son père, conclurent un Traité de Paix avec la France, pour être mieux en état de s'opposer à Ferdinand. Celui-ci de son côté, voulant s'assurer de l'appui de la France, épousa Germaine de Foix, fille du Roi Louïs XII, afin d'avoir par-là un rempart derrière lui, en cas que Philippe le vînt attaquer.

Après que les deux partis se furent préparés, l'un à retenir, & l'autre à se mettre en possession du Gouvernement de l'Espagne, on en vint à un accommodement, par lequel les deux Rois & la Reine devoient avoir une autorité égale, & tous les ordres, toutes les patentes, & tous les autres actes publics devoient se faire en leurs noms. Les revenus de la Couronne, & les places d'honneur & de profit devoient être partagés entre eux. Cet

1506, & suiv. accord se fit le 6 de Janvier 1506. Deux jours après le Roi Philippe & la Reine son épouse s'embarquèrent en Zéelande, pour se rendre en Espagne. Ce Prince ne voulant pas s'en tenir au Traité qu'il avoit fait, ne fut pas plutôt arrivé à la Corogne, qu'il envoya sommer toute la Noblesse de Galice de se déclarer en sa faveur. Ferdinand fit lever quelques Troupes, mais voyant que la plupart des Grands l'abandonnoient, il prit le parti de se retirer dans ses Etats d'Arragon.

Le Roi Philippe choisit pour son Prémier Ministre le Cardinal Ximénès, qu'il obligea de demeurer à la Cour, pour le bien général de tout le Royaume, quoiqu'il fût chargé d'un grand Diocèse, & qu'il fût Primat de Tolède. Les Finances étoient alors dans une grande confusion. On faisoit la guerre depuis longtems, ce qui avoit obligé de faire des dépenses extraordinaires.

Philippe commençoit à peine à goûter les douceurs de la Royauté, qu'il fut attaqué d'une violente maladie, dont il mourut le 25 de Septembre 1506. La Reine Jeanne son épouse, dont une jalousie folle avoit un peu égaré l'imagination, prit l'administration du Royaume, & causa beaucoup de troubles & de mécontentemens entre les Grands. Comme elle n'étoit pas en état de gouverner, Ferdinand se rendit en Castille, & réduisit bientôt à la raison ceux d'entre les Grands qui refusèrent de se soumettre à son autorité. Il fit éxécuter quelques habitans de Cordoue, & bannit de cette Ville le Marquis del Priégo. La Reine Jeanne fut conduite à Tordésillas, où elle passa le reste de ses jours.

1508, & suiv. Il y avoit déja longtems que le Cardinal Ximénès avoit formé le projet de porter la guerre en Afrique, & d'aller insulter les Maures jusques sur leurs propres foiers. On rassembla pour cet effet dans le Port de Malaga toutes les munitions dont on crut avoir besoin, & on forma un corps de quatorze mille hommes, dont la plupart avoient servi sous le Grand Gonzalve dans les guerres de Naples. Diègue Véra fut chargé du soin de l'Artillerie, Jérôme Vianelle eut l'intendance de la Marine, & Pierre Navarre eut le commandement général des Troupes. Toute la Flotte se rassembla dans le Port de Carthagène. Elle étoit composée de dix Galères, & de quatre-vingt autres Vaisseaux.

On mit à la voile le 18 de Mai 1508, & on mouilla l'ancre le lendemain au Port de Mazalquivir, où les Troupes mirent pied à terre. On déclara qu'on alloit attaquer Oran, où il y avoit alors environ six mille habitans. Cette Ville, située sur le bord de la Mer, étoit entourée d'une forte muraille, avec de bons bastions d'espace en espace. Toute l'Armée fut partagée en quatre corps d'Infanterie de deux mille cinq cens hommes chacun, soutenus par la Cavalerie.

Les Maures avoient posté de tous côtés des corps de gardes pour empêcher que les Espagnols n'approchassent de la Ville. Avant que l'Armée se mît en marche pour commencer l'attaque, le Cardinal monté sur une Mule, se mit en devoir de haranguer les Troupes, pour les animer au combat.

Lors-

Lorsqu'il eut parlé, on attaqua un corps de douze mille Maures, qui s'étoient postés sur une colline, pour empêcher qu'on ne s'approchât de la Ville. Les Infidèles furent forcés dans leurs retranchemens, & obligés de prendre la fuite. La Garnison voulut faire une sortie, mais les Espagnols ayant profité de ce moment, montèrent à l'assaut, & se rendirent maitres de la Ville. Les Vainqueurs étant en même tems sortis de la Ville par une autre porte, envelopèrent les Infidèles, & en firent un grand carnage. Les Maures perdirent dans cette action quatre mille hommes, qui restèrent sur le champ de bataille, & cinq mille qui furent faits prisonniers. 1508, & suiv.

Lorsque les Espagnols se furent rendus maitres de la Ville, le Cardinal Ximénès y entra en triomphe, purifia & consacra la principale Mosquée, & en fit la Dédicace sous le nom de Notre-Dame de la Victoire. Dès le lendemain il fit mettre à la voile pour retourner à Carthagène, laissant dans la Ville Pierre Navarre pour Gouverneur, en attendant de nouveaux ordres de la part du Roi Ferdinand.

Les Espagnols, encouragés par ce succès, mirent une autre Flotte en mer à Ivica, au commencement de Janvier de l'année 1510. Cette Flotte se rendit devant Bugie, & les Espagnols se rendirent maitres de cette Place. Après cette conquête, la plupart des Villes voisines se soumirent, & promirent de payer tribut. L'année suivante Ferdinand conclut une Alliance avec le Pape, & la République de Venise, pour la défense de l'Eglise. Les Troupes Espagnoles se joignirent à celles du Pape, & se mirent en campagne au commencement de l'année 1512. Elles mirent le siège devant Bologne; mais elles furent obligées de se retirer. Les François ayant assiègé Ravenne, l'Armée des Confédérés marcha au secours de cette Place, ce qui donna lieu à une bataille, où les Alliés furent défaits. Cette victoire ne laissa pourtant pas de couter cher aux François, le Duc de Nemours leur Général y ayant été tué avec plusieurs autres Seigneurs.

Comme Ferdinand persistoit dans le dessein qu'il avoit formé de se rendre maitre du Royaume de Naples, il y envoya une Armée sous la conduite du Duc d'Albe, qui soumit bientôt la plupart des Villes de ce Royaume. Les Espagnols ne furent pas moins heureux en Italie, où ils prirent Bresse & Florence. Après ces heureux succès, l'Espagne fit une trêve avec la France, en attendant qu'on pût conclure une paix solide & durable.

Ferdinand étoit attaqué depuis quelque tems d'une Hydropisie, dont il mourut à Madrigal près de Truxillo, le 23 de Janvier 1516. L'Espagne perdit en lui le plus grand Politique, qu'elle eût eu depuis le commencement de la Monarchie. Il possédoit toutes les qualités propres à commander; mais on l'accuse d'avarice, & d'avoir été peu fidèle à tenir sa parole. Son corps fut transporté à Grénade, & inhumé dans la Chapelle Royale de la grande Eglise, proche le corps de la feue Reine son épouse, qui avoit été jusqu'alors en dépôt dans le Château d'Alhambre. Les funérailles se firent 1516, & suiv.

1516, avec toute la pompe & toute la magnificence, que méritoit le conquérant
& suiv. & le restaurateur de la Ville, l'auteur de la tranquilité publique, le père de toute l'Espagne, & la gloire de la Nation.

Cette mort fut suivie de celle de Marie Reine de Portugal, qui mourut à Lisbonne le 7 de Mars 1517, après avoir donné au Roi son époux huit enfans. C'étoit une Princesse généreuse, d'un esprit raisonnable, & d'une grande pieté. Elle ne voulut jamais se mêler des affaires d'Etat, & tous ses soins ne tendoient qu'à élever ses enfans, qu'à maintenir l'ordre dans sa maison, à secourir les pauvres, & à bâtir des Eglises.

Le Roi Emmanuel regretta beaucoup cette Princesse; mais les affaires de son Royaume, le succès des armes de Sélim Empereur des Turcs, qui venoit de détruire l'Empire des Mammélus, & les projets qu'il forma contre les Chrétiens, l'obligèrent à essuier ses larmes, pour prévenir les malheurs dont toute la Chrétienté étoit menacée. Il commença par faire partir Gonzalve Mendès de Zacota, brave & vaillant Capitaine, pour défendre Saphim, que le Roi de Fez menaçoit d'un siège. Mascarègne, qui en étoit Gouverneur, en fut fort satisfait; mais, soit que le Roi de Fez eût d'autres affaires à démêler; soit que les nouvelles du secours survenu à Saphim, l'arrêtassent, il quitta le projet d'assieger cette Place. Sur la côte méridionale de Barbarie, par-delà le Fleuve Diuce, on trouve le Cap Aguer, nommé par les Anciens Cap d'Hercule. Emmanuel en étoit maitre, & il y avoit fait bâtir un Bourg environné de murailles, dont il avoit confié la garde à François de Castro, qui alla faire un voyage en Portugal pour des affaires domestiques. Le Chérif profita de son absence pour harceler les Maures tributaires d'Emmanuel, pour ravager leurs campagnes, & pour porter le feu & le fer dans presque toutes leurs habitations. Zayde Boagas partisan d'Emmanuel, lassé de voir le Chérif commettre tant de ravages impunément, assembla quelques Troupes, & tomba sur lui. On combattit avec fureur; mais la victoire ne se déclara ni pour l'un, ni pour l'autre. Alors le Chérif appella à son secours son frère. Ayant joint leurs forces, ils revinrent attaquer Boagas, qui après de grands efforts de valeur, fut défait.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que Ferdinand Pérès Andréade aborda à la Chine avec huit Vaisseaux, pour établir le commerce entre les Portugais & les Chinois, pour connoitre les mœurs de ces derniers, & pour découvrir les Isles voisines. Il s'arrêta d'abord dans une Isle nommée Tamou, où il attendit la permission d'entrer dans le Port de Canton. Cette permission ne lui ayant été accordée que pour deux Vaisseaux, il laissa le reste de sa Flotte dans l'Isle de Tamou. Etant arrivé dans la Port, il alla se présenter aux Mandarins, & fit descendre Thomas Pérès, qui devoit aller trouver l'Empereur de la Chine, à titre d'Ambassadeur, de la part du Roi Emmanuel. On le logea, & on lui fit des présens, selon la coutume du Païs.

Andréade se comporta avec tant de prudence & de sagesse, qu'on lui accorda la liberté du commerce, & qu'on permit à Pérès d'aller saluer l'Empe-

reur.

reur. Après le départ d'Andréade, Simon son frère arriva à Canton, avec 1516,
quelques autres Officiers. Il se comportèrent si mal, que les Chinois prirent & suiv.
la résolution de les massacrer tous. Dès qu'ils eurent abordé dans l'Isle de Tamou, ils commencèrent par élever une Forteresse, sans la permission des Mandarins, pour empêcher qu'aucun Etranger, excepté eux, n'entrât dans le Port de Canton. Ils violèrent leurs filles, achetèrent des hommes & des femmes de condition libre, que certains Pyrates leur vendoient, & enfin ils se comportèrent comme des tyrans, qui eussent fait la conquête du Païs.

Pour réprimer l'insolence & l'audace des Portugais, les Chinois équippèrent & armèrent promptement une Flotte, outre celle qu'ils avoient déja; environnèrent celle des Portugais de tous côtés, l'attaquèrent, & la réduisirent aux dernières extrémités. Les Portugais étoient prêts de périr, ou de tomber dans l'esclavage, lorsqu'une tempête écarta la Flotte Chinoise, & ouvrit un passage à celle des Portugais, qui profitant du désordre, où étoit celle des Ennemis, se sauva, & prit la route de Malaca, où elle arriva chargée d'or & de marchandises précieuses.

L'Empereur Chinois étoit déja informé de ce qui venoit de se passer à Canton, lorsque Pérès arriva à sa Cour. Sur cela on fit arrêter cet Ambassadeur & sa suite, & on les fit conduire à Canton, où ils virent terminer misérablement leurs jours dans des prisons affreuses. Sur ces entrefaites, Alfonse Martin de Mélo ignorant tout ce qui venoit de se passer à Canton, vint aborder à la Chine avec six Vaisseaux, qui furent bientôt attaqués & foudroiés par la Flotte Chinoise. Les Portugais, après un combat long & sanglant, succombèrent & furent pris en partie. Mélo eut cependant le bonheur de se sauver. Quelques-uns de ceux, qui furent faits prisonniers, périrent de misère dans les prisons de Canton, & les autres, que l'on traita en Pyrates, périrent par la main du Bourreau.

La haine des Chinois, qui n'étoit que trop bien fondée, se calma dans la suite, ils permirent aux Portugais d'aborder & d'étaler leurs marchandises dans l'Isle de Sanciam, où ils bâtirent quelques cabanes avec du gazon & des branches d'arbres. Les Portugais, ayant par leur bonne foi détruit les fâcheuses idées que Simon Andréade avoit données d'eux, demandèrent la permission aux Mandarins de s'approcher jusqu'à une autre Isle, nommée Macao; on le leur permit: ensuite on leur donna la liberté de venir tous les ans à Canton, & d'y demeurer quatre mois, à condition qu'ils se retireroient tous pendant la nuit dans leurs Vaisseaux. Bientôt après on leur permit de bâtir à Macao quelques maisons, qui s'accrurent insensiblement, & formèrent une Ville assez grande & assez commode.

Après la mort de Marie épouse d'Emmanuel, ce Prince, qui commençoit à ressentir les effets de la vieillesse, avoit formé le projet de se retirer en Algarve, pour ne songer qu'à la guerre d'Afrique, résolu de laisser le Gouvernement de Portugal à Jean son fils. Il changea bientôt de résolution, & prit celle de se remarier avec Eléonore sœur de l'Archiduc Charles, devenu

1516, & suiv. maitre des Royaumes d'Espagne par la mort du Roi Ferdinand. Don Alvarès de Costa, Chambellan d'Emmanuel, fiança la Princesse à Sarragosse: le Duc d'Albe & l'Evêque de Cordoue la conduisirent jusques sur la frontière de Portugal, où le Duc de Bragance vint la recevoir, pour la conduire à Crato, où le Roi étoit alors. Dès qu'elle fut arrivée, Emmanuel l'épousa, & le lendemain il prit l'Ordre de la Toison d'Or, institué par Philippe Prémier, Duc de Bourgogne, & rétabli par Charles-Quint.

1519, & suiv. L'Empereur Maximilien, Grand-père de Charles-Quint, étant mort le 12 de Janvier 1519, les Electeurs assemblés à Francfort se trouvèrent fort embarassés sur le choix de son successeur. François I, Roi de France, cherchoit à se faire élire, & le Pape même le favorisoit auprès des Electeurs Ecclésiastiques. Cependant le choix tomba sur Charles-Quint, qui passa d'abord en Allemagne, & laissa la direction des affaires d'Espagne au Cardinal de Tortose, qui avoit été son Précepteur.

Pendant l'absence de Charles-Quint, il y eut en Espagne une révolte, à laquelle on donna le nom de Guerre du Peuple, parce que la Noblesse ne s'y trouva pas engagée. Les Rébelles en vinrent aux mains avec ceux qui tenoient le parti de la Cour. Ils furent défaits à la Bataille de Villalar, & on se saisit de leurs principaux Chefs, qui furent éxécutés.

Emmanuel Roi de Portugal, mourut le 13 de Décembre 1521, après avoir règné 26 ans, un mois & quelques jours. Ce fut sous son règne que les Portugais étendirent leurs conquêtes dans les Indes. Ils se rendirent maitres des Villes d'Ormus, de Malaca, de Cochin, & de Goa, dont ils firent le siège de leur domination dans les Indes. Ils s'attirèrent parlà le commerce d'Afrique & des Côtes les plus éloignées de l'Asie, en se saisissant des Ports & des Places les plus marchandes, non seulement sur la Côte Occidentale d'Afrique, comme dans la Mauritanie, la Guinée, le Congo, Angola, l'Isle Saint Thomas, & plusieurs autres lieux; mais aussi sur la Côte Méridionale, comme dans les Royaumes de Mozambique, de Mélinde, de Mombase, de Sofale, & depuis l'embouchure de la Mer Rouge jusqu'au Japon.

Toutes ces conquêtes valurent aux Portugais des richesses immenses, ce qui fit appeller le règne d'Emmanuel, le Règne d'Or. Ce Prince fut marié trois fois. Il eut d'Isabelle sa prémière femme, le Prince Michel, qui mourut à Grénade l'an 1500. Marie, sœur d'Isabelle, sa seconde femme, mit au monde Don Juan, qui lui succéda; Louïs de Béja, mort en 1555; Ferdinand, qui épousa Guiomar Coutigno; Alfonse, qui fut fait Cardinal par Léon X, du nom de Saint Blaise; Henri, qui fut aussi fait Cardinal sous le Pontificat de Paul III, & qui monta sur le Trône après la mort de Sebastien son neveu; Edouard, Duc de Guimarens, lequel épousa Isabelle de Portugal, fille de Jaques Duc de Bragance. Antoine, dernier fils d'Emmanuel, mourut au berceau. Isabelle sa fille aînée épousa Charles-Quint. Outre ces enfans, il eut d'Eléonore d'Autriche, fille de Philippe I Roi d'Espagne, & sœur de Charles-Quint, un fils nommé Charles, & une fille nommée Marie.

Em-

Emmanuel eut pour son successeur, Don Juan III, né à Lisbonne le 6 de Juin 1502. Les commencemens de son règne ne furent qu'un tissu d'actions de pieté, de clémence & de générosité. Ces vertus lui aquirent l'estime, l'amour, la confiance de ses Sujets, & l'admiration de tous les Princes de l'Europe. 1519, & suiv.

La préférence donnée à Charles-Quint sur François I, fut une des causes qui produisirent une rupture entre ces deux Princes. Ce dernier entréprit de remettre sur le Trône Henri d'Albret, Roi de Navarre, & y envoya pour cet effet une Armée en 1521, sous la conduite d'André l'Esparre. Ce Général se rendit maitre de tout le Royaume. Saint Ignace de Loyola se trouva au siège de Pampelune, qui fut prise, & il eut une jambe cassée de l'éclat d'une pierre frappée d'un boulet de canon, ce qui le rendit boiteux toute sa vie. Le Général François, après avoir fait la conquête de la Navarre, entra en Castille, & assiega Logrono; mais les Castillans étant accourus au secours de cette Place, il fut obligé d'en lever le siège, & fut défait peu de tems après. Les François perdirent encore Fontarabie, qu'ils avoient surprise peu de tems auparavant. 1521, & suiv.

Le Cardinal de Tortose fut élévé à la dignité pontificale en 1522, & prit le nom d'Adrien VI. Ce Pape, qui devoit son élevation à Charles-Quint, dont il avoit été Précepteur, accorda à ce Prince & à ses successeurs le privilège de nommer les Evêques de ses Etats, & celui d'administrer la Maitrise des trois Ordres Militaires.

La révolte du Connétable de Bourbon, qui passa du côté de l'Empereur, fut fort desavantageuse aux François. Ce Duc entra en Provence, & assiegea Marseille; mais il fut obligé de se retirer, lorsque François I vint avec toutes ses forces, & passa en Italie à dessein de reconquerir le Milanez. Il se rendit maitre de la Ville de Milan; mais ayant été attaqué le 24 de Février 1525 par le Duc de Bourbon, qui commandoit l'Armée Impériale, son Armée fut entièrement défaite, & lui-même fait prisonnier, & emmené en Espagne, où on le garda dans le Château de Madrid jusqu'au mois de Janvier de l'année suivante. Les François furent encore malheureux dans la diversion, qu'ils voulurent faire contre l'Empereur, par le moien de Charles Duc de Gueldre, & des Frisons, ces derniers ayant été subjugués par les Troupes de Charles-Quint. 1525, & suiv.

Quelques-uns conseillèrent à l'Empereur de relâcher François I, sans rançon, afin de l'engager à une éternelle reconnoissance par cette générosité; mais ce Prince aima mieux suivre le sentiment de ceux qui étoient d'avis qu'on devoit tirer de ce prisonnier tout l'avantage qu'on pourroit. C'est pourquoi il proposa des conditions fort rudes à François, qui ne les voulut pas accepter. Ce Roi, à force d'ennui & de chagrin, tomba dans une dangereuse maladie, durant laquelle Charles-Quint même l'alloit visiter, quoique le Chancelier Gattinara l'en dissuadât, en lui disant, que de telles visites, où l'on n'annonçoit pas la délivrance à un prisonnier, n'étoient pas des marques de civilité, ou d'affection, mais plutôt d'une appréhension,

cau-

1525, & suiv. causée par un motif d'avarice, qui faisoit craindre la perte de la rançon, par la mort du prisonnier même. En effet, il est certain que la seule raison, pour laquelle on mit fin à cette longue négociation, fut la crainte qu'on eut que le Roi, tombant malade de déplaisir, ne vînt à mourir en Espagne.

Comme l'agrandissement de Charles causoit beaucoup de jalousie, on mit sur pied, à la sollicitation du Pape Clément VII, trois Armées, qui se joignirent ensemble, pour défendre la liberté de l'Italie. C'est pour cela que les Généraux de l'Empereur, afin de détacher le Pape de cette Alliance, allèrent attaquer Rome, prirent la Ville d'assaut, la pillèrent durant plusieurs jours, & y firent beaucoup de désordres. Charles de Bourbon fut tué en montant à l'assaut. Le Pape, qui s'étoit retiré dans le Château Saint Ange, y fut assiegé; & Charles fit faire en Espagne des prières de quarante heures pour sa délivrance, quoique néanmoins ce fussent ses propres Troupes qui le tinssent enfermé. Mais à la fin, la famine contraignit le Pape de se rendre, & de rénoncer à l'Alliance qu'il avoit contractée.

Charles, en rendant la liberté à François I, stipula, que ce Roi lui céderoit le Duché de Bourgogne, avec les Provinces de Flandre & d'Artois; & qu'outre cela il renonceroit à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur le Royaume de Naples. François promettoit encore d'épouser Eléonor, sœur de l'Empereur. Quand il fut de retour en son Royaume, il protesta qu'il n'étoit pas obligé d'observer un Traité qu'il avoit fait en prison & par force. Il fit ensuite alliance avec le Pape, le Roi d'Angléterre, la République de Venise, les Suisses & la Ville de Florence, & envoya en Italie une Armée sous la conduite d'Odet Seigneur de Lautrec. Charles & François en vinrent non seulement aux injures & aux démentis; mais même jusques au cartel. Au reste, l'Armée de Lautrec, qui au commencement avoit fait quelques progrès, périt de misere devant la Ville de Naples.

L'Empereur se maria en 1526 avec Isabelle sœur ainée de Don Juan Roi de Portugal. Comme François I avoit laissé en ôtage ses deux fils, François & Henri, il fut arrêté par le Traité de paix conclu à Cambrai, que le Roi de France payeroit pour ses deux fils la somme de deux millions, cent cinquante mille écus. Ce Prince fit en même tems cession de la Flandre, de l'Artois, du Duché de Milan, & du Royaume de Naples, enfin il épousa Eléonor sœur de l'Empereur, à condition que s'il venoit un fils de ce mariage, il auroit le Duché de Bourgogne. Il ne fut rien stipulé en faveur d'aucun des Alliés d'Italie, des Florentins, du Duc de Ferrare, & de Sforce, auxquels François I avoit promis de ne jamais faire la paix, sans les y comprendre. Charles ne laissa pourtant pas d'accorder la paix aux Vénitiens, & de rétablir François Sforce dans le Duché de Milan, à condition qu'on lui payeroit des sommes considérables, dont il avoit alors besoin pour payer ses Troupes.

1530. Le Couronnement de l'Empereur se fit à Bologne en 1530, dans la grande Eglise de Sainte Pétrone. Le Pape Clément, qui s'étoit reconci-

lié

lié avec ce Prince, fit lui-même cette cérémonie. Il stipula en même tems, que la Ville de Florence, qui jusqu'alors avoit été libre, seroit érigée en Principauté; mais la Ville ne souffrit ce changement, qu'après avoir soutenu les dernières extrémités d'un siège. On y établit Duc Aléxandre de Médicis, à qui l'Empereur donna en mariage, Marguérite sa fille naturelle. La même année l'Evêque d'Utrecht transporta la Souveraineté des Provinces d'Utrecht & d'Overyssel à Charles-Quint, à qui échurent encore la Gueldre, Zutphen, Groningue, & les Païs de Drente & de Tuente. 1530.

L'Empereur obtint en 1531 que Ferdinand son frère fût élu Roi des Romains, quoique quelques Electeurs refusassent d'y consentir, pour se vanger de la dureté qu'il montroit contre les Protestans. La fameuse Ligue de Smalcade se forma la même année; & les Princes qui y entrèrent, en donnèrent part à l'Empereur, comme d'un moyen auquel ils se croyoient indispensablement obligés d'avoir recours pour l'intérêt de leur conscience. 1531.

Charles consentit en 1532 aux demandes que lui faisoient les Protestans, & suspendit par un Edit les procédures commencées contre eux. Ce fut par cette conduite qu'il obtint les secours, dont il avoit besoin, pour s'opposer aux Infidèles, qui manaçoient la Hongrie. On mit sur pied une nombreuse Armée, qui alla camper proche de Vienne, & qui fit résoudre Soliman à la retraite. 1532. & suiv.

Après cette campagne, l'Empereur passa en Italie, où il fit avec le Pape & les autres Princes d'Italie une alliance, pour s'opposer aux François, qui avoient projetté d'y faire une nouvelle invasion. Le Pape ne s'en tint pas à ses engagemens; car dès que l'Empereur fut repassé en Espagne, il alla s'aboucher avec le Roi de France à Marseille. Clément avoit en vue de donner une de ses Nièces ou Cousines à Henri Duc d'Orléans, second fils de François I, dans l'espérance de faire obtenir le Duché de Milan à ce jeune Prince, à titre de Dot. Ce Pontife mourut en 1534, après avoir élevé Aléxandre son Cousin à la dignité de Duc de Florence, & marié Cathérine sa nièce avec le Duc d'Orléans. Il eut pour successeur Paul III, connu auparavant sous le nom de Cardinal Farnèse.

En 1535 Charles-Quint forma le dessein de passer avec une puissante Armée en Afrique, pour remettre sur le Trône Muley Hacem Roi de Tunis, qui avoit été chassé par Airedin Barberousse, fameux Corsaire. Charles engagea le Roi de Portugal à l'aider dans cette expédition. Don Juan fit armer deux Vaisseaux, & les envoya joindre la Flotte de l'Empereur, sous les ordres d'Antoine de Saldagne. L'Infant Don Louïs, voulant profiter de cette occasion pour s'instruire du metier de la guerre, demanda à Don Juan son frère la permission de faire ce voiage. Le Roi s'y opposa d'abord; mais l'Infant ayant levé tous les obstacles, Don Juan consentit à sa demande, & Don Louïs s'embarqua avec la plupart des Chefs de la Noblesse Portugaise. L'Infant prit la route de Barcelone, où il fut reçu de l'Empereur avec de grandes marques d'amitié. 1535. & suiv.

1535, & suiv. Cette expédition eut un heureux succès. Charles se rendit maitre de Tunis, & du Fort de la Goulette, qu'il garda pour otage de la fidélite de Muley. Il battit Barberousse, qui étoit venu à sa rencontre, & rétablit le Roi détrôné, moyennant un Tribut qu'il lui imposa. On tira des mains des Infidèles vingt mille Esclaves Chrétiens, qui furent mis en liberté.

L'Empereur, à son retour d'Afrique, passa par Rome, où, dans un discours qu'il fit en présence du Pape & des Cardinaux pour la tenue d'un Concile, qui pût mettre fin aux troubles de Religion, il déclama vivement contre François I, qui avoit ouvertement pris le parti des Protestans, & qui envoyoit dans toutes leurs Assemblées, des Ambassadeurs pour les encourager: il se plaignit que ce Prince leur fournissoit des secours, dans la seule vue de lui nuire, & enfin qu'il venoit de se saisir des Etats du Duc de Savoie, pour se faciliter la conquête du Milanez. Le Pape feignit d'approuver le ressentiment de l'Empereur, & déploya toute son éloquence pour le porter à employer toutes ses forces contre les Protestans.

Charles, pour prévenir les desseins de François I, forma le dessein de porter la guerre en France. Il conduisit ses Troupes en Provence, & y assiègea Marseille. Cette entréprise n'eut pas un heureux succès. L'Empereur fut obligé de lever le siège, & de se retirer.

Comme il étoit de l'intérêt du Pape de reconcilier Charles-Quint avec François I, il porta ces deux Princes à conclure à Nice en Provence une Trève pour dix ans. Après cette réconciliation, Charles & François s'abouchèrent à Aigues-mortes, & se donnèrent réciproquement de si grands témoignages d'affection & de confiance, que l'Empereur se hazarda de prendre son chemin par la France, afin d'arriver plutôt à Gand, pour y pacifier les troubles qui y étoient survenus. Le Roi de France envoya ses fils au-devant de l'Empereur, le fit recevoir par-tout avec les mêmes honneurs qu'on auroit faits à sa personne, l'accompagna lui-même jusqu'à Saint Quentin, & le fit accompagner par ses deux fils jusqu'à Valenciennes.

1540. Charles entra avec son Armée dans la Ville de Gand, en Prince victorieux, & vengeur de la rébellion. Il fit décapiter les principaux Bourgeois qui l'avoient excitée, punit les autres par une grosse amende, déclara la Ville déchue de tous ses privilèges, & y fit bâtir une forte Citadelle pour la tenir en bride. Cette rébellion avoit été excitée à l'occasion d'un Subside, qu'on avoit demandé à la Ville pour la continuation de la guerre.

1541. L'Empereur, après avoir appaisé ces troubles, passa en Allemagne, pour y terminer les différends survenus au sujet de la Religion. Sa présence ne calma pas les esprits. La Diète s'étoit assemblée à Ratisbonne, où on disputa longtems, mais sans aucun fruit. Après la séparation de la Diète, Charles se rendit à Gènes, où André Doria avoit préparé une Flotte pour aller faire la conquête d'Alger. Charles, contre l'avis du Pape avec qui il s'étoit abouché à Luques, voulut entreprendre cette expédition, pour faire une diversion à la guerre que Soliman faisoit en Hongrie. La Flotte arri-

va sur les Côtes d'Afrique au mois d'Octobre. Les pluies continuelles empêchèrent les Troupes de faire aucune entréprise d'importance; & une tempête brisa ou submergea la plus grande partie des Vaisseaux. L'Empereur se vit par-là obligé de retourner en Italie avec les débris de sa Flotte. 1541.

L'année suivante, le Roi de France se brouilla avec l'Empereur, sur ce que ses Ambassadeurs, César Frégose & Antoine Rinco, qu'il envoyoit en Turquie par le Milanez & l'Etat de Venise, furent assassinés par ordre du Gouverneur de Milan. D'un autre côté le Duc de Clèves attaqua le Brabant, & le Duc d'Orléans prit Luxembourg, avec quelques autres Places. Le Dauphin assiègea aussi Perpignan; mais il fut obligé de l'abandonner. 1542, & suiv.

Le fameux Corsaire Barberousse, à l'instigation de François I, fit de grands ravages sur la Côte de Calabre, & brula Nice en Provence. Après cette expédition, Barberousse retourna au Levant, prit, pilla & brula la Ville de Pati en Sicile, & la Ville & l'Isle de Lippari. Il commit ensuite de grands ravages le long des Côtes d'Italie, & emmena un grand nombre de personnes en esclavage.

Charles, se voyant attaqué de tant de côtés, fit une alliance avec Henri Roi d'Angleterre, & sacrifia à ses intérêts ceux de Cathérine, sœur de sa mère. Ils étoient convenus, que Charles entreroit par la Champagne, & Henri par la Picardie, afin qu'agissant ainsi de concert, ils pussent plus facilement mettre la France en desordre. Charles vint aux Païs-Bas avec une Armée de cinquante mille hommes, attaqua le Duc de Clèves, & le chassa de la Gueldre. Ensuite il reconquit les Places, qu'il avoit perdues dans le Luxembourg, & entra en Champagne, où il força Lagni & S. Dizier.

Le Roi de France étoit alors de l'autre côté de la Marne, & n'ôsoit se hazarder à livrer bataille à l'Empereur. Il se contentoit de ravager le Païs, par où devoit passer son Armée, qui trouva néanmoins beaucoup de provisions dans Epernai & Château-Thierri. Il y eut alors un telle épouvante dans Paris, que les bourgeois vouloient s'enfuir, & l'eussent fait sans doute, si le Roi ne les eût rassurés par sa présence. Si Henri fût venu de l'autre côté, l'Armée Françoise se trouvoit enfermée; & il y a bien de l'apparence qu'alors la France auroit eu un mauvais parti. Mais ce Roi resta au siège de Boulogne & de Montreuil, & fit dire à l'Empereur qu'il ne passeroit pas outre, avant que de s'être rendu maitre de ces deux Places.

Charles reconnut que le Roi d'Angleterre ne cherchoit que son avantage particulier. Il n'eut plus de confiance en lui, & fit réfléxion sur les grands frais de la guerre. Il avoit encore dans l'esprit le grand dessein qu'il avoit formé contre les Protestans d'Allemagne, & qu'il ne vouloit pas négliger par une longue guerre avec la France. Outre cela, ses Troupes furent entièrement défaites par les François en Italie près de Cérizoles. Toutes ces raisons l'obligèrent à faire la paix à Crépi en Valois.

En 1545 on fit l'ouverture du Concile de Trente. L'Empereur, qui 1545, & suiv.

1545, & suiv. se trouvoit encore tout armé, voulut se servir de la terreur de ses armes pour obliger les Protestans à se soumettre aux décisions de cette Assemblée. Jusques-là il les avoit menagés, à cause de la guerre qu'il avoit été obligé de soutenir contre François I; mais ayant pris des mesures avec ce Prince, qui s'engagea de son côté à les persécuter, il parla plus haut, & entreprit de les obliger à restituer les biens de l'Eglise dont ils s'étoient emparés.

Les Protestans prirent de leur côté toutes les mesures nécessaires pour se défendre avec vigueur. L'Electeur Jean-Frédéric de Saxe, & Philippe Landgrave de Hesse furent choisis pour Chefs de l'Armée qu'on vouloit opposer à celle de l'Empereur. Ces deux Princes furent proscrits, & mis au Ban de l'Empire dès les prémières démarches. L'Electeur de Saxe s'étoit flatté de faire révolter le Royaume de Bohême par les intelligences qu'il y avoit; mais il se vit bientôt obligé de défendre ses propres Etats, qui furent attaqués par le Roi Ferdinand, & le Duc Maurice de Saxe. On ne tarda pas à en venir à une Bataille, où les Luthériens furent entièrement défaits.

L'Electeur ayant été fait prisonnier, l'Empereur lui fit faire son procès, & il fut condamné à perdre sa dignité Electorale, ses Etats & la vie, pour s'être trouvé les armes à la main contre son Souverain. L'Empereur lui accorda cependant sa grace, mais à des conditions extrêmement dures. L'Electeur rénonçoit à la dignité Electorale, pour lui & pour ses enfans: il se soumit de plus à rester en prison jusqu'à ce que l'Empereur eût recueilli tous les fruits de sa victoire, & même jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de le relâcher. L'Empereur mit en possession de la dignité Electorale & de la Ville de Wittemberg, le Duc Maurice, qui étoit de la Maison des Ducs de Saxe. Le Landgrave de Hesse, un des deux Chefs du parti Protestant, ne s'étoit point trouvé à la bataille. Il se rendit à Hall auprès de l'Empereur, auquel il demanda pardon à genoux, le priant de lui rendre l'honneur de ses bonnes graces. L'Empereur lui fit répondre par son Chancelier, qu'il lui laissoit ses Etats, mais à condition que tout ce qui avoit été traité & conclu avec ses Médiateurs seroit religieusement observé de sa part. L'Electeur dépossedé & le Landgrave furent contraints de suivre l'Empereur, qui reçut les soumissions de tout le reste du parti Protestant.

1548. En 1548 Charles-Quint envoya en Espagne, Maximilien fils du Roi Ferdinand, pour y gouverner en son absence, & y épouser la Princesse Marie sa Cousine germaine, fille de l'Empereur. La même année, l'Empereur fit recevoir les Païs-Bas, dont il étoit Souverain, au nombre des Provinces de l'Empire, afin de l'engager à les secourir dans le besoin. Il les fit déclarer un dixième Cercle, mais avec exemption de plusieurs charges publiques, & d'indépendance de la Chambre de Spire, parce que les possédant comme un patrimoine particulier, il vouloit en conserver la pleine Souveraineté à sa famille.

1549. L'année suivante, Maximilien Régent d'Espagne, eut une fille, à laquelle

quelle on donna le nom d'Anne. Cette même année, l'Empereur fit venir d'Espagne son fils Philippe âgé de 21 ans, pour le faire reconnoître aux Flamans pour son héritier, & lui faire prêter le serment de fidélité par les peuples en cette qualité. Le Pape Paul III mourut le 10 d'Octobre âgé de 82 ans, & eut pour son successeur Jules III, qui fut élu au commencement de l'année 1550.

L'Empereur tint en 1550 une Diète à Augsbourg, où il fit de nouvelles instances pour faire promettre à tout le monde de se soumettre au Concile de Trente, qui avoit été interrompu, & qui étoit sur le point de se rassembler. Ses réprésentations ne furent pas reçues avec beaucoup de docilité. Quelques Princes eurent assez de fermeté, pour demander qu'on examinât de nouveau ce qui avoit déja été décidé à Trente, qu'on admît leurs Théologiens à y donner leurs suffrages, & que le Pape, ni par lui-même, ni par ses Légats, ne fût point reconnu Juge ni Approbateur des décisions. Plusieurs Princes & quelques Villes refusèrent d'envoyer des Députés à la Diète d'Augsbourg. 1550.

En 1551, Henri Roi de France déclara la guerre à l'Empereur, & porta ses armes en Italie & en Flandre. André Doria soutint en mer la réputation des armes de l'Empereur: il battit plusieurs fois le Corsaire Dragut & les Turcs, & leur enleva quelques Places sur les Côtes d'Afrique; mais Sinan Bassa, que Soliman envoya au secours de Dragut, en reprit d'autres, & fit une descente sur les Côtes de Sicile, où il saccagea & brula plusieurs Places. Soliman, de son côté, donna beaucoup d'affaires à Ferdinand frère de l'Empereur, à l'occasion de la Province de Transylvanie, dont Ferdinand fut mis en possession par Isabelle, mère de Jean, Roi ou Vaivode de cette Province. 1551.

Les Protestans prirent les armes contre l'Empereur, en 1552. Ils avoient à leur tête le Marquis de Brandebourg, & le Prince Maurice Electeur de Saxe, qui ne pouvoit digérer que Charles retînt toujours en prison le Landgrave de Hesse son Beau-père. Pour mieux tromper l'Empereur, Maurice fit arrêter une maison à Inspruck, faisant entendre qu'il vouloit y aller traiter avec ce Prince des affaires du Concile, où il avoit envoyé ses Théologiens Luthériens. Bientôt il s'approcha d'Inspruck, & se rendit maitre de toutes les Villes, qu'il rencontra sur la route. Charles, qui jusques-là avoit toujours été fort prévenu en faveur de la fidélité de Maurice, se vit dans la nécessité de prendre la fuite, & se rendit à Villac, petite Ville de la Carinthie, où il s'arrêta, comme dans un lieu, qui, à cause des montagnes, le mettoit à l'abri des poursuites de l'Ennemi. Maurice, à son arrivée à Inspruck, abandonna au pillage tout ce que l'Empereur & sa Cour n'avoient pu emporter. 1552.

Après cette expédition, Maurice se rendit à Passau, où le Roi Ferdinand, le Duc de Bavière, & les Ambassadeurs d'un grand nombre de Princes Catholiques s'étoient assemblés, pour ouïr ses prétentions. Il fut résolu, qu'on prieroit l'Empereur de ne pas retenir plus longtems dans l'es-

1552. clavage le Landgrave de Hesse, & Jean-Frédéric Duc de Saxe, dépossédé de son Electorat depuis la perte de la bataille de Mulberg. L'Empereur promit un pardon général; mais il excepta de cette paix le Prince Albert de Brandebourg, sous prétexte qu'il avoit exercé de grandes violences dans les Etats des Evêques de Bamberg & de Wurtzbourg, dans ceux des Electeurs de Mayence & de Trèves. Ce Prince se mit peu en peine de se voir exclus de la paix, il joignit ses Troupes à celles du Roi de France, qui se saisit des trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun.

Charles tourna alors ses armes contre la France, & alla faire le siège de Metz, qu'il avoit envie de reprendre. Il l'entréprit vers la fin d'Octobre; mais le Duc de Guise défendit cette Place avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de se retirer.

Cette même année les Siennois chassèrent la Garnison Espagnole que l'Empereur leur avoit donnée, & se préparèrent à soutenir le siège que Don
1553. Pédro de Tolède alla mettre devant cette Place en 1553.

Charles, mortifié du mauvais succès du siège de Mets, entréprit de se rendre maitre de la Ville de Terouanne en Hainaut. Cette Place passoit pour imprenable, mais l'attaque fut si violente, que les assiegeans y entrèrent, & firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent. La Ville de Hesdin eut le même sort.

L'Infante Jeanne de Castille, fille de l'Empereur & d'Isabelle, épousa cette année l'Infant Don Juan fils du Roi de Portugal. L'Infante devint grosse; mais son mari mourut deux mois après son mariage, savoir le 2 de
1554. Janvier 1554. On regretta beaucoup ce jeune Prince, qui joignoit à une figure aimable, beaucoup d'esprit & d'amour pour la vertu. La Princesse son épouse mit au monde un Prince qui releva le courage & l'espérance des Portugais: on ne prévoyoit pas que ce jeune Prince dût être un jour la cause de la ruine du Royaume. Il fut nommé Sébastien par le Cardinal Henri son oncle, qui lui confera le Batême.

Le Prince Philippe, auquel l'Empereur avoit donné le Royaume de Naples & de Sicile, s'étant rendu en Angléterre pour y épouser la Reine Marie, fit prier le Roi de Portugal que l'Infante sa sœur revînt en Espagne pour gouverner ses Etats pendant son absence. Don Juan y consentit. Jeanne prit en main les rênes du Gouvernement: sa sagesse, sa modestie, son affabilité, lui gagnèrent l'estime & l'amour de tous les Espagnols. L'absence de Philippe n'apporta aucune altération dans le Royaume, par la prudence avec laquelle cette Princesse sçut se comporter.

L'Infant Don Louïs, que les Portugais appelloient leurs délices, mourut
1555. en 1555. Ce Prince réunissoit toutes les belles qualités, qui peuvent mériter l'estime des hommes. Il étoit noble, généreux, compatissant, affable, brave, & hardi jusqu'à l'intrépidité. Il passa deux fois en Castille, la prémière, pour règler le commerce entre les Portugais & les Castillans; & la seconde, pour travailler à conclure la paix entre l'Empereur & le Roi de France. Il se fit estimer & admirer dans l'une & dans l'autre négociation. Il con-

conçut une forte passion pour Violente Gomez, fille d'une naissance médiocre, mais d'une rare beauté, & qui ressentoit pour lui une passion égale. On prétend que Don Louïs épousa cette Violente, dont il eut Antoine Prieur de Crato, qui ne put jamais parvenir à se faire reconnoître pour légitime. 1555.

Sur la fin de cette année, l'Empereur remit entre les mains du Prince Philippe son fils, les Païs-Bas, les Royaumes d'Espagne, & les Indes. Il ne se réserva que l'Empire, qu'il ceda aussi quelque tems après à Ferdinand son frère, Roi des Romains. Il passa ensuite en Espagne, & alla se renfermer dans le Monastère de Saint Just, de l'Ordre de Saint Jérôme. Il avoit 1556. fait auparavant avec la France une trêve, qui fut bientôt rompue, à l'occasion du Pape, qui avoit formé le projet de dépouiller les Colonnes de leurs biens. Les Espagnols prirent le parti de ces Seigneurs, & les François se rangèrent du côté du Pape. Ceux-ci furent défaits en 1557 près de Saint 1557. Quentin, qu'ils perdirent en même tems.

La même année, mourut Don Juan Roi de Portugal, à l'âge de 55 ans. Son Petit-fils & son successeur, Don Sébastien, n'avoit alors que trois ans. Les Portugais furent d'autant plus sensibles à la perte qu'ils firent de Don Juan, que ce Prince s'étoit toujours fait aimer & respecter tout à la fois. Il avoit aimé la paix, & il l'entretint toujours dans ses Etats d'Europe. A la bonté, à la clémence, & à la libéralité, il joignit de l'esprit, de l'intelligence, & une mémoire immense. Sa maladie fut violente & prompte. Ses funérailles se firent daus le Monastère de Bélem, où il fut inhumé à côté de son ayeul. Il eut de Cathérine son épouse, Alfonse, Emmanuel, Philippe, & Denis, qui moururent jeunes; Don Juan qui fut marié à Jeanne d'Autriche, & qui mourut bientôt après, laissant son épouse enceinte de Don Sébastien; Don Antoine décédé dans l'enfance; Marie, qui épousa Philippe II, dont ce Prince eut l'infortuné Don Carlos; Isabelle & Béatrix, qui moururent jeunes.

Sous le règne de Don Juan un grand nombre de Portugais alla s'établir dans le Brésil, & il y passa tant de monde, qu'on fut obligé de le diviser, & de bâtir plusieurs petites Villes, auxquelles on donna le nom de Capitanies. On en distinguoit cinq principales, dont la prémière s'appelloit Itamacara; la seconde, Fernambuco; la troisième, Illéos; la quatrième, Port assuré; la cinquième, Saint Vincent. Pour établir une bonne police dans ce Païs, Don Juan y envoya un Gouverneur, à qui tout le monde devoit obéïr. Le prémier, qui obtint cette Charge, fut Don Thomas de Souza, homme de mérite & grand Capitaine. Ce Gouverneur y jetta les fondemens de la Ville, qui est connue aujourdhui sous le nom de Saint Sauveur. Elle est située auprès d'un Port fort vaste & fort commode, qui est dans le Golfe qu'on appelle la Baye de tous les Saints, à treize dégrés & demi de Latitude Australe. Saint Sauveur devint bientôt une Ville bien peuplée & florissante.

Charles-Quint ne survêcut pas longtems à Don Juan. Il mourut le 21 de Septembre 1558, dans le Monastère de Saint Just, après y avoir vêcu deux 1558. ans

1558. ans dans la retraite. Ce Prince eut de sa femme Elizabeth, fille d'Emmanuel Roi de Portugal, Philippe qui fut son successeur; Ferdinand & Jean, qui moururent jeunes; Marie, qui épousa son Cousin germain l'Empereur Maximilien, fils de l'Empereur Ferdinand; Jeanne, mariée au Prince Jean de Portugal, & mère de l'infortuné Don Sébastien Roi de Portugal. Les enfans Naturels de l'Empereur, furent Don Jean d'Autriche, & Marguerite qui épousa en prémières noces Aléxandre de Médicis, qui fut fait Duc de Florence par ce mariage. Ce Prince étant mort, Marguerite épousa Octave Farnèse Prince de Parme.

La paix entre l'Espagne & la France se fit au commencement de l'année
1559. 1559. Les Anglois mirent tout en œuvre pour traverser cette négociation, par la demande qu'ils firent de la restitution de Calais, en quoi Philippe ne pouvoit honnêtement les abandonner, puisqu'ils n'étoient entrés en guerre qu'à son instance. Le Traité n'auroit peut-être pas été conclu, si la mort de Marie Reine d'Angléterre ne fût survenue pendant la négociation. Philippe se crut alors dégagé de l'obligation d'insister davantage sur la restitution de Calais, ce qui facilita la conclusion. En vertu de cette paix, le Roi d'Espagne épousa par Ambassadeur, Isabelle fille ainée de Henri Roi de France; & ce mariage fut consommé à Guadalajara le 31 de Janvier
1560, 1560.

& suiv. Le Duc de Médina Céli prit cette année l'Isle de Gerbes, mais y ayant été surpris par la Flotte des Turcs, il y fut entièrement défait. En 1562 les Espagnols découvrirent dans l'Océan Oriental diverses Isles, auxquelles ils donnèrent le nom de Philippines, pour en faire honneur à leur Roi. En 1564, Don Garcias de Tolède prit le Château d'El Penon, qui étoit alors entre les mains des Maures. Il est situé près de la Ville de Vélez sur la Côte d'Afrique.

Les troubles qui regnoient depuis quelque tems dans les Païs-Bas causèrent de grandes inquiétudes au Roi Philippe, qui en avoit donné le Gouvernement à sa sœur Marguerite d'Autriche Duchesse de Parme. Charles-Quint avoit établi trois Conseils dans les Païs-Bas; le Conseil d'Etat, pour les affaires politiques; le Conseil Privé, pour juger les différends des Particuliers, & le Conseil des Finances, pour l'administration des Deniers publics. Le Conseil d'Etat étoit composé du Prince d'Orange, du Comte de Horn Amiral, du Comte de Barlaimont, Président du Conseil des Finances, du Docteur Viglius Président du Conseil Privé, & de Granvelle. De ces six personnes Philippe exclut entièrement de la confiance de la Gouvernante, le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & le Comte de Horn, & lui ordonna expressément de ne consulter que les trois autres dans toutes les affaires délicates.

La Gouvernante entra parfaitement dans les vues de son frère. Comme Granvelle avoit beaucoup de capacité, il prit bientôt l'ascendant dans le Conseil, & devint comme l'ame du Gouvernement. Ce Prélat étoit fils de Nicolas Pérennot, Sieur de Granvelle, qui, d'une condition assez basse s'étoit

s'étoit élevé à la Charge de Sécrétaire du Cabinet auprès de l'Empereur Charles-Quint. L'école de son père, & le Cabinet de Charles-Quint, où il eut le même Emploi, l'avoient rendu un des plus habiles Ministres de l'Europe. 1560. & suiv.

La grande autorité de Granvelle devint bientôt odieuse aux Seigneurs, dont les avis étoient presque toujours opposés à ceux de ce Ministre. Comme il soutenoit avec chaleur les intérêts de la Cour de Rome, il reçut le Chapeau de Cardinal. Le Prince d'Orange épousa presque en même tems la fille de Maurice Electeur de Saxe, un des principaux appuis de la Religion Protestante.

Les Protestans s'étoient déja fort multipliés dans les Païs-Bas, ce qui porta d'abord Charles-Quint à y établir des Inquisiteurs (*), pour châtier ceux qui seroient convaincus d'avoir abandonné l'ancienne Religion. Au mois d'Octobre 1561, deux Ministres prêchèrent la nuit dans la Place publique, l'un à Tournai, l'autre à Valencienne. La Gouvernante en ayant été avertie, envoya ordre au Baron de Montigni, frère du Comte de Horn, Gouverneur de Tournai, & au Marquis de Bergopsom Gouverneur de Valencienne, de se rendre incessamment dans ces Villes, pour y réprimer les Protestans. Le Baron de Montigni fit arrêter le Ministre, qui fut pendu. Le Marquis de Bergopsom fut plus humain. Il se contenta de faire arrêter Philippe Maillard & un autre Ministre, & au-lieu de les faire exécuter, comme la Gouvernante le lui ordonnoit, il s'en alla à Liège, dont son frère étoit Evêque. Sur les ordres réïtérés que reçurent les Magistrats de Valencienne de procéder à toute rigueur contre les deux Ministres, on les condamna à être brulés vifs, conformément aux Edits. Cette terrible exécution devoit se faire un lundi à la pointe du jour, & on avoit tenu ce jugement secret, pour empêcher que le Peuple ne s'opposât au supplice des prétendus coupables. Les préparatifs ne purent se faire si sécrétement, que plusieurs n'en fussent avertis. Aussitôt que les Ministres parurent, le Peuple abatit le bucher, & se prépara à les arracher des mains de la Justice: les Magistrats les firent promptement rentrer dans la prison, & eurent bien de la peine à gagner leurs maisons au travers d'une grele de pierres que le Peuple faisoit tomber sur eux. La prison se trouva bientôt assiègée, le Peuple en brisa les portes, & délivra les deux Ministres. 1564.

Ces troubles firent comprendre à la Gouvernante de quelle importance il étoit d'empêcher que l'Hérésie ne prît de plus profondes racines. L'établissement de plusieurs nouveaux Evêchés parut d'abord un moien également facile & efficace: mais cette multiplication d'Evêchés aliéna les Catholiques mê-

(*) On trouvera ci-après l'histoire du Tribunal de l'Inquisition, avec quelques Planches qui y ont rapport. La prémière de ces Plnaches représente la manière dont l'Inquisition rend ses jugemens; la seconde fait voir les diverses figures de ceux qui sont conduits aux *Autos da Fé*; on voit dans la troisième de quelle manière se fait la Procession de l'*Auto da Fé*; & enfin la quatrième expose la manière de bruler ceux qui ont été condamnés par l'Inquisition. Voyez la Table au mot INQUISITION.

1564. mêmes de leur soumission & de leur amour envers le Roi. Pour fonder ces Evêchés, on avoit pris les revenus de diverses riches Abbaies, & on y avoit uni ceux de plusieurs autres Bénéfices, ce qui ôtoit à quantité de Religieux & d'Ecclésiastiques une partie de leur subsistance. De plus ces dispositions, qui se faisoient à Madrid sans consulter en aucune manière la Nation, aigrissoient encore les esprits, qui voyoient avec chagrin qu'on n'avoit nul égard à leurs privilèges.

La suite de ce chagrin fut le soulevement de toutes les Provinces contre le nouvel établissement. Les Moines firent entendre à la Noblesse, qu'elle n'auroit plus de crédit dans les Etats, ils envoyèrent des Députés à Rome & en Espagne, pour faire des remontrances, & répandirent l'argent à pleines mains pour gagner les Ministres de ces deux Cours.

Le Prince d'Orange profita de cette occasion pour animer les mécontens. Il écrivit en même tems en Espagne pour se plaindre de ce que la Gouvernante n'écoutoit que le Cardinal de Granvelle, & de ce qu'elle affectoit de ne point appeller les principaux Seigneurs de Flandre aux Délibérations les plus importantes. Le Comte d'Egmont écrivit dans le même sens; mais le Roi n'eut aucun égard à leurs plaintes. Les Seigneurs mécontens s'assemblèrent pour délibérer sur les mesures qu'il falloit prendre pour exclure du Conseil le Cardinal de Granvelle, & pour l'éloigner entierement des affaires. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & le Marquis de Bergopsom, étoient à la tête de ce complot.

Comme le Cardinal devenoit de plus en plus l'objet de l'exécration publique, la Gouvernante commença à s'en dégouter, & elle écrivit elle-même au Roi pour le prier de le rappeller. Il fut résolu à la Cour de Madrid d'envoyer ce Ministre en Franche-Comté, où il étoit né, & il partit pour s'y rendre le 10 de Mars 1564. Le Roi Philippe, qui n'avoit jamais quitté le dessein de l'employer, l'envoya à Rome, à la mort de Pie IV, pour assister au Conclave. Le Cardinal y parut à la tête de la Faction Espagnole, & il contribua beaucoup à l'élection du Pape Grégoire XIII. Il demeura quelque tems à Rome, chargé des affaires d'Espagne; delà il fut envoyé au Royaume de Naples, qu'il gouverna avec le titre & les Pouvoirs de Vice-Roi; & l'an 1575 le Roi le rappella auprès de sa personne, pour le faire Chef du Conseil des affaires d'Italie. Il eut toujours un grand crédit sur l'esprit de son maitre, & mourut à Madrid en 1586.

L'éloignement du Cardinal de Granvelle ne mit pas fin aux troubles, qui étoient sur-tout causés par la diversité de Religions, qui commençoit à s'introduire dans les Païs-Bas. Il ne fut pas si aisé de remédier à ce mal, si cependant c'en est un, que de chasser de la Cour un Ministre odieux. Philippe ne recommandoit rien tant à la Gouvernante, que d'arrêter le progrès des nouvelles opinions, & il vouloit qu'elle en fît l'objet capital de tous ses soins. La Gouvernante, pour se conformer aux ordres du Roi, remplit en peu de tems toutes les prisons de Religionnaires, & les Places publiques d'Echafauts & de Buchers. On arrêta à Rupelmonde un Prêtre, qui avoit em-

brassé

braſſé la nouvelle Religion, & il fut condamné à avoir la tête coupée. Il ſe fit plusieurs autres éxécutions de cette nature. 1564.

Au milieu de ces troubles & de ces diviſions, la Gouvernante entreprit de faire recevoir les Décrets du Concile de Trente; mais elle y trouva de grandes difficultés de la part même dès Evêques & des Univerſités, qui prétendoient que pluſieurs de ces Décrets étoient non-ſeulement contraires aux privilèges des Provinces, mais encore à l'autorité du Roi d'Eſpagne & aux Droits de ſa Couronne. Le Prince d'Orange ne manqua pas d'appuier ces plaintes, & répréſenta qu'il ne falloit pas propoſer aux Flamans de recevoir des Décrets, qui étoient contraires aux Loix fondamentales de tous les Etats.

La Gouvernante ne ſachant alors quel parti prendre, chargea le Comte d'Egmont d'aller en Eſpagne pour inſtruire le Roi à fond de l'état des Provinces. Le Comte partit le 15 de Février 1565. Philippe le 1565.
renvoya avec une longue Inſtruction, où il diſoit entr'autres, qu'il vouloit qu'on établît par-tout des Inquiſiteurs de la Foi, & que les Gouverneurs des Villes les appuiaſſent de toute leur autorité; que le Concile de Trente fût reçu, & que ſes Décrets euſſent force de Loi comme les Edits du Prince.

Les maux qui déſolèrent bientôt après les Provinces furent attribués à ces 1566.
règlemens. L'orage commença dans la Province de Brabant, dont la Nobleſſe s'engagea par une ligue à prendre les armes, ſi le Roi vouloit la forcer à recevoir le Tribunal de l'Inquiſition. Un Gentilhomme Calviniſte, nommé Saint Aldegonde, fut le prémier auteur de cette Confédération. Il aſſembla d'abord chez lui neuf Gentilshommes tous Calviniſtes, & leur ayant répréſenté le péril où étoient leurs frères, que l'on vouloit abandonner à la rigueur d'un Tribunal qui n'avoit pu s'établir à Rome même ſans de grandes contradictions, il leur propoſa de ſigner un Acte, par lequel ils s'engageroient à mourir plutôt que de ſouffrir en Flandre le Tribunal de l'Inquiſition. Ces Gentilshommes ſignèrent l'Acte en queſtion, dans l'eſpérance qu'on leur donna que leur exemple ſeroit bientôt ſuivi par les principaux Seigneurs des Païs-Bas.

Après que cet Acte eut été ſigné à Bréda, on le porta dans toutes les Provinces, & il ne tarda pas à être ſigné par une infinité de perſonnes de toutes conditions. Les Catholiques mêmes auſſi bien que les Proteſtans s'empreſſèrent à l'envi de ſigner ce célèbre Compromis, & d'entrer dans une Ligue qu'ils regardoient comme une reſſource aſſurée contre la tyrannie du Tribunal de l'Inquiſition. Henri de Brédérode, qui deſcendoit des anciens Comtes de Flandre, Louïs de Naſſau, frère du Prince d'Orange, & le Comte de Culembourg, furent regardés comme les principaux Chefs de la Confédération.

Deux cens de ces Confédérés ſe rendirent à Bruxelles, dans la vue de préſenter une Requête à la Gouvernante. Ils avoient à leur tête Henri de Brédérode & le Comte Louïs de Naſſau. Brédérode porta la parole, & de-

 man-

1566. manda au nom de la Nobleſſe de Flandre, l'abolition de l'Inquiſition & des Edits, & la liberté de conſcience. Le jour que la requête fut préſentée à la Gouvernante, le Comte de Barlaimont lui dit à l'oreille, en parlant des Confédérés, *il n'y a rien à craindre, Madame, ce ne ſont que des Gueux.* Dans un grand repas que donnèrent les Confédérés, quelqu'un ayant propoſé de donner un nom à la Confédération, Brédérode avança qu'il étoit réſolu de devenir gueux pour défendre la liberté de la Patrie, & tout auſſitôt on ſe mit à boire à la ſanté des Gueux, en criant à chaque fois, vivent les Gueux. A la fin du repas, Brédérode ſe fit apporter une Beſace, & tenant en main une Ecuelle de bois qu'il remplit de vin, il félicita les Confédérés des ſentimens généreux, qui les avoient réunis juſqu'alors. Chacun but à ſon tour dans l'écuelle de bois; & le Prince d'Orange étant arrivé ſur ces entrefaites avec le Comte d'Egmont, les acclamations redoublèrent.

Les Confédérés ſe firent tous habiller d'une étoffe griſe de très bas prix, & pendirent à leur Ceinture une petite Ecuelle de bois: ils firent auſſi frapper une Médaille, où l'on voyoit deux mains entrelaſſées l'une dans l'autre avec ces mots, *Fidèles au Roi juſqu'à la Beſace.* Le Duc d'Arſchot, pour montrer ſon oppoſition à la faction des Gueux, & ſon attachement à l'ancienne Religion, parut à la Cour avec une Médaille attachée à ſon chapeau, où la Sainte Vierge étoit repréſentée, tenant entre ſes bras l'Enfant Jéſus. D'autres Seigneurs ſuivirent ſon exemple, & le Pape accorda des Indulgence à tous ceux qui porteroient de ces Médailles.

On donna en Eſpagne le titre de Conſpiration, au Compromis; celui de Conjuration ouverte, à la Requête; & aux bruits populaires, celui de Soulevement. Le Pape Pie V ſollicita vivement le Roi de ſe rendre en perſonne dans les Païs-Bas, pour y exterminer l'Héréſie, & il écrivit à la Gouvernante pour l'exhorter à ſoutenir les intérêts de la Religion avec fermeté.

Les meſures que prit la Gouvernante n'empêchèrent pas que les nouvelles opinions ne fiſſent tous les jours de nouveaux progrès. On vit accourir dans les Païs-Bas un grand nombre de Miniſtres, qui s'y rendoienr d'Allemagne, de France & d'Angleterre. Ils prêchoient publiquement dans les Villes & les campagnes; une multitude innombrable de Peuple s'empreſſoit d'aller à leurs Sermons, & ils eurent à Anvers juſques à ſeize mille auditeurs. Déja on commencoit à faire la Cène publiquement, & à baptiſer les enfans ſelon la Liturgie de Calvin. On en vint bientôt juſqu'à piller les Egliſes, briſer les Images, & à commettre toute ſorte de profanations. Les Catholiques n'avoient pas lieu de ſe plaindre, puiſqu'ils donnoient eux-mêmes lieu à tous ces deſordres par leur acharnement à perſécuter des gens qui ne cherchoient qu'à profeſſer tranquilement leur Religion. Les Proteſtans ne demandoient, que ce qu'ils vouloient bien accorder aux Catholiques, je veux dire la liberté de Conſcience, & pouvoit-on leur refuſer une ſi juſte demande ſans expoſer toutes les Provinces au danger d'une révolution générale?

Cependant Philippe ayant été informé de tout ce qui se passoit, envoya à la Gouvernante trente mille écus d'or pour lever en Allemagne dix mille hommes d'Infanterie, & trois mille Chevaux. Le prémier mouvement des Troupes de cette Princesse se fit contre Valencienne, où elle entréprit de mettre Garnison. Les Bourgeois ayant refusé de recevoir des Troupes dans leur Ville, la Gouvernante envoya ordre à Noire-Carmes qui commandoit dans la Province de Haynaut, d'aller assiéger la place dans les formes, & d'y entrer par la breche, puisqu'on ne vouloit pas en ouvrir les portes. En même tems elle fit publier un Edit pour déclarer la Ville rébelle. Les Confédérés ramassèrent en diligence un Corps de trois mille hommes d'Infanterie, soutenus de quelque Cavalerie, & se mirent en marche pour les introduire dans la Place. Noire-Carmes tomba sur eux avec dix Enseignes d'Infanterie, & les défit entièrement. Après cette victoire, Noire-Carmes entra dans Tournai, où il mit Garnison. Delà il alla faire le siège de Valencienne, dont il se rendit maitre. 1566.

Noire-Carmes entra dans la Ville en vainqueur, & il y rétablit l'autorité royale, & le libre exercice de la Religion Catholique. Tous les auteurs de la révolte furent pendus. On fit en même tems arrêter tous les Ministres, & on éxila ceux dont on avoit le plus sujet de se défier.

Comme le Roi d'Espagne songeoit à prendre des mesures efficaces pour réduire les Confédérés, il fit courir le bruit qu'il iroit en personne dans les Païs-Bas, & il fit effectivement tous les préparatifs de son voyage avec un éclat qui trompa toute l'Europe. On ignore les véritables motifs qui empêchèrent ce Prince de faire le voyage de Flandre. Quelques-uns prétendent qu'il craignoit de laisser son fils Don Carlos en Espagne, parce qu'il le regardoit comme un esprit inquiet & audacieux, capable de soulever toute l'Espagne en son absence. Philippe prit donc le parti d'envoyer en Flandre le Duc d'Albe avec une Armée, & fit publier en même tems qu'il ne tarderoit pas à le suivre.

Ferdinand Alvarez de Tolède, Duc d'Albe, étoit un homme d'une humeur austère, d'une profonde dissimulation, & qui avoit un panchant naturel à la sévérité & à la vengeance. Il passoit pour un des plus grands Capitaines qu'il y eût alors en Espagne, & il avoit donné des preuves de sa grande capacité dans le metier de la guerre sous le règne de Charles-Quint.

Malgré toutes les mesures que prit le Roi Philippe pour ne confier ses secrets qu'à des personnes sûres, le Prince d'Orange ne laissa pas d'être instruit de tout ce qui se passa à la Cour d'Espagne, & il se vanta même publiquement d'en connoître toutes les délibérations. On a cru que le Prince d'Espagne, Don Carlos, faisoit donner avis au Prince d'Orange de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Il est certain que ce Prince avoit des inclinations fort opposées à celles de son père, & tous les mécontens étoient assurés de trouver en lui un protecteur zèlé. On prétend qu'il prit la résolution d'aller en Flandre à l'insçu de son père, pour se mettre à la tête des Confédérés,

1566. & que ce fut un des motifs qu'eut le Roi de le faire arrêter. Lorſque le Duc d'Albe ſe préſenta à lui pour prendre congé de Son Alteſſe, avant que de partir pour les Païs-Bas, ce jeune Prince entra en fureur, & prenant un poignard, ſe jetta ſur le Duc pour l'égorger; celui-ci para le coup, & quelque tems après Don Carlos fut mis en priſon, où il mourut empoiſonné.

Lorſque le Prince d'Orange eut appris que le Roi d'Eſpagne avoit enfin pris la réſolution de punir avec la dernière rigueur toutes les fautes qui avoient été commiſes en Flandre contre ſon autorité, il partit pour l'Allemagne avec ſa femme, le Comte Maurice ſon fils, & le Prince Louïs de Naſſau ſon frère. Il arriva à Dilembourg, Capitale du Comté de Naſſau,
1567. vers la fin du mois d'Avril 1567. Quelque tems après ſon départ, le Duc d'Albe arriva à Bruxelles, où il ſe logea à l'Hôtel de Culembourg. Dès le lendemain de ſon arrivée il montra à la Gouvernante les pouvoirs que le Roi lui avoit donnés pour commander toutes les Troupes des Païs-Bas, & dans un entretien ſecret qu'il eut quelques jours après avec elle, il lui fit voir les ordres dont il étoit chargé, d'informer contre les principaux auteurs des troubles, de bâtir des Citadelles dans la plupart des Villes pour les tenir en reſpect, & d'ôter aux Seigneurs les plus ſuſpects, leurs Charges & leurs Gouvernemens. Cette Princeſſe voyant bien qu'on ne vouloit plus ſe fier à elle, écrivit au Roi d'Eſpagne ſon frère, pour le prier de lui permettre de s'en retourner à Parme auprès de ſon mari.

Le Duc d'Albe ne tarda pas à mettre en éxécution les ordres dont ſon maitre l'avoit chargé. Le 9 de Septembre il arrêta lui-même dans l'Hôtel de Culembourg le Comte d'Egmont, à qui il demanda ſon épée. Le Comte de Horn fut arrêté en même tems par Don Fernand de Tolède, fils naturel du Duc d'Albe. On ſe ſaiſit auſſi le même jour d'Antoine Stralle, Bourguemaitre d'Anvers, qui paſſoit pour être le confident du Prince d'Orange, & de Jean Caſembrot, Sécrétaire du Comte d'Egmont. Comme le Duc d'Albe avoit oſé arrêter les deux principaux Seigneurs de Flandre ſans la participation de la Gouvernante, cette Princeſſe comprit qu'elle avoit perdu toute la confiance du Roi, & elle fit de nouvelles inſtances aupres de ce Prince, pour qu'il lui permît de retourner en Italie. Philippe lui accor-
1568. da ce qu'elle demandoit, & elle partit au mois de Février 1568, accompagnée du Duc d'Albe, qui la conduiſit juſques ſur les frontières du Brabant.

Après le départ de cette Princeſſe, le Duc d'Albe devenu Gouverneur Général des Païs-Bas, établit un nouveau Tribunal, qu'il nomma le Conſeil des Troubles, & que le Peuple appella avec raiſon le Conſeil de Sang, à cauſe des Arrêts ſanguinaires qu'il rendit. On arrêta bientôt dans toutes les Provinces des perſonnes de toutes conditions, & les ſupplices ſuivirent de près les empriſonnemens. Les places publiques offroient tous les jours aux yeux du Peuple de nouveaux ſpectacles d'horreur. En même tems le Duc d'Albe fit jetter les fondemens de pluſieurs Citadelles, pour ſervir de frein aux Peuples, & il répandit ſes Troupes dans la plupart des Places fron-

frontières, pour prévenir les entreprises des ennemis du dehors. Tout cela jetta une telle épouvante dans les esprits, que plus de trente mille hommes sortirent des Provinces en moins de deux mois. 1568.

On ne voyoit par-tout que des objets de fraieur, des fuites, des bannissemens, des confiscations de biens, des emprisonnemens & des supplices. L'Hôtel de Culembourg, qui avoit servi de retraite aux Confédérés le jour qu'ils présentèrent la Requête, fut rasé, & on éleva à la place une Pyramide avec une inscription en quatre langues, laquelle marquoit, qu'on avoit détruit la Maison du Comte de Culembourg, parce qu'on y avoit tramé une Conspiration détestable contre la Religion, l'Eglise Romaine, la Majesté Royale, & le salut de la Patrie. On saisit tous les biens que le Prince d'Orange avoit dans les Païs-Bas, & le Duc d'Albe fit enlever à Louvain le Comte de Buren son fils ainé, qui n'avoit alors que douze ans, & que le Prince d'Orange avoit eu de son prémier mariage avec Anne d'Egmont.

Comme le Prince d'Orange avoit formé la résolution de rentrer dans les Païs-Bas avec une Armée, il ne négligea rien pour se mettre en état de soutenir une entréprise de cette importance. Il s'adressa d'abord à la Reine d'Angléterre, qui favorisa toujours les Confédérés de Flandre, quoiqu'elle n'osât pas se déclarer ouvertement contre l'Espagne. Il avoit aussi d'étroites liaisons avec l'Amiral de Coligni, qui envoya de tems en tems des Troupes en Flandre. Mais le Prince d'Orange comptoit principalement sur les Princes Protestans d'Allemagne, qui ayant assemblé une Diète, convinrent de lui fournir les secours dont il avoit besoin. On mit bientôt sur pied une Armée de 6000 Chevaux & de 14000 hommes d'Infanterie.

Les Confédérés ne tardèrent pas à se mettre en campagne, & le Comte Louïs de Nassau remporta d'abord une victoire sur le Comte d'Aremberg, qui fut tué au commencement de l'action. Comme cette victoire pouvoit apporter un grand préjudice à la réputation des armes du Roi d'Espagne, le Duc d'Albe résolut d'aller lui-même s'opposer aux progrès des ennemis; mais avant son départ il voulut terminer le procès du Comte d'Egmont & du Comte de Horn, qui étoient enfermés depuis près de sept mois dans le Château de Gand.

Ces deux Seigneurs étoient accusés principalement d'avoir fait plusieurs complots avec le Prince d'Orange, pour soustraire les Provinces à l'béïssance du Roi, & d'avoir été cause de la rébellion & du soulevement des Peuples au sujet de l'établissement de l'Inquisition, d'avoir eu connoissance que quelques Gentilhommes devoient s'assembler pour signer le Compromis, & de ne l'avoir pas empêché, comme ils auroient pu le faire aisément; d'avoir eu en main la Requête qu'on devoit présenter à la Gouvernante, d'avoir sçu le jour où cette Requête devoit être présentée, & enfin d'avoir assisté au repas des Confédérés. On insista fort sur ce que ces deux Seigneurs n'avoient point fait éxécuter les Edits du Roi & de la Gouvernante, au sujet de la punition des Hérétiques, dans les Villes de leur Gouvernement, où ils avoient souffert le pillage des Eglises, & toute sorte de

pro-

1568. profanations. Ces deux Comtes ne manquèrent pas de ressources pour se justifier; mais le Procureur Général du Conseil des Troubles ayant entendu toutes leurs défenses, les déclara atteints & convaincus de crime de Lèze-Majesté, de trahison & de rébellion, réquérant qu'ils fussent condamnés à mort.

Le Duc d'Albe prononça leur sentence, & ils furent condamnés à avoir la tête tranchée sur un Echafaut. Le 3 de Juin 1568 ils furent conduits à Bruxelles sous l'Escorte de trois mille Chevaux; & dès le lendemain on leur envoya Rithou Evêque d'Ipres, pour les disposer à mourir. Le 5 de Juin ils eurent tous deux la tête tranchée. Le Comte d'Egmont n'avoit que 45 ans. Il laissoit de sa femme Sabine de Bavière, qu'il avoit épousée à Spire en présence de l'Empereur Charles-Quint, huit filles & trois garçons. Ce Seigneur étoit de la plus ancienne Noblesse des Païs-Bas, & ses Ancêtres avoient autrefois possedé la Gueldres en Souveraineté. Philippe, Comte de Horn, étoit de l'illustre Maison de Montmorenci: il avoit quatre ans plus que le Comte d'Egmont, & s'étoit toujours distingué par sa valeur.

Quelques jours avant cette éxécution, le Duc avoit fait trancher la tête à dix-neuf Gentilhommes dans la Place de Bruxelles. On fit aussi mourir quelques Officiers qui avoient été faits prisonniers, avec un nommé Quintin Benoit, & un Ministre Protestant. Antoine Stralle, Bourguemaître d'Anvers, fut éxécuté à Vilvorde. Casembrot, Sécrétaire du Comte d'Egmont, fut tiré à quatre chevaux dans la Place de Bruxelles, & on brula vifs dans le même endroit quatre Protestans. On apprit presque en même tems la mort du Baron de Montigny, frère du Comte de Horn, que le Roi d'Espagne retenoit depuis longtems prisonnier dans le Château de Ségovie, & à qui il fit couper la tête.

Après tant de sanglantes éxécutions, le Duc d'Albe songea à chasser des Provinces les Troupes des Confédérés. Il attaqua près du Village de Guemingue le Comte Louïs de Nassau, & lui tua plus de sept mille hommes. Le Prince d'Orange se trouvoit à la tête d'une autre Armée composée de vingt-deux mille hommes d'Infanterie, & de neuf mille Chevaux. Il entra en Flandre vers le milieu de l'année 1568, passa le Rhin près de Cologne, & la Moselle à Trèves. La grande difficulté étoit de passer la Meuse, parce que le Duc d'Albe avoit pris ses précautions à l'égard de toutes les Places qui étoient sur ce Fleuve. Comme les chaleurs de l'Eté avoient rendu cette rivière beaucoup plus basse qu'à l'ordinaire, le Prince d'Orange fit sonder tous les gués, & il eut le bonheur d'en trouver un vis-à-vis de Stoken. L'Infanterie y passa d'abord, & ensuite la Cavalerie suivie de tout le bagage.

Le Prince d'Orange s'approcha d'abord de l'Armée du Duc d'Albe, qui n'étoit que de seize mille hommes. Le Duc ne voulut pas hazarder ses Troupes & sa propre gloire au hazard d'une bataille, se flattant que les Troupes du Prince d'Orange se dissiperoient bientôt, faute de vivres & d'argent. Le Prince de Condé envoya de France aux Confédérés un renfort

fort

fort de quatre mille hommes d'Infanterie & de quinze cens Chevaux, sous 1568.
la conduite de Genlis; mais ce secours devint inutile au Prince d'Orange, parce qu'il ne put jamais forcer le Duc d'Albe à accepter la bataille.

Ce que le Duc d'Albe avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. Les Troupes des Confédérés se mutinèrent & refusèrent de servir, parce qu'on n'avoit ni vivres ni argent à leur donner. Le Prince d'Orange fut obligé de les congédier, & de se retirer en France avec le Comte Louis son frère, auprès des Chefs du Parti Huguenot. Le Duc d'Albe, après avoir dissipé deux Armées, retourna à Bruxelles au mois de Janvier 1569. 1569.

Elisabeth, Reine d'Angleterre, voyoit avec chagrin les heureux succès du Duc d'Albe, mais n'osant pas se déclarer ouvertement en faveur des Confédérés, elle se contenta de profiter de toutes les petites occasions qui se présentoient pour chagriner les Espagnols. Il s'en présenta bientôt une qu'elle ne laissa pas échaper. Le Roi d'Espagne avoit emprunté des Genois quatre cens mille écus, qu'il envoyoit en Flandre pour payer ses Troupes. Des Armateurs François, avertis de ce transport, poursuivirent les Vaisseaux Espagnols, qui furent obligés de relâcher en Angleterre. Elisabeth fit saisir cette somme, & dit qu'elle en payeroit aux Genois un plus gros intérêt que le Roi d'Espagne. Le Duc d'Albe, pour se vanger, fit saisir tous les effets des Marchands Anglois qui se trouvoient dans les Ports de Flandre, & la Reine d'Angleterre ayant usé de represailles, le commerce des deux Nations se trouva bientôt interrompu.

Pour subvenir aux frais de la guerre, le Duc d'Albe eut recours aux Flamans, & résolut d'établir un impôt perpétuel, dont on pût faire un fonds. Il assembla pour cet effet à Bruxelles les Etats Généraux, & leur proposa un Edit, qui ordonnoit que chacun payeroit d'abord au Roi le centième de tous ses biens, & qu'ensuite toutes les fois qu'on feroit quelque vente, on payeroit le dixième des biens meubles, & le vintième des immeubles. Quand les Etats entendirent parler d'un impôt, dont on n'avoit encore point vu d'exemples, ils éclatèrent en plaintes & en murmures. Le Duc d'Albe ne laissa pas de vouloir pousser cette affaire, & il éxigea par force l'impôt du dixième & du vintième denier.

Cette conduite excita une sédition qui fut presque générale. On se révolta à Bruxelles même, sous les yeux du Duc d'Albe, & au milieu de la nombreuse Garnison qu'il y entretenoit. Les Marchands & les Artisans fermèrent leurs boutiques, & déclarèrent qu'ils aimoient mieux mourir, que de souffrir qu'on levât le nouvel impôt. En même tems des Armateurs, qui croisoient sous la protection de la Reine d'Angleterre, firent quantité de prises sur les Espagnols & sur les Flamans Catholiques. Lumey, qui commandoit tous les Vaisseaux du Prince d'Orange, surprit le prémier d'Avril 1570 le Port de la Brille, entra dans la Vil- 1570,
le, & permit à ses Soldats de piller les Eglises, & de se vanger sur les & suiv.
Prêtres.

Cette nouvelle causa par-tout de grands mouvemens. A Flessingue, le

1570, Curé prêchant au Peuple, l'exhorta à secouer le joug des Espagnols. D'abord toute la Ville prit les armes, la Garnison fut chassée, & on pendit l'Ingénieur Pachéco, parent du Duc d'Albe. Harlem, Leyde, Rotterdam, & Zutphen, suivirent l'exemple des Villes qui s'étoient révoltées. Il n'y eut dans toute la Hollande, qu'Amsterdam, & dans toute la Zélande, que Middelbourg, qui restèrent dans l'obéïssance. D'un autre côté, le Comte Louïs de Nassau s'empara de la Ville de Mons, & prit tout l'argent qui se trouva dans les coffres des Receveurs du Roi.

& suiv.

Le Duc d'Albe se voyant de tous côtés de nouveaux ennemis sur les bras, assembla le Conseil de guerre, où il fut résolu qu'on iroit faire le siège de Mons, & qu'ensuite on songeroit à reprendre les Places de Hollande & de Zélande. Le Comte Louïs avoit pourvu la Ville de Mons de vivres & de munitions. Il s'y renferma lui-même avec le fameux la Noue, si célèbre dans les Histoires de ce tems-là. Le Duc d'Albe accompagné du Duc de Médina Céli poussoit ce siège avec beaucoup de vigueur, lorsque le Prince d'Orange arriva avec une Armée pour secourir le Place. Ce Prince ne put jamais forcer les Lignes des Espagnols, ni les obliger d'en sortir, & il lui fut même impossible de jetter quelque secours dans la Place. Il fit savoir à son frère qu'il ne pouvoit pas compter sur le secours qu'il lui avoit promis, & après avoir congédié une grande partie de ses Troupes, il se rendit à Malines. Le Comte Louïs se vit alors dans la nécessité de se rendre: on lui accorda des conditions honorables, & la permission d'aller rejoindre son frère, qui s'étoit retiré à Delft.

Après la conquête de Mons, le Duc d'Albe abandonna la Ville de Malines au pillage, pour avoir ouvert ses portes à l'Armée du Prince d'Orange. La Ville de Zutphen eut le même sort, pour s'être rendue au Comte de Bergues, Beau-frère du Prince d'Orange. Naerden, ayant fait quelque résistance, fut saccagée, & on passa au fil de l'épée tout ce qui portoit les armes.

La Ville de Harlem étoit partagée en deux factions. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes aux Espagnols, les autres étoient d'avis qu'on soutînt un siège, & ce dernier avis prévalut. Don Frédéric de Tolède, fils du Duc d'Albe, alla mettre le siège devant cette Place, & le poussa avec beaucoup de vigueur. Les Assiègés firent dans quelques sorties un grand carnage des Espagnols. Fiers de leurs prémiers succès, ils parurent sur les murailles en habits de Prêtres & de Religieux, & après y avoir apporté les Orgues, les Images, & les Reliques, qu'ils avoient tirées des Eglises, ils les brisèrent à la vue des Espagnols. Don Frédéric, pour venger les affronts faits à la Religion Catholique, fit couper la tête à un prisonnier, & la fit jetter dans la Ville avec un Ecriteau attaché au front, où on lisoit ces mots: *Tête de Philippe Coninx, qui venoit au secours de Harlem avec deux mille hommes.* Quelques jours après on jetta encore dans la Ville une autre tête avec cet Ecriteau: *Tête d'Antoine le Peintre, qui a livré la Ville de Mons aux François.*

Les Assiégés userent d'une cruelle représaille. Ils coupèrent la tête à onze prisonniers Espagnols, & enfermèrent toutes ces têtes dans un tonneau, qu'ils firent rouler pendant la nuit dans le camp des Ennemis: on y avoit attaché un Ecriteau, où on lisoit ces paroles: *Duc d'Albe, voici de quelle manière la Ville de Harlem te paye l'impôt du Dixième; &, parce qu'elle a différé longtems de le payer, elle en a encore ajouté un pour l'intérêt.* Don Frédéric, pour leur répondre, fit pendre onze prisonniers à la vue des Assiégés, qui aussitôt pendirent onze Espagnols au haut de leurs murailles. 1570, & suiv.

Le siège duroit déja depuis huit mois, lorsque les Assiégés envoyèrent des Députés au Camp des Espagnols, pour leur demander à capituler. Don Frédéric ne leur répondit que ce mot: *à discrétion.* Riperda, Gouverneur de Harlem, proposa alors aux habitans d'armer tout ce qui étoit capable de combattre, & d'en former un Bataillon, au milieu duquel on mettroit les vieillards, les enfans & les femmes; d'ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la Ville, & de se faire ensuite un passage l'épée à la main au travers du Camp ennemi. Don Frédéric, instruit de cette résolution, fit dire aux Assiégés qu'il leur pardonneroit, & les exempteroit du pillage, pourvu qu'ils lui payassent d'abord cent mille florins, & une pareille somme dans trois mois: il voulut encore qu'on lui livrât six personnes à son choix, pour les punir comme il le jugeroit à propos. La Ville se rendit à ces conditions au commencement de Juillet 1573.

Lorsque Don Frédéric se vit maître de la Place, il commença par faire couper la tête au Gouverneur Riperda, à son Lieutenant, & à un autre des principaux Officiers. Le lendemain il fit pendre trois cens Soldats Wallons, & tous les Ministres Protestans. Bientôt après il fit attacher deux à deux cent cinquante Soldats Anglois & François, & les fit jetter dans la Mer. Le jour suivant il fit couper la tête à dix-huit Officiers, six François, six Anglois, & six Flamans. Trois cens Soldats furent encore pendus le lendemain. Enfin, il en fit jetter jusques à cinq cens dans la Mer, les mains liées derrière le dos, & laissa mourir de faim le reste de la Garnison dans un Château où on avoit enfermé ces malheureux. 1573, & suiv.

Le Duc d'Albe voyant qu'il étoit devenu odieux aux Peuples, & que la puissance des Confédérés croissoit tous les jours, demanda au Roi d'être délivré d'une autorité qui étoit devenue funeste au repos des Provinces, & qui commençoit à lui être à charge à lui-même. Philippe lui accorda sa demande, & lui donna pour successeur Don Louïs de Requesens, Grand Commandeur de Castille, & qui venoit de quitter le Gouvernement de Milan.

Une des premières entreprises de Requesens fut d'envoyer des Troupes au siège de Leyde, qui avoit été commencé dès le tems du Duc d'Albe. Jean Dousa étoit Gouverneur de cette Place, & la défendoit avec un courage extraordinaire. Valdes, qui conduisoit le siège, offrit à Dousa des conditions avantageuses; mais celui-ci lui répondit au nom du Peuple, que

1573, & suiv. si les vivres venoient à leur manquer absolument, ils mangeroient leur bras gauche, & ne reserveroient que leur bras droit pour défendre leur liberté. Dousa avoit eu la précaution de faire sortir de Leyde, les femmes, les vieillards, & toutes les bouches inutiles. Toute cette multitude fut obligée de se retirer à Harlem, qui étoit au pouvoir des Espagnols. On les engagea à écrire aux habitans de Leyde, pour les porter à se rendre & à ne pas attendre la dernière extrémité. Dousa ne répondit que par ce Vers Latin: *Fistula dulce canit, volucrem dum decipit Auceps*, c'est-à-dire, *L'Oiseleur trompe l'Oiseau par le doux son de la flute.*

La famine devint si excessive dans la Ville, que le Peuple se souleva contre le Gouverneur, & voulut le forcer à accepter les offres des Espagnols. Dousa découvrant sa poitrine, leur dit sans s'étonner: *Si vous ne pouvez souffrir la faim, mettez mon corps en pièces, & nourrissez-vous de ma chair, plutôt que de me proposer de vous livrer à la cruauté de ces Tyrans.* Après ce discours, chacun résolut de se défendre jusqu'au dernier soupir. Comme le Prince d'Orange n'ignoroit pas le déplorable état des Assiègés, il tint un grand Conseil pour délibérer sur les moyens de secourir une Place réduite à de si grandes extrémités. L'Amiral Boisot proposa d'inonder vingt lieues de Païs, entre Delft, Goude, Leyde, & Rotterdam, en rompant toutes les Digues, qui soutiennent l'Issel & la Meuse, & de jetter ensuite du secours dans la Place avec des Barques légères à la faveur de l'inondation.

Quelques difficultés qu'on rencontrât dans ce projet, on ne laissa pas de l'éxécuter, & il eut tout le succès dont on pouvoit se flatter. Un vent de Nord-ouest souffla si à propos, que les marées se trouvèrent assez hautes, pour qu'on pût donner du secours à la Place. Les Espagnols se voyant alors surpris par un déluge d'eau, se virent dans la nécessité de lever le siège.

1576, & suiv. Don Louïs de Requesens étant mort le 15 d'Avril 1576, le Roi d'Espagne nomma pour lui succéder, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Ce Prince étoit à la fleur de son âge, & son nom étoit déja célèbre dans toute l'Europe, par le grand nombre de victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer, en Espagne & en Afrique, contre les Maures & contre les Turcs à Lépante. Il avoit toutes les qualités du corps & de l'esprit qui font les Héros. Il partit en poste de Madrid, & traversa la France incognito. Il arriva à Luxembourg le jour même qu'Anvers fut saccagée par les Espagnols.

Don Juan ayant fait savoir aux Etats son arrivée, il fut résolu qu'on le reconnoitroit pour Gouverneur, mais à condition qu'il feroit sortir toutes les Troupes étrangères. Don Juan accepta les propositions des Etats, & conclut avec eux un Traité, qui fut signé à Marche en Famine dans le Luxembourg. Il envoya ensuite son Sécrétaire Escovédo, avec les ordres nécessaires pour faire partir les Espagnols & les autres Troupes étrangères. Le Prince d'Orange ne voulut jamais accéder au Traité que les Etats venoient de conclurre, & il les blâma fort d'avoir reçu un Gouverneur de la

main des Espagnols, dont ils avoient tant de fois éprouvé la perfidie & la cruauté. 1576, & suiv.

Lorsque Don Juan eut accompli les conditions du Traité, il fit son entrée à Bruxelles, & charma d'abord tous les Peuples par sa bonté & sa douceur. Mais, malgré toute son habileté, il ne put les entretenir longtems dans de favorables dispositions à son égard. Comme il gouvernoit conjointement avec les Etats, il arrivoit tous les jours de nouveaux démêlés entre eux & lui. Il demanda plusieurs choses, qui lui furent toutes refusées, de sorte qu'il prit la résolution d'écrire en Espagne pour prier le Roi de lui donner des Troupes, afin de relever par la force des armes son autorité presque anéantie. Ces Lettres tombèrent entre les mains du Prince d'Orange, qui les rendit aussi-tôt publiques. Don Juan commença dès lors à devenir odieux aux Peuples, & il fut même averti qu'on vouloit attenter à sa vie, ou du moins à sa liberté. Pour se mettre à couvert des entréprises de ses ennemis, il se retira dans le Château de Namur, attendant qu'il eût reçu les Troupes qu'il attendoit.

Les Peuples donnèrent alors toute leur confiance au Prince d'Orange, & les Etats mêmes l'appellèrent à leur secours. Il fut reçu à Anvers avec des acclamations extraordinaires: on le fit Gouverneur du Brabant, & on lui donna des pouvoirs beaucoup plus grands, que ceux des autres Gouverneurs de Province. Le Duc d'Arschot étoit alors à la tête du Parti Catholique. Il se retira à Gand avec les principaux Seigneurs de son Parti, pour délibérer avec eux sur les moyens de mettre des bornes à la puissance du Prince d'Orange. Il fut résolu d'offrir à l'Archiduc Matthias, frère de l'Empereur Rodolphe, qui avoit succedé à Maximilien, le Gouvernement des Païs-Bas, & ce Prince partit secretement de Vienne, pour se rendre dans les Provinces.

Le Prince d'Orange tourna tout cet artifice contre le Duc d'Arschot son rival. Il fit donner à l'Archiduc Matthias le titre de Gouverneur Général des Païs-Bas, mais à des conditions qui limitoient extrêmement son pouvoir. Les Etats publièrent en même tems des défenses sous peine de la vie, de reconnoître Don Juan pour Gouverneur, & on lui ordonna même de sortir des Païs-Bas, à peine d'y être traité comme ennemi.

Don Juan étoit alors occupé à faire les préparatifs nécessaires pour se venger de tous ces affronts. Bientôt son Armée se trouva composée de quinze mille hommes d'Infanterie & de trois mille Chevaux. Les Etats levèrent aussi des Troupes, mais leur Armée n'étoit que de dix mille hommes d'Infanterie & de quinze cens Chevaux. Goignies fut fait Général des Troupes des Etats. Les deux Armées se rencontrèrent à Gemblours, petite Ville située à quelques lieues de Namur. L'Armée des Etats fut taillée en pièces, & bientôt après un grand nombre de Places se soumirent à Don Juan. Ce Prince tomba malade sur ces entrefaites, & fut emporté en peu de jours. On prétend qu'il fut empoisonné par ordre du Roi d'Espagne son frère. Il mourut à la fleur de son âge le prémier d'Octobre 1578. 1578.

1578. Aléxandre Farnèse, un des plus grands Capitaines de son siècle, succéda à Don Juan dans le Gouvernement des Païs-Bas. Comme l'Archiduc Matthias n'avoit ni argent, ni Troupes, ni capacité, ni expérience, les Etats résolurent de s'adresser à François Duc d'Alençon, & au Prince Casimir fils de l'Electeur Palatin, qu'ils appellèrent en même tems à leur secours. Le Duc d'Alençon se rendit à Mons avec une Armée, & le Prince Casimir se rendit à Gand avec les Troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Comme ces deux Princes n'avoient point d'argent pour payer leurs Troupes, ils se virent obligés de les congédier.

Tel étoit l'état des affaires dans les Païs-Bas, lorsque Don Sébastien Roi de Portugal fut tué en Afrique. La guerre avoit toujours été la manie de ce Prince. Il avoit une intrépidité qui le portoit à entréprendre tout ce qui paroissoit environné d'obstacles & de périls. Pour contenter ce panchant, qui l'entrainoit malgré lui-même, il choisit parmi les habitans de Lisbonne un certain nombre de Citoiens, dont il forma un corps d'Infanterie, qu'il exerça lui-même, résolu de l'employer à la prémière occasion. En 1574 il la fit embarquer avec le reste de ses Troupes sur quatre Galères, quelques Vaisseaux & quelques Caravelles, dans le dessein de passer en Afrique. Il débarqua à Tanger. On le vit chasser sur les montagnes d'Afrique avec aussi peu de précaution que s'il eût chassé dans les forêts de son Royaume. Il fit plusieurs courses dans le Païs, qui allarmèrent les Maures, ensorte qu'ils s'assemblèrent & se mirent en campagne. Le Roi en parut comblé de joie. Il rassembla ses Troupes, & les rangea en ordre de bataille. Les Maures se confiant sur leur nombre, s'avancèrent pour l'attaquer. Les Galères Portugaises firent une furieuse décharge sur eux, & en tuèrent un grand nombre.

Après cet échec les Maures se contentèrent d'escarmoucher. Les prémiers, qui osèrent revenir à l'attaque, furent taillés en pièces. Le Roi se montra par-tout, & tint en respect le reste des Maures, tout le long de la journée. La plupart se débandèrent & s'enfuirent la nuit suivante, les autres se retirèrent dès la pointe du jour. Le Roi resta victorieux sur le champ de bataille, & après avoir célébré cette victoire par des courses & des jeux, il revint en Portugal. Cette expédition se fit en 1574.

Le Roi, après son retour à Lisbonne, forma le projet de repasser en Afrique, & fit pour cet effet de grands préparatifs. Son Conseil ne put jamais approuver ce dessein. Le Cardinal Henri son Oncle, qui avoit été fait Régent du Royaume pendant la minorité de ce Prince, n'avoit plus qu'une foible autorité sur son esprit: on avoit détruit ce Prélat à son tour, ainsi qu'il avoit détruit la Reine Cathérine, qui s'étoit retirée dans un Monastère.

Le Roi écrivit en secret au Gouverneur de Tanger, & lui manda de lui écrire une Lettre, par laquelle il lui marquât expressément, que les Maures se soumettroient à sa puissance, pourvu qu'on les attaquât vigoureusement. Le Gouverneur écrivit conformément aux ordres qu'il avoit reçus du Roi, &

& ce Prince lut cette Lettre à son Conseil, qui condamna hautement l'avis 1578.
du Gouverneur. Don Juan Mascarégnas, qui s'étoit fait un grand nom dans les Indes, dit que le Gouverneur de Tanger donnoit un conseil pernicieux pour le Roi & pour l'Etat. Cette sincérité choqua Sébastien, qui fit assembler les Docteurs en Médecine, pour savoir d'eux, si les années ne diminuoient rien de la grandeur du courage, & si un brave homme ne devenoit pas un peu timide sur la fin de ses jours: les Médecins répondirent tous qu'oui. Ainsi la Médecine favorisant les idées du Roi, ôta la valeur & le courage à un des prémiers Capitaines de son tems.

Comme il falloit un prétexte pour porter la guerre en Afrique, le hazard servit bientôt Sébastien à son gré. Mulei Mahamet Chérif étoit mort, après avoir réuni les Royaumes de Fez, de Maroc & de Tarudante, qu'il partageoit auparavant avec son frère Mulei Hamed. Lorsque ces deux Princes se furent réconciliés, ils convinrent entre eux, que leurs enfans succéderoient les uns aux autres à la Couronne, avant qu'aucun de leurs Petits-fils pût regner. Abdala, qui étoit l'aîné, fut le prémier qui monta sur le Trône, immédiatement après Mahamet & Hamed. Méprisant le Traité passé entre son père & son oncle, il persécuta ses frères & ses cousins, & les fit presque tous assassiner ou étrangler, à l'exception d'Abdelmunen, d'Abdelmelec & de Hamed, dont la grande jeunesse sembloit le mettre à couvert de leurs entréprises; mais dès qu'ils eurent atteint l'âge de porter les armes, il commença aussi à les maltraiter, ce qui les détermina à quitter les lieux de leur naissance, & à chercher un refuge parmi les Turcs.

Abdala fit alors reconnoitre Mahamet son fils aîné pour son successeur à l'Empire, & mourut peu de tems après, ayant regné assez paisiblement dix-sept ans. Dès que son fils eut la Couronne sur la tête, il envoya un Maure à Tremiscen pour assassiner ses oncles. Le Maure tua d'un coup de fleche Abdelmunen dans une Mosquée. Mulei Moluc Abdelmelec, qui étoit à Alger, implora le secours de Philippe II Roi d'Espagne; mais voyant que ce Prince ne vouloit ou ne pouvoit rien faire pour lui, il se rendit à Constantinople, & implora la protection du Grand-Seigneur, qui en considération des services, qu'il avoit rendus à la bataille navale qui se donna près de Navarrin entre les Turcs & l'Armée Chrétienne à la prise de la Goulette, lui donna trois mille hommes pour reconquérir son Royaume.

Abdelmelec joignit ce secours avec quelques Troupes, que Hamed son frère avoit levées en Afrique, & avec ce petit corps d'Armée, il prit le chemin de Fez, où Mahamet se plongeoit dans les plaisirs. Lorsqu'il apprit que son oncle s'avançoit, & qu'il approchoit déja de Fez, il mit sur pied une Armée de quatre-vingt mille Chevaux, & de dix-huit mille hommes d'Infanterie. Comme il alloit entrer en campagne, le Roi de Portugal lui fit offrir les Troupes qu'il avoit en Barbarie, & que Mahamet refusa avec mépris. Il rencontra son Oncle entre Fez & Tremiscen. On en vint aux mains le 17 de Mars 1570; & Mahamet, après avoir été entièrement défait, s'enfuit à Maroc.

Après

1578. Après cette victoire Abdelmelec entra dans Fez, où il se fit proclamer Roi. Il fut reçu à Maroc avec les marques les plus éclantantes d'une vive allégresse. Il se montra affable, généreux, & sensible. L'insolence & la tyrannie de son Neveu ajoutoient un nouveau lustre à ses vertus. Dès que les cérémonies de son Couronnement furent achevées, il s'appliqua entièrement à réparer le desordre qui regnoit dans les affaires.

Mahamet vaincu s'adressa au Roi de Portugal pour lui demander du secours. Sébastien charmé de trouver l'occasion de faire la guerre, résolut de le secourir; mais ne se sentant pas assez fort pour entréprendre seul cette guerre, il chercha les moyens d'y engager le Roi d'Espagne. Pour cet effet il fit partit Alcaçova en qualité d'Ambassadeur, & le chargea de traiter de son mariage avec une des filles de Philippe II, & de lui menager une entrevue avec ce Monarque. Philippe promit une de ses filles pour Sébastien; il s'engagea aussi à se rendre à Gaudaloupe, pour s'entrenir avec ce Prince au sujet de l'entréprise d'Afrique, & de fournir des Troupes & des Galères pour leur transport.

Sébastien, ravi de se voir à la veille d'entréprendre une grande guerre, partit pour Guadaloupe, où la Cour de Castille s'étoit déja rendue. Partout où il passa, on lui fit des honneurs infinis. Le Roi d'Espagne sur-tout lui témoigna beaucoup d'amitié, & lui céda toujours la droite. On prétend, que Philippe employa toutes les raisons que la politique lui put fournir, pour détourner Sébastien d'aller en personne en Afrique, mais que ce Prince ayant persisté toujours opiniâtrément à faire ce voyage, on convint que le Roi d'Espagne fourniroit un secours de cinq mille hommes, & que Sébastien se contenteroit d'assieger Larache, sans s'engager plus avant en Afrique. Sébastien promit tout ce qu'on voulut, & ensuite il partit pour son Royaume, où tout le monde condamnoit cette entréprise.

Comme les Finances se trouvoient épuisées, on fit des levées extraordinaires sur le Peuple, on taxa les Bourgeois, les Ecclésiastiques, les Juifs; on n'épargna pas même la Noblesse; &, pour attirer dans le Royaume plus d'argent qu'il n'y en avoit, on y donna cours aux Réaux de Castille, qui y avoient été jusqu'alors défendus, & on les haussa même au-delà de leur valeur, ce qui excita un murmure général.

Sébastien méprisa ces murmures, & ne songea qu'aux moiens d'éxécuter ses projets militaires. Il chargea Don Juan Gomez de Sylva, son Ambassadeur à Rome, de prier Côme de Médicis, Duc de Florence, de lui permettre de lever des Troupes dans ses Etats. Il envoya en Flandre Sébastien d'Acosta, pour demander trois ou quatre mille Allemands au Prince d'Orange, qui étoit alors à la tête des Flamans révoltés contre le Roi Catholique. Il ordonna qu'on levât douze mille hommes en Portugal, & qu'on les distribuât en quatre corps, à la tête desquels on mit Don Michel de Norogna, Don Diègue Lopez de Séqueira, Don Francisque de Tavora, & Don Vasco de Sylveira.

Tout parut se disposer à favoriser les desseins de Sébastien. La Reine Ca-

Catherine, qui s'étoit opposée à cette entréprise, mourut dans ce tems-là; 1578.
le Cardinal Henri n'eut pas assez de courage pour remontrer au Roi les dangers où il alloit s'exposer; les Vaisseaux des Indes arrivèrent chargés de riches marchandises; le Pape accorda la Bulle de la Croisade, en faveur de ceux qui passeroient en Afrique; le Prince d'Orange, malgré ses embaras, envoya les Troupes qu'on lui avoit demandées, sous les ordres de Martin de Bourgogne Seigneur de Tamberg. Le Roi d'Espagne refusa cependant les Troupes qu'il avoit promises, sous prétexte que Sébastien n'avoit pas rempli les conditions dont on étoit convenu.

Sébastien méprisa le secours que le Roi d'Espagne refusoit de lui donner, & se flatta qu'avec les seules forces du Portugal, des Allemands & des Italiens, il seroit en état de faire réussir son entréprise. Il fit armer dans le Port de Lisbonne les Galions, & fretter tous les Vaisseaux marchands pour le transport des Soldats. Il nomma pour Général de son Armée Don Diègue de Sousa, & donna le commandement des Volontaires à Don Christoval de Tavora.

Lorsque Sébastien eut pourvu à ce qui concernoit le gouvernement intérieur de son Royanme, il s'embarqua & mit à la voile le 25 de Juin 1578, laissant ses Etats épuisés d'argent, sans Noblesse, & sans Successeur. Il prit la route de Lagos en Algarve, où s'embarqua le Régiment de Tavora, qui avoit été levé dans ce Royaume, & où quelques Vaisseaux joignirent encore l'Armée. De Lagos le Roi se rendit à Cadix, traversa la Mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, & aborda aux Almadraves, lieu entre Arzilla & Tanger. Il se rendit à Tanger avec cinq Galères & quatre Galions, d'où il envoya à Mazagnan le jeune Mulei-Xeque, fils de Mahamet, âgé seulement de douze ans. Pour lui il s'en retourna à l'Armée, après avoir changé la Garnison de Tanger. Dès qu'il l'eut rejointe, il partit avec toute la Flotte pour Arzilla, où il fit débarquer les Troupes, pour faire de l'eau. Le Roi ne songea plus alors à rentrer dans ses Vaisseaux, il ordonna de camper le long du rivage de la Mer, ensorte que le Camp avoit d'un côté la Mer, & de l'autre Arzilla; des retranchemens & les chariots couvroient les deux autres côtés.

Sur ces entrefaites Abdelmelec s'avançoit avec des Troupes nombreuses, pour livrer bataille à Sébastien. Il joignit son frère Hamed, Gouverneur du Royaume de Fez, près d'Alcacarquivir le 24 de Juillet. Il étoit extrêmement affoibli, à cause d'une fièvre violente qui l'avoit saisi à Temisnam. Ayant appris que Sébastien avoit envoyé Mulei-Xeque avec Martin Corréa de Sylva à Mazagnan, pour faire soulever en sa faveur les peuples voisins de cette Ville, soumis à sa puissance, il détacha de son Armée Mulei-Dau son neveu, avec deux mille Chevaux & quelque Infanterie, pour s'opposer à ce qu'on pourroit entréprendre de ce côté-là.

Abdelmelec fit un autre Détachement, qui s'avança jusqu'au Camp des Portugais, où il répandit d'abord la terreur & l'épouvante. Quelques jours après deux mille Chevaux de son Armée se présentèrent encore à la vue des re-

1578. retranchemens des Portugais; le Roi alla les charger avec six cens hommes. Les Infidèles se retirèrent, après avoir fait une foible résistance. Sébastien, emporté par son ardeur, les poursuivit, & s'engagea si avant, qu'il se trouva à plus de trois lieues du Camp, exposé à mille périls, ainsi qu'Edouard de Ménésès Mestre de Camp Général. On eût dit qu'il cherchoit plutôt à perdre la vie, qu'à faire quelque action de valeur.

Comme le Roi avoit pris la résolution de s'avancer dans le Païs, il voulut y aller par terre, au-lieu de s'y rendre par mer, comme les plus sages de ses Généraux le lui avoient conseillé. Son Armée montoit à peine à treize mille hommes de pied & quinze cens Chevaux. Elle étoit composée de huit mille Portugais, de trois mille Allemands, & de mille Espagnols, & de six cens Italiens, avec douze pièces d'Artillerie. Le 29 de Juillet elle campa à une lieue & demie d'Arzilla; le lendemain à Menère, où l'on apprit que l'Ennemi approchoit. Enfin le Roi arriva sur le bord du Mucazène, ruisseau qui tombe dans le Luque, & qu'on passe à gué.

Sur le bruit de cette marche, Abdelmelec quitta son Camp d'au-delà d'Alcassar, & prit la route du pont qui étoit sur le Luque, qu'il fit passer à son Armée pour se saisir d'un poste avantageux du côté de la Mer, résolu d'y attendre les Portugais, qui ayant traversé le Mucazène, campèrent en deça d'un autre petit ruisseau, qui prend sa source dans les Marais d'Alcacarquivir.

Quoique Abdelmelec fût extrêmement malade, il ne laissa pas de donner ses ordres avec autant d'intelligence que de courage. Se voyant en présence de l'Ennemi, il fit venir Hamed son frère, auquel il donna le commandement général de la Cavalerie, en lui recommandant de faire son devoir. Ensuite, sortant de sa tente, il se fit porter dans une chaise, & commença à ranger son Armée en bataille. Plusieurs Nations différentes la composoient. Il y avoit un corps de trois mille hommes, Infanterie & Cavalerie, de Maures Andalous. La principale force de l'Armée consistoit en trois mille hommes de pied, vingt-cinq mille Chevaux, & mille Mousquetaires à cheval, Renegats ou Turcs, entretenus aux dépens du Prince. Les Milices montoient à dix mille Chevaux & à cinq mille hommes d'Infanterie, outre un corps d'Alarbes & de Volontaires.

Les deux Armées ne tardèrent pas à se joindre, & elles arrivèrent en même tems dans la Plaine de Tamista. Abdelmelec connut alors la foiblesse de l'Armée Chrétienne. Afin que personne ne lui échapât, il étendit son Infanterie qui formoit un croissant, sur trois lignes, & fit faire un grand tour à sa Cavalerie hors de la portée du canon, ensorte que les deux extrémités du croissant se joignoient presque à la queue de l'arrière-garde de l'Armée Portugaise. D'abord les Infidèles firent jouer leur artillerie. Les Portugais en firent de même.

Comme le canon des Maures étoit mieux servi, Sébastien ordonna qu'on chargeât. L'Infanterie & la Cavalerie de la prémière ligne s'avancèrent avec beaucoup de fermeté. Les Maures Andalous, à qui d'abord ils eurent à

faire,

faire, les reçurent fièrement. Le combat fut rude & opiniâtre, & l'avantage égal pendant quelque tems; mais lorsqu'on se mêla l'épée à la main, les Andalous furent trois fois rompus, taillés en pièces, & mis en fuite. L'Arrière-garde Portugaise fut attaquée en même tems. Les Régimens de Sylveira & de Norogna furent aussi chargés en flanc. Toute l'Armée Chrétienne fut vivement pressée; la Cavalerie d'Abdelmelec s'approchoit toujours en se resserant, avec les corps séparés qui la soutenoient. Ils tombèrent sur les Italiens & sur les Espagnols, & achevèrent d'enveloper toute l'Armée, qui perdoit insensiblement son terrein en se resserrant aussi. Le Duc d'Aveiro, qui commandoit la Cavalerie de l'Aîle droite, chargea les Maures avec beaucoup de vigueur; mais se voyant attaqué de toutes parts, il fut contraint de se retirer, & il ne put le faire avec ordre. La Cavalerie de la gauche chargea aussi avec succès, & fit un grand carnage des Infidèles. 1578.

Le Roi, qui avoit déja reçu une blessure au bras droit près de l'épaule, se mit alors à la tête de l'Avant-garde, & poussa les Maures jusqu'à leur canon. Les corps détachés de la Cavalerie des Infidèles, s'étant avancés, repoussèrent les Portugais jusqu'au lieu d'où ils étoient partis. Bientôt le désordre se mit dans toute l'Armée Chrétienne. La Cavalerie éparse & renversée étoit sans ordre & sans commandement. La Noblesse, qui s'y trouvoit en grand nombre, étoit composée de jeunes gens sans expérience. Le Roi, furieux du désordre qu'il voyoit, revint à la prémière ligne, & chargea en personne les Maures, dont il tua deux mille. Si les Allemands eussent pu hâter leur marche, pour le soutenir, il eût encore balancé la victoire. Les Maures profitèrent de cette lenteur, & taillèrent en pièces les Italiens & les Espagnols.

Abdelmelec, tout moribond quil étoit, voulut charger lui-même en personne; mais ses Gardes l'environnèrent pour l'en empêcher. Alors frémissant de colère, il mit le sabre à la main, pour s'ouvrir un passage au travers des siens. L'effort qu'il fit, augmenta si considérablement son mal, qu'il s'évanouit. On le remit dans sa Litière, où il expira un moment après. Afin que sa mort n'enlevât pas la victoire à son frère, il avoit recommandé quelques instans auparavant aux Renegats, qui composoient sa Garde, non-seulement de la cacher soigneusement, mais de venir même à la portière de sa Litière de tems en tems faire semblant de prendre ses ordres, & de dire toujours d'avancer. Les Renegats obéirent fidelement.

Ainsi mourut Mulei-Moluc Abdelmelec ou Abdelmelic, digne par la grandeur de son courage d'être compté au rang des plus grands Capitaines. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans. Ses mœurs tenoient plus du Chrétien que du Maure. Il avoit été élevé par un Esclave nommé Carrillo naturel de Valladolid, lequel l'avoit instruit des principaux Mistères du Christianisme. Il aimoit les Chrétiens, & vouloit qu'on adoucît leurs chaines. Il avoit l'esprit orné, & parloit plusieurs Langues. Il buvoit du vin, & mangeoit à la manière des Chrétiens, ce qui étoit contraire à sa Loi; il n'étoit servi, & ne vouloit être servi que par des Renegats. Il laissa un

1578. sa un fils de la fille d'Axi Morato, qu'il avoit épousée durant son séjour à Argel.

Après la mort d'Abdelmelec, les Maures se jettèrent de toutes parts sur les Chrétiens, & achevèrent de les tailler en pièces. Plusieurs Généraux périrent dans la mêlée. L'Ambassadeur d'Espagne fut fait prisonnier avec Don Antoine, Prieur de Crato, & le Mestre de Camp Général. Le Camp fut pillé par les Alarbes. Le feu prit aux poudres des Portugais, ce qui acheva de jetter la consternation parmi eux. Ceux, qui vouloient s'enfuir, tomboient entre les mains des Maures, ou se noyoient dans le Mucazène, qu'ils vouloient traverser.

Dans cette déroute générale de l'Armée Portugaise, Sébastien se mêla parmi les combattans, suivi seulement de quelques personnes. Il donna des preuves d'une valeur extraordinaire; il eut trois chevaux tués sous lui, & fit tout ce qu'un homme intrépide peut faire en pareille occasion; mais sa valeur fut inutile: ceux qui l'accompagnoient furent presque tous tués, & ceux qui échapèrent au fer des Infidèles, lui conseillèrent de se rendre prisonnier pour sauver sa vie. Le Roi n'en voulut rien faire, il continua de combattre, & périt ainsi les armes à la main. On prétend que son corps ne fut trouvé que deux jours après la bataille. Il étoit couvert de poussière & de sang, percé de sept blessures mortelles, nud & tout défiguré. Hamed le fit transporter à Alcaçar, où il fut gardé soigneusement.

Trois Princes moururent à cette journée. Abdelmelec, Sébastien, & Mulei Mahamet, en faveur duquel le Roi de Portugal étoit passée en Afrique. Mahamet se noya dans le Mucazène. La perte de l'infortuné Sébastien fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre déplorable. Sa jeunesse, le genre de sa mort, son Royaume sans successeurs, tout desespéroit les Portugais. Il avoit des qualités brillantes, un grand courage, un corps vigoureux, beaucoup de fermeté, une ame grande & libérale, une passion immodérée pour la gloire, un zèle vif & sincère pour la Religion, & un amour inaltérable pour l'ordre & la justice.

Hamed avoit déja remporté la victoire, lorsqu'il apprit la mort de son frère Abdelmelec. Cette nouvelle, qui le saisit d'étonnement, se repandit bientôt parmi toutes les Troupes. Quoiqu'Abdelmelec eût laissé un fils, Hamed fut reconnu Roi par toute l'Armée. Après son élection, il rassembla ses Troupes, & prit la route de Fez, où il fit son entrée avec beaucoup de magnificence.

La Flotte de Portugal étoit toujours à la hauteur de Larache. Lorsque Don Diègue de Sousa, qui la commandoit, eut appris la défaite & la mort de Sébastien, il parcourut la côte jusqu'à Tanger, pour ramasser les débris de l'Armée. Ensuite il prit la route de Lisbonne, où les Gouverneurs que le Roi avoit laissés, pour conduire l'Etat à sa place, apprirent enfin son infortune. Ils résolurent de cacher cette mort, jusqu'à ce qu'ils en eussent averti le Cardinal Henri, qui s'étoit retiré à Alcobace. Ce Prélat s'étant

d'abord rendu à Lisbonne, on lui remit l'autorité Royale entre les mains, 1578.
& les Chefs de la Noblesse le déclarèrent Gouverneur, & présomptif héritier de la Couronne, pour contenir le peuple, jusqu'à ce qu'on fût mieux informé de ce qui s'étoit passé en Afrique. On en reçut bientôt tout le détail, & on résolut de pleurer le Roi, & de briser les Ecussons de ses Armes, suivant la coutume ordinaire. Après cette cérémonie, on songea au Couronnement du Caadinal Henri, qui se fit dans l'Eglise de l'Hopital de tous les Saints.

Toute l'Europe avoit alors les yeux sur ce qui se passoit en Portugal. On voyoit monter sur le trône un Roi vieux, cassé, & sans espérance qu'il pût laisser de légitimes successeurs. Plusieurs Princes regardoient déja sa Couronne comme un héritage qui leur appartenoit. Philippe II Roi d'Espagne, étoit le plus puissant & le plus à portée de faire valoir ses prétensions. Il étoit né d'Isabelle de Portugal, fille ainée d'Emmanuel.

Don Juan, Duc de Bragance, étoit le second Prétendant. Il avoit épousé Cathérine de Portugal, fille cadette d'Edouard fils d'Emmanuel: il soutenoit que Cathérine devoit l'emporter sur Philippe, parce qu'elle descendoit d'un mâle, & que Philippe ne descendoit que d'une femme. D'ailleurs Cathérine jouissoit du droit de Répréséntation, droit autentique & toujours respecté dans le Portugal.

Aléxandre, Prince de Parme, fils d'Octave Farnèse, s'intéressoit pour Rainuce Farnèse son fils ainé, parce que Marie sa mère étoit fille ainée d'Edouard, & sœur de Cathérine. Son droit eût été incontestable, si Marie eût été dans le Royaume; mais elle l'avoit perdu par les Loix fondamentales de l'Etat, qui excluent de la succession à la Couronne, non seulement tous les Princes étrangers, mais même les Princesses de Portugal qui les épousent; & cette exclusion s'étend jusqu'à leur postérité.

Antoine, Prieur de Crato, qui étoit revenu d'Afrique, se mit aussi au rang des Prétendans, comme fils de l'Infant Don Louïs, fils aussi d'Emmanuel. Il soutenoit qu'il étoit fils légitime de cet Infant, quoique jusqu'alors il n'eût passé que pour son Bâtard. Le Cardinal le haïssoit, mais le Peuple dont il avoit sçu se faire aimer, panchoit en sa faveur, en soutenant que lui seul étoit en droit de disposer de la Couronne, comme il en avoit disposé du tems de Jean I.

Emmanuel Philibert, Duc de Savoye, montra aussi quelque désir de devenir Roi de Portugal, & les Portugais l'eussent préféré à cause de sa valeur à tous les étrangers; mais comme ils vouloient un Prince qui fût né parmi eux, on ne l'écouta presque point. On écouta encore moins Cathérine de Médicis, veuve de Henri II Roi de France, qui reveilla d'anciennes prétentions, en qualité de descendante de Matilde Comtesse de Boulogne en Picardie. Mais les Portugais étoient trop persuadés que cette Matilde n'avoit point eu d'enfans d'Alfonse IV leur Roi, pour prêter sérieusement l'oreille à de semblables prétentions.

La Cour de Rome, toujours attentive à ses intérêts, fit sourdement ré-

 pandre

1578. pandre parmi le peuple, que la Couronne devoit lui appartenir, comme étant la dépouille d'un Cardinal, & comme relevant du St. Siège, prétendant qu'Alfonse I n'avoit obtenu le titre de Roi qu'à cette condition. On peut juger si on se moqua de cette prétention chimérique.

Dans la crainte où étoit le Roi d'Espagne que le Cardinal Henri ne se déclarât point en sa faveur, il fit des préparatifs de guerre pour s'emparer du Portugal, en cas qu'on ne voulût point le reconnoitre pour héritier de cette Couronne. Il résolut en même tems d'envoyer un Ambassadeur au Cardinal Roi, & choisit pour cet effet le Duc d'Ossone, qui se rendit à la Cour de Portugal pour y traiter de l'affaire de la succession.

1579. Le Cardinal auroit bien voulu se déclarer au sujet d'un Successeur, mais la crainte de déplaire à Philippe II, l'emporta sur l'intérêt qu'avoient ses Sujets, qu'il s'expliquât hardiment sur cette matière. Il étoit convaincu que le droit de la Duchesse de Bragance étoit le plus solide, il aimoit tendrement cette Duchesse, & il eût souhaité de lui laisser la Couronne; mais sa timidité prévalut sur la justice & sur l'amitié qu'il avoit pour elle. Il prit donc le parti de faire citer tous ceux qui prétendoient à la succession, afin qu'ils vinssent ou qu'ils envoyassent des personnes capables d'expliquer & de soutenir leurs droits. En conséquence de cette citation, les Prétendans envoyèrent chacun des personnes de confiance pour faire valoir leurs droits à la Couronne.

Antoine Prieur de Crato paroissoit le plus ardent à poursuivre cette succession. Il gagnoit le peuple par son affabilité, & les Chefs de la Noblesse par les espérances qu'il leur donnoit de ses faveurs. Il se retira à Almada, sur l'autre bord du Tage vis-à-vis de Lisbonne. Il venoit souvent dans cette dernière Ville, mais Henri craignant qu'il ne rencontrât le Duc de Bragance, & qu'ils n'en vinssent aux mains, il lui ordonna de se retirer dans son Prieuré de Crato. Antoine obéit, & se plaignit en même tems de cet éxil, qui le mettoit hors de portée de soutenir ses droits par lui-même, avantage dont jouissoient le Duc de Bragance, en demeurant à Lisbonne, & le Roi d'Espagne par ses Ambassadeurs. Ses plaintes furent à peine écoutées. Elles ne servirent qu'à aigrir entièrement l'esprit du Roi, qui lui demanda de produire incessamment les preuves de sa légitimité. Les témoins furent appellés, ouïs, & examinés à la rigueur. De quatre témoins, que le Prieur produisit, deux se dédirent, & avouèrent qu'on les avoit corrompus: les deux autres, attachés & dévoués de tout tems à Antoine, furent regardés comme suspects. En conséquence, le Roi prononça contre le Prieur. Il rapportoit dans son Arrêt l'article du Testament de Don Louïs, qui l'appelloit son Bâtard.

Après cette sentence, le Prieur de Crato parcourut le Portugal, & tâcha par ses discours & par ses libéralités de gagner le cœur des peuples. Le Roi lui fit défendre d'approcher de la Cour de plus de trente lieues; mais le Prieur voyant que sa haine ne pouvoit plus s'éteindre, ne menagea plus rien. Il porta ses plaintes au Pape, qui l'écouta, cassa la décision de Hen-

ri

ri sur la naissance du Prieur, & nomma des Commissaires pour examiner 1579.
cette affaire.

Henri voulut maintenir la validité du jugement qu'il avoit porté contre Antoine. Il fit afficher à la porte du Palais une Ordonnance par laquelle il ordonnoit au Prieur de comparoitre devant lui dans douze jours. Antoine refusa d'obéir; mais il écrivit au Roi pour le porter à changer de sentiment à son égard. Henri, toujours infléxible, rendit contre Antoine un nouvel Arrêt, par lequel pour cause de desobéissance à ses ordres, de sa fuite, & des efforts qu'il avoit faits pour corrompre le peuple & la Noblesse, il le déclaroit déchu de tous ses privilèges, prééminences, honneurs, prérogatives, libertés, de toutes les graces & bienfaits qu'il avoit reçus des Rois ses prédécesseurs: il fit raier son nom de dessus tous les Etats, il défendit qu'on lui payât ses pensions, & le priva du droit de Naturalité. Il fit en même tems défense à tout Portugais d'avoir aucune liaison avec lui, & ordonna enfin qu'il sortît dans quinze jours du Royaume.

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs du Roi d'Espagne sollicitoient vivement Henri, pour le déterminer à déclarer leur maitre pour son successeur. Henri, perdant alors de vue toute justice, & oubliant l'amitié qu'il portoit à la Duchesse de Bragance, promit de faire tomber la Couronne au Roi Catholique, à condition qu'il ne donneroit les Charges de l'Etat qu'à des Portugais. Quelques-uns prétendent qu'il ne prit cette résolution, que par le conseil du Père Henriquès Jésuite son Confesseur.

Cette résolution prise, Henri, qui étoit alors à Almérin, fit partir un 1580.
Docteur nommé Paul Alfonse vers le Duc & la Duchesse de Bragance, pour les préparer à entendre proclamer Roi de Portugal, Philippe II Roi d'Espagne. Ensuite le 9 de Janvier 1580 il ouvrit les Etats, & tint la première séance dans le Palais d'Almérin. Il ne négligea rien pour faire entrer les Députés dans ses vues. Il employa la douceur & l'autorité tour à tour selon les occurrences; mais ses efforts furent inutiles. La Ville de Conimbre se déclara hautement en faveur d'Antoine. Le Clergé & les Chefs de la Noblesse vendus à Philippe se déclarèrent pour lui; mais les Députés des Villes s'opposèrent avec une fermeté inébranlable à leurs desseins.

Cependant Henri s'affoiblissoit tous les jours, & enfin son mal augmenta si considérablement, qu'il expira le dernier jour de Janvier, environ minuit, sans avoir nommé personne pour son successeur. Il avoit soixante & dix-huit ans. Ce Prince qui fut le dernier de la branche mâle des Rois de Portugal, règna dix-sept mois; il fut extrêmement chaste, & ne songea à se marier qu'à l'âge de soixante & dix-huit ans. Il fut Evêque, Cardinal, Régent du Royaume, Grand Inquisiteur, Légat Apostolique, & enfin Roi. On prétend qu'il n'étoit propre ni à gouverner, ni à être gouverné. Il n'entendoit plus raison, quand une fois il avoit pris un parti. Il avoit quelques bonnes qualités: il étoit versé dans le Droit Canon, il connoissoit & parloit plusieurs Langues: enfin il avoit toutes les vertus convenables à un bon Prêtre, & tous les défauts contraires à un bon Roi. Il fut enterré à Evora.

Après

1580. Après la mort du Roi Henri, les cinq Gouverneurs qu'il avoit nommés pour gouverner le Royaume pendant l'Interrègne, s'assemblèrent à Almérin, pour donner ordre aux affaires les plus pressantes. Ils prirent la qualité de Défenseurs du Royaume de Portugal. En même tems le Roi d'Espagne prit les mesures nécessaires pour exécuter ses desseins. Don Alvarès de Bazan, Marquis de Sainte-Croix, se mit en mer avec soixante Galères tant Espagnoles qu'Italiennes, avec ordre de les conduire en Portugal, dès que la saison seroit favorable. Le Duc d'Albe fut nommé Genéral de l'Armée que Philippe destinoit pour la conquête du Portugal. Le Roi s'avança lui-même vers les frontières de Portugal avec la Reine, qu'il aimoit passionnément. Le Duc d'Albe se rendit de son côté à Véréna, où il trouva les Troupes qui l'attendoient.

Philippe alla à Notre-Dame de Guadaloupe (*) pour faire faire les obsèques du feu Roi de Portugal. Ce fut là qu'il reçut les Ambassadeurs que les Etats de ce Royaume lui envoyoient. Ils supplièrent ce Prince de quitter les armes, de se soumettre au jugement des Gouverneurs du Royaume, & des Députés des Etats, & de ne point enlever de force une Couronne, qu'il pouvoit obtenir de gré, si sa prétention se trouvoit juste. Philippe, qui avoit pris son parti, répondit que son droit étoit incontestable, & qu'ainsi il étoit résolu de les forcer les armes à la main, à le reconnoître pour leur Roi, à moins qu'ils ne se soumissent volontairement. Cette réponse déplut extrêmement aux Gouverneurs, qui ne laissérent pourtant pas de suivre la Cour jusqu'à Mérida. Ils proposèrent même quelque tems après des conditions, qui furent acceptées, signées par le Duc d'Ossone, & publiées par tout le Portugal. Philippe, qui ne respiroit que l'union de ce Royaume à celui de la Castille, ne voulut pas différer à leur accorder ce qu'ils demandoient, il voulut même ajouter encore de nouvelles graces.

Les propositions que fit le Roi d'Espagne furent reçues fort diversement. Les Chefs de la Noblesse, ceux qui étoient à la tête du Clergé, & trois des cinq Gouverneurs en parurent contens, & voulurent les accepter; mais les Députés des Etats, la Noblesse inférieure, le Bourgeois, & le Peuple, les rejettèrent fièrement, en disant qu'on leur promettoit trop, pour qu'on eût envie de leur rien tenir. On ne songea donc qu'à la guerre, & les Gouverneurs s'appliquèrent enfin sérieusement, à mettre le Royaume en état de défense.

En même tems les Moines coururent de tous côtés, pour exhorter les Peuples à une vigoureuse résistance: ils prêchoient publiquement quil falloit tout sacrifier pour la liberté. Don Antoine voulut profiter de la disposition où il voyoit les Peuples, & son parti parut enfin si puissant à Philippe, qu'il lui fit, à ce qu'on prétend, offrir une pension de cent mille écus, un Domaine.

(*) La Guadaloupe est le nom d'une Ville & d'une Rivière. La Ville est petite, mais ce qui la rend considérable, c'est la dévotion des Peuples pour une *Notre-Dame* qui se trouve dans un Couvent de Religieux de l'Ordre des Hieronimites. Voyez ci-après l'Article GUADALOUPE.

maine de cinquante mille écus de revenu avec le titre de Duc, & les prérogatives de Grand en Espagne & en Portugal. Antoine rejetta ces propositions; il vouloit être Roi, ou rien. Le Peuple & les plus déterminés de la Noblesse vouloient absolument qu'on lui déférât la Couronne. Tous le regardoient comme l'unique rejetton de la race du Grand Emmanuel. Ils vantoient sa valeur, & élevoient jusqu'au ciel son courage. Dans une grande Assemblée, mais tumultueuse, on résolut de déclarer criminels de Lèze-Majesté tous ceux qui ne voudroient pas le reconnoître. 1580.

Philippe, qui étoit toujours à Mérida, partit le 20 de Mai pour Badajos. Comme on ne douta plus qu'il n'eût dessein d'entrer avec son Armée dans le Portugal, les Gouverneurs se trouvèrent dans un grand embaras, & dans la crainte où ils étoient que le Peuple ne vînt à se soulever contre eux, ils prirent le parti de se retirer à Sétubal, Ville entourée de fortes murailles, qui avoit un Port commode & à portée de recevoir du secours. Philippe profita de ces divisions. Elvas fut une des prémières Villes, qui le reconnut pour son Souverain. Quelques autres Villes suivirent cet exemple, ce qui encouragea les Espagnols à pousser leurs conquêtes dans le Royaume.

Antoine réprésenta alors au Peuple & aux Députés des Etats, qu'il ne s'agissoit plus de délibérer, mais qu'il falloit agir, lever des Troupes, & repousser la force par la force. Il s'offrit de commander & de s'opposer à Philippe, à condition qu'on lui donnât le titre de Défenseur du Royaume. Le Peuple s'étant assemblé tumultuairement dans Santarem le déclara Défenseur du Royaume, & quelques jours après il fut proclamé Roi, avec toutes les cérémonies, toutes les formes, & tous les actes accoutumés.

Tandis que toutes ces choses se passoient à Santarem, l'Armeé de Philippe répandoit la terreur & l'épouvante sur la frontière. Serpa, Moura, Campo-major, Arronchès, Portalègre, & plusieurs autres Places s'étoient déja soumises aux Espagnols. Le Duc d'Albe se préparoit même à marcher droit à Sétubal où étoient les Gouverneurs.

Antoine de son côté quitta Santarem, & prit la route de Lisbonne, où il arriva peu accompagné. Il se logea dans le Palais des Rois, s'empara de l'Arcénal, & se fit proclamer Roi à l'Hôtel de ville, avec les mêmes cérémonies qu'on avoit observées à Santarem. Après qu'il eut juré d'observer inviolablement les Loix du Royaume, & de maintenir les Privilèges de l'Etat, il écrivit à tous les Magistrats des Villes de Portugal, & fit offrir au Duc de Bragance des avantages cansidérables, pour l'engager à s'accommoder avec lui. Il fit faire les mêmes offres au Marquis de Villaréal. Les Députés des Etats joignirent leurs prières aux siennes, ils s'employèrent sur-tout auprès du Duc de Bragance; mais ce Prince rejetta fièrement toute proposition d'accommodement avec Antoine. Le Marquis de Villaréal en fit de même, & les autres Grands suivirent l'exemple du Marquis: ainsi Antoine ne vit dans son parti que le Peuple & quelques Seigneurs, que la haine particulière, qu'ils portoient aux Castillans ou au Duc de Bragance,

 ou

1580. ou aux cinq Gouverneurs, attachoit plus à ses intérêts, que l'affection qu'ils avoient pour lui.

Plusieurs postes avantageux, qui étoient dans le voisinage de Lisbonne, se soumirent & reconnurent Antoine pour leur Roi légitime. Tout sembloit prospérer à ce Prince. Toute la côte depuis Lisbonne jusqu'à la Ville de Porto dans la Province d'entre Douro & Minho, envoya faire ses soumissions. La seule Ville de Porto refusa constamment de le reconnoître pour son Souverain.

Quant au Duc de Bragance, il se trouvoit dans de cruels embaras, & ne pouvoit se déterminer à prendre un parti. Ce Duc étoit dévot, superstitieux, opiniâtre, incapable d'une ferme résolution, & toujours occupé de quelque projet nouveau, qu'il n'éxécutoit jamais. La Noblesse avoit conçu pour lui une aversion invincible, à cause de la fierté avec laquelle il la traitoit. Ce Duc se détermina enfin à envoyer au Roi Catholique un de ses Gentilhommes, pour lui répréſenter, qu'il ne demandoit pas mieux que de s'accorder avec Sa Majesté, qu'il étoit prêt à lui ceder les droits de sa femme, pourvu qu'il voulût lui faire des conditions honorables & raisonnables. Philippe lui ayant répondu, qu'il ne demandoit pas mieux que d'écouter ses propositions, le Duc de Bragance envoya auprès du Roi Catholique quelques Gentilshommes de sa suite, avec les instructions suffisantes pour conclure un accommodement avec ce Prince.

D'abord le Duc demandoit qu'on le maintînt dans tous les privilèges accordés à sa Maison par les Rois de Portugal ses Ancêtres, & qu'à ses privilèges on en ajoutât de nouveaux, qu'il indiquoit. Philippe trouva les demandes du Duc exorbitantes, & pour n'être pas obligé de lui répondre & de s'engager, il dit qu'il ne pouvoit rien conclure, que le Duc ne l'eût auparavant reconnu pour Roi légitime de Portugal. Cette réponse rompit toute négociation, & fit évanouir toutes les espérances qu'avoit conçues le Duc de Bragance de voir aggrandir sa Maison.

Philippe craignant que ces délais ne donnassent le tems aux Portugais de s'opposer à son Armée, envoya ses ordres au Duc d'Albe pour qu'il fit avancer ses Troupes. Le 27 de Juin le Duc passa le ruisseau de Caja, qui sépare les deux Royaumes, & en trois jours de marche il arriva devant Estrémos (*). Au seul bruit de son arrivée, toutes les petites Places voisines envoyèrent leurs Magistrats, pour faire leurs actes de soumission. Le Duc ne tarda pas à se rendre maitre d'Estrémos, dont les Magistrats prêtèrent serment de fidélité au Roi Catholique. Après avoir soumis Evora & Montémajor, il continua sa marche, & alla se présenter devant Sétubal, dont les habitans prirent le parti de se rendre.

Le Général Espagnol se disposa ensuite à marcher droit à Lisbonne. Dès qu'il eut passé le Tage, & pris quelques Forts, il alla attaquer l'Armée d'Antoine, qui étoit campée derrière le ruisseau d'Alcantara. Antoine, qui s'étoit

(*) On trouvera ci-dessous la description & le Plan de cette Ville.

s'étoit mis à la tête de ses Troupes, fit des prodiges de valeur. Il donna & reçut plusieurs coups: il fut dangereusement blessé à la tête, & se défendit jusqu'au moment qu'il se vit abandonné de presque tous ses Soldats. Alors il songea à se mettre à couvert. Il prit le chemin de Lisbonne, & en entrant dans le Fauxbourg, il reçut encore une blessure d'un Cavalier. Il traversa toute la Ville, suivi des débris de son Armée: la plus grande partie jetta les armes, & se refugia dans les Eglises, pour échaper à la cruauté & à la fureur du Vainqueur. Antoine ne s'arrêta qu'à Saçaven, pour faire panser ses blessures, & de Saçaven il se rendit à Conimbre. Là il ramassa quelques Troupes, avec lesquelles il alla assièger Aveiro, qui se rendit. 1580.

Le Duc d'Albe, qui s'étoit rendu maitre de Lisbonne, envoya un Détachement à la poursuite d'Antoine, pour le combattre. Ce Détachement s'étant d'abord emparé de Conimbre, Antoine quitta Aveiro, dans le dessein de gagner un Port de Mer, de s'y embarquer & de quitter le Royaume: mais sur ces entrefaites ayant reçu avis que les habitans de Porto n'attendoient que sa présence pour lui remettre les clefs de leur Ville, il marcha de ce côté là avec quelques Troupes. A son arrivée dans cette Ville, il fit piller les maisons de quelques partisans de la Cour de Castille, força les habitans de lui prêter cent mille écus, & se livra à des excès de fureur, qui le firent regarder comme un Tyran. Les Espagnols ne le laissèrent pas longtems tranquille dans cette Place. Ils le poursuivirent si vivement, qu'ils le forcèrent de quitter brusquement Porto, & de se sauver à Viana.

Antoine étoit déja sur le point de s'embarquer pour la France, lorsque le Détachement Espagnol se présenta aux portes de Viana. Les habitans, quoique résolus de se défendre, les lui ouvrirent, de crainte qu'on ne livrât la Ville au pillage, s'ils attendoient qu'on les forçât. Le Prieur, qui étoit dans son Vaisseau, attendoit un vent favorable pour mettre à la voile. Voyant que la Mer grossissoit de plus en plus, & que ses ennemis venoient pour le prendre, il se déguisa en matelot avec le Comte Vimioso, & l'Evêque de la Guarde, & s'étant jetté dans un esquif, il alla, malgré le mauvais tems quil faisoit, débarquer de l'autre côté de la rivière. Les Espagnols le suivirent; mais Antoine s'étoit déja sauvé, n'emportant des richesses qu'il avoit enlevées, que les pierreries qu'il avoit fait coudre dans son habit. Comme il débarquoit de l'autre côté de la rivière, un autre Détachement Espagnol arrivoit du même côté en même tems. On lui demanda de ses nouvelles, & de celles des Seigneurs de son parti? il répondit que tous s'étoient embarqués, & qu'on croyoit que tous avoient péri dans la Mer, leur Vaisseau ayant été fracassé: ils le crurent, & passèrent outre; ainsi Antoine évita par-là de tomber entre les mains de ses ennemis.

Ce fut dans ce tems-là que mourut la Reine d'Espagne d'une fièvre maligne qui l'emporta le 26 d'Octobre. Philippe fut fort sensible à la perte qu'il fit de cette Princesse, qu'il aimoit tendrement à cause de ses belles qualités. Elle lui avoit donné cinq enfans, Don Ferdinand, Don Carlos, Don Diègue, Don Philippe, & la Princesse Marie qui mourut jeune.

1581. Le Roi d'Espagne devint maitre de toute le Portugal par la fuite d'Antoine, qu'il fit déclarer rébelle à son Prince & perturbateur du repos public. Les Places d'Afrique se rendirent, & l'Isle de Madère reconnut sa puissance. Il ordonna de faire toutes les provisions nécessaires pour l'armement d'une Flotte, qu'il vouloit envoyer pour réduire les Tercères. De sept une seule vouloit le reconnoître, c'étoit celle de St. Michel; les autres persuadées qu'Antoine avoit une Armée sur pied, refusérent constamment de recevoir les ordres du Roi d'Espagne. Le Comte de Vimioso les entretenoit dans ces sentimens par ses Lettres; & les Moines, qui haïssoient les Espagnols, le secondoient par leurs discours.

Comme les Etats devoient s'assembler à Tomar, Philippe partit pour s'y rendre; mais, avant d'en faire l'ouverture, il eut soin de se faire proclamer Roi, & reconnoître le Prince Don Diègue son fils pour son successeur. Après cette cérémonie, les Etats assemblés s'ouvrirent le 17 d'Avril. L'amnistie fut publiée, & les Portugais virent avec douleur qu'elle n'étoit point générale, & qu'elle renfermoit beaucoup de clauses artificieuses: ils s'en plaignirent; mais Philippe leur répondit qu'il ne pardonneroit pas au Prieur, au Comte de Vimioso, à l'Evêque de la Guarde, & à quelques autres, qui montoient à cinquante-deux personnes.

Lorsque les Etats de Tomar se furent séparés, Philippe se rendit à Lisbonne, où les Magistrats le reçurent en corps. Il y étoit à peine arrivé, qu'on apprit que les habitans des Tercères s'opiniâtroient dans leur révolte, & appelloient les étrangers à leur secours. Philippe, pour ne leur pas laisser le tems de grossir leur parti, donna le commandement de quelques Vaisseaux à Figuéroa avec ordre d'aller joindre Baldès, qui croisoit aux environs des Tercères, en attendant les Vaisseaux qui devoient arriver des Indes. Quelquefois ses Soldats descendoient à terre pour aller chercher du raisin dans les vignes, & ils s'entretenoient avec les habitans de l'Isle sans se faire du mal.

Baldès s'imagina qu'il pourroit aussi descendre & se joindre à quelques partisans, que le Roi avoit dans l'Isle, pour la soumettre à son obéïssance. Pour cet effet il fit entrer dans des Chaloupes la plus grande partie de ses Soldats, & les envoya descendre dans l'endroit accoutumé, qui étoit entre Angra & la Praia. Ils s'emparèrent d'abord d'un petit retranchement, où les Espagnols avoient trois ou quatre pièces de canon de fer. Ils commençoient déja à s'y retrancher, lorsque les habitans d'Angra coururent aux armes, sortirent au nombre de deux mille, les attaquèrent & les taillèrent en pièces; ceux qui échapèrent à leur fureur, se noyèrent presque tous, parce que la Mer grossissoit considérablement. Les habitans d'Angra rentrèrent en triomphe dans leur Ville, laissant quatre cens Espagnols sur la place.

Figuéroa apprit cette nouvelle à son arrivée aux Tercères. Il fit tout le tour de l'Isle, qu'il touva presque par-tout environnée de rochers, avec de bons retranchemens dans tous les endroits où l'on pouvoit descendre. Figuéroa étoit trop prudent pour rien hazarder. Il se contenta de sommer les

habi-

habitans à reconnoître le Roi Catholique, bien résolu de s'en retourner en Portugal, s'ils persistoient dans leur révolte. Les habitans lui répondirent qu'ils verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre leur liberté, & qu'il pouvoit s'en retourner s'il ne vouloit s'exposer à subir la même infortune que Baldès. Après cette réponse, Figuéroa gagna le large & reprit la route de Portugal, ramenant avec lui Baldès. 1581.

Après la retraite de Figuéroa, les habitans de l'Isle tinrent conseil, & résolurent d'envoyer à Antoine quelques Députés, pour le prier de venir promptement à leur secours. Antoine, qui s'étoit retiré en France, reçut parfaitemement bien ces Députés, & les renvoya en les chargeant de quelques pièces de canon, de plusieurs mousquets, & d'une bonne provision de poudre & d'autres munitions nécessaires pour soutenir une longue guerre. Il leur ordonna en même tems de confisquer & d'envoyer en France tous les effets que le Roi Catholique avoit dans l'Isle, ce qu'ils éxécutèrent fidèlement à leur retour. Antoine, qu'on avoit favorablement reçu à la Cour de France, sollicitoit, & pressoit sans cesse la Reine mère Cathérine de Medicis, pour qu'elle portât le Roi son fils à le secourir.

Le Prince François Hercules de Valois, Duc d'Alençon & d'Anjou, qui saisissoit avec ardeur toutes les occasions de nuire à Philippe, ne faisoit pas de moindres efforts pour donner au Prieur la satisfaction qu'il demandoit. Ce Prince ne cherchoit que la guerre, dens la vue de s'emparer de quelque Etat, où il pût s'établir souverainement. Pour cet effet il fit une ligue avec le Prince d'Orange, qui lui fit offrir la Souveraineté des Païs-Bas à certaines conditions.

Le Duc arriva à Anvers le 19 de Février 1582. Il y fut reçu avec beaucoup de magnificence. Toute la Noblesse des Provinces-Unies s'étoit rendue en cette Ville pour faire cortège au nouveau Souverain, & pour rendre sa réception plus brillante & plus pompeuse. On avoit élevé dans la Place un théâtre richement paré, sur lequel il monta pour y faire les sermens ordinaires. Les jours suivans furent employés en festins & en réjouissances, qui furent continuées jusqu'au 18 de Mars, qui se trouva justement l'anniversaire de la naissance du Duc d'Alençon. Le Prince devoit, après plusieurs divertissemens, donner le soir un repas magnifique. Mais une si belle fête fut troublée par un accident funeste, qui pensa causer la mort du Duc d'Alençon & celle du Prince d'Orange. 1582.

Un Marchand d'Anvers nommé Gaspard d'Anatro, qui s'étoit ruiné au commerce, espéra rétablir ses affaires en gagnant le prix, proposé par le Roi d'Espagne, à celui qui tueroit le Prince d'Orange. Comme il ne se sentoit pas assez de résolution pour éxécuter une entréprise si hazardeuse, il s'addressa à un jeune Basque nommé Jean de Xaurégui, qu'un zèle outré pour la Religion Catholique, & une haine furieuse contre les Protestans, rendoient capable d'une telle action. Xaurégui choisit, pour éxécuter son dessein, le jour même qu'on célébroit la naissance du Duc d'Alençon. Le Prince d'Orange donnoit ce jour-là à diner aux principaux Seigneurs

 Fla-

1582. Flamans & étrangers, qui se trouvoient à la Cour du Duc d'Alençon.

Xaurégui se mêla parmi les Domestiques de ces Seigneurs, & après le repas il s'approcha du Prince d'Orange, comme pour lui présenter une Requête. Tandis que le Prince lisoit ce papier, Xaurégui lui tira à bout portant un coup de pistolet de poche chargé de deux balles, qui n'ayant fait qu'un même trou, lui percèrent seulement les deux joues, & lui cassèrent quelques dents; mais en même tems le pistolet créva, & Xaurégui eut le pouce emporté, ce qui l'empêcha de se servir assez promptement d'un poignard qu'il prit aussitôt pour achever de tuer le Prince. Au bruit du coup de pistolet on accourut, & en un moment Xaurégui fut percé de mille coups. Il étoit déja mort, lorsque le Prince d'Orange revenu à lui, ordonna qu'on ne le tuât pas.

On crut d'abord que le Duc d'Alençon étoit l'auteur de cet assassinat. Aussitôt on court aux armes, & on arrête tous les Francois. Le Duc faisoit alors travailler tranquillement à des feux d'artifice dans l'Abbaye de Saint Michel, & il fut bien étonné de se voir investi tout-à-coup par une populace armée, qui le menaçoit des dernières violences. Le Prince d'Orange averti de ce qui se passoit, écrivit de sa propre main un billet, où il marquoit qu'il étoit très sûr que les François n'avoient eu aucune part au crime de Xaurégui, & qu'on avoit appris par les papiers qui s'étoient trouvés chez lui, que le coup venoit des Espagnols. Il donna ce billet à Saint Aldégonde, qui alla le lire publiquement dans les rues, montrant au Peuple la signature du Prince d'Orange, & le tumulte fut appaisé.

Il ne fut pas difficile au Duc d'Alençon de s'appercevoir de la défiance qu'on avoit de lui, & il prit dès-lors la résolution de se rendre maitre d'un Peuple, qui ne s'étoit soumis à lui qu'en apparence; mais avant que d'établir son autorité au dedans, il falloit se défendre contre les ennemis du dehors. Le Prince de Parme, après avoir pris Lens & quelques autres Places, venoit d'assièger Oudenarde. Pour secourir cette Place, le Duc d'Alençon & le Prince d'Orange rassemblèrent leurs Troupes auprès de Gand. Malgré toute la diligence qu'ils firent, le siège fut poussé avec tant de vigueur, que la Place se rendit sans qu'on pût la secourir.

Les Provinces-Unies furent d'autant plus allarmées des progrès du Prince de Parme, qu'il venoit de recevoir un renfort considérale de Troupes Espagnoles, Italiennes, & Allemandes. Les Etats s'étoient flattés que les Troupes du Duc d'Alençon seroient seules capables de balancer les succès des Troupes Espagnoles; mais la France épuisée par des Guerres civiles, n'étoit guère en état d'en fournir, & malgré les promesses du Roi de France, & de Cathérine de Médicis sa mère, les secours qu'on attendoit de France ne paroissoient point, ce qui excitoit les murmures des Peuples contre le Duc d'Alençon. Ces Troupes arrivèrent enfin, mais comme l'autonne étoit déja fort avancée, on fut obligé de les distribuer en quartiers d'hiver. Elles étoient conduites par le Duc de Montpensier, Prince du Sang, & Beau-père du Prince d'Orange.

Com-

Comme les Etats & le Prince d'Orange ne laissoient au Duc d'Alençon qu'un vain titre, les Officiers François accoutumés à voir leurs Souverains servis avec une obéissance sans bornes, résolurent d'établir solidement son autorité, de tirer la Religion Catholique de l'oppression, & de venger l'honneur de la Nation outragée, à l'occasion de la blessure du Prince d'Orange. On envoya des ordres secrets à tous les Commandans des Garnisons Françoises, qui étoient à Dunkerque, à Bergues-Saint-Winox, à Nieuport, à Dix-mude, à Ostende, à Bruges, à Dendermonde, à Alost & à Vilvorde, de s'emparer de ces Places par force ou par surprise, & le Duc d'Alençon se chargea lui-même de la réduction d'Anvers. 1582.

On avoit marqué le 16 de Janvier 1583 pour le jour de l'éxécution, qui devoit se faire en même tems dans toutes les Villes. Le Duc d'Alençon ne fut pas heureux dans son entréprise. Il fut obligé de se retirer après avoir perdu près de quinze cens hommes; mais il apprit bientôt que ses Troupes s'étoient emparés de Dunkerque, de Bergues-Saint-Winox, de Dix-mude & de Vilvorde. L'entréprise manqua à Nieuport, à Ostende, à Bruges & & à Alost. Le Duc, qui n'avoit que trop découvert son ambition, & le peu de fond qu'il y avoit à faire sur ses promesses, écrivit aux Etats pour justifier sa conduite, qu'il tâcha de colorer par quelques spécieux prétextes. Il se retira à Dunkerque, & se trouva dans un extrême embaras, se voyant sur le point de perdre sans retour un établissement aussi considérable que la Souveraineté des Provinces-Unies. 1583.

La Reine d'Angleterre entréprit de diriger le Duc d'Alençon dans une affaire si délicate, & le Roi de France offrit sa médiation aux Etats pour les racommoder avec son frère. Les Etats se trouvoient eux-mêmes fort embarassés. Ils apprirent que le Prince de Parme sollicitoit vivement le Duc d'Alençon de lui remettre les Places dont il étoit maitre, & ils consultèrent le Prince d'Orange sur ce qu'il y avoit à faire. Le Prince, après avoir balancé tous les inconvéniens de chaque parti, fit entendre que le meilleur étoit de se racommoder avec le Duc d'Alençon. Les Etats suivirent le conseil du Prince d'Orange. On fit un nouveau Traité avec le Duc d'Alençon, on résolut de payer ses Troupes, & on relâcha quelques Officiers François qui avoient été faits prisonniers dans le tumulte d'Anvers.

Pendant ces divisions, le Prince de Parme avoit fait le siège d'Endone, & s'en étoit rendu maitre. Le Maréchal de Biron s'étant alors mis en campagne, pour arrêter les progrès des Espagnols, alla se retrancher près de Rosendal. Le Prince de Parme entréprit de le forcer dans ses Lignes, & l'obligea de se retirer après avoir perdu quinze cens hommes.

Ce fut au commencement de cette année que le fameux Duc d'Albe mourut à Lisbonne, âgé de soixante & quatorze ans. Pendant le cours de sa maladie, Philippe lui témoigna une amitié vive & sincère, & quelques momens

1583. mens avant qu'il mourût, il alla lui-même le visiter. Le Duc d'Albe est regardé en Espagne comme un des plus grands hommes qu'elle ait jamais produit, & on prétend que la science de la guerre y fut ensevelie avec lui. Sa taille étoit haute, son visage sec & maigre, mais grave & noble; il avoit le cœur élevé, l'ame grande, l'esprit vif & pénétrant, & le jugement sain & solide. Il n'étoit ni avare, ni libéral; magnifique cependant dans l'intérieur de sa maison. Courtisan habile, il savoit cacher ses disgraces, & personne ne conduisoit avec plus d'art une intrigue, soit qu'il voulût faire réussir quelque dessein, soit qu'il projettât de découvrir ou de faire échouer ceux de ses ennemis. Il étoit fier & superbe. L'ambition le dévoroit, & les postes les plus éminens lui paroissoient toujours au-dessous de lui. Il étoit naturellement brave & intrépide, froid à la vue du péril, & vif dans l'action. Il s'exposoit volontiers aux plus grands dangers lorsque la nécessité le demandoit, mais il ne vouloit rien hazarder mal-à-propos. Prodigue de sa vie, il ménageoit celle de ses Soldats, & il regardoit une victoire qui lui coutoit trop de sang, comme un malheur plutôt que comme une fortune. Il avoit fait la guerre en Italie, en France, en Hongrie, en Allemagne, en Afrique & dans les Païs-Bas. Jamais Capitaine ne fut plus rigide observateur de la discipline militaire; il étoit inéxorable pour ceux qui y manquoient, & son exactitude alloit quelquefois jusqu'à la cruauté. Il étoit lent dans ses projets, & souvent il perdoit par ses lenteurs en un jour, ce qu'il avoit gagné en plusieurs mois par son industrie & par sa constance dans la mauvaise fortune. Supérieur à tous les évènemens, on n'appercevoit jamais aucune altération sur son visage: les bons comme les mauvais succès le trouvoient également inaccessible à la joie & à la tristesse; il déconcertoit les personnes les plus graves par son phlegme; il étoit court, précis & sentencieux dans ses discours. Il vit les approches de la mort avec un œil sec & indifférent, & il rendit le dernier soupir entre les bras du fameux Grénade, illustre par ses prédications & par ses écrits.

Nous venons de voir que les Etats s'étoient engagés à payer les Troupes du Duc d'Alençon; mais les François étoient devenus si odieux à la Nation depuis l'entréprise d'Anvers, que la plupart des Provinces ne fournissoient l'argent qu'à regrèt, & bientôt elles cessèrent entièrement d'en donner. Le Duc d'Alençon se lassa bientôt de gouverner des Peuples incapables de revenir, quand ils étoient une fois prévenus; ainsi il résolut de retourner en France, & laissa Chamois pour commander la Garnison de Dunkerque. Le Prince de Parme assiègea cette Place, qui fut obligée de se rendre. Delà il alla à Nieuport, dont il se rendit aussi maitre. Quelques autres Places eurent le même sort. Presque en même tems le Maréchal de Biron se retira en France avec la plus grande partie des Troupes Françoises, & laissa les Etats à la merci du Prince de Parme, & sans Troupes capables d'arrêter les progrès que faisoient les Espagnols.

Les Députés de la Flandre Flamande prirent alors le parti de se tourner du côté de l'Espagne, & de se détacher des Provinces-Unies. Cette Province

ce avoit choisi pour son Gouverneur le Prince de Chimay, fils du Duc d'Arschot, contre l'avis des Etats & du Prince d'Orange. Ce Prince remit entre les mains des Espagnols, Ypres, & Bruges, & quelques autres Places importantes. Bientôt toute la Flandre Flamande se vit réunie aux Provinces Wallonnes, & la domination Espagnole commença à s'étendre de plus en plus dans les Provinces. 1583.

Les Etats se voyant alors sans ressource, prirent la résolution de se réconcilier sincèrement avec la France & le Duc d'Alençon, auquel ils envoyèrent une Ambassade solemnelle, pour le conjurer de venir reprendre la Souveraineté & la défense des Provinces qu'il avoit abandonnées. Ils partirent au mois de Mai 1584, & trouvèrent le Duc expirant à Château Thierry d'une maladie violente, qui lui faisoit jetter le sang par tous les conduits. 1584.

Un mois après la mort du Duc d'Alençon, les Etats perdirent le Prince d'Orange par un accident funeste, dont voici les principales circonstances. La tête de ce Prince avoit été mise à prix par Philippe II, & comme il étoit d'ailleurs le principal appui de la Religion Protestante dans les Païs-Bas, un Franc-Comtois nommé Balthazar Gérard, séduit par les artifices de quelques Moines, & croyant rendre un grand service à la Religion Catholique, se rendit à Delft au mois de Mai, dans la résolution de tuer le Prince d'Orange. Pour avoir accès auprès de la personne du Prince, Gérard prit le nom de François Guion, & dit qu'il étoit fils d'un nommé Pierrre Guion, qui avoit été brulé vif à cause de son attachement à la Religion Protestante. Ce jeune homme alloit assidûment à l'Eglise, & quand il crut sa réputation bien établie parmi les Ministres Protestans, il fit dire au Prince d'Orange qu'il avoit des Blancs-signés du Comte de Mansfeld, Gouverneur de la Province de Luxembourg, dont on pourroit se servir utilement pour former quelque entréprise sur les Places de ce Duché.

Le Prince d'Orange ne fit d'abord aucun cas de ces Blancs-signés; mais ensuite voulant envoyer quelqu'un en France, porter des Lettres au Maréchal de Biron, il crut que les Blancs-signés pourroient servir; il chargea Gérard d'en faire usage, & le fit partir pour la France avec les Lettres qu'il écrivoit au Maréchal de Biron. Gérard vint rapporter au Prince d'Orange la nouvelle de la mort du Duc d'Alençon. Le Prince étoit alors dans son lit, il fit approcher Gérard, & l'interrogea sur ce qu'il avoit ouï dire des particularités de cette mort. Dès ce moment Gérard auroit éxécuté son dessein s'il avoit eu des armes, mais comme il ne s'attendoit pas à parler au Prince, il n'avoit pas eu soin de s'en pourvoir. Le Prince d'Orange, content de son raport, lui fit donner quelque argent, que ce scélérat employa à acheter des pistolets, des balles & de la poudre.

Le 10 de Juillet Gérard reçut ordre de venir trouver le Prince d'Orange à l'issue de son dîner, ce Prince ayant dessein de le faire partir pour un autre voyage. Gérard crut l'occasion favorable pour faire son coup. Il se munit de deux pistolets, chargés chacun de trois balles, & fit tenir un che-

1584. val prêt hors de la ville, sur le bord du fossé qu'il prétendoit traverser à la nage; &, comme il ne savoit pas nager, il prit deux vessies avec un chalumeau pour les enfler, afin de pouvoir se soutenir plus aisément sur l'eau. Lorsqu'il eut pris toutes ces précautions, il vint trouver le Prince qui sortoit de la salle où il avoit dîné, & lui présenta son passeport à signer. On alla chercher une plume & de l'ancre, & Gérard saisit ce moment où le Prince se trouva seul, pour lui tirer dans l'estomac un coup de pistolet. L'assassin eut le tems de se sauver, & d'arriver jusqu'aux remparts de la ville, où il fut pris & mené en prison. Il fut d'abord tenaillé à tous ses membres avec des fers rouges, & ensuite il fut coupé vif en morceaux.

Le Prince d'Orange n'avoit que 51 ans lorsqu'il reçut le coup funeste qui lui ôta la vie. Il avoit sçu par son humeur douce & populaire s'insinuer dans l'estime des Grands, & dans l'amitié des petits. Il aimoit le Bien public, jusqu'à négliger ses intérêts particuliers les plus pressans. Les Etats lui firent faire des obsèques magnifiques. Tous les Députés y assistèrent, & s'assemblèrent ensuite pour donner une forme stable au Gouvernement, & pour chercher les moyens de se soutenir contre l'Espagne. On accorda au Comte Maurice, fils du Prince d'Orange, les Charges & les Gouvernemens qu'avoit eus son père, & ce jeune Prince ne tarda pas à donner des preuves de la supériorité de son génie pour la guerre & pour les affaires.

Comme les Etats avoient alors besoin de l'appui d'une Puissance, qui pût les aider contre les entréprises des Espagnols, on nomma des Députés pour aller en France, demander au Roi Henri III sa protection contre l'Espagne. Ce Prince, que la molesse rendoit ennemi des affaires, répondit aux Députés, que ses forces étoient à peine suffisantes pour réduire les Ennemis qu'il avoit dans son Royaume, & qu'il ne pouvoit sagement partager ses forces, qui avoient besoin d'être réunies; qu'il espéroit cependant venir à bout d'appaiser incessamment les troubles de son Royaume, & qu'alors il songeroit à donner du secours aux Provinces. Les Etats voyant qu'il n'y avoit rien à attendre du côté de la France, eurent recours à Elizabeth Reine d'Angléterre, qui leur fournit des Troupes commandées par le Comte de Leicester, auquel on donna le titre de Gouverneur. Le Prince de Parme profitant de l'embaras où se trouvoient les Etats, s'empara de Gand, d'Anvers, & de quelques autres Places.

1585, & suiv. Ce fut dans ce tems-là que Philippe, qui s'étoit enfin rendu maitre des Isles Tercères, assembla les Etats de Castille à Madrid, afin d'y faire reconnoitre pour héritier de tous ses Royaumes l'Infant Don Philippe, son fils, car Don Diègue son fils aîné étoit mort en 1582. Ensuite il travailla au mariage d'Isabelle sa fille avec l'Empereur Rodolphe, & à celui de Cathérine sa fille Cadette avec Charles Emmanuel Duc de Savoye, qui passa en Espagne, où il se maria deux jours après son arrivée.

Les troubles continuoient toujours dans les Païs-Bas, & donnèrent enfin lieu

lieu à une guerre ouverte entre Philippe & la Reine Elizabeth. Cette Princesse donna toutes sortes de secours aux Païs-Bas; & avec ses Armateurs elle fit beaucoup de mal aux Vaisseaux des Espagnols, qui venoient des Indes Occidentales. Le fameux François Drack pilla leurs navires sur la côte de la Mer du Sud en Amérique, où il fit un très grand butin. D'un autre côté Philippe, appuiant les rébelles d'Irlande, donna bien de l'occupation à Elizabeth; outre qu'il avoit entrépris de ruiner entièrement l'Angléterre. Dans ce dessein, pendant plusieurs années il roula dans son esprit tous les expédiens imaginables pour équipper une Flotte, qu'on appella l'Invincible. Il est certain que jusqu'alors on n'en avoit point vu de semblable. Elle étoit composée de cent cinquante voiles, & portoit seize cens pièces de canon de fonte, & mille cinquante de fer. Elle étoit montée de huit mille Matelots & de vingt mille Soldats, sans parler de la Noblesse & des Volontaires. L'entrétien de l'équipage coutoit chaque jour trente mille ducats, & douze millions de ducats en tout. Le Pape excommunia la Reine Elizabeth, & donna son Royaume à Philippe. 1585. & suiv.

Cette Flotte Invincible partit de Lisbonne sous les ordres du Duc de Médina Sidonia, qui se rendit d'abord au Port de la Corogne en Galice, d'où il fit voile vers l'Angléterre le 20 de Juillet 1588. Le vent étoit favorable, & sur la fin du mois, la Flotte arriva à la vue d'Angléterre. Le Duc ayant assemblé un Conseil, il fut résolu d'aller tenter le débarquement à Plimouth, persuadé qu'on étoit que les Anglois auroient porté leurs forces d'un autre côté; mais on changea de sentiment, & on eut lieu de s'en répentir. 1588.

On ne tarda pas à rencontrer la Flotte Angloise, qui étoit composée de cent Vaisseaux de guerre, inférieurs par leur grandeur aux Vaisseaux Espagnols, mais plus agiles & plus propres aux manœuvres de mer que ceux des Ennemis, qu'on pouvoit à peine faire remuer. Les Espagnols ne cherchoient qu'à combattre, & les Anglois qu'à les tenir en respect sans risquer la perte d'une bataille, qui les eût peut-être perdus sans ressource. D'abord que les Espagnols apperçurent les Anglois, ils se rangèrent en ordre de bataille. L'Armée Espagnole occupoit un espace immense, mais comme ils s'étoient rangés en croissant, ils pouvoient tous se voir. Les Anglois se tenoient éloignés, résolus de profiter de tous les avantages que la fortune pourroit leur offrir.

Une horrible tempête, accompagnée d'éclairs & de Tonnère, s'éleva sur ces entrefaites, & jetta par-tout l'épouvante & la consternation. Les vents souffloient avec une impétuosité si terrible, que les Matelots se trouvoient hors d'état de faire aucune manœuvre utile. Bientôt toute la Flotte Espagnole se trouva dispersée ou jettée sur différentes Côtes voisines, ou abimée sous les eaux. Plusieurs Vaisseaux échouèrent sur la Côte d'Irlande, & ceux qui échapèrent au naufrage, ou à la poursuite des Anglois, eurent à souffrir toutes les incommodités d'une longue navigation. Le Duc de Médina Sidonia, après avoir essuié divers dangers, gagna enfin un Port, d'où il dépêcha Don Antoine Mendez pour aller porter à Philippe la nouvelle de son infortune.

1588. Mendez, arrivé à la Cour, fut introduit dans le Cabinet du Roi, où ce Prince étoit à écrire une Lettre. Philippe, en le voyant entrer, ôta ses Lunettes pour l'écouter. Mendez lui fit succintement le récit du malheur qui étoit arrivé à la Flotte: *Je l'avois envoyée*, répondit froidement le Roi, *pour combattre les Anglois, & non pour combattre les Vents & la Mer*; &, reprenant ses Lunettes, il continua d'écrire sa Lettre avec la même tranquilité que si Mendez lui eût annoncé quelque heureux succès.

1589. La Reine d'Angleterre conserva toujours un vif ressentiment contre Philippe, aux intrigues duquel elle attribuoit toutes les affaires qu'elle avoit sur les bras. Pour s'en venger, elle arma une puissante Flotte, afin de rétablir Antoine sur le Trône de Portugal. Antoine étoit en Angleterre depuis quelque tems. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader Elizabeth de hâter cet armement.

Philippe voyant l'orage qui commençoit à se former contre lui, prit les mesures nécessaires pour rendre inutiles les efforts de ses Ennemis. Il envoya en Portugal le Comte de Fuentes avec dix mille hommes, sans la Cavalerie, dont il donna le commandement à Don Alfonse de Vargas. La Flotte Angloise arriva vis-à-vis la Corogne. Elle étoit composée de six grands Vaisseaux, de vingt de moindre grandeur, & de cent quarante de charge. Les Troupes, qui étoient sur cette Flotte, montoient à trente mille hommes. Elles débarquèrent en partie, & allèrent attaquer la Corogne sous les ordres d'Edouard Nervais, qui partageoit le commandement de cette Armée avec Drack. Les Espagnols soutinrent l'attaque avec vigueur, & obligèrent les Anglois de regagner leurs Vaisseaux. Ceux-ci, après avoir fait une perte considérable, furent attaqués à leur tour par les Espagnols, qui leur tuèrent encore beaucoup de monde & les obligèrent de gagner le large.

La Flotte Angloise ne s'étoit retirée que pour aller tenter quelque autre entréprise. Au bout de quelques jours on la vit reparoître au Cap de Péniche. Les Troupes y débarquèrent & s'emparèrent du Château, qui n'est qu'à treize lieues de Lisbonne. Nervais prit la route de cette Ville, pillant, brulant & ravageant tout ce qu'il rencontra sur son passage. Antoine avoit fait entendre à la Reine Elizabeth que les habitans de Lisbonne prendroient les armes, pour favoriser l'entréprise. Nervais arriva au voisinage de cette Ville, mais personne ne remua. Il prit alors la route de Cascaës, où il arriva en continuant ses ravages.

La crainte d'être exposé à de nouveaux troubles empêcha les Portugais de se déclarer contre Philippe; car d'ailleurs ils haissoient les Espagnols, & ne supportoient le joug, qu'on venoit de leur imposer, qu'avec impatience. Delà vint qu'ils saisirent avec avidité tous les faux bruits qui se repandirent en 1588 & 1589. On publia hautement que Sébastien vivoit, qu'il avoit échapé aux fers des Infidèles, qu'il s'étoit rendu en Algarve, que Henri son oncle en avoit été informé de sa part par un nommé Manuel Antonès, mais que cet ambitieux Cardinal, pour se conserver le Trône où on

venoit

venoit de le placer, avoit étouffé cette nouvelle dès sa naissance, en imposant silence à Antonès. Cependant celui-ci en avoit trop dit, pour que les Portugais gardassent le secret. Chacun commença à faire une histoire à sa fantaisie, & on vit bientôt paroître un imposteur, qui se donnoit le nom de Sébastien, & se disoit Roi de Portugal. 1589.

Ce prétendu Roi après avoir erré, disoit-on, & couru le monde, arriva enfin à Venise, où on accourut de toutes parts pour le voir. Le Sénat le fit arrêter, & jetter dans un cachot. A la réquisition de l'Ambassadeur d'Espagne, on nomma des Commissaires pour l'examiner. L'imposteur répondit à tout avec une présence d'esprit admirable, & fit voir qu'il étoit parfaitement instruit des affaires les plus secretes qui regardoient le Portugal. On examina son corps, & on y trouva les mêmes signes qu'avoit Sébastien. Les Vénitiens conclurent qu'il falloit lui rendre la liberté. On l'embarqua dans une Gondole, déguisé en Jacobin. Il se rendit d'abord à Padoue, & de Padoue il passa à Florence, où le Grand Duc le fit arrêter. Philippe le fit demander inutilement au Grand Duc, qui l'envoya à Orbitello, d'où les Espagnols l'enlevèrent, & le conduisirent à Naples, où ils l'enfermèrent dans la prison de l'Oeuf.

Le Comte de Lémos étoit pour lors Viceroi de Naples. Il fit jetter le prisonnier dans un cachot affreux, où on lui apporta le lendemain une corde & un couteau. Voila, lui dit celui qui en étoit chargé, les vivres qu'on vous destine, choisissez. Sébastien fut laissé seul, & on passa trois jours sans lui donner ni à boire ni à manger. Au bout de ces trois jours, le Confesseur du Viceroi & l'Auditeur Général accompagnés de deux Greffiers vinrent le visiter. Sébastien leur soutint qu'il étoit Roi de Portugal, qu'il étoit au-dessus de la crainte des hommes, & que les fraieurs de la mort ne souilleroient point sa vie d'un lâche mensonge. L'Auditeur se retira avec cette réponse, & ordonna qu'on lui donnât du pain & de l'eau. Le Comte de Lémos qui avoit vu le Roi Sébastien en Portugal, en qualité d'Ambassadeur, résolut de lui parler lui-même & de l'interroger. Il le fit venir dans son Palais, & comme il faisoit une chaleur excessive, il le reçut la tête nue. Sébastien lui dit en entrant, couvrez-vous, Comte de Lémos. Le Comte lui repliqua, de quel droit me commandez-vous? En qualité de Roi, repartit Sébastien, ne feignez pas de me reconnoître, vous avez été chargé de deux Ambassades auprès de moi par Philippe mon oncle. Il l'entretint ensuite des affaires les plus secretes qui concernoient ces Ambassades. Le Comte de Lémos le fit ramener dans sa prison, avec ordre de lui procurer les choses dont il auroit besoin.

Après la mort du Comte de Lémos, son fils, qui lui succéda dans la charge de Viceroi, traita Sébastien avec la dernière rigueur. Il le fit transférer dans le Château-neuf, Forteresse située sur le bord de la Mer, & où on l'enferma dans une Tour fort haute. Pour détruire la persuasion où le Peuple étoit que le prisonnier étoit Sébastien, le Conseil d'Espagne résolut de le laisser voir à tout le monde, afin qu'on pût se détromper soi-même par

 ses

1589. ses propres yeux. On s'y résolut d'autant plus volontiers, qu'on se flatta que personne ne le reconnoitroit. Mais cette espérance fut vaine. Tous ceux qui avoient connu Sébastien durant son règne, le reconnurent dans sa prison, ou crurent le reconnoitre.

Tout Naples & toute l'Italie assurèrent bientôt que ce Sébastien étoit le Roi de Portugal, & le Viceroi, pour détruire ce bruit, publia qu'il étoit Calabrois, & s'engagea à le prouver par témoins. La chose tourna à la confusion du Viceroi, qui fut obligé d'ordonner qu'on ne laissât plus voir Sébastien qu'à des Portugais.

Quelque tems après la Cour d'Espagne donna ordre au Viceroi d'éxiger un desaveu formel de cet homme, & de le juger en conséquence de sa réponse. Le Viceroi le fit venir en sa présence, & lui ordonna sous des peines rigoureuses d'avouer qu'il étoit un imposteur. Le prisonnier ayant toujours soutenu qu'il étoit Roi de Portugal, le Viceroi le condamna aux Galères perpetuelles. Le dernier jour d'Avril, on le fit monter sur un Ane, la tête tournée vers la queue, & on le promena ainsi dans toutes les rues de Naples. Après qu'on l'eut promené & exposé à la risée publique, on le conduisit dans la Galère Royale, où on lui fit essuier tout ce qu'on peut imaginer de triste & d'humiliant. Au bout de quelque tems, la veuve du feu Viceroi de Naples & son fils partirent sur les Galères de Naples pour l'Espagne, & emmenèrent Sébastien avec eux.

Les Galères, après avoir parcouru différens Ports, abordèrent à Saint Lucar de Barémada. Ce Port, situé à l'embouchure du Guadalquivir, est extrêmement fréquenté. Aussitôt que l'arrivé de Sébastien y fut publique, on courut en foule pour le voir. Plusieurs crurent le reconnoître, & soutinrent qu'il étoit Sébastien Roi de Portugal. Le Duc de Médina Sidonia & la Duchesse son épouse voulurent le voir. A son aspect, le Duc fut frappé, & détourna la tête. Son épouse en fit de même. On prétend que le prisonnier donna dans cette occasion des marques certaines qu'il étoit Sébastien Roi de Portugal. Quoiqu'il en soit, Philippe craignant enfin qu'on ne trouvât moyen de l'enlever, le fit transporter dans le fond de la Castille. On l'enferma dans un Château, & on n'entendit plus parler de lui.

Il avoit déja paru deux autres imposteurs, qui se disoient aussi Sébastien. Le prémier étoit des Isles Tercères. Le Gouvernement le fit aussitôt arrêter, avec un homme qui prenoit le titre d'Evêque de la Guarde. Celui-ci subit le dernier supplice, & son Roi fut envoyé aux Galères. Le second de ces imposteurs se nommoit Martin Alvarès, & étoit de la Province de Beira. Les Peuples persuadés qu'il étoit Sébastien accoururent de toutes parts pour le voir. Alvarès les reçut en Roi, il mangea en public, & souffrit qu'on lui baisât les mains. Après cette insolence, il poussa l'audace jusqu'à faire sommer l'Archiduc Cardinal, Viceroi du Royaume de Portugal, de sortir hors de son Palais & de son Royaume. Pour toute réponse, l'Archiduc fit partir, pour punir l'impudence de cet homme, Don Diègue Fon-

Fonféca avec quelques Troupes. On en vint aux mains. Alvarès & ses partisans furent défaits, & cet imposteur ayant été fait prisonnier, fut conduit à Lisbonne, pendu & écartelé. 1589.

Lorsque les Portugais eurent perdu toute espérance de secouer le joug des Espagnols, ils ne songèrent plus qu'à mériter les bonnes graces de Philippe en se soumettant à toutes ses volontés. Antoine de son côté ne trouvant plus de secours chez les Princes étrangers, revint à Paris, où il subsista quelque tems par les bienfaits du Roi de France. Il y mourut en 1595, laissant quelques enfans naturels, dont les Rois d'Espagne prirent soin.

L'année 1590. fut fatale à l'Espagne par une Peste violente qui y regna, 1590.
& qui emporta beaucoup de monde. Antoine Pérez avoit été Sécrétaire d'Etat & Favori du Roi; mais soit que Philippe se méfiât de lui, ou qu'il se répentît de lui avoir confié des secrets de trop grande importance, il résolut sa ruine, & le retint plusieurs années en prison. Pérez trouva le moien de se sauver en Arragon, où il fut poursuivi & repris. Le Peuple l'ayant remis en liberté, il se retira en France, où il finit ses jours. Les Arragonois eurent lieu de se répentir de la tendresse qu'ils avoient eue pour ce Seigneur. Philippe y envoya en 1591. Don Alfonse de Vargas, qui en 1591.
fit éxécuter quelques-uns, & réduisit ce Royaume dans l'état le plus triste. Le Roi s'y rendit en personne l'année suivante, & y tint les Cortes. Il y 1592.
fit prêter le Serment de fidélité au Prince Philippe son fils, en qualité d'héritier de cette Couronne. & suiv.

Le Duc de Parme Aléxandre Farnèse mourut cette même année à Arras, dans le tems qu'il se disposoit à faire un troisième voyage en France, pour aller au secours de la Ligue. Dès avant sa mort, Philippe avoit envoyé en Flandre le Comte de Fuentes, qui eut la principale direction des Conseils après la mort du Duc de Parme, & le Comte Pierre de Mansfeld fut nommé Général des Troupes, jusqu'à ce qu'on eût pourvu les Païs-Bas d'un Gouverneur. Ce Général ne put empêcher le Prince Maurice de se rendre maitre de la forte ville de Gertruidenberg, sur les frontières du Brabant. Maurice s'étoit déja emparé de Bréda dès l'an 1590, &, quoiqu'il fût destitué du secours des Anglois, que la Reine Elizabeth avoit rappellés, il ne laissa pas de remporter de grands avantages sur les Espagnols.

Le Gouvernement des Païs-Bas fut enfin donné à l'Archiduc Ernest, Cousin du Roi Philippe, & frère de l'Empereur Rodolphe. Ce Prince vit prendre la ville de Groningue, & séparer entièrement toute la Frise de la domination Espagnole. Verdugo étoit à la tête des Troupes qui défendoient ce que le Roi d'Espagne avoit encore en Frise, dont la Ville de Groningue étoit la partie la plus considérable. Mais, comme les affaires des Espagnols alloient tous les jours en décadence depuis la mort du Prince de Parme, les Hollandois souhaitoient qu'on s'attachât au siège de Groningue, pour leur enlever encore cette belle Place, & avec elle le reste de la Frise & des Païs circonvoisins, qui sembloient dépendre de cette conquête.

L'Archiduc Ernest mourut en 1595, à Bruxelles, & eut pour successeur 1595.
le

le Cardinal-Archiduc Albert son frère. Celui-ci prit sur les François Calais
1596. & Ardres en 1596. Henri IV, Roi de France, fit alors une Alliance avec la Reine Elizabeth & les Provinces-Unies, aux conditions de s'assister réciproquement tous trois, & de ne faire ni paix ni trêve, l'un sans l'autre.
1597. L'année suivante Henri IV perdit Amiens, mais s'y étant rendu en personne, il l'assiègea, & s'en rendit maitre.

1598. & suiv. On conclut en 1598 la paix de Vervins, qui réconcilia les Rois de France & d'Espagne, à l'exclusion des Hollandois. Par cette paix, les deux Rois se rendirent tout ce qu'ils s'étoient pris depuis l'année 1559.

Philippe II, que l'on surnomma le Démon du Midi, à cause des troubles que sa politique excita dans toute l'Europe pendant l'espace de 42. ans qu'il règna, rendit le dernier soupir le 18 de Septembre 1598, dans son Palais de Lescurial, qu'il avoit fait bâtir lui-même (*). Il avoit donné les Païs-Bas & la Comté de Bourgogne à sa fille Isabelle-Claire Eugénie, qu'il maria avec l'Archiduc Albert d'Autriche, qui avoit déja le Gouvernement de ces Provinces. Albert devint par-là, avec son épouse, propriétaire & Seigneur absolu des Païs-Bas. Pour l'éxécution de ce mariage, il renonça au Chapeau, & passa en Espagne pour y prendre sa femme, laissant le Cardinal André son frère à Bruxelles, pour gouverner les Païs-Bas pendant son absence. Le but de Philippe étoit d'ôter aux Flamans l'aversion qu'ils avoient pour la Nation & la domination Espagnole, & de voir s'ils se soumettroient à un Prince particulier, comme ils en avoient auparavant cherché en Allemagne & en France. Mais les choses étoient trop engagées; & les Provinces-Unies charmées de la liberté de leurs Etats, de leur Religion, & des commodités de leur commerce, ne se trouvèrent pas plus disposées à obéir à l'Archiduc devenu Souverain, qu'elles l'étoient à se soumettre à lui comme Gouverneur au nom du Roi d'Espagne.

Les Espagnols vantent à l'excès la prudence & la politique de Philippe; mais dans le fond, il fut plus heureux dans l'éxécution de ses projets, que sage à les former: souvent même il essuia de tristes revers, qu'il supporta avec une fermeté plus orgueilleuse, que noble & généreuse. Il avoit un grand panchant à la cruauté: il étoit naturellement soupçonneux, & il immoloit volontiers à ses soupçons ceux qui avoient le malheur de les faire naitre. Peu esclave de sa parole, il y manquoit toutes les fois que ses intérêts le demandoient, & ses intérêts étoient la base de sa Religion. Il fut marié quatre fois. D'abord il épousa Donna Marie de Portugal, fille de Jean III, ensuite Marie Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII, laquelle mourut sans lui donner des enfans. Isabelle de France, fille de Henri II Roi de France, succéda à Marie d'Angleterre, & Anne fille de l'Empereur Maxi-

(*) Suivant l'Auteur des *Délices* Philippe avoit commencé ce Palais en 1557, & il y dépensa six millions pendant vingt-deux ans qu'il fallut pour l'achever. On trouvera ci-après une description nette & éxacte de ce superbe Edifice, dont on réprésente toutes les parties les unes après les autres à l'aide de 18 belles Figures toutes dessinées sur les lieux. Voyez la Table au mot Escurial.

Maximilien II, à Isabelle-Marie de Portugal donna le jour au malheureux 1598,
Don Carlos. Isabelle de France mit au monde Donna Isabelle-Claire-Eugé- & suiv.
nie, Comtesse de Flandre, femme de l'Archiduc Albert, & Donna Cathérine qui épousa Charles Emmanuel Duc de Savoye. Anne donna à Philippe Don Fernand, Don Carlos Laurent, Don Diègue, Don Philippe, & Donna Marie. De ces quatre enfans, il n'y eut que Don Philippe, qui vécut, & qui laissa des enfans.

Philippe III, né à Madrid le 14 d'Avril 1578, avoit été reconnu Prince des Espagnes & de Portugal en 1583. Il avoit vingt ans lorsqu'il monta sur le Trône après la mort de Philippe II son père. Tous les Princes de l'Europe lui envoyèrent des Ambassadeurs pour le féliciter sur son avènement à la Couronne. Tout son règne fut celui de ses Favoris. Doux, pieux, modéré, mais mou, crédule, & peu laborieux, il leur abandonna les rênes de l'Etat; & la confiance aveugle, qu'il eut en eux, fut le présage assuré de la décadence prochaine de la Monarchie Espagnole. Cette puissance énorme, qui avoit été si rédoutable à l'Europe, succomboit sous son propre poids.

Philippe fit la guerre au Duc de Savoye en faveur des Genois, & du Duc de Mantoue. Il soutint les Valtelins contre les Grisons avec peu de succès. La France lui donna la loi, & le força de signer des Traités de paix qui ne lui furent point avantageux.

Après la mort d'Elizabeth Reine d'Angleterre, Philippe envoya au Roi 1603.
Jaques, Don Jean de Tassis, Comte de Villamédiana, en qualité d'Ambassadeur, pour féliciter ce Prince sur son avènement à la Couronne, & faire
une paix durable avec lui. La Paix se fit en 1604, & fut signée par Jean 1604,
Fernandez de Vélasco, Connétable de Castille, Ambassadeur du Roi à la & suiv.
Cour d'Angleterre. Ses Troupes firent la même année la conquête d'Ostende. Le Marquis de Spinola, Capitaine fameux, prit quelques autres Villes, & remporta des avantages assez considérables sur les Hollandois: mais, malgré ses succès, Philippe épuisé d'hommes & d'argent, & ne pouvant plus soutenir la guerre, demanda la paix sans pouvoir l'obtenir. Il fut obligé de se contenter d'une trêve de douze ans, qui fut conclue le 9
d'Avril 1609. Par ce Traité Philippe & l'Archiduc reconnurent les Pro- 1609.
vinces-Unies, Etats libres & indépendans, & leur accordèrent le titre d'Illustres Seigneurs.

La superstition ternit le règne de Philippe, & affoiblit la Monarchie Es- 1610,
pagnole. Son Royaume commençoit à s'épuiser d'habitans par les nom- & suiv.
breuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le Nouveau Monde; & ce fut cependant dans ces circonstances qu'il chassa de ses Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des Sujets soit le vrai trésor des Rois (*). Quelques-

(*) Nous renvoyons sur cette matière à l'article qui se trouve ci-après touchant les *Mœurs des Espagnols, leur manière de vivre, leur science, & leurs divertissemens.* Il y a là quelques remarques

1610, & suiv. ques-uns ne pouvant se résoudre à quitter un Païs, où ils avoient pris naissance, prirent les armes, & vendirent chèrement leurs vies. Ces Maures étoient les descendans de ceux qui avoient conquis l'Espagne du tems de Rodéric. Après la conquête de Grénade sous Ferdinand le Catholique, ils avoient feint d'embrasser le Christianisme; mais en effet ce n'étoit qu'une feinte, ils étoient Mahométans en secret, & dans le fond du cœur ils méprisoient & haïssoient les Chrétiens. Le Conseil d'Espagne les chassa, sous prétexte qu'ils méditoient une révolte générale, & qu'ils cherchoient partout des Souverains, qui voulussent les protéger & les secourir. L'Espagne perdit beaucoup en les perdant.

1619. Philippe avoit promis plusieurs fois d'aller faire un tour dans son Royaume de Portugal, mais il en avoit toujours été empêché par ses Favoris. Enfin, lorsqu'on y songeoit le moins, & que les Portugais avoient déja perdu toute espérance de le voir, il partit pour Lisbonne au mois d'Avril 1619. Il y amena avec lui le Prince Don Philippe, & les Infantes Donna Isabelle, & Donna Marie, ses enfans.

On fit au Roi une réception superbe dans cette Capitale. Le Tage étoit couvert de Vaisseaux, sous la forme de divers Monstres marins. Le Roi étoit dans une Galère, où l'on avoit épuisé tout ce que l'art peut fournir d'ornemens pour la rendre galante & magnifique. Elle étoit suivie de plusieurs autres Galères, où les principaux Seigneurs du Royaume étoient avec toute la pompe & le luxe, qui règnoient alors dans le Portugal. Le canon rétentissoit de toutes parts. Les bords du Tage, le port, les rues de Lisbonne étoient couverts d'échafauts richement parés, où les hommes & les femmes étaloient à l'envi leur magnificence. Philippe, à la vue de tout le Peuple qui étoit dans les rues, ne put s'empêcher de dire, qu'il s'étoit apperçu ce jour-là seulement qu'il étoit Roi. Ce Prince assembla les Etats Généraux du Royaume, & il y fit reconnoître le Prince son fils pour son successeur.

1621, & suiv. Après cette cérémonie Philippe retourna à Madrid, où il mourut au mois de Mars 1621, âgé de 43 ans. C'étoit un Prince foible & indolent, bon cependant, & aimant naturellement la justice; mais incapable & d'application, & de voir tout par lui-même, laissant tout règler par ses Favoris & par ses Ministres. La grandeur Espagnole ne fut plus sous lui qu'un vaste corps sans substance, qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe III avoit épousé Marguérite d'Autriche, fille de Charles, Archiduc de Grats. Il eut d'elle Don Philippe, son successeur; Donna Anne, née le 22 de Septembre 1601, & mariée en 1615 à Louïs XIII Roi de France, elle en eut Louïs le Grand, & Monsieur; Donna Marie, qui naquit à Val-

ques curieuses, ajoutées au Texte de l'Auteur des *Délices*, touchant la Dépopulation de l'Espagne. Voyez la Table des Chapitres ou celle des matières au mot DEPOPULATION ou au mot ESPAGNE.

Valladolid le 18 d'Aout 1606; désignée pour épouser le Roi de Hongrie, 1621,
& qui cependant devint Impératrice, en se mariant avec Ferdinand III; & suiv.
Don Carlos, qui naquit à Madrid le 14 de Septembre 1607; Don Ferdinand, né à Saint Laurent-le-Royal le 17 de Mai 1609, & qui fut Cardinal, Archévêque de Tolède, Prieur de Crato, Abbé d'Alcobace, & Gouverneur Général des Païs-Bas; Donna Marguérite, qui naquit à Lesma, au mois de Mai 1610; Don Alfonse, né à Saint Laurent le 22 de Septembre 1611. Ce jeune Prince mourut l'année suivante, & la Reine sa mère vit terminer ses jours en le mettant au monde.

Philippe IV, qui succéda au Roi son père, naquit le 8 d'Avril 1605. C'est ce même Roi, à qui le Comte-Duc d'Olivarès, son Favori & son Prémier Ministre, fit prendre le nom de Grand à son avènement à la Couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, que personne n'ôsa cependant jamais lui donner. Ce Prince héritier de la foiblesse de son père, incapable du Gouvernement & d'être bien gouverné, perdit, comme nous l'allons voir, le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la foiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du Despotisme.

Dès le mois d'Aout de la prémière année de son règne, la guerre recommença entre les Hollandois & les Espagnols. Les Hollandois avoient formé la Compagnie des Indes Occidentales, laquelle devoit faire seule le commerce sur les Côtes d'Afrique, depuis le Tropique du Cancer jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & dans tout le Nouveau Monde, contenant les deux Amériques, les Terres Australes, les Païs déja découverts, ou qui pourroient l'être dans la suite, dans la Mer du Nord, ou dans celle du Sud. Barnevelt avoit formé le projet de cette Compagnie, afin de procurer à sa Patrie les mêmes avantages qu'elle tiroit de la Compagnie Orientale.

Cette Compagnie ne tarda pas à devenir fatale aux Portugais & aux Espagnols. Les Hollandois avoient formé trois projets. L'un de chasser les Portugais du Brésil, l'autre d'aller avec les Vaisseaux de la Compagnie aux mines d'Or du Pérou, pour traverser les Espagnols, & le troisième de faire une descente en Galice & en Portugal. Le prémier fut confié à Willekens, le second à Jaques l'Hermite, & le troisième à Léonard Frantzen.

Le Brésil étoit sous la domination des Portugais depuis plus de cent ans. 1624.
Presque toutes les grandes Maisons de Portugal y possédoient des biens considérables, & toute la Nation étoit intéressée à le conserver, à cause du commerce qu'on y faisoit. On y vivoit tranquillement, lorsque Willekens vint mouiller en 1624 à la Baye de tous les Saints. Il se rendit bientôt maitre de Saint Salvador, Ville grande & riche, honorée d'un Archévêché & d'un Parlement, Capitale du Brésil, & très bien bâtie. Les Forts voisins se rendirent sans opposer la moindre résistance. Le Viceroi, Don Diègue de Mendoce, & son fils furent envoyés en Hollande. La Ville fut livrée au pillage. Van Dort, qui en devint Gouverneur, prit huit Vaisseaux Espagnols.

1625, & suiv. Cette nouvelle répandit en Portugal une consternation générale. Philippe écrivit de sa propre main aux plus grands Seigneurs de ce Royaume, pour les consoler & les encourager à faire de nouveaux efforts afin de repousser les Ennemis, & leur arracher la proie qu'ils venoient d'enlever. En moins de trois mois, les Portugais équipèrent à leurs dépens une Flotte de vingt-six Vaisseaux. Les Castillans armèrent aussi de leur côté dans les Ports d'Espagne une Flotte, & l'envoyèrent joindre celle des Portugais, pour agir de concert. Les deux Flottes s'étant jointes, on en donna le commandement général à Don Frédéric de Tolède Ozorio, Marquis de Valduésa. Elles étoient abondamment pourvues de vivres & de munitions, & portoient quatorze à quinze mille hommes, tant Soldats que Matelots.

Les deux Flottes combinées se rendirent à la Baye de tous les Saints. On mit d'abord à terre quatre mille hommes, sous les ordres de Don Manuel de Ménésès. On attaqua vivement les Hollandois, qui furent obligés de rendre la Place. Saint Salvador délivré des mains des Hollandois, on y mit une bonne Garnison. Après cette expédition, les deux Flottes s'en retournèrent en Europe.

Jaques l'Hermite, que les Hollandois avoient mis à la tête de l'Escadre, qu'ils envoyoient dans la Mer du Sud, tint à peu près la même route que s'étoient fraié depuis peu Jaques le Maire, pour entrer dans cette Mer. Ses ordres portoient d'inquiéter les Espagnols, & de surprendre la Flotte du Pérou. Il apprit à son arrivée que la Flotte étoit partie quelques jours auparavant. Alors il se détermina à aller attaquer quelques Bâtimens, & il mit le feu à quarante ou cinquante, qui furent consumés par les flammes. Ensuite on bloqua Calao de Lima avec une partie de la Flotte, & avec l'autre on alla attaquer Arica. Cette entréprise n'ayant pas réussi, l'Hermite en ressentit un violent chagrin. Il étoit déja malade, & le peu de succès qu'il eut, acheva de ruiner sa santé. Il mourut enfin, & le Vice-Amiral prit sa place.

Le Vice-Amiral Hollandois ayant fait des courses dans tous les parages de la Mer du Sud, prit plusieurs Vaisseaux, brula un Galion, réduisit en cendres les Eglises & les maisons de Puna, & porta le ravage & la désolation en plusieurs autres lieux. Comme ses équipages périssoient de jour en jour, il se vit obligé de regagner la Hollande, ce qu'il fit par les Indes Orientales.

L'Angleterre causa aussi de grands dommages aux Espagnols & aux Portugais. Dans la même année 1625, une de ses Flottes composée de plus de soixante Vaisseaux de guerre, alla prendre & piller Cadix. Delà passant en Portugal, elle en ravagea les Côtes, & y causa des désordres affreux. Ce fut aussi vers ce même tems qu'une grande Flotte, que les Portugais envoyoient aux Indes, fit naufrage sur les Côtes de France. Presque tous les Vaisseaux, dont elle étoit composée, furent coulés à fonds, ou allèrent se briser contre des rochers. La plus grande partie des équipages fut submer-

gée.

gée. Ceux qui échapèrent à la fureur des flots, se sauvèrent à terre, où 1625, ils essuièrent pendant quelques jours toutes les misères, dont les malheurs & suiv. de cette espèce sont ordinairement accompagnés.

Ces revers furent suivis de la perte de plusieurs Vaisseaux marchands, que 1627. les Hollandois enlevèrent jusques dans les Ports de Lisbonne, de la Corogne, & de Cadix. En 1627 le fameux Pierre Hein, Amiral de la Compagnie des Indes, compta, parmi les prises qu'il fit, celle de toute la Flotte marchande qui venoit du Brésil. Elle étoit toute chargée pour le compte des Portugais. Cet Amiral, animé par l'intérêt & par la gloire, se remit 1628. en mer l'année suivante, avec une Flotte assez considérable. D'abord il fit voile vers le Portugal, & après avoir ravagé les Côtes, & causé par tout des dégats affreux, il prit la route de l'Amérique. En arrivant sur les Côtes de la Floride, il rencontra la Flotte d'argent des Espagnols. Il la combattit, & s'en rendit maitre.

En 1629 l'Amiral Henri Lonéke partit des Côtes de Hollande avec une 1629. Flotte de 27 Vaisseaux de guerre. Il joignit sur sa route quelques autres Navires de la Compagnie, & sur les Côtes du Brésil il trouva encore l'Escadre du Colonel Wardenbourg. Lonéke se vit de cette manière à la tête d'une Flotte de 50 Vaisseaux de guerre, avec lesquels il alla mouiller à la rade de la Capitainie de Fernambouc, une des plus grandes & des plus considérables du Brésil. Wardenbourg y fit une descente, & s'avança vers la Ville d'Olinde, dont il se rendit maitre. Lonéke de son côté alla se saisir du Récif, situé au midi de la Ville d'Olinde, & sur la pointe d'une longue terre, où les Portugais avoient élevé le Fort Saint George. Après cette conquête il s'empara du reste de la Capitainie, & en fortifia aussitôt toutes les Places.

Le Brésil se trouva bientôt inondé des Troupes & des Flottes des Hollandois. En trois campagnes ils se rendirent maitres des Capitainies de Tama- 1633, & suiv. raca, de Paraiba, & de Rio-grandé. Ces conquêtes se firent pendant les années 1633, 1634, 1635. Après s'être rendus maitres de ces trois Provinces, ils entréprirent de conquérir le reste du Brésil. Ils choisirent pour leur Capitaine Général, le Comte Maurice de Nassau, qui partit du Texel le 25 d'Octobre 1636, & arriva au Brésil le 23 de Janvier 1637. Maurice 1637. trouva les Troupes en bon état, & commandées par des Capitaines braves & expérimentés.

Le Comte Maurice s'étant mis à la tête de ses Troupes, entra bientôt en campagne. Il rencontra les Portugais, & l'on en vint aux mains. La victoire se déclara pour les Hollandois. Porto Calvo ouvrit ensuite ses portes aux vainqueurs. Delà Maurice alla faire le siège de la Citadelle de Provocoon, dont il s'empara. Cette conquête fut suivie de celle d'Oppénéda, & de quelques autres avantages.

Le bonheur, qui accompagnoit Maurice dans toutes ses entréprises, lui 1638. fit concevoir le dessein d'aller attaquer Saint Salvador. D'abord il se rendit maitre des Châteaux d'Albert, de Saint Barthélemi, & de Saint Philippe; mais

1639. mais les Portugais ayant fait une sortie, lui tuèrent beaucoup de monde, & l'obligèrent de lever le siège. L'année suivante les Portugais & les Espagnols armèrent une puissante Flotte, qui consistoit en 46 Vaisseaux de guerre, montés de cinq mille Soldats, & d'un grand nombre de Matelots. Cette Flotte fut augmentée de plus de la moitié sur sa route. Malheureusement une peste sortie des Côtes d'Afrique, se mit dans la Flotte, & fit périr trois mille Soldats. Ce malheur ne découragea point Don Fernandès Mascarégnas, Comte de la Torre, à qui on avoit conféré le commandement de la Flotte. Il ramassa tous les Soldats qui étoient dans le Brésil, dont le nombre monta à douze mille, & aprés avoir assemblé tous les Vaisseaux qu'il put trouver, il mit à la voile au commencement de Janvier
1640. 1640, avec une Flotte de 93 Vaisseaux.

Les Hollandois reçurent en même tems un secours considérable, qui arriva sous les ordres de l'Amiral Guillaume de Loof. Sa Flotte, qui se trouva composée de 41 Vaisseaux, se rendit à quatre milles du Port d'Olinde, pour y attendre celle d'Espagne. D'abord que les deux Flottes furent en présence l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains à quatre reprises différentes. Jamais combats ne furent ni plus longs, ni plus vifs, ni plus sanglans. Loof fut tué dans le prémier, dont les Soldats sortirent néanmoins victorieux. Jaques Huyghens, livra les trois autres, & remporta des Victoires si complettes, qu'une partie des Soldats, qui étoient dans la Flotte Portugaise, furent tués. Les Hollandois perdirent peu de monde à proportion. Les vaincus, pour se sauver, furent contraints de se faire échouer. Pour comble de malheur, la division se mit entre les Portugais & les Espagnols: leur haine éclata, & ils se séparèrent. De toute cette grande & puissante Flotte, dont l'armement avoit couté des sommes immenses, il n'en revint en Espagne que quatre Galions, avec deux Vaisseaux marchands.

Ce fut au milieu de toutes ces hostilités qu'on reçut la nouvelle de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal, où l'on avoit reconnu pour Roi légitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient, Jean IV, Duc de Bragance. Nous allons rapporter les principales circonstances de ce grand évènement.

Après la mort de Philippe II, qui avoit fait la conquête du Portugal, Philippe III & Philippe IV son Fils & son Petit-fils traitèrent les Portugais moins comme des Sujets naturels, que comme des Peuples soumis par les armes & par le droit de la guerre; & ce Royaume devenoit insensiblement Province d'Espagne, comme il avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination Castillane. Le Comte-Duc d'Olivarès, Prémier Ministre de Philippe IV Roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes, & dans cette idée il vouloit assurer l'autorité de son Maitre, en laissant les Grands sans emploi, en tenant la Noblesse éloignée des affaires, & en rendant peu à peu le Peuple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Pour

Pour empêcher que quelques esprits inquiets ne troublassent la tranquilité 1640.
du nouveau Gouvernement, on tiroit du Portugal tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & on les faisoit servir dans les guerres étrangères.

On avoit détaché de la Couronne de Portugal plusieurs beaux Domaines, comme les Moluques, & quantité d'autres Isles, qui furent réunies à la Couronne de Castille. D'un autre côté on distribuoit les Revenus de l'Etat à un tas d'hommes vils, obscurs, & sans mérite, ou du moins, qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour quelque nouvel expédient, pour ruiner entièrement le Royaume.

Le Portugal étoit alors gouverné par Marguérite de Savoye, Duchesse de Mantoue, à qui on avoit donné la qualité de Vice-reine. Mais cette Princesse n'avoit qu'un titre éclatant, la Cour ayant confié le secret des affaires, & presque toute l'autorité à Michel Vasconcellos Portugais, qui faisoit la fonction de Sécrétaire d'Etat auprès de la Vice-reine, mais qui étoit en effet Ministre absolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc d'Olivarès, dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal; & par un esprit d'intrigue, qui faisoit réussir ses plus secrettes intentions, il faisoit naitre des haines & des inimitiés entre les Grands du Royaume, qu'il fomentoit habilement par des graces & des distinctions affectées, qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit & la jalousie des autres.

Le grand but de la Cour de Castille étoit d'opprimer le Duc de Bragance. Elle ne voyoit qu'avec chagrin ses richesses & le crédit qu'il avoit dans le Royaume. Sa naissance, ses richesses, les droits incontestables qu'il avoit à la Couronne, l'estime & l'amour des Peuples déterminèrent les Castillans à faire naitre une occasion pour s'en défaire. On ne cessoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit hardi, ambitieux, téméraire, affectant la Royauté, & méditant quelque grande révolution. Philippe consentit à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, & le Duc d'Uzéda, Favori du Roi Catholique, ôsa se charger de cette commission, & se rendit pour cet effet à Lisbonne. Ce projèt ne réussit pourtant pas. Le Duc de Bragance, après s'être tiré heureusement des pièges qu'on lui avoit tendus, se retira sur ses Terres pour calmer les inquiétudes de ceux qui vouloient le perdre.

La Cour n'observa plus alors aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les recompenses, les Charges, les dignités furent prodiguées aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en étoient exclus malgré les Loix, les Coutumes, & les Privilèges de la Nation. Tant d'injustices augmentoient chaque jour le nombre des Mécontens; mais la crainte d'être découverts les empêchoit de s'assembler. Ils surmontèrent néanmoins cette crainte, & les

plus

1640. plus considérables d'entr'eux s'assemblèrent dans le Jardin d'Antoine d'Almada. Juan Pinto Ribeyro, chargé des affaires de la Maison de Bragance à Lisbonne, fit à ces Seigneurs assemblés une peinture pathétique de tous les malheurs qui accabloient le Portugal. Il leur réprésenta qu'il étoit de la dernière importance d'y apporter un prompt remède, & conclut son Discours en proposant d'envoyer quelqu'un au Duc de Bragance pour le prier de se mettre à leur tête, & pour lui faire entendre, s'il le refusoit, qu'on le proclameroit Roi malgré lui.

Ces Seigneurs furent de l'avis de Pinto. Pierre de Mendoce fut chargé d'aller offrir la Couronne au Duc de Bragance. Arrivé à Villavitiosa, il trouva que le Duc étoit allé à sa Maison de Plaisance, peu éloignée de sa demeure ordinaire. Mendoce s'y rendit, & trouva l'occasion de lui parler, sans témoins. Le Duc refusa d'abord de répondre positivement aux offres qu'on lui faisoit de la part de la Noblesse; cependant après bien des réfléxions il conclut, qu'il devoit accepter la Couronne, & se conformer à la volonté de tout un Peuple, qui ne pouvoit espérer qu'en lui seul un secours assuré contre la violence de ses cruels persécuteurs. Après cette déclaration du Duc, les Conjurés prirent les mesures convenables pour faire réussir leur projet.

On avoit arrêté qu'on feroit commencer la Révolte par la Ville de Lisbonne. Les Conjurés se rendirent pendant la nuit à l'appartement de Pinto, qui logeoit au Palais du Duc. Pinto écarta tous ses Domestiques, & se tint sans lumière dans l'Antichambre de son appartement, pour recevoir les Conjurés à mesure qu'ils arriveroient. Dans la prémière nuit, il ne s'y trouva que six ou sept Conjurés. Dans la suite il y en vint jusqu'à quinze, & ceux-ci instruisoient les autres de ce qui se passoit dans ces Assemblées. Ils se déterminèrent enfin à consommer l'ouvrage le prémier jour de Décembre 1640. On convint en même tems qu'il falloit envoyer quelques Conjurés dans les principaux endroits du Royaume, pour y soulever les Peuples en même tems qu'à Lisbonne. Tout étant ainsi disposé, on songea à préparer le Peuple à cette grande révolution. On trouva moien de gagner les plus riches Bourgeois, & un grand nombre d'Ecclésiastiques.

Les Femmes mêmes entrèrent dans le Complot, & gardèrent un profond silence. L'Histoire conserve la mémoire de Donna Philippe de Villénas, qui arma de ses propres mains ses deux fils; & après leur avoir donné leurs cuirasses: *Allez, mes enfans*, leur dit-elle, *éteindre la tyrannie, & nous venger de nos ennemis; & soyez sûrs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre mère ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.*

Les Conjurés se rendirent chez les trois principaux Chefs du Complot. Les uns devoient attaquer la Garde Castillanne, les autres la Garde Allemande. Quelques-uns s'étoient chargés d'aller à l'appartement de Vasconcellos Sécrétaire d'Etat, pour le jetter par les fenêtres du Palais, afin d'in-

d'intimider les Partisans des Castillans; & quelques autres d'occuper la Sale 1640.
du Palais, & toutes les avenues qui y conduisoient, pour exciter & encourager le Peuple à crier Liberté, & Vive le nouveau Roi Jean Quatrième Duc de Bragance. Il règna un concert admirable dans l'éxécution de toutes ces choses. Sur les neuf heures du matin, les Conjurés partirent & entrèrent de deux côtés, les armes à la main, dans la grande Sale. Là on tira un coup de Pistolet pour donner le signal à ceux qui devoient attaquer les Gardes Castillane & Allemande. Alors Don Michel d'Almeida ayant l'épée à la main, alla de côté & d'autre, en criant Liberté, & Vive Jean Quatrième Roi de Portugal. D'un autre côté on se jettoit en même tems sur la Garde Castillanne. Elle se retrancha dans le Corps de garde, & on la força à se rendre, & à crier, Vive le Duc de Bragance Roi de Portugal. Un Prêtre tenant un Crucifix d'une main, & une Epée de l'autre, marchoit à la tête de cette Troupe de Conjurés. Il les animoit à la vangeance, en leur montrant d'une main le Crucifix, & de l'autre il portoit des coups terribles aux Espagnols.

On marcha droit à l'appartement de Vasconcellos, qui ne s'étoit pas encore mis en état de se défendre. Il s'étoit contenté de se cacher dans une Armoire, pratiquée dans le mur de son appartement. Ce fut-là qu'on le trouva, & Don Rodrigo de Saa Grand Chambellan lui donna le prémier un coup de Pistolet: en même tems les autres Conjurés le percèrent de plusieurs coups d'épée, & le jettèrent par la fenêtre. A la vue du Corps de Vasconcellos, le Peuple accourut de toutes parts pour voir son Cadavre, qu'il accabla d'outrages. On le traina dans les rues de Lisbonne pendant toute la journée, & la moitié du jour suivant, sans que le Peuple eût encore assouvi sa haine & sa fureur.

Tel fut le sort de Vasconcellos, qui quelques momens auparavant disposoit en Souverain de toute la Puissance Portugaise. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, & fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du Peuple; & par conséquent impitoiable, infléxible, & dur jusqu'à la cruauté: sans parens, sans amis, sans égards, personne n'avoit de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, & incapable d'être touché par les remors de la conscience. Il avoit amassé des biens immenses dans l'éxercice de sa Charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition.

Il restoit à se rendre maitre de la Citadelle, dont on pouvoit inquiéter la Ville & les habitans. Les Conjurés allèrent trouver la Vice-reine, Duchesse de Mantoue, pour qu'elle expédiât un ordre au Gouverneur, afin qu'il la leur remît entre les mains; & on la menaça en cas de refus, de faire égorger tous les Espagnols qui étoient dans Lisbonne. La Vice-reine intimidée par cette menace signa tout ce qu'on voulut. Le Gouverneur effraié à la vue de tout le Peuple, ouvrit les portes de la Citadelle, s'estimant trop heureux qu'on lui laissât la vie.

1640. La Citadelle rendue, la Duchesse se vit encore obligé de donner ses ordres aux Gouverneurs des Forts de Bélem, de Cabéça Séca, de St. Antoine & du Château d'Almada de les remettre entre les mains des Conjurés. On mit en liberté tous ceux que les Espagnols retenoient prisonniers dans les Prisons publiques: on envoya en même tems des Couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les Peuples à remercier Dieu de ce qu'on avoit recouvré la liberté, avec ordre à tous les Magistrats des Villes de faire proclamer Roi de Portugal le Duc de Bragance. Ce Prince fut aussi proclamé dans Lisbonne, en cette qualité, avec beaucoup de pompe & un concours extraordinaire de monde.

Cependant le Duc de Bragance souffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée. La nuit qui suivit l'éxécution de la Conjuration, deux des principaux Conjurés furent députés pour lui aller rendre un compte éxact de tout ce qui s'étoit passé, & pour l'inviter à partir incessamment pour Lisbonne. Ils furent reçus à Villa-vitiosa avec les marques les plus vives de reconnoissance de la part du Duc & de la Duchesse. On le supplia de ne point différer son départ pour Lisbonne, parce que sa présence y étoit extrêmement nécessaire. Il partit, & étant arrivé à Aldéa Galéga sur le Tage, il entra dans une Barque, & traversa cette rivière, qui dans cet endroit a trois lieues de large. Il aborda devant la Compagnie des Indes, & entra dans l'Hôtel de cette Compagnie.

Dès que le bruit de l'arrivé de ce Prince se fut répandu, la joie éclata dans tous les quartiers de la Ville. On convint qu'il feroit son Entrée publique le huitième de Décembre. Le concours du Peuple fut si extraordinaire, qu'on pouvoit à peine se remuer dans les rues par où il devoit passer. Le Clergé, la Noblesse, le Peuple & les Grands firent voir par leurs transports de joie & d'allégresse l'attachement qu'il avoient tous pour la Maison de Bragance. Le Duc entra enfin dans le Fort. Le concours du Peuple avoit été si grand dans les rues, où il avoit passé, qu'une grande partie n'avoit pu le voir. Il se rendit à la porte du Fort. Tous se mirent à crier qu'ils vouloient voir le Roi. Ce Prince se mit à la fenêtre. Après qu'il se fut retiré, ils demandèrent à le revoir encore; le Roi se montra une seconde fois. Le bruit de l'Artillerie succéda aux acclamations du Peuple, & à peine le jour fit place à la nuit qu'on vit toute la Ville illuminée.

Le nouveau Roi jugea à propos de ne différer pas davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa Royauté, & de rendre sa personne plus auguste à ses Peuples. La cérémonie s'en fit le 15 de Décembre. Le Duc d'Aveiro, le Marquis de Villaréal, le Duc de Camine son fils, le Comte de Monsano, & tous les autres Grands du Royaume s'y trouvèrent. L'Archévêque de Lisbonne à la tête de son Clergé, & accompagné de plusieurs Évêques, le reçut à la porte de la Cathédrale, & il fut reconnu solemnellement pour Roi de Portugal par tous les Etats du Royaume.

Le

Le Roi, après avoir pris possession du Palais de ses Ancêtres, donna les principales Charges aux personnes de la prémière qualité, & les autres à des hommes distingués par leur mérite. Au-lieu du tumulte & de la confusion, qui accompagnent d'ordinaire les grandes révolutions, on vit règner la paix, la tranquilité, & l'ordre, non seulement dans Lisbonne, mais encore dans tout le Royaume. Pour conserver cette tranquilité, le Roi fit marcher des Troupes sur les Frontières, & garnit les Places de toutes les choses nécessaires. La Reine ne fit son entrée à Lisbonne, que le 26 de Décembre. Elle étoit partie de Villa-vitiosa avec un nombreux Cortège. Lorsqu'elle fut près de la Capitale, le Roi traversa le Tage, & alla au-devant d'elle, accompagné de toute la Noblesse. Cette entrevue fut touchante de part & d'autre. La Reine avoit amené avec elle le Prince Don Théodose, âgé de huit ans, & les Infantes ses Sœurs Donna Cathérine, & Donna Jeanne. 1640.

Bientôt toutes les Villes & les Provinces envoyèrent des Députés au Roi, pour l'assurer de leur fidélité. Les Gentilshommes, les Seigneurs, & tous les Titulaires du Royaume imitèrent leur exemple avec la même promptitude & le même zèle. Dans l'espace de peu de jours le Roi se rendit maitre de treize Forteresses, où il y avoit Garnison Castillanne. Il s'empara aussi de trois Galions, venus tout récemment de la Corogne à Lisbonne. A l'égard des Castillans qu'on fit prisonniers, Sa Majesté défendit de leur faire la moindre insulte: on leur permit même quelque tems après de s'en retourner en Castille, à l'exception de quelques-uns qui furent gardés, pour les échanger contre les Portugais qui étoient en Castille.

Lorsqu'on eut reglé tout ce qui concernoit l'intérieur du Royaume, on prit les mesures nécessaires pour faire reconnoitre le Roi dans tous les Païs conquis par les Portugais. On commença par l'Isle de Madère. On y envoya un Vaisseau & une Caravelle avec des Lettres pour l'Evêque de Funchal & pour le Gouverneur. L'un & l'autre obéirent aux ordres qu'on leur envoya. Le Roi fut reconnu, & les Castillans sortirent de l'Isle, & se retirèrent dans les Canaries. Martin Corréa Gouverneur de Mazagnan en Afrique, en conséquence des mêmes ordres qu'il avoit reçus par une Caravelle, fit aussi reconnoitre pour Roi Jean Quatrième. Dom Rodrigue de Caméra, Comte de Villefranche, en fit de même dans l'Isle de St. Michel. Les Portugais se rendirent aussi maitres des Tercères. 1641.

La conquête du Brésil n'étoit pas moins importante que celle des Tercères. Ce vaste Païs fournissoit du sucre, du bois à teindre, & plusieurs marchandises utiles & nécessaires au Royaume. Il étoit difficile de s'en emparer, parce qu'il y avoit dans ce Païs pour le moins autant de Castillans que de Portugais. Cependant l'acquisition n'en couta pas plus qu'auroit fait une simple Forteresse au milieu du Portugal. On en fut redevable à Don George Mascarégnas, Marquis de Montalvan, Viceroi du Brésil, qui soumit tout ce Païs au Roi, sans verser presque de sang. On n'eut pas plus de peine

1641. ne à ſoumettre au Roi les Places que les Portugais avoient conquiſes dans les Indes Orientales.

Le Roi après ſon Couronnement, envoya des Lettres de convocation pour l'Aſſemblée des Etats Généraux. Les Etats aſſemblés renouvellèrent leur ſerment de fidélité au Roi, & le Roi renouvella celui qu'il avoit fait d'obſerver tous les Droits, Coutumes, & Privilèges du Royaume. Pour ne laiſſer aucun ſcrupule dans l'eſprit des Portugais, il fit examiner ſes droits à la Couronne, & par un Acte ſolemnel il fut reconnu pour véritable & légitime Roi de Portugal, comme deſcendant par la Princeſſe ſa mère de l'Infant Edouard, fils du Roi Emmanuel.

Ce Prince ne négligea rien pour s'affermir dans ſa nouvelle grandeur. Il envoya des Ambaſſadeurs dans la plupart des Cours de l'Europe, pour ſuſciter de nouveaux Ennemis à l'Eſpagne; il munit les Places Frontières, il s'aſſura des Conquêtes éloignées, & enfin il prit dans très peu de tems des précautions très juſtes pour ſe maintenir ſur le Trône. Tous les Soldats Portugais qui ſe trouvèrent en Flandre, en Italie, en Catalogne, abandonnèrent les Armées du Roi Catholique, & ſe rendirent par différens chemins en Portugal. Pour mettre le Royaume à l'abri de toute inſulte, on réſolut de bien fortifier les Frontières, & on y envoya pour cet effet pluſieurs perſonnes de conſidération, qui firent faire toutes les réparations néceſſaires. On travailla en même tems à fortifier Lisbonne Capitale du Royaume. Le Peuple, la Nobleſſe, le Clergé, tous s'empreſſèrent à l'envi à fournir les choſes propres pour les Redoutes & pour les nouveaux Baſtions qu'on vouloit bâtir. Outre les Fortifications dont le Roi muniſſoit le Royaume, il établiſſoit en même tems la Diſcipline militaire parmis les Troupes. Il regla l'Infanterie & la Cavalerie, qu'il diviſa en Bataillons & en Eſcadrons.

On fut bientôt en état d'entréprendre quelque choſe, & l'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter. Les Eſpagnols commencèrent à faire des hoſtilités, & les Portugais ſe mirent en devoir de les repouſſer. Voici en peu de mots quelques-uns des principaux évènemens. Dans le mois de Juin quelques Compagnies de Cavalerie Eſpagnolle traverſèrent la Guadiane, & entrèrent dans les Terres du Portugal. Ils y commirent du deſordre, & ſe retirèrent enſuite après avoir fait quelques Priſonniers. Les Portugais paſſèrent la Guadiane à leur tour, & allèrent ravager les Frontières de Caſtille. Pour s'en vanger, les Eſpagnols firent marcher trois mille Fantaſſins & cinq cens Chevaux vers Elvas. Il y eut un combat, où les Eſpagnols furent battus. D'un autre côté Don Martin Alfonſe de Mélo, Général des Portugais, réſolut de s'emparer de Valverde, petite Ville, riche, & bien peuplée, ſituée dans un Vallon agréable (*). Elle eſt environnée de petites Collines, d'où l'on peut aiſément la battre du Canon. On l'avoit for-

(*) L'Auteur des *Délices* dit que Valverde n'étoit qu'un Village avant 1630, & qu'il fut alors érigé en Bourgade. Voyez la Table au mot VALVERDE.

fortifiée autant que le terrain & le tems l'avoient permis, munie de Retranchemens, de Parapets, & de quelques Redoutes. Don Juan de Tarraza y commandoit huit cens Soldats de Troupes reglées avec trois cens Chevaux. Mélo, pour s'emparer de cette Place, ramassa les Troupes, qui étoient sur cette Frontière. Après avoir mis en fureté Elvas & les autres Places voisines, il marcha droit à Valverde. Lorsqu'il se trouva à une lieue de cette Ville, les Castillans qui s'étoient apperçus de son arrivée, coururent aux armes, & se mirent en état de défense. Mélo partagea ses Troupes en trois Corps, & plaça sa Cavalerie avantageusement. Celle des Espagnols sortit pour s'emparer d'un poste élevé. La Portugaise alla la charger, & l'obligea de rentrer avec perte dans Valverde. Après l'avoir ainsi répoussée, on ne tarda pas de se rendre maitre de la Ville, qui fut attaquée avec beaucoup de vigueur. 1641.

La Galice étoit aussi le théâtre de la Guerre. Le Marquis de Tarassona, Commandant du Païs, avoit conçu le dessein de prendre la Ville de Chaves, Capitale de la Province de Tra-los-Montès. Il espéroit par cette conquête de se dédommager des ravages que les Portugais avoient faits dans le Royaume, d'arrêter leurs courses, & de se faire une réputation dans les armes. Rempli de cette espérance il entra dans le Portugal avec des Troupes nombreuses. A la vue de Chaves, il brula trois Villages, massacra les Païsans, leurs Femmes, & leurs Enfans. Après avoir exercé ces barbaries, le Marquis vint camper près de Chaves. Il y demeura un jour entier, ensuite il se retira sans rien entréprendre. Les Peuples voisins de cette Ville, ayant appris avec horreur les cruautés des Castillans, s'assemblèrent, & formèrent trois gros Bataillons, dans le dessein de se vanger. Ils marchèrent vers la Ville de Monterrai, & entrèrent à l'improviste dans la Galice, tuant, pillant, brulant tout ce qui s'offroit sur leur passage. Ils détruisirent plus de cinquante Villages, & firent éprouver aux Espagnols le même sort, qu'ils avoient fait éprouver aux Portugais.

Il se forma cette même année une Conspiration contre le Roi de Portugal. Ce Prince fut averti du nombre & du nom des Conjurés. Il fit aussitôt assembler son Conseil secret, & quelques jours après on éxécuta ce qu'on y avoit résolu. Le cinquième d'Aout, jour auquel la Conspiration devoit éclater, il convoqua toute la Noblesse, après avoir fait entrer dans Lisbonne les Troupes qui étoient aux environs de cette Ville, sous prétexte d'une Revue générale, qu'il devoit faire dans la grande Cour du Palais. En même tems il feignit de vouloir tenir un Conseil. Il y appella l'Archévêque de Brague & le Marquis de Villaréal. Ceux-ci ne se doutant pas qu'on eût découvert leur Conspiration, se rendirent au Palais, où ils furent arrêtés sans bruit. Le Duc de Camignan fut arrêté en même tems avec tous les autres Conjurés, dont le nombre montoit à quarante-sept. Le Roi avoit pris de si justes mesures que personne ne lui échappa, & que personne n'osa branler en leur faveur.

Le bruit de cette Conspiration ne se fut pas plutôt répandu dans la Ville,

 que

1641. que le Peuple accourut en foule au Palais, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât les Traitres. Le Roi craignant que le Peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens, qui ont toujours quelque chose de séditieux, le remercia du soin qu'il prenoit de sa vie; &, après l'avoir assuré de la punition des Coupables, il se servit du Magistrat pour le faire retirer. Cependant, de peur de laisser ralentir la haine du Peuple, qui passe aisément de la fureur & de la colère la plus violente contre les Criminels, aux sentimens de pitié & de compassion; le Roi fit publier que les Conjurés avoient eu dessein de l'assassiner, & toute la Maison Royale, & de mettre le feu à la Ville.

Le Roi jugea à propos de donner aux Conjurés des Juges, qu'il prit du Corps de la Chambre Souveraine. On leur fit promptement leur procès. Ils furent atteints & convaincus de crime de Lèze-Majesté, & le 29 d'Aout on les conduisit dans une Maison contigue à la Place du Fort. Il y avoit dans cette Maison deux Balcons l'un sur l'autre. On plaça sur le Balcon le plus élevé deux Fauteuils, qui outre les dossiers ordinaires, en avoient un troisième pour appuier la tête. Vers l'heure du midi, quatre Juges visitèrent cet endroit, où l'on devoit exécuter les principaux Chefs de la Conjuration. Immédiatement après on mena le Marquis de Villaréal, suivi de ses Domestiques vêtus de noir. Il s'assit sur le Fauteuil, & le Bourreau après lui avoir lié les bras & les jambes, lui coupa la gorge par devant, & non par derrière, comme on le pratiquoit ordinairement envers les Traitres. Le Duc de Camignan parut ensuite, & fut exécuté de même. Le Comte d'Armama, & Don Augustin Emmanuel éprouvèrent le même Supplice. Le même jour Pierre Baëse, Melchior Corréa, Diègue Brito Nabo, & quelques autres furent attachés à quatre chevaux & écartelés. On porta leurs têtes sur les Frontières, pour faire voir aux Espagnols le traitement qu'on faisoit à leurs Créatures. Tous les autres Conjurés furent également punis. L'Archévêque de Brague, les Evêques de Martiria, de Malaca, & le Père Manuel de Macédo furent jettés dans les Prisons publiques jusqu'à ce que la Cour de Rome eût décidé de leur sort. L'Archévêque de Brague parut se répentir de son crime. Il écrivit quelques Lettres au Roi pour lui demander pardon, & pour le porter à la clémence; mais le Roi & son Conseil crurent que la clémence étoit hors de saison, & qu'il falloit agir rigoureusement pour donner un exemple mémorable à ceux qui seroient tentés de l'imiter. Ainsi on condamna l'Archévêque & les trois autres à une prison perpétuelle.

L'Archévêque de Lisbonne avoit voulu sauver un de ses amis, & il demanda pour cet effet sa grace à la Reine, & la sollicita avec toute la confiance d'un homme, qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuser à ses services. La Reine, qui avoit compris la justice & la nécessité indispensable de la punition, & qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parens & les amis des autres Conjurés, sçut faire ceder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la Justice. Elle ne

ne dit qu'un mot à l'Archévêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de repartir. *Monsieur l'Archévêque*, lui dit-elle, *la plus grande grace que vous pouvez attendre de moi sur ce que vous me demandez, c'est d'oublier que vous m'en ayiez jamais parlé.* 1641.

On fut longtems à la Cour de Madrid, sans pouvoir démêler par quel moien le Roi de Portugal avoit découvert cette Conjuration, & ce ne fut que par une nouvelle Conspiration qui se tramoit en même tems contre le Roi d'Espagne, que ce Prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les prémiers avis des desseins de l'Archévêque de Brague. Le Roi de Portugal avoit jetté quelques semences de rébellion dans l'esprit du Duc de Médina Sidonia son Beau-frère. Le Marquis d'Aïmonté Seigneur Castillan, & leur Confident mutuel, acheva de le séduire. Il étoit proche parent de la Reine de Portugal & du Duc de Médina; ses terres situées à l'embouchure de la Guadiane, & proche les Frontières de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette Cour, & il espéroit augmenter sa fortune & trouver son élevation dans celles de ces deux Maisons.

Ce Marquis écrivit sécrêtement au Duc de Médina pour le féliciter sur la découverte de la Conjuration de l'Archévêque de Brague, & il lui insinuoit en même tems combien il devoit souhaiter que le nouveau Roi pût conserver une Couronne, qui devoit passer un jour sur la tête de ses Neveux. Le Duc de Médina, qui n'avoit vu qu'avec une jalousie secrette l'élévation de son Beau-frère, comprit bien que la Lettre du Marquis cachoit de plus hauts desseins. Il fit partir aussitôt un certain Louïs de Castille son confident pour conférer avec lui. Le Marquis ayant vu sa Lettre de créance, n'eut pas de peine à s'ouvrir, & il lui fit voir par plusieurs raisons, que le Duc de Médina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa Maison, & la rendre indépendante de la Couronne d'Espagne.

Louis de Castille ayant rendu compte de son voiage au Duc de Médina, ce Seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une Couronne. Il renvoya aussitôt son Confident au Marquis d'Aïamonté, pour l'assurer qu'il entroit dans ses vues, & pour prendre avec lui des mesures plus précises. Le Marquis, instruit des dispositions du Duc, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe & déterminé. Il étoit question d'en conférer avec le Roi de Portugal. Le Marquis trop connu sur les Frontières, n'osa passer dans ce Royaume. Il jetta les yeux pour une négociation si délicate, sur un Religieux de l'Ordre de Saint François, appellé le Père Nicolas de Vélasco.

Ce Moine, attaché de tout tems à la fortune du Marquis d'Aïamonté, passa à Castro-Marin première Ville de Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y étoit prisonnier. Le Roi de Portugal, de concert avec le Marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un Espion, & on le fit venir à Lisbonne chargé de chaines, & comme un Criminel que les Ministres vouloient interroger eux-mêmes. On le jetta dans une prison, où il étoit gardé avec une sévérité apparente, & on le relâcha

peu

1641. peu après, sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le Royaume que pour traiter de la liberté de l'Officier Espagnol. Le Roi le vit plusieurs fois, & l'assura pour recompense de ses soins de le faire Evêque. Le Cordelier ébloui de cette espérance ne partoit plus du Palais, il faisoit la Cour à la Reine, & obsédoit les Ministres.

Un Castillan nommé Sanche, qui étoit prisonnier à Lisbonne, pénétra bientôt tout le secret de cette négociation. Il étoit créature du Duc de Médina-Sidonia, & faisoit la fonction de Trésorier avant la dernière révolution. A peine eut-il appris le crédit du Cordelier, qu'il lui écrivit pour implorer sa protection. Celui-ci, qui se vouloit faire un nouveau mérite auprès du Duc de Médina, demanda au Roi la liberté de Sanche, & l'obtint. Le Père Nicolas fut tirer lui-même le Castillan de prison, & il lui offrit de le faire comprendre dans un passeport que le Roi avoit accordé à quelques Domestiques de la Duchesse de Mantoue, qui s'en retourneroient à Madrid. Le rusé Castillan lui répondit, que la Ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangère, & qu'il ne respiroit qu'à se voir auprès du Duc de Médina son patron, qui étoit assez puissant pour faire sa fortune.

Le Cordelier voyant le Castillan si attaché aux intérêts du Duc de Médina, jetta les yeux sur lui pour rendre compte de sa négociation au Marquis d'Aïamonté. Il fut même assez imprudent pour lui faire une entière confidence de ses desseins. Sanche charmé de se voir maitre d'un secret de cette importance, prit les Lettres du Cordelier, & lui dit que si on le jugeoit à propos, il se tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponce. Il partit pour l'Andalousie, mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant, chez le Comte Duc d'Olivarès, auquel il développa tous les projets du Duc de Médina-Sidonia, ses liaisons avec le Roi de Portugal, le dessein qu'il avoit de s'emparer des Gallions, de livrer Cadix aux ennemis de la Couronne, & de faire révolter contre le Roi même les Troupes qu'il commandoit en Andalousie, pour son service. Et, pour justifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes Lettres du Cordelier, écrites en chiffre au Marquis d'Aïamonté, & au Duc de Médina, lesquelles contenoient le plan de la Conspiration. Le Comte Duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante, & il alla aussitôt chez le Roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre. Philippe ne fut pas moins frappé d'une si noire trahison, & il ne put s'empêcher de dire à son Ministre par une espèce de reproche, que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa Maison.

Philippe, après avoir évaporé sa colère, remit les Lettres du Cordelier au Comte-Duc, & lui ordonna de les faire examiner par trois Conseillers d'Etat, qui lui en feroient leur rapport: C'étoit rendre le Ministre maitre de cette affaire. Il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les Lettres du Cordelier, & Sanche fut entendu plusieurs fois. Le Ministre ne négligea rien pour tâcher de justifier le Duc de Médina son pa-

ren-

rent auprès du Roi, qui étant d'un caractère doux & paresseux, le laissa maitre de cette affaire. Le Ministre fit partir aussi-tôt Don Louis de Haro son neveu, avec ordre de dire au Duc, qu'innocent ou coupable, il se rendît incessamment à la Cour; qu'il étoit assuré de sa grace, s'il étoit criminel; mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du Roi. On fit en même tems arrêter le Marquis d'Aïamonté. 1641.

Comme le Duc de Médina ne pouvoit se résoudre à aller passer le reste de ses jours dans un Païs étranger, il obéit aux ordres de Philippe, & il fit même une si grande diligence, que le Roi se trouva par-là disposé à le croire innocent. Il alla descendre chez le Ministre, qui l'introduisit secrètement dans le Cabinet du Roi. Le Duc se jetta à ses pieds, lui avoua son crime, & lui demanda sa grace dans les termes les plus touchans. Le Roi se laissa attendrir, & lui dit, qu'il donnoit sa grace à son répentir, & aux prières que lui en avoit faites le Comte-Duc d'Olivarès.

Ce Ministre, pour persuader le Roi du répentir sincère de son parent, proposa à ce Seigneur de faire appeller en duel le Duc de Bragance. Le Duc de Médina parut d'abord surpris d'une pareille proposition, & il ne voulut y consentir, que lorsqu'il vit que le Ministre s'opiniâtroit dans son dessein. Celui-ci dressa lui-même le Cartel, dont on répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, & dans la plupart des Cours de l'Europe.

Au tems marqué, le Duc de Médina se rendit sur le champ de bataille. Il y parut armé de toutes pièces, & escorté par Don Jean de Garray Mestre de Camp Général des Troupes Espagnoles. On fit les chamades & les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du Roi de Portugal. Ce Prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette Comédie, & d'ailleurs il ne convenoit pas à un Souverain de se commettre avec un Sujet de son Ennemi.

Le Marquis d'Aïamonté fut moins heureux que le Duc de Médina. Flatté par l'espérance de sa grace, & séduit par l'exemple du Duc son complice, il signa tout ce qu'on voulut. On se servit de sa propre confession pour faire son procès, & il fut condamné à perdre la tête. Il marcha au supplice sans dire un seul mot, & il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion.

Ce projet manqué, le Roi de Portugal ne songea plus qu'à se maintenir sur le Trône à force ouverte. Au commencement de l'année 1642, les courses, les hostilités, les ravages, les incendies, les meurtres & les brigandages recommencèrent avec plus de fureur que jamais. Don François de Mélo Grand Veneur forma le dessein de surprendre la Ville d'Alconcello. Ce projet lui réussit, il la pilla, & ravagea les environs, sans que les Espagnols eussent le tems de la secourir. Du côté de la Galice, le Grand Prieur de Navarre, Gouverneur de ce Royaume, étoit à Monterrai avec un Corps d'Armée assez considérable. Il prétendoit entrer dans la Province de Tra-los-montès. Don Manuel Tellez de Ménésès, & Don Diègue 1642.

 Mélo

1642. Mélo Péreira, Commandant de la Province, informés de son dessein, s'avancèrent vers la Frontière. Ils prirent le chemin de la Galice, ils ne tardèrent pas à découvrir l'Ennemi. On se battit, & les Portugais remportèrent encore quelque avantage.

1643. Le Roi de Portugal, pour ne pas donner le tems à ses Ennemis de respirer, & pour ne pas laisser amolir le Soldat, résolut d'entrer en 1643 dans la Castille avec une Armée, & de s'y trouver en personne. Après avoir réglé tout ce qui concernoit le gouvernement intérieur du Royaume, il assembla une Armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de trois mille de Cavalerie. Le 17 de Juin, le Roi armé de toutes pièces, monta à cheval, & se rendit accompagné de toute la Noblesse dans la grande Eglise, où l'on bénit l'Etendart Royal, que le Roi remit entre les mains du Comte de Rédondo en le faisant Grand Enseigne. Le Roi partit le lendemain pour Evora, & donna ses ordres pour faire marcher l'Armée. Nous n'entrerons pas dans le détail des évènemens de cette Campagne, pendant laquelle les Portugais enlevèrent diverses Places importantes aux Espagnols. Ceux-ci tentèrent vainement de s'établir dans la Province de Tra-los-montès, & dans celle d'entre Douro & Minho: ils furent par-tout repoussés & vaincus. Il naquit cette année un Infant au Roi. On célébra cette naissance par des réjouissances publiques, & on lui conféra le Batême avec toute la pompe imaginable. On le nomma Alfonse Henriquès.

1644. Les Portugais faisoient tous les jours de nouvelles Conquêtes. La Ville de Tanger en Afrique étoit sous la domination du Roi Catholique. D'abord que les habitans y furent informés, que les Peuples de Portugal avoient proclamé Roi Jean IV, ils le reconnurent aussi pour leur Roi, à l'instigation du Comte de Sarzédas Gouverneur & Capitaine Général de la Place. Le Roi y envoya aussi-tôt un secours d'hommes & de munitions. Les Castillans employèrent tour à tour les prières & les menaces, pour ramener les habitans sous leur domination; mais toutes leurs demarches furent inutiles, & leurs prières ne purent jamais les toucher.

La France assista puissamment le Portugal. Cette Couronne se faisoit un mérite de protéger la plus ancienne Branche de la dernière race de ses Rois, & d'ailleurs cette guerre étrangère causoit une diversion utile, & occupoit une partie des forces de l'Espagne. Les François poussèrent leurs Conquêtes dans la Catalogne, & ailleurs. Le Roi de Portugal continuant de son côté la Guerre, fit marcher une Armée de douze mille hommes vers les Frontières d'Alenteyo, afin d'entrer dans la Castille. Le Roi Catholique y envoya aussi des Troupes pour défendre le Païs, & il en donna le commandement au Marquis de Torrécusa, qui avoit passé par tous les emplois militaires. Le Roi de Portugal nomma Matthias d'Albuquerque pour Général de son Armée.

Les Espagnols se mirent les prémiers en campagne. Leur Général attaqua Onguella, petite Ville où il n'y avoit qu'une foible Garnison: il voulut l'emporter d'emblée, & il échoua dans son entréprise. Matthias d'Albu-

querque

querque étoit à Estrémos. Il fit partir vers Montijo Dom Rodrigue de Castro, Lieutenant Général de la Cavalerie, avec deux cens-soixante Chevaux & deux mille cinq cens hommes. Il le fit suivre par le Grand Véneur, avec ordre de secourir Castro dans le besoin. Montijo étoit une petite Ville d'environ huit cens feux. Elle avoit un bon Retranchement. La Garnison étoit composée d'une Compagnie de Volontaires & d'une Compagnie de Cavalerie. En arrivant Rodrigue de Castro attaqua le Retranchement, que la Garnison défendit avec opiniâtreté: néanmoins on le força, & on se rendit maitre de la Ville. 1644.

Le Général Espagnol voulant réparer les pertes qu'on avoit faites, se détermina à aller combattre les Portugais. Son Armée montoit à sept mille hommes d'Infanterie & à deux mille six cens Chevaux. L'Infanterie étoit divisée en neuf Corps, & la Cavalerie en trente-quatre Escadrons. Torrécusa en confia le commandement général au Baron de Malinguen. Albuquerque se voyant dans la nécessité de livrer Bataille, sépara sa Cavalerie en douze Corps, & en plaça six tous Portugais à l'aile droite, & six tous étrangers à la gauche. Mélo commandoit ceux de l'aile droite, & le Commissaire Général ceux de l'aile gauche, avec la Cavalerie Hollandoise, commandée par Piper. Les Castillans se confiant sur leur nombre, chargèrent avec fureur l'aile gauche des Portugais. Le choc fut violent, & la Cavalerie rompue & renversée. La Hollandoise se replia avec précipitation sur le Régiment d'Ayrès de Saldagne. Le desordre s'y mit. Les Castillans saisirent ce moment pour le recharger, & achevèrent de le déconcerter. La Cavalerie de l'aile droite accourut pour le secourir; les Castillans la reçurent avec tant de valeur, qu'ils la firent reculer. Alors ils retombèrent sur l'Infanterie de la gauche, & l'attaquèrent vivement par le front & par le flanc. Albuquerque fit tous ses efforts pour rallier les Soldats, mais sur ces entrefaites il eut son cheval tué sous lui. Un Officier François appellé Henri de la Morlé, courut à son secours & lui donna son cheval, sacrifiant sa vie pour sauver celle de son Général.

On dut la victoire à l'action de ce François. Quoique l'Infanterie fût rompue, l'artillerie prise, que le désordre enfin regnât par-tout, Albuquerque ôsa tenter de rappeller la fortune sous ses étendarts. Ayant rallié quelques Officiers avec quelques Soldats, il se mit à leur tête, chargea l'Ennemi l'épée à la main, regagna l'Artillerie & le Bagage, & après un Combat des plus longs & des plus opiniâtres, força enfin les Castillans à abandonner le champ de Bataille, qu'ils laissèrent couvert de Corps morts. Les Portugais honteux d'avoir été si maltraités au commencement de la Bataille, crurent effacer cette honte, en massacrant impitoiablement tous les Castillans qui tomboient en leur pouvoir. Il s'en noya beaucoup dans la Guadiane. Les Castillans perdirent dans cette Bataille cinq Mestres de Camp, neuf Capitaines de Cavalerie, quarante-cinq d'Infanterie, plusieurs Chevaliers, seize cens Soldats & huit cens Chevaux. Le nombre des blessés

1644. monta aussi à huit cens. Du côté des Portugais il y eut neuf cens hommes tant tués que blessés.

1645. On travailloit depuis plusieurs années à un Traité de Paix générale. Les Plénipotentiaires de chaque Puissance s'étoient assemblés en 1640 à Cologne, sans avoir rien pu conclurre, à cause des difficultés que faisoit naitre chaque jour la Maison d'Autriche. Les Ministres de l'Empereur, de la France, de la Suède, convinrent en 1641 des Préliminaires de cette Paix à Hambourg, malgré une infinité d'obstacles que les Puissances intéressées opposèrent. La révolution de Portugal étoit une des principales raisons qu'on alléguoit. On résolut pourtant de ratifier les Préliminaires arrêtés à Hambourg, par lesquels l'Empereur s'étoit engagé de faire consentir le Roi d'Espagne à envoyer ses Ministres, conjointement avec ceux des autres Puissances à Munster, pour y conclurre la Paix générale. Les François voulurent absolument que les Portugais fussent compris dans ce nombre.

1646. La France sollicitoit vivement le Roi de Portugal pour qu'il envoyât une Armée puissante dans l'Estramadoure Espagnole. Le Roi l'eût désiré, mais il y avoit depuis quelque tems si peu d'intelligence parmi ses Officiers Généraux, qu'il s'étoit en quelque manière déterminé à demeurer sur la défensive. D'ailleurs il n'avoit pas sujet d'être fort content de la Cour de France: Ses Ministres à Munster & à Osnabrug avoient assez froidement soutenu ses intérêts. Il prit néanmoins le parti d'assembler une Armée, & d'en donner le commandement à Matthias d'Albuquerque, Comte d'Allégrette, qui s'étoit retiré l'année précédente pour quelque mécontentement particulier, & par jalousie contre Vasconcellos, dont le mérite faisoit ombrage au sien.

Le Roi après avoir dissipé la mesintelligence de ces deux Généraux, envoya Albuquerque dans l'Alenteyo. L'Armée se mit en marche vers Téléna. Elle étoit composé de seize cens Chevaux & de huit mille hommes d'Infanterie divisés en huit Régimens. La Garnison de Téléna se rendit après trois jours de siège. Comme les Portugais se mettoient en état de démanteler cette Place, on apperçut l'Avant-garde de l'Armée Castillane: elle étoit plus nombreuse que la Portugaise. Il fallut songer à se retirer & à repasser la Guadiane. Une partie de l'Armée l'ayant éxécuté, l'autre fut attaquée par l'Armée Castillanne. La Cavalerie Portugaise soutint seule les efforts des Castillans, & les repoussa même jusqu'au bois de Corcuéla; mais bientôt après toute l'Armée ennemie s'étant avancée en ordre de bataille, la Cavalerie Portugaise, qui venoit un moment auparavant de donner de grandes preuves de courage, prit honteusement la fuite, & passa la Guadiane. Mascarégnas son Général fit de vains efforts pour la retenir. Alors s'armant d'une pique, il mit pied à terre, & suivi de quelques Officiers, il alla se mettre avec eux à la tête de l'Infanterie, qui étoit encore en deçà de la Rivière. Cette Infanterie s'étant retranchée avec des Chevaux de frise, se défendit avec une intrépidité sans égale, & força les Castillans à se retirer honteusement.

Le

Le Roi Philippe eut encore d'autres malheurs en Italie. A Palerme en Sicile, le Peuple s'étant soulevé, brula les livres de compte de la Ville, ouvrit les prisons, saccagea les maisons de plusieurs Nobles, & voulut se mettre en liberté, y étant poussé, disoit-il, par la cruauté des Gouverneurs, & par les impositions excessives dont on le chargeoit. Il tira même au sort à qui tomberoit le Gouvernement du nouvel Etat, qui échut à un homme de la plus basse condition. Celui-ci, après avoir chassé le Viceroi du Palais, & s'être laissé amusé par des propositions qu'il lui fit, perdit tout son crédit & sa charge, & fut enfin assassiné. 1647.

La révolte qui arriva à Naples la même année eut des suites plus fâcheuses. Un nommé Thomas Aniello, connu ordinairement sous le nom de Masaniello, de la lie du peuple, ayant été recherché pour payer la Gabelle, à cause qu'il vouloit vendre un panier de pommes qu'il venoit d'acheter, se récria contre la dureté du Gouvernement, & jettant son panier & ses fruits à terre, implora la faveur de la populace contre cette violence. La révolte devint bientôt générale. La populace, après avoir détruit & brulé les Bureaux où l'on exigeoit les Gabelles, se rendit sous la conduite d'Aniello droit au Palais du Viceroi, pour l'obliger de produire le Privilège original que l'Empereur Charles-Quint avoit accordé à la Ville. Le Viceroi se vit alors comme forcé d'accepter pour compagnon de sa charge Aniello, qui, oubliant bientôt ce qu'il étoit, fit mille nouvelles dispositions, qu'il crut nécessaires à l'établissement de la liberté qu'il avoit introduite dans la Ville.

Aniello, ayant perdu l'esprit, & s'étant rendu odieux au peuple par ses cruautés, fut assassiné par le moyen de quatre Seigneurs. Sa mort ne rendit pas le calme à la Ville. Les rébelles appellèrent le Duc de Guise, qui étoit alors à Rome, & le choisirent pour leur Chef. Comme ce Duc ne put recevoir de la France aucun secours, les Espagnols trouvèrent moyen de se rendre maitres de la Ville, & firent le Duc prisonnier.

Les hostilités continuoient toujours entre les Espagnols & les Portugais; mais les Ministres du Roi Philippe voyant qu'ils ne pouvoient réduire les Portugais par la force, eurent recours à la trahison. Ils ne doutoient point que le Portugal ne se soumît bientôt au gré de leurs désirs, s'ils pouvoient parvenir à faire assassiner le Roi Jean Quatrième. Ils s'adressèrent pour cet effet à Dominique Lette. Cet homme étoit né à Lisbonne de parens obscurs. Sa vie n'avoit été qu'un tissu de vices les plus honteux. Les Espagnols osèrent lui promettre pour prix de son crime les recompenses les plus honorables. Avant de se rendre à Lisbonne, il engagea Emmanuel Rocco, aussi Portugais, de faire ce voyage avec lui. Rocco consentit de l'y accompagner. Ils arrivèrent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Lette choisit ce jour pour consommer son crime. Le Roi devoit se trouver à la Procession du St. Sacrement avec toute sa Cour, & cette Procession devoit passer dans une rue fort étroite. Le jour de la Fête-Dieu étant arrivé, Lette pria Rocco d'aller l'attendre avec des Chevaux au Couvent de Notre Da-

1647. me de Grace, parce qu'il espéroit, lui disoit-il, d'assassiner ce jour-là sa Femme, qui lui avoit fait infidélité. Rocco y alla, & Lette se rendit à son poste. La Procession passa, le Roi y étoit environné de ses Gardes & de toute sa Cour. A cette vue Lette se troubla, & il n'ôsa consommer son crime.

Lette retourna à Madrid avec Rocco. Les Ministres de cette Cour mortifiés de le revoir sans avoir rien fait, l'engagèrent à y retourner, en lui promettant, s'il consommoit le crime, la plus brillante fortune. Lette revint en Portugal, amena avec lui Rocco, & eut l'imprudence de lui découvrir son secret. Lorsque l'un & l'autre furent arrivés à quelque distance de Lisbonne, Rocco quitta son ami sous quelque prétexte, se rendit au Palais, vit le Roi, & lui apprit le péril qu'il avoit évité, & celui qui le menaçoit encore. Lette fut arrêté, & bientôt après il expira au milieu des tourmens.

1648. En 1648 la Paix fut conclue à Munster entre l'Espagne & la Hollande. Comme l'Espagne avoit tant de feux à éteindre à la fois, elle jugea à propos, selon les règles de la prudence, d'abandonner la Hollande, comme étant la plus éloignée, afin de pouvoir mieux conserver les pièces qui étoient les plus proches d'elle.

Comme les Ministres d'Espagne se flattoient toujours, qu'ils pourroient soumettre les Portugais, Philippe envoya dans l'Estramadoure le Marquis de Léganez, à qui on donna des sommes considérables pour l'entretien & l'augmentation de son Armée. Léganez ne tarda pas d'envoyer sa Cavalerie pour faire le dégât aux environs de Portalègre, d'Aronches, & de Castelvide. Les Portugais informés de ce dessein chargèrent Tamaricut, Commissaire Général de la Cavalerie, d'aller chercher les Espagnols pour les combattre. Tamaricut les rencontra dans le Territoire de Portalègre. Il les chargea avec furie: le combat fut long & opiniâtre, mais la Victoire après avoir balancé, se déclara enfin pour les Portugais. Les Castillans furent taillés en pièces.

Pour réparer cette perte, le Marquis de Léganez prit le parti d'assièger Olivença. Son Armée étoit composée de huit mille hommes d'Infanterie & de trois mille chevaux. Léganez arrivé devant Olivença dans le milieu de la nuit chargea Cosmander du soin d'attaquer cette Place, dont Jean de Ménéses étoit Gouverneur. Celui-ci étoit alors enseveli dans un profond sommeil, ainsi que toute sa Garnison, à l'éxception des Sentinelles ordinaires. D'abord qu'elles apperçurent les Ennemis, elles reveillèrent la Garnison & les Bourgeois, qui tous coururent promptement aux armes pour se défendre. Les Castillans du prémier effort s'étoient emparés de deux Boulevards. Le Gouverneur se transporta à la tête de ses Troupes. Il rencontra d'abord dans une rue un Bataillon de Castillans, qu'il chargea avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de regagner le Boulevard par lequel ils étoient entrés, & bientôt il les chassa même de ce Boulevard & les força de se retirer. Ménéses se montroit par-tout, malgré trois grandes blessures

qu'il

qu'il avoit reçues. Le combat duroit encore à la pointe du jour. Un Soldat Portugais découvrit Cosmander, l'auteur de cette entréprise: il lui tira un coup de fusil & le tua. Sa mort répandit l'épouvante parmis les Castillans, qui prirent le parti de se retirer. 1648.

Il ne se passa rien de fort important en Espagne ni en Portugal en 1649; 1649.
mais au commencement de l'année 1650 les Castillans travaillèrent à de 1650.
grands préparatifs pour la Campagne prochaine. Ils devoient entrer jusques dans le cœur du Portugal, & par un dernièr effort terminer enfin la querelle, en ruinant totalement ce Royaume. Le Roi de Portugal voyoit ces grands préparatifs sans s'émouvoir. Il avoit séduit à force d'argent quelques personnes du Conseil de Castille, qui l'informoient éxactement de tous les desseins de cette Cour, & sa tranquilité ne provenoit que de cette source, sachant que ces préparatifs ne le regardoient pas. Cependant ses Peuples qui ne pouvoient pénétrer dans le mistère murmuroient hautement. Pour les appaiser, le Roi envoya des Troupes dans la Province d'Alentejo, où André d'Albuquerque se rendit en qualité de Général de la Cavalérie.

Après la mort de Charles I Roi d'Angleterre, que ses ennemis avoient fait mourir sur un échafaut, le Prince son Fils fut errant & fugitif avec toute la Famille Royale. L'Armée navale que le feu Roi entretenoit sur l'Océan, poursuivie par le Général Blac, erra pendant quelque tems en différens parages de l'Océan, ayant pour Général le Prince Robert, & son Frère Maurice, Neveux du feu Roi d'Angleterre, & Fils du Comte Palatin du Rhin. Pour se mettre à l'abri de l'Ennemi, ils se refugièrent dans la Rivière de Lisbonne. Blac les y poursuivit avec son Armée, & fit dire au Roi de Portugal, que s'il ne les faisoit sortir promptement de Lisbonne, il bruleroit tous les Vaisseaux Portugais qui étoient dans le Port. Le Roi de Portugal indigné de cette menace, tint d'abord un grand Conseil, où presque tous ceux qui y assistèrent dirent, que pour soutenir la majesté de son Trône, il falloit s'exposer à une Guerre ouverte avec les Anglois, plutôt que de souffrir que l'on insultât en aucune manière les Princes qui s'étoient refugiés dans son Royaume.

Le Roi fit dire à Blac, qu'à cause de l'intelligence qui règnoit entre la République d'Angleterre & la Couronne de Portugal, il ne lui refusoit point la permission d'entrer dans ses Ports; mais qu'à l'égard des Princes Palatins, il ne souffriroit pas qu'on les y insultât. Blac ne fit aucune attention à ce Discours, & il se mit en devoir d'en venir à une rupture ouverte. Alors le Roi fit dresser sur les bords du Tage plusieurs batteries de Canon, & envoya plusieurs détachemens d'Infanterie de l'un & de l'autre côté, pour l'empêcher de descendre à terre. En même tems il fit armer tous les Vaisseaux de guerre qui étoient dans la Rivière, & treize furent bientôt en état de remettre à la voile pour courir sur l'Ennemi. Il nomma pour Général de cette Armée navale Antoine de Siqueyra Varajao, & pour Amiral D. Pèdre d'Almeyda. Les Princes Palatins se joignirent avec leurs Vaisseaux à cette Flotte.

Les

1650. Les Anglois à la vue de cette Armée navale, levèrent les ancres, sortirent de la Rivière, & gagnèrent le large. Siqueyra les poursuivit jusqu'à l'entrée de la Mer, & ramena ensuite sa Flotte dans le Port de Lisbonne. Toute la Noblesse embarquée sur cette Flotte murmura d'une si prompte retraite, & le Roi ayant condamné la conduite de Siqueyra, le déposa de sa Charge, qu'il donna à Don George de Mélo. Cependant les Anglois étoient rentrés dans la Rivière. Mélo sortit du Port pour leur donner une seconde fois la chasse. A son approche l'Ennemi regagna le large. Mélo le poursuivit: mais à peine eut-il débouché le Tage, qu'un Orage furieux écarta ses Vaisseaux. Les Anglois joignirent celui que montoit François de Sousa, & l'attaquèrent. Sousa soutint un Combat long & sanglant, il fut tué enfin, & son Vaisseaux pris. Pachéco de Mélo se trouva à l'embouchure du Tage, investi par la Flotte Angloise. On le somma de se rendre, & il répondit à cette sommation par une décharge de son Artillerie. Les Anglois le chargèrent à leur tour, mais Mélo s'en débarassa & gagna le Port de Lisbonne. La Flotte Angloise continua à croiser sur la côte. Les Vaisseaux du Brésil arrivèrent sur ces entrefaites. Les Anglois en prirent quinze chargés de Sucre. Ensuite ayant appris que les Princes Palatins avoient gagné le large, & s'étoient éloignés de Lisbonne, ils prirent eux-mêmes la route d'Angleterre.

1651. On continua la Guerre en 1651, entre l'Espagne & le Portugal, mais sans faire aucune entréprise considérable. Le Prince Théodose, fils du Roi de Portugal, ne voyant qu'avec chagrin l'inaction des Troupes, sortit de Lisbonne à l'insçu de son père, & se rendit dans la Province d'Alenteyo. Ce Prince, qui finissoit à peine sa dix-septième année, formoit déja de vastes projets. Il avoit l'esprit orné, promt, subtil, l'ame grande, élevée, & portée aux actions d'éclat. Il avoit conçu le dessein de se mettre lui-même à la tête des Armées & de les commander. Le Roi apprit son départ. Cette demarche lui déplut. Il la regarda comme un attentat à son autorité, & il lui envoya des ordres positifs, pour qu'il s'en retournât promptement à Lisbonne. Théodose, persuadé que les intérêts de l'Etat & de la Couronne demandoient qu'il demeurât à la tête des Armées, écrivit au Roi pour le prier de l'y laisser pour exécuter les projèts qu'il avoit conçus: mais le Roi fut infléxible, & reïtéra ses ordres avec tant de fermeté, que le Prince, qui manquoit d'ailleurs de toutes choses, revint enfin à Lisbonne. Le Roi l'y reçut assez froidement. Cependant pour lui donner quelque satisfaction, il le nomma Généralissime de ses Armées; mais ce n'étoit qu'un titre dénué de toute autorité, car dès ce moment le Roi l'écarta des affaires, & lui défendit l'entrée du Conseil. Le Prince murmura de ce traitement. La Cour & le Peuple en murmurèrent avec le Prince. La jalousie s'empara de l'esprit du Roi, & la défiance l'éloigna de son Fils, qui, outré des mortifications qu'on lui faisoit essuier, tomba enfin dans une maladie de langueur.

1652. Une Fièvre lente le consumoit peu à peu, bientôt il eut des vomissemens de

de sang, & l'on désespera de sa vie. Les remèdes qu'on lui donna furent inutiles. Son mal ne fit qu'empirer. Dans cet état on le fit sortir de Lisbonne pour respirer l'air de la Campagne. Il se trouva plus mal, & il demanda qu'on le ramenât à Lisbonne. Il y vit arriver son dernier instant avec beaucoup de fermeté, & mourut le quinzième de Mai 1653. Ce jeune Prince rassembloit beaucoup de belles qualités. Il étoit instruit dans tous les exercices de l'Art militaire. Il savoit l'Histoire & plusieurs Langues. Il avoit fait de grands progrès dans les Mathématiques. Il possédoit les Belles Lettres, & étoit rempli des plus excellentes Maximes d'une Politique sage & éclairée. Tous ceux qui l'approchoient, l'aimoient jusqu'à l'adoration. Sa mort remplit de deuil tout le Portugal. La douleur des Peuples étoit d'autant plus raisonnable, que l'Infant Dom Alfonse Henriquès, qui devoit lui succéder, étoit foible, impotent, & d'un esprit qui tendoit à la démence. 1652.

Les Espagnols ouvrirent de bonne heure la campagne de 1652. Ils sortirent de Badajos, & allèrent piller quelques Villages aux environs d'Olivença. Quesné, Commissaire Général de la Cavalerie Portugaise, les rencontra, les tailla en pièces, & leur enleva leur butin. Les Castillans piqués de cette perte, firent une invasion du côté de Tiléna, pillèrent & brulèrent le Païs. Quesné & Tamaricut allèrent ensuite avec quinze cens chevaux insulter les Ennemis jusques sous le Canon de Badajos. Alvarès de Vivéros commandoit dans cette Place. Indigné qu'on osât le venir braver de la sorte, il ordonna à toute la Cavalerie, qui étoit dans la Ville, de monter à cheval, pour aller punir les Portugais de leur audace. Comme elle commençoit à sortir, Quesné impatient de combattre, marcha pour la charger, sans attendre Tamaricut. Le Combat s'échaufa, on se disputa la Victoire. Enfin les Portugais furent contraints de reculer, & Quesné fut dangereusement blessé. Tamaricut arriva dans cet instant avec l'Arrière-garde. Il arrête quelques Fuiards, ranime leur courage, & les ramène au combat avec les autres qui étoient sous son commandement. Alors le Combat recommença avec plus d'ardeur. On se chargea à différentes reprises, & les Castillans se virent enfin enlever une Victoire, qu'ils croyoient à eux. Leur déroute fut générale. Les Portugais ne furent pas si heureux dans la Province de Beira. Il s'y donna un Combat, où leur Cavalerie fut entièrement défaite.

Il ne se passa rien de remarquable en 1653, la plus grande partie de cette année s'étant passée en escarmouches & en des entréprises de peu de conséquence. Comme le Roi de Portugal soupiroit après la Paix, il défendit en 1654 les courses dans le Païs ennemi, se flattant qu'on observeroit la même conduite à son égard. Le Soldat s'amollissoit dans le repos, la discipline s'altéroit, & la Cavalerie qu'on avoit eu tant de peine à former s'anéantissoit insensiblement. D'ailleurs le Soldat accoutumé au pillage, ne pouvant exercer ses brigandages chez l'Ennemi, les exerçoit dans son Païs même. Ce n'étoit que plaintes, que murmures de la part des Peuples des Fron- 1653. 1654.

1654. tières. On pilloit, on assassinoit, & on commettoit des excès de cruautés horribles. Les Païsans s'assembloient & massacroient autant de Soldats qu'ils en rencontroient. On fit des plaintes au Roi, pour qu'il permît aux Troupes de faire quelques courses dans les terres des Ennemis. Le Roi s'y rendit, & révoqua ses prémiers ordres. André d'Albuquerque conçut le dessein d'aller surprendre le Château d'Oliveira situé dans le voisinage de Sciarès, & dont la forte & nombreuse Garnison incommodoit souvent les Portugais des Frontières. Il choisit pour cet effet un Corps de deux mille hommes & de quinze cens chevaux. D'abord on se rendit à Olivença, & de-là, marchant pendant toute la nuit, on s'approcha d'Oliveira.

A la vue des Portugais, les Castillans abandonnèrent la Campagne à leur discrétion, & coururent s'enfermer dans le Château. Un Régiment Portugais s'étant avancé pour entrer subitement dans la Place, il en essuia tout le feu, & eut trente hommes de tués. Albuquerque reconnut cependant le Château de tous côtés. Ensuite ayant fait approcher des Parapets, il attacha le Mineur à la muraille en deux différens endroits. Au bout de trois jours les mines furent en état de jouer. Les Castillans s'en étant apperçus, pour ne point s'exposer aux suites d'un Assaut, se rendirent à la discrétion du Vainqueur. Les Soldats demeurèrent prisonniers de guerre, & les Païsans furent renvoyés dans leurs terres avec tout ce qu'ils purent emporter. Le reste du butin fut partagé entre les Soldats & les Officiers. Après la retraite des Portugais, les Castillans se jettèrent dans la Campagne de Monséras, où ils firent un butin considérable. Dans la Province de Beira les Portugais entrèrent dans le Païs ennemi, & y mirent à feu & à sang les Terres de Vilvestre, de Barrocco Pardo, & quelques autres.

Ce fut en 1654 qu'on acheva le beau bâtiment du Panthéon, qui est une Chapelle ronde, où l'on enterre les Rois d'Espagne à l'Escurial.

1655. Au commencement de l'année 1655, on suspendit tout acte d'hostilité dans la Province de Tra-los-montès. Cette espèce de Trêve fut cependant bientôt rompue par ordre du Roi de Portugal, qui voulut qu'on recommençât les hostilités. Vasconcellos qui commandoit dans cette Province en fit avertir le Marquis de Tavora, qui commandoit les Espagnols sur cette Frontière. Les Galiciens entrèrent aussi-tôt dans le Portugal, pillèrent Paradella, ravagèrent tout son territoire, & se mirent en devoir d'en enlever tous les Bestiaux. Cette entréprise ne leur réussit pas. Les Portugais les attaquèrent & les obligèrent de s'enfuir honteusement. Vasconcellos entréprit de nouvelles expéditions. Il donna ordre à Jaques de Païva de se poster vers la Place de Carvagiales, de faire ensorte d'attirer en rase campagne la Garnison de cette Ville, &, s'il ne pouvoit y réussir, de ravager tout le Territoire & les Terres voisines. Païva se présenta d'abord devant Carvagiales, mais la Garnison n'ayant ôsé sortir de la Place, les Portugais désolèrent toute la Campagne. De-là ils se transportèrent

tèrent à Tavora, qu'ils pillèrent & brulèrent avec dix-neuf Villages. 1655.

Pour se vanger de ces pillages, les Espagnols se jettèrent le long du Douro, brulant tous les lieux par où ils passoient. Païva en fut informé, & se mettant à la tête de ses Troupes, il alla pour arrêter le progrès des Ennemis. Il les rencontra bientôt, & quoiqu'inférieur en forces, il les attaqua, rompit leur Cavalerie, mit en fuite leur Infanterie, fit beaucoup de prisonniers, & couvrit la campagne de leurs corps morts. Il se donna aussi dans la Province de Beira un Combat, qui fut extrêmement long & violent. La victoire fut longtems balancée par la valeur & l'acharnement des Combattans de l'un & de l'autre parti, mais elle se déclara enfin pour les Portugais.

Dans les Indes la guerre se faisoit avec beaucoup d'acharnement entre les Portugais & les Hollandois. Une victoire que ces derniers remportèrent, causa la ruine entière des Portugais dans l'Isle de Ceylan; car la terreur s'étant répandue dans la Ville de Colombo, qui étoit dépourvue de Soldats & de vivres, les Hollandois ne tardèrent pas à en faire le siège. Ils avoient reçu par Mer un secours considérable, ils avoient augmenté leur Armée de terre, le Roi de Candéa s'étoit confédéré avec eux, & presque tous les peuples suivoient leurs étendarts victorieux. Des Prêtres, des Moines, des Bourgeois, sans expérience, composoient au contraire la Garnison de Colombo.

Coutigno étoit Gouverneur de la Place. Malgré la disette de toutes choses, il se disposa de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Hollandois investirent la Ville & dressèrent plusieurs batteries, pour attaquer tout à la fois les Forts de Notre-Dame de Guadaloupe, de Saint Sébastien, de Saint Thomas, & le Boulevart de Saint Jean. Bientôt les maisons les plus élevées furent abatues, & les Forts & les Boulevarts se trouvèrent ouverts en plusieurs endroits. Enfin les breches devinrent si considérables, que le Général des Hollandois se disposa à donner un assaut. L'attaque se fit avec beaucoup d'ardeur, mais enfin les Hollandois furent obligés de se désister de leur entréprise, après avoir fait une perte considérable. Cette journée leur couta neuf cens hommes, & trois de leurs meilleurs Vaisseaux, sur lesquels les Portugais trouvèrent trente pièces de canon, avec des munitions & des vivres dont ils avoient grand besoin.

Les Portugais remportèrent quelques autres avantages, mais qui ne les 1656.
soulagèrent pas beaucoup. Les maladies & la disette qu'ils ressentoient d'une manière pressante les réduisoient au desespoir. On vit des mères égorger leurs enfans pour se conserver la vie. Dans cette extrémité, Coutigno fit sortir de la Place un grand nombre de bouches inutiles. Les Hollandois les chassèrent, & les obligèrent à s'en retourner vers la Ville. Les Portugais refusant de les y recevoir, ils demeurèrent exposés aux coups de leurs amis & de leurs ennemis, & périrent presque tous.

Rien n'égaloit la misère, où étoient réduits les assiègés. Les assiègeans

1656. eux-mêmes souffroient & commençoient à s'impatienter, lorsqu'ils reçurent un nouveau secours de vivres, de Troupes, & de munitions. On continua donc les attaques avec une diligence incroyable, & on se préparoit déja à donner un nouvel assaut, lorsque le Général Huld fut tué d'un coup de mousquet, en visitant les attaques. On lui donna pour successeur le Gouverneur de Gale. Celui-ci voulant réduire la Place, avant qu'on eût envoyé un autre Général de Batavia, pressa le siège avec plus de vivacité encore que Huld. Coutigno, voyant que la Ville alloit être prise d'assaut, se détermina enfin à capituler.

La Place fut livrée aux Hollandois le 12 de Mai 1656. C'est ainsi que les Portugais perdirent l'Isle de Ceylan, perte considérable, dont ils furent eux-mêmes la cause par la mesintelligence, la haine, & l'ambition mal-entendue qui regnoit parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement des Indes. Leurs divisions, leurs querelles particulières furent la source de leur ruine générale. Les Hollandois en sçurent profiter, &, après une longue & pénible guerre, leur constance surmonta tous les obstacles, & ils demeurèrent maitres de l'Isle de Ceylan.

Depuis quelque tems le Roi de Portugal trainoit une vie languissante, son estomac étoit ruiné; & cependant il ne pouvoit s'empêcher de manger beaucoup. Les Médecins vouloient envain s'y opposer, il étoit tourmenté par une faim dévorante, & ne pouvant digérer la nourriture qu'il prenoit pour l'appaiser, il souffroit des douleurs affreuses, qui ruinoient entièrement sa santé. Dans cet état il ne passoit presque aucun jour sans aller à la chasse dans le Parc d'Alcantara. Il s'épuisa tellement, qu'il tomba malade à la chasse. Sa maladie commença par une grande douleur au côté, qui fut bientôt accompagnée d'une rétention d'urine. Tous les remèdes qu'on lui donna furent inutiles: son mal ne fit qu'empirer, & on lui annonça le grand danger où il étoit.

Cette nouvelle ne causa au Roi aucune fraieur. Lorsqu'il sentit ses forces entièrement épuisées, il fit appeller tous les Grands de la Cour, & leur recommanda de veiller attentivement à la conservation de la foi, & à la défense du Royaume pendant la minorité de son Fils. Il entretint la Reine sur la manière dont elle dévoit se comporter pendant la Régence. Il mourut le six de Novembre, âgé de cinquante-deux ans, six mois, ayant regné seize ans moins un mois. Don Jean IV laissoit deux Princes & une Princesse. L'aîné, appellé Don Alfonse, avoit près de treize ans. C'étoit un Prince d'une humeur sombre, & qui étoit perclus de la moitié du corps. L'Infant Don Pédro son frère n'avoit que huit ans, & l'Infante Donna Catherine, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution.

Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment l'éloge de Don Jean IV leur Roi, en le faisant passer pour un Prince pieux & plein de modération. Les Historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, & une extrême défiance de lui-même & des autres: ils disent qu'il étoit

toit de difficile accès pour les Grands, familier & ouvert seulement avec ses anciens Domestiques, & sur-tout avec le Compagnon de son Confesseur. Ce qui paroit résulter de la conduite de ce Prince, c'est qu'étant peu guerrier, & tout occupé de ses exercices de dévotion, il eut plutôt les bonnes qualités d'un simple Particulier, que les vertus d'un grand Roi, & il ne dut sa Couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, & à l'habileté qu'eut la Reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa Maison. 1656.

Cette Princesse avoit été nommée Régente du Royaume par le Testament du Roi son mari. D'abord elle fit reconnoître pour successeur légitime du Roi Jean IV, son fils, lequel fut couronné le 15 de Novembre avec toutes les cérémonies ordinaires, en présence du Peuple & des Grands, qui lui prêtèrent le serment accoutumé de fidélité. Les Grands divisés par leurs haines particulières se réunirent en partie pour troubler la Régente dans son administration. Ils la regardoient comme une Castillane, & comme telle ils n'avoient aucune confiance en elle. Cette Princesse réunissoit cependant en elle toutes les vertus des grands hommes, un courage ferme, une prudence singulière, un amour solide de la gloire, & un grand désir d'immortaliser son nom par le bonheur de ses Peuples. Elle se comporta avec tant de sagesse & de prudence au commencement de ce tems orageux, qu'elle fit avorter tous les projets que les Grands osèrent former, pour la dépouiller de l'autorité. Après avoir donné une forme au Gouvernement, elle nomma pour Gouverneur de Don Alfonse, Don François de Faro, Comte d'Odémira. Ce Comte descendoit d'une ancienne branche de la Maison de Bragance. Ses richesses égaloient sa naissance. Il étoit sage, actif, prudent, généreux, desintéressé, & consommé dans les affaires par une longue expérience.

La Reine se voyoit sans alliance étrangère, sans Troupes disciplinées & sans habiles Généraux. Cependant à l'aide de ses Ministres & de quelques personnes sages, qui formoient le Conseil de l'Etat, elle ne désespera pas de procurer un gouvernement sage & utile à ses Sujets. Elle se détermina à poursuivre la Guerre, & à attaquer vivement les Espagnols. Le fort de la Guerre passa en 1657 dans la Province d'Alenteyo, où l'on envoya les meilleures Troupes du Royaume. Toute la Noblesse attachée à la Cour courut sur la Frontière, pour défendre la Patrie, & pour partager le péril & la gloire, qui accompagnent ordinairement les armes. Les Espagnols de leur côté ne montroient pas moins d'ardeur & d'empressement. Ils se déterminèrent à commencer la Campagne par le Siège d'Olivença (*). Les Portugais ayant découvert le dessein des Ennemis, introduisirent dans la Place un Convoi considérable de vivres & de munitions. Les Fortifications intérieures de la Place étoient en bon état, mais le Chemin couvert, les Fossés, & un Ouvrage à corne avancé étoient sans défense, parce qu'on n'avoit 1657.

(*) Voyez ci-dessous le Plan de cette Place & sa description à l'Article d'Olivença.

1657. n'avoit pas eu le tems de les réparer. La Garnison montoit à quatre mille hommes d'Infanterie avec cent Chevaux.

Cette Ville fut obligée de se rendre aux Espagnols le 30 du mois de Mai (*). La Garnison en sortit avec tous les honneurs militaires. Les Habitans abandonnèrent la Ville & emportèrent leurs biens mobiliers, comme il avoit été reglé par la Capitulation. Les Espagnols firent les derniers efforts pour les engager à demeurer dans la Ville, leur promettant une pleine jouïssance de tous leurs biens & de tous leurs privilèges; mais rien ne put les retenir, la haine triompha de l'intérêt, ils aimèrent mieux vivre dans la pauvreté avec leurs Compatriotes, que riches dans leurs Maisons avec les Castillans. Le Gouverneur d'Olivença fut arrêté & conduit prisonnier dans le Château de Villa-vitiosa. On arrêta aussi plusieurs Officiers de la Garnison, quoiqu'ils eussent tous rempli le devoir de Soldats & d'Officiers pendant tout le Siège.

La Reine, les Ministres, tout le Portugal ressentirent vivement la perte d'une Place si considérable. La Reine sur-tout étoit inconsolable. Elle craignoit qu'on n'attribuât ce malheur à sa conduite. Après cette expédition, les Espagnols allèrent mettre le Siège devant Mourano. Cette Place est située à une petite lieue de Monçaraz & à cinq lieues d'Olivença. Elle n'étoit défendue que par un vieux Château, environné de murailles, qui tout au plus pouvoient tenir trois ou quatre jours. Les Espagnols donnèrent d'abord un assaut au Château. Il fut vivement attaqué & courageusement défendu, & les Espagnols furent même contraints de se retirer avec perte. Ils se préparèrent à livrer un second assaut. Ils sommèrent auparavant le Gouverneur de se rendre: celui-ci rejetta cette proposition avec fierté. Alors ses Officiers & ses Soldats lui répréséntèrent qu'on ne pouvoit sans témérité entréprendre de défendre davantage la place. Il battit donc la chamade, & il se retira avec sa Garnison.

Les Espagnols ne furent pas longtems maitres de cette Place. Dans le mois d'Octobre, l'Armée Portugaise composée de neuf mille hommes d'Infanterie & de douze cens Chevaux partit d'Elvas, laissant toutes les Places Frontières bien munies. L'Armée étant arrivée à Téréna, le Général envoya Don Sanche Emmanuel pour investir la Place, devant laquelle Vasconcellos se rendit avec le reste de l'Armée. On ouvrit la Tranchée, & l'on dressa sans différer les Batteries. Don François d'Avila Orécon commandoit dans la Place, ayant sous ses ordres quatre cens hommes d'Infanterie, & quarante Chevaux, avec toutes les provisions de bouche & de guerre nécessaires pour une longue défense. Il ne tint cependant que quatre jours, au bout desquels il fut obligé de se rendre.

1658. En 1658 les Espagnols se mirent en campagne avec une Armée de quatorze mille hommes d'Infanterie & de cinq mille Chevaux. Quelques Partis de

(*) L'Auteur des *Délices*, qui fait mention du Siège de cette Place, dit qu'elle fut prise en 1658. Voyez ci-dessous l'Article OLIVENÇA.

de cette Armée coururent d'abord le Païs, & s'emparèrent de S. Eulalie 1658.
& de Villa Boceim. Ils n'employèrent que cinq jours à ces deux conquêtes. La Cavalerie marcha ensuite pour investir Elvas, dont le siège étoit résolu. Trois Régimens d'Infanterie allèrent d'abord s'emparer du Monastère de St. François, qui n'étoit gardé que par une Compagnie d'Infanterie, laquelle n'ayant pas eu le tems de se retirer, fut contrainte après une vigoureuse résistance de se rendre à la discrétion de l'Ennemi. Les Castillans travaillèrent ensuite avec ardeur à leurs lignes de Circonvallation. La Ville étoit en état de soutenir un long Siège, d'autant plus que la Garnison en étoit nombreuse & pourvue de toutes choses. Les Castillans après s'être emparés du Monastère de St. François, se rendirent maitres du Fort situé sur la Montagne de Notre-Dame de Grace. Ils y bâtirent un Fort, où ils mirent quelques pièces de Canon.

Le siège fut bientôt poussé avec vigueur, & les Portugais firent de leur côté de grands efforts pour en retarder le progrès. Ces derniers firent une sortie sur le Quartier du Roi, laquelle eut tout le succès qu'on pouvoit espérer. Mais cet avantage ne pouvoit réparer les pertes que les maladies causoient tous les jours dans la Place. Les Soldats & les Officiers y mouroient en foule, & la consternation y regnoit de toutes parts. L'air étoit infecté, & l'on ne pouvoit suffire à donner la sépulture à ceux qui mouroient de cette espèce de contagion, qui devenoit de jour en jour plus dangereuse par l'épuisement du travail qu'il falloit supporter, & par la mauvaise nourriture qu'on étoit obligé de prendre. Les Castillans ne souffroient pas moins dans leur Camp. Eprouvant l'intempérie de l'air, ainsi que les Portugais, ils se trouvoient dans un tel épuisement, qu'on ne pouvoit trop s'étonner comment ils résistoient aux fatigues que le service éxigeoit. Aussi les Soldats rebutés désertoient en foule, & passoient du côté des Portugais. Ce siège fut long & meurtrier; mais enfin les Portugais ayant reçu un puissant secours, attaquèrent les Espagnols & remportèrent sur eux une grande Victoire.

Les Espagnols étoient occupés depuis longtems au siège de Moncao. Le Marquis de Viana s'opiniâtra à réduire cette Place, où l'on ne tarda pas à souffrir beaucoup. Les Femmes de la Ville, qui d'abord s'étoient occupées à panser les blessés, & à servir les malades, s'accoutumant insensiblement aux fatigues & aux veilles, devinrent de braves Soldats, qui prirent les armes sous les ordres d'Helène Pérès, Veuve de Jean Figueira. Elle conduisit sa Troupe sur la breche, & lui fit affronter les plus grands périls. Les Espagnols fixèrent le jour de l'assaut au prémier de Février. Les Assiègés qui en furent avertis, se postèrent dans les endroits des murailles, où il y avoit le plus à craindre. Helène Pérès voulant partager le péril de cette journée, conduisit toutes les Femmes de la Ville sur la Breche. Les Espagnols s'y présentèrent avec audace; mais on fit un si grand feu, & on jetta tant de pierres sur eux, qu'on les précipita en bas. Les Femmes se comportèrent dans cette occasion avec beaucoup d'intrépidité. Cependant toute la valeur

1658. leur des Portugais ne put empêcher que les Ennemis ne demeuraſſent maîtres du Chemin-couvert. Le Gouverneur voyant ſa Garniſon hors d'état de ſoutenir un ſecond aſſaut, ſe détermina enfin à capituler.

1659. Une guerre ſi longue épuiſoit inſenſiblement les deux Royaumes. La plupart des Villes manquoient d'habitans, les campagnes étoient déſertes, le commerce languiſſoit, tout ſe reſſentoit des terribles effets de la guerre. La Reine de Portugal, dont le courage ferme embraſſoit tout le poids du gouvernement, vit qu'elle ne pouvoit ſoulager ſes peuples, ſans le ſecours de quelque Puiſſance étrangère. Elle ſe détermina d'envoyer en France le Comte de Soure, en qualité d'Ambaſſadeur. Ses Inſtructions portoient entr'autres, de prier le Roi très Chrétien d'envoyer aux Portugais quatre mille hommes d'Infanterie, & mille Chevaux, & de mettre enfin la dernière main à une Ligue offenſive & défenſive entre les deux Couronnes contre l'Eſpagne.

Cet Ambaſſadeur étoit déja parti de Lisbonne, lorſqu'il apprit que la Paix entre la France & l'Eſpagne étoit ſur le point d'etre conclue, & qu'il y avoit déja une ſuſpenſion d'armes en France. Louis XIV entroit dans ſa vintième année. La Reine ſa mère, Anne d'Autriche, ſœur de Philippe IV Roi d'Eſpagne, gouvernoit toujours la France, avec le ſecours du Cardinal Mazarin ſon Prémier Miniſtre. On ne s'entretenoit alors en France que du mariage de ce jeune Prince, pour lequel on propoſoit quatre Princeſſes, Donna Catherine, Infante de Portugal, qui depuis fut Reine d'Angléterre; Henriette d'Angléterre, depuis Ducheſſe d'Orléans; Marguérite de Savoye, qui devint Ducheſſe de Parme; & l'Infante d'Eſpagne, Donna Marie-Therèſe.

On préféra cette dernière à toutes les autres, tant parce qu'elle étoit la nièce de la Reine de France, que parce qu'on eſpéroit de trouver de plus grands avantages dans l'alliance de l'Eſpagne, que dans celle de Portugal, d'Angléterre ou de Savoye. Toutes les vues, toutes les intrigues du Cardinal Mazarin & de la Reine, ne tendoient qu'à ce but. Les Négociations qu'on entretenoit tantôt avec la Savoye, tantôt avec l'Angléterre, & tantôt avec le Portugal, n'avoient pour objet que d'inquiéter l'Eſpagne, pour la déterminer à cette alliance. Comme cette Monarchie ne reſpiroit que la paix avec la France, Monſieur de Lionne, qui avoit été envoyé à Madrid pour travailler à cette paix, déclara aux Miniſtres de Philippe IV qu'on ne devoit jamais eſpérer de la conclure qu'à cette condition.

Philippe, qui n'avoit plus qu'un fils unique, lequel regna après lui ſous le nom de Charles II, craignant que, ſi ce jeune Prince venoit à mourir, la France n'inondât l'Eſpagne de ſes Troupes, pour s'aſſurer de la ſucceſſion, ne pouvoit ſe réſoudre à donner ſon conſentement au mariage qu'on propoſoit. Cependant, lorſque la Reine ſon épouſe ſe trouva groſſe en 1658, il parut s'éloigner beaucoup moins de l'alliance de la France. Alors la Régente pour achever de l'y déterminer, fit ſemblant de ne plus y penſer; & le Comte de Cominges, Ambaſſadeur en Portugal, négocia publiquement

ment le mariage de Louis XIV avec l'Infante Catherine. Ensuite on assura 1659.
que le jeune Monarque alloit enfin épouser Marguérite de Savoye; &, pour ne laisser aucun doute, on publia que la Régente alloit se rendre à Lion avec le Roi son fils, afin de conclure cette alliance avec la Duchesse de Savoye sa Belle-sœur. En effet, cette dernière partit de Turin pour Lion avec les Princes ses enfans, & la Princesse Marguérite.

Sur ces entrefaites, la Reine d'Espagne accoucha de l'Infant de Castille. La naissance de ce jeune Prince rassura Philippe, au sujet de la succession de son Royaume, qu'il ne pouvoit se résoudre à voir passer dans la Maison de Bourbon. Persuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre à cet égard, il se répentit de n'avoir point consenti au mariage de Marie-Thérèse sa fille, avec le Roi de France. Voulant le renouer, & rompre celui qu'on projettoit, il fit partir en poste pour Lion Antoine Pimentel. On l'y reçut d'abord assez froidement; mais il ne se rebuta point, & il empêcha enfin la conclusion du mariage de Louïs XIV avec Marguérite de Savoye. Les deux Cours se séparèrent, celle de France reprit le chemin de Paris, & l'autre la route de Turin. Madame Royale de Savoye partit fort mécontente de la Régente & du Cardinal.

Ce fut dans ces conjonctures que les Castillans perdirent la Bataille d'Elvas. Don Louis de Haro en conçut une haine si implacable contre les Portugais, qu'il mit tout en œuvre pour faire la paix avec la France, & terminer le mariage de l'Infante d'Espagne avec Louis XIV. Dans un Conseil tenu à Madrid, pour savoir de quelle Puissance on se serviroit pour être médiatrice dans cette affaire, on proposa d'abord le Pape, ensuite l'Empereur, & enfin la République de Vénise. Mais on ne se servit ni des uns ni des autres. On convint que le Cardinal Mazarin, & Don Louis de Haro se rendroient sur les Frontières, pour terminer de si grands différends.

Vers cette partie de la Mer Océane, où les Monts Pyrénées commencent à séparer la France de l'Espagne, se tint donc ce célèbre Congrès, où le Cardinal Mazarin & Don Louis de Haro conclurent la fameuse paix, qu'on a toujours appellée la paix des Pyrénées. On avoit choisi pour le lieu des Conférences, l'Isle des Faisans (*) formée par la rivière de Bidasoa, qui sépare Fontarabie (†) dernière place de la Province de Guipuscoa, appartenante à l'Espagne, d'avec la Ville d'Andaye, dans la Biscaye Françoise.

Au milieu de cette Isle, on construisit une espèce de Palais de bois, qui servit d'abord aux Conférences des deux Ministres, ensuite à l'entrevue des deux Monarques contractans, & enfin à la conclusion du Mariage de l'Infante d'Espagne avec le Roi de France. On se rendoit à ce Palais par deux ponts de bateaux, l'un du côté de la France, & l'autre du côté de l'Espagne. Ils aboutissoient à une grande Sale, d'où l'on pouvoit voir les deux ex-

(*) On parlera ci dessous de cette Isle. Voyez la Table au mot FAISANS (l'Isle des).

(†) Vous trouverez ci-après le Plan & la description de cette Ville.

1659. extrémités des ponts. La Sale étoit partagée en deux portions égales, l'une dans la partie de la France, & l'autre dans la partie de l'Espagne. On passoit de l'une dans l'autre par une grande porte de communication. A cette même Sale aboutissoient deux Corridors, de l'un & l'autre côté, qui conduisoient à une Chambre richement ornée, où l'on trouvoit deux sièges pour les deux Rois, tous les deux placés dans la partie qui étoit de la dépendance de leur Royaume. A côté des deux Corridors étoient encore deux Chambres & deux Cabinets, que chacune des deux Puissances avoit meublés à ses dépens.

Pendant tout le tems que durèrent les Conférences, Don Louis de Haro & le Cardinal Mazarin se retiroient la nuit, l'un à Fontarabie, & l'autre à Saint Jean de Luz. Le Comte de Soure, que le Roi de Portugal avoit envoyé en France, se rendit aussi dans cette dernière Ville, où il eut une conférence avec le Cardinal. Il devoit travailler à faire entrer le Portugal dans le Traité de paix. Mais le Cardinal avoit déja résolu de sacrifier les Portugais, pourvu qu'il y trouvât quelque avantage; & si il parut quelquefois soutenir leurs intérêts, ce ne fut que pour embarasser les Espagnols, & les conduire au but qu'il s'étoit proposé.

Ce fut le 20 de Novembre 1659 que la paix des Pyrénées fut conclue & signée. Par cette Paix, le Roi d'Espagne céda à la France la plupart des Places qu'elle avoit prises dans les Comtés d'Artois, de Haynaut, de Flandre, & dans le Duché de Luxembourg; & il en obtint quelques autres, qui lui étoient nécessaires pour assurer celles qui lui restoient. Il céda les Comtés de Roussillon & de Conflans en Espagne, & reçut tout ce que la France occupoit encore dans la Comté de Bourgogne & dans l'Etat de Milan. Philippe renonça encore aux prétentions de sa Maison sur l'Alsace, cédée par le Traité de Munster à la France, & Louis s'obligea en conséquence à payer trois millions de florins aux Archiducs d'Autriche. Le Roi d'Espagne s'engagea de plus à tirer la Garnison de la Ville de Juliers, qui appartenoit à l'Electeur Palatin; & le Roi de France promit de son côté d'abandonner le Portugal, & de ne lui plus donner aucun secours directement ni indirectement. Les deux Rois règlèrent encore dans ce Traité les intérêts des Ducs de Lorraine, de Savoye, de Modène, de Mantoue, & de Monaco, qui avoient suivi le parti de l'un ou de l'autre, & se reconcilièrent également avec eux.

1660. Dès que cette Paix eut été conclue entre la France & l'Espagne, on ne douta presque plus que le Portugal ne dût succomber sous l'effort de ses Ennemis. On employa de part & d'autre toute la Campagne de 1660 à augmenter les Troupes, à fortifier les Places, à rétablir les Finances, & à se faire de nouveaux Alliés. Dans l'Alenteyo les opérations militaires se bornèrent à un Combat de Cavalerie, où les Portugais demeurèrent les Vainqueurs. Comme les Portugais avoient besoin d'un prompt & puissant secours, ils firent cette année avec l'Angléterre un Traité, qui portoit entr'autres choses. Que le Roi de Portugal pourroit lever dans les trois Royau-

yaumes d'Angléterre dix mille hommes d'Infanterie, & deux mille cinq cens 1660.
Chevaux, pour défendre ses Etats contre le Roi Catholique: Qu'il pourroit fréter jusqu'à vingt-quatre Vaisseaux de guerre, pour s'en servir à ses dispositions: Qu'on lui permettoit d'acheter en Angléterre toutes les armes nécessaires aux Troupes, & qu'il feroit passer ces Troupes dans son Royaume, lorsqu'il le jugeroit à propos. Ce Traité fut très favorable aux Portugais dans les circonstances où ils se trouvoient. Ils obligeoient les Castillans à songer à rétablir leur marine, ce qui ne pouvoit manquer de leur causer de grands embaras.

En 1661 on poussa la guerre assez vivement dans la Province d'entre Douro & Minho. 1661.
L'Armée du Marquis de Viana, Général Espagnol, étoit composée de dix mille hommes d'Infanterie & de dix-huit cens Chevaux, avec dix pièces de canon. Le Comte de Prado, qui commandoit les Portugais, avoit une Armée d'onze mille hommes d'Infanterie, & de quinze cens Chevaux, avec six pièces d'Artillerie. Après deux jours de marche, les deux Armées ne furent qu'à une lieue de distance l'une de l'autre. Lorsqu'elles se trouvèrent à la portée du Canon, elles commencèrent à faire jouer de part & d'autre l'Artillerie. Comme celle des Portugais avoit l'avantage du lieu, elle causoit de grands ravages dans le Camp des Espagnols. D'ailleurs l'Infanterie se détachoit par bandes, & il n'y avoit point de moment dans la journée, & souvent dans la nuit, qu'il ne s'y passât quelque action, où l'on répandoit toujours beaucoup de sang.

Le Comte de Saint Jean ayant observé que les Espagnols avoient fait camper quatre cens Chevaux hors des Retranchemens, résolut de les enlever, quoiqu'il fallût pour l'éxécuter, braver toute l'Artillerie & la Mousqueterie des Ennemis. Il marcha pendant la nuit avec six cens Chevaux & mille Fusiliers, & arriva à la portée des Ennemis sans être apperçu. Le Comte ne leur donna pas le tems de se reconnoître. Il fit sonner la charge. Les Espagnols surpris, épouvantés, cèdent à la furie des Portugais. Ils sont dans un moment dispersés, & taillés en pièces. La Garnison de Valence qu'on avoit avertie, fit en même tems une sortie, sur les gardes avancées, qui étoient du côté de la Ville. Elles furent toutes enlevées ou massacrées. L'allarme & l'épouvante règnoient dans tout le Camp. On couroit aux armes, & l'on ne savoit où marcher d'abord. Tandis qu'ils délibéroient à prendre un parti, leurs gardes furent enlevées, & leurs quatre cens Chevaux massacrés.

Pour achever de rebuter les Espagnols, le Comte de Prado fit approcher ses Batteries de leur Camp, sur lequel on tira sans discontinuer avec un grand succès. Le Comte de St. Jean arrêtoit en même tems tous les Convois qu'on envoyoit dans ce Camp, & empêchoit qu'on en sortît pour aller au fourage. Alors le Marquis de Viana se détermina à se retirer. Il abonna son Camp avec tant de secret, d'ordre & de diligence, que les Portugais n'en eurent connoissance, que lorsqu'il fut arrivé au Fort St. Louïs

1661. Gonzague. Le Comte de Prado après avoir fait détruire les Retranchemens du Camp des Espagnols, alla attaquer le Fort de Bethléem, dont il se rendit maitre.

Au milieu de toutes ces hostilités François de Mélo, Ambassadeur de Portugal à la Cour d'Angléterre, travailloit à Londres avec beaucoup de soin à terminer le Mariage de Cathérine, Infante de Portugal, avec Charles II, Roi de la Grande Brétagne. La Princesse de Portugal n'étoit pas la seule, qu'on proposât au Roi d'Angléterre pour Femme. Le Cardinal Mazarin lui offrit sa Nièce, la fameuse Hortense Mancini, si célèbre par sa beauté & par les graces de son esprit. Le Comte de Bristol mit sur les rangs la sœur du Duc de Parme, qui épousa ensuite le Roi Jaques, Frère de Charles. Le Roi d'Espagne de concert avec le Roi de Dannemark & la République de Hollande, proposa de son côté, ou l'Impératrice Veuve, ou la Fille du Roi de Dannemark, ou Marie Princesse d'Orange, ou la Princesse de Ligne. Il lui étoit indifférent que Charles épousât une des quatre, pourvu qu'il donnât l'exclusion à l'Infante de Portugal. L'Ambassadeur d'Espagne à la Cour d'Angléterre ôsa menacer Charles II d'une Guerre avec l'Espagne & la Hollande, s'il épousoit l'Infante de Portugal. Le Roi plus indigné qu'intimidé de cette menace persista dans son dessein. Après son Couronnement, il convoqua son Conseil Privé, auquel il fit part du dessein où il étoit d'épouser Cathérine, Infante de Portugal. Tout le monde l'approuva, & on trouva que cette Alliance ne pouvoit être qu'honorable pour la Maison Royale & utile pour toute la Nation. Cette approbation générale causa une grande joie à l'Ambassadeur de Portugal, & un dépit mortel à l'Ambassadeur de Castille.

Le Roi d'Angléterre travailla alors avec ardeur à établir solidement sur le Trône la Famille Royale de Portugal. La chose étoit facile. Le Cardinal Mazarin n'étoit plus. Il étoit mort à Vincennes le 9 de Mars, âgé de près de 59 ans. C'étoit ce Ministre, qui, pour complaire à la Reine Anne, Mère de Louïs XIV, avoit engagé le Roi de France à sacrifier contre ses veritables intérêts le Portugal à l'Espagne. Mais dès qu'il fut mort, Louïs XIV changea de Systême, en prenant lui-même en main les rênes de son Etat. Ce Prince entra non-seulement dans les vues, que le Roi d'Angléterre voulut lui inspirer, mais il déclara même peu de tems après la Guerre à l'Espagne. Le Roi d'Angléterre signa un Traité au sujet de son Mariage avec l'Infante de Portugal. L'Ambassadeur de Portugal, après l'avoir aussi signé au nom du Roi son Maitre, & de Louïse de Gusman, Reine & Régente du Royaume de Portugal, partit pour Lisbonne, où il fut reçu de la Reine avec les marques les plus vives d'amitié & de reconnoissance.

Le Traité que signa Charles II, au sujet de son mariage avec l'Infante de Portugal, contenoit en substance: Que le Roi de Portugal cederoit la Ville & Forteresse de Tanger en Afrique au Roi de la Grande Brétagne; qu'il donneroit en dot à l'Infante sa Sœur, deux millions de Crusades; que le Roi d'An-

d'Angléterre permettoit à la Reine sa femme le libre exercice de la Religion 1661.
Catholique & Romaine, ainsi qu'à toute sa Maison; qu'un an après l'arrivée de cette Princesse en Angléterre, le Roi lui assureroit pour son appanage trente mille livres Sterling de rente par an; que le Roi de Portugal cederoit au Roi de la Grande Brétagne l'Isle de Bombaim, dans l'Inde Orientale; qu'il seroit permis à tous les Négocians Anglois d'établir quatre Familles dans chaque Ville des Indes ou de l'Amérique; que la nouvelle Reine d'Angléterre rénonceroit à tous les droits à la Couronne de Portugal, comme Reine d'Angléterre, & qu'elle n'y pourroit prétendre que comme Reine immédiate de Portugal.

Tandis que la Régente de Portugal travailloit avec tant de succès à affer- 1662.
mir la Couronne sur la tête du Roi son fils, ce Prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite. Emporté par l'impétuosité de son tempérament, il se livra à tous ses caprices, qui insensiblement le conduisirent à sa perte. Dans les prémiers instans de sa jeunesse, il ne connoissoit point de plus grand plaisir, que de voir battre à coups de fronde les enfans du petit Peuple. Parmis ceux-là, Antoine de Conti Vintimiglia, natif de Lisbonne, & originaire de Vintimiglia, Ville de l'Etat de Gênes, sçut enchainer toutes ses inclinations. Le Roi l'entretenoit souvent. Conti, vif, hardi, lui faisoit des présens de Frondes de soie, de couteaux dorés, & d'autres choses semblables, proportionnées à l'âge du Roi. La Reine ne put jamais empêcher cette familiarité. On trouvoit une porte dans une Cour du Palais, qu'on appelle la Cour du Lion: c'étoit par cette porte qu'Alfonse avoit accoutumé de faire venir à des heures extraordinaires Antoine Conti, Jean Conti son Frère, avec d'autres jeunes gens, parmis lesquels se trouvoient quelques Maures & quelques Negres, qui s'éxerçoient en sa présence à toutes sortes d'exercices violens. Le Roi lui-même se mêloit quelquefois parmis eux, tantôt il luttoit, tantôt il lançoit la barre, & tantôt il se battoit à coups de poing.

On ne put jamais l'arracher à un commerce si bas. Ses jeux ordinaires, & ses divertissemens devinrent même publics. Il ne comptoit s'être bien amusé, que lorsqu'il y avoit eu bien du monde blessé ou estropié. Il faisoit souvent lâcher des Dogues dans la grande Place du Palais, où il arrivoit souvent que ces Animaux se jettoient sur le Peuple, & mordoient dangéreusement. On voulut lui faire apprendre des armes, mais on ne put jamais l'obliger à se soumettre à aucune des règles pratiquées dans cet art. Il se jettoit avec fureur sur ses Adversaires, & tâchoit toujours de leur porter des coups dangereux. Jean Conti, Frère d'Antoine, qui étoit aussi devenu son Favori, ôsa jusques dans le Palais faire des violences dignes des plus honteux châtimens. Le Roi les lui pardonna. Cette impunité enhardit les autres, & la Ville devint bientôt un lieu dangereux, où l'on n'ôsoit plus marcher sans prendre des précautions. Cette conduite honteuse excita le murmure du Peuple, & du murmure on vint à mépriser hautement le Roi. En même tems l'Infant Don Pèdre, Frère d'Alfonse, devint plus cher à tout le Royaume.

1662. Bientôt Alfonse n'eut plus aucun égard pour les remontrances du Comte d'Odémira, qui étoit chargé de son éducation. Alors la faveur de Conti fut telle, qu'il disposoit du Roi au gré de ses désirs. La plupart de ceux qui approchoient le Prince réunissoient en eux tous les vices à la fois, le mensonge, la flatterie, l'avarice, l'indécence honteuse des discours, l'orgueil, l'ignorance, & la sotte vanité. Un jour le Roi s'étant rendu à Azeytaon, Maison du Duc d'Aveiro, il rencontra un Taureau sur son chemin, & l'irrita de telle manière, que cet Animal se jetta sur son cheval, qui se cabra, & le renversa par terre avec tant de violence, qu'il en perdit les sens. Il fallut le saigner cinq fois pour le rétablir de cet accident.

Un soir revenant du Palais, il attaqua deux hommes, & en renversa un, qu'il eût tué s'il ne se fût mis en défense. Peu de jours après s'étant écarté avec un seul Valet de pied, il rencontra trois hommes, & les chargea brusquement l'épée à la main. Comme il étoit botté, il s'embarassa de manière, qu'aux prémiers coups qu'on lui porta, il tomba par terre, blessé dans l'aine. On courut à son secours, & on le ramena dans le Palais, où on le pansa. Lorsqu'il fut guéri de cette blessure, le Conseil d'Etat ordonna du consentement de la Reine, qu'on iroit en corps pour le supplier de prendre plus de soin de la conservation de sa Personne Royale. Dom Nunno Alvarès Péreira, Duc de Cadaval, porta la parole.

Alfonse au-lieu de profiter des réprésentations qu'on lui fit, n'en devint que plus féroce, & il ajouta à cette férocité un libertinage honteux. Il sortoit la nuit avec les deux Conti, & quelques autres braves armés comme lui. Il couroit dans les rues avec eux, & entroit dans les lieux infames, où il exerçoit toute sorte de violences sur les femmes qu'il y trouvoit. Un jour qu'il se faisoit transporter dans une Eglise pour y voir une jeune Fille, il rencontra sur son chemin le Carosse du Vicomte d'Asséca. Ses gens crièrent d'une manière indécente aux gens du Vicomte de s'arrêter; les gens du Vicomte qui ne connurent point le Roi, y répondirent vivement; la dispute s'échauffa, on en vint aux mains. Le Roi, au-lieu d'appaiser ce tumulte, en se nommant, sortit de sa Litière avec Jean Conti, & porta le Pistolet à la gorge du Vicomte déja blessé, qu'il eût tué si le Pistolet eût fait feu.

La Régente n'ayant pu arrêter ce torrent, sépara l'Infant Don Pèdre d'avec le Roi, pour le mettre en état de gouverner le Royaume, à la place de son Frère, qui devenoit de jour en jour moins propre pour soutenir la majesté & le poids d'une Couronne. Tout cela donna de l'ombrage au Roi, qui en témoigna son mécontentement. Enfin sa conduite devint si déréglée, que la Reine n'en pouvant plus soutenir la vue, résolut de lui remettre le Gouvernement & de se retirer. Les Ministres la conjurèrent d'en différer du moins l'exécution, jusqu'à ce qu'on eût chassé d'auprès du Roi ceux qui l'entretenoient dans ses débauches. Cette résolution ayant été prise, la Reine fit arrêter Jean & Antoine Conti, qui furent envoyés au Brésil. Cette nouvelle jetta le Roi dans une espèce de fureur, mais il dissimula pen-

dant quelque tèms son ressentiment. La Reine prit alors le parti de se dé- 1662.
charger du Gouvernement.

Les Espagnols se flattèrent de réduire aisément le Portugal, gouverné 1663.
par un Prince furieux & imbécille. Après avoir mis une Armée considérable sur pied, ils en donnèrent le commandement à Don Juan d'Autriche, qui entra en campagne vers le six de Mai. Le Roi de Portugal nomma pour Capitaine des Armées, & Province d'Alenteyo, Don Sanche Emmannel, qu'on avoit fait Comte de Villaflor. Les Espagnols se rendirent le quatorze de Mai devant la Ville d'Evora, que Don Diègue Cavalhéro avoit déja investie avec deux mille Chevaux.

A cette nouvelle Villaflor se mit en marche pour aller secourir cette Place. Il avoit résolu de combattre les Espagnols, mais toutes ses espérances s'évanouïrent dans un moment. Il apprit que Mirande, Gouverneur d'Evora, saisi de crainte & de terreur, s'étoit lâchement rendu, & que les Espagnols étoient maitres de cette Place. La prise de cette Ville fut suivie d'un Combat, où les Portugais remportèrent une Victoire qui sauva le Portugal, & fit avorter les desseins que les Espagnols avoient formés après la prise d'Evora. Cette Victoire fut complète. Les Portugais prirent huit pièces d'Artillerie, quantité d'armes, quatorze cens Chevaux, deux mille chariots, chargés de munitions & de richesses immenses (*).

L'Etat se trouvoit toujours déchiré par les divisions qui règnoient à la Cour. Les Favoris du Roi travailloient à éloigner d'auprès de sa personne tous ceux de qui ils pouvoient craindre quelque chose. Ils en vouloient surtout à ceux, qui avoient été attachés aux intérêts de la Reine. Ils résolurent enfin d'éloigner absolument cette Princesse, dont ils rédoutoient l'esprit & la sagesse. Le Roi, pour leur complaire, lui envoya des ordres, afin qu'elle eût à se retirer dans un Couvent.

Ce Prince n'observa plus alors aucune bienséance. Il sortoit toutes les 1664.
nuits avec deux Troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, qu'il appelloit basse & haute Patrouille. Les Braves, qui la composoient, étoient de vrais Scélérats. Ils attaquoient indifféremment tous ceux qu'ils rencontroient, & le Roi les imitoit, en leur donnant des louanges excessives, lorsqu'ils rapportoient leurs épées teintes de sang. Le désordre règna bientôt dans Lisbonne, & le crime resta impuni. Le Roi porta son extravagance jusqu'à vouloir faire assassiner le Marquis de Fontes, son Grand Chambellan; jusqu'à vouloir faire périr le Comte d'Ericeira, dans son Carosse, avec sa Femme, sa Fille & son Frère; jusqu'à faire charger le Peuple dans une procession solemnelle; jusqu'à souffrir que ses Braves assassinassent près de son Palais Pèdre Sévérim de Norogna, Sécrétaire des Graces. Ses égaremens étoient toujours accompagnés de débauches honteuses. Pour détruire les bruits qui couroient de son Impuissance, il alloit dans des lieux infames,

(*) L'Auteur des *Délices* rapporte ci-dessous à cette Bataille. Nous y renvoyons le Lecteur.
l'Article *Estremos* une particularité curieuse touchant

1664. mes, & faisoit venir des Femmes dans une Maison de campagne, qu'il avoit près d'Alcantara. Il feignit d'avoir eu un Enfant d'une de ces Femmes, & pour rendre la chose plus vraisemblable, il la fit cruellement fouetter sous prétexte d'infidélité. Il fit rappeller cette année Antoine & Jean Conti, qui furent reçus à Lisbonne au bruit de l'Artillerie & des fanfares des Trompettes.

Les expéditions de cette Campagne se réduisirent à la prise de Valence d'Alcantara, Ville riche, & des plus considérables de l'Estramadoure Espagnole. Elle est située sur une éminence. Don Jean d'Ayala Méxia, homme d'une grande réputation, y commandoit. La Garnison consistoit en trois Régimens d'Infanterie, avec les Païsans du voisinage, qui s'y étoient retirés. La Place fut attaquée avec beaucoup de vigueur. Comme elle étoit ouverte de tous côtés, le Marquis de Marialva, à qui on avoit donné cette année le commandement de l'Alenteyo, fit sommer le Gouverneur Espagnol de se rendre incessamment, s'il ne vouloit s'exposer aux suites fâcheuses d'un Assaut. Le Gouverneur déclara, qu'il ne se rendroit point, qu'on ne lui eût accordé quatre jours de Trêve, pour voir si pendant cet espace de tems on ne viendroit pas à son secours. On ne voulut pas lui accorder cette demande, & il fut arrêté qu'on monteroit le lendemain à l'Assaut. Ceux qui furent commandés pour cet effet, partirent au signal convenu, qui étoit six coups de canon. Malgré tout le feu de la Mousquetterie de la Place, malgré un déluge de feux d'artifice & de grénades, les Troupes parvinrent jusqu'au haut des Remparts avec une intrépidité admirable. Les Anglois montèrent, & plantèrent leur Drapeau sur le haut de la Breche. Les Portugais & les François ne se comportèrent pas avec moins de courage, & cependant ils furent tous repoussés & obligés de se retirer. La nuit suivante on canona la Place avec plus de furie qu'auparavant. Une Bombe étant tombée sur un Magazin à poudre, cet accident causa une perte si grande aux Assiégés, qu'ils prirent le parti de capituler.

1665. En 1665 il se donna une Bataille à Montès Claros, où les Espagnols perdirent quatre mille hommes, sans compter un grand nombre de prisonniers. Les Portugais durent au Maréchal de Schomberg tout l'avantage de cette journée.

Le Roi d'Espagne, Philippe IV, qui trainoit depuis longtems une vie languissante, mourut cette année le 15 de Septembre, après un règne de 44 ans. Il eut pour successeur Charles II son fils, qui fut laissé sous la tutèle de sa mère Marie d'Autriche, sœur de l'Empereur Léopold.

1666. La Reine de Portugal mourut aussi l'année suivante. Cette Princesse d'un génie supérieur, & qui eut les vertus de l'un & de l'autre sexe, fit éclater sur le Trône toutes les grandes qualités d'une Souveraine, & il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais règné. Après sa mort on travailla à faire réussir le mariage du Roi avec Marie-Elisabeth-Françoise de Savoye, fille de Charles Amédée Duc de Nemours, & d'Elisabeth de Vendôme.

Cet-

Cette Princesse lui fut accordée. César d'Estrées son oncle, à la mode de Brétagne, Evêque & Duc de Laon, & si connu sous le nom de Cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce Prélat étoit accompagné du Marquis de Ruvigni, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de personnes de qualité. La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire. Toute la Cour admira la rare beauté de la jeune Reine, l'Infant Don Pèdre frère du Roi en parut vivement touché, Alfonse seul fut insensible à ses charmes. 1666.

Les mauvais traitemens que le Roi & son Favori Castelmelhor faisoient à Don Pèdre, lui firent prendre le parti de se retirer de la Cour. Comme l'Infant étoit aimé, & qu'il donnoit de grandes espérances, les Favoris crurent qu'il étoit de leur intérêt de solliciter son retour, d'autant plus que le Peuple murmuroit ouvertement de la manière dont on traitoit ce Prince. Le Roi le rappella, mais il ne changea pas de conduite à son égard.

La jeune Reine n'étoit pas mieux traitée que l'Infant. Bientôt on commença à ne paier ni ses pensions, ni celles de sa Maison. On lui cachoit avec soin les affaires d'Etat, & celles des particuliers auxquelles il paroissoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer. D'un autre côté le Roi insensible à sa beauté, n'avoit pour elle que des manières dures & desobligeantes. Les malheurs de cette Princesse, les plaintes que répandoient les Dames du Palais & ses Officiers, lui attirèrent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur.

On ne parloit que de la stérilité de la Reine, & on eut tout lieu de soupçonner que la qualité de femme du Roi n'étoit qu'un vain titre dont on avoit tâché de couvrir la foiblesse d'Alfonse. On augmenta les soupçons au sujet d'une porte que le Roi fit ouvrir à la ruelle du Lit de la Reine, & dont lui seul cependant se réserva la clef. La Reine parut allarmée d'une nouveauté qui exposoit sa vertu, & sa gloire. Ses partisans publioient que le Ministre vouloit que le Roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, & qu'il se flattoit à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du Prince aux dépens de l'honneur de la Reine.

La patience de la Reine ayant été portée à son comble, elle résolut d'éclater, & de faire connoître une vérité importante qu'elle avoit cru jusqu'alors devoir dérober à la connoissance du Public. Après s'être retirée dans le Couvent des Religieuses de l'Espérance, elle écrivit au Roi une Lettre dans laquelle elle lui marquoit entr'autres, qu'elle étoit résolue de s'en retourner en France, & qu'elle le prioit d'ordonner qu'on lui rendît sa Dot, puisque Sa Majesté savoit bien qu'elle n'étoit point sa femme. La Reine découvrit à l'Infant les motifs de sa retraite, & elle les fit aussi connoître aux Ministres & aux Conseillers d'Etat. 1667.

Bientôt il se forma un puissant parti, qui travailla à mettre toute l'autorité entre les mains de l'Infant. Ce Prince n'ôsoit cependant toucher à la Couronne, à moins de s'exposer à passer pour un Usurpateur. Le Roi signa lui-même son abdication, & après cette demarche l'Infant prit le

1667. titre de Régent, qui lui fut confirmé par les Etats Généraux du Royaume.

1668, & suiv. Les prémières vues de Don Pèdre furent de procurer la paix avec l'Espagne. Le Roi d'Angléterre s'en rendit médiateur, & le Roi d'Espagne par un Traité solemnel reconnut la Couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il ne manquoit plus au bonheur du Régent que de se voir le mari de sa Belle-sœur. On avoit déja travaillé à la cassation du mariage de la Reine, qui fut enfin déclaré nul & invalide par le Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Lisbonne. Au moien de ces formalités le Régent se vit en état de pouvoir épouser la Reine. On lui conseilla cependant pour l'honnêteté publique d'obtenir une dispense du Saint Siège. Heureusement, & par un concours de hazards qui paroissoient un peu prémédités, Mr. Verjus arriva de France en même tems avec cette dispense. L'Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archévêché de Lisbonne, donna la Bénédiction nuptiale au Régent & à la Reine en vertu de ce Bref, qui fut depuis confirmé par celui du Pape Innocent IX.

Personne n'ôsa parler en faveur de Don Alfonse, qui fut confiné aux Isles Tercères, où il resta jusqu'en 1675 que le Régent l'en retira. Il mourut près de Lisbonne en 1683.

Ce fut dans le tems de cette grande révolution que Louïs XIV déclara la guerre à l'Espagne, sous prétexte de se mettre en possession de ce qu'il prétendoit lui être dû de la succession de Philippe IV, du chef de la Reine son épouse. Dans une seule campagne, qui fut celle de 1667, ses Troupes emportèrent les Villes de Tournai, Douai, Courtrai, Oudenarde, Lille & plusieurs autres. Ces conquêtes furent suivies de celle de la Franche-Comté. Dès le cinq de Février 1668 le Prince de Condé se présenta devant Besançon, & reçut les clefs de cette Ville le sept du même Mois. Louïs XIV fit lui-même le siège de Dole, qui ne tarda pas à se rendre. Salins ouvrit ses portes au Duc de Luxembourg, & toutes les autres Places subirent aussi bientôt le joug du Vainqueur.

Dès progrès si rapides ne pouvoient que donner de l'ombrage aux Puissances voisines. Les Hollandois en furent allarmés, parce qu'ils craignoient quelque irruption du côté de leurs Frontières. Ils furent rassurés par le Traité qui fut conclu à St. Germain en Laie, & celui d'Aix-la-Chapelle termina bientôt après le différend des deux Couronnes de France & d'Espagne.

1672. Cette Paix ne fut pas de longue durée. Louïs XIV ayant déclaré la guerre aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, l'Espagne se déclara en faveur de la Hollande, parce que la perte de cette République eût infailliblement entrainé avec elle la ruine des Païs-Bas Espagnols. Ce Prince commença
1674. la campagne de 1674 par la conquête de la Franche-Comté, qui avoit été restituée à l'Espagne en 1668.

Les François n'eurent pas par-tout le même succès. Les Espagnols a-

voient

voient eu soin d'entretenir des intelligences dans le Roussillon, & lorsqu'ils 1674.
crurent leurs intrigues en état de favoriser leurs armes, ils se mirent en campagne, & remportèrent sur les François une Bataille, qui les eût peut-être menés à de plus grandes victoires, si la révolte des Messinois ne les eût obligés de repasser en Catalogne.

La guerre se fit cette année avec beaucoup de chaleur, & sur-tout dans le Brabant, où se donna la fameuse Bataille de Senef. Les François y étoient commandés par le Prince de Condé. Le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angléterre, se trouvoit à la tête de l'Armée des Alliés, composée d'Espagnols, d'Allemands & de Hollandois. Les deux partis s'attribuèrent l'honneur de cette Journée, qui fut une des plus meurtrières qu'il y eût eu depuis longtems.

En 1675 les François se rendirent maitres de Bellegarde en Catalogne, 1675.
& obligèrent les Espagnols de leur cèder la campagne. En 1677 l'Espagne 1677.
fut agitée par des troubles, que l'on ne peut regarder que comme les suites d'un Gouvernement foible & abandonné à l'ambition des Grands. Ferdinand de Valenzuola, Marquis de Villafier, qui étoit entré dans la faveur de la Reine Régente, étoit accusé d'abuser du grand crédit que lui donnoit son poste, pour accumuler des richesses. La Reine fut priée de confier l'administration des affaires publiques à Don Juan d'Autriche, frère-naturel du Roi, lequel promettoit un gouvernement plus moderé & plus juste. La Reine fut comme contrainte de déférer à ces insinuations, & elle ne put même se dispenser d'abandonner son Favori à la recherche de sa conduite. Villafier perdit toutes ses grandes richesses, & fut condamné à être banni en Amérique. Don Juan entra par ce moyen dans le gouvernement, & le Roi étant devenu Majeur, la Reine quitta la Cour, & alla prendre l'habit de Religieuse. Charles, après s'être fait déclarer Majeur en Castille, passa en Arragon pour aller prendre possession de cette Couronne.

La guerre continuoit toujours entre la France & l'Espagne. En 1678 le 1678.
Duc de Noailles se rendit maitre de Puyarda dans la Catalogne. Louïs XIV mit lui-même le siège devant la Ville de Gand, & ne tarda pas à s'emparer de cette importante Place.

Au milieu de toutes ces hostilités la Paix se traitoit à Nimègue, & le Roi d'Angléterre n'omit rien pour porter les Parties à la réconciliation. Par le Traité qui y fut conclu, on convint qu'on rendroit à l'Espagne Puyarda dans la Catalogne, la Ville & la Citadelle de Gand, avec d'autres Places que les François leur avoient enlevées dans les Païs-Bas. On cèda au Roi de France toute la Franche-Comté & plusieurs Places des Païs-Bas.

Cette Paix donna lieu au mariage du Roi d'Espagne avec Louïse-Marie 1679.
fille du Duc d'Orléans, frère du Roi de France. Cette Princesse ne se résolut que difficilement à échanger la liberté Françoise avec la retraite & les manières gênantes de la Cour d'Espagne. Cependant à son arrivée à Madrid,

1679. drid, le Roi lui laissa une liberté beaucoup plus grande que celle qu'on avoit coutume d'accorder aux Reines d'Espagne : Charles s'habilla lui-même à la Françoise, & fit tout ce qu'il put pour faire trouver à la Reine le moins de différence qu'il se pourroit entre Aranjuès & Versailles.

1680, & suiv. La guerre recommença en 1680 à l'occasion de quelques nouvelles prétentions que forma la Cour de France. Louis XIV prétendoit entr'autres, que plusieurs Places de la Flandre, dont il étoit demeuré le maitre par la dernière paix, avoient des territoires ou des dépendances beaucoup plus amples que les Espagnols ne le supposoient. Ce fut envain qu'on tint une Assemblée pour terminer ce différend. Louis XIV se saisit aussitôt de plusieurs Places, & força les Espagnols de prêter l'oreille aux propositions qu'on leur fit. On convint d'une trêve, mais qui ne fut pas de longue durée.

1683. Alfonse Roi de Portugal étant mort près de Lisbonne en 1683, l'Infant Don Pèdre son frère fut couronné Roi. Ce Prince perdit la même année Marie-Elizabeth-Françoise de Savoye sa Femme, qui ne lui laissa qu'une Fille, laquelle fut reconnue Princesse de Portugal. Plusieurs Princes la re-
1687. cherchèrent en mariage; mais elle mourut sans avoir été mariée. En 1687 le Roi épousa en secondes Nôces Marie-Sophie-Elizabeth de Bavière, Fille de Guillaume de Bavière, Electeur Palatin du Rhin, & d'Elizabeth-Amélie, Fille de George Landgrave de Hesse d'Armstad. Il eut de cette Princesse plusieurs Enfans, Don Juan né le 30 Aout 1688, & mort le 6 de Septembre suivant; Don Juan François-Antoine-Joseph, né le 2 Décembre 1689; François-Xavier-Antoine-Xavier-Urbain, né le 25 Juin 1691; Antoine-François-Bénédict-Léopold-Théodose, né le 15 Mars 1695; Donna Thérèse-Françoise-Josephe, morte le 6 Février 1704; Don Manuel Prince de Portugal, né en 1697: il étoit en 1734 au service de l'Empereur: de retour en Portugal, il quitta la Cour, dont il avoit quelque sujet de mécontentement, & se retira dans les Païs étrangers; Donna Françoise-Xaveira-Josephe, née en 1699. Outre ces Enfans, le Roi en eut encore de Naturels.

1690. La guerre s'étant allumée entre la France d'un côté, & l'Allemagne & les Provinces-Unies de l'autre, l'Espagne entra dans l'alliance de ces deux Puissances pour avoir satisfaction de la France. La Bataille de Fleurus, qui se donna le prémier de Juillet, fit triompher les armes de France de l'Armée Espagnole & Hollandoise. Le Duc de Savoye, qui s'étoit déclaré pour les Alliés, fut aussi battu près de Saluces.

1691. En 1691, les François prirent Mons à la vue des Alliés. Ils s'ouvrirent un chemin dans le cœur de la Catalogne par la prise d'Urgel, & leur Flotte s'étant présentée devant Barcelone, Alicante, & presque toutes les autres Villes maritimes d'Espagne, elles furent toutes bombardées d'autant plus rudement, que comme elles ne s'y attendoient nullement, elles n'avoient pris aucunes précautions pour s'en garantir.

Le

Le Duc de Noailles attaqua l'Armée Espagnole en Catalogne, où elle s'étoit retranchée sur le bord du Ter. La nouvelle de cette défaite ayant été portée à Saragosse, y souleva le Peuple contre le François domiciliés dans la Ville: on les maltraita de paroles & d'effet, on les dépouilla, on pilla leurs maisons, & on en massacra même quelques-uns. Les François eurent bientôt l'occasion d'user de répréfailles. Le Duc de Noailles mit le siège devant Palamos, s'en rendit maitre, & traita les habitans, comme les François l'avoient été à Saragosse. La Place fut abandonnée au pillage, au massacre & au feu. Gironne, Ostalric & Castel-follit subirent aussi le joug du vainqueur, qui leur fit un traitement plus doux qu'à Palamos. 1694.

L'année suivante les Espagnols ayant augmenté leurs forces en Catalogne, les François se virent dans la nécessité de se tenir sur la défensive, & ne songèrent qu'à conserver les conquêtes qu'ils avoient faites, & même à ruiner toutes celles qu'ils ne pouvoient garder. 1695.

En 1696 le Duc de Vendôme fut chargé du commandement de l'Armée de France en Catalogne. Il passa le Ter, marcha aux Espagnols, les attaqua, & les défit. Après cette victoire, un Corps de Troupes Françoises entra dans la Cerdagne Espagnole, se rendit maitre de tout le Quartier de Barida & du Château d'Arissot. 1696.

La guerre se faisoit aussi en Amérique entre les Troupes des deux Couronnes: Mr. de Pointis y ayant conduit quelques Vaisseaux, s'empara de la Ville de Carthagène, la pilla, & y fit un butin considérable. Le Duc de Vendôme se présenta la même année devant Barcelone par terre; &, comme le Comte d'Etrées, avec une Flotte de Vaisseaux & de Galères, empêchoit en même tems qu'on ne pût porter aucun secours à la Ville, le Duc s'en rendit maitre après cinquante-trois jours de Tranchée ouverte. 1697.

Comme le Roi d'Espagne ne prévoyoit que des pertes dans la continuation de la guerre, il donna les mains à la paix pour ses Etats particuliers. Par le Traité qui fut conclu entre les deux Couronnes de France & d'Espagne, le Roi Très Chrétien cédoit à Sa Majesté Catholique toutes les conquêtes qu'il avoit faites depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle, excepté la Comté de Bourgogne & quelques Places des Païs-Bas.

Après la conclusion de cette Paix, le Roi d'Espagne changea la plupart de ses principaux Ministres, qui n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers. Comme ce Prince se trouvoit sans héritiers, & qu'on étoit persuadé qu'il ne pouvoit pas vivre longtems, les Puissances intéressées à conserver la tranquilité publique, travaillèrent à partager entre elles les Couronnes d'Espagne. 1698.

On négocia pour cet effet en 1699 le fameux Traité de Partage, qui fut tenu secret jusqu'au mois de Mars de l'année 1700. On prétend que la France s'avisa la prémière de ce projet, & qu'elle fit ensuite entrer dans ses vues l'Angleterre & la Hollande. 1699.

1700. La nouvelle de ce Traité allarma la Cour d'Espagne. Elle envoya ordre au Marquis de Canales, son Ambassadeur à Londres, d'en faire des plaintes à Sa Majesté Britannique. Peu de tems après le Traité fut rendu publique.

Comme il ne se trouva pas du goût du Roi d'Espagne, ce Prince fit le 10 d'Octobre son Testament, qui détruisoit entièrement tous les articles du Traité de Partage. Après sa mort arrivée le prémier de Novembre, on communiqua d'abord à la France ce Testament, dont voici les principaux articles: Que le Roi Catholique ayant reconnu que la Rénonciation qu'avoit faite la feue Reine de France par son Contract de Mariage étoit nulle, il croyoit appeller légitimement à la Succession de la Monarchie & de tous ses Etats le Duc d'Anjou, le second des Princes Enfans de France, attendu que le Dauphin, de même que le Duc de Bourgogne son Fils ainé, étoient trop proche de la Couronne de France pour l'abandonner, & que les deux Monarchies ne devoient pas être unies. Par la même disposition le Roi Catholique substituoit au Duc d'Anjou le Duc de Berri son Frère, & en cas que ni l'un ni l'autre de ces Princes n'eussent point d'Enfans, il faisoit son Héritier Universel l'Archiduc Charles d'Autriche, second Fils de l'Empereur, & à son défaut, le Duc de Savoye. Pendant l'absence du Successeur, la conduite de l'Etat étoit confiée à une Jonte ou Conseil, composé du Président du Conseil de Castille, du Vice-Chancelier, ou Président du Conseil d'Arragon, du Cardinal Portocaréro, de l'Inquisiteur Général, d'un Grand d'Espagne & Conseiller d'Etat. La Reine Douairière devoit, en cas d'égalité de Suffrages, avoir la puissance de décider; sinon, suivre la pluralité des Voix dans toutes les délibérations. Cette forme de Régence fut aussi ordonnée, au cas que quelqu'un des Successeurs nommés fût encore Mineur lorsqu'il parviendroit à la Couronne.

Lorsqu'on eut reçu en France une Copie authentique de ce Testament, il se tint à Fontainebleau un Conseil, où les avantages du Traité de Partage furent mis en opposition avec ceux du Testament. Les avis se trouvèrent fort partagés, mais celui du Dauphin contribua beaucoup à emporter la balance. Il se déclara pour le Testament. Le Duc d'Orléans & le Duc de Chartres, firent une protestation contre la clause du Testament, par laquelle l'Archiduc étoit appellé à la Succession immédiatement après le Duc de Berri, prétendant que la Ligne de la Succession devoit continuer en leurs personnes, avant que de passer à l'Archiduc, & que c'étoit une omission faite au préjudice de leur rang & de leurs Droits. Le Duc d'Anjou fut alors déclaré Roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Il partit le quatre de Décembre de Versailles dans le Carosse du Roi son Ayeul, qui voulut l'ac-
1701. compagner jusqu'à Sceaux où on alla diner. Il arriva le 18 de Février 1701 à Buen-Retiro, & il fit son entrée à Madrid le 14 d'Avril.

Après cette grande révolution l'Empereur prit le parti de déclarer la guerre à la France, & mit tout en œuvre pour agir avec vigueur en Italie. Quoique les François en eussent déja fermé l'entrée aux Impériaux, le Prince Eugène ne laissa pas de trouver le moien de passer par un endroit des Alpes,

pes, qui avoit paru inaccessible. Il se trouva bientôt en état d'attaquer 1701.
l'Armée de France commandée par Catinat, qu'il mit en déroute près de Carpi. Le Duc de Savoye tenoit alors pour la France & l'Espagne, & venoit de donner en mariage au Roi Philippe la seconde de ses Filles, la Princesse Marie-Louïse-Gabrielle. Le Mariage fut célébré à Figuères le 7 de Novembre. Le nouveau Roi résolu de rassurer l'Italie par sa présence, partit de Madrid avec la Reine son Epouse, qui l'accompagna jusqu'à Barcelone, d'où il se rendit à Naples le 16 d'Avril 1702. Après avoir donné tous 1702.
les ordres nécessaires pour la tranquilité de ce Royaume, il en partit au mois de Juin pour se rendre à Milan.

Le Prince Eugène qui avoit déja fait quelques conquêtes en Italie, s'assura de Bersello, & prit ses quartiers dans le Parmésan. Les Impériaux s'étant glissés dans Crémone par un viel égoût, tâchèrent envain de surprendre cette Ville; ils furent repoussés, & il fallut qu'ils se contentassent de la personne du Maréchal de Villeroi qu'ils firent prisonnier en cette action.

Le commandement des Troupes Françoises fut alors donné au Duc de Vendôme, qui s'empara de Canète, & de Castiglione delle Stivere. Le Prince Eugène ayant fait passer le Zère à son Armée le 15 d'Aout, la mit en ordre de Bataille le long du Pô, entre Crostolo & le Zère, dans le dessein de charger l'Ennemi qui s'étoit posté près de Luzara. Le Combat commença à une heure après midi, & dura jusqu'à deux heures dans la nuit. La perte fut grande de part & d'autre. Les Impériaux y perdirent le Prince de Commerci, & les François y laissèrent le Marqui de Créqui. Chacune des deux Armées s'attribua tout l'honneur de cette journée. La retraite des Allemans & la prise de Luzara sont des témoignages bien favorables au Roi Philippe, qui donna dans cette occasion des preuves de sa bravoure & de sa prudence.

Cette Bataille fut suivie du siège de Borgo-Forte. Le Roi s'y signala d'une manière extraordinaire. On le vit dans la Tranchée animer les Soldats par ses libéralités, & s'exposer à tous les dangers de l'attaque. La Garnison fut obligée de se rendre, après s'être bien défendue. Guastalla subit le même sort que Borgo-Forte, malgré les soins qu'avoient pris les Impériaux de fortifier cette Place.

Comme l'Angléterre & la Hollande avoient pris le parti de l'Empereur contre la France & l'Espagne, Philippe fit publier le 9 de Juin à Madrid sa déclaration de guerre contre ces deux Puissances, après avoir pris toutes les précautions possibles pour garantir les Côtes des insultes de leur Flotte. On craignoit également pour Cadix, qu'elle devoit attaquer, & pour les Galions qu'on attendoit du Méxique sous l'escorte de dix-sept Vaisseaux de guerre. La Flotte des Alliés parut en effet à la vue de Cadix le 23 d'Aout. Les Troupes de débarquement s'emparèrent d'abord de Rota, de Ste. Marie, & du Fort de Ste. Catherine; mais n'ayant pu s'emparer de Matagorda, elles furent obligées de se retirer après avoir échoué dans leur entréprise.

En

1703. En 1703 le Duc de Savoye se déclara en faveur des Alliés contre le Roi Philippe son Gendre. Pendant cette Campagne les François & les Espagnols s'emparèrent en Italie de Bersello, de Carpi & de Zélo. Ces progrès n'allarmèrent pas l'Empereur, qui profita de ce tems-là pour faire l'Acte de Cession de ses Droits sur la Monarchie d'Espagne en faveur de l'Archiduc, qui prit le nom de Charles III.

1704. Ce Prince arriva en Portugal le 6 de Mars 1704. D'abord il fit répandre un Manifeste, auquel le Roi Philippe ne tarda pas à répondre. En même tems la Guerre fut déclarée entre l'Espagne & le Portugal. Philippe marcha contre les Portugais, & leur enleva plusieurs Places, mais il perdit Gibraltar, que la Flotte Angloise & Hollandoise aida à prendre. Les Alliés remportèrent encore d'autres avantages en Espagne. Ils se rendirent maitres de Valence, d'Alcantara, & d'Albuquerque.

1705. Le Roi Charles s'embarqua à Lisbonne sur la Flotte Angloise & Hollandoise, avec le Comte de Péterborough, que la Reine d'Angleterre avoit déclaré Général de ses Troupes dans l'expédition qu'on méditoit sur la Catalogne. Le Prince de Darmstad, qui en avoit été Viceroi sous le règne de Charles II, se joignit au Roi à son passage devant Gibraltar. La Flotte étant arrivée devant Barcelone, on fit le siège du Château Montjouï, qui couvre la Place. Ce Château fut emporté, mais le Prince de Darmstad fut tué dans une attaque. La Ville ne tarda pas à se rendre. Presque toute la Garnison de Barcelone prit parti dans les Troupes de Charles III, & tous les Peuples de la Principauté de Catalogne se déclarèrent pour lui. Les Royaumes d'Arragon & de Valence ne tardèrent pas à suivre cet exemple.

D'un autre côté les Portugais, qui avoient à leur tête le Marquis das Minas, prirent Salvatierra, Valence d'Alcantara, Albuquerque, & le Château de Morvan.

Le Prince Eugene fit aussi des conquêtes en Italie. Il s'empara de Pont-Oglio, de Pallazzuolo, de Soncino, d'Ostiano, de Canete, & de Malcaria. Ayant voulu passer près de Cassano, on en vint à une Action, où les Impériaux furent défaits.

En Flandre les Troupes Françoises & Espagnoles prirent Hui, & se saisirent de la Ville de Liège. Marlborough fit reprendre Hui, & força les Lignes des François. Soutleuw & Vliet furent les deux seules Places que les Alliés attaquèrent & emportèrent dans les Païs-Bas.

Le Roi Philippe fit arrêter cette année Don Diégo Messia Philippe de Guzman, Marquis de Leganez, qui avoit été prémièrement Viceroi & Capitaine Général de Catalogne, puis Gouverneur du Milanez, Vicaire Général d'Andalousie, Alcaïde du Palais Royal du Buen-Retiro, & enfin Capitaine Général d'Artillerie d'Espagne. Ce Seigneur avoit toutes les qualités qu'on peut souhaiter pour composer un mérite accompli. Il étoit bien fait de sa personne, il avoit l'air noble, les manières douces, agréables, engageantes; il avoit beaucoup d'esprit, l'ame belle, & une bravoure qui

lui

lui avoit aquis beaucoup de réputation à la guerre. Sa générosité n'avoit pas de bornes, & sa dépense pour sa table, pour ses équipages & pour les magnifiques présens qu'il faisoit, alloit si loin, que ses revenus, quoiqu'ils fussent fort grands, n'y pouvoient pas suffire. 1705.

Sa conduite fut applaudie de tout le monde jusqu'à l'avènement de Philippe V à la Couronne d'Espagne, où elle commença à devenir suspecte. Le trop grand attachement qu'il fit paroître aux intérêts de la Maison d'Autriche, ayant obligé le Roi de le faire observer de près, ceux qui veilloient à ses actions, trouvèrent dans ses démarches des soupçons assez bien fondés pour déterminer Philippe à s'assurer de sa personne, desorte qu'il donna ordre au Prince de Tserclas, l'un de ses Capitaines des Gardes, de l'arrêter, lorsqu'il iroit à Buen-Retiro, ce qu'il exécuta la veille de la Fête-Dieu de l'année 1705, à six heures du matin.

Un coup si terrible & si peu attendu ne fut pas capable d'ébranler la fermeté de ce Seigneur. Sans s'allarmer, il rendit son épée au Prince de Tserclas avec un air de gayeté en apparence aussi grande que s'il lui en eût fait présent. Il fut ensuite conduit à une Porte du Parc de Buen-Retiro, où un carosse environné de Gardes l'attendoit, pour l'escorter à Pampelune sous la conduite du Sieur Lalé, Gentilhomme Irlandois, & Exempt des Gardes du Corps, lequel le consigna au Gouverneur du Château, avec ordre de la part du Roi de ne le laisser parler à personne.

Sa prison fut longue, après quoi il fut conduit sous une grosse escorte à la Citadelle de Bayonne, où il fut retenu assez longtems, mais avec moins de sévérité qu'au Château de Pampelune; delà il fut transferé au Château Trompette, & ensuite au Château de Vincenne, où le Roi de France le fit traiter avec tant d'égards, que s'il eût été vrai qu'il y eût eu une prison agréable dans le monde, on peut dire que celle-là l'auroit été. Enfin, soit qu'on ne trouvât pas assez de preuves pour avérer son crime, ou que le Roi d'Espagne par un effet de sa clémence lui voulût faire grace, il eut la liberté d'aller demeurer au Fauxbourg Saint Antoine, où il loua une maison qui devint bientôt le rendez-vous des honnêtes gens de Paris, qui se faisoient un plaisir singulier de l'y aller visiter, ce qui dura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1710. Il étoit si universellement aimé, qu'il n'a pas manqué d'Apologistes qui ont tâché de le justifier.

L'Empereur Léopold mourut cette année le cinq de Mai, après un règne de quarante-huit ans. Son fils Joseph fut reconnu Empereur sans aucune contradiction.

Les grands coups, qui se frappèrent l'année suivante, eurent des succès si éclatans & si avantageux pour les Alliés, que le parti de la France & du Roi Philippe auroit été abbatu sans ressource, si la vigueur des conseils de Louïs XIV ne l'eût soutenu par des résolutions proportionnées à ses malheurs. Le Roi Philippe ayant reçu un Renfort considérable, que lui amena le Duc de Noailles, entra en Catalogne par le Roussillon, en même tems que le Maréchal de Tessé y entroit par l'Arragon. Philippe, qui 1706.

1706. étoit alors à Madrid, partit de cette Capitale pour se rendre devant Barcelone, que le Comte de Toulouse, Grand Amiral de France, devoit assiéger du côté de la Mer avec sa Flotte. On pressa vigoureusement le Siège. On avoit déja fait les préparatifs nécessaires pour donner l'Assaut au Fort Montjouï, lorsque la Garnison prit le parti de l'abandonner. Comme les Assiègeans avoient plus de quatre-vingt pièces de Canon, & que le nombre des Assiègés étoit fort diminué, on ne doutoit pas que la Place ne dût se rendre, & elle n'auroit pas résisté si longtems sans la présence du Roi Charles, dont la fermeté & les périls redoublèrent la bravoure de ses Troupes. Déja les Brèches étoient ouvertes, & rien ne pouvoit retarder la Victoire des Espagnols, lorsque la Flotte des Alliés parut à la vue de Barcelone, & dissipa les craintes qu'on y avoit d'un Assaut général, que la Ville n'étoit plus en état de mépriser.

Ainsi manqua une entreprise, dont le mauvais succès pensa entrainer la perte du Roi Philippe. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la retraite des Espagnols, c'est que comme on manquoit de Chevaux pour amener l'Artillerie, & de Chariots pour charger les provisions de Guerre & de Bouche, on fut réduit à abandonner soixante grosses pièces de Canon, de bruler une partie des Munitions, & de laisser à la discrétion de l'Ennemi environ huit cens hommes, que la maladie ou les blessures rendoient incapables de partir avec les autres. Le Maréchal de Tessé les recommanda au Comte de Peterborough, qui leur fit donner tous les sécours nécessaires.

Les Portugais s'emparèrent aussi de plusieurs Places dont le Duc de Berwick, qui n'avoit qu'un petit Corps d'Armée, n'avoit pu empêcher la perte. Ces succès des Alliés jettèrent tout Madrid dans une consternation générale. Philippe y courut en poste pour calmer les esprits par sa présence; mais le mauvais état de ses affaires l'obligea bientôt à se retirer vers la Navarre. Après la retraite de ce Prince, la Ville de Madrid, qui voyoit approcher l'Armée des Alliés, reconnut le Roi Charles, qui étoit alors en Catalogne. Toutes les autres Villes de Castille suivirent son exemple.

Charles au-lieu de se rendre à Madrid, où sa présence étoit nécessaire, aima mieux faire la conquête du Royaume d'Arragon, d'où il se rendit à Saragosse pour y être proclamé. Sur ces entrefaites Philippe ayant reçu un Renfort, reprit le chemin de Madrid, & se rendit maitre de Cartagène. Ces succès furent secondés par le Duc de Vendôme, qui commandoit en Italie, où il défit le Comte de Reventlau, Général des Impériaux, qui laissa son Artillerie & deux mille morts sur le champ de Bataille.

La joie qu'on eut en France de ces avantages fut bien diminuée par le mauvais succès du Siège de Turin. Les François ayant perdu en Flandre la Bataille de Ramélies, Louïs XIV retira d'Italie le Duc de Vendôme, & y envoya en sa place, le Duc d'Orléans, qui ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans le Piémont. Le Prince Eugène, qui les commandoit, après avoir franchi toutes les rivières & le Pô même, se jetta dans le Modénois, où il força Final, Carpi, & Reggio.

Le

Le Duc d'Orléans avoit pris la direction du siège de Turin, qu'il espéroit d'emporter avant la jonction des Impériaux avec le Duc de Savoye. Ce Prince fut trompé dans ses espérances. Il étoit encore occupé à ce siège, lorsque le Duc de Savoye & le Prince Eugène se présentèrent devant les Lignes des François, qui après avoir été attaqués avec beaucoup de vigueur, furent obligés de céder le terrain & de prendre la fuite. 1706.

Le plus grand avantage de cette Victoire fut la réduction de presque toutes les Places du Piémont & du Milanez. Le Duc de Savoye, après avoir délivré sa Capitale, fit le siège de Casal, qui se rendit après huit jours d'attaque.

Le Roi de Portugal mourut d'apoplexie le 9 Décembre de cette année, âgé de 58 ans & demi. Ce Prince avoit l'esprit solide & pénétrant. Il étoit judicieux, libéral, & sage Politique. Il étoit plein de Religion & d'humanité. En un mot c'étoit un Prince parfait, & dont la mémoire est chère aux Portugais. Il laissa la Couronne à Don Jean son fils aîné, qui demeura dans l'alliance contre l'Espagne & la France, & pressa la levée des nouvelles Troupes que le Roi son père avoit ordonnée quelque tems avant sa mort.

La victoire, que remportèrent les Troupes du Roi Philippe en Espagne, ne dérangea pas peu les affaires du Roi Charles. Le Duc de Berwick commandoit alors la principale Armée du Roi Philippe. Ayant été averti que les Alliés vouloient l'attaquer dans son Camp près d'Almanza, il prit la résolution de les prévenir & de tout disposer pour une Action générale. Le Combat commença vers les trois heures après midi, & les Alliés furent mis en déroute. On poursuivit les Fuiards près de deux lieues, & l'on ne sonna la retraite qu'à l'entrée de la nuit. 1707.

Les Alliés perdirent dans cette journée cent-vingt-deux Drapeaux, tout leur Canon, & une grande partie de leur Bagage. Le Bataillon des Gardes Angloises combattit avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'en resta que trois Officiers & quatre Soldats. Le Comte de Gallowai reçut deux coups de Sabre au visage. Les Colonels Dormer, Greene, Roper, Hamilton, Loche, Néal & Wolet périrent à cette Bataille. Les morts du côté des Alliés se montèrent à six mille hommes, ceux des François à deux ou trois mille, qui même furent presque remplacés par quantité de Soldats qui ayant été faits prisonniers à Hochstede & à Ramélies, prirent cette occasion pour retourner à leurs prémiers Officiers.

A cette nouvelle, le Roi Charles qui étoit alors à Valence, se rendit en Catalogne. Le Duc d'Orléans s'étant mis à la tête de l'Armée victorieuse, entreprit le siège de Lérida, & emporta cette Place. En même tems le Duc de Noailles se rendit maître de Cerdagzie, de Llivia, & de Puicerda. Du côté de Portugal on s'empara de Ciudad-Rodrigo.

La joie que le Roi Philippe eut de ces succès fut augmentée par la naissance d'un Fils, auquel on donna le nom de Louïs-Philippe, Prince des Asturies. Le parti du Roi Charles augmentoit en Italie, à proportion qu'il

1707. qu'il diminuoit en Espagne. Le Comte de Taun eut ordre d'avancer avec les Troupes particulières de l'Empereur du côté de Naples, pour réduire ce Royaume. La Capitale lui ouvrit ses portes, & bientôt après Gaette & Orbitello suivirent le même exemple.

Tandis que les Troupes Impériales faisoient la conquête du Royaume de Naples, le Duc de Savoye & le Prince Eugène entrèrent dans la Provence, & y firent le siège de Toulon, qui devoit être soutenu par les Flottes d'Angléterre & de Hollande. Cette entréprise n'eut pas un heureux succès. Le Prince Eugène, aprés avoir bombardé la Ville, se vit obligé de faire retirer ses Troupes, & alla assièger Suse dont il se rendit maitre.

1708. Le Roi de Portugal ayant fait demander en mariage la Princesse Marie-Anne-Josephe-Antonia Archiduchesse d'Autriche, seconde fille de l'Empereur Léopold, on la lui accorda, & il l'épousa le 28 d'Octobre 1708. Cette Princesse avoit fait par terre le voyage jusqu'en Hollande, où elle s'embarqua sur une Flotte Angloise, qui l'y vint prendre, & la porta à Lisbonne. Le Roi Charles III reçut aussi lui-même à Barcelone la Princesse Christine de Wolfenbuttel, qu'il avoit souhaitée pour épouse, & que les mêmes Vaisseaux d'Angléterre & de Hollande lui avoient conduite dès le 25 de Juillet.

Il ne se passa rien de fort important en Espagne pendant cette Campagne. Le Duc d'Orléans, qui y commandoit les Troupes du Roi Philippe, assiègea la Ville de Tortose en Catalogne, & s'en rendit maitre. Dénia subit bientôt après le même sort.

Les plus grands coups se frappèrent dans les Païs-Bas. Le Prince Eugène de Savoye & le Duc de Marlborough se trouvoient à la tête de l'Armée des Alliés. Les Troupes de France s'étant mises en campagne, Louïs XIV nomma le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme pour commander l'Armée de Flandre, dans laquelle le Duc de Berry & le Prince de Galles devoient combattre en qualité de Volontaires. Le Duc de Bavière eut le commandement des Troupes qui devoient agir dans l'Alsace. Les Armées, très nombreuses de part & d'autre, se côtoyèrent quelque tems, la rivière de Dendre entre deux. Mais le dix de Juillet, les Alliés ayant passé cette rivière à Lessines, & le Duc de Vendôme s'approchant de l'Escaut pour le passer, les prémiers par une marche forcée gagnèrent Oudenarde, & par conséquent l'autre rive de l'Escaut qui partage cette Ville. Les François n'eurent pas plutôt passé cette même rivière, qu'on en vint à une Action qui dura depuis les deux heures après midi jusqu'à la nuit.

Cette Journée fut fatale aux François. Ils furent mis en déroute, & se sauvèrent les uns à Gand, d'autres à Tournay, tandis que quelques autres repassoient l'Escaut à la nage pour éviter la rencontre de l'Ennemi. Ils laissèrent quatre mille morts sur le champ de bataille, & on leur fit presque le double de prisonniers.

Les Alliés ne se bornèrent pas à cette Victoire. Ils allèrent mettre le siège devant Lille, qui étoit la Place la mieux fortifiée de l'Europe. Ce siège

fiège fut poussé avec toute la vigueur possible, & le Maréchal de Bouflers qui commandoit la Place, se vit obligé de se rendre le 27 d'Octobre. 1708.

Le Roi Charles dut la réduction de l'Isle de Sardaigne aux armes d'Angléterre. L'Amiral Leake ayant jetté quelques bombes sur la Ville de Cagliari, Capitale de cette Isle, le Peuple se souleva, & se déclara en faveur du Roi Charles. Tout le reste de l'Isle suivit bientôt l'exemple de la Capitale, & dans quinze jours elle se trouva toute soumise.

Le Duc de Savoie fit aussi quelques conquêtes. Il entra dans le Dauphiné, & s'y rendit maitre du Fort d'Exiles, & de ceux de Fénestrelles & Mutin. La Ville & le Château de la Pérouse eurent aussi le même sort.

Les deux Partis firent de grands efforts en 1709 pour finir l'importante affaire de la Succession. Les grands coups se frappèrent dans les Païs-Bas à l'avantage des Alliés, & par-tout ailleurs la guerre se fit avec des succès presque égaux. 1709.

Comme la continuation de cette guerre étoit extrêmement à charge à la France, Louïs XIV envoya en Hollande le Président Rouillé pour savoir à quelles conditions les Alliés voudroient conclure la paix. Ceux-ci avoient formé des Préliminaires, qui contenoient 40 articles, & dont les principaux portoient: Que Louïs XIV reconnoitroit Charles III pour unique & véritable Roi de toute la Monarchie d'Espagne; qu'il s'obligeroit à faire ensorte que le Duc d'Anjou son Petit-fils quittât l'Espagne, & restituât de bonne foi tout ce qui dépendoit de cette Monarchie; qu'il reconnoitroit la Reine Anne pour seule & véritable Reine de la Grande-Brétagne, & la Succession de cette Couronne dans la Ligne Protestante; qu'il feroit sortir de France le Prétendant.

Ces Préliminaires contenoient encore plusieurs autres articles, la plupart préjudiciables aux intérêts de la Cour de France & du Roi Philippe. Louïs XIV ayant refusé de donner les mains à des conditions si dures, & qui entrainoient nécessairement un refus, on prit de part & d'autre toutes les mesures nécessaires pour terminer cette guerre ruineuse par le sort des armes. Les Alliés firent le siège de Tournai, dont ils se rendirent maitres. Après la prise de cette Place, ils envoyèrent investir la Ville de Mons, autre Place importante & des plus fortes des Païs-Bas. Le Maréchal de Villars, qui commandoit l'Armée de France, se mit en état d'empêcher le siège de cette Ville, & alla pour cet effet se retrancher entre des bois, des fossés & des abatis.

Ces précautions ne furent pas capables de rebuter les Alliés, qui vinrent attaquer les François dans leurs retranchemens. Cette Bataille fut la plus sanglante qu'on eût vu depuis longtems. Chacun s'attribua le gain de cette Journée, à laquelle on donna le nom de Tainières & de Malplaquet, parce qu'elle se donna entre ces deux Villages.

Après cette Bataille, les Alliés allèrent mettre le siège devant Mons, & le

1709. le poussèrent si vivement qu'ils s'en rendirent maitres, malgré la nombreuse Garnison de cette Place.

1710. Louïs XIV prit l'année suivante la résolution de rappeller toutes les Troupes Françoises qui étoient en Espagne. Fatigué des plaintes des Espagnols contre les étrangers, il vouloit éprouver si les Espagnols abandonnés à leurs propres forces & à leur conduite, seroient capables de faire tête au parti qui disputoit la Couronne à Philippe. Celui-ci congédia & renvoya à son Grand-père toutes les Troupes Françoises qui étoient en Espagne, avec cette réserve cependant d'ordonner qu'un bon corps de ces Troupes demeureroit en Navarre, afin de s'en servir en cas de besoin. Au-lieu des François, ce Prince rappella en Espagne les Troupes Espagnoles & Wallonnes, qui étoient dans les Païs-Bas, laissant la défense de ces Provinces au Roi son ayeul, qui y étoit particulièrement intéressé.

Un évènement qui attira l'attention de toute la Nation Espagnole, fut l'arrêt du Duc de Médina Céli, Prémier Ministre du Roi Philippe. Ce Ministre ayant été accusé de s'être porté à des entréprises contre les intérêts de son Maitre, fut conduit au Château de Ségovie, avec ordre de ne le laisser voir ni parler à personne. On saisit tous ses papiers, & on arrêta en même tems ceux de ses Domestiques qui pouvoient avoir eu part à son entréprise. Les Commissaires, que le Roi nomma pour l'examen de ses papiers, le jugèrent coupable. La sentence de mort, portée contre lui, fut changée en une prison perpétuelle, où il mourut l'année suivante. On n'a jamais su certainement quel étoit son crime.

Comme le Roi Philippe se trouvoit en état de faire tête au Roi Charles, il se rendit à Saragosse & fit investir Balaguer. Charles prit alors la résolution de hazarder une Bataille. Les François, après avoir quitté le siège de Balaguer, se retirèrent au-delà de la Ségra & de la Noguéra. Charles les suivit, & passa ces deux rivières. On en vint aux mains, & la victoire resta au Roi Charles. Ce combat se donna le 27 de Juillet.

L'Armée de Philippe s'étant mise en marche vers l'Arragon, Charles envoya des Troupes pour la couper; &, ayant passé l'Ebre le 19 d'Aout, il se trouva avec son Armée si près de celle des Espagnols, qu'on ne put s'empêcher des deux côtés d'en venir aux mains. On commença à se canonner dès la pointe du jour, & à midi l'action s'engagea. Le Générale Stanhope attaqua le prémier la Cavalerie Espagnole. Toute l'Armée de Philippe fut bientôt mise en déroute. Elle perdit plus de six mille hommes, & environ autant de prisonniers.

Les choses changèrent de face sur la fin de cette Campagne. Philippe ayant reçu un puissant secours, qui devoit être commandé par le Duc de Vendôme, alla camper le huit de Décembre à Guadalaxara. Sur l'avis qu'il reçut que l'Arrière-garde des Alliés s'étoit arrêtée à Brihuéga pour protéger leurs Bagages & le Butin qu'ils emmenoient de Castille, il tint Conseil avec le Duc de Vendôme, & fit partir à minuit six Régimens de Dragons & deux de Cavalerie sous les ordres du Marquis de Valdécanas Capitaine Général,

&

& tous les Grénadiers & les Piquets sous ceux du Marquis de Thoui. L'Armée suivit de fort près ce Détachement, & après quelques volées de Canon on somma la Ville de se rendre. Stanhope qui y commandoit donna pour réponse qu'il se défendroit jusqu'à l'extrémité. La nuit suspendit l'attaque jusqu'au lendemain. Staremberg n'étoit qu'à cinq lieues de-là, il n'y avoit point de tems à perdre. Toute la nuit fut employée à élever des Batteries, & pendant qu'on les préparoit, l'Infanterie & la Cavalerie arrivèrent devant la Place contre laquelle l'Artillerie commença de jouer vers les sept heures du matin. On ne tarda pas à entrer par une porte que l'Artillerie avoit renversée, & lorsqu'on eut ensuite forcé le prémier Retranchement des Anglois, le terrain fut disputé de rue en rue. Le Combat qui fut très sanglant se termina à sept heures & demi du soir, que les Anglois battirent la Chamade. Les Lieutenans Généraux qui furent faits prisonniers de guerre avec Stanhope étoient Carpenter & Wils. 1710.

Dans le tems que le Duc de Vendôme étoit occupé à faire sortir les prisonniers de Brihuéga, le Général Staremberg qui ne savoit rien de la Capitulation, vint camper à deux lieues de l'Armée Espagnole. Le Duc de Vendôme rangea sur le champ ses Troupes en Bataille. L'Action fut entamée à deux heures après midi. Elle dura toute la nuit, & quoique très sanglante, elle eut un succès équivoque; les deux Partis s'en attribuèrent également la Victoire & le Champ de Bataille. Les Espagnols publièrent qu'ils avoient fait neuf mille prisonniers, y compris la Garnison de Brihuéga; que les Alliés avoient eu quatre mille hommes tués, & qu'ils avoient perdu le Champ de Bataille, tout le Canon & le Bagage. Si l'on en croit les Alliés, le Comte de Staremberg remporta une Victoire complète, avec gain du Champ de Bataille, de l'Artillerie, d'une partie du Bagage, & six mille Espagnols restés sur la Place. Après cette Action Philippe alla reprendre possession de sa Capitale.

Les affaires changèrent de face l'année suivante par la mort de l'Empereur Joseph. L'Angléterre trouva que Charles III, à qui les Electeurs venoient de donner leurs suffrages, & qui en qualité d'Empereur est le sixième de ce nom, feroit un trop puissant Allié, si aux Royaumes & aux Provinces qu'il possédoit déja, il joignoit encore toutes les Couronnes qui composent la Monarchie Espagnole. Ainsi les Torys, qui reprirent alors le dessus en Angléterre, commencèrent à se refroidir pour la grande Alliance, & parurent tout-à-fait disposés à la paix. 1711.

Comme l'Empereur ne vouloit pas consentir à abandonner ses prétentions sur l'Espagne, il y envoya de gros renforts de Troupes & de l'argent, afin que le Comte de Staremberg pût du moins conserver la Catalogne, & faire, s'il étoit possible, des conquêtes sur les Royaumes voisins. Ce Comte menaça Roses & Gironne, mais il n'assiègea ni l'un ni l'autre. Tous ses projets aboutirent à la prise de Cervéra, que les François abandonnèrent. 1712.

Quant

1712. Quant au Roi de Portugal, il se vit comme forcé à demeurer dans l'inaction, les Troupes Angloises ayant reçu ordre d'observer la neutralité jusqu'à ce qu'on les eût rappellées en Angléterre. On vouloit par-là obliger les Alliés d'accepter la même suspension d'armes, que la Reine d'Angléterre avoit conclue sans leur consentement avec la Cour de France.

1713. L'inaction des Troupes Angloises dérangea en effet les grands projets de toutes les Puissances liguées contre la France, & elles prirent le parti de songer sérieusement à la paix. Il n'y eut que l'Empereur & l'Empire qui protestèrent contre tout ce qui pourroit être conclu à leur desavantage, & refusèrent de consentir à aucun accommodement, à moins d'une cession de toute l'Espagne. Après quelques conquêtes que firent les François, l'Empereur se détermina enfin à envoyer le Prince Eugène à Rastadt, pour y traiter de la paix avec le Maréchal de Villars. La prémière Conférence fut sans succès; mais les deux Généraux s'étant abouchés de nouveau, ils con-
1714. clurent en 1714 un Traité provisionel, en attendant que tous les intérêts fussent discutés à Bade dans l'Ergow.

Le Roi Philippe perdit cette année son Epouse, qui mourut le 14 de Février. Elle laissoit à l'Espagne trois Princes, Louïs-Philippe, Prince des Asturies, né le 25 d'Aout 1707; l'Infant Don Philippe, né le 7 de Juin 1712; & l'Infant Don Ferdinand, né le 23 de Septembre 1713. La mort de cette Princesse affligea très sensiblement le Roi, qui avoit toujours vêcu avec elle dans une très grande union.

Cette Princesse joignoit à un esprit supérieur, une fermeté d'ame extraordinaire, qui la mit au-dessus de toutes les peines dont sa vie fut traversée. Elle n'etoit occupée que de la gloire du Roi son Epoux, & de l'avantage de ses Peuples. Sa vie, depuis qu'elle fut montée sur le Trône, ne fut qu'une suite de tribulations. A peine fut-elle arrivée en Espagne, que le Roi fut obligé de la quitter pour aller en Italie se mettre à la tête de son Armée. Pendant la Régence que Sa Majesté Catholique lui confia, elle fit paroître une supériorité de génie peu commune à son sexe & à son âge. Elle vit une Flotte étrangère venir insulter le Port de Cadix, enlever ou détruire à Vigo une partie de la Flotte & des Gallions, qui s'y étoit refugiée, & leur riche charge qui devoit servir à défendre l'Etat, passer au profit de ses Ennemis pour l'attaquer. Elle eut le chagrin amer d'apprendre que le Duc de Savoye son père augmentoit le nombre des Ennemis du Roi son Epoux.

Les évènemens de la guerre l'obligèrent deux fois d'abandonner son Palais, & la Capitale du Royaume, pour mener en quelque sorte une vie errante dans les Provinces. Tout cela joint à la trahison de quelques Ministres de la Cour, à la révolte des Provinces & des Royaumes entiers dépendans de la Monarchie d'Espagne, causa à cette Princesse les plus sensibles chagrins. Elle avoit pourtant assez de force pour cacher au Public les vives impressions qu'elle en ressentoit; mais tandis que tout le monde admiroit

roit sa fermeté & son courage, les violences qu'elle se faisoit, altérèrent sa santé, & lui causèrent enfin la mort. 1714.

Le Roi épousa la même année Elizabeth Farnèse, fille d'Edouard II, Duc de Parme, née le 25 d'Aout 1692. Jules Albéroni, Prêtre Italien, & depuis Cardinal, eut beaucoup de part à ce choix. Comme ce Prélat a beaucoup fait parler de lui, nous dirons ici un mot de son extraction & des commencemens de sa fortune.

La Ville de Plaisance en Lombardie est le lieu de la naissance de ce Cardinal. Après avoir pris le petit Collet, il entra en qualité d'Aumonier ou Chapelain dans la Maison du Comte Roncoviéri, Evêque du Bourg Saint Donin, Bourgade située entre Parme & Plaisance. Il eut en 1704 une occasion de se produire & de se faire connoître. Le Duc de Vendôme ayant été envoyé en Italie, eut à négocier & à traiter avec les Princes, dont les Etats se trouvoient voisins de la Lombardie ou du Duché de Milan. Le Duc de Mantoue avoit livré son Païs au Roi de France, & on avoit dépouillé le Duc de Modène du sien, pour n'avoir pas voulu desavouer le Ministre qu'il tenoit à Vienne, lequel avoit reconnu l'Archiduc Charles pour Roi d'Espagne. Le Duc de Parme n'avoit pas encore expliqué ses sentimens. Le Duc de Vendôme voulant le faire déclarer, ce Prince se vit contraint d'envoyer un de ses Ministres pour traiter avec lui. Il choisit pour cet effet l'Evêque du Bourg Saint Donin, comme un Prélat connu & agréable à la Nation, pour avoir écrit l'Histoire de France.

Cet Evêque mena avec lui l'Abbé Albéroni, qu'il destinoit à lui servir de Sécrétaire. Le Duc de Vendôme, à qui cet Abbé fut souvent dépêché, lui donna quelques marques d'estime, & parut en faire un cas tout particulier. Le cours des affaires ayant obligé le Duc de Parme de négocier dans quelques autres occasions avec le Duc de Vendôme, l'Abbé Albéroni qui s'étoit heureusement aquité de sa prémière commission, fut encore renvoyé une autre fois, mais seul alors, parce qu'il étoit connu & agréable au Général François. Tout ce que l'Abbé entréprit, réussit au gré de ces deux Princes, qui furent également satisfaits de sa conduite.

Le Duc de Vendôme ayant été envoyé en 1706 en Flandre, fit offrir sa maison à l'Abbé, & lui demanda s'il vouloit le suivre. L'Abbé entra chez le Duc d'abord en qualité de Sécrétaire, & bientôt après il fut regardé comme un homme de confiance, avec qui le Duc conféroit chaque jour sur ses affaires les plus secrettes & les plus importantes.

Lorsque le Duc de Vendôme fut envoyé en Espagne en 1710, l'Abbé Albéroni l'y suivit, & continua de le servir de sa personne & de ses conseils. La Cour d'Espagne étoit alors gouvernée par la Princesse des Ursins, qui avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du Roi & de la Reine, qu'elle y disposoit absolument de tout. La mort du Duc de Vendôme, arrivée le 11 de Juin 1712, auroit peut-être fait entièrement oublier l'Abbé Alberoni, si l'ouverture qu'il fit du mariage de la Princesse Elizabeth Farnèse, nièce du Duc

 de

1714. de Parme, ne lui eût ouvert le champ à une plus grande fortune. Il en écrivit comme de lui-même à la Cour de Parme, par ordre de la Princesse des Ursins, pour pressentir ce que le Duc, Oncle de la jeune Princesse, & la Duchesse sa mère en penséroient, & savoir les dispositions où ils pourroient être à l'égard de ce mariage.

Le Duc de Parme, qui considéroit cette alliance comme la plus glorieuse qu'il pût procurer à sa Maison, donna pouvoir à son Ministre de promettre tout ce qu'on éxigeroit de lui en cette occasion; &, pour le rendre plus considérable, il lui donna le titre de Comte. Dès que la Princesse des Ursins avoit approuvé la chose, & donné ordre à l'Abbé Albéroni d'en écrire à la Cour de Parme, l'approbation & le consentement du Roi étoient assurés, cette Dame ayant assez d'ascendant sur l'esprit de Sa Majesté, & assez de crédit pour renverser toutes les intrigues qu'on pourroit faire contre ce projet. En effet, dès qu'il fut déclaré que le Roi d'Espagne agréoit ce mariage, l'Ambassadeur de France en fit grand bruit, prétendant qu'une alliance aussi importante n'avoit pas dû être traitée, & beaucoup moins conclue, sans en informer le Roi Très Chrétien, & sans avoir demandé l'agrément d'un Prince à qui Sa Majesté Catholique avoit de si grandes obligations, & qui pouvoit lui procurer le plus grand parti de l'Europe.

Lorsque le Roi Philippe eut déclaré son mariage, il nomma le Duc de Médina-Sidonia, pour porter les présens des noces à la Princesse de Parme, & aller à sa rencontre sur les Frontières du Royaume pour la conduire à Madrid. La Princesse d'Aytone fut nommée pour l'accompagner depuis la Frontière, & servir auprès d'elle en qualité de Prémière Dame d'honneur. Le Cardinal Aquaviva eut ordre de se rendre à Parme auprès du Duc, & de lui aller faire la demande de la Princesse Elizabeth. Le Duc François de Parme, Oncle & Beau-père de la nouvelle Reine, ayant été chargé de la procuration du Roi d'Espagne, l'épousa en son nom, & les choses se passèrent de sa part avec tout l'éclat & toute la magnificence, qui convenoit à l'honneur que lui faisoit cette alliance. La Princesse de Piombino fut choisie par la Cour d'Espagne, peut-être même par la Reine, pour l'accompagner dans son voyage.

Toute cette nouvelle Cour se rendit de Parme à Sestri de Levante, petit Port de la République de Genes, d'où la Reine aborda après une fâcheuse navigation le 30 de Septembre en cette Ville, accampagnée par quatre Galères du Duc de Torsis, deux du Grand Duc de Toscane, & deux de la République de Genes. Elle logea dans le beau Palais des Princes Doria, où elle demeura jusqu'au 9 du mois d'Octobre.

Pendant le voyage de la Reine, le Roi érigea une Académie, qui fut composée de 24 Académiciens. Le Marquis de Villéna, Duc d'Escalone, en fut d'abord nommé Directeur, & le Roi s'en déclara le protecteur. L'objet de cet établissement est de perfectionner la Langue Castillane.

Tout le monde n'approuva pas la conduite que tint la Cour d'Espagne à l'égard

l'égard des Catalans & des Barcelonois. Ceux-ci ayant soutenu le siège 1714.
qu'on avoit mis devant leur Ville, & ayant été pris d'assaut le 11 de Septembre, le Maréchal de Berwick, qui commandoit ce siège, voulut bien les recevoir à certaines conditions qu'il leur marqua. On accorda la vie aux révoltés, mais en même tems on éxerça à leur égard une vengeance qui fut poussée jusqu'à des extrémités dont il y a peu d'exemples dans l'Histoire.

La nouvelle Reine étant entrée sur les terres d'Espagne, trouva à Pampelune le Duc de Médina Sidonia, qui venoit à sa rencontre pour lui présenter les joyaux que lui envoyoit le Roi son mari. La Princesse des Ursins vint aussi au-devant d'elle sur les confins de l'Arragon & de la Navarre. Dès le prémier entretien qu'elle eut avec la Reine, elle marqua trop d'impatience de prendre avec elle les mêmes airs de Gouvernante & de Maitresse, qu'elle avoit pris avec la feue Reine; elle voulut même lui donner des avis, & user de certaines libertés dont les Souverains s'accommodent rarement, & que la Reine ressentit encore plus vivement que toute autre n'auroit fait, à cause de la vivacité de son naturel.

Cette conduite de la Princesse des Ursins mit bientôt la patience de la Reine à bout, & lui fit faire un éclat auquel on ne se seroit peut-être pas attendu, & où l'on remarqua un mépris mêlé d'indignation sur la liberté dont cette Dame usoit à son égard. On prétend en effet que la Reine la traita de folle, & qu'ayant appellé le Capitaine des Gardes, qui la servoit depuis qu'elle étoit entrée dans les Etats du Roi son Epoux, elle lui donna ordre de faire sortir la Princesse de sa chambre, & de la conduire hors des terres d'Espagne, ce qui fut éxécuté dans le moment. Cette Dame à son arrivée en France, promena ses chagrins en plusieurs endroits. On la vit se confiner dans une petite maison près du Pont de Beauvoisin, où elle demeura longtems, en attendant des passeports. On la vit aussi pendant quelque tems à Lyon, logée à l'Archévêché, & elle y étoit lorsqu'on apprit la mort de Louïs XIV, ce qui redoubla ses inquiétudes, se trouvant alors dans une situation un peu critique, par rapport au nouveau Gouvernement, aussi ne tarda-t-elle pas à sortir du Royaume, & elle fixa enfin son séjour à Gênes, où elle occupa un très beau Palais.

Le Roi Philippe alla à la rencontre de la Reine son Epouse jusqu'à Guadalaxara, où après les expressions les plus vives d'une tendresse réciproque, le Patriarche des Indes fit la cérémonie du mariage. Le Roi accompagna sa nouvelle Epouse jusqu'au Palais du Buen-Retiro, où se trouvoient les jeunes Princes auxquels elle fit toutes les caresses imaginables.

L'Espagne commençoit à peine à goûter les fruits de la paix, qui venoit 1715.
d'être rétablie entre les Princes de la Chretienté, lorsque les Turcs déclarèrent la guerre aux Vénitiens. Ceux-ci demandèrent du secours à la plupart des Princes de l'Europe. L'Espagne joignit ses forces à celles de la République, & arma une Flotte, qui empêcha la perte de Corfou.

1715. Cette même année Louïs XIV, né à St. Germain en Laye le 5 de Septembre 1638, la 23 année du mariage de Louis XIII, monté ſur le Trône le 4 de Mai 1643, mourut le 7 de Septembre, après le règne le plus long & le plus glorieux. Les rudes & longues épreuves de la fin de ſon règne montrèrent toute ſa pieté, & elles firent connoître la grandeur de ſon ame, bien plus que ſes plus éclatans ſuccès. La mort l'enleva dans le tems qu'il étoit occupé à prendre des arrangemens, pour faire bientôt goûter à ſes Peuples les avantages de la Paix qui venoit d'être conclue.

1716. La Reine d'Eſpagne accoucha le 21 de Janvier 1716, d'un fils qui fut nommé Don Carlos. Le Duc de Parme, oncle de la Reine, & la Reine Douairière d'Eſpagne, furent priés de le faire préſenter ſur les Fonts de Batême. Dès que ce Prince fut né, on le préconiſa pour ſucceſſeur, non ſeulement du Duc de Parme, mais encore du Grand Duc de Toſcane, & on commença dès-lors à parler & à agir, comme ſi ces deux belles ſucceſſions euſſent été prêtes à s'ouvrir.

Comme la République de Veniſe ne ceſſoit de ſolliciter de nouveaux ſecours contre les Turcs, l'Eſpagne fit cette année de plus grands préparatifs que l'année précédente, peut-être moins pour s'oppoſer aux entrépriſes des Turcs, que pour ſe ſaiſir des deux Siciles & de la Sardaigne. Dans ces circonſtances le Roi demanda au Pape un Indult, pour lever quelques ſommes ſur les biens Eccléſiaſtiques. Sa Sainteté lui accorda, pour cinq ans, ce droit qu'on appelle en Eſpagne les *Milliones*, c'eſt-à-dire, un million & demi ſur les Indes, & un million ſur les Egliſes d'Eſpagne.

Dans le tems que la Cour d'Eſpagne faiſoit de pieux efforts pour ſecourir la cauſe commune des Chrétiens contre les Infidèles, le Miniſtère de Madrid crut découvrir qu'il ſe tramoit différens projets à ſon deſavantage dans d'autres Cours de l'Europe. L'Abbé Albéroni fut celui qui fit cette découverte. Le Roi d'Angléterre, après avoir étouffé la Rébellion d'Ecoſſe, s'étoit rendu à Hanover, où l'on vit paroître, quoiqu'incognito, un Miniſtre Impérial & un Miniſtre François, avec qui ce Prince travailla ſans relâche à mettre en ordre ce qu'il avoit projetté. L'Abbé Albéroni envoya à Hanover une perſonne de confiance & inconnue pour tâcher d'être informé au juſte de ce qui s'y paſſoit. Il apprit par ce moien que, contre la teneur du Traité d'Utrecht, par lequel l'Eſpagne avoit cedé la Sicile au Duc de Savoye, ce Prince étoit en négociation pour tranſporter ce Royaume à l'Empereur, moiennant un équivalent, ce qui priveroit pour jamais l'Eſpagne des droits qu'elle s'étoit réſervés.

1717. Albéroni employa toute ſon adreſſe pour perſuader à Sa Majeſté Catholique, que la bonne Politique vouloit qu'Elle prévînt ſes Ennemis. Ce fut ſur ces entrefaites que le Pape ſe rendant aux inſtances de la Reine d'Eſpagne, nomma cet Abbé au Cardinalat. Le Roi Catholique voulant donner en même tems au nouveau Cardinal des marques de ſa bienveillance, le créa Grand d'Eſpagne, & peu de tems après le déclara ſon Prémier Miniſtre. Le Cardinal del Giudice, qui avoit rempli ce poſte depuis la mort de la Rei-

ne,

ne, avoit été rappellé à Rome par le St. Père, qui confirma en même tems 1717.
Mr. Molinez dans la dignité de Grand Inquisiteur d'Espagne, à laquelle le Roi l'avoit élevé, après en avoir eu la démission du Cardinal del Giudice. Mr. Molinez ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il résolut d'aller s'en mettre en possession. A peine fut-il arrivé dans le Milanez, qu'il fut arrêté & conduit à Milan.

La nouvelle qu'on reçut à Madrid de cet arrêt, & sur-tout de l'approbation que l'Empereur y avoit donnée, en commandant que l'Inquisiteur fût resserré au Château, fut un nouveau grief dont le Cardinal Albéroni ne manqua pas de se servir pour déterminer le Roi son maitre à la rupture. Tout avoit déja été disposé par ce Ministre pour l'éxécution de ses grands projets. On avoit pourvu, dans le Port de Barcelone, l'Escadre revenue du Levant de toutes les choses nécessaires à un débarquement, on l'avoit même augmentée de quelques Vaisseaux, pendant qu'on en tenoit d'autres tout prets dans d'autres Ports du Royaume pour seconder ces prémiers.

Cette Flotte, dont l'armement inquiétoit toute l'Europe, sans que personne en eût pu pénétrer la destination, mit à la voile vers la fin de Juillet, & alla faire descente dans l'Isle de Sardaigne le 22 d'Aout à l'endroit des Salines. Le même jour les Troupes de débarquement, qui étoient au nombre de plus de 8000 hommes, s'avancèrent vers Cagliari, Capitale de l'Isle, & se campèrent dans la Plaine de Lazaret pendant que la Flotte vint mouiller du côté de la Ville, pour être plus à portée de débarquer l'Artillerie & les autres choses nécessaires au siège. Le lendemain du débarquement le Marquis de Leede, à qui le Cardinal Albéroni avoit confié le secret & la conduite de cette expédition, envoya sommer le Marquis Ruhi, Viceroi de l'Isle & Gouverneur de la Capitale, de se rendre, sans attendre qu'il y fût forcé. Ce Marquis ayant répondu qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité, les Espagnols poussèrent le siège de Cagliari avec tant de vigueur qu'ils ne tardèrent pas à s'en rendre maitres.

Tandis que tout cela se passoit en Sardaigne, les Ministres qui résidoient à la Cour d'Espagne, reçurent ordre de leurs Maitres de faire des plaintes de cette conduite, à l'égard d'un Prince qui étoit actuellement occupé à la défense de la Chrétienté. Ces plaintes obligèrent le Cardinal Albéroni à publier un Manifeste, composé par lui-même, & qui fut envoyé à tous les Ministres Espagnols résidans dans les Cours étrangères.

Les raisons alléguées par le Cardinal dans son Manifeste, ne contentèrent personne. L'Empereur réïtéra ses menaces, le Roi d'Angléterre, & le Duc d'Orléans Régent de France renouvellèrent leurs plaintes. Le Roi d'Angléterre fit même entendre, que si la Cour d'Espagne ne mettoit des bornes à ses projets sur l'Italie, il ne pourroit se dispenser de secourir l'Empereur.

Toutes ces menaces & ces plaintes n'empêchèrent pas la Cour d'Espagne de mettre tout en œuvre pour faire réussir les projets qu'elle avoit formés.

1717. més. Le Marquis de Leede, après s'être rendu maitre de Cagliari, fit bientôt de nouvelles conquêtes, & soumit enfin toute la Sardaigne. Sur ces entrefaites on faisoit de nouveaux armemens en Espagne. La Cour donna des ordres pour presser la levée de nouveaux Régimens, pour faire radouber les Vaisseaux revenus de Sardaigne, & pour en acheter de tous côtés. L'Angléterre de son côté, règlant sa conduite sur celle de l'Espagne, travailloit en toute diligence à mettre en mer une nombreuse Flotte, qui fût capable de s'opposer à celle qu'on équippoit en Espagne.

1718. La Flotte d'Espagne s'étant trouvée prête le 18 de Juin 1718, mit à la voile ce même jour, sous les ordres de l'Amiral Don Antonio Castagnéta & du Marquis de Leede. Elle étoit forte de 22 Vaisseaux de ligne, de trois Vaisseaux marchands armés en guerre, montés chacun de 35 pièces de canon, de 4 Galères, d'une Galiote, & de 340 Bâtimens de transport, sur lesquels on avoit embarqué 36 Bataillons, 4 Régimens de Dragons, & 6 de Cavalerie, faisant en tout 30000 hommes. Le Cardinal Albéroni avoit remis aux Commandans de cette Flotte trois paquets cachetés, contenans leurs ordres, & qu'ils ne devoient ouvrir l'un après l'autre qu'à certaines hauteurs.

Cette Flotte toucha d'abord en Sardaigne, d'où elle fit voile vers les Côtes de Gênes, pour se joindre au Duc de Savoye, Roi de Sicile; mais n'ayant pas trouvé que ce Prince eût tenu la parole qu'il avoit donnée, d'avoir sur la Côte un Camp de 8 à 10 mille hommes pour favoriser le débarquement, la Flotte rabatit vers la Sicile, où elle mouilla le 5 de Juillet à trois lieues de Palerme, où le débarquement se fit sans la moindre résistance. Presque toute la Sicile se vit bientôt réduite, & le Roi Philippe y fut partout reconnu, excepté dans Messine, Mélazzo, & Siracuse.

Pour rompre toutes les mesures de la Cour d'Espagne, le Roi d'Angléterre fit partir l'Amiral Bingh avec une Escadre de 26 Vaisseaux de ligne pour se rendre dans la Méditerranée. Cet Amiral s'étant rendu au Détroit, dépêcha un de ses Officiers au Colonel Stanhope, pour faire part à Sa Majesté Catholique des ordres que lui avoit donnés le Roi son Maitre, espérant par cette démarche porter le Cardinal à des pensées plus pacifiques. Celui-ci ne répondit autre chose aux dépêches de l'Amiral Anglois, sinon qu'il pouvoit éxécuter les ordres du Roi son Maitre, & agir comme il le jugeroit à propos. Cette réponse qui passa pour une bravade dans l'esprit de plusieurs, n'avoit rien que de fort simple & de fort naturel dans le systême de celui dont elle partoit: il croyoit en effet que l'Espagne n'avoit rien à craindre de cette Flotte Angloise, puisque celle d'Espagne étoit destinée contre les Etats d'un Prince, qui n'étoit allié ni avec le Roi de la Grande Brétagne, ni avec l'Empereur.

La suite ne fit que trop voir que le Cardinal s'étoit trompé. L'Amiral Anglois débarqua à Messine quelque mille Allemands, sans rencontrer aucune opposition, parce que la Flotte Espagnole n'avoit pas ordre d'attaquer celle d'Angléterre, & que bien loin delà elle cherchoit à s'en éloigner. En même

me tems il écrivit au Marquis de Leede, que se trouvant obligé par ses instructions à maintenir la neutralité de l'Italie, il ne vouloit rien entréprendre avant de l'en avertir; que pour cet effet, il lui proposoit une suspension d'armes, & qu'il recevroit là-dessus des ordres de Madrid. Le Général Espagnol n'étant chargé d'aucune instruction sur un pareil cas, lui répondit qu'il ne pouvoit faire rien de semblable, qu'il n'eût envoyé auparavant un Exprès au Roi, pour savoir ses intentions. 1718.

Cette réponse détermina l'Amiral Bingh à chercher la Flotte d'Espagne pour l'attaquer, & il le fit le onze d'Aout à la hauteur de Syracuse. Les Anglois remportèrent une victoire complète. La Flotte d'Espagne perdit vingt Vaisseaux, sept cens cinquante-huit pièces de Canon, & cinq mille deux cens quatre-vingts-dix hommes. De ce grand armement il ne resta que quinze Vaisseaux & quelques Galères.

Les Anglois ne tirèrent pas de cette Victoire tous les avantages qu'on auroit cru. Ils furent les prémiers sur qui les Espagnols se vangèrent de la perte de leurs Vaisseaux, plusieurs de leurs Négocians & Consuls furent arrêtés, & tous leurs effets furent inventoriés & transportés dans des endroits de fureté; quelques-uns de leurs Vaisseaux qui revenoient des Echelles du Levant ou d'Italie richement chargés, & qui ignoroient ce qui s'étoit passé, furent d'eux-mêmes se livrer aux Espagnols, en jettant l'ancre dans leurs Ports.

Quant à la Sicile, la défaite de la Flotte d'Espagne, bien loin de retarder les éxécutions, ne servit qu'à les précipiter pendant quelque tems; car d'un côté les Milices Siciliennes prirent les armes, la principale Noblesse s'engagea à lever de nouveaux Régimens à ses dépens, & les Ecclésiastiques mêmes contribuèrent volontairement, après avoir formé des associations en faveur de l'Espagne.

La Ville de Messine fut bientôt réduite, malgré tous les secours de la Flotte Angloise. On fit ensuite le siège de Mélazzo, que le Marquis de Leede entréprit au commencement d'Octobre. Mais les Impériaux transportés en Sicile, sous l'escorte de la Flotte Angloise, vinrent bientôt au secours des Piémontois, qui, conformément à la transaction faite entre l'Empereur & le Roi de Sicile, les reçurent dans cette Forteresse, où l'Etendart Impérial fut arboré en la place de celui de Savoye. Le Général Caraffa, qui se trouvoit à la tête d'environ douze Bataillons Allemands nouvellement débarqués, ne balança pas à en venir aux mains avec les Espagnols.

Le Combat se donna le 15 d'Octobre. Les assiegeans furent chassés de leurs retranchémens, & les Allemands se virent maitres de leur Camp après un combat de quatre heures; mais l'abondance de vin & d'autres provisions qu'ils y trouvèrent, leur fit perdre la victoire; car le Marquis de Leede ayant rallié ses Troupes, revint à la charge pendant que le Soldat ne pensoit qu'à s'enivrer & à piller. Les Impériaux furent fort heureux que ceux de la Ville se servirent de l'artillerie si à propos, qu'elle favorisa leur retraite dans

les

1718. les ouvrages de dehors où ils avoient leur Camp.

Le Régent de France n'avoit encore pu se résoudre à entrer d'une manière directe dans la querelle des Alliés. Il s'étoit contenté de leur fournir en argent les secours qu'il auroit pu leur donner en Hommes & en Vaisseaux. Voici ce qui lui arracha à la fin cette importante résolution. Le Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne en France, avoit envoyé un paquet de Lettres au Cardinal Albéroni, par Don Vincent Porto-Carréro neveu du Cardinal de ce nom, & par Don de Montéléon fils de l'Ambassadeur.

Ces Seigneurs furent arrêtés le neuf de Décembre à Poitiers. Le Prince de Cellamare fut mis en arrêt, ses papiers furent scellés en sa présence, on y trouva diverses pièces qui contenoient le plan d'une Conjuration, & on y vit jusqu'à une liste des Conjurés. Le Duc d'Orléans apprit par-là avec horreur, que des Personnes de tout sexe, de tout rang, & de toute condition, avoient conçu l'affreux dessein de lui enlever la Régence pour la déférer au Roi d'Espagne.

Le Duc d'Orléans ne jugea pas à propos de mettre au jour une partie des Documens de cette Conjuration, dont il se contenta de profiter pour se mettre en garde contre ceux qui en étoient les complices. Son prémier soin fut de charger l'Abbé du Bois de faire part aux Ministres Etrangers de l'odieux mystère qu'il venoit de découvrir, pour justifier la conduite qu'il tenoit avec le Prince de Cellamare, & celle qu'il se préparoit à tenir dans peu avec l'Espagne.

Le Cardinal Albéroni, au-lieu de desavouer ce qu'avoit fait le Prince de Cellamare, s'emporta en invectives contre le Régent, & fit même distribuer jusques dans le cœur de la France des Lettres & des Manifestes, qui tendoient à porter toute la Nation à la revolte. Ces demarches violentes du Cardinal portèrent la Cour de France à se joindre à celle d'Angléterre pour déclarer ouvertement la guerre à l'Espagne.

1719. Le Régent fit d'abord marcher cinquante deux Bataillons sur les Frontières d'Espagne, & les ordres furent donnés pour la levée de vingt-cinq mille hommes de Milice. On équipa des Vaisseaux dans plusieurs Ports, & on envoya des remises en Italie pour la quote-part des Subsides que la France devoit fournir, afin de reconquerir la Sicile & la Sardaigne.

Le Roi d'Angléterre de son côté commença par assurer ses Royaumes, contre les invasions de l'Espagne. Il n'ignoroit pas qu'au midi & au Nord de l'Espagne on assembloit de tous côtés des Irlandois, des Ecossois & des Anglois, dont on formoit aussitôt des Bataillons, qu'on faisoit avancer ou vers Cadix, ou vers la Corogne, pour les embarquer sur les Vaisseaux de transport qu'on pourvoyoit de tout ce qui étoit nécessaire pour aller faire une descente en Ecosse. La Cour d'Angléterre n'avoit pas d'abord ajouté foi à la nouvelle qu'elle reçut de cette conjuration, mais lorsqu'elle eut appris que le Prétendant quittoit Rome pour passer en Espagne, on fut convaincu qu'il n'y avoit rien que le Cardinal n'entréprît pour vanger l'action de Syracuse.

Cette

Cette entréprise sur l'Ecosse n'eut pas un heureux succès. La Flotte, 1719.
qui étoit partie de Cadix, fut dispersée par les vents & la tempête, & ne put jamais aborder en Ecosse.

Le Duc d'Orléans s'étant vu comme forcé à déclarer la guerre à l'Espagne, donna le commandement de l'Armée au Maréchal de Berwick, qu'il déclara en même tems Conseiller au Conseil de Régence. Ce Maréchal tiroit du Roi d'Espagne une pension de cent mille livres. A son arrivée à l'Armée, qui s'assembloit au-delà de Bayonne, il apprit que celle d'Espagne étoit déja assemblée, & que le Duc de Liria son fils y servoit en qualité d'Officier Général. Craignant que son fils servant contre lui, ne le fît pas avec toute l'ardeur que le demandoit le service de Sa Majesté Catholique, il lui écrivit pour l'exhorter à faire son devoir avec le zèle & la fidélité qu'il étoit obligé d'avoir pour le service du Roi d'Espagne, sans avoir aucun égard à la nécessité où il se trouvoit de servir contre son père, & à celle où il se trouvoit lui-même de commander une Armée opposée à la sienne.

Les François commencèrent par faire le siège de Fontarabie, qui ne fut pas de durée, les Espagnols n'ayant fait qu'une foible résistance. Après la prise de cette Place, on attaqua celle de St. Sébastien, qui ne tarda pas non plus à se rendre. Le Maréchal passa ensuite avec son Armée du côté du Roussillon, & fit, en traversant les Montagnes des Pyrénées, une marche d'autant plus surprenante, qu'elle est sans exemple. Il vint attaquer & prendre les deux Forts & Places du Château d'Urgel.

La guerre finit par cette prémière Campagne, & le Cardinal Albéroni qui 1720.
en étoit régardé comme l'unique cause, fut sacrifié pour la sureté de la paix, à la jalousie que son élevation donnoit aux Grands d'Espagne. Il fut renvoyé en Italie. En y allant il passa par la France, où il fut conduit comme un homme suspect, depuis son entrée dans le Royaume jusqu'à sa sortie. Malgré les mauvais succès de ses vastes entréprises, toute l'Europe ne laissa pas d'admirer l'étendue & l'élévation de son génie; & quoique le Public ne juge ordinairement des choses que par l'éxécution, la gloire d'un beau projet reste toujours entière, quand il n'échoue que par des accidens, qu'on n'a pu ni prévoir, ni éviter. L'Espagne connut sous son Ministère toutes ses forces, ce qu'elle peut, & quelles sont ses ressources. Dans les grands Etats tout dépend d'un seul homme, qui sache donner le branle à une masse souvent informe, faute d'une main habile qui la mette en œuvre.

Pour affermir la paix conclue entre l'Espagne & la France, le Duc d'Or- 1721.
léans proposa un mariage entre Louïs XV & l'Infante d'Espagne, qui sortoit à peine du berceau. Ce projet ayant été gouté à Madrid, la jeune Princesse vint en France, où elle fut appellée l'Infante Reine. Le Duc d'Orléans pensa en même tems à sa Famille, en faisant épouser au Prince des Asturies Mademoiselle de Montpensier sa fille. L'échange des deux Princesses se fit au commencement de l'année 1722, & la même année le Duc-Régent ma- 1722.

ria Mademoiselle de Beaujolois sa cinquième fille avec Don Carlos, fils aîné de la Reine d'Espagne.

1724. Au mois de Janvier 1724 le Roi Philippe se démit de sa Couronne en faveur du Prince des Asturies, qui prit le nom de Louïs Prémier. Son règne ne fut pas long, il mourut de la Petite-vérole le 31 d'Aout suivant. On eut bien de la peine à déterminer le Roi son père à remonter sur le Trône, que sa pieté lui avoit fait abandonner; on lui fit enfin comprendre que sa conscience étoit intéressée à ne pas exposer l'Espagne aux dangers d'une Minorité, & il se rendit aux empressemens de la Jonte & de tout son Royaume. Louïse-Elizabeth d'Orléans, Epouse de Louïs I, revint en France.

Il y eut cette année entre la Cour d'Espagne & celle de France de nouvelles brouilleries, auxquelles le changement du Ministère en France donna lieu. Le Duc de Bourbon, devenu Prémier Ministre après la mort du Duc d'Orléans, craignant que le jeune Roi ne vécût pas assez pour laisser à la France des Héritiers, à cause de la grande jeunesse de son Epouse, lui en chercha une autre, & renvoya l'Infante à Madrid. Le Roi d'Espagne irrité de la manière dont se fit ce renvoi, rappella aussitôt ses Plénipotentiaires assemblés au Congrès de Cambrai.

1725. La crainte qu'on eut que cette affaire n'eût de fâcheuses suites, fut augmentée lorsqu'on vit tout-à-coup éclorre à Vienne divers Traités entre l'Empereur & le Roi d'Espagne. Le Baron de Ripperda, autrefois Ambassadeur des Provinces-Unies à Madrid, avoit quitté leur service, & s'étoit donné au Roi d'Espagne. Il proposa dans ces circonstances une Paix particulière avec l'Empereur, & la négocia sécrétement à Vienne. La France, l'Angléterre & la Hollande ne virent pas cette négociation avec plaisir. Les deux prémières Cours & celle de Prusse opposèrent au Traité de Vienne, une autre Alliance, qui fut conclue à Hannover au mois de Septembre.

Leurs Hautes Puissances étoient invitées à entrer dans cette Alliance, & elles avoient un intérêt pressant à le faire. Par le Traité de Vienne, on permettoit à tous les Vaisseaux de l'Empereur & de ses Sujets d'entrer dans les Ports d'Espagne, y compris les Indes Orientales, & de s'y pourvoir de tout ce qui leur seroit nécessaire, on leur permettoit encore d'apporter dans le Royaume d'Espagne toute sorte de Denrées & Marchandises des Indes Orientales, en produisant un Certificat de la Compagnie d'Ostende. Tous ces octrois étoient incompatibles avec le Traité de Munster, puisqu'on y avoit déclaré en faveur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, que la navigation aux Indes seroit continuée sur le même pied qu'elle se faisoit alors.

1726. Tout cela menaçoit l'Europe d'une guerre d'autant plus difficile à terminer, que les Cours de Vienne, d'Espagne & de Russie travailloient sous main à mettre le Prétendant sur le Trône d'Angléterre. Bientôt on prit les mesures nécessaires pour faire réussir cette entréprise. L'Angléterre en

fut

fut allarmée, & pour s'opposer à tout ce qu'on pourroit entréprendre, elle 1726.
arma tout à la fois trois Escadres nombreuses, l'une pour la Mer Baltique, la séconde pour les Côtes d'Espagne, & la troisième pour les Indes. Ces trois Flottes retinrent dans le fourreau bien des épées qui auroient été tirées sans cet obstacle.

Comme le Traité de Vienne étoit l'ouvrage du Baron de Ripperda, il parvint par ce moyen à être Duc, Grand d'Espagne, & Prémier Ministre. Mais il ne resta pas longtems dans ce poste. Se voyant disgracié, il se refugia chez le Colonel Stanhope Ambassadeur d'Angléterre à la Cour de Madrid, & demanda à ce Ministre la protection du Roi son maitre. Cette demarche irrita si fort le Roi d'Espagne, que ce Prince prit la résolution de le faire enlever de la Maison de Mr. Stanhope, avec ordre de le conduire au Château de Ségovie. Cet enlèvement fit beaucoup de bruit. L'Ambassadeur d'Angléterre sortit de Madrid pour témoigner son ressentiment, & plusieurs Ministres entrèrent dans les sujets de plaintes qu'il avoit.

Cet évènement ne contribua pas peu à augmenter la mesintelligence qui 1727.
règnoit déja entre les deux Cours, & comme l'Espagne craignoit quelque entréprise de la part de l'Angléterre, elle fit elle-même de grands préparatifs de guerre, & donna ordre au Comte de las Torres de faire le siège de Gibraltar. Dès le 23 de Février les Espagnols commencèrent à tirer sur l'Escadre Angloise, qui étoit dans la Baie, & où le Chevalier Wager avoit débarqué des Troupes. Ce siège dura plusieurs mois, & couta beaucoup de monde aux Espagnols.

Pour terminer ce différend, on regla à Paris les Préliminaires de la Paix, qui furent signés de la part de l'Empereur, du Roi Très Chrétien, de Sa Majesté Britanique, & des Etats Généraux. Le Roi d'Espagne n'eut point de part à ces Préliminaires, mais il les accepta quelque tems après, & ne tarda pas à expédier des ordres au Comte de las Torres de suspendre les hostilités.

De nouvelles difficultés étant survenues, on indiqua un Congrès à Sois- 1728.
sons, où l'on se flattoit que les Conseils & la prudence du Cardinal de Fleuri pourroient contribuer à une Pacification générale. L'Empereur nomma pour ses Plénipotentiaires, le Comte de Zinzendorff, le Comte de Windischgratz, & le Baron de Bentenrieder. Ce dernier étant mort durant la tenue des Conférences, on y admit du consentement de S. M. I. deux Députés des Etats de Brabant & de Flandre, savoir, les Sieurs Patin & Proly, pour prendre soin des intérêts de la Compagnie d'Ostende. Il s'y trouva de la part du Roi de France, le Cardinal de Fleuri, le Marquis de Fénélon & le Comte de Rothenbourg. Les Plénipotentiaires du Roi d'Espagne furent le Duc de Bournonville, le Marquis de Santa Croce Mazzénada, & le Sieur de Barenchéa. Mylord Guillaume Stanhope, Mylord Horace Walpole, & Etienne Points y assistèrent de la part du Roi de la Grande Brétagne. Les Etats Généraux des Provinces-Unies y envoyèrent Mrs. Corneille Hop & le Baron de Rheede, mais quelque tems après ce dernier

1728. fut remplacé par les Sieurs de Hugronie & de Goslinga. Outre ces Plénipotentiaires, le Czar y envoya le Comte de Golloffkin; le Roi de Dannemarc, le Conseiller intime de Schestaedt; le Roi de Suède, le Baron de Spart; le Duc de Holstein, le Comte de Bassewitz. L'ouverture de ce Congrès se fit au mois de Juin. Les François, les Anglois & les Hollandois demandèrent, que la Compagnie d'Ostende fût entièrement abolie, & que la Navigation lui fût interdite. Mais de leur côté les Impériaux vouloient que cette Compagnie subsistât, sous certaines conditions qu'ils proposoient. Les Plénipotentiaires Espagnols & ceux de quelques autres Puissances exposèrent aussi les prétentions de leurs Maitres.

La difficulté de règler & de concilier les divers intérêts de tant de Puissances, demandoit tant de tems, que l'on pensa au projet d'un Traité provisionel, comme un expédient convenable, sinon pour opérer une Pacification entière, du moins pour arrêter toute rupture. Ce dessein fut approuvé. Ce Traité fut concerté & négocié par les Ministres des principales Puissances intéressées aux Traités de Hannover & de Vienne. On trouva de la difficulté de la part de la Cour Impériale & de celle de Madrid. Ces deux Cours étoient unies par un Traité solemnel, qu'elles avoient conclu, dans la vue de maintenir la tranquilité de l'Europe. Les Alliés de Hannover avoient le même but, mais ils prenoient une route différente, & songeoient à rompre l'Alliance des deux Cours. Les avantages que l'on offrit à la Cour d'Espagne l'ayant engagée à se réconcilier avec la Couronne d'Angléterre, elle conclut enfin le Traité de Séville, conforme à la teneur & aux vues des précédens Traités. Quelques changemens, que l'on y fit, déplurent à l'Empereur, & apportèrent une nouvelle difficulté à l'ouvrage de la Pacification.

Par ce Traité, on devoit effectuer sans délai l'introduction des Garnisons dans les Places de Livorne, Porto Ferraio, Parme & Plaisance, au nombre de six mille hommes de Troupes de Sa Majesté Catholique & à sa solde. Ces Troupes devoient servir pour la conservation de la succession de ces Etats, en faveur de l'Infant Don Carlos, & pour être en état de résister à toute entréprise & opposition, qui pourroient être suscitées, au préjudice de ce qui avoit été règlé touchant cette succession. On s'engageoit d'établir & de maintenir l'Infant Don Carlos, ou celui à qui pourroient passer ses Droits, dans la possession & jouïssance des Etats en question, & de le défendre de toute insulte, contre quelque Puissance que ce fût, qui penseroit
1729. à l'inquiéter. Ces mesures, bien loin d'être approuvées par l'Empereur, ne firent qu'exciter son indignation. Il se plaignit que l'on rompoit les liens les plus essentiels de la Société humaine, en disposant des biens des personnes tierces.

1730. Pour empêcher qu'on n'en vînt à une guerre ouverte, les Alliés de Séville donnèrent des assurances du désir qu'ils avoient de procurer à l'Europe une paix solide, en faisant voir que dans les circonstances où l'on se trou-
1731. voit, les intérêts réciproques n'étoient pas opposés. Enfin, après bien des négo-

négociations, l'Empereur consentit que l'on assurât la Succession des Duchés 1731.
de Toscane, de Parme & de Plaisance, destinée à l'Infant Don Carlos; il donna les mains à l'introduction de six mille Espagnols dans les Places fortes de ces Duchés, & promit en même tems de faire cesser pour toujours tout Commerce & Navigation aux Indes Orientales, dant toute l'étendue des Païs-Bas Autrichiens.

Lorsqu'on eut applani toutes les difficultés, le Roi d'Angléterre envoya dans la Méditerranée une Flotte, qui s'étant jointe à celle d'Espagne, aida à transporter en Italie les Troupes Espagnoles destinées à assurer à Don Carlos la Succession des Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance.

La mort de Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe & Roi de Pologne re- 1733.
plongea l'Europe dans de nouveaux troubles. La France se déclara pour le Roi Stanislas. L'Empereur & l'Impératrice de Russie firent une ligue, par laquelle ils donnoient l'exclusion au Roi Stanislas, & se déclaroient en faveur du nouvel Electeur de Saxe. Le Roi Stanislas fut élu par les suffrages de la plus grande partie de la Nation, Auguste par la voix unanime d'un nombre considérable de Gentilshommes. La présence d'une Armée Russienne maintint celui-ci dans son élection, & obligea l'autre de se retirer à Dantzic.

La France ayant envisagé les démarches de l'Empereur comme un acte d'hostilité, lui déclara la guerre, après avoir fait une ligue offensive & défensive avec les Rois d'Espagne & de Sardaigne. Le Maréchal de Berwick fut nommé pour commander l'Armée d'Allemagne, & on jetta les yeux sur le Maréchal de Villars pour commander celle d'Italie.

Le 14 d'Octobre les François attaquèrent le Fort de Kell, qui capitula le 28 du même mois. Le Maréchal de Villars s'étant rendu en Italie, commença par former le siège de la Guerra d'Adda, dont il se rendit maitre, aussi bien que de Pizzighitone, & de quelques autres Places.

Le Comte de Montémar avoit été choisi par le Roi d'Espagne pour commander les Troupes que l'on destinoit pour faire la conquête du Royaume de Naples. L'Infant Don Carlos se mit à la tête des Troupes, & entra
par Frosinone dans le Royaume de Naples le 26 de Mars 1734. D'abord 1734.
on se rendit maitre de quelques Forts, & comme les Impériaux se réfugioient dans la Pouille pour y attendre de nouveaux secours, le Duc de Montémar reçut ordre de Don Carlos de les poursuivre.

Les Impériaux s'étoient avancés à Bitonto, où ils étoient campés dans un poste aussi avantageux par sa situation, qu'impraticable pour la Cavalerie. Le Comte de Montémar destribua ses Troupes en sept Colomnes, commandées la prémière par le Marquis de Pozzolo-Manco; la seconde par le Duc de Liria; la troisième par le Duc de Castro-Pignano; la quatrième par le Marquis de Bay; la cinquième par le Marquis de Château-fort; la sixième par le Comte de Macéda, & la septième par le Marquis de Las-Minas.

Toutes ces Troupes marchèrent par différens chemins, afin de choisir l'en-

1734. l'endroit le plus convenable pour combattre l'Ennemi. Le Comte de Montemar fit avancer quelques Détachemens de Cavalerie, qui battirent les Houzards qu'ils rencontrèrent. Les Impériaux avoient pris la résolution de rester dans leurs retranchemens, où ils se croyoient en sureté. Le Comte avoit fait sa disposition pour les attaquer; mais il la changea dès qu'il eut vu celle de l'Ennemi. S'étant approché lui-même de fort près pour le reconnoître, il fit d'abord passer de la droite à la gauche la plus grande partie de la Cavalerie, & donna en même tems ses ordres pour l'attaque, qui commença par le centre.

Les Impériaux firent d'abord une vive & vigoureuse résistance pour défendre leurs retranchemens. Le Général Espagnol s'étant apperçu qu'ils jettoient toutes leurs forces au centre, résolut, pour faire diversion, de faire agir la Cavalerie qui étoit à la gauche, & il se mit lui-même à la tête des Escadrons. Sa présence fit faire aux Troupes Espagnoles une chose qu'on n'a jamais vue, & qu'on aura même peine à croire: c'est que la Cavalerie sauta les murailles & les fossés, qui formoient les retranchemens des Impériaux, sans qu'aucun Cavalier perdît son rang, & qu'en même tems les Ennemis furent attaqués avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de prendre la fuite en desordre.

Les Impériaux furent poursuivis; on attaqua & força différens postes où ils s'étoient réfugiés, & la plupart furent faits prisonniers. Rodeski, Général de leur Infanterie, se sauva dans Bitonto, qui est entouré de murailles: il s'y défendit toute la nuit, mais le lendemain il fut obligé de se rendre. La Cavalerie ennemie, qui s'étoit séparée dans sa fuite en plusieurs corps, fut poursuivie & presque entièrement détruite par la Cavalerie Espagnole. Le plus considérable, après avoir perdu beaucoup de monde, se réfugia dans Bari. Le Général Espagnol s'y rendit, & obligea le Prince de Belmonté, qui y commandoit, de se rendre. Les Troupes Impériales consistoient, suivant l'état qu'on en trouva, en 6500 hommes d'Infanterie, 1500 de Cavalerie, & 400 Houzards.

Les Espagnols prirent aux Ennemis 15 Drapeaux, 24 Etendarts, 2 paires de timbales, leurs tentes, les vivres, les munitions de guerre, & la plus grande partie des équipages. Cette affaire fit un honneur infini au Comte de Montémar. Après cette grande Victoire les Espagnols ne tardèrent pas à réduire les Places où il y avoit Garnison Allemande.

Comme l'Empereur se voyoit attaqué de tous côtés, il demanda du secours à l'Empire, qui déclara la guerre à la France & à ses Alliés. Cette résolution passa à la pluralité de six Voix contre trois dans le Collège Electoral, & de cinquante-sept contre douze dans le Collège des Princes. Les Ministres de Bavière, de Cologne & Palatin, s'opposèrent fortement à cette résolution.

L'Empereur donna au Prince Eugène le commandement des Troupes qui devoient agir sur le Rhin, & le Général Comte de Merci eut la conduite

de

de l'Armée d'Italie. Avant l'arrivée du Prince Eugène, le Comte de Belle-Ile avoit ouvert la campagne par la prise de Trarbach & de son Château, & avoit mis Garnison dans la Ville de Trèves. D'un autre côté le Maréchal de Berwick, après avoir passé le Rhin à Kell & au Fort-Louïs, marchoit à la tête de 80 mille hommes droit aux Lignes d'Ettlingen, tandis qu'un autre corps considérable, commandé par le Marquis d'Asfeld, épioit en deça du Rhin l'occasion de le passer aux environs de Neckerau. 1734.

Le Maréchal de Berwick ruina les Lignes, obligea le Prince Eugène de quitter son camp, & envoya dans le Wurtemberg un gros Détachement, pour mettre le Païs à contribution.

La Ville de Philipsbourg ayant été assiégée, le Prince Eugène voulut essaier si les Troupes qu'il avoit ne suffiroient point pour empêcher la prise de cette Place. Son Armée étoit alors de soixante & dix mille hommes. Il alla reconnoître le Camp François, qu'il trouva fortifié de retranchemens, muni de bons fossés, & défendu par une nombreuse artillerie. L'accès en étoit extrêmement difficile, & l'attaque ne pouvoit être que d'un succès douteux. Le Prince fit dresser quelques batteries, & se contenta de canonner les retranchemens. La Place se rendit aux François le 18 de Juillet à des conditions honorables. Le Maréchal de Berwick fut tué à ce siège, ayant eu la tête emportée d'un boulet de canon.

La campagne d'Italie fut plus sanglante que celle d'Allemagne. Il s'y donna deux Batailles, où les Impériaux eurent le dessous. Le Général Comte de Merci perdit la vie dans celle de Parme, & le Prince Louïs de Wurtemberg fut tué dans celle de Guastalla.

Au commencement de l'année suivante les deux Cours d'Espagne & de Portugal se brouillèrent entièrement, à l'occasion d'un évènement de très peu d'importance, mais qui auroit eu de fâcheuses suites, si leurs Amis communs n'eussent interposé leurs bons offices pour empêcher les hostilités. Un Païsan qui occupoit une Ferme dans le voisinage de Madrid, ayant commis un de ces meurtres, dont l'atrocité ne laisse aucun lieu à la compassion que l'on a pour les misérables, se réfugia dans l'Eglise du lieu. Il en fut tiré par les Ministres de la Justice, en vertu d'un ordre du Président de Castille. Il fut garroté sur un Ane, & conduit à Madrid par les Suppôts ordinaires de la Justice. C'étoit le dernier Dimanche du Carnaval, après midi. Ils entrèrent par la porte d'Alcala. Ils arrivèrent au Pont qui est entre les deux promenades publiques du Pardo. Il y avoit une distance de trois cens Varres, entre eux & les maisons voisines, & particulièrement celle de Mr. Cabral de Belmonte, Ambassadeur de Sa Majesté Portugaise. Ce Ministre logeoit dans une rue très large, qui peut passer pour une grande Place. On vit sortir tout-à-coup de la Maison du Ministre, sa Livrée, qui attaquant brusquement les six Invalides, les forcèrent à se retirer. Après quoi ils tirèrent des mains des Suppôts de la Justice, le Criminel & l'Ane, sur lequel il étoit attaché: & jettant de grands cris de triomphe, ils le firent entrer dans la maison, où on le détacha, & on le mena à l'apparte- 1735.

ment

1735. ment de Madame de Cabral, qui lui promit sa protection.

Le Ministre de Portugal, qui, à ce qu'on prétend, n'avoit eu aucune connoissance de cette action, que lorsqu'elle fut faite, ne crut pas que cela valût la peine d'en faire une excuse à Don Joseph Patinho, qui étoit alors Prémier Ministre. Il se contenta d'en écrire un mot de desaveu au Président de Castille, qui étoit malade, & qui ne fit peut-être nul usage de ce billet.

Don Joseph Patinho prit cette affaire sur le ton sérieux. Il fit enlever de la maison du Ministre Portugais, les gens de Livrée qui avoient fait évader le prisonnier.

La Cour de Portugal ne tarda pas à user de représailles. Elle fit arrêter à son tour les Domestiques du Marquis de Capicélatro, Ambassadeur d'Espagne, lesquels furent conduits en prison, liés & garrottés.

Quelques Politiques s'imaginèrent & publièrent même, que tout cela n'étoit qu'un jeu fait à la main pour diviser les deux Cours d'Espagne & de Portugal, & favoriser par cette rupture les armes de l'Empereur en Italie, par le moyen d'une diversion ménagée aux Frontières de l'Espagne même. On prétendoit que l'Ambassadeur d'Angléterre à Lisbonne avoit tout concerté avec Mr. de Mendoça, Prémier Ministre de la Cour de Portugal, dont Mr. de Belmonté étoit Beau-frère.

Cette prétendue Anecdote ne paroit avoir aucun fondement. Si Mr. de Mendoça eût formé une projet de cette nature, il est à croire qu'il eût au moins pris ses mesures, pour avoir assez de Troupes sur pied en cette occasion, afin de soutenir la prémière attaque des Espagnols. Cependant il est certain que le Portugal comptoit si bien sur la paix, & s'attendoit si peu à cet orage, qu'il n'avoit ni Troupes pour former un Camp, ni Magazins garnis pour faire subsister une Armée.

Cette affaire fit d'abord grand bruit, & les deux Cours ne manquèrent pas de se préparer à tirer vengeance de l'outrage qu'elles prétendoient avoir reçu. Le Roi d'Espagne fit marcher des Troupes vers les Frontières de Portugal. Dans l'impuissance où se trouvoit le Roi de Portugal de résister aux forces d'Espagne, il fit agir auprès des deux Puissances Maritimes, & envoya à Londres Don Marc-Antoine Azévédo, pour demander au Roi de la Grande-Bretagne les Secours stipulés par les Traités d'Alliance, qui subsistoient entre les deux Couronnes.

Les Anglois avoient des motifs particuliers de ne pas abandonner le Portugal en cette occasion. Leur grand commerce dans ce Royaume leur en rendoit les intérêts précieux. Le négoce du Brésil, dont ils avoient la principale administration, étoit un objet très digne d'être conservé, & la Flotille qu'on en attendoit les regardoit bien autant pour le moins que la Nation Portugaise.

Mr. Azévédo eut d'abord audience de Leurs Majestés Britanniques, & de fréquentes Conférences avec les Ministres. Peu de tems après son arrivée, Sa Majesté Britannique partit pour ses Etats d'Allemagne, après avoir établi

la Reine Régente du Royaume pendant son absence. Après le départ de ce Prince, le Ministre Portugais représenta à la Reine dans les termes les plus pressans, que l'assistance de la Cour d'Angléterre devenoit de plus en plus nécessaire à Sa Majesté Portugaise; que la Cour d'Espagne ne dissimuloit plus ses desseins; qu'elle menaçoit publiquement de faire attaquer la Flotte du Brésil, & qu'elle sembloit même vouloir renouveller ses prétentions sur la Couronne de Portugal. La Reine répondit à ce Ministre: qu'on avoit envoyé les derniers ordres pour que la Flotte mît à la voile; que son départ n'empêcheroit pas que le Roi ne continuât ses bons Offices pour la réconciliation des deux Cours; & que l'Amiral Norris étoit chargé des Instructions & des Pouvoirs nécessaires à ce sujet. 1735.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies, qui n'avoient pas les mêmes engagemens ni les mêmes liaisons avec la Couronne de Portugal, ne laissèrent pas d'employer leur Médiation pour prévenir une rupture capable de ranimer la Guerre, qu'ils tâchoient de terminer.

Don Louis d'Acunha, Ministre Portugais à la Haye, ne se contenta pas des instances qu'il avoit faites de vive voix auprès des Ministres de la République, il leur présenta encore un Mémoire dans lequel il demandoit que Leurs Hautes Puissances fournissent du secours au Roi de Portugal son Maitre, comme les Traités & les intérêts communs le demandoient.

Les Etats Généraux se contentèrent de répondre, qu'ils espéroient & attendoient même, par la confiance qu'ils avoient en la sagesse, l'amour pour la Paix & la prudence des Parties, qui étoient en contestation, que cette mésintelligence n'auroit point de suites ultérieures, & que sur-tout on s'abstiendroit de toute voie de fait; qu'il seroit très-agréable à Leurs Hautes Puissances, si elles pouvoient y contribuer par leur intervention, & qu'Elles envertoient pour cet effet leurs ordres à leurs Ministres en Espagne & en Portugal.

Le Traité dont le Ministre Portugais éxigeoit l'éxécution, n'étoit pas aussi obligatoire qu'il le prétendoit. Ce Traité avoit été ébauché & mis au net; mais il n'avoit pas été ratifié, ni n'avoit reçu les formalités réquises pour obliger réciproquement les Parties. Aussi Leurs Hautes Puissances n'en firent-Elles nulle mention dans leur Résolution, où Elles ne parlèrent qu'en qualité d'amis communs des deux Couronnes.

Quant à la Cour d'Angléterre, la déclaration qu'elle avoit faite au Ministre de Portugal, fut bientôt suivie du départ de la Flotte. Le sept de Juin l'Amiral Anglois mit à la voile de Portsmouth pour la Rivière de Lisbonne, avec une Escadre de vingt-cinq Vaisseaux de Guerre, trois Chaloupes & un Brulot. Cette Escadre étoit montée de mille sept cent cinquante six pièces de Canon, & de douze mille quatre cent quarante-cinq hommes. Une seconde Escadre de douze à quinze Vaisseaux commandés par l'Amiral Stewart, eut ordre de se tenir prête à mettre en Mer au prémier ordre.

Quelques jours après que la Flotte de l'Amiral Norris eut mis à la voile,

1735. le Chevalier Wager prémier Commissaire de l'Amirauté, accompagné du Lord Archibald Hamilton, se rendit chez le Comte de Montijo, & lui déclara de la part de la Reine: que Sa Majesté, pressée par le Roi de Portugal, avoit fait partir son Escadre pour l'Embouchure du Tage, tant pour s'aquiter de ses engagemens envers Sa Majesté Portugaise, que pour protéger le Commerce de ses Sujets, & mettre à couvert de toute insulte la Flotille du Brésil, à laquelle les Anglois étoient tant intéressés.

La Cour de France qui avoit des vues pacifiques, craignit que ce démêlé ne portât le Roi d'Espagne son Allié à profiter de la supériorité de ses forces contre une Cour, qui ne pouvoit manquer d'être secourue par la Grande Bretagne, & ce nouvel engagement ne pouvoit manquer de donner à la Guerre, qu'il étoit question de terminer, un renouvellement de chaleur que l'on étoit bien aise d'amortir. Elle se hâta donc d'offrir sa Médiation, qui fut acceptée avec d'autant plus de plaisir, que celle d'Angléterre sembloit porter avec elle un air de partialité, qui faisoit peine à l'Espagne. Ce n'est pas que la Cour Britannique fût véritablement dans la disposition de rompre légèrement avec l'Espagne; mais la situation réciproque de ces deux Cours étoit assez délicate.

Les mesures, que la Cour de Madrid prenoit depuis quelque tems, pour arrêter le Commerce clandestin sur ses Côtes, avoient été plus rigoureusement éxécutées que ne le souhaitoient beaucoup d'Anglois accoutumés à ce Commerce.

Les prises, que les Armateurs Espagnols avoient faites, les avoient irrités, de manière que la Ville de Londres rétentissoit souvent de leurs clameurs. L'étroite liaison, qui subsistoit depuis quelques années entre les Nations Britanniques & Portugaises, avoit engagé cette dernière à se servir des Anglois pour le Commerce & pour la navigation du Brésil. Les Marchands Anglois y avoient pris un intérêt considérable qu'ils ne dissimuloient pas. Ils craignoient que l'Espagne ne commençât les hostilités par l'enlevement de la Flotte du Brésil qu'on attendoit à Lisbonne. Les Intéressés animoient le Peuple, & il fallut que Sa Majesté Britannique, pour rendre le calme à ses Sujets, prît le parti d'envoyer une forte Escadre dans le Tage pour mettre Lisbonne à couvert, & pour assurer en même tems le retour de la Flotte du Brésil.

L'Espagne fut allarmée de l'envoi de cette Flotte. Pour faire sentir les inconvéniens qu'on en devoit craindre, Mr. Patinho représenta à Mr. Keene, Ministre de Sa Majesté Britannique à la Cour de Madrid, qu'on équipoit actuellement à Cadix la Flotte pour la Nouvelle Espagne, dont la Cargaison consistoit dans les Marchandises que fournissent toutes les Nations, qui se confient dans l'Alliance, qui subsistoit entre l'Espagne & l'Angléterre, & qui n'avoient pas la moindre inquiétude sur ce qui pourroit occasionner leur ruïne totale, en perdant leurs effets; qu'aussitôt que les Commerçans seroient informés de la résolution prise en Angléterre, d'envoyer une Escadre sur les Côtes de Portugal, tous les esprits se mettroient en mou-

vement, & que chacun tâcheroit de retirer son Bien, lequel étant mêlé avec les sommes empruntées & converties en marchandises, on ne pourroit pas aussitôt le ravoir, d'où s'ensuivroient infailliblement des plaintes qu'on entendoit déjà des principaux Négocians, non seulement en Espagne, mais aussi en France, en Angléterre & en Italie; desorte qu'ils choisiroient pour moindre inconvénient de suspendre l'envoi de leurs marchandises cette année, & de perdre les profits considérables qui nourrissent le trafic de toute l'Europe; que pour appaiser cette émotion générale, il ne suffisoit pas que le Roi assurât les Marchands de la sacrée parole de Sa Majesté Britannique, & de l'accompagner de la sienne propre, puisque plus on se serviroit des grandes & éclatantes assurances, plus grande seroit la fermentation, que causeroit dans les esprits l'effet incertain qu'on pouvoit attendre du moyen dont on se serviroit, & qu'il n'y auroit point de raison assez forte, pour les persuader que l'Escadre de Sa Majesté Britannique, n'étoit pas destinée pour empêcher la sortie de la Flotte de Cadix; qu'on pouvoit la surprendre en chemin, & qu'il ne suffiroit pas de leur offrir une escorte de Vaisseaux de Guerre en nombre égal ou supérieur, puisqu'ils ne croiroient aucune sureté aussi réelle que celle de voir le danger éloigné; qu'il devoit être sensible aux Sujets de Sa Majesté Catholique de voir entrer dans les Ports de son Royaume, les Vaisseaux de la Nation Angloise, avec la liberté que leur fournissoit l'amitié du Roi, & la protection d'une Escadre si puissante & voisine, sans qu'aucun Vaisseau Espagnol osât naviger pour ne point se risquer soi-même & sa Cargaison; que ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que ces inquiétudes ne laisseroient pas que de pénétrer dans les endroits les plus éloignés de l'Amérique Espagnole sans qu'on pût prévoir à quoi se détermineroient ses Habitans, lorsqu'ils apprendroient que le voyage de la Flotte auroit été suspendu, ou hazardé. 1735.

Les Anglois se formèrent des idées bien différentes des effets que devoit produire l'Escadre envoyée en Portugal. Ils prétendirent que, bien loin de craindre que l'expédition de cette Flotte empêchât le départ de celle qu'on équipoit à Cadix, pour la nouvelle Espagne, & fit perdre aux Négocians les gros intérêts qu'ils avoient dans sa charge, on devoit au contraire savoir bon gré à Sa Majesté Britannique, de l'avoir envoyée près de Lisbonne, dans ces circonstances, qui faisoient craindre un dérangement dans le cours du Commerce. C'est ce qui parut par une Lettre de Mr. Keene, qui servoit de réponse à celle de Monsieur Patinho.

On continua donc à équiper la Flotte destinée pour la Nouvelle Espagne, afin qu'elle fût en état de partir au prémier ordre. La quantité de marchandises qu'on y chargea fut même si grande, qu'il fallut encore ajouter deux Vaisseaux au nombre ordinaire. Enfin la Flotille partit le 22 Novembre sous les ordres de l'Amiral Pintado. La Flotte Portugaise, destinée pour Fernambouc & pour la Baye de Tous-les-Saints, partit aussi sans rien craindre.

Ainsi se dissipèrent en partie les appréhensions & les défiances que l'on

 avoit

1735. avoit conçues de part & d'autre à cet égard. Quant à la mesintelligence survenue entre les deux Cours, il ne paroissoit pas que l'on pût se flatter sitôt de cet avantage. Les motifs qui les avoient poussées à se donner mutuellement de l'embarras subsistoient toujours. A en juger sur les apparences, on auroit dit que la Guerre étoit à la veille d'éclater. Tout étoit en mouvement sur les Frontières des deux Royaumes. On faisoit des Levées, on éxerçoit les Milices, on les habilloit, on les armoit, & l'on en formoit peu à peu une Armée.

Quoique la plus grande partie des Troupes du Roi d'Espagne fussent alors occupées dans la Lombardie, Sa Majesté Catholique ne laissa pas de se trouver en état d'assembler un Corps d'Armée assez considérable sur les Frontières de Portugal. Ce Corps consistoit en douze Régimens d'Infanterie, qui faisoient quinze mille trois cens hommes, en six Régimens de Cavalerie & en quatre de Dragons, faisant cinq mille deux cens hommes. Ces Troupes campoient entre Albuquerque & Montijo, en tirant vers le Fleuve de la Guadiana. Elles étoient commandées en chef par le Comte de Roideville, qui avoit son quartier à Badajos. Les Troupes du Roi de Portugal étoient campées sous le Canon d'Elvas, à deux lieues du Camp des Espagnols. On ne faisoit monter les Troupes Portugaises qu'à dix mille hommes.

On faisoit tous ces préparatifs, sans qu'il parût qu'on voulût se déterminer à en venir aux voies de fait. On parloit d'accommodement, & on attendoit patiemment le succès de la Médiation.

Le Roi de Portugal déclara qu'il s'en remettoit à la Médiation de Sa Majesté Britannique. D'un autre côté le Roi d'Espagne accepta celle de Sa Majesté Très Chrétienne. Un défaut de concert empêcha qu'on ne pût travailler utilement à mettre fin à la querelle. Comme les deux Parties avoient nommé chacune un Médiateur différent, l'une refusoit de s'en rapporter au Médiateur qui avoit été nommé par l'autre, desorte que cette affaire resta sur le même pied pendant le reste de cette année.

Les choses n'étoient pas si tranquilles en Amérique. Tout cet espace de Côtes, qui s'étend le long de la Mer du Nord depuis l'extrémité méridionale du Brésil jusqu'à la Rivière de la Plata, a été longtems négligé par les Peuples de l'Europe, & même encore aujourdhui on n'en connoit guère le détail. Les Portugais s'étoient peu souciés de s'étendre dans un Païs, où ils ne trouvoient pas la fertilité du Brésil; & les Espagnols, que la grande Rivière de la Plata conduisoit aux vastes Possessions, qu'ils ont au Paraguai & au Tucuman, s'étoient contentés d'établir sur le bord méridional une Colonie connue sous le nom de Buénos Ayres. Avec le tems les Portugais jugèrent à propos de s'établir vis-à-vis d'eux. Ils fondèrent pour cet effet deux Colonies sur le bord Septentrional, savoir la Colonie du St. Sacrement à l'opposite de Buénos Ayres, & celle de Monté Vidéo entre cette Colonie & l'embouchure de la Rivière, qu'ils regardèrent comme la borne naturelle du Brésil.

Ce

Ce voisinage ne fût pas agréable aux Espagnols, qui se rendirent maîtres de la Colonie du St. Sacrement après un long siège. Ils la leur restituèrent néanmoins par le Traité d'Utrecht du 6 Février 1715. C'est dans l'Article VI de ce Traité qu'on lit les paroles suivantes, que l'on doit bien remarquer. *Sa Majesté Portugaise s'engage à ne point consentir, qu'aucune autre Nation de l'Europe, excepté la Portugaise, puisse s'établir ou commercer en ladite Colonie directement, ni indirectement sous quelque prétexte que ce soit; & bien plus encore elle s'engage en outre à ne ne point prêter la main, ni donner assistance à aucune Nation étrangère, afin qu'elle puisse introduire quelque Commerce dans les Terres de la Domination de la Couronne d'Espagne, ce qui est pareillement défendu aux propres Sujets de Sa Majesté Portugaise.* 1735.

Les Espagnols se plaignoient de ce que les Portugais, non contens de jouir du Territoire de la Colonie rendu par le Traité, étendoient leur Commerce assez avant dans les Peuplades soumises à l'Espagne, au préjudice de la Nation Espagnole, à qui seule ce Commerce est réservé, & gagnant du terrain peu à peu, s'emparoient des Terres que l'Espagne prétendoit lui appartenir.

Les Anglois, dont se servoient les Portugais pour leur Navigation du Brésil, remplissoient ces Cantons des marchandises de l'Europe, & ne laissoient presque rien à faire aux légitimes Négocians. Ces griefs avoient déja été représentés depuis plusieurs années, mais toujours sans aucun fruit, & le Gouverneur de Buenos Ayres voyoit avec douleur le Commerce de sa Nation dépérir, & les Portugais prendre possession des Terres, qui étoient à leur bienséance.

Ce Gouverneur ne fut pas fâché de l'incident de Madrid, & il choisit ce tems pour éclater. Il est difficile de croire, qu'il ait pris sur lui un événement d'une aussi grande importance qu'une rupture formelle. Il est à croire que Don Joseph Patinho, déja indisposé contre la Nation Portugaise, lui ordonna de s'opposer vigoureusement à la Contrebande & aux invasions des Portugais.

Les Puissances Maritimes proposèrent cette année à l'Empereur & au Roi Très Chrétien un Plan de Pacification, mais il ne fut accepté ni de Sa Majesté Impériale, ni des Alliés qui ne trouvèrent pas que les propositions qu'on leur faisoit, fussent propres à procurer une Paix solide & honorable. Les instances des Puissances médiatrices n'ayant pas eu le succès dont on s'étoit flatté, les hostilités continuèrent, & on fit de part & d'autre tous les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant.

On ne fit presque rien cette année sur le Rhin, mais il se passa quelque chose de plus remarquable & de plus important en Sicile & dans la Lombardie. Au commencement de Janvier l'Infant Don Carlos partit de Naples pour se rendre en Sicile, afin d'achever la conquête de cette Isle. Ce Prince, à son arrivée, en trouva presque toutes les Places déja soumises, & la Citadelle de Messine sur le point de se rendre.

1735. Il n'y eut que le défaut de provisions qui obligea le Général Lobkowitz à capituler. Il s'étoit comporté pendant tout ce siège avec beaucoup de bravoure. Après avoir abandonné la Ville, il se vit dans la nécessité de se retirer dans les Bastions de St. Blaise & de Ste. Catherine, qui sont une manière de Château environné d'une simple muraille. Il s'y maintint pendant douze jours, & s'y seroit défendu beaucoup plus longtems, s'il n'avoit pas cru devoir ménager son peu de monde. S'étant ensuite retiré dans la Citadelle, il n'oublia rien pour en faire durer le Siège. Il fit faire diverses sorties, dans une desquelles le Comte de Kolowart enleva toute une Ronde Espagnole. Il retarda les Ouvrages des Assiégeans, & leur ruina de fond en comble une Batterie de vingt-cinq pièces, qu'ils élevoient dans un Couvent, & leur auroit d'ailleurs vendu la Place bien cher, s'il n'eût eu à la défendre que contre cet Ennemi. Il y en avoit un autre plus dangereux dans la Citadelle.

Les provisions, que le Général Roma avoit eu ordre d'y assembler pour un an, n'auroient suffi que pour six semaines, si la Garnison eût été complète; & dans l'état où elle étoit, elle n'en avoit que pour trois mois. Cependant le Prince Lobkowitz trouva moyen de l'y faire subsister cinq à six mois. Il sut ménager par sa frugalité & sa tempérance le peu de provisions qui y étoient, en portant, par son exemple, les Officiers & les Soldats à se contenter de peu. Il fit scier en pièces quelques Canons inutiles, & les vendit aux Capitaines ou Patrons des Bâtimens qui passoient le Faro, & qu'il obligeoit d'aborder, en leur envoyant quelques volées de Canon. Par ce moyen, il en tira pendant quelque tems de l'argent & leurs provisions superflues. Se voyant enfin sans aucune espérance de secours, il demanda à se rendre & obtint une Capitulation honorable.

Ce siège fut suivi de celui de la Forteresse de Siracuse, qui n'avoit été que bloquée, à cause de la difficulté d'y conduire de l'Artillerie. Le Général Roma, qui y commandoit, témoigna n'avoir aucune envie de se soumettre. Le Marquis de Gratia-Réal, qui commandoit les Espagnols, le menaça longtems en vain de passer sa Garnison au fil de l'épée, s'il attendoit à se rendre qu'on eût dressé les Batteries. Toujours ferme dans la résolution qu'il avoit prise, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il ne voulut écouter aucune des propositions qu'on lui fit, au hazard de ce qui pourroit en arriver. Cependant ne voyant aucun secours à espérer, il prit enfin le parti de capituler.

Après la prise de cette Place, l'Infant Duc fit son Entrée solemnelle dans Palerme, & le troisième de Juillet fut le jour de son Couronnement, en qualité de Roi des deux Siciles. La nouvelle qu'on reçut quelques jours après de la Capitulation de Trapani mit le comble à la joie générale.

La présence du nouveau Roi n'étant plus nécessaire en Sicile, il partit pour Naples, où il fut reçu aux acclamations d'un prodigieux nombre de Peuple, & au bruit du Canon de toutes les Forteresses. Ce Prince après

1735.

son retour à Naples s'appliqua sans relâche aux affaires de l'Etat. Il assistoit régulièrement aux Conférences qui se tenoient sur les moyens de redresser les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement précédent. Il prit en même tems les mesures nécessaires pour mettre ses Etats à l'abri des insultes de ses Ennemis. Il ne se contentoit pas de donner ses ordres dans son Cabinet, il veilloit lui-même à leur exécution. Sa Majesté voulut qu'on exécutât les résolutions qu'Elle avoit prises contre les Seigneurs Feudataires des Royaumes de Naples & de Sicile, qui négligeroient de venir en personne lui prêter le Serment de Foi & d'Hommage.

Le Prince de Cazerse, que son attachement pour l'Empereur, avoit empêché de faire cette démarche, & le Prince de Cerra qui étoit demeuré à Vienne pour la même raison, encoururent tous deux la Confiscation de leurs Biens & de leurs Fiefs, qui furent réunis au Domaine de la Couronne. Le Connétable Colonne & le Prince de Carcassi Spinelli, aimèrent mieux profiter de la permission que l'Empereur avoit accordée à quelques-uns de se soumettre au nouveau Gouvernement, pour demeurer en possession de ce qui leur appartenoit, & n'être pas à la charge de Sa Majesté Impériale. On déposa en même tems plusieurs personnes, soupçonnées de n'être pas bien intentionnées pour le Gouvernement.

Comme les Alliés s'étoient proposés de rendre leur Armée supérieure en nombre à celle des Impériaux, le Duc de Montemar reçut ordre de conduire du Royaume de Naples dans la Lombardie, un Corps considérable de Troupes Espagnoles, qui passèrent sur le territoire de Rome, & traversèrent le Tibre à Monté Rotondo sur des Ponts que le Pape y avoit fait construire exprès.

Quoique les Troupes se trouvassent alors de part & d'autre dans leurs Quartiers d'hiver, elles n'étoient pas pour cela beaucoup plus tranquilles. Le Général Wallis, qui commandoit les Troupes Impériales pendant l'absence du Comte de Koniegsegg, tint le Maréchal de Broglio continuellement en haleine; ensorte que celui-ci changea deux ou trois fois son Quartier général, l'ayant transporté de Crémone à Guastalla, & delà à Reggio, d'où il retourna ensuite à Crémone.

Les Impériaux occupoient la Seraglia, & la rive droite du Pô & de l'Oglio. Un gros Corps de leurs Troupes, s'étant avancé à Bozolo sur le Pô, y construisit un Pont, dont la tête étoit gardée par un Détachement considérable. Quelques Troupes Françoises attaquèrent ce Détachement, les battirent & s'emparèrent de la tête du Pont. Elles voulurent le passer avec trop de précipitation, & tombèrent en partie dans le Fleuve. Les Impériaux perdirent environ cinq cens hommes dans cette occasion, & les Alliés cent cinquante.

A l'ouverture de la Campagne, le Duc de Montémar fit avancer une partie de ses Troupes dans le Stato del Presidi, pour bloquer les Places de Porto-Ercole, & Monte-Philippo, où il y avoit Garnison Impériale. Ces Forts ne laissèrent pas de donner bien de l'occupation aux Espagnols par la vigoureuse résistance que fit la Garnison. Un

1735. Un accident imprévu en hâta la reddition. Le Magazin à poudre de Monte-Philippo étoit si profond, qu'il falloit un quart d'heure pour en tirer un Baril de Poudre. Le Commandant fit faire un autre Magazin plus à portée, qui contenoit soixante & dix Barils de Poudre. Une Bombe des Assiégeans tomba sur ce Magazin, & mit le feu aux Poudres, aux Bombes, & aux Grenades qui s'y trouvèrent. Les Soldats en confusion, & d'ailleurs fatigués d'un assez long Siège; coururent aux Remparts, battirent la Chamade de leur chef, & reçurent dans les Ouvrages les Espagnols, qui accouroient de tous côtés. Les Officiers furent obligés de se rendre à discrétion, & ne purent obtenir que la liberté de se retirer. Les Soldats, qui n'étoient pas plus de cent vingt hommes, restèrent prisonniers de Guerre; mais ce ne fut pas pour longtems; car la plupart prirent parti dans les Troupes Espagnoles. Le Commandant de Porto-Ercole fut obligé de se rendre aussitôt qu'il vit les Espagnols dans Monte-Philippo.

Dans la résolution ou étoient les Alliés de chasser entièrement les Impériaux de la Lombardie, ils firent toutes les dispositions nécessaires pour cette expédition. Le Roi de Sardaigne, que la mort de son Epouse avoit retenu longtems dans ses Etats, se rendit à Crémone au mois de Mai. Ce Prince, après quelques conférences avec le Maréchal de Noailles, qui avoit pris la place du Maréchal de Coigni, alla se mettre à la tête des Troupes qui avoient hiverné sur l'Adda, & qui étoient assemblées entre le Pô & l'Ogno. Sa Majesté les conduisit Elle-même à Viadana, où on avoit marqué un Camp. D'abord on travailla à construire un Pont sur le Pô, entre Viadana & Bersello.

Le dix-sept de Mai, toute l'Armée qui étoit en deça du Pô, passa cette rivière & s'avança vers Guastalla. En même tems, on envoya des ordres aux différens Détachemens répandus dans le Modénois & le Parmésan, de s'avancer du même côté, où l'on forma trois Lignes. La prémière, qui étoit au milieu, s'étendoit de Reggiolo vers la Secchia, & étoit commandée par le Roi de Sardaigne & le Duc de Noailles; la seconde, qui formoit la droite, commandée par le Duc de Montémar & les Marquis de Suze & de Retz, s'étendoit dans le Modénois; celle de la gauche, commandée par Mr. de Maillebois & un Général Piémontois, s'étendoit de Viadana vers Bozolo. Après qu'on eut fait ces dispositions, il se tint à Guastalla quelques Conseils, où il fut résolu entre autres choses d'attaquer d'abord les Postes de Gonzague & de Reggiolo, occupés par les Impériaux.

Le Maréchal de Noailles & le Marquis de Maillebois furent chargés de l'éxécution de ces entréprises. Le prémier partit le vingt de Mai, à sept heures du soir, avec dix-huit Bataillons, cinquante-quatre Compagnies de Grénadiers, six Régimens de Dragons & six pièces de gros Canon. Tout cela prit la route de Gonzague, tandis que le Marquis de Maillebois marchoit vers Reggiolo avec le Corps de Réserve qu'il avoit sous ses ordres, &

qui consistoit en deux Brigades d'Infanterie, six Escadrons & deux Régimens de Dragons. Chacun des Postes auxquels on en vouloit, étoit occupé par un assez gros Détachement. 1735.

Le Maréchal de Noailles ayant attaqué Gonzague, força d'abord le Retranchement, & obligea les Impériaux de se retirer dans la petite Ville & dans le Château de Gonzague, où ils furent faits prisonniers de Guerre, ces deux lieux ayant été battus en breche & emportés par les Alliés. L'entréprise du Marquis de Maillebois sur Reggiolo eut aussi un heureux succès. Ce Général emporta le Poste, qu'il étoit chargé d'attaquer.

Cette conquête fut bientôt suivie de celle de Révère, grand Bourg ouvert de toutes parts, & que les Impériaux avoient déja commencé à envelopper d'un Retranchement.

Comme les Alliés étoient beaucoup plus forts que les Impériaux, le Comte de Koniegsegg, qui commandoit ces derniers, prit le parti de se retirer vers le Trentin, après avoir pourvu la Ville de Mantoue de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège.

Après cette retraite, les Espagnols allèrent assiéger la Mirandole, où commandoit le Baron Stenz. Ce Siège dura au delà de six semaines, & couta cher aux Assiègeans. Une partie des Soldats de la Garnison prit parti parmi les Espagnols: les autres furent conduits à Parme & delà à Livourne, où on les embarqua pour l'Espagne.

Pour empêcher que les Impériaux ne restassent en Italie, le Roi de Sardaigne, de concert avec le Duc de Noailles & le Comte de Montémar, prit les mesures nécessaires pour les prévenir dans l'exécution de ce dessein. En conséquence des résolutions qui furent prises à ce sujet dans un Conseil de Guerre, on forma une Armée d'Observation pour disputer aux Ennemis le passage de l'Adige. Le sept de Septembre la plupart des Troupes quittèrent leurs Quartiers pour se mettre en marche. Le Maréchal de Noailles arriva le onze à Zévio, & y trouva le Marquis de Maulévrier, qui s'y étoit rendu la veille avec le Corps qu'il commandoit, afin de s'assurer de ce Poste, pendant que le Marquis de Savines s'avançoit avec ses Troupes du côté de Roucou. Les Espagnols qui s'étoient aussi mis en marche, allèrent camper à St. Pierre de Lignano, sur le Bas Adige dans le Véronèze.

Quant aux Piémontois, le Roi de Sardaigne s'étant chargé de défendre la partie de la gauche du Lac de Garde, Sa Majesté s'avança avec toutes ses Troupes à Salo. Le Marquis de Maillebois, qui avoit pris les devants avec dix Bataillons & huit Escadrons, arriva le sept à Castelnuovo sur les Terres de l'Etat de Venise. Il fut joint le lendemain par le Comte de Lautrec, qui s'étoit aussi avancé avec quatorze Bataillons; & ces Troupes se rendirent à Gussolengo, où elles formèrent un Camp. On s'empara ensuite de la Montagne de la Ferrare, où l'on mit deux cens hommes de garde. Les Impériaux s'avancèrent avec trois mille hommes, dans le dessein de chasser ce Détachement de la Montagne; mais sur l'avis que les Alliés faisoient

1735. soient marcher des Troupes pour le soutenir, ils se retirèrent sans rien entreprendre.

Mr. de Cayla fut détaché avec la Brigade du Maine pour aller s'emparer du Village de Rivoli, Poste très important, ce qu'il exécuta sans aucune perte. On construisit en même tems cinq Ponts sur l'Adige, tant pour passer de l'autre côté de ce Fleuve, où le Païs est beaucoup meilleur, que pour en faire venir les Denrées dont on avoit besoin. Les Détachemens qu'on envoya en divers endroits rapportèrent beaucoup de provisions que les Impériaux avoient laissées à la garde des Vénitiens, chez qui ils les croyoient en sureté. On enleva aussi un grand nombre de Barques & autres Bâtimens qui leur appartenoient.

Tout cela n'empêcha pas les Impériaux de pénétrer dans les Terres de la République de Venise, & d'envoyer de tems en tems des Détachemens qui tenoient les Troupes alliées en haleine. Il firent avancer la plus grande partie des Chasseurs ou Fusiliers du Tirol & du Trentin pour les opposer aux Miquelets & aux Arquebusiers des Alliés. Un gros Corps de Troupes Impériales prit poste sur le Mont Barcola, qui assuroit la communication du Vicentin avec le Trentin.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque le Maréchal de Noailles fit à la fin d'Octobre les dispositions nécessaires pour repasser l'Adige, & prendre des Quartiers d'hiver de l'autre côté de cette Rivière. Déja les Troupes étoient en mouvement pour exécuter ce plan, quand ce Général reçut un Courier de Versailles, avec avis des mesures prises entre les Cours de Vienne & de France pour une suspension d'armes. Il en fit part au Comte de Kevenhuller, Général des Troupes de l'Empereur. Il dépêcha aussi un Courier au Duc de Montémar pour lui en donner avis. Le Comte de Kevenhuller fit réponse qu'il avoit fait cesser toutes hostilités de la part des Troupes Impériales.

Dès ce moment le Duc de Montémar abandonna non seulement le Véronèze, le Vicentin & les bords de l'Adige; mais il leva le Blocus de Mantoue avec beaucoup de précipitation, & repassa le Pô de même, abandonnant une partie de ses provisions. Sur les ordres qu'il reçut de sa Cour de défendre les possessions de la Couronne, il fit de gros Détachemens vers Parme & Plaisance, où il envoya la meilleure partie de ses Munitions & de son Artillerie. Il prit lui-même la poste pour se rendre par Bologne en Toscane, où il se fit suivre par douze à quinze mille hommes, afin d'y prévenir les Impériaux, & mettre Livourne & Porto-Ercole à couvert de surprise. Il laissa une grosse Garnison dans la Mirandole. Pendant tous ces mouvemens des Espagnols, le Maréchal de Noailles retira entièrement ses Troupes de l'Etat de Venise, en mit une partie dans les Postes le long de l'Adige, & le reste le long du Pô & de l'Oglio, jusqu'à ce que les Commissaires assemblés à Vérone fussent convenus des Limites qu'on garderoit de part & d'autre.

La Paix qui venoit d'être conclue entre l'Empereur & le Roi Très Chrétien

tion se fit si secrétement que ni les Alliés de la France, ni ceux de Sa Majesté Impériale, ni les Puissances Médiatrices, n'eurent aucune connoissance de cette importante Négociation, que lorsqu'elle fut mise hors d'état d'être troublée par un tiers. Dès les premiers bruits qui s'en répandirent, ceux qui y ajoutèrent foi prétendirent, que c'étoit l'effet d'un refroidissement survenu entre les Cours de Madrid & de Turin sur le partage des Conquêtes; &, comme les Politiques veulent toujours suppléer par leurs conjectures aux vérités qu'on ne leur dit pas, il s'en trouva, qui se figurèrent, que Sa Majesté Catholique, non contente d'avoir mis l'Infant Don Carlos sur le Trône des deux Siciles, se proposoit de lui procurer la Succession des Biens Héréditaires de la Maison d'Autriche, en lui faisant épouser l'Archiduchesse Fille aînée de l'Empereur. 1735

Sans donner dans tous ces bruits & ces conjectures, on peut bien plus naturellement trouver les motifs de cette Négociation particulière dans les vues pacifiques du Cardinal de Fleury. Il n'étoit alors presque plus question du Trône de Pologne, qui étoit comme assuré au Roi Auguste. Les Troupes Russiennes, maitresses de la Campagne, ne pouvoient être forcées à la retraite que par une Armée supérieure, qu'il n'étoit pas possible d'y envoyer. Les grandes sommes, qui passoient dans le Nord, étoient d'autant plus à regretter, qu'elles consumoient inutilement les fonds que la sage économie du Cardinal de Fleury avoit amassés.

Le Roi Stanislas lui-même se trouvoit dans une situation violente, dont il n'étoit pas facile de le tirer; & le Cardinal ne pouvoit mieux répondre à la grande confiance que le Roi Très-Chrétien avoit en lui, qu'en débarrassant la Couronne d'une Guerre qui commençoit à devenir onéreuse à la France, & dont la continuation auroit pu donner lieu à une division presque générale.

Comme la France ne trouvoit ni dédommagement ni satisfaction dans le Plan que les Puissances Médiatrices avoient proposé, divers particuliers s'occupèrent à en dresser de nouveaux, dont quelques-uns indiquoient en partie le dédommagement que l'on cherchoit. Celui, qui devint la base & le fondement de la Paix, portoit entr'autres: Que le Roi Stanislas auroit les Duchés de Lorraine & de Bar; qu'on dédommageroit le Duc de Lorraine, en lui donnant la Toscane avec les Villes d'Orbitelle & de Portolongone & l'Isle d'Elbe; que le Duc de Savoye & ses Descendans auroient le Vigévanasc & le Novarèse, avec toute la partie du Milanez jusqu'au Tésin, & qu'on lui laisseroit le Titre de Roi de Sardaigne; que Don Carlos posséderoit cette Isle avec celle de Sicile, & qu'il laisseroit Parme & Plaisance à l'Empereur, qui conserveroit Naples & le Milanez, excepté ce qu'on en détachoit pour la Maison de Savoye.

On ne prit de ce Plan que la cession de la Lorraine, dont l'acquisition paisible étoit un objet d'autant plus flatteur, que la France l'avoit tentée inutilement depuis un Siècle. Louis XIV avoit mis ce Duché à s'en pouvoir saisir aisément, quand la raison de guerre ou d'Etat le deman-

1735. doit, mais à chaque Paix la restitution étoit une des conditions du Traité.

Lorsqu'on eut trouvé ce dénouement, le Cardinal persuada au Roi Très Chrétien, qu'il y alloit de sa gloire & même de son intérêt de se reconcilier avec l'Empereur, & de vivre desormais en bonne intelligence avec lui; que c'étoit le plus sûr moyen de mettre la France à couvert de toutes les entréprises que pourroient former contre elle les autres Puissances, & que le Royaume se trouvant dans de justes bornes, le plus sûr étoit de s'y renfermer & de règner glorieusement pour le bonheur de ses Sujets.

L'Empereur ignoroit jusques-là que la France fût dans des dispositions si conformes à ses intérêts. On ne tarda pas à trouver l'occasion de l'en informer. Nierod, Officier Suédois, avoit servi sous Charles XII Roi de Suède durant les Guerres de Pologne. Il s'étoit trouvé à la déroute de Pultawa, & avoit suivi à Bender son Roi, qui l'avoit employé à différentes commissions. Après avoir quitté le service de la Suède sa Patrie, il s'étoit attaché au Comte de Neuwied, dont il avoit gagné la confiance.

Les Contributions, que l'Armée Françoise éxigeoit de son voisinage en Allemagne, avoient donné lieu à Nierod d'aller à Trèves & à Mets, où l'on remarqua qu'on lui faisoit un très bon accueil, que l'on n'attribua d'abord qu'à sa qualité de Suédois. Il devint enfin le prémiet instrument des ouvertures de Paix, & le Comte de Neuwied fut bientôt le dépositaire des bonnes intentions de la France qu'il fit savoir à la Cour de Vienne.

Après les prémières ouvertures, le Comte de Neuwied fut employé à poser les fondemens de l'édifice, & quand la négociation fut en train, la France envoya à Vienne Mr. de la Beaune, qui avoit été chargé des affaires de cette Couronne à la Haye durant l'absence du Marquis de Fénélon, devenu un de ses Plénipotentiares au Congrès de Soissons.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre que la Négociation éclata. Les Lettres de Versailles du onze de ce mois laissèrent alors entrevoir un mistère que l'on avoit jusques-là tenu caché avec grand soin. On y avouoit que le coup étoit frappé, mais on ne faisoit encore mention que d'un Armistice sur le Rhin & en Italie.

1736. Le Projet des Préliminaires fut d'abord communiqué aux Cours de Madrid, de Turin & de Munich, & on leur fit part en même tems des motifs qui portoient le Roi Très Chrétien à mettre fin à la Guerre & à donner la Paix à l'Europe. Il ne fut communiqué au Roi de la Grande Brétagne & aux Etats Généraux qu'au commencement de Janvier 1736.

Ce Projet consistoit en sept Articles, dont le prémier portoit: Que le Roi Stanislas, en abdiquant, devroit être reconnu Roi de Pologne, & qu'on lui restitueroit ses Biens, & ceux de la Reine son Epouse; que la Pologne seroit rétablie dans ses Droits, ses Libertés & ses Privilèges; que le Roi Au-

guste

gufte feroit reconnu légitime Roi de Pologne; que le Roi Staniflas feroit 1736.
mis en poffeffion du Duché de Bar & de fes dépendances, dans la même étendue que le poffédoit actuellement la Maifon de Lorraine; qu'auffitôt que le Grand Duché de Tofcane feroit échu à la Maifon de Lorraine, le Roi Staniflas feroit auffi mis en poffeffion paifible du Duché de Lorraine, & de fes dépendances, auffi dans la même étendue que les poffédoit actuellement la Maifon de Lorraine; que le Roi Staniflas jouïroit de l'un & de l'autre Duchés, fa vie durant; qu'immédiatement après la mort de ce Prince, ces Duchés feroient réunies, en pleine Souveraineté & pour toujours, à la Couronne de France; que quant à ce qui relevoit de l'Empire, l'Empereur, comme fon Chef, confentoit que cette réunion eût lieu; & Sa Majefté Impériale promettoit d'employer fes bons offices pour en obtenir auffi le confentement de l'Empire: que d'un autre côté, Sa Majefté Très Chétienne renonceroit tant en fon nom qu'en celui du Roi Staniflas, fon Beau-Père, à l'ufage de la Voix & Séance à la Diète de l'Empire.

Le fecond Article de ce même Traité portoit: Que le Grand Duché de Tofcane, après la mort du préfent Poffeffeur, appartiendroit à la Maifon de Lorraine, pour l'indemnifer des Duchés qu'elle poffédoit; que toutes les Puiffances, qui prendroient part à la Pacification, lui en garantiroient la Succeffion éventuelle; que les Troupes Efpagnoles feroient retirées des Places fortes de ce Grand Duché, & qu'en leur place on introduiroit un pareil nombre de Troupes Impériales, uniquement pour la fureté de la Succeffion éventuelle, & de la même manière qu'il avoit été ftipulé à l'égard des garnifons neutres, par la Quadruple Alliance; que jufqu'à ce que la Maifon de Lorraine fe trouvât en poffeffion du Grand Duché de Tofcane, elle refteroit en celle du Duché de Lorraine & de fes dépendances, conformément au Traité de Paix de Ryfwick: & que pour accélérer un Ouvrage auffi falutaire que celui de la Paix, & en confidération des Engagemens que la France contractoit, pour rendre plus ftable la tranquilité publique, Sa Majefté Impériale fe chargeroit de bonifier, pendant cet intervale, à la Maifon de Lorraine, les revenus du Duché de Bar, & de fes dépendances, fur le pied de l'évaluation qui en feroit faite dans le terme le plus court qu'il fe pourroit, en décomptant auparavant les Charges attachées à leur adminiftration.

Il étoit ftipulé par le troifième Article que les Royaumes de Naples & de Sicile appartiendroient à l'Infant Don Carlos, qui en feroit reconnu Roi par toutes les Puiffances, qui prendroient part à la Pacification; qu'il auroit les Places de la côte de Tofcane que l'Empereur avoit poffédées, avec Porto-Longone, & ce que le Roi d'Efpagne poffédoit dans l'Ifle d'Elbe du tems de la Quadruple Alliance.

Le quatrième Article regardoit le Roi de Sardaigne. Ce Prince devoit poffèder, à fon choix, ou le Novarefe, ou le Tortonefe avec le Vigevanafç. On réuniffoit à fes autres Etats les deux Diftrics qu'il devoit choifir; & comme ces deux Diftricts font du Milanez, qui eft Fief de l'Empire, il

 les

1736. les devoit reconnoître encore pour tels. On lui accordoit encore quelques autres avantages.

Par le cinquième Article on promettoit à l'Empereur la restitution des autres Etats, qu'il possédoit en Italie avant la Guerre, & on lui cedoit en pleine proprieté les Duchés de Parme & de Plaisance. Toutes les Conquêtes faites sur l'Empereur ou sur l'Empire devoient être rendues par Sa Majesté Très Chrétienne.

Le sixième Article concernoit la Pragmatique Sanction, que la France devoit garantir dans la meilleure forme.

On convenoit par les deux derniers Articles que les détails des Limites d'Alsace & des Païs-Bas seroient réglés par des Commissaires nommés de part & d'autre, conformément aux Traités.

La nouvelle de la signature de ces Préliminaires produisit un effet bien différent dans toutes les Cours. Le Marquis de St. Gil, Ambassadeur d'Espagne à la Haye, présenta sur cela à Leurs Hautes Puissances un Mémoire, où il rappelloit d'abord ce que le feu Roi Louis XIV avoit fait pour mettre & maintenir Philippe V sur le Trône d'Espagne, & pour lui conserver les Domaines dont Charles II l'avoit institué héritier par son Testament. Il répréséntoit ensuite, que l'Espagne après avoir épousé avec chaleur les intérêts de la France, il y avoit tout lieu de s'attendre, que cette Couronne y auroit eu plus d'égard dans les Préliminaires qui venoient d'être présentés à Leurs Hautes Puissances. Il faisoit sentir que la Garantie qu'on leur proposoit, dérogeoit à la liberté des Rois, puisque l'acceptation de ces Préliminaires devoit être volontaire & non prescrite,

Quoique ce Ministre entrât dans quelques détails, qui pouvoient choquer la Cour de France & celle de Vienne, il déclaroit néanmoins qu'il n'avoit d'autre vue que de mettre à couvert de tout préjudice les Droits du Roi son Maitre & de sa Famille Royale, & de justifier la conduite des Alliés de la France. Il comptoit que l'exposition qu'il venoit de faire à Leurs Hautes Puissances, les engageroit à persister dans l'équitable impartialité qu'elles avoient jusques-là conservée, & à cultiver de plus en plus l'amitié qui étoit entre l'Espagne & Elles. Il finissoit en invitant Leurs Hautes Puissances à donner à son Mémoire toute l'attention que demandoit l'importance de la matière.

L'affaire fut communiquée aux Provinces, & Leurs Hautes Puissances ayant sçu dans cet intervalle les sentimens de la Cour de Londres, répondirent à ce Mémoire par leur Résolution du 21 Janvier. Elle portoit en substance: Que Leurs Hautes Puissances ayant trouvé les Articles Préliminaires peu différens du Plan de Pacification projetté par Sa Majesté Britannique & par Elles au mois de Février 1735, Elles ne pouvoient se dispenser de prier avec empressement Sa Majesté Catholique de s'y conformer, & de sacrifier toute autre considération à son amour & à son zèle pour un ouvrage si salutaire.

Quoique la République des Provinces Unies fût charmée de voir la Paix si avan-

ſi avancée, elle ne jugea cependant pas à propos de s'engager envers les Puiſſances pacifiées à garantir leurs arrangemens. Contente que les Préliminaires lui annonçaſſent la fin d'une Guerre, dont elle avoit craint de triſtes ſuites, tant pour l'équilibre que pour ſa propre tranquilité, elle ſe diſpenſa prudemment d'entrer dans des meſures auxquelles rien ne l'obligeoit de concourir. Les Préliminaires avoient été négociés, conclus, & ſignés ſans elle; c'étoit une raiſon pour ne pas y acceder. 1736.

Le Roi de Sardaigne parut conſentir aux Articles qui le concernoient, ſoit qu'il fût content de ce qui avoit été conditionné en ſa faveur, ſoit qu'il jugeât qu'il étoit inutile d'y former aucune oppoſition.

Quant au Roi d'Angléterre, on ne ſauroit mieux juger de ſes ſentimens au ſujet de cette Paix, que par la Harangue qu'il fit le vingt-ſix de Janvier à ſon Parlement. Après lui avoir rappellé ce qu'il avoit communiqué aux deux Chambres à la dernière Séance, & ce qui s'étoit paſſé juſqu'à la concluſion de la Paix, il leur dit que les Puiſſances belligérantes étoient enfin convenues d'un Armiſtice: Que par l'éxamen qu'il avoit fait des Articles Préliminaires de la Paix, il n'avoit pas paru à Sa Majeſté qu'ils variaſſent eſſentiellement du Projet qu'Elle avoit propoſé avec les Etats-Généraux, ni qu'ils continſſent rien qui pût porter préjudice à l'Equilibre de l'Europe, ou aux Droits de ſes Sujets: Qu'ainſi pour parvenir au deſſein que Sa Majeſté avoit formé, de contribuer de tout ſon pouvoir à procurer une Pacification générale, Elle avoit trouvé à propos, conjointement avec les Etats-Généraux, de faire part aux Cours de Vienne & de France, de ſon approbation à ces Articles, & de ſon empreſſement à concourir au Traité que l'on devoit faire pour les perfectionner; Que dans ces circonſtances, ſa prémière attention avoit été de ſoulager ſon Peuple des fardeaux dont il étoit ſurchargé, & de le faire auſſi-tôt & autant que la prudence pouvoit le permettre; Qu'il avoit déja ordonné qu'on fît une réduction conſidérable de ſes forces, tant ſur Mer que ſur Terre; Qu'enfin ſi l'influence de la Couronne de la Grande-Bretagne, & la conſidération due à cette Nation, avoient coopéré à appaiſer les troubles de l'Europe, il ſe perſuadoit que ſon Parlement conviendroit aiſément de la néceſſité qu'il y avoit de faire encore des dépenſes extraordinaires, juſqu'à ce que la tranquilité fût parfaitement rétablie entre les Puiſſances de l'Europe.

Les Préliminaires rencontrèrent d'abord quelque difficulté à l'égard de la Pologne. Celle qui ſe préſenta de la part des Seigneurs Polonois, regardoit la forme en laquelle l'Abdication du Roi Staniſlas devoit être faite. Ils prétendoient, qu'il ne leur étoit pas permis par les Loix de la République, de l'honneur, & de la conſcience d'accepter l'Acte d'Abdication du Roi qu'ils avoient élu, & dont ils avoient reçu le ſerment. Ils ſoutenoient que cette Abdication, en cas qu'elle pût avoir lieu, devoit être faite dans une Diète générale.

Comme il falloit calmer l'eſprit de ces Seigneurs, & lever les difficultés qu'ils alleguoient, l'Abbé Langlois leur préſenta un Mémoire par ordre du

Roi

1736. Roi Très Chrétien, pour les porter à accepter l'Abdication du Roi Stanislas, telle qu'elle avoit été réglée par les Préliminaires.

Cette pièce portoit que l'Empereur avoit envoyé à Sa Majesté Très Chrétienne une Déclaration expresse de l'Impératrice de Russie, & de l'Electeur de Saxe, par laquelle ces Potentats approuvoient, & promettoient d'exécuter, tout ce qui avoit été stipulé par rapport à la Pologne; que la Czarienne, & l'Electeur jugeoient, qu'il étoit nécessaire de concerter la manière d'éxécuter les articles dont on étoit convenu entre les Puissances contractantes, & qu'ils espéroient qu'on termineroit au plutôt l'affaire de l'Abdication, afin qu'on pût terminer tout en même tems; qu'il étoit naturel que la République Confédérée prît ses suretés, mais qu'il ne falloit pas faire naître des difficultés les unes après les autres, en prétendant des choses impossibles, ou de trop longue discution; qu'il n'y avoit aucune Puissance en Europe, qui souffrît que les Négociations restassent suspendues à cause de quelque condition, plus ou moins importante, que les Etats prétendroient d'obtenir pour leur intérêt particulier, sur-tout, si ces conditions ne pouvoient contribuer en rien à l'éxacte éxécution des Préliminaires.

On réprésentoit à ces Seigneurs, combien il leur importoit de donner les mains à l'Acte d'Abdication, qui seule autorisoit tout ce qu'ils avoient fait pour le Roi Stanislas, que l'Electeur de Saxe s'obligeoit lui-même de reconnoître pour tel; que cet Acte étant une fois accepté, on pourroit travailler avec succès à obtenir les demandes des Etats confédérés, au-lieu qu'en persistant à le refuser, chacun se soumettroit à l'Electeur de Saxe, aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir.

Les Seigneurs Polonois, à qui ce Mémoire fut communiqué, y firent une réponse très ample. Ils y témoignèrent tous les égards possibles pour les réprésentations qui leur étoient faites de la part du Roi Très Chrétien; mais ils persistèrent dans leur refus, en alléguant à peu près les mêmes raisons que celles sur lesquelles ils s'étoient déja fondés l'année précédente, en refusant de consentir au Plan de Pacification proposé par les Puissances maritimes. Comme il ne leur restoit d'autre parti à prendre que celui de reconnoître le Roi Auguste, la plupart de ceux qui étoient restés à Konigsberg, se retirèrent de cette Ville, & allèrent faire leurs soumissions à ce Prince.

Le Comte de Tarlo, Palatin de Lublin, le Grand-Trésorier de Lithuanie, & le Staroste d'Odezekew se rendirent aussi à Warsovie, dans la vue d'y travailler à un Accommodement général. Le Comte demanda d'abord de traiter au nom des Seigneurs, qui étoient encore à Konigsberg, comme faisant partie du Corps de la République. On lui répondit que le Roi Auguste ne pourroit, sans compromettre sa Dignité, entrer avec eux dans une Négociation de cette nature; que leur soumission rendroit nulles toutes leurs Confédérations antérieures, & que tout ce que Sa Majesté pourroit faire en faveur de ceux qui viendroient se soumettre, ce seroit de les traiter a-

vec

vec la même bonté, qu'Elle avoit témoignée à tous ceux qui avoient déja fait leur soumission. 1736.

Comme ce projet n'eut pas le succès dont on s'étoit flatté, le Comte de Tarlo prit un autre parti. Il remit aux Ministres du Roi Auguste neuf Articles, pour servir de base à l'Accommodement général. Ces Articles portoient, qu'on accorderoit une Amnistie générale; que le Grand-Tréforier de la Couronne, & celui de Lithuanie, seroient conservés dans leurs charges; que les militaires & autres seroient aussi maintenus dans les emplois qu'ils possédoient avant les troubles du Royaume; qu'on se règleroit pour ce qui concernoit les affaires de Religion sur le Traité de l'année 1717; qu'on nommeroit une Commission au sujet des biens du Roi Stanislas, afin que ceux qui avoient quelque chose à y prétendre pussent s'y adresser; qu'on auroit particulièrement égard au mérite du Maréchal de la Confédération de Dzikow; qu'on convoqueroit au plutôt une Diète générale de Pacification; qu'on pourvoyeroit efficacement à l'avenir à la sureté de la libre élection; enfin, qu'on aboliroit la Confédération de Dzikow & celle de Varsovie.

Les Ministres du Roi répondirent à ces Articles; que Sa Majesté s'étant unie aux Etats de la République, Elle ne pouvoit rien faire sans leur approbation à l'égard de plusieurs de ces demandes. Cela n'empêcha pourtant pas que les Conférences ne continuassent. Enfin le Roi Auguste pour faciliter la soumission des Confédérés de Dzikow, se détermina à leur accorder la plus grande partie de leurs demandes. Le Primat contribua beaucoup par ses bons conseils à porter ce Prince à se prêter à ces arrangemens.

Les Préliminaires causèrent d'abord de grandes inquiétudes aux Protestans de l'Empire. Lorsque l'Empereur les avoit pressés en 1733 de faire cause commune pour sa défense & celle de l'Empire, ils n'y avoient consenti qu'à condition qu'on leur donneroit des assurances bien positives & suffisantes d'annuler la Clause de Religion du Traité de Ryswic, & le troisième Article de celui de Bade, qui la confirmoit. L'Empereur promit alors qu'il se chargeoit, comme Père de la Patrie, qu'il fût pourvu aux intérêts & à la sureté de l'une & de l'autre Religion. Ce fut sur cette Réponse que ces Etats consentirent à la déclaration de Guerre contre la France.

Lorsque la signature des Préliminaires eut été notifiée à la Diète, les Ministres des Etats Protestans, & ceux des Rois Protestans reçurent des Instructions de leurs Maitres, qui leur ordonnoient d'être inébranlables sur l'abolition de la Clausule de Religion. Les autres Puissances Protestantes insistèrent sur la même demande dans les Mémoires que leurs Ministres présentèrent à Vienne. Celui qui fut présenté sur ce sujet à l'Empereur par le Comte de Tessin, Ministre de Sa Majesté Suédoise, contenoit en substance: Que comme le Décret de Commission de Sa Majesté Impériale, communiqué aux Etats de l'Empire assemblés à Ratisbonne, leur avoit fait voir

1730. qu'on touchoit à la conclusion de la Paix, il avoit cru ne pouvoir différer plus longtems à représenter à Sa Majesté Impériale, qu'il seroit infiniment avantageux au Chef & aux Membres du St. Empire Romain, qu'en mettant la main à la conclusion de cette Paix, on pesât sérieusement la clause du quatrième article du Traité de Ryswic, source continuelle de desordres & de griefs sans nombre, afin de l'anuller absolument, & de réduire par-là les différends en matière de Religion dans les bornes que la Paix de Religion avoit d'abord prescrites, & que le Traité de Munster avoit ensuite confirmées.

Ce Ministre crut d'autant moins nécessaire de rapporter les raisons, qui portoient à faire ces remontrances, que non seulement Sa Majesté Impériale, comme Partie principale contractante & en même tems Garante du Traité de Westphalie, s'étoit opposée à cette clause avec tous les Etats Protestans de l'Empire, mais aussi que ces mêmes Etats n'avoient ratifié le Traité de Ryswic, qu'après que Sa Majesté leur eut donné des assûrances à cet égard; que cependant, comme les Protestations réitérées faites à cette occasion, & les déclarations données en conséquence, cette clause si préjudiciable au bien public, & si contraire au Traité de Westphalie, n'avoit pas laissé de donner lieu à de fréquens abus, contre les intentions de Sa Majesté Impériale; que le Roi de Suède, souhaitant de voir la confiance & l'union rétablies sur un pied ferme dans l'Empire, il croyoit que, pour atteindre un but si salutaire, il ne pouvoit y avoir une occasion plus favorable que celle qui se présentoit d'écarter une fois pour toutes, cette pierre d'achopement; que les assûrances que Sa Majesté Impériale avoit bien voulu donner de nouveau aux Etats de l'Empire, particulièrement au commencement de la Guerre qui venoit de finir, étoient autant de preuves convaincantes, que Sa Majesté Impériale regardoit cette affaire de même œil, & avoit résolu d'obvier aux suites qui pourroient en résulter.

Il prétendoit enfin, qu'il n'y avoit aucun doute, que, pourvu qu'on mît sérieusement la main à l'œuvre, les soins de Sa Majesté Impériale ne conduisissent cette affaire à une heureuse fin, n'étouffassent entièrement le germe de la défiance, ne dissipassent les griefs & les plaintes, & ne rétablissent dans l'Empire une Paix solide & durable.

Les inquiétudes des Puissances Protestantes furent calmées par la réponse favorable que l'Empereur fit faire au Corps Evangélique à Ratisbonne. Lorsqu'il fut question de donner aux Préliminaires l'approbation formelle de l'Empire, les Etats tant Catholiques que Protestans l'accordèrent librement. Ils ajoutèrent seulement, qu'il auroit été à souhaiter qu'on les eût avertis plutôt de cette Négociation.

Tandis que les Préliminaires produisoient dans toutes les Cours de l'Europe des mouvemens différens, la Duchesse Douairière de Lorraine n'en apprit la première nouvelle qu'avec une douleur accablante. Elle ne regardoit pas la cession des Etats de son Fils comme un échange, mais comme une véritable perte. La plupart des Lorrains furent d'autant plus consternés,

pés, que depuis longtems ils ne voyoient dans la France qu'une ennemie, 1736.
sous la domination de laquelle ils appréhendoient de tomber. Elle avoit fait de fréquentes invasions dans ce Païs, qu'elle ne menageoit pas autant qu'elle eût fait, si les Ducs de Lorraine avoient eu autant d'attachement pour elle qu'ils en avoient pour l'Empereur & pour l'Empire; & ils s'étoient fait de son Gouvernement une idée peu favorable, en comparaison de celui de leurs Ducs, qui depuis plusieurs siècles les traitoient avec bonté & avec douceur.

Le mariage du Duc François-Etienne de Lorraine avec l'Archiduchesse ainée Marie Thérèse, fut un sujet de consolation pour la Duchesse Douairière sa Mère. Ce Prince élevé à la Cour de l'Empereur, qui avoit eu un soin tout particulier de son éducation, avoit été depuis longtems destiné par la voix publique à être le Gendre de l'Empereur. Le Mariage fut célébré à Vienne le douze de Février. La Lorraine fut cedée à la France par une Convention particulière aussi bien que le Duché de Bar; & le Roi Très Chrétien s'engagea d'en faire au Duc une indemnisation annuelle, pendant la vie de Jean Gaston dernier Grand Duc de la Maison de Médicis, lequel mourut la neuf de Juillet de l'année suivante.

Ce fut au milieu de toutes ces Négociations qu'il s'éleva entre la Cour d'Espagne & celle de Rome un differend qui pensa avoir de fâcheuses suites. Voici ce qui y donna lieu. Quelques Officiers Espagnols & Napolitains s'étoient rendus à Rome pour y poursuivre des Déserteurs de leurs Régimens. Ils en trouvèrent quelques-uns, ils s'en saisirent & les mirent en prison pour les envoyer à leurs Corps. La Populace qui s'imagina, & peut-être avec raison qu'on les avoit enrolés par force, se mit en devoir de les mettre en liberté.

La maison, où les Déserteurs étoient enfermés, fut bientôt forcée & mise au pillage. Après cette prémière demarche, ces furieux allèrent attaquer le Palais Farnèse, brisèrent les fenêtres, jettèrent à terre, & rompirent en pièces les armes de l'Infant Don Carlos, élevées au dessus de la porte du Palais. Le Gouvernement, pour arrêter ces forcenés, fit avancer les Sbirres, le Barigel à leur tête. Deux cens hommes de l'Infanterie du Pape, & les Cuirassiers de Sa Sainteté se répandirent dans les rues voisines pour empêcher que leur nombre ne s'accrût.

Ces précautions furent inutiles. Il y eut même plusieurs Cuirassiers blessés. La troupe, qui étoit sur la place Farnèse, se posta ensuite sur celle d'Espagne, & y attaqua le Palais de Sa Majesté Catholique, habité par le Cardinal Aquaviva. Un Officier Espagnol, Maltois de naissance, qui s'étoit avancé pour les appaiser, fut tué à coups de pierres. De la place Farnèse, elle fut assièger le Palais de la Maison Corsini, y cassa les vitres, & y vomit mille injures contre cette illustre Maison. La rage de ces gens étant un peu assouvie, une partie s'avança devant le Palais du Comte de Harrach, & l'autre devant celui du Cardinal del Giudice, criant sans cesse: Vive l'Empereur, & périssent les Espagnols! Ils s'y arrêtèrent plus d'une de-

1736. mi-heure, demandant des armes pour exterminer les ennemis de la Maison d'Autriche.

Le tumulte parut s'appaiser, mais au bout de quelques jours cette même Populace emportée par une espèce de fanatisme, s'assembla au nombre de plusieurs mille. Sur l'avis que les Ministres en reçurent, les Sbirres, l'Infanterie, & les Cuirassiers du Pape, occupèrent tous les ponts de la Ville afin d'empêcher les habitans d'au-delà du Tibre de se joindre à ceux d'en deça. Le Cardinal Aquaviva, Ministre du Roi Catholique, fit ranger en ordre de bataille, devant le Palais d'Espagne, cent cinquante hommes des Troupes de cette Couronne, & en posta environ autant aux fenêtres avec toute sa livrée.

Toutes ces précautions furent assez inutiles. La Populace alla attaquer à coups de pierres le Pont de Quatro-Capi, où il y avoit une bonne garde, qui fit feu sur elle, & prit ensuite la fuite, pour se retirer dans une Eglise. La Canaille poursuivant sa victoire, passa le pont, & vint attaquer de nouvelles Troupes postées en cet endroit pour soutenir la Garde; mais, comme c'étoient des Cuirassiers, & que d'ailleurs la rue est fort étroite elle ne put pénétrer plus avant.

Du côté de la Place d'Espagne, la Canaille, séparée en divers corps, fit de grands efforts, dans la vue de forcer ce passage pour aller ensuite insulter les Espagnols; mais les Soldats du Pape ayant occupé toutes les avenues qui y conduisoient, elle ne put y réussir. D'autres s'assemblèrent sur le Cours, criant, vive l'Empereur, & portant au milieu d'eux un Garçon couronné de Laurier, & qui tenoit une Palme à la main. De-là, ils s'avancèrent vers la Place Colonne, où les Soldats du Pape voulurent les empêcher de passer outre. Ils firent feu sur ces Séditieux, en blessèrent quelques-uns, & tuèrent quatre personnes.

Pour calmer l'esprit des Séditieux, quelques Cardinaux, s'assemblèrent & résolurent de leur envoyer une Députation. On jetta les yeux sur le Prince de Santa-Croce, fort attaché à la Maison d'Autriche, & sur le Marquis Crescenzi, Conservateur du Peuple Romain, à qui on donna des pleins-pouvoirs pour traiter avec les Séditieux. Ces deux Seigneurs les allèrent trouver au-delà du Tibre, & s'étant avancés au milieu d'eux, le Prince de Santa-Croce demanda à parler aux Chefs du Peuple. Ils s'avancèrent, & exposèrent leurs griefs avec beaucoup de force. Un d'entr'eux répresenta, qu'ils étoient Romains, que le sang de leurs glorieux Ancêtres, uniquement occupés de la Patrie, ne s'étoit pas abatardi dans leurs veines; que comme eux ils n'avoient pour but que la Liberté, mais qu'ils n'entendoient pas par-là une licence effrénée; qu'au contraire, ils reconnoissoient leurs maîtres, & respectoient leurs ordres; mais qu'ils prétendoient que ces Maîtres les empêchassent d'être esclaves d'une Nation étrangère; qu'ils ne s'étoient attroupés que pour se faire rendre justice, & qu'ils se sépareroient dès qu'on la leur auroit rendue.

Ils proposèrent ensuite les conditions suivantes; qu'on élargiroit incessamment

ment ceux d'entr'eux, qui avoient été enlevés par les Sbirres & les Soldats du Pape; que les Espagnols renverroient tous les Romains qui avoient été enrollés par force; qu'on ne souffriroit plus des Enrolleurs étrangers dans Rome; enfin que le Pape accorderoit aux Associés pour la Liberté du Peuple une Amnistie générale. 1736.

La Populace ayant obtenu ce qu'elle demandoit, se sépara; mais un autre incident donna bientôt lieu à une autre émeute, dont les suites furent plus fâcheuses que celles du prémier Tumulte. Le Cardinal Aquaviva avoit dans son Palais des Recrues, qui devoient être envoyées à Naples. Il demanda un passeport au Ministère, s'offrant même de les laisser examiner, afin qu'on reconnût que dans tout ce nombre il n'y avoit aucun Soldat forcé. Le Marquis Crescenzi se rendit au Palais d'Espagne, & en ayant examiné une partie, le Prince Barthélémi Corsini envoya au Cardinal Aquaviva le Passeport qu'il avoit demandé. Ce Prélat fit partir une Barque Napolitaine, avec beaucoup de Recrues, & quatre Officiers, dans des Chaises, pour s'embarquer ensuite à bord du Vaisseau où étoient les Recrues. Comme le Chatelain de Fiuminico avoit été averti que ceux-ci étoient munis d'un Passeport, il les laissa passer sans les visiter. Mais le Bâtiment avoit à peine mis à la voile, qu'un gros vent s'éleva, & l'obligea à regagner la Côte. Un de ceux qui avoient été enrollés trouva alors moyen de se jetter dans le Tibre, le passa à la nage, & étant arrivé de l'autre côté, où est la Ville d'Ostia, à l'endroit où sont les Salines, il conta à ceux qui y travailloient, qui il étoit, & d'où il venoit. Il leur dit que dans la Barque, dont il s'étoit évadé, il y avoit encore plusieurs autres Soldats forcés comme lui, & qui, sans leur assistance, alloient malgré eux finir leurs jours dans un Païs lointain. A cette nouvelle, les Ouvriers s'attroupent, courent à la Barque, délivrent toutes les Recrues, saisissent les quatre Officiers, & les conduisent à Ostia, où ils les enfermèrent dans une vieille Tour.

La Populace se souleva & prit aussi les armes dans les autres Places par lesquelles les Espagnols devoient passer pour retourner à Naples. Le désordre fut grand à Vélitri. Les portes de l'Arsenal furent enfoncées, & on y enleva les armes qui s'y trouvèrent. Quelques Palais & maisons, où il y avoit des armes, subirent le même sort. Pour dissiper cet orage le Gouvernement envoya un Détachement de Troupes réglées, qui arriva aux portes de Vélitri; mais les Séditieux s'en étant déja emparés, repoussèrent ce Détachement, & l'obligèrent à rebrousser chemin. Pour porter les Séditieux à se séparer, le Cardinal Barbérini, se rendit à Vélitri, ou ayant convoqué le Peuple & ses Chefs, il leur ordonna de la part du Pape de mettre les armes bas, & de laisser passer les Espagnols par la Ville, sous peine de confiscation de leurs biens, de perte de la vie, & d'excommunication.

Le Peuple ayant refusé hautement de se conformer à ces ordres, le Cardinal retourna à Rome, & après son départ le Gouverneur fit afficher les ordres du Pape, & déclara que Son Eminence ne reviendroit plus. Cette

1736. derniére nouvelle fut un coup de foudre pour le Peuple. Il consentit de mettre les armes bas, de faire tout ce que le Pape ordonneroit: & même de recevoir les Espagnols dans la Ville. On y envoya des sbirres, & comme le Maréchal de Vieuville se trouvoit dans le voisinage, il s'y rendit aussi à la tête de six cens Espagnols, qui prirent le nom de Troupes auxiliaires du Pape. D'abord on dressa des Potences en differens endroits, & on ordonna à tout le moinde de mettre bas les armes. La consternation devint générale dans cette Ville, & presque égale à la fierté qu'elle avoit témoignée quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites le Cardinal Aquaviva reçut de retour l'Exprès qu'il avoit envoyé à la Cour d'Espagne, après le soulevement des Transtibériens, & en consequence des ordres que ce Courier rapporta, Son Eminence demanda au nom du Roi son maitre, que les Chefs des habitans d'au-delà du Tibre vinssent lui demander pardon, & qu'ensuite le Sénat en Corps vînt lui faire ses excuses.

La Cour de Rome n'ayant pas jugé à propos de compromettre son autorité dans une affaire si scabreuse, se contenta de communiquer, tant aux Transtibériens qu'au Sénat, les propositions du Ministre Espagnol, lesquelles furent rejettées par les uns & les autres; par le Sénat, comme n'ayant eu aucune part à l'entréprise de la Populace; & par la Populace, comme n'ayant usé que du Droit accordé à tout le monde de repousser la force par la force.

Le Cardinal fut piqué de ce refus. Il se tint plusieurs Conférences entre les Ministres de Sa Sainteté, qui cherchoient quelque tempérament. Le Cardinal Aquaviva voulut bien s'y prêter; c'est pourquoi le Cardinal Porzia, qui n'avoit pu engager les Transtibériens à envoyer leur Chef au Cardinal Aquaviva pour lui demander pardon, choisit trois Gueux de ce quartier de la Ville, & leur proposa de se rendre au Palais d'Espagne. Ces trois Gueux y consentirent, & furent reçus du Cardinal Aquaviva avec beaucoup de bonté. Ce Cardinal savoit bien que ce n'étoient pas les véritables Chefs des Transtibériens; mais ils suffisoient pour les vues de Son Eminence, qui vouloit que les Marquis Crescenzi, Montori, Ricci, & Sachetti, Conservateurs du Peuple Romain, se rendissent auprès d'elle, pour lui déclarer, qu'ayant livré ces trois Chefs à la discrétion de Son Eminence, & reconnoissant qu'il n'y avoit point de punition dont ils ne fussent dignes, ainsi que leurs complices, ils prenoient cependant la liberté de demander pardon de la part de tout le Peuple, & en particulier la grace de ces trois-ci.

Le Cardinal Aquaviva s'étoit flatté que les Conservateurs ne feroient pas difficulté de lui accorder cette satisfaction. Il se trompa. Les Conservateurs du Peuple Romain refusérent constamment de faire cette demarche. La Cour d'Espagne n'eut pas lieu d'être fort contente de ce procédé. Elle fit fermer la Nonciature de Madrid, & donna ordre au Nonce qui étoit en chemin pour s'y rendre, de ne point mettre le pied dans le Royaume. D'un autre

autre côté le Cardinal Aquaviva fit afficher dans la Place d'Espagne un Placard, portant ordre à tous les Espagnols & Napolitains, qui faisoient leur séjour à Rome, d'en sortir dans l'espace de douze jours, & de se retirer de l'Etat Ecclésiastique dans les huit jours suivans. On ôta en même tems de dessus les Palais d'Espagne & Farnèse les armes d'Espagne & celles de Naples. Le Pape ne resta pas dans l'inaction. Il fit défendre aux Cardinaux Belluga & Aquaviva, & à tous les Ecclésiastiques de sortir de Rome, sous peine d'excommunication. 1736.

L'accommodement entre ces deux Cours ne se fit que l'année suivante, & la Convention en fut signée le 26 d'Octobre au Palais du Quirinal par le Pape, les Cardinaux Corsini, Firrau, & Aquaviva. Tout ce qu'on fait des conditions de cet accommodement, c'est que la Cour de Rome conserva le privilège d'insister sur certaines prétentions, & qu'après être tombée d'accord sur une matière qui pouvoit en envelopper d'autres, elle demanda qu'on l'indemnisât des dommages que l'Etat Ecclésiastique avoit soufferts depuis deux ans de la part des Espagnols.

Le différend entre la Cour d'Espagne & celle de Portugal fut aussi terminé cette année. La Médiation de la Grande Brétagne proposée par le Portugal, & celle de la France acceptée par l'Espagne furent enfin admises par les deux Puissances divisées. On convint que les Domestiques de Mr. Belmonte prisonniers à Madrid seroient relâchés dès que les Ministres Médiateurs déclareroient à l'Espagne, que réciproquement à Lisbonne l'on relâcheroit dans le même tems ceux de Mr. Capicélatro; que de part & d'autre on nommeroit & envoyeroit des Ministres dans le même tems aux deux Cours, & qu'après l'éxécution de ces Préliminaires la Flotte Angloise retourneroit en Angléterre, & qu'on nommeroit des Commissaires pour s'assembler dans une Ville frontière, afin d'accommoder les différends qui resteroient à règler entre Leurs Majestés Catholiques & Portugaises. Parmis les articles de l'Accommodement concerté à Madrid pour reconcilier ces deux Cours, le troisième supposoit des hostilités déja faites en Amérique. Le Public, qui en ignoroit la véritable raison, se trouva naturellement porté à croire que c'étoit une suite du mécontentement de l'Espagne, par rapport à la conduite de Mr. de Belmonte. Il n'en étoit pourtant rien.

Les Démêlés en Amérique venoient de plus loin, & n'avoient de la part de l'Espagne, aucune liaison avec l'affaire de ce Gentilhomme Portugais à Madrid. On sait en effet ce que les Articles V & VI du Traité d'Utrecht entre l'Espagne & le Portugal du six de Février 1715, accordent en Amérique à cette dernière Couronne: elle y étoit assez favorablement traitée, pour croire qu'elle en regarderoit l'observation comme avantageuse. Cependant, dès l'année 1721, l'Espagne fut forcée de se plaindre des usurpations du Portugal en ce Païs-là. On en fit plusieurs fois des remontrances à la Cour de Lisbonne.

Le Gouverneur de Buenos-Ayres fit les mêmes plaintes à celui de la Colonie Portugaise du St. Sacrement. Les réquisitions, tant en Europe qu'en Amé-

1736. Amérique, furent également infructueuses. L'usage, que les Portugais faisoient des Païs usurpés, étoit encore plus intolérable que l'usurpation même. On y avoit compté dans une seule année plus de quarante Vaisseaux étrangers, chargés de marchandises pour la Contrebande; & ce seul article suffisoit pour causer la ruine totale du Commerce des Espagnols. Il n'est donc pas étonnant que le Gouverneur de Buenos-Ayres n'ait pu voir avec une indifférence pacifique le dépérissement d'une Province qui lui étoit confiée. Cet Officier, voyant qu'on n'avoit nulle attention aux représentations qu'il faisoit, fut réduit à se saisir de ce que les Portugais avoient usurpé. Son but étoit d'arrêter par-là le cours de leur Commerce illicite.

Le Gouverneur de la Colonie du St. Sacrement prit cette démarche sur un ton fort haut, & fit si bien que l'on prit les armes de part & d'autre. Celui de Buenos-Ayres alla pour l'assiéger dans sa Place, au cas qu'il refusât de revenir à l'éxacte Observation du Traité d'Utrecht. Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires pour donner l'assaut, il changea tout-à-coup de résolution, & tourna le feu de ses Canons & Mortiers contre les Maisons de la Ville, afin de les détruire. Huit jours après, il éleva une forte Tranchée ou Ligne de Circonvallation sur la hauteur de Sampayo, qui découvre de côté les Habitations qui sont vers le Nord: il la garnit d'Artillerie, & tâcha d'abattre delà le reste des Maisons qui étoient encore sur pied.

Sur ces entrefaites le secours, que les Portugais attendoient de Rio Janeiro, arriva devant la Colonie le 6 de Janvier 1736. Le Gouverneur Espagnol qui en avoit reçu l'avis de Montevédio deux ou trois jours auparavant, avoit déja retiré tout son monde & ses Canons pour les poster derrière ses Lignes, d'où il continua de battre les Habitations, quoiqu'avec moins de succès qu'on n'avoit craint. Comme le Poste qu'occupoit le Gouverneur Espagnol étoit trop exposé au feu des Assiégés, & qu'il en souffroit beaucoup, il jugea à propos de l'abandonner, après avoir mis le feu à tous ses Ouvrages, & il transféra son Camp à une distance, où l'Artillerie de la Place ne pouvoit atteindre. De cette manière il convertit le Siège en Blocus, paroissant résolu d'y passer l'hiver, dans l'espérance qu'il pourroit réduire la Place par la disette, ou qu'il recevroit quelque Renfort qui le mettroit en état de s'en rendre maitre.

Lorsque les Vaisseaux, qui portoient le secours à la Colonie, furent arrivés à la hauteur du Banc d'Ortiz, ils virent une Chaloupe qui venoit à eux; mais celui qui la commandoit, ayant reconnu les Vaisseaux Portugais, s'en retourna en toute diligence, & alla porter la nouvelle de l'arrivée du secours aux Vaisseaux qui bloquoient le Port de la Colonie.

Ceux-ci mirent aussitôt à la voile vers Buenos-Ayres, avec la plupart des Chaloupes qui servoient au Blocus; desorte que, lorsque le Secours vint mouiller devant la Colonie, il n'y avoit plus que trois Chaloupes dans l'Isle de St. Gabriel. Un Vent impétueux qui se leva en même tems, empêcha qu'on ne pût attaquer ces Chaloupes, desorte que la nuit étant survenue, elles

elles trouvèrent moyen de se sauver avec les Soldats qui gardoient la Batte- 1736.
rie qui étoit dans cette Isle. On y trouva néanmoins deux pièces de Canon, qui furent transportées le lendemain dans la Place. Les Vaisseaux Portugais remirent le même jour à la voile, pour aller à la poursuite de ceux des Espagnols.

On trouva que ces derniers s'étoient déja retirés dans le Golfe de Barregau. On employa beaucoup de tems, & l'on se donna beaucoup de peine, pour trouver le Canal par lequel les Espagnols étoient entrés dans ce Golfe. On le trouva enfin, mais cette découverte fut inutile, parce que les Vaisseaux Portugais y échouoient à chaque moment, sur-tout le premier qui étoit de cinquante Canons, & qui demandoit beaucoup d'eau. Enfin, après bien des tentatives infructueuses, il fallut haler les Vaisseaux à force de touage hors des bas-fonds, & les ramener à la Colonie. On tâcha d'y alléger autant qu'il fut possible le plus gros Vaisseau, & l'on employa trois jours à prendre d'autres précautions, après quoi on remit à la voile vers Barregau. En arrivant, on trouva l'entrée défendue par une Batterie. Cela n'empêcha pas néanmoins qu'on ne passât outre.

Les Vaisseaux Portugais entrèrent dans le Canal, mais avec aussi peu de succès que la première fois à cause du Fonds, qu'ils trouvèrent impraticable. Comme il n'y avoit point de remède à cet inconvénient, & que d'ailleurs on avoit besoin des Vaisseaux, afin de pourvoir à la subsistance des Assiégés, on jugea à propos d'abandonner cette entréprise, & de retourner à la Colonie. On laissa cependant le plus gros Vaisseau devant le Golfe de Barregau, afin d'observer les mouvemens des Espagnols, dont le Gouverneur continuoit à publier qu'il attendoit dans peu un renfort considérable.

Ces hostilités commises en Amérique contre la Colonie du St. Sacrement, firent craindre que le Roi de Portugal, avant de convenir d'aucun article avec la Cour de Madrid, n'éxigeât que les Puissances médiatrices promissent de tout garantir, ce qui auroit donné lieu à de nouvelles difficultés.

D'un autre côté les Ministres du Roi d'Espagne déclarèrent, que, quoique Sa Majesté Catholique consentît de rétablir les choses en Amérique sur le pied où elles étoient avant les brouilleries, il étoit nécessaire de faire attention, que, depuis que les Portugais possédoient par Traité la Colonie du St. Sacrement, les Espagnols s'étoient apperçus, qu'ils y favorisoient la Contrebande contre la teneur des Traités, & que les Anglois même & les Hollandois, au préjudice de l'Espagne, se servoient de cette Colonie, comme d'un entrepôt pour leur Commerce clandestin; que par conséquent il seroit nécessaire, que le Roi de Portugal promît qu'à l'avenir il ne permettroit point, qu'aucune de ses Colonies favorisât une Contrebande si préjudiciable au Commerce des Sujets de Sa Majesté Catholique, & qu'il seroit même nécessaire que cet Article fût stipulé dans la convention d'accommodement entre les Rois d'Espagne & de Portugal.

1736. La Cour d'Angléterre se trouvant intéressée dans cette dispute, envoya ordre à l'Amiral Norris de passer l'hiver dans le Tage, & l'Amirauté fit équiper quelques Vaisseaux pour aller relever ceux qui devoient revenir pour être radoubés. On fit aussi partir d'autres Vaisseaux pour les Mers de l'Amérique, afin d'y protéger la Navigation, que les Gardes-côtes Espagnols ne cessoient de troubler sous divers prétextes. Les Anglois prétendoient, que toutes ces déprédations étoient entièrement contraires aux stipulations du Traité de Commerce d'Utrecht, pour la réparation desquelles on étoit convenu de nommer des Commissaires, sans que cette Commission eût été seulement ouverte, quoique les Commissaires Anglois eussent été inutilement près de trois ans en Espagne.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies faisoient aussi les mêmes plaintes par rapport au Commerce & à la Navigation de leurs Sujets, sans pouvoir obtenir aucun redressement à la Cour de Madrid. Tout cela porta le Roi de la Grande Brétagne à représenter aux Etats-Généraux, que les diverses Conventions qui subsistoient entre l'Espagne & Sa Majesté Britannique, par rapport aux affaires de Commerce, & dans lesquelles Leurs Hautes Puissances étoient comprises, avoient été si mal observées de la part de la Cour de Madrid, qu'il étoit d'une nécessité indispensable de prendre de nouvelles mesures pour la sureté du Commerce avec la Nation Espagnole.

Outre les déprédations des Vaisseaux Anglois, qui continuoient sur toutes les Côtes du Continent, & des Isles de l'Amérique, les Espagnols formèrent encore le dessein de surprendre la Colonie de la Géorgie. C'est du moins sur la nouvelle qu'on en reçut par des Lettres interceptées à la Nouvelle Yorck, que la Cour d'Angléterre envoya ordre à Mr. Keene, Ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Madrid, de donner part du contenu de ces Lettres au Roi d'Espagne.

Ce Ministre déclara à Sa Majesté Catholique, que quoique le Roi son maitre n'eût aucune raison de douter de la vérité de ce que contenoient ces Lettres, il vouloit cependant bien par amour pour la paix, & par un effet de son équité naturelle, suspendre son jugement & son ressentiment à cette occasion; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de déclarer que depuis quelque tems elle appercevoit dans la conduite de la Cour d'Espagne un certain refroidissement, qui sembloit augmenter chaque jour, & dont il seroit aisé à Sa Majesté Britannique de donner des preuves, si elle trouvoit plus à propos de les remettre à un tems plus convenable.

1737. Pour donner une juste idée de ce grand démêlé, qui a enfin donné lieu à la Guerre entre l'Espagne & l'Angléterre, il est à propos de remonter à la source, & de tracer en peu de mots une histoire fidèle & desintéressée des évènemens qui y ont rapport.

Nous avons vu ci-dessus que sous le règne de Ferdinand & Isabelle, les Espagnols firent la découverte de l'Isle Espagnole, que l'on nomme de St. Domingue, du nom de sa Capitale. Ils en prirent possession, & y établirent une Audience ou espèce de Parlement.

Cette

Cette découverte fut bientôt poussée plus loin. L'Espagne se vit en possession de la Terre ferme, du Méxique, du Pérou, & de tous ces vastes Païs, qui sont depuis l'Isle de la Trinité au midi des Antilles, jusqu'à la Floride, qui en est au Nord. 1737.

Les autres Nations de l'Europe voulurent profiter de cette découverte. Les François donnèrent leurs prémiers soins au Canada, & firent avec le tems des conquêtes plus au midi. Les Anglois envoyèrent quelque Vaisseaux en Amérique l'an 1520. L'un de ces Vaisseaux alla à Porto-Ric, & à St. Domingue, & se retira. Les Navigations de Frobisher en 1576, 1577 & 1578, avoient pour but de trouver au Nord de l'Amérique un passage pour aller aux Indes Occidentales. Les Espagnols étoient établis à la Floride en 1562, lorsque Ribaud & après lui en 1564 Laudonnière, & en 1567 de Gourgues allèrent les inquiéter dans la Caroline, que les Anglois possèdent présentement.

En 1578 Drack passa dans la Mer du Sud, dont les Espagnols avoient fait la découverte, & dont ils possédoient les Côtes depuis la Californie jusqu'au Chili inclusivement. Drack fit aux Espagnols tout le mal qu'il put, mais sans aucune acquisition réelle & solide. En 1586 il attaqua St. Domingue, qu'il pilla.

Dès l'an 1584 la Reine Elizabeth avoit donné à ses Sujets la permission de conquérir le Païs, qu'ils nommèrent Virginie. Ils comprenoient sous ce nom toute cette Côte, dont aujourdhui la Virginie ne comprend qu'une Province. Philippe II, Roi d'Espagne, s'étant emparé en 1581 de la Couronne de Portugal, se vit maitre du Brésil, qui en étoit une annexe. Les Hollandois lui en enlevèrent une partie, & se rendirent maitres des Isles de Curaçao, de Bonnaire & Aruba. L'acquisition de Curaçao est de l'an 1634.

Dès l'an 1625 les Anglois & les François, sans s'être communiqué leur dessein, prirent en même tems la résolution de s'approprier quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba sur l'Isle de St. Christophle, dont ils prirent possession, chacun au nom de leur Souverain. Ils s'y établirent de concert, & la partagèrent entre eux en 1627. Les Anglois peuplèrent en 1628 l'Isle de Nieves, qui est voisine, & les deux Colonies s'étendirent avec le tems de manière que les François, après bien des révolutions, se firent des établissemens solides à la Martinique & autres Isles entre les Antilles. Les Anglois se fixèrent dans quelques-uns qu'ils ont conservés, de même que les Hollandois, qui possèdent l'Isle de St. Eustache. L'Isle de St. Christophle, possédée en commun par les François & les Anglois, fut cédée entièrement à ces derniers par la Paix d'Utrecht. St. Christophle, la Martinique & autres Isles Françoises donnèrent lieu à une Compagnie, qui avec le tems agrandit les acquisitions.

Les Anglois, après avoir inutilement tenté la conquête de St. Domingue, s'emparèrent en 1655 de la Jamaïque. La situation de cette Isle entre celle de Cuba & les Côtes d'Espagne, où est Carthagène, rend la Naviga-

1737. vigation des Anglois dans ces Mers nécessaire & indispensable; mais en même tems très onéreuse aux Espagnols, à cause de la facilité & des prétextes qu'elle donne aux Vaisseaux Anglois d'aller faire la Contrebande sur les Côtes qui appartiennent aux Espagnols.

Les Puissances, qui sont en possession de ces Etablissemens, ont fait entre eux en divers tems des Traités, pour empêcher, autant qu'il est possible la Contrebande. Il est porté par l'Article VI du Traité signé à Munster le 30 Janvier 1648, que „ quant aux Indes Occidentales les Sujets & Ha-„ bitans des Royaumes, Provinces & Terres desdits Seigneurs Roi & E-„ tats respectivement s'abstiendront de naviguer & trafiquer en tous les Ha-„ vres, Lieux & Places garnies de Forts, Loges ou Châteaux, & toutes „ autres possedées par l'un ou l'autre parti, savoir que les Sujets dudit Sei-„ gneur Roi ne navigueront & trafiqueront en celles tenues par lesdits Sei-„ gneurs Etats, ou les Sujets desdits Seigneurs Etats en celles tenues par „ ledit Seigneur Roi.

L'Angleterre & l'Espagne firent au mois de Juillet 1670 un Traité, qui portoit entr'autres: *Que les Sujets de chaque Allié s'empêcheroient de naviguer & trafiquer dans les Ports, Havres, &c. possédés par l'autre partie dans les Indes Occidentales.*

Il est dit dans un autre Article de ce même Traité: *Que si l'un ou l'autre Roi juge à propos d'accorder aux Sujets de l'autre quelque Permission ou Privilège de naviguer & trafiquer dans les Places de son obéissance, lesdites Navigation & Trafic seront exercés suivant la teneur desdites Permissions ou Privilèges.*

Un autre Article porte: *Qu'au cas que les Sujets de l'un ou l'autre des Alliés soient contraints de se retirer & d'entrer dans aucune des Rivières, Ports, &c. appartenans à l'autre dans l'Amérique pour y chercher refuge & azile, ils y seront reçus avec toute sorte d'humanité & de courtoisie, &c.*

Voici encore un autre Article qui mérite d'être remarqué. Il porte, que ces mêmes Sujets *s'abstiendront toujours de débarquer de leurs Navires aucunes denrées ou balots de marchandises, pour les exposer en vente, & ne recevront non plus aucunes marchandises à bord.*

C'est sur les Articles de ce Traité que les Espagnols & les Anglois s'appuient aujourdhui également, & qu'ils citent chacun en leur faveur.

Dans le Traité de Paix & d'Amitié conclu à Utrecht le 2 Juillet 1713 entre le Roi d'Angleterre & Sa Majesté Catholique, il fut stipulé *de ne donner aucune licence ni permission, en aucun tems, ni aux François, ni à quelque Nation que ce pût être, sous quelque nom ou prétexte que ce fût, de naviguer, & trafiquer ou d'introduire des Nègres, des marchandises ou denrées, &c. dans les Païs de la Couronne d'Espagne en Amérique, à la réserve de ce dont on seroit convenu dans la Convention nommée* el Assiento de Negros, *& de ce que le Roi Catholique promettroit par quelque autre Contract pour l'introduction ou l'entrée des Nègres aux Indes Occidentales Espagnoles, &c.*

On

On trouve quelque chose qui mérite encore plus d'être remarqué dans le Traité de Commerce fait à Utrecht le 9 Décembre 1713. Le premier Article, après avoir ratifié & confirmé le Traité du 23 Mai 1667, passe à celui de 1670 en ces termes: *Et de plus on a confirmé & ratifié de nouveau le Traité fait en 1670, entre la Couronne de la Grande Brétagne & celle d'Espagne, pour prévenir les disputes, empêcher les déprédations, & établir la Paix entre lesdites Couronnes en Amérique; mais sans préjudice d'aucun Contract, Privilège ou Permission accordée par Sa Majesté Catholique à la Reine de la Grande Brétagne ou à ses Sujets dans le Traité de Paix nouvellement fait, ou dans le Contract de l'Assiento; & aussi sans préjudice d'aucune Liberté, Privilège ou Permission qu'a eu ci-devant aucun Sujet de la Grande Brétagne, de quelque sorte que ce soit.* 1737.

Les Anglois ont bien fait valoir dans la suite cette reserve, & ont étendu fort loin cette tolérance ou indulgence.

Lorsqu'en 1718 le Roi Philippe V. se vit en possession paisible de la Monarchie d'Espagne, il chercha à remédier aux desordres qui se commettoient dans les Indes Occidentales, qui sont une des plus précieuses portions de sa Couronne. Des Vaisseaux étrangers richement chargés abordoient, sous prétexte de manquer d'eau ou de bois, ou de vivres, & moyennant une distribution libérale aux Officiers, ils faisoient le commerce défendu.

Ces prévarications portèrent le Conseil de Madrid à établir des Gardes-Côtes. Il envoya pour cet effet des Vaisseaux de guerre, & on donna des Commissions à ceux qui voudroient armer, pour croiser sur les Vaissaux étrangers, & pour enlever ceux qui alloient faire le Commerce clandestin. Ces Armateurs firent bientôt des prises considérables, ce qui donna enfin lieu aux clameurs & aux plaintes.

Les brouilleries survenues en 1718 entre l'Espagne & l'Angleterre influèrent sur l'Amérique, & les Armateurs Espagnols en ménagèrent d'autant moins les Vaisseaux Anglois qu'ils trouvèrent en leur chemin.

Au mois de Février 1720 le Roi d'Espagne acceda au Traité de Londres, & au mois de Juin 1721 cette accession fut suivie du Traité de Madrid, dont un des Articles portoit la restitution des Vaisseaux Espagnols pris au Combat naval de 1718. Les Anglois de leur côté alleguèrent des Vaisseaux confisqués par les Espagnols, & sur-tout ceux que ces derniers avoient pris & saisis, pour avoir été dans la Baye de Campêche couper le bois qui sert à la teinture.

Les plaintes des Anglois furent moins fréquentes après le Traité de 1721. Ce n'est pas que les Espagnols ne fissent de tems en tems quelques prises; mais ce n'étoient pour la plupart que des Barques de peu de valeur; & pour une ou deux qui tomboient entre les mains des Armateurs, il en passoit trente ou quarante, dont les retours dédommageoient bien d'une si légère perte.

Le Traité de Vienne entre l'Empereur & l'Espagne brouilla de nouveau cette dernière Couronne avec celle de la Grande Brétagne, qui équipa deux

 puis-

1737. puissantes Escadres, l'une sous les ordres de l'Amiral Jennings, & l'autre sous l'Amiral Hosier. Le Siège de Gibraltar par les Espagnols acheva entièrement la rupture, & la Cour Britannique envoya à l'Amiral Hosier un commandement d'ordonner aux Capitaines respectifs de prendre, couler à fonds, bruler ou détruire les Vaisseaux de guerre, les Armateurs, les Vaisseaux marchands & autres appartenans aux Espagnols, lorsqu'ils pourroient les rencontrer. Peu de tems après on fit savoir au même Amiral, que la volonté du Roi étoit qu'au-lieu d'arrêter seulement les Gallions & la Flotille, comme portoient ses premières Instructions, il devoit les saisir & s'en rendre maitre par-tout où il les rencontreroit. Il ne manqua à l'Amiral Hosier que les occasions d'obéir.

Comme les Espagnols ne cessoient de faire des prises sur les Anglois, les plaintes se renouvellèrent de leur part avec plus d'aigreur que jamais. Dans une Lettre que le Colonel Stanhope écrivit le 15 Novembre 1726, au Marquis de la Paz, Sécrétaire d'Etat de Sa Majesté Catholique, la sévérité des Espagnols envers les Interlopes Anglois est traitée de *brigandages & d'hostilités ouvertes, qui depuis quelque tems avoient été commises presque tous les jours par les Espagnols dans ces quartiers-là.*

Les pertes, que faisoient les Anglois, affligeoient d'autant plus les intéressés, qu'ils prévoyoient un avenir peu favorable à un Commerce auquel ils n'avoient nulle envie de renoncer. D'ailleurs les Garde-Côtes ne se bornoient pas à arrêter les Vaisseaux, qui trafiquoient dans les Havres & les Rades; mais pour peu qu'un Navire étranger leur parût suspect, ils le visitoient & trouvoient ordinairement des marchandises du cru des Indes Espagnoles. Cela suffisoit pour faire preuve de Contrebande. Le Vaisseau & sa charge étoient saisis & confisqués.

En 1727 la Cour d'Angléterre ordonna les Répréსailles contre les Espagnols. Plusieurs Négocians, qui se plaignoient des saisies & des confiscations de leurs Bâtimens en Amérique, en avoient vivement sollicité la permission.

Dans le Traité conclu à Séville le 9 Novembre 1729, il fut stipulé qu'on restitueroit *tous Vaisseaux, marchandises & effets, qui n'auroient pas été pris ou saisis pour cause de Commerce illicite, & qui seroient prouvés dès à présent par des documens autentiques avoir été détenus saisis ou confisqués dans les Ports d'Espagne, soit en Europe, soit aux Indes .....; & que Sa Majesté Britannique promettoit de sa part le réciproque pour toutes saisies, confiscations ou détentions, qui pourroient avoir été faites contre la teneur des Traités.*

Ce Traité ne calma pas la grande fermentation qui étoit à Londres, & qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là. Toute la Ville rétentissoit des plaintes que faisoient ceux, dont les Vaisseaux avoient été visités, saisis & confisqués.

Peu de tems après on commença les Conférences qui devoient terminer cette grande affaire. Il étoit sur-tout question d'évaluer les pertes, ce qui n'étoit

n'étoit pas facile à faire. Les Commissaires Anglois fournirent une liste de leurs prétentions; l'Espagne en donna une de ce qu'elle demandoit. Celles, que la Compagnie Angloise de l'Assiento formoit, en son particulier, ne furent pas oubliées. 1737.

Ces Conférences n'eurent pas un heureux succès. On ne put convenir de rien. L'Angléterre demandoit beaucoup de restitutions, outre celles qui étoient spécifiées. L'Espagne exigeoit des Documens autentiques, & la Compagnie de l'Assiento eût voulu se dispenser de les fournir.

Comme les prises se multiplioient toujours, les plaintes des Anglois devinrent d'autant plus amères, qu'on ne faisoit aucune réparation aux intéressés. La chose alla enfin si loin, qu'en 1731 il y eut plusieurs Requêtes présentées au Parlement. La Chambre des Communes délibéra sur les preuves alléguées, & le résultat fut que les Réquerans avoient pleinement prouvé leurs exposés.

Les Négocians Anglois firent de nouvelles instances en 1737 pour obtenir quelque satisfaction. Ils présentèrent au Roi une Requêté dans laquelle ils exposoient, que depuis un grand nombre d'années, le Commerce légitime & autorisé que ses Sujets faisoient aux Colonies Angloises en Amérique, souffroit un préjudice considérable de la part des Espagnols, non seulement par le trouble & interruption qu'ils y apportoient; mais aussi par la violence que les Armateurs excerçoient en visitant les Vaisseaux qu'ils rencontroient en pleine Mer, & dont ils se rendoient maîtres, sous prétexte d'user de leur droit de Garde-Côtes; que non contens de les prendre, ils en traitoient les Capitaines & les Equipages de la manière la plus barbare, & conduisoient ces Vaisseaux dans les Ports du Méxique, où ils les déclaroient de bonne prise, au mépris manifeste & en contrevention des Traités qui subsistoient entre les deux Couronnes.

A toutes ces plaintes on ajoutoit, que le Commerce libre & légitime des Sujets de Sa Majesté Britannique aux Colonies Angloises, en Amérique, se trouvoit réduit au même point, que s'il n'étoit que toléré; qu'ils prioient Sa Majesté de considérer, que si quelque Nation que ce fût, s'arrogeoit le droit de vexer ou de piller les Sujets de la Couronne d'Angléterre, qui négocioient aux Indes Orientales, il en résulteroit nécessairement la ruïne d'une Branche de commerce aussi considérable qu'est celle de l'Amérique; qu'il y auroit même lieu d'appréhender, que l'intérêt de la Grande-Bretagne n'en souffrît à d'autres égards; qu'enfin ils supplioient Sa Majesté de prendre les mesures les plus propres à procurer à ses Sujets, une satisfaction prompte & convenable des dommages qu'ils avoient soufferts de la part des Espagnols, afin que les Vaisseaux Anglois ne fussent plus exposés dans la suite à être visités, confisqués, ou arrêtés en pleine Mer; mais qu'au contraire le Commerce de l'Amérique fût établi sur un pied plus sûr, par les moyens que Sa Majesté jugeroit à propos d'employer, pour parvenir à un but si désirable; que ce n'étoit qu'à la dernière extrémité qu'ils prenoient le parti d'avoir recours au Pouvoir de Sa Majesté, & après avoir vu l'inu-

1737. l'inutilité de toutes les instances que son Ministre à la Cour de Madrid, y avoit faites, pour obtenir justice d'une façon d'agir si injurieuse.

A ces supplications les Négocians joignirent leurs griefs, dont ils remirent les preuves aux Commissaires nommés pour cet effet. Le rapport en ayant été fait au Roi, Sa Majesté répondit: Que l'intérêt de la Nation étoit trop engagé dans cette affaire, pour qu'il négligeât de la pousser avec toute l'ardeur possible. Elle ordonna sur le champ qu'on tirât copie de toutes ces preuves, & que le tout fût envoyé à son Ministre à Madrid, avec ordre d'en faire part à la Cour d'Espagne, & d'insister sur une prompte réparation de ces griefs.

Le Ministre Anglois fit tant par ses vives instances, qu'il obtint de la Cour d'Espagne une Cédule adressée aux Gouverneurs de cette Couronne dans les Indes Orientales. Cet Acte, qui fut communiqué au Parlement, portoit entr'autres: *Que Sa Majesté Catholique défendoit à tous ses Sujets de molester ou maltraiter les Anglois ou quelqu'un de leurs Vaisseaux, qui navigeroient dans les Mers des Indes Occidentales, tant qu'ils se tiendroient à une juste distance & ne feroient point quelque Commerce illicite.*

Ce fut au milieu de toutes ces brouilleries que se termina un autre différend qu'avoit la Cour d'Espagne avec celle de Vienne, au sujet de l'évacuation de la Toscane, que quelques difficultés avoient toujours retardée. Voici de quelle manière cette Négociation fut conduite, & amenée à sa fin.

L'Empereur, pour contribuer, autant qu'il lui étoit possible, au parfait rétablissement du repos de l'Europe, avoit chargé dès l'année précédente ses Ministres d'Etat, de concerter & de dresser avec Mr. du Theil, Ministre de France, un projet des Actes de cession, & de renonciation de l'Empereur, aux Royaumes de Naples & de Sicile, ainsi que du Roi d'Espagne & du Roi des deux Siciles, au Grand-Duché de Toscane, & aux Etats de Parme & de Plaisance.

Ce projet ayant été dressé, fut envoyé au Baron de Schmerling, Ministre-Plénipotentiaire de l'Empereur à la Cour de France. Ce Ministre en fit part au Cardinal de Fleury, qui envoya ensuite le projet au Marquis de Vaulgrenant, Ambassadeur du Roi Très Chrétien à Madrid, avec ordre de le présenter au Roi d'Espagne, pour y avoir son approbation.

Sa Majesté Catholique refusa d'accepter ce projet, à moins que ses droits & ses prétentions sur les Biens allodiaux des Duchés de Parme & de Plaisance, & sur les Effets mobiliaires du Grand Duché de Toscane, n'y fussent en même tems compris. Le Baron de Schmerling ayant instruit la Cour Impériale de cette difficulté, en reçut des ordres, suivant lesquels, il donna une Déclaration signée de lui, & portant, que comme cette affaire étoit d'une nature à pouvoir être réglée directement entre Leurs Majestés Impériale & Catholique, l'Empereur étoit très disposé à la finir avec le Roi d'Espagne, par une négociation particulière & amiable.

Cette

Cette Déclaration fut expédiée sur le champ à la Cour d'Espagne, qui témoigna en être fort satisfaite, & accepta le projèt proposé par l'Empereur, pour les cessions & les rénonciations mutuelles. Elle mit cependant pour réserve; que c'étoit à condition, que Sa Majesté Impériale confirmeroit la Déclaration donnée par le Baron de Schmerling, sans quoi, tout ce qui avoit été règlé seroit nul. 1737.

En conséquence des ordres donnés à ce sujet au Baron de Wachtendonck, ce Général fit à Pontremoli avec le Comte Marini, Général Espagnol, l'échange des Actes réciproques de Cession & de Garantie. Les Troupes Impériales se mirent aussi-tôt en marche pour aller prendre possession de la Toscane, & le Duc de Montémar expédia de son côté des ordres pour le départ des Troupes Espagnoles.

Le Baron de Wachtendonck fut alors déclaré Général en chef des Troupes Impériales dans le Grand-Duché de Toscane, & bientôt après le Prince de Craon y fut envoyé en qualité de Plénipotentiaire de Son Altesse Royale le Duc de Lorraine. Quelque tems après l'arrivée du Prince de Craon, le Grand-Duc tomba malade, & mourut le neuf de Juillet vers les onze heures du matin.

Il se nommoit Jean Gaston de Médicis, & étoit âgé de 66 ans, un mois & seize jours. Il avoit épousé au mois de Juillet 1697 la Princesse Marie-Françoise de Saxe Lawenbourg, dont il n'avoit point eu d'enfans, & qui demeure depuis plusieurs années en Bohême sur les Terres qu'elle a eues de la succession du Duc de Saxe Lawenbourg son père.

La Maison de Médicis, qui avoit régné en Toscane pendant plus de deux siècles, se trouva éteinte par la mort du Grand-Duc Jean Gaston. Comme la Succession de la Toscane étoit assurée à Son Altesse Royale le Duc de Lorraine, tant par les Préliminaires, que par le Traité Définitif de Vienne, & par les Conventions particulières pour l'échange de la Lorraine, le Prince de Craon, Plénipotentiaire du Duc de Lorraine en Toscane, prit d'abord avec les Ministres du défunt les arrangemens nécessaires pour prévenir tout trouble & tout embarras, conformément aux Instructions dont le Prince de Craon étoit chargé sur ce qu'il avoit à faire en cas de mort du Grand-Duc.

La prise de possession du Grand-Duché se fit le douze de Juillet avec beaucoup de cérémonie. Le Sénat & le Conseil des Deux-Cens s'étant assemblés ce jour-là dans la Salle du vieux Palais, le Prince de Craon s'y rendit, précédé de quatre Trabans de la Garde, & de douze Estafiers du feu Grand-Duc. Le Chancelier y fit la lecture d'un Edit du Duc de Lorraine, contenant l'Acte d'Investiture accordée à ce Prince par l'Empereur, & les Plein-pouvoirs donnés par Son Altesse Royale au Prince de Craon.

L'affaire concernant les déprédations des Espagnols restoit toujours dans le même état. Les Négocians Anglois toujours fermes dans la résolution qu'ils avoient prise de maintenir leurs Droits, remirent à Sa Majesté Bri-

1737. tannique un nouveau Mémoire dans lequel ils faisoient voir entr'autres : Que depuis plusieurs années tant avant qu'après la conclusion du Traité de l'Amérique en 1670, les Anglois avoient été en pleine possession de couper du Bois à Languno de Terminao & autres endroits occupés par les Espagnols dans la Province de Jucatan, soit par Droit de permission, soit par Droit de Connivence : Que ce Traité donnoit le Droit à la Couronne de la Grande Brétagne de négocier à Languno de Terminao & autres Lieux circonvoisins : Que du tems du Traité en question, & même plusieurs années auparavant, ces Places avoient été occupées par les Sujets de la Grande Brétagne : Que la Cédule Royale, accordée par la Cour d'Espagne, étoit une infraction audit Traité, d'autant plus que le Commerce que les Anglois font à Languno de Terminao, est regardé dans cette Cédule comme une invasion & même comme un Vol : Que les Sujets de Sa Majesté avoient été maintenus, du moins par connivence, dans la jouïssance du Privilège de couper du Bois de Campêche, après, comme avant le Traité de l'Amérique ; & que, quoique Sa Majesté n'insistât point sur ce Commerce, la même liberté avoit néanmoins été absolument accordée & confirmée par le Traité d'Utrecht : Que, quoique l'Ambassadeur d'Espagne parût déclarer dans son Mémoire, qu'on ne feroit aucune démarche pour chasser les Sujets de Sa Majesté établis à Languno de Terminao dans les huit prémiers mois après la délivraison de ce Mémoire, lesdits Sujets avoient néanmoins été chassés ou faits prisonniers dans le mois même que ce Mémoire avoit été delivré, ainsi qu'il paroissoit par diverses attestations envoyées au Bureau de Commerce par le Général Hamilton, Gouverneur des Isles sous le Vent.

1738. Jamais la Nation Angloise n'avoit témoigné tant de mécontentement contre la Cour d'Espagne. On n'entendoit par-tout que des plaintes amères de la part des Négocians au sujet de l'enlevement de leurs Vaisseaux. On ne parloit que d'user de représailles, ou même de déclarer la guerre à l'Espagne, au cas qu'elle refusât de donner une satisfaction convenable.

La Cour se trouvoit dans un embaras d'autant plus grand, que les griefs des Marchands étoient éxagérés par ceux du parti qui lui étoient opposés. Elle vouloit la Paix, & ne cherchoit qu'à terminer le différend par les voies de la Négociation. Les ennemis du Ministère demandoient au contraire qu'on tirât vangeance du procédé des Espagnols, qui avoient trop insulté la Nation pour qu'on les menageât davantage.

Ce fut pour calmer les esprits, qu'on entreprit de mettre cette importante affaire dans tout son jour, en publiant la pièce suivante, où l'on expose les grands maux qui résulteroient nécessairement d'une Guerre déclarée entre l'Angléterre & l'Espagne. Cette pièce mérite d'autant plus d'attention, que l'évènement n'a déja que trop vérifié ce qu'on y avance.

„ Il est décidé que lorsque les Sujets d'une Nation commettent des vio-
„ len-

„ lences contre les Sujets d'une autre Nation, le Droit des Gens autorise 1738.
„ & oblige même les derniers à exposer leurs griefs à leur Souverain, avec
„ toute l'évidence possible, & les preuves convenables. Il n'est pas moins
„ décidé, qu'ensuite de ces plaintes le Souverain est obligé de demander
„ réparation des dommages causés à ses Sujets, à celui dont les Sujets les
„ ont causés. Les Faits ayant été prouvés, si on refuse satisfaction, ou
„ que de l'autre côté on n'apporte point de prétentions capables de balan-
„ cer ces demandes, le Prince, dont les Sujets ont été insultés, peut alors
„ avoir recours à des moyens compulsifs, soit en déclarant la Guerre, soit
„ en accordant des Lettres de représailles.

„ Or c'est une chose connue d'un chacun, que Sa Majesté Britannique a
„ nommé des Commissaires pour, conjointement avec ceux d'Espagne, e-
„ xaminer les demandes & plaintes respectives des deux Nations; car on
„ peut appréhender avec raison, qu'il y a des prétentions de part & d'autre,
„ desorte que l'envoi de Commissaires pour ajuster ou répréfenter ce qui sera
„ prouvé, est une démarche qui devient nécessaire après avoir demandé
„ justice dans les formes.

„ Jusqu'à ce donc qu'on ait refusé la satisfaction demandée, ou manifes-
„ tement & volontairement différé la Réparation, & que ceci ait été due-
„ ment déclaré par ceux qui sont chargés du soin de la Négociation, on ne
„ pourroit justifier ni la déclaration d'une Guerre générale, ni la concession
„ de Lettres de Répréfailles; d'autant qu'avant que les choses soient-là, on
„ ne sauroit avancer que la Couronne ait souffert quelque indignité; & que
„ les pertes particulières ne sont point avérées au point, qu'on puisse limiter
„ la somme, à concurrence de laquelle ceux qui se plaignent pourroient user
„ de Répréfailles.

„ Il y a plus. Les deux Puissances voisines, dont les Sujets, eu égard
„ à leur Navigation & Commerce en Amérique, y ont rencontré les mê-
„ mes difficultés; ces deux Puissances, dis-je, se sont-elles plus empressées
„ à faire redresser les griefs? Ont-elles montré un plus grand zèle de ven-
„ geance que la Cour de la Grande-Bretagne? Non, au contraire, elles ont
„ montré une bien plus grande indolence, & resteront sans doute les bras
„ croisés, leurs pertes & dommages fussent-ils encore plus grands, pour a-
„ voir le plaisir de voir la Grande-Bretagne engagée dans une bonne Guer-
„ re avec l'Espagne.

„ La France & l'Espagne étoient alliées pendant la dernière Guerre;
„ leurs Sujets éxerçoient entr'eux un libre Commerce; celui de la Gran-
„ de-Bretagne avec l'Espagne au contraire étoit tellement interrompu pen-
„ dant tout le tems que dura cette Guerre, qu'il n'y en avoit point d'au-
„ tre pour les Anglois, que celui qu'ils exerçoient, ou par la force ou à la
„ dérobée.

„ Ces difficultés faisant naturellement tomber le débit de nos manufac-
„ tures de laine, la France en tira occasion de faire valoir les siennes, &
„ en envoya en Espagne incomparablement plus qu'elle n'avoit jamais fait

 „ par

1738. „ par le passé. Ce nouveau Commerce jetta de si profondes racines par l'habitude & la longueur de la Guerre, que plusieurs branches de nos Manufactures de laine s'en ressentent encore aujourdhui.

„ La question est donc maintenant de savoir, si nous devons nous embarquer nous-mêmes dans de nouvelles brouilleries avec l'Espagne, afin de donner à la France & aux Brabançons une nouvelle occasion d'étendre leur Commerce sur les brisées du nôtre, & nous bannir nous-mêmes d'un avantageux marché, pour les y laisser prendre notre place? Ou bien, supposé que le grand bruit qu'on fait des déprédations des Espagnols soit fondé dans toutes les circonstances, ce que je suis très fondé à ne point croire, si dans le feu de la passion & du ressentiment, nous devons pour quelques captures illégales faites en Amérique, tomber sur une Nation, qui en Europe trafique avec nous avec autant d'égalité qu'avec aucun autre Peuple, & par-là mettre fin à un Commerce des plus avantageux, ce qui ne tourneroit point seulement à la ruïne d'un grand nombre, mais au desavantage de tous les Marchands Espagnols, & par conséquent de plusieurs autres; Est-ce-là, dis-je, un objet si important qu'il faille en venir avec éclat à l'extrémité de suspendre, ou même de supprimer entièrement un Commerce si avantageux, & abimer par-là tant de Marchands, & laisser un si grand nombre de Manufactures sans travail ni débit? car ces suites sont inévitables, si nous rompons en visière avec l'Espagne.

„ Mais comme cette affaire est très délicate, & que le Peuple n'est guère capable de la peser avec le sang froid, & la tranquillité nécessaires, principalement par rapport au commerce du Bois de Campeche; afin de ne point toucher des vérités, hors de saison, & de ne piquer personne, je me bornerai à faire les questions suivantes, auxquelles il n'est point de marchand, ni d'homme de bon sens, qui ne puisse donner une Réponse naturelle.

„ I. Ou le Bois de Campeche est indispensablement nécessaire aux Teinturiers pour faire les principaux fonds de leurs couleurs, ou il ne l'est pas; ou bien un Monopoleur ne pourroit-il point en hausser le prix à fantaisie? Ou ne pourroit-il pas être chargé de grands Droits, en passant par quelque Royaume situé entre la Grande-Bretagne & le lieu où on le coupe?

„ II. La Méthode pour avoir du Bois de Campeche est-ce un Secret? Ou bien n'est-ce plus celle qu'on a tenue depuis le prémier établissement des Espagnols en Amérique?

„ III. Les plaintes qu'on fait à présent, & les altérations dont on se plaint de la part des Espagnols, n'ont-elles pas été les mêmes sous le Règne & depuis le Règne de la Reine Elisabeth, toutes les fois que l'Espagne à entrepris de s'élever plus qu'à l'ordinaire?

„ IV. Les dommages ou les avantages qu'on a eus dans ce commerce, sont-ils si grands, qu'on doive avec fondement en faire une affaire Nationale?

„ V.

„ V. Au cas de rupture, laquelle des deux Couronnes, de l'Espagne ou „ de la Grande-Bretagne, a le plus de Bâtimens en Mer? Et lequel des deux „ a le plus d'avantage, celui qui tire contre un convoi entier, ou celui qui „ ne vise que contre un seul Navire?... 1738.

„ VI. La France & la Hollande n'en tireroient-elles point leur parti, si „ nous en venions à une rupture avec l'Espagne?

„ VII. Enfin, ne fera-t-on aucune attention au commerce de la Na„ tion en général, pour se prêter au ressentiment d'un petit nombre de „ Marchands, & y satisfaire même de la manière qu'il leur plaira de pro„ poser?

La Nation Angloise attendoit avec impatience l'ouverture du Parlement, pour voir quelle résolution on y prendroit sur un démêlé qui attiroit l'attention de toute l'Europe. Plusieurs Marchands prirent alors la résolution de se réunir, & s'adresser au Parlement pour obtenir une réparation de leurs griefs. On fit inutilement tous les efforts possibles pour les détourner de cette démarche.

Leur Requête fut présentée le 26 Mars 1738 à la Chambre des Communes. Elle contenoit, que s'étant adressés à cette Chambre en l'année 1728, pour lui faire des réprésentations contre plusieurs Saisies & Déprédations commises les années précédentes par les Espagnols, elle avoit résolu: *Que depuis la Paix conclue à Utrecht en* 1713 *jusqu'alors, le Commerce & la Navigation de la* Grande-Brétagne *aux Colonies Angloises de l'*Amérique, *& de ces Colonies dans la* Grande-Brétagne, *avoient été beaucoup interrompus par les Déprédations continuelles des Espagnols, qui avoient saisi des Effets de grande valeur, enlevé & déclaré de bonne prise un grand nombre de Vaisseaux Anglois, au grand dommage des Sujets de ce Royaume, & en violation manifeste des Traités qui subsistent entre les deux Couronnes.* Qu'en conséquence de cette Résolution, il avoit plu à la Chambre de présenter à ce sujet une Addresse à Sa Majesté.

Que les Espagnols ayant continué leurs Déprédations sans qu'on eût pu obtenir aucune satisfaction, on s'étoit de nouveau adressé en 1730, à la Chambre, qui avoit présenté derechef une Addresse au Roi, *pour qu'il lui plût continuer ses efforts, afin d'empêcher non seulement ces Déprédations pour l'avenir, mais de procurer aussi une satisfaction entière des dommages soufferts, & assurer à ses Sujets l'exercice non interrompu de leur Navigation aux Colonies Angloises, & de ces Colonies dans la Grande-Brétagne.* Qu'ils réprésentent à la Chambre, que les Espagnols ont eu si peu d'égard aux gracieux efforts de Sa Majesté, qu'ils n'ont pas laissé que de continuer leurs Déprédations, & les ont portées l'année dernière à un plus haut point que jamais, ayant saisi arbitrairement en pleine Mer, plusieurs Vaisseaux Anglois avec leurs Effets, montant à des Sommes considérables, & qui étoient en route directe, en allant & en revenant des Colonies: Que les Capitaines de plusieurs de ces Vaisseaux étoient & sont encore sans doute détenus prisonniers par les Espagnols en Amérique, & leurs Equipages en esclavage

1738. dans la Vieille-Espagne, où ils sont traités très inhumainement: Que cette Nation se fait une coutume d'aborder & d'attaquer tous les bâtimens Anglois dans les Mers de l'Amérique, sous prétexte d'y chercher des Marchandises de contrebande, ce qui est contraire aux Loix des Nations & aux Traités qui subsistent entre les deux Couronnes: Que par ces injustes & violens procédés le Commerce d'Angléterre en Amérique est devenu si dangereux, que l'Assurance sur la Jamaïque a baucoup augmenté, uniquement à cause de cela: & que sans quelque remède prompt & efficace, ce Commerce, de même que le revenu de la Couronne qui en provient, seront extrêmement diminués, pour ne pas dire entièrement perdus. Ils réprésentent de plus à la Chambre, que quoique Sa Majesté Catholique, ait stipulé par le Traité de Séville & par la Déclaration de 1732, qui y est rélative, de réparer les Dommages soufferts, il n'y a néanmoins aucune preuve que cela ait été exécuté, paroissant au contraire, que les Espagnols commettent de nouvelles insultes contre les Sujets Anglois, pendant qu'on amuse ceux-ci par de vaines espérances de satisfaction. Que les Supplians ont grande raison de croire, que les Cédules ou Ordres envoyés par la Cour d'Espagne à ses Gouverneurs en Amérique, n'ont servi qu'à éluder cette satisfaction, puisqu'aucune de ces Cédules n'a jamais été mise à exécution, ni aucun Gouverneur rappellé ou puni pour sa désobéïssance: Qu'une Nation qui s'arroge le pouvoir de retenir & fouiller les Vaisseaux Anglois en route dans leurs légitimes Voyages dans les Mers de l'Amérique, sous prétexte de chercher des Marchandises de contrebande, prétend en effet exercer seule la Souveraineté de ces Mers-là; & que si l'on souffre que les Espagnols agissent de cette manière, & qu'ils insultent les Sujets de Sa Majesté, ou pillent leurs Biens, les Supplians conçoivent, que cela sera suivi, non seulement d'un grand dommage à cette branche inestimable de Commerce; mais aussi de conséquences très fâcheuses pour la Grande Brétagne même: que pour cet effet, comme les mesures prises jusqu'à présent n'ont pas été efficaces, ils prient la Chambre de prendre leurs réprésentations en considération, de pourvoir à un remède convenable pour mettre fin à ces insultes & Déprédations, & de procurer une juste satisfaction à ceux qui ont eu le malheur de souffrir.

Cette Requête, toute propre à animer encore davantage la Nation contre les Espagnols, fut accompagnée des Copies de diverses Lettres qu'on avoit reçues des Anglois qui étoient détenus prisonniers chez les Espagnols. L'état de ces Captifs y étoit réprésenté avec les traits les plus vifs & les plus touchans. Ils disoient qu'ils étoient obligés de travailler avec les fers aux pieds, n'ayant pour nourriture que des Fèves pleines de Vers, & un peu de Poisson salé; que dans une Chambre à Cadix on avoit enfermé environ trois cens prisonniers, avec les fers aux pieds & aux mains, & que la Vermine les y mangeoit.

La Requête fut lue le même jour dans la Chambre des Communes. On fit appeller en même tems plusieurs Négocians, & les Propriétaires & Capitai-

pitaines des Vaisseaux. Ils furent examinés sur les preuves de leur Requête, à laquelle ils avoient joint une liste des Vaisseaux marchands, qui avoient été pris ou pillés par les Espagnols depuis le mois de Mai 1728. On se plaignit en même temt que les Capitaines & les Equipages de tous ces Vaisseaux avoient été traités avec une barbarie inouie. 1738.

Ceux, qui étoient intéressés dans ces pertes, ne s'adressoient au Parlement, que parce qu'ils croyoient le Ministère dans un sistême peu favorable à leurs intérêts. Delà les Satires violentes, que l'on répandoit dans le Public. Les Auteurs périodiques, partagés entre les deux Partis, ne s'épargnoient pas.

Tout cela disposoit insensiblement la Nation à souhaiter une rupture avec l'Espagne, au cas qu'on n'en reçût pas une réparation conforme à l'idée des intéressés. Chacun se passionnoit en leur faveur, & leurs plaintes étoient devenues une affaire nationale, à laquelle le Parlement ne pouvoit guère se dispenser de prendre un intérêt très vif.

Lorsqu'il fut question d'examiner la Requête, que les Négocians avoient présentée à la Chambre des Communes, il s'y trouva près de cinq cens Membres. Après cet examen il fut résolu de représenter à Sa Majesté, *que la Nation Britannique avoit un droit indubitable de naviger dans toutes les Mers de l'Amérique, & que la liberté du Commerce & de la Navigation avoit été extrémement interrompue par les Espagnols, sous des prétextes frivoles & insoutenables.*

Quelques Membres firent alors d'autres propositions, qu'ils jugèrent nécessaires, pour assurer la liberté de la Navigation; mais elles rencontrèrent de fortes oppositions de la part du Ministère, qui se flattoit toujours que ses négociations amiables auroient un heureux succès. Mr. Pultney parla dans cette occasion avec beaucoup de véhémence, & fit une proposition, à laquelle on ne s'attendoit pas. Il s'attacha à faire voir, qu'il falloit prendre contre l'Espagne des mesures plus vigoureuses que celles, auxquelles on venoit de se fixer.

Le Discours que le Chevalier Robert Walpole opposa à Mr. Pultney, tendoit à faire voir le danger inévitablement attaché aux mesures violentes que l'on proposoit. Il dit que d'un côté il agiroit contre sa Patrie en donnant son suffrage pour concourir à des mesures, qui ne manqueroient pas de plonger la Nation dans une Guerre très onéreuse, dont l'évènement étoit très incertain, ou qui pourroient rendre plus difficile la clonclusion d'un accommodement honorable & solide; & que de l'autre, il étoit trop sensible aux violences commises par les Espagnols, & aux prises qu'ils avoient faites pour s'opposer à la proposition qu'on venoit de faire, pour peu qu'elle pût vraisemblablement contribuer à procurer la satisfaction qui étoit due aux Marchands lesés, à l'honneur de la Nation, & à la dignité de la Couronne. Il fit voir qu'en se saisissant des Vaisseaux de Regitre de l'Espagne, il n'en pouvoit résulter que des suites très fâcheuses, la plus grande partie de leurs cargaison appartenant à des Nations qui étoient dans l'alliance de l'Angleterre.

Il

1738. Il fit à cette occasion la remarque suivante, que je ne puis guère me dispenser de transcrire ici en entier, parce que l'évènement vient effectivement de vérifier en partie ce qu'il a avancé. „ Qu'on me permette, dit-il, de représenter que nous ne sommes pas en état de tenir tête à l'Espagne & à la „ France enmême tems. Tout le monde sait, que les François sont intéressés pour une bonne partie dans les Gallions d'Espagne. Cela étant, „ il n'y a nul doute que dès que la Cour de France saura que nous avons „ passé un Bil, par leqnel nous donnons à nos Officiers & à nos Matelots „ des trésors qu'elle croyoit si bien assurés par l'alliance qu'elle a avec nous, „ elle ne prenne part à la querelle, comme y étant intéressée, & en ce cas „ il est naturel de penser, que ce ne sera pas en notre faveur. Immanquablement elle raisonnera ainsi sur ce Bil. *J'ai résolu de rester neutre dans „ la querelle entre l'Espagne & l'Angléterre, tant que leurs démélés n'affecteroient point mes intérêts; mais à présent ce n'est plus cela. Les Biens „ de mes Sujets y sont puissamment intéressés, & c'est à moi à en prendre soin „ pour les assurer. Je ne saurois mieux le faire qu'en équipant une Flotte „ pour investir les Côtes d'Angléterre, & obliger cette Couronne à accepter „ telles conditions que je lui proposerai, ou en envoyant une Escadre pour protéger la Flotille d'Espagne, & la mettre à couvert d'insulte de la part des „ Anglois* (*).

„ Voila de querelle manière la Cour de France raisonnera, & nous pourrons être sûrs, qu'en conséquence elle éxécutera l'une ou l'autre de ces „ deux résolutions, en cas que nous passions le Bil proposé. Mais en ce „ cas, je ne serois nullement surpris de voir revenir la prémière Flotille „ d'Espagne sous l'escorte d'une Escadre de France. Cette considération „ semble demander nos mûres délibérations, avant que nous passions le „ Bil qu'on nous propose.

Mr. Pultney entreprit de répondre à ce Discours, mais il se trompa dans ses conjectures, lorsqu'il avança que la prémière démarche de la France, la démarche la plus sage & la plus naturelle qu'elle pourroit faire, seroit de s'adresser à la Cour d'Espagne, pour lui donner cet avis: *Vous avez fait tort aux Anglois, vous avez insulté & pillé leurs Marchands; vous avez par-là excité le ressentiment général de cette Nation. Tous les partis, toutes les résolutions aboutissent à celle d'en prendre une vengeance éclatante, & d'en obtenir une ample satisfaction. Vous n'êtes pas en état de résister seule à l'Angléterre, & ma Flotte n'est pas en état de vous aider; quand elle le seroit, je n'ai aucune raison de m'exposer à des dépenses pour soutenir vos injustices, ou pour me charger de vos querelles. L'intérêt que j'ai à bord de vos Gallions, est considérable: il court un très grand risque, si la Guerre éclate.... Il ne vous reste par conséquent qu'à donner la juste satisfaction qu'on vous deman-*

(*) Tout cela se trouve aujourdhui (1741) accompli. La France a équipé avec une promptitude incroyable une nombreuse Flotte Plus de trente Vaisseaux de Guerre de cette Couronne sont déja arrivés heureusement en Amérique, où, suivant toute apparence, ils empêcheront les Anglois de faire aucune conquête d'importance sur les Espagnols.

mande, & cette sureté pour le Commerce à l'avenir, que tous les Traités vous obligent de donner. C'est ainsi, je pense, que la France parlera, si nous passons le Bil proposé, & non pas comme l'honorable Membre a suggéré. 1738.

La Cour d'Espagne fut bientôt informée par Mr. Giraldino son Ministre à Londres de tout ce qui se passoit dans le Parlement, & sur-tout de la résolution qu'on avoit prise d'armer une puissante Flotte, qu'on disoit être destinée à user de Représailles contre les Gardes-Côtes Espagnols dans l'Amérique. Comme le Ministère Britannique cherchoit à terminer le différend à l'amiable, Mr. Giraldino reçut de sa Cour de nouvelles Instructions, dont il fit part au Duc de Newcastle, avec lequel il entra en conférence.

D'un autre côté, Mr. Keene, Ministre d'Angléterre à Madrid, présenta au Roi Catholique plusieurs Mémoires, au sujet des déprédations & de la liberté du Commerce. Après bien des délais, Don Sébastien de la Quadra, Marquis de Villarias, & Sécrétaire des Dépêches universelles, lui remit enfin la réponse suivante.

„ Le Roi ayant fait examiner très sérieusement par son Conseil des In„ des les Réprésentations que vous fites le 10 de Décembre dernier, ainsi „ que le Mémoire des Barques Angloises, qu'on suppose avoir été prises en „ diverses parties de l'Amérique, par des Vaisseaux portant Pavillon Espa„ gnol, & les Preuves justificatives qui étoient jointes, Sa Majesté, après „ s'être fait informer de ce qui a été consulté en sa présence, & ayant „ pris connoissance des Points contenus dans ladite Représentation & dans „ le Mémoire; le Résultat est, que je vous dois dire, Monsieur, en ré„ ponse.

„ Que touchant le Vaisseau, &c. (*) Sa Majesté a ordonné d'expédier „ les ordres les plus positifs sur ces faits, dont on n'a aucune connoissance; „ & son intention est, que les Gouverneurs & Officiers Royaux de la Ha„ vane & de Porto-Rico, fassent, chacun dans sa Juridiction, une éxacte „ recherche & vérification desdits faits; qu'ils se saisissent d'abord des Su„ jets qui seront trouvés coupables, & qu'ils en envoyent les Actes, afin „ d'imposer aux Prévaricateurs le châtiment convenable. Et pour les met„ tre en état de donner des informations plus éxactes, le Roi a enjoint de „ leur communiquer une note des noms des Vaisseaux & des Capitaines, „ ainsi que des tems & des lieux où les insultes dont on se plaint, ont été „ commises. Il leur sera ordonné en même tems de faire ensorte que les „ Vaisseaux qui iront en course, & les Armateurs, se conforment éxacte„ ment à tout ce qui est reglé par les Traités, sans que la mauvaise con„ duite de leurs équipages donne occasion à de semblables plaintes.

„ Pour ce qui regarde l'inobservation des ordres du Roi, que vous sup-posez

(*) On répond ici aux plaintes de la prise, visite & déprédation de 7 ou 8 Bâtimens, en déclarant qu'on n'en a reçu encore aucune information de l'Amérique, & que Sa Majesté Catholique est résolue de rendre justice aux Sujets Britanniques.

1738. „ posez avoir été éludés par les Gens de Sa Majesté en Amérique, elle a „ pu provenir de ce que les rapports faits pour obtenir les ordres ne se font „ pas trouvés aussi sincères qu'on les supposoit ici, ou de ce qu'on n'a vé- „ rifié aucunes des choses réquises; ce qui devoit précéder l'observation des „ ordres de Sa Majesté, & s'y accorder. Ce défaut est cause qu'on n'a reçu „ aucune nouvelle sur ce sujet. C'est pourquoi Sa Majesté m'ordonne de „ vous le déclarer, afin que vous spécifiyez, quels sont les ordres qui sont „ demeurés sans effet, sur quelles instances & à l'occasion de quels faits on „ les a expédiés, & à quels Ministres on s'est addressé, afin que sur ces „ connoissances, Sa Majesté puisse réïtérer ses intentions, les faire obser- „ ver ponctuellement, & punir conformément à la justice, les Ministres „ qui se trouveront en avoir différé ou empêché l'éxécution.

„ Vous alléguez dans la représentation citée ci-dessus, que les Vaisseaux „ du Roi de la Grande Brétagne ont un droit incontestable à la libre navi- „ gation dans les Mers des Indes Occidentales, & au légitime commerce „ qui s'y fait; que le Regître & les Visites faites sur les Vaisseaux Anglois, „ par ceux du Pavillon Espagnol, sous prétexte de voir s'ils n'ont point de „ Marchandises de contrebande à bord, sont directement opposés à ce qui „ est stipulé dans l'Article XIV du Traité de 1667, que vous rapportez à „ la lettre; & que la manière dont se font ces visites, en s'appropriant quel- „ quefois le Vaisseau, & en confisquant toute la charge, pour y avoir trou- „ vé, quoiqu'en petite quantité, quelques Marchandises, que l'on croit ê- „ tre du crû des Colonies Espagnoles, est expressément défendu par les Ar- „ ticles XV & XXIII du même Traité de 1667, que vous rapportez aussi „ à la lettre; Sa Majesté qui en a été informée, m'a ordonné de vous dire, „ Monsieur, que le Traité de 1667 ne renferme dans aucun de ses Arti- „ cles, si ce n'est le VIII aucune clause applicable à la Navigation & au Com- „ merce des Indes, & que chacun des Articles fait voir des dispositions op- „ posées à ce que vous prétendez y trouver, puisque celle de l'Article II „ porte: *Que les Sujets des deux Couronnes peuvent réciproquement passer „ librement & sûrement, par mer & par terre, & par rivières, aux païs, „ confins, terres, &c. où la traite & le commerce ont été usités jusqu'à pré- „ sent, & qu'ils pourront traiter, acheter & vendre aussi librement & aussi „ sûrement que les Habitans des lieux respectifs, soit de leur propre Nation, „ ou de quelque autre, qui s'y trouveront, y viendront, ou auront la per- „ mission d'y trafiquer*. Ces termes, *Où la traite & le commerce libre, &c.* „ se trouvent encore à l'Article IV. Ils sont répétés au VII, & comme il est „ hors de doute, que ces choses n'ont jamais été permises dans les Mers, „ ni sur la Terre-Ferme des Indes, mais seulement dans les Ports du Con- „ tinent de l'Europe, il n'est pas moins indubitable, que ces Articles, non „ plus que les autres du Traité allégué, ne peuvent s'entendre de la navi- „ gation, ni du Commerce des Indes, & qu'ils ne peuvent avoir lieu qu'en „ Europe.

„ La même réfléxion saute aux yeux, en lisant l'Article V du Traité,

„ qui

„ qui porte: *Que les Anglois peuvent charger les Marchandises de ces Royau-* 1738.
„ *mes, en payant les droits.* Cette idée se présente encore au VI, où il est
„ dit: *Qu'on n'exigera point de plus gros droits, que ceux qui sont accoutumés*
„ *& reglés par le Tarif qu'il doit y avoir dans chaque Douane.* Cela ne sau-
„ roit s'entendre de la navigation ni du trafic des Indes.

„ Il n'est fait mention du Commerce de ce Païs-là, qu'à l'Article VIII où
„ tant par rapport aux Indes même, que par rapport aux autres Païs, on
„ accorde à la Grande Brétagne & à ses Vaisseaux, tout ce qui est accordé
„ aux Provinces-Unies, par le Traité de Munster, de l'an 1648, sans aucu-
„ ne distinction, & en observant les loix & les conditions auxquelles les
„ Sujets des Provinces-Unies sont obligés & bornés.

„ Cette dernière condition prouve, qu'on ne peut refuser aux Anglois,
„ ce qui est stipulé & accordé en faveur des Etats-Généraux; mais elle prou-
„ ve en même tems, qu'eux de leur côté, ne peuvent se dispenser de l'ob-
„ servation des loix auxquelles les Etats-Généraux sont obligés par le Trai-
„ té de Munster, dont l'Article V regarde le Commerce des Indes-Orien-
„ tales, & l'Article VI celui des Indes-Occidentales.

„ Cet Article prouve encore, que dans le Traité de 1667, on ne fit at-
„ tention, en aucune manière, au Commerce des Indes, puisque les deux
„ Nations sont exclues de trafiquer & de naviguer aux Ports de la domina-
„ tion du Roi en Amérique.

„ Le Traité conclu entre les deux Couronnes, à Madrid le 8 Octobre
„ 1670, est précis sur cette restriction. Il en établit la certitude à l'Article
„ VIII, où il est dit: *Que les Sujets respectifs de chacune des Puissances Con-*
„ *tractantes s'abstiendront d'aller commercer & naviguer aux Ports & lieux*
„ *que l'une ou l'autre des deux Nations occupe dans les Indes Occidentales.* On
„ lit expressément à cet Article: *Que les Sujets de Sa Majesté Britannique*
„ *n'iront point négocier, ni naviguer, & ne feront point de traite aux Ports*
„ *& lieux que le Roi possède dans les Indes Occidentales.*

„ Ces expressions anéantissent la proposition que vous avancez, en sup-
„ posant, que les Sujets de Sa Majesté Britannique ont droit de naviguer
„ & de commercer aux Indes Occidentales. On ne peut en inférer d'autre
„ permission de naviguer, qu'en suivant les routes qui menent à leurs Isles
„ & Plantations. D'où il résulte qu'ils sont sujets à confiscation, si l'on
„ vérifie, qu'ils ont changé leur route, sans nécessité, pour s'approcher
„ des Côtes Espagnoles.

„ Si après avoir vu les Actes qu'on attend sur les faits que vous rappor-
„ tez, il se trouve, qu'on ait contrevenu à ce qui est porté par l'Article
„ VIII, ci-dessus énoncé, Sa Majesté enjoindra, qu'il soit donné une sa-
„ tisfaction convenable, & capable d'assurer à l'avenir, l'accomplissement
„ éxact & l'entière observation de ce qui est stipulé entre les deux Puissan-
„ ces.

„ A l'égard des expressions par lesquelles vous terminez votre représen-
„ tation, savoir: *Que si contre toute attente, vos instances, fondées sur la*

1738. „ *justice & sur les Traités, n'avoient pas l'effet qu'on en désire, Sa Majesté* „ *Britannique se verroit obligée de procurer à ses Sujets, la satisfaction qu'ils* „ *ont droit de demander, en vertu des Traités, & du Droit des Gens;* le „ Roi m'ordonne de vous déclarer là-dessus.

„ Que comme la grande équité de Sa Majesté, autant que son désir sin- „ cère de maintenir la plus parfaite intelligence avec le Roi de la Grande „ Brétagne, & de conserver à ses Sujets les exemptions & les franchises „ dont ils doivent jouïr dans le Commerce, l'ont déterminée à expédier les „ ordres ci-dessus mentionnés, pour que l'on répare les dommages qui se „ trouveront avoir été causés, après que l'on aura vu les Actes qu'on attend „ sur les faits énoncés dans les plaintes; Sa Majesté ne pourra pas non plus „ se dispenser de procurer à ses Sujets, la sureté qu'ils doivent avoir, selon „ les mêmes Traités & le Droit des Gens, au cas que de la part de la Gran- „ de Brétagne, par quelque sinistre persuasion, ou faute de bien entendre „ le véritable sens des Traités, on vînt à commettre ou que l'on entreprît „ de commettre quelques excès, &c.

Le Ministère de Londres n'eut pas plutôt reçu la copie de cette Dépêche, qu'il envoya à Mr. Keene un Projet de Réplique, qui fait le contenu de la Lettre suivante, adressée à Mr. la Quadra.

„ Ayant envoyé au Roi mon Maitre la Lettre que vous m'écrivites le „ 21 du mois passé, par ordre de Sa Majesté Catholique en réponse au „ Mémoire que j'eus l'honneur de lui présenter le 10 Décembre, j'ai reçu „ par un Courier, ordre de Sa Majesté, de vous déclarer, pour l'information „ du Roi votre Maitre, que la susdite réponse n'est en aucune façon satis- „ factoire, tant par rapport aux faits particuliers, & aux saisies dont on se „ plaint, que par rapport aux réglemens généraux, sur lesquels on insiste, „ pour ce qui concerne la navigation des Sujets de Sa Majesté dans les Indes „ Occidentales.

„ Sa Majesté avoit lieu de s'attendre, vu le tems qui s'est passé depuis „ que ces violences ont été commises, jusqu'au jour de la date de votre Let- „ tre, que Sa Majesté Catholique auroit été suffisamment informée des dif- „ férens faits qui ont accompagné ces saisies injustes; & effectivement il „ paroît par votre Lettre, qu'on avoit reçu quelques informations concer- „ nant ces saisies, & il faut que les Officiers de Sa Majesté Catholique ayent „ extrêmement manqué à leur devoir envers leur propre Maitre, aussi bien „ qu'aux égards qui sont dus à une Puissance qui est en amitié avec lui, au „ même tems qu'ils ont informé Sa Majesté Catholique de la hardiesse qu'ils „ ont eu de commettre des actes si extraordinaires, ils ne lui ont pas expo- „ sé les raisons qui les ont portés à les commettre: c'est pourquoi Sa Ma- „ jesté ne peut regarder cette partie de votre réponse, comparée avec l'ex- „ périence & la pratique du passé en cas de pareille nature, que comme „ tendant extrêmement à différer, & peut-être même éviter absolument „ de rendre justice aux Sujets de Sa Majesté là-dessus. C'est pourquoi Sa „ Majesté m'a envoyé les ordres les plus précis, d'insister de la manière la

„ plus

„ plus forte sur la demande de restitution, & de satisfaction par rapport aux 1738.
„ différens cas mentionnés dans le Mémoire que j'eus l'honneur de présenter à Sa Majesté Catholique le 10 Décembre dernier.

„ J'ai de plus ordre de vous dire que ceux qui ont souffert dans ces occasions, se sont plaints, de la manière la plus forte & la plus vive, des voies obliques & des moyens injustes, dont les Officiers Espagnols, dans les Indes-Occidentales, se sont servis, pour condamner & confisquer leurs Vaisseaux. Savoir, que le Maitre du Navire, & l'équipage sont tous retenus prisonniers à bord dudit Navire, jusqu'à ce que la sentence ait été prononcée; mais pour sauver en quelques façons les apparences, le Gouverneur nomme & constitue un Espangnol pour partie à la place des propriétaires du Vaisseau, qui sans jamais consulter le Maitre, ou l'Equipage, fait ce que l'on peut appeller proprement une fausse défense, surquoi le Vaisseau est condamné. Que de cette sentence de condamnation, il y a appel au Conseil des Indes en Espagne; sur lequel appel, on conçoit qu'on n'admet aucune nouvelle défense, & qu'on ne reçoit, ni ne lit aucun témoignage qui n'ait été admis & reçu auparavant dans les Cours de Justice de l'Amérique. Si ce qu'on allègue ici est véritable, il n'est pas surprenant qu'on n'ait point fait aucune Justice aux Sujets de Sa Majesté, soit dans la prémière instance, soit sur l'appel, où la même partie est en même tems plaintive & défendante.

„ J'ai donc ordre de Sa Majesté de faire en son nom les réprésentations les plus fortes contre des procédures si extraordinaires, qui sont directement contraires au cours ordinaire de la Justice & du Droit des Gens.

„ Sa Majesté remarque que vous faites mention dans votre Lettre, des ordres qui ont été envoyés pour la restitution du Vaisseau le St. James, & que vous passez légèrement sur ce cas, comme si on avoit donné une entière satisfaction là-dessus: surquoi le Roi m'ordonne de vous dire, que cette restitution est chargée de conditions, qui sont telles, que les propriétaires de ce Vaisseau ont refusé de s'y soumettre, & par conséquent n'ont pas jugé à propos de faire usage des cédules qui leur ont été accordées, puisque préalablement à la restitution du Vaisseau, on demande: *Que le Maitre dudit Vaisseau donnera Caution à Londres, à la satisfaction de* Don Thomas Geraldino, *de subir un Jugement, & de se soumettre à ce qui sera décidé sur ce cas par le Conseil des Indes.* Les propriétaires dudit Vaisseau St. James conçoivent, que s'ils donnoient caution de s'en tenir à la décision du Conseil des Indes en Espagne, ce seroit en effet la même chose que s'ils reconnoissoient la capture pour juste, ou du moins que ce seroit les exclurre par-là de tout droit de se plaindre ou de demander la cassation de quelque sentence injuste qu'on pourroit prononcer contre eux ci-après, par rapport à cette affaire. C'est pourquoi Sa Majesté insiste, que la restitution de ce Vaisseau soit incessamment faite, sans obliger les propriétaires à donner aucune caution.

 „ Quant

1738. „ Quant à ce que vous dites à l'égard des quatre autres Vaisseaux mentionnés dans mon Mémoire, savoir, qu'on n'a encore reçu aucun avis par rapport à eux, Sa Majesté croit qu'il y a peu lieu d'attendre une réponse plus satisfaisante sur ce sujet que celle qui a été donnée sur les autres cas.

„ Ayant ainsi répondu à cette partie de votre Lettre, qui concerne les cas annéxés à mon Mémoire, & montré combien peu elle est satisfactoire sur cet article, je dois présentement venir aux raisons que vous alleguez, pour tâcher de justifier le refus qu'on a fait d'obéïr aux ordres de Sa Majesté Catholique, & aux Cédules accordées pour une restitution dans des cas précédens, sur lesquels le Roi d'Espagne a reconnu lui-même qu'on devoit donner satisfaction. Et je ne puis assez vous exprimer l'étonnement où a été le Roi mon Maitre, de voir qu'on ait pu alléguer une raison d'une nature aussi extraordinaire que celle-ci, savoir: *Que le manque de déférence à ces ordres peut avoir été occasionné parce qu'on n'a pas trouvé aussi véritable qu'on l'avoit représenté le rapport des faits qui avoient été allégués comme un motif pour obtenir ces ordres.* Ce qui rend les Officiers Espagnols dans les Indes Occidentales juges des propres actes de Sa Majesté Catholique, & laisse en leur pouvoir d'obéïr ou de ne pas obéïr à ses ordres, comme ils le jugeront à propos. Ceci détruit tout d'un coup toute la sureté & toute la satisfaction que les Sujets de Sa Majesté pourroient trouver par le moyen des Cédules Royales, signées & données par le Roi d'Espagne, & ne leur fait que trop comprendre d'avance, ce qu'à leur grand préjudice ils ont souvent éprouvé par l'évènement, qu'on ne peut compter ni faire aucun fonds sur de pareilles Cédules, si elles sont sujettes comme vous l'admettez dans votre Lettre, à quelque détermination future des Gouverneurs Espagnols dans les Indes Occidentales.

„ Sur ce que vous dites dans votre Lettre: *Que jusqu'ici on n'a eu aucun avis de pareil manque de déférence aux ordres Royaux, & que pour cette raison Sa Majesté Catholique vous a commandé de m'en informer, afin que je puisse spécifier quels sont ces ordres, qui sont demeurés sans effet, &c.* Sa Majesté m'a ordonné de vous faire remarquer, que le refus d'obéïr à ces ordres est si notoire, que la Cour d'Espagne ne peut l'ignorer, & même on ne peut pas supposer qu'elle ne sache pas l'effet que ses propres ordres ont eu; car ces ordres ne peuvent avoir été obéïs, sans que les Gouverneurs Espagnols dans l'Amérique ayent rendu compte aux Ministres en Espagne de l'obéïssance qui a été rendue aux Cédules, étant expressément enjoint dans toute Cédule qui a été donnée, que les Gouverneurs fassent un pareil rapport au Ministère, & par conséquent, dans tous les cas où ils n'ont pas rendu compte qu'on a obéï à ces ordres, on doit prendre leur silence comme une démonstration qu'ils n'ont pas été exécutés.

„ Mais pour une spécification plus particulière des différens cas dont on

„ se plaint sur ce point, j'ai ordre de me rapporter à la Lettre que je vous 1738.
„ écrivis sur ce sujet le 28 Février dernier, & de me plaindre de ce que la
„ déclaration du 3 Février 1732 n'a point été éxécutée. Comme aussi
„ d'insister au nom de Sa Majesté sur l'observation précise de cette Décla-
„ ration.

„ Sa Majesté a été très surprise de voir que vous affirmez, que le 14, 15 „ & 23 Articles du Traité de 1667, (de la manière qu'ils sont cités dans „ mon Mémoire) ne sont en aucune façon applicables aux cas en question, „ & que le susmentionné Traité de 1667 *ne contient dans aucun de ses Arti-* „ *cles, excepté le huitième, aucune clause qui ait le moindre rapport à la* „ *Navigation & commerce des Indes.* Ce que vous vous efforcez de prouver „ en citant différens Articles de ce Traité, que par leur nature on admet ne „ pouvoir avoir aucun rapport aux Indes Occidentales; & par la teneur du „ huitième Article, qui donne aux sujets de la Grande Brétagne les mêmes „ privilèges dans les Indes Occidentales, qui ont été accordés par le Traité „ de Munster aux Etats-Généraux des Provinces-Unies.

„ Pour répondre à ces objections, j'observerai que le Traité de 1667 est „ non seulement confirmé de la manière la plus forte par le prémier Arti- „ cle du Traité de 1670; mais qu'on déclare aussi qu'il demeure dans tou- „ te sa force en toutes choses qui ne répugnent pas au dit Traité de 1670 „ ou à quelque Article qui y est contenu. Et la teneur du plein-pouvoir „ d'Espagne pour faire le Traité de 1670, montre que la Cour d'Espagne en- „ tendoit elle-même que le Traité de 1667 s'étendoit aux Indes Occiden- „ tales; & qu'une des principales vues de ce dernier Traité étoit de faire „ une nouvelle explication & déclaration de quelques points, contenus „ dans le précédent, par rapport aux deux Indes; ce qui est pleinement „ exprimé à la fin du plein-pouvoir en ces termes. *Pour faire toutes les* „ *explications & déclarations qui seront nécessaires pour mieux entendre les* „ *Articles du dit Traité de 1667, principalement ceux qui traitent des deux* „ *Indes.*

„ On ne prétend pas qu'aucuns Articles du Traité de 1667 donnent aux „ Sujets de la Grande Brétagne aucun droit de trafiquer dans les Païs de la „ Domination Espagnole aux Indes Occidentales, cela leur étant expressé- „ ment défendu par le Traité de 1670, & par conséquent répugnant à ce „ Traité. Mais on présume que les règlemens particuliers couchés dans le „ Traité de 1667 pour être observés par les Sujets des deux Nations, par „ rapport à la Navigation dans tous les lieux où l'on convient que la Na- „ vigation doit être libre, (qui bien loin de répugner au Traité de 1670 „ sont conformes aux stipulations générales dudit Traité), s'étendent & „ doivent nécessairement s'étendre aux Vaisseaux & effets des sujets des „ deux Nations en quelques Mers que ce soit qu'on les rencontre, soit en „ Europe ou en toute autre partie du Monde, puisqu'il est dit expressé- „ ment dans le prémier Article du Traité de 1667: *Qu'une générale, fer-* „ *me & parfaite amitié, confédération & paix sont par ce Traité convenues*

„ &

1733. „ *& conclues entre les deux Couronnes; & doivent être observées inviolable-„ ment, tant par terre que par mer & eaux douces, & entre les Païs, Do-„ maines & territoires appartenans, ou sous l'obéïssance de l'une ou de l'au-„ tre, &c.*

„ Et le huitième Article que vous avez cité, prouve que les Indes Occi-„ dentales y sont comprises.

„ Comme les Gardes-Côtes Espagnols ont pris sur eux de visiter, arrêter, „ détenir & confisquer les Vaisseaux de la Grande Brétagne en pleine Mer „ aux Indes Occidentales, sous prétexte qu'ils pourroient avoir à bord des „ Marchandises du cru & produit des Indes Occidentales Espagnoles, que „ les Espagnols ont improprement appellées Marchandises de contrebande, „ & comme il n'y a point de Traité qui subsiste entre Sa Majesté & l'Espa-„ gne, excepté celui de 1667, qui puisse autoriser aucune visite quelle qu'el-„ le puisse être, ou qui établisse aucun règlement touchant la recherche ou „ visite de Vaisseaux des deux Nations, les Articles de ce Traité, mention-„ nés dans le Mémoire, étoient cités pour prouver l'injustice du procédé „ des Espagnols, même dans la supposition que les Vaisseaux des deux Cou-„ ronnes avoient le même droit de visiter & examiner les Vaisseaux en plei-„ ne Mer dans les Indes Occidentales, comme ils l'ont en pleine Mer en „ Europe; & il est notoire que les Sujets de Sa Majesté déférent constam-„ ment à ce qui est réquis d'eux par les Articles cités dans mon Mémoire, „ en portant avec eux les passeports nécessaires, & Lettres de Mer, dont „ l'exhibition étant faite, il n'est plus permis de faire aucune visite, re-„ cherche ou examen.

„ Mais si les Articles du susdit Traité de 1667 qui ont rapport à la ma-„ nière de faire la visite ou l'éxamen des Vaisseaux qu'on rencontre en plei-„ ne Mer, n'ont aucun rapport, (comme vous l'affirmez) aux Indes Oc-„ cidentales, le règlement pour la Navigation des Sujets des deux Couron-„ nes dans les Indes Occidentales doit donc être fixé uniquement sur le „ Traité de 1670, & en ce cas il ne sera pas difficile de prouver, que ce „ dernier Traité n'admet aucune visite ou éxamen, puisque le XV Article „ de ce Traité porte expressément.

„ *Præsens Tractatus nihil derogabit præeminentiæ, juri ac dominio cuicun-„ que alterius utrius Confœderatorum in Maribus Americanis, fretis atque „ aquis quibuscunque, sed habeant, retineantque sibi eadem, pari amplitudi-„ ne, quæ illis jure competit, intellectum autem semper esto, libertatem Na-„ vigandi neutiquam interrumpi debere, modò nihil adversus genuinum horum „ Articulorum sensum committatur, vel peccetur.* Et cette restriction ou „ condition ne peut avoir rapport qu'aux Vaisseaux des Sujets de Sa Ma-„ jesté qu'on trouve navigeans ou trafiquans dans les Ports Espagnols, con-„ tre le véritable sens de ce Traité.

„ Ceci me mène à faire quelque remarque sur une prétention des plus ex-„ traordinaires que vous faites dans votre Lettre, & qu'on ne peut admet-„ tre, savoir: *Que la seule Navigation à laquelle les Sujets de Sa Majesté*

„ *peu-*

„ *peuvent prétendre avoir droit dans les Indes Occidentales, est celle de leurs* 1738.
„ *Isles & plantations, tant qu'ils suivent une route directe, & que leurs*
„ *Vaisseaux sont sujets à être saisis & confisqués, si l'on prouve qu'ils ayent*
„ *changé de route sans nécessité dans le dessein de s'approcher des Côtes Espa-*
„ *gnoles.*

„ Sa Majesté ne peut s'imaginer sur quoi on peut fonder une prétention
„ si étrange & si inouie, & a été fort surprise de voir, qu'on ait cité le
„ Traité de 1670, pour l'appuyer, & principalement l'Article huitième de
„ ce Traité, dont voici les propres termes.

„ *Subditi & Incolæ, Mercatores, navarchæ, Naucleri, Nautæ Regno-*
„ *rum, Provinciarum, Terrarumque utriusque Regis, respective abstine-*
„ *bunt, cavebuntque sibi à Commerciis & Navigatione in Portus, ac loca*
„ *fortalitiis, stabulis Mercimoniarum vel castellis instructa, aliaque omnia,*
„ *quæ ab una vel ab alterâ parte occupantur in Occidentali Indiâ. Nimirum*
„ *Regis Magnæ Britanniæ Subditi Negociationem non dirigent, Navigatio-*
„ *nem non facient in Portibus, locisve, quæ Rex Catholicus in dictâ Indiâ*
„ *tenet, neque vicissim Regis Hispaniarum Subditi in ea loca Navigationes*
„ *instituent, aut Commercia exercebunt, quæ ibidem à Rege Magnæ Bri-*
„ *tanniæ possidentur.*

„ Le but manifeste & évident duquel Article ne peut uniquement tendre,
„ qu'à empêcher les Sujets des deux Nations de naviguer actuellement, ou
„ de trafiquer dans les ports respectifs, & ne peut être interprété, comme
„ s'étendant au changement de route sans nécessité, dans le dessein de s'ap-
„ procher des Côtes respectives; mais de soutenir que ceci donne droit de
„ les saisir en Mer, & de les confisquer pour s'être écartés de leur route di-
„ recte, sans y être forcés (de quoi aussi les Officiers Espagnols doivent ê-
„ tre juges), c'est ce qui ne peut non seulement être justifié par les termes
„ de l'Article ci-dessus mentionné, mais qui est même contraire à la teneur
„ du prémier Article du Traité de 1670, par lequel est accordée la Liber-
„ té aux Vaisseaux des deux Nations d'entrer dans les Rivières, Bayes &
„ Ports l'une de l'autre, & d'aborder à quelque côte que ce soit de l'Amé-
„ rique, en cas de besoin, c'est-à-dire, s'ils y sont jettés par la tempête,
„ ou qu'ils y soient obligés par la poursuite des pirates, ou autres Ennemis,
„ ou enfin par quelque autre accident que ce soit, dans lesquels cas ils se-
„ ront même protégés, il leur sera permis de se radouber & de se pourvoir
„ de vivres par l'autre Puissance. Par où il est évident, que la prohibition
„ contenue dans cet Article, a rapport uniquement à la Navigation &
„ au Commerce dans ces Ports, & n'a jamais été faite dans l'intention de
„ préscrire aucune route particulière de Navigation pour le passage; car
„ comme on y spécifie toutes les différentes choses qu'un Vaisseau ne peut
„ faire qu'en cas de nécessité; & comme il n'y est fait aucune mention d'une
„ Navigation indirecte, il ne se peut pas que l'intention ait été, de les o-
„ bliger à trouver, pour se justifier de s'être détournés de leur route direc-
„ te, la nécessité où ils ont été de le faire, vu particulièrement la situation

1738. „ des Côtes respectives, qui est telle, qu'il ne se peut que les Vaisseaux a„ partenans aux Sujets du Roi mon Maître en allant & revenant de „ leurs Isles & Colonies, ne s'approchent de quelques endroits des Cô„ tes Espagnoles, sans la moindre intention de faire le Commerce illi„ cite.

„ Cette prétention est aussi contraire aux termes exprès du XV Article „ du même Traité, savoir: *Intellectum autem semper esto, Libertatem na„ vigandi neutiquam interrumpi debere, modò nihil adversus genuinum horum „ articulorum sensum committatur, vel peccetur.* Et ce seroit un moyen fort „ extraordinaire pour conserver aux Sujets de Sa Majesté la Liberté de la „ Navigation, à laquelle ils ont droit, tant par le Droit des Gens, que par „ cette stipulation, si leurs Vaisseaux étoient saisis & confisqués, pour navi„ guer hors d'une ligne particulière; lorsqu'il est évident que le véritable „ sens de cette stipulation, est que les Vaisseaux apartenans aux Sujets de Sa „ Majesté, passeront sans être molestés dans les Mers de l'Amérique, à moins „ qu'ils ne soyent trouvés actuellement naviguant & trafiquant dans les „ Ports Espagnols.

„ Cette prétention ne seroit pas soutenable, quand même on supposeroit, „ si une telle supposition pouvoit être faite, que la Couronne d'Espagne a „ seule & exclusivement la Domination & la Souveraineté des Mers de l'A„ mérique; mais une pareille Domination ou Souveraineté, est ce que les „ Rois prédécesseurs du Roi mon Maître n'ont jamais connu, & ce que Sa „ Majesté n'admettra jamais.

„ Ayant ainsi répondu à tous les Articles de votre Lettre, & ayant mon„ tré combien elle est peu satisfactoire par rapport aux différens cas dont „ on a fait des plaintes, & combien peu sont justifiables les prétentions „ générales & assertions qui y sont contenues, j'ai ordre d'ajouter seule„ ment, que le Roi mon Maître attend de l'équité & de la Justice de Sa „ Majesté Catholique, qu'elle ne le mettra pas dans la nécessité, pour le „ maintien de son propre honneur, & pour obtenir à ses Sujets la Justice „ qui leur est due, d'avoir recours à des moyens qui seroient incompatibles „ avec l'amitié que Sa Majesté a tâché d'entretenir entre les deux Couron„ nes.

Mr. le Marquis de St. Gil, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à la Haye, trouva à propos de répandre des Eclaircissemens sur cette Réplique de la Cour d'Angléterre, & de les communiquer en même tems à Leurs Hautes Puissances. Il insinua entr'autres: Que le terme de six Mois fixé dans l'Article III du Traité de 1667, pour l'Expédition des Lettres de Représailles, regarde seulement le Commerce de l'Europe; & que dans le quatorzième de celui de 1670, le terme n'en est point fixé, parce que les pertes & les saisies se faisant en Amérique, il est très difficile de définir le tems qu'il faut, à cause de la difficulté de trouver des occasions pour l'Envoi des Ordres & le renvoi des Actes, & parce qu'il arrive souvent, qu'il faut attendre à Cadix pendant cinq ou six mois, l'occasion d'un Vaisseau pour

l'Amérique, où quand bien même les Actes sont dressés, il ne s'en trouve point toujours de prêt à s'en charger pour le retour; sans parler des Vents contraires, des Avantures, des cas fortuits de la Mer, du plus, ou du moins de distance des Ports, aux Rades où les prises ont été conduites. 1738.

Comme dans le Réplique on opposoit à l'Espagne l'Article XV du Traité de 1670, voici ce qu'on y répondoit. *Cet Article est si peu contre nous, que nous avons plus d'intérêt que personne, à en demander l'Observation, puisqu'en stipulant la Liberté non interrompue de naviger dans les Mers de l'Amérique, on la restreint par la Clause: Moyennant qu'on ne le fasse contre le véritable sens de ces Articles. Les Parties Contractantes ont si peu songé à favoriser par-là la Contrebande, que trois ans auparavant, dans le XXIX Article du Traité de 1667, elles avoient pris des mesures pour l'empêcher, déclarant, que si ces mesures ne suffisoient pas, on en concerteroit de plus efficaces. Et s'il est vrai, comme on l'a fait voir, que tous les Articles dudit Traité ne concernent que le Commerce de l'Europe, qui est permis, à combien plus forte raison ces sages précautions doivent être plus religieusement observées pour l'Amérique, où le Commerce est obsolument interdit par l'Article VIII du Traité de 1670.*

En même tems que la Cour d'Angléterre envoya à Mr. Keene le Projet de Réplique que l'on vient de voir, le Ministre de Sa Majesté Britannique à la Haye reçut ordre de le communiquer aux Etats Généraux, & d'insister sur le concours de Leurs Hautes Puissances, afin que faisant cause commune dans une affaire qui intéressoit les Sujets des deux Puissances, les instances du Roi de la Grande Brétagne eussent plus de poids à la Cour de Madrid.

Les démêlés de la Cour d'Espagne avec les Etats Généraux des Provinces Unies étoient à peu près de même nature que ceux dont on vient de parler. Dès l'année 1722 Leurs Hautes Puissances avoient formé des plaintes au sujet des déprédations des Espagnols, mais sans avoir jamais pu obtenir aucune satisfaction. C'est ce qui les porta à donner ordre à leur Ambassadeur à Madrid, de faire auprès de Sa Majesté Catholique de nouvelles instances pour obtenir le redressement des griefs dont ils se plaignoient.

D'un autre côté la Cour d'Espagne formoit aussi des plaintes de quelques violences exercées en Amérique par les Sujets de Leurs Hautes Puissances, & dont Sa Majesté Catholique demandoit une entière satisfaction. Ces griefs de la Cour d'Espagne furent exposés dans un Mémoire que le Marquis de St. Gil communiqua à Leurs Hautes Puissances, & auquel on ne tarda pas à répondre. Ce démêlé, qui n'est pas encore entièrement terminé, a donné lieu à plusieurs Pièces publiées de part & d'autre par ordre des deux Puissances.

Après plusieurs conférences tant à Londres qu'à Madrid, entre les Ministres d'Espagne & de la Grande Brétagne, le Chevalier Giraldino conclut

 enfin

1738. enfin avec le Duc de Newcastle, Sécrétaire d'Etat, une Convention Préliminaire, qui fut signée à Londres le 9 Septembre, & aussi-tôt envoyée à Madrid pour y être ratifiée.

La Cour d'Angléterre insista fort dans cette occasion sur les Articles suivans. La restitution des Vaisseaux enlevés par les Gardes-Côtes Espagnols, contre tout droit & raison. La liberté de la Navigation des Bâtimens Anglois vers leurs Colonies en Amérique. Que les Gardes-Côtes Espagnols ne pourroient visiter les Vaisseaux Anglois en pleine Mer. Que l'Espagne restitueroit aux Anglois, les Possessions qu'ils ont eu ci-devant, comme la Baye de Campeche, &c. Qu'on règleroit les Limites entre les Possessions Angloises & Espagnoles dans l'Amérique Septentrionale. Que l'on conviendroit du sens des Traités de 1667, & 1670. Qu'on règleroit ce qui concernoit le Traité de l'Assiento, par rapport à tout ce qui n'avoit pas été exécuté de la part de l'Espagne.

La Convention signée à Londres ne se trouva pas du goût du Ministère Espagnol, qui ne voulut pas la ratifier sans y faire des restrictions. Ces restrictions rouloient sur les Articles que les Anglois prenoient le plus à cœur. Il fallut donc entamer une nouvelle Négociation, dont Mr. Keene fut en quelque manière la dupe, puisque le Sécrétaire d'Etat du Roi Catholique dépêcha à Londres, au Chevalier Giraldino, la Ratification de la Convention, sans la lui communiquer, parce qu'elle étoit remplie de Restrictions si importantes, qu'il n'y avoit pas lieu de croire que Sa Majesté Britannique voulût l'accepter.

Le but de la Cour d'Espagne, en faisant cette démarche étoit de gagner du tems: peut-être se flattoit-elle déja que pendant ces Négociations, elle pourroit porter la Cour de France à se déclarer en sa faveur. Quoiqu'il en soit à cet égard, le Ministère Britannique ne voulut pas entendre parler d'aucune Restriction, & continua d'insister sur une Ratification pure & simple.

1739. Il fallut donc envoyer de nouveaux ordres à Mr. Keene. Celui-ci fit de nouvelles réprésentations, il renouvella ses conférences avec le Marquis de la Quadra, & on parvint enfin à signer au Pardo le 14 Janvier 1739, la fameuse Convention, dont voici la teneur.

COmme il s'est élevé depuis quelques années des Différends entre les deux Couronnes de la Grande Brétagne & d'Espagne, par rapport à la Visite, Recherche, & prises de Vaisseaux, Saisies d'Effets, Réglement des Limites, & autres Griefs allégués de part & d'autre, tant aux Indes Occidentales qu'ailleurs, lesquels Différends sont si graves & de telle nature, que si on ne prenoit pas soin de les étouffer pour le présent entièrement, & de les prévenir pour l'avenir, ils pourroient faire naitre une Rupture ouverte entre les dites Couronnes; C'est pourquoi Sa Majesté le Roi de la Grande Brétagne, & Sa Majesté le Roi d'Espagne, n'ayant rien tant à cœur que de continuer & affermir la bonne Correspondance qui

a si

a si heureusement subsisté, ont trouvé convenable de munir de leurs Pleinpouvoirs, savoir Sa Majesté Britannique le Sieur Benjamin Keene, son Ministre Plénipotentiaire auprès de Sa Majesté Catholique; & Sa Majesté Catholique le Sieur Sebastien de la Quadra, Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, Conseiller d'Etat, & Prémier Sécrétaire d'Etat & des Dépêches; lesquels après l'exhibition préalable de leurs Pleinpouvoirs, ayant conferé ensemble, sont convenus des Articles suivans. 1739.

Article I.

Comme cette ancienne Amitié si désirable & nécessaire pour l'Intérêt réciproque des deux Nations, & particulièrement par rapport à leur Commerce, ne peut être établie, sur un fondement durable, à moins qu'on ne prenne non seulement soin d'ajuster & règler les Prétentions pour la Réparation réciproque des Dommages déja soufferts, mais sur-tout de trouver moyen de prévenir pareils sujets de Plainte pour l'avenir, & d'écarter absolument, & pour toujours, tout ce qui pourroit y donner occasion; on est convenu de travailler incessamment, avec toute l'application & la diligence imaginable, pour parvenir à un but si désirable; &, pour cet effet, il sera nommé de la part de Leurs Majestés Britannique & Catholique respectivement, d'abord après la Signature de la présente Convention, deux Ministres Plénipotentiaires, qui s'assembleront à Madrid, dans l'espace de six Semaines, à compter du jour de l'Echange des Ratifications, pour y conférer & règler finalement les Prétentions respectives des deux Couronnes, tant par rapport au Commerce, & à la Navigation en Amérique & en Europe, & aux Limites de la Floride, & de la Caroline, que touchant d'autres points, qui restent aussi à terminer, le tout suivant les Traités des Années 1667, 1670, 1713, 1715, 1721, 1728, & 1729; y compris celui de l'Assiento des Nègres, & la Convention de l'An 1716, & on est convenu aussi que les Plénipotentiaires, ainsi nommés, commenceront leurs Conférences six Semaines après l'Echange des Ratifications, & les finiront dans le Terme de huit Mois.

Article II.

Le Réglement des Limites de la Floride & de la Caroline, lequel suivant ce qui a été convenu dernièrement, devoit être décidé par des Commissaires de part & d'autre, sera pareillement commis aux dits Plénipotentiaires, pour obtenir un Accord plus solide & effectif, & pendant le tems que durera la Discussion de cette affaire, les choses resteront aux susdits Territoires de la Floride & de la Caroline dans la situation où elles sont à présent, sans en augmenter les Fortifications, ni occuper de nouveaux postes; &, pour cet effet, Sa Majesté Britannique, & Sa Majesté Catholique feront expédier les Ordres nécessaires immédiatement après la Signature de cette Convention.

1737.

Article III.

Après avoir duement consideré les Demandes & les Prétentions des deux Couronnes, & de leurs Sujets respectifs, pour la Réparation des Dommages soufferts de part & d'autre, & toutes Circonstances qui ont rapport à cette affaire importante; on est convenu, que Sa Majesté Catholique fera payer à Sa Majesté Britannique la Somme de nonante cinq mille Livres Sterling pour Solde ou Balance, qui a été admise comme due à la Couronne & aux Sujets de la Grande Brétagne, après déduction faite des Demandes de la Couronne & Sujets d'Espagne, afin que la susdite Somme conjointement avec le montant de ce qui a été reconnu de la Grande Brétagne être dû à l'Espagne sur ses Demandes, puisse être employé par Sa Majesté Britannique pour la Satisfaction, Décharge & Payement des Demandes de ses Sujets sur la Couronne d'Espagne: Bien entendu néanmoins, qu'on ne pourra pas prétendre, que cette Décharge réciproque s'étende, ou ait aucun rapport, aux Comptes & Différends, qui subsistent ou sont à règler entre la Couronne d'Espagne & la Compagnie de l'Assiento des Nègres, ni à aucuns Contrats particuliers ou privés, qui peuvent subsister entre chacune des deux Couronnes, ou leurs Ministres avec les Sujets de l'autre, ou entre les Sujets de chaque Nation respectivement; à l'exception pourtant de toutes les Prétentions de cette Classe mentionnées dans le Plan présenté à Séville par les Commissaires de la Grande Brétagne, & comprises dans le Compte des Dommages soufferts par les Sujets de la dite Couronne, formé en dernier lieu à Londres, & spécialement des trois Parties insérées dans le dit Plan, & ne faisant qu'un seul Article dans le Compte, se montant à cent dix-neuf mille cinq cents douze Piastres trois Réaux & tois Quartilles de Plate. Et les Sujets de part & d'autre seront en droit, & auront la liberté d'avoir recours aux Loix, ou de prendre autres mesures convenables, pour faire accomplir les susdits Engagemens, de la même manière que si la présente Convention n'avoit pas lieu.

Article IV.

La Valeur du Vaisseau nommé le Woolball, qui a été pris & amené au Port de Campeche l'Année 1732; le Royal Charles, le Dispatch, le George, & le Prince William, qui ont été amenés à la Havane l'année 1737, & le St. James à Porto Rico, dans la même Année, ayant été compris dans l'Evaluation qui a été faite des Demandes des Sujets de la Grande Brétagne, comme plusieurs autres qui avoient été pris auparavant, s'il arrive qu'en conséquence des Ordres, qui ont été expediés par la Cour d'Espagne pour leur Restitution, on en ait restitué une partie ou le tout, les Sommes ainsi reçues seront déduites des nonante cinq mille Livres Sterling, qui doivent être payées par la Cour d'Espagne, selon ce qui est stipulé ci-dessus; bien entendu que le Payement des nonante cinq mille Livres Sterling, ne

fera

ſera aucunement, par cette raiſon, retardé, ſauf à reſtituer ce qui auroit 1739.
été préalablement reçu.

Article V.

La préſente Convention ſera approuvée & ratifiée par Sa Majeſté Britannique & par Sa Majeſté Catholique, & les Ratifications en ſeront délivrées & échangées à Londres dans le terme de ſix Semaines, ou plutôt ſi faire ſe peut, à compter du jour de la Signature.

Cette Convention, ſignée par Mrs. Keene & de la Quadra, étoit ſuivie de deux autres Articles ſéparés, dont voici la teneur.

Prémier Article ſéparé.

Comme il a été arrêté par le prémier Article de la Convention ſignée ce-jourdhui entre les Miniſtres Plenipotentiaires de la Grande Brétagne & d'Eſpagne, qu'il ſera nommé de la part de Leurs Majeſtés Britannique & Catholique reſpectivement, d'abord après la Signature de la ſuſdite Convention, deux Miniſtres Plénipotentiaires qui s'aſſembleront à Madrid dans l'eſpace de ſix Semaines, à compter du jour de l'échange des Ratifications; Leurs dites Majeſtés, afin que l'on ne perde point de tems à éloigner, par un Traité ſolennel, qui doit être conclu pour cet effet, tout ſujet de Plainte pour l'avenir; & à établir par-là une parfaite bonne Intelligence & une Amitié durable entre les deux Couronnes, ont nommé & par ces préſentes nomment, ſavoir, Sa Majeſté Britannique, le Sieur Benjamin Keene, Miniſtre Plénipotentiaire de ſa dite Majeſté auprès de Sa Majeſté Catholique & le Sieur Abraham Caſtres, Conſul Général de ſa dite Majeſté Britannique à la Cour de Sa Majeſté Catholique, ſes Plénipotentiaires à cette fin; & Sa Majeſté Catholique, le Sieur Joſeph de la Quintana, ſon Conſeiller dans le ſuprême Conſeil des Indes, & le Sieur Etienne Joſeph de Abaria, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Conſeiller dans le même Conſeil & Surintendant de la Chambre des Comptes, leſquels ſeront inſtruits inceſſamment pour commencer les Conférences; &, comme il a été arrêté par le troiſième Article de la Convention ſignée ce-jourdhui, que la Somme de nonante cinq mille Livres Sterling étoit due de la part de l'Eſpagne pour Solde ou Balance à la Couronne & aux Sujets de la Grande Brétagne, après Déduction faite des Demandes de la Couronne & Sujets d'Eſpagne, Sa Majeſté Catholique fera payer à Londres, dans le terme de quatre Mois, à compter du jour de l'Echange des Ratifications, ou plutôt s'il eſt poſſible, en Argent, la ſuſdite Somme de nonante cinq mille Livres Sterling à telles perſonnes, qui ſeront authoriſées de la part de Sa Majeſté Britannique pour la recevoir, &c.

Second

1739. Second Article séparé.

Comme les soussignés Ministres Plénipotentiaires de leurs Majestés Britannique & Catholique ont signé ce-jourdhui, en vertu des Pleinpouvoirs des Rois leurs Maitres pour cet effet, une Convention pour règler & ajuster toutes les Demandes de part & d'autre, des Couronnes de la Grande Bretagne & d'Espagne, par rapport aux Saisies faites, Vaisseaux pris, &c. & pour le Payement de la Solde ou Balance, qui est par-la due à la Couronne de la Grande Bretagne; Il est déclaré, que le Vaisseau nommé le Success, qui fut pris le 14 d'Avril 1738, en sortant de l'Isle d'Antigue par un Garde-Côte Espagnol & amené à Porto-Rico, n'est pas compris dans la Convention susdite, & Sa Majesté Catholique promet, que le dit Vaisseau & sa Cargaison seront immédiatement restitués, ou sa juste Valeur, aux Propriétaires légitimes; bien entendu, que préalablement à la Restitution dudit Vaisseau le Success, l'Intéressé ou les Intéressés donnent Caution à Londres à la Satisfaction de Don Thomas Giraldino, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique de se tenir à ce qui sera décidé là-dessus par les Ministres Plénipotentiaires de leurs dites Majestés, qui ont été nommés pour règler finalement, selon les Traités, les Disputes qui restent à terminer entre les deux Couronnes; & Sa Majesté Catholique convient, autant qu'il dépendra d'Elle, à ce que le Navire susmentionné le Success, soit remis à l'examen & à la décision des Plenipotentiaires. Sa Majesté Britannique promet pareillement de renvoyer, autant qu'il dépendra d'Elle, à la Décision des Plénipotentiaires, le Brigantin la Sainte Thérèse, arrêté dans le Port de Dublin en Irlande l'Année 1735, & lesdits soussignés Ministres Plénipotentiaires déclarent par ces Présentes, que le troisième Article de la Convention, signée ce-jourdhui, ne s'étend pas & ne sera pas interprété de s'étendre à aucuns Vaisseaux ou Effets, qui pourroient avoir été pris ou saisis depuis le 10 jour de Décembre 1737, ou qui pourront être saisis ou pris ci-après; dans lesquels cas Justice sera rendue conformément aux Traités, comme si la Convention susdite n'avoit pas été faite; bien entendu que ceci n'a rapport qu'à l'Indemnisation ou Satisfaction à faire pour les Effets saisis ou Prises faites; mais que la Décision des Cas, qui pourroient arriver, afin d'ôter tout prétexte de Discorde, doit être renvoyée aux Plénipotentiaires pour être déterminée par eux suivant les Traités.

La signature de cette Convention avoit été précédée par une Déclaration, donnée le 10 à Mr. Keene, par le Marquis de la Quadra, de la part du Roi Catholique. Voici ce qu'elle contenoit:

„ Don Sebastien de la Quadra Conseiller & prémier Sécrétaire d'Etat „ de Sa Majesté Catholique, & son Ministre Plénipotentiaire pour la Con- „ vention qu'on négocie actuellement avec le Roi de la Grande Brétagne, „ déclare par ordre de son Souverain, en conséquence des Conférences réïtérées, tenues avec Mr. Keene, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté „ Britannique, & après être convenu que la présente Déclaration sera faite „ com-

„ comme l'unique moyen de surmonter tant de difficultés débattues, & a- 1739.
„ fin de pouvoir procéder à la signature de ladite Convention que Sa Ma-
„ jesté Catholique se reserve en entier le Droit de pouvoir suspendre l'Af-
„ siento des Nègres, & d'expédier des ordres pour l'éxécution de cette sus-
„ pension, au cas que la Compagnie ne se soumette pas à payer dans un
„ terme court les 68000 livres sterlings qu'elle a reconnu devoir sur les Droits
„ des Nègres, selon le règlement de 52 *D. per Dollar*, & sur le profit du
„ Vaisseau la Royale Caroline. Il déclare pareillement, que sous la vali-
„ dité & la force de la présente Protestation, & non autrement, on
„ pourra procéder à la signature de la susdite Convention. Et en consé-
„ quence de cette Condition spéciale, qui ne pourra être éludée, sous quel-
„ que prétexte que ce puisse être, Sa Majesté Catholique s'y est détermi-
„ née.

Lorsque le Chevalier Giraldino demanda aux Directeurs de la Compagnie du Sud le payement des 68 mille livres sterlings en conformité de cette déclaration, les Directeurs lui répondirent, qu'ils ne pouvoient payer cette somme ni tout ni en partie, avant que les prétentions de la Compagnie, à la charge de la Couronne d'Espagne, eussent été débattues & reglées; & dans une nombreuse assemblée des Intéressés dans cette Compagnie, la conduite des Directeurs fut universellement approuvée. Voici en quoi consistoient les prétentions de cette Compagnie.

En 1718, le Roi d'Espagne ordonna, que tous les effets que la Compagnie du Sud avoit en Amérique, fussent séquestrés. Cet ordre fut éxécuté à la rigueur, & tous ces effets furent transportés par les Officiers des Douanes, dans les Magasins du Roi. Ces effets montoient, suivant le compte qui en fut remis à Mylord Stanhope, à 850 mille livres sterlings d'achat.

Plusieurs Espagnols qui avoient acheté à crédit des effets & des Nègres, des Facteurs de la Compagnie, profitèrent de cette occasion pour ne pas payer. Outre cela il n'étoit point permis de vendre les Nègres qu'on avoit encore, & qui moururent dans les Colonies de la Compagnie, ce qui augmenta encore beaucoup la perte.

La Compagnie entretenoit alors à grands fraix des Comptoirs à Vera-Cruz, Panama, Porto-Bello, Carthagène & Buenos-Ayres, outre deux Agens à Madrid; ensorte que la perte qu'elle fit alors, montoit au moins à un million de livres sterlings. Il est vrai que lorsque les deux Cours se raccommodèrent, Sa Majesté Catholique ordonna de restituer les effets séquestrés, & ils furent renvoyés en Angléterre dans un Vaisseau de la Compagnie; mais comme ces effets restitués ne montoient pas à 200 mille livres sterlings, il s'ensuit que la Compagnie perdit alors 800 mille livres sterlings.

En 1727, lorsque le Roi d'Espagne assiegea Gibraltar, il envoya ordre en Amérique à tous ses Gouverneurs de séquester de nouveau tous les effets de la Compagnie, ce qui fut éxécuté; & on dit que ces effets montoient

1739. à 900 mille livres sterlings outre que la Compagnie perdit encore plus que lors du prémier séquestre, soit en ne vendant pas ses Nègres, soit parce qu'on ne lui paya pas ce qui lui étoit dû.

Après la conclusion de la Paix, le Roi d'Espagne fit restituer ces effets, mais ils ne produisirent que 190 mille livres sterlings, & ce produit fut envoyé en Espagne sur un Vaisseau de Sa Majesté Catholique en Indigo, pièces de huit & Cochenille. L'Indigo & les pièces de huit furent livrés à Cadix à l'Agent de la Compagnie, mais les Espagnols gardèrent la Cochenille; ensorte que la Compagnie ne tira des effets restitués que 150 mille livres sterlings, & fit par conséquent une perte très considérable.

Suivant la liste du produit des biens des anciens Directeurs, remise aux deux Chambres du Parlement, la Compagnie en avoit tiré, 2, 300, 000 livres sterlings depuis 1721. L'Etat avoit accordé à la Compagnie environ 17 mille livres sterlings, outre le 4 pour cent, ce qui en 18 ans portoit au-delà de 300 mille livres sterlings. Or, si on en excepte environ 200 mille livres sterlings, partie perdues à la pêche de la Baleine, & partie employées à la construction d'une Maison pour la Compagnie, les Espagnols avoient presque entièrement absorbé ce 2, 600, 000 livres sterlings, soit par leurs séquestres, soit par les autres difficultés suscitées dans le Commerce des Nègres.

La Convention entre les deux Cours fut annoncée par le Roi de la Grande Bretagne à son Parlement dans la Harangue qu'il fit le 12 de Février. Il dit qu'il avoit fait voir dans toutes les occasions, combien il étoit sensiblement touché des véxations & des insultes que ses Sujets commerçans en Amérique, y avoient essuyées; qu'il avoit trop à cœur l'honneur de sa Couronne, & le véritable intérêt de son Peuple, pour qu'il pût souffrir, qu'il y fût apporté ni atteinte, ni préjudice, sans employer les moyens les plus propres & les plus avantageux pour assurer réellement leur maintien & leur conservation. Que ces motifs seroient suffisans pour l'engager à faire usage de tout son pouvoir, afin de venger & de protéger ses Droits incontestables, & les Privilèges de la Navigation & du Commerce. Que rien ne pourroit ajouter à son ardeur dans une cause si juste, que les véritables égards qu'il avoit toujours eus aux réprésentations & aux plaintes de ses Sujets, de même qu'aux avis de son Parlement; que la sagesse & la prudence de ses résolutions, sur ce grand & national objet, l'avoient déterminé à commencer par prendre les mesures les plus modérées, & à essayer encore une fois, quel effet & quelle influence ses soins amiables & ses pressantes instances pourroient avoir à la Cour d'Espagne, pour se faire donner la satisfaction & la sureté qu'il avoit droit de demander, & de s'attendre à obtenir: Et que les assurances que le Parlement lui avoit données, de le soutenir dans tous les évènemens, l'ont mis en état de procéder dans cette affaire, avec le poids & l'autorité convenables. Que se trouvant ainsi soutenu par le concours des avis des deux Chambres du Parlement, il n'avoit perdu aucun tems à faire des préparatifs pour se procurer justice, & à son Peuple, au cas que la

Cour

Cour d'Espagne l'eût réduit à une semblable nécessité. Qu'en même tems 1739.
il y avoit fait réïtérer ses instances, pour obtenir une satisfaction & une réparation convenables, des fréquentes insultes & pertes que la Nation avoit déja souffertes, outre une sureté assez efficace pour prévenir dans la suite, les effets d'une rupture ouverte. Que c'étoit à présent une très grande satisfaction pour lui, de pouvoir apprendre à son Parlement, que les mesures qu'il avoit prises, avoient produit un si bon effet; qu'il avoit été conclu entre lui & le Roi d'Espagne, une Convention, qui étoit ratifiée, & dans laquelle, après avoir consideré les demandes faites de part & d'autre, ce Prince s'étoit obligé de réparer les pertes de ses Sujets, par le payement certain d'une somme stipulée. Qu'on avoit nommé & établi des Plénipotentiaires, pour régler dans un tems fixe, tous les griefs & les abus qui avoient interrompu jusqu'à présent le Commerce & la Navigation des Sujets de la Grande Brétagne dans les Mers de l'Amérique, de même que pour terminer tous les points en dispute, & pour prévenir ou dissiper désormais toutes les causes & les prétextes de plaintes, par une observation exacte des Traités mutuels, & par la juste considération qu'on auroit pour les Droits & Privilèges de l'une & de l'autre partie. Qu'il ordonneroit, qu'on remît devant la Chambre la Convention & les Articles séparés. Que son soin principal avoit été de ne se servir de la confiance que le Parlement avoit mise en lui dans cette conjoncture critique & douteuse, que seulement en vue de procurer à ses Royaumes un avantage général & permanent. Que si toutes les fins auxquelles on avoit pu espérer de parvenir, même par des armes victorieuses, pouvoient être procurées, sans engager la Nation dans une Guerre, toute personne raisonnable ou exempte de préjugés, devoit convenir, que ce dernier parti étoit beaucoup plus préférable.

Lorsqu'on commença dans la Chambre Haute du Parlement l'examen de la Convention avec l'Espagne, les Marchands eurent ordre d'entrer dans la Chambre, & d'exposer leurs raisons. Mr. Drake parla en leur faveur. A sa réquisition on fit la lecture du second Article séparé (*), & d'une Lettre de Mr. de la Quadra à Mr. Keene. On représenta ensuite, de la part des Marchands, les risques auxquels ils se trouvoient exposés dans leur Commerce aux Plantations Angloises en Amérique, si l'on n'empêchoit que leurs Vaisseaux ne fussent visités par les Espagnols.

Comme les Seigneurs avoient besoin de quelques informations, ils ouïrent quelques Capitaines de Vaisseaux & autres Mariniers, sur la route qu'on devoit tenir depuis la Jamaïque jusqu'à Londres. Tous déclarèrent sous Serment, qu'il étoit impossible à un Vaisseau de naviger par le passage des Isles de Barlovento, sans courir risque d'outrepasser les Limites qu'on pourroit lui prescrire, pour peu que le vent vînt à souffler subitement & avec quelque violence.

Les débats furent vifs dans la Chambre, lorsqu'il fut question de délibérer

(*) Voyez ci-dessus, pag. 349.

1739. rer sur la Convention. Plusieurs Lords s'opposèrent fortement à l'avis de ceux qui demandoient qu'on présentât au Roi une Adresse de remerciment. L'un d'entre eux dit, *qu'il trouvoit la* Convention *si peu satisfaisante, qu'une Guerre déclarée avec l'*Espagne *lui paroitroit préférable.*

L'opposition de ces Pairs ne prévalut pas contre la proposition, de présenter à Sa Majesté une Adresse de remerciment des soins qu'Elle s'étoit donnés pour obtenir la Convention. L'affirmative l'emporta de 95 Voix contre 47, & il fut résolu qu'on présenteroit à Sa Majesté l'Adresse suivante.

„ Nous avons l'honneur de remercier par cette Adresse Votre Majesté „ de ce qu'il lui a plu gracieusement remettre devant cette Chambre la Con„ vention conclue entre Votre Majesté & le Roi d'Espagne le 14 Janvier „ dernier, ainsi que les Articles séparés. Nous témoignons à Votre Ma„ jesté les justes sentimens que nous avons de ses soins pour le véritable inté„ rêt de ses Sujets; & nous reconnoissons la grande prudence de Votre „ Majesté en ce qu'au moyen de cette Convention elle a conduit à un Ac„ commodement final les Demandes de ses Sujets pour leurs pertes passées, „ qui avoient été si longtems en suspens, en procurant une stipulation ex„ presse pour un prompt payement, & en posant un fondement pour par„ venir aux grandes & désirables fins qu'on se propose pour obtenir une su„ reté future.

„ Nous déclarons notre confiance & le fonds que nous faisons sur la sa„ gesse de Votre Majesté & sur son attention constante pour l'honneur de „ sa Couronne, & de ces Royaumes, que dans le Traité à faire en vertu „ de cette Convention, il y aura des stipulations convenables pour le re„ dressement des Griefs dont on se plaint si justement, & que particulière„ ment la liberté de la Navigation & du Commerce dans les Mers de l'A„ mérique, à laquelle les Sujets de Votre Majesté ont un droit incontesta„ ble, tant par le Droit des Gens qu'en vertu des Traités qui subsistent en„ tre les deux Couronnes, sera si efficacement assurée, qu'ils pourront „ jouïr, sans molestation, de ce Droit incontestable, & poursuivre leur „ Commerce de l'une à l'autre partie des Domaines de Votre Majesté, sans „ être assujettis à être arrêtés, visités ou fouillés en pleine Mer, ni être „ exposés à aucune infraction ou violation desdits Traités, dont l'accom„ plissement mutuel est l'unique moyen qui puisse contribuer à maintenir „ une bonne Correspondance & une constante amitié entre les deux Na„ tions.

„ Nous comptons aussi fermement, que dans le Traité à conclure en „ conséquence de ladite Convention, on aura le plus grand égard pour les „ Droits de la Couronne & des Sujets de Votre Majesté, en ajustant & „ reglant les Limites de ses Domaines en Amérique; & nous donnons à „ Votre Majesté les plus fortes assurances, qu'en cas que ces justes espéran„ ces ne soient point remplies, cette Chambre concourrera de bon cœur & „ avec zèle, dans toutes les mesures qui seront jugées nécessaires pour ven-

„ ger l'honneur de Votre Majesté & conserver à ses Sujets la jouïssance en- 1739.
„ tière de tous les Privilèges auxquels ils ont droit par les Traités & par le
„ Droit des Gens.

Du nombre des Pairs qui votèrent contre cette Adresse, il s'en trouva 40 qui firent enregistrer une Protestation, dont voici la teneur.

Nous protestons I. Parce qu'il nous paroit que cette Résolution, sous le spécieux prétexte d'une très humble Adresse de Sa Majesté, renferme une approbation de la Convention, conclue le 14 (25) du mois dernier au Pardo, ce qui, selon nous, seroit un fatal compliment, s'il donnoit lieu à Sa Majesté de croire que cette Convention répond aux sentimens, & à l'attente de la Nation.

II. Parce que cette résolution affoiblit, au-lieu d'affermir l'Adresse de l'année dernière, puisqu'on y omet la partie de ladite Adresse, où il est déclaré que les effets d'une Province des Domaines de Sa Majesté transportés dans une autre Province desdits Domaines, ne peuvent être considérés comme contrebande ou marchandise défendue; & que la visite des Vaisseaux, sous prétexte qu'ils auroient de la contrebande ou des denrées défendues, est une Violation des Traités qui subsistent entre les deux Couronnes.

III. Parce qu'il nous paroît que cette Résolution n'assure pas assez nos droits, en disant simplement que nous ne serons pas arrêtés, visités ou fouillés, les Marchands ayant évidemment démontré à la barre de cette Chambre, que les vents & les courans détournent les Bâtimens de leurs cours, d'une manière à ne pouvoir l'éviter, & qu'on ne peut naviguer en sureté dans ces mers sans passer à portée des côtes d'Espagne pour en observer les fanaux. Nous comprenons que si nos Vaisseaux sont obligés de garder une course directe, sans pouvoir approcher les côtes Espagnoles, comme la Cour d'Espagne l'a dernièrement proposé, celle-ci s'arroge le droit de règler notre navigation; & si les Espagnols ont la liberté de visiter & de fouiller nos Bâtimens, notre Commerce en Amérique devient précaire & exposé à une infinité de difficultés.

IV. Parce que nous ne voyons aucune raison de croire, que l'on puisse obtenir dans la future Négociation des Plénipotentiaires, que l'Espagne avoue ce droit sur lequel nous avons insisté dans la susdite Adresse, ce que n'ont encore pu obtenir toutes les instances faites à la Cour d'Espagne pendant toute l'année dernière; instances appuyées de la Résolution du Parlement & d'une Flotte considérable.

V. Parce que nous concevons, que les Espagnols ne se croyent pas obligés par cette Convention de cesser leurs mauvais traitemens, puisqu'il a été prouvé devant la Barre de cette Chambre que le Capitaine Vaughan, Commandant d'un Bâtiment Anglois ayant été pris injustement par un Vaisseau de guerre Espagnol, pendant la signature de cette Convention, son Bâtiment a été confisqué, & lui mis en prison à Cadix, où il a été retenu plusieurs semaines, nonobstant les plaintes du Ministre Britannique à la Cour d'Espagne.

1739. VI. Parce qu'il nous paroît que l'indemnisation stipulée par cette Convention pour nos Marchands, ne satisfait pas aux grandes pertes qu'ils ont souffertes pendant plusieurs années. L'obscur rapport de cette stipulation, qui nous a été fait, ne nous a point suffisamment instruit, & ne nous a pas donné des raisons suffisantes pourquoi leurs demandes contenues dans un Compte signé le 25 Juin 1738 par Mr. Stert, un des Commissaires, & qui montoient à 343277 livres sterlings se trouvent tellement réduites.

VII. Parce que comme il nous paroit, nous accordons au Roi d'Espagne 60000 livres sterlings particulièrement pour les Vaisseaux qui ont été pris sur les côtes de Sicile en 1718, quoiqu'il ait paru à la Chambre, par les instructions données aux Commissaires après le Traité de Séville, & signées par Sa Majesté qu'on nous a présentement communiquées, que la Couronne de la Grande Brétagne, avoit éxécuté l'Article du Traité signé à Madrid en 1721, en vertu duquel l'Espagne forme cette prétention.

VIII. Parce qu'en laissant aux Plénipotentiaires à régler les limites de la Floride, il paroît qu'on met en doute notre droit sur un Païs que nous avons possedé si longtems sans aucun empêchement, & dont la Nation a encore acheté depuis peu, à grands fraix, les sept huitièmes que des propriétaires possédoient en vertu d'un Octroi du Roi Charles II, dont un district, nommé Géorgie, en l'honneur de Sa Majesté regnante, a été érigé en une Colonie, qu'on a mise sous direction de Commissaires, & pour l'érection & l'augmentation de laquelle la Nation a contribué des sommes considérables. Outre qu'il est stipulé par ladite Convention, qu'on ne pourra y élever de fortification pendant le terme de 8 mois, ensorte qu'il est à craindre que le Régiment levé en dernier lieu pour la défense de cette Colonie, ainsi que les Ingénieurs & les Provisions qui y ont été envoyées aux dépens de l'Etat, y seront très inutiles; & même, si dans ce terme la Paix n'est pas faite, ils seroient exposés, ainsi que toute la Colonie aux insultes & aux invasions des Espagnols.

IX. Parce que nous jugeons, que le Ministre Britannique ayant accepté la déclaration signée par Mr. de la Quadra, le 10 (21) Janvier 1739 on fait entendre qu'elle a été concertée, & qu'ainsi on accorde à Sa Majesté Catholique de se réserver, dans tout son entier, le droit de défendre la traite des Esclaves, au cas que la Compagnie du Sud refuse de se soumettre à payer dans un terme fort court 68 mille livres sterlings que Sa Majesté prétend en vertu de son droit sur la vente des Négres, & des profits du Vaisseau la Caroline, quoique cette somme n'ait jamais été avouée comme dette, que comme partie d'un plan pour parvenir à un accord, & dans lequel il est fait mention de plusieurs autres grosses sommes, dues à la Compagnie; ce qui nous fait craindre que le Roi d'Espagne ne s'imagine que Sa Majesté refuseroit sa protection à cette grande Compagnie, par rapport à cet article, & l'abandonneroit à la clémence de Sa Majesté Catholique, d'autant plus que si

la

la Convention avoit été signée telle qu'elle est sans l'acceptation de cette Déclaration, il nous paroît que le Roi d'Espagne n'auroit eu aucun prétexte d'abolir le contrat de l'Assiento; ainsi nous croyons que cette déclaration sera regardée comme l'abolition de ce Contrat, en ce qu'il concerne la Compagnie du Sud; ce qui nous paroît une connivence deshonorable, & préjudiciable pour le crédit de la Nation. 1739.

X. Parce qu'il ne nous paroît pas qu'on ait obtenu par cette Convention aucune satisfaction pour tant de cruautés & d'inhumanités exercées contre les Matelots Anglois; ni pour les insultes réitérées faites au Pavillon de la Grande Brétagne; & nous craignons que cela ne soit consideré, comme une insensibilité pour les maux d'un Corps de Sujets si utile pour le commerce, & si nécessaire pour la défense de ces Royaumes, ou comme un défaut d'attention pour ce qui intéresse l'honneur de la Nation.

L'Adresse des Seigneurs au Roi n'empêcha pas que la Chambre ne reçût gracieusement les Requêtes des Négocians de tout le Royaume contre la Convention, ou plutôt contre les suites qu'ils en craignoient. La Ville de Londres se distingua dans cette occasion.

Le Conseil convoqué pour dresser la Requête que la Ville vouloit présenter au Parlement, fut le plus nombreux qu'on eût vu depuis plusieurs années. Les Négocians qui trafiquoient en Amérique, furent particulièrement invités à venir entendre la lecture de cette Requête, qui fut universellement approuvée. Elle contenoit en substance: Que vu le Commerce dans les Mers de l'Amérique, qui est d'une grande importance au Royaume en général, & à la Ville de Londres en particulier, les Supplians croyoient qu'il étoit de leur devoir indispensable de répresenter les fatales conséquences qui pouvoient résulter en laissant la liberté de la Navigation plus longtems en suspens & dans l'incertitude; que pour cet effet, ils espéroient que la Chambre feroit sur leurs répresentations une sérieuse attention, & qu'elle feroit à cet égard, selon sa grande sagesse, ce qu'elle trouveroit être le plus convenable.

Le Lord Maire, les Aldermans, & les Shérifs, accompagnés des Négocians, se rendirent au Parlement dans 55 carosses, dans chacun desquels il y avoit trois ou quatre personnes.

La Requête que le Conseil de la Ville de Londres présenta, contenoit en substance: Que les Bourgeois de la Ville de Londres avoient trop d'intérêt en tout ce qui regardoit le Comerce de la Nation, comme l'unique source des richesses du Royaume, pour ne pas témoigner leur inquiétude à cet égard, d'autant plus que les Supplians ne pouvoient voir qu'avec chagrin que les Colonies de Sa Majesté en Amérique demeuroient exposées aux véxations des Espagnols, qui, sous des prétextes insoutenables continuoient à arrêter, fouiller & enlever les Vaisseaux Anglois qui naviguoient dans ces Mers-là. Que les Supplians, persuadés que la Navigation en Amérique étoit la plus importante, pour ne pas dire l'unique branche avantageuse du Commerce de la Nation, avoient eu lieu d'espérer de la bonté & des soins de

1739. Sa Majesté, soutenue des résolutions vigoureuses des deux Chambres du Parlement, & d'une puissante Flotte, qu'on auroit obtenu non seulement une satisfaction entière des pertes que les Marchands qui trafiquent en Amérique avoient souffertes par les déprédations des Espagnols, mais aussi une sureté indubitable pour leur Commerce à l'avenir, & une juste réparation des injures & des cruautés commises envers les Matelots Anglois qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains des Espagnols. Que les Supplians demandoient permission de répréfenter leur chagrin & leur surprise, de voir, par la dernière Convention, que bien loin que les Espagnols se désistassent de l'injuste Droit qu'ils prétendoient avoir de visiter & de fouiller les Vaisseaux Anglois, il paroissoit au contraire que cette prétention étoit renvoyée à la discussion des Plénipotentiaires; ce qui faisoit craindre que cette Prétention ne fût par-là en quelque manière reconnue. Qu'ils avoient tout lieu d'appréhender, que pour peu qu'on reconnût le Droit que prétendoient avoir les Espagnols de visiter les Vaisseaux Anglois, le Commerce des Sujets de Sa Majesté en Amérique ne devînt tellement précaire, qu'il dépendroit pour la plus grande partie de la bonne volonté des Espagnols, dont, à ce qu'ils croyoient, la Nation, vu l'expérience du passé, n'avoit pas lieu d'être satisfaite. Que les Supplians demandoient permission d'exprimer leurs justes craintes qu'une situation si précaire du Commerce en Amérique ne l'exposât indubitablement à des véxations continuelles, & à de grandes pertes; & qu'au cas qu'on n'obtînt point de réparation du mauvais traitement fait aux Matelots Anglois qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains des Espagnols, les Supplians craignoient que les Matelots ne refusassent de naviger en Amérique, à moins qu'on n'augmentât considérablement leurs gages, ce que ce Commerce ne pourroit supporter. Les Supplians ayant ainsi répréfenté à cette honorable Chambre, l'importance de ce Commerce pour le Royaume en général, & pour cette Ville en particulier, avoient jugé qu'ils étoient indispensablement obligés de répréfenter à cette honorable Chambre, les fatales suites qui étoient à craindre, si la liberté de la Navigation restoit douteuse & incertaine; qu'ils espéroient que cette honorable Chambre prendroit leurs répréfentations en considération, & qu'elle résoudroit ce que sa grande sagesse jugeroit être le plus convenable.

La Convention avec l'Espagne causa un mécontentement presque général parmis les Anglois. La Ville de Londres se trouva bientôt remplie d'une infinité de Pasquinades & de Satires, dans la plupart desquelles on attaquoit le Ministère. Il en parut une sous le Titre de *Confession de Foi.* Une autre étoit intitulée, *Parodie de la dernière Scène du Malade Imaginaire*: ou *Réception de Pantalon Ministre d'Etat.*

Dans un grand Bal qui se donna le 21 de Février au Marché au foin, on vit entrer un Masque, qui attira l'attention de toute l'Assemblée. Il étoit vêtu à l'Espagnole & habillé richement. Il portoit sur la poitrine une espèce d'Etoile, dont les pointes étoient tachées de sang. On voyoit au-

dessus

dessus une oreille peinte, avec ce mot *Jenkins*. Au-lieu de ruban, il avoit pour cordon une assez grosse corde, qui lui passoit sur les épaules, & dont il tenoit un bout. Ce masque, sur le chapeau duquel étoit écrit, *le Chevalier de l'Oreille*, marchoit fièrement. Il avoit autour de lui d'autres Masques, déguisés en Matelots Anglois, lesquels lui témoignoient beaucoup de crainte & de soumission, & se mettoient à genoux. L'Espagnol, qui tenoit sa corde, d'un air menaçant, après avoir fouillé ces Matelots, les renvoyoit à grands coups de corde. 1739.

On vit paroître d'autres Masques, qui paroissoient être des Matelots vangés, & qui avoient autour de leur tête, des Oreilles sanglantes, avec ces mots, *Oreille pour Oreille*. Quelques-uns avoient sur leurs bonnets, l'inscription suivante: *Il ne faut point fouiller, ou il ne faut point de commerce*. Tout ce jeu se fit en cadence, ensorte que ce fut un véritable Ballet. Il n'est pas nécessaire de donner l'explication de cette Mascarade. Le Lecteur comprend assez ce qu'elle signifie. Quant aux Oreilles, elles faisoient allusion au Capitaine *Jenkins*, dont le Vaisseau ayant été pris par un Armateur Espagnol: celui-ci non content de s'en être rendu maitre, fit encore couper les Oreilles au Capitaine Anglois, qui, à ce qu'on prétend, se présenta en cet état au Parlement.

Outre les Satires, qui inondoient la Ville, on publia de part & d'autre divers Ecrits, les uns en faveur de la Convention, les autres pour faire voir combien elle deshonoroit la Nation. Un Auteur, dans la vue de faire plaisir au Ministère, & de calmer en même tems l'agitation du Peuple, publia une Pièce intitulée: *La grande Question*, Guerre ou point de Guerre avec l'Espagne? *examinée impartialement, pour la défense des mesures prises contre ceux qui prennent plaisir à la Guerre*.

Cet Auteur tâchoit d'abord de faire voir, que toute Guerre est préjudiciable pour une Nation qui commerce: qu'il n'y en a point de plus ruineuse pour les Anglois, que celle qu'ils auroient avec l'Espagne, puisqu'ils seroient par-là dépouillés de la principale branche de leur Commerce. Il prouvoit ensuite, que l'Angleterre n'avoit aucun secours à espérer, ni d'une Puissance voisine, qui se ressouvenoit encore combien il lui en avoit couté dans la dernière Guerre qu'elle avoit entreprise de concert avec ses Alliés.

A l'égard des secours dont l'Espagne pouvoit se flatter, voici ce que l'Auteur en pensoit. „ Mais la Cour d'Espagne se trouve-t-elle dans la même „ situation? Pouvons-nous être assurés que celle de France ne la secoureroit pas, comme Branche de la Maison de Bourbon? La crainte de l'union de ces deux Trônes a donné lieu à la grande Alliance du commencement de ce siècle; a-t-on aujourdhui moins à craindre qu'alors que la chose n'arrive? Ne regarde-t-on pas comme certain le double Mariage qui doit resserrer les nœuds de l'Alliance entre les deux Couronnes? N'est-il pas possible qu'il en résulte une Alliance offensive & défensive, si même elle n'est déja faite? Ne seroit-ce pas une occasion favorable pour

1739. „ la France, d'effacer le mécontentement que l'Espagne a reçu du dernier „ Traité de cette Couronne avec l'Empereur, à qui elle a donné la Toscane & d'autres Etats en Italie, pour s'assûrer la Lorraine? Ceux qui „ pensent autrement, découvrent combien ils sont ignorans dans l'Histoire, & sur-tout dans celle des deux grandes Guerres que nous avons soutenues depuis la Révolution. S'il n'est pas absolument nécessaire, au „ moins est-il très prudent que nous nous assurions de la Neutralité de la „ France avant que d'aller attaquer l'Espagne; mais il est probable qu'il y „ auroit peu de fond à faire sur ceci, & nous pourrions être même moralement certains du contraire, vu l'intérêt commun aux deux Etats, qui „ est le ciment le plus solide des Alliances. Ce n'est pas pour rien, ce n'est „ pas par point d'honneur, que la France fit de si grandes dépenses pour „ soutenir Philippe V, sur le Trône des Espagnes; c'étoit pour son propre „ intérêt.

„ Il y a des gens qui s'imaginent, ou du moins semblent s'imaginer, que „ la France ne s'engagera dans aucune Guerre, tant que le Cardinal de „ Fleury vivra. Mais quelle assurance en a-t-on? Nous pourrions fort nous „ tromper. Il n'y a pas si longtems que l'Empereur a ressenti en Italie les „ effets de cette humeur pacifique; qui nous assurera que nous n'aurions pas „ le même sort, si nous tombions sur l'Espagne?

„ Supposons pour un moment cette humeur si pacifique du Cardinal, & „ qu'à l'aide de cette prévoyance qu'il possède à un si haut dégré, il puisse „ renverser toutes les mesures qu'on pourroit prendre; nous demanderons, „ combien vivra encore ce Ministre? N'est-ce pas un miracle qu'il vive encore? N'a-t-il pas eu depuis peu tant d'attaques, & si violentes, qu'on „ ne peut comprendre, vu son âge, comment il n'a pas succombé. Pouvons-nous être assurés que les arrangemens pacifiques de la France survivront à Son Eminence? Mais supposons encore que la France & le reste „ de l'Europe se contenteroient d'être simples spectateurs de la Guerre entre la Grande Bretagne & l'Espagne, & que nous entreprendrions la „ Guerre à tout hazard contre l'Espagne, alors je demanderai, Où la ferons-nous? Par Mer ou sur Terre? Ce ne sera pas le dernier, car je suis „ persuadé que personne ne nous croira capables de prendre ce parti; nous „ n'avons que trop appris à détester les Guerres sur Terre. Quand cela ne „ seroit pas, nous seroit-il possible d'attaquer l'Espagne par Terre? Pour „ l'entreprendre, il faudroit d'abord lever une forte Armée, & rassembler „ un nombre infini de Batimens de Transport: ce qui nous jetteroit dans „ des dépenses très considérables, & vraisemblablement la plus grande partie périroit avant que d'aborder, ou ils seroient tellement dispersés, qu'ils „ seroient bientôt réduits à ne pouvoir servir pour l'expédition projettée; „ il faudroit certainement dans cette Armée un Corps de Cavalerie, qu'il „ est impossible de transporter si loin par Mer; & si ce Corps pouvoit aborder, la Biscaye le réduiroit bientôt à rien, ou au moins à ne pouvoir „ rendre aucun service. Sommes-nous maîtres de quelques Ports où nous

„ puis-

» puissions tranquillement débarquer ? Où sont nos places d'armes ? Où sont les Magasins pour l'entretien des Troupes ? Où sont l'Artillerie & les Munitions pour entreprendre un siège ? Et quand même nous aurions toutes ces choses, quelle Ville attaquerions-nous ? Cadix ? Si nous ne nous en rendons maîtres par surprise, nous ne pourrons la réduire ; il n'est pas possible de l'attaquer par Mer ; & je ne croi pas que nous ayons oublié l'expédition du Duc d'Ormond contre cette Ville, au commencement de la dernière Guerre : car s'il n'étoit pas entré par bonheur avec les Gallions à Vigos, le pillage du Port de Ste. Marie ne nous auroit pas indemnisés des dépenses faites pour cette expédition. En un mot, nous manquerions dans une Guerre sur terre en Espagne, de tout ce qu'il faut pour la pousser avec succès. L'Espagne est-elle dans le même cas à notre égard ? Cette Couronne ne peut-elle pas nous faire la Guerre par terre ? Aurions-nous oublié l'année 1710, qu'Alberoni envoya, à l'improviste, une Escadre avec 5000 hommes de Troupes reglées en faveur du Prétendant ; cette Escadre étoit presque dans nos Ports, avant que nous sussions qu'elle avoit mis à la voile. Nous n'avons pas oublié quelle fut la surprise de toute la Nation, quand le feu Roi en informa le Parlement. Les Espagnols auroient indubitablement débarqué en Ecosse, si la Providence n'avoit dispersé leur Flotte par une violente tempête, qui les obligea de regagner leurs Côtes, sans avoir rien entrepris. 1739.

» Accordons que l'Espagne puisse nous attaquer par terre, il faudra avouer que quant à nous, nous ne pouvons lui faire la Guerre que sur mer. Je demande donc, comment & où ? Où commencerons-nous, en Europe ou en Amérique ? Dans le prémier cas, notre Flotte tâchera-t-elle d'obliger celle d'Espagne d'en venir à un Combat décisif ? L'Espagne n'en fera rien ; elle connoît trop bien notre force & sa foiblesse, pour abandonner au succès d'un Combat la décision de nos différends, elle ne feroit pas même la dépense d'équiper une Flotte, & supposé qu'elle voulût le faire, il faudroit savoir si elle le pourroit ; car quoiqu'elle construise sans cesse des Vaisseaux, il est certain qu'elle ne trouveroit pas assez de Matelots pour les équiper, ainsi elle épargneroit cette dépense, & nous laisseroit pour ce tems maîtres de la Mer. Mais si elle ne met pas de Flotte en mer, restera-t-elle pour cela les bras croisés ? Nous abandonneront-ils la mer si facilement ? Souvenons-nous de ce qu'ils ont fait en 1718, & 1719, & concluons aussi, qu'ils feroient la même chose aujourdhui ; ils se posteront le long des Côtes, depuis Bayonne jusqu'à Cadix, ils croiseront jusqu'à l'embouchure du Tage & à la hauteur de Lisbonne, & nous ne pourrons, ni entrer dans la Méditerranée, ni en revenir, sans courir risque de tomber entre leurs mains. Voilà la grande différence qui s'est toujours trouvée lorsque nous avons eu la Guerre avec l'Espagne, parce que ces Mers sont toujours couvertes de nos Vaisseaux Marchands, dont nous perdrions sans doute une grande partie, comme l'expérience nous l'a appris. De quelles représailles pourrions-nous user ? D'aucunes en

1739. „ Europe, ni aux environs, car leur Commerce est si peu de chose en Europe, que ce ne seroit pas la peine d'y penser; car quelque bonheur que nous eussions dans nos courses, nous perdrions 40 Vaisseaux contre un que nous leur prendrions: outre que la Nation ne peut s'enrichir par-là, la perte de chaque Vaisseau l'appauvrit, puisque les prises restent, pour la plus grande partie, au profit de ceux qui les font, & qu'il n'en entre rien dans la Caisse de l'Etat. Que feroit donc la Flotte Britannique en Europe? Elle pourroit tout au plus défendre Gibraltar en cas de siége. Mais quelles dépenses ne faudroit-il pas faire, si nous voulions armer pour défendre le Commerce? Et que pourrions-nous exécuter sans Armée de Terre, comme je l'ai remarqué ci-dessus? Seroit-il possible de faire une seule conquête? Et quand même on en feroit, deux ou trois Conquêtes pareilles à celle de Gibraltar, feroient trop d'éclat, & nous ruineroient. Ne pourrions-nous donc absolument rien faire? Sans doute, nous pourrions piller & saccager leurs Côtes & le plat-païs, & en ruiner les Habitans; mais quel profit en tirerions-nous? Nos Marchands seroient-ils par-là indemnisés de leurs pertes? En serions-nous plus en état de pousser la Guerre avec vigueur, & obtenir une Paix avantageuse? Mais quelles sommes ne faudroit-il pas pour une pareille entreprise? Qu'on examine le compte de celles qu'a couté l'Expédition près de Vigos en 1719, & qu'on voye si nous avons gagné par les pertes que nous avons causées aux Espagnols, & si nous n'aurions pas mieux fait de ne pas sortir de nos Ports?

„ Voyons à présent s'il est de notre avantage de faire la Guerre dans les Indes Occidentales. Que pouvons-nous y entreprendre? Quelle Place pouvons-nous y enlever aux Espagnols? Et si nous le pouvions, aurions-nous envie de le faire? Je ne le croi pas. Outre que c'est pour nous du fruit défendu, sans une Armée de Terre; car, si je ne me trompe, la Havana n'est pas moins bien fortifiée que Cadix. Mais, dira-t-on, nous pourrions enlever leurs Gallions, ou du moins les empêcher de revenir en Europe. Examinons murement ces deux Articles.

„ I. Comment nous saisir des Gallions, sans équiper une forte Escadre & l'envoyer dans ces Mers? Ce qu'on ne peut exécuter secrètement dans un Païs, où il faut pour cela le consentement du Parlement, qui a la liberté de faire imprimer tout ce qui se passe dans ses Assemblées, où les Ministres étrangers même se trouvent pour entendre les débats. Le Ministre d'Espagne, ou son Agent, ne sait-il pas, jusqu'au moindre mot, tout ce qui s'y dit? Il est donc vraisemblable que cette Couronne, sur le premier avis qu'elle en aura, dépêchera quelques Fregates légères en Amérique, en une fois moins de tems qu'il en faudra à notre Escadre pour arriver dans ces Mers. Cela étant, quel succès peut-on en attendre? N'est-il pas probable que si les Gallions sont chargés, on les déchargera d'abord, & s'ils ne le sont pas, ils différeront leur chargement jusqu'à un tems plus convenable; ensorte que tout ce que nous pourrons

„ espé-

„ espérer de cette expédition, se bornera de bruler les Hulkes (*); exploit glorieux, & qui nous indemniseroit fort des dépenses que nous aurions faites! Peut-être même les Espagnols pourroient-ils sauver ces Barques, en les mettant dans des endroits inaccessibles aux Vaisseaux de Guerre. 1739.

„ II. Mais, dira-t-on, si nous ne pouvons enlever les Gallions, nous pourrons les empêcher de repasser en Europe, ce qui jettera les Espagnols dans un grand embaras. J'en conviens, mais qu'en arrivera-t-il, si après avoir croisé longtems, ils paroissent aux environs de Bastimentos? Avons-nous donc oublié les murmures & les cris du Peuple en 1726, lorsqu'on apprit que notre Escadre étoit dans ce parage, comme si tous nos Vaisseaux étoient péris. Ceux qui haranguent avec tant de vivacité pour la Guerre, pourront-ils nous montrer un endroit où on pût se poster plus avantageusement? Ainsi tout l'avantage que nous remporterons, se bornera à empêcher, pour un tems, à notre préjudice, les Gallions de revenir en Europe. Quel profit pouvons-nous donc tirer de la Guerre dans ce Païs-là, si nous ne pouvons nous y emparer d'aucune Forteresse, ni des Trésors que l'Espagne en tire? Supposons que nous eussions le bonheur de nous saisir d'une riche Flotte; en quoi consiste sa cargaison? Y a-t-il quelqu'un qui ignore, que le tiers, ou même la moitié appartient aux François, & que le reste est partagé entre les Anglois, les Hollandois, les Italiens & les Espagnols, ensorte que la part des Espagnols ne fait qu'un dixième? Y a-t-il apparence que les autres Nations & sur-tout les François, qui non seulement y sont le plus intéressés, mais aussi les plus puissans, souffriront patiemment que les Anglois s'emparent de leur bien, qui seroit à bord de ces Bâtimens, & d'une si grande importance? Il seroit ridicule de répondre, que nous pourrions ne saisir que les effets appartenans aux Espagnols, & rendre ceux des François; la chose est impraticable. Quels soins, quelle vertu, quel rénoncement à son propre intérêt, ne faudroit-il pas réunir dans les gens de l'équipage! Quelle politesse envers nous, & quelle indifférence pour leur propre intérêt de la part de la France & des autres Nations! le Trésor disparoîtroit, & quand même la chose seroit autrement, quel embaras de trouver la portion de chacun! Il n'y a pas d'intéressé qui ne criât à l'injustice.

L'Auteur de cette Pièce entre encore dans d'autres détails, qui tendent tous à faire voir, que la Guerre avec l'Espagne ne peut être que ruineuse pour l'Angléterre; que le Ministère, pour se conformer à l'avis du Parlement, ne pouvoit mieux faire que de prendre la voie d'une Négociation amiable; que par-là on avoit obtenu, non seulement un aveu qu'on avoit fait tort aux Négocians Anglois, mais aussi une réparation à cet égard; qu'on avoit aussi obtenu une promesse d'ôter tout sujet de plaintes pour l'avenir; qu'on

(*) Barques de transport sur les Côtes.

1739. qu'on avoit enfin posé sans Guerre la base d'un Traité, qui s'accorderoit avec les précédens, & qui seroit du moins aussi solide que celui qu'on auroit pu attendre d'une Guerre.

Tandis que d'un côté le Ministère & ses Partisans faisoient tous leurs efforts pour porter le Peuple, à prendre des sentimens plus pacifiques, le gros de la Nation soutenu des Seigneurs opposés au Parti de la Cour, ne cessoit de blâmer les mesures qu'on venoit de prendre pour terminer l'affaire à l'amiable.

Le mécontentement augmenta lorsqu'on vit que Sa Majesté Catholique refusoit de payer les 95 mille livres sterling stipulées par la Convention, sous prétexte du refus que faisoit la Compagnie du Sud de payer à Sa Majesté les 68 mille stipulées par la même Convention.

Les plaintes amères de ceux qui demandoient ou la Guerre, ou une entière réparation de tous les griefs, déterminèrent enfin la Cour à employer des moyens plus efficaces à l'égard de l'Espagne. Dans cette vue on tint le 21 de Juillet un Conseil, où il fut résolu d'accorder des Lettres de Représailles contre les Sujets de la Couronne d'Espagne, leurs Vaisseaux & leurs effets. On verra les raisons, qui obligèrent la Cour d'Angleterre à faire cette démarche, dans la Proclamation suivante.

,, D'autant que les Vaisseaux Gardes-Côtes Espagnols & autres, ayant
,, commission du Roi d'Espagne ou de ses Gouverneurs, ont commis des
,, Déprédations réitérées, saisi injustement dans les Indes Occidentales les
,, Vaisseaux & Effets des Sujets de la Grande Brétagne, contre le Droit
,, des Gens & en violation des Traités qui subsistent entre la Couronne de
,, la Grande Brétagne & l'Espagne, par où lesdits Sujets ont non seulement
,, souffert de grandes pertes, mais ont de plus été attaqués en leurs Person-
,, nes par lesdits Gardes-Côtes, qui ont exercé contre eux des cruautés
,, inouïes.

,, Et comme, après bien des Instances & Représentations que Sa Majes-
,, té a fait faire de tems en tems à la Cour d'Espagne pour en obtenir satis-
,, faction de ces traitemens injurieux & pratiques illégitimes, en prévenant
,, pour l'avenir de pareilles violences, on a enfin conclu au Pardo le 14
,, Janvier dernier entre Sa Majesté & le Roi d'Espagne une Convention,
,, dans laquelle il a été stipulé, que pour réparation des Dommages causés
,, aux Sujets de Sa Majesté par lesdites Déprédations & Saisies, on paye-
,, roit de la part de l'Espagne à la Couronne & aux Sujets de la Grande
,, Brétagne, par forme de balance, une certaine Somme dans Londres,
,, & dans un certain terme, exprimé dans ladite Convention: Lequel ter-
,, me est expiré le 5 Juin dernier, sans que le Payement en question s'en
,, soit ensuivi, par où ladite Convention se trouve violée & rompue de
,, la part de l'Espagne; & les Sujets de Sa Majesté restent sans aucune sa-
,, tisfaction ou réparation de tant de pertes considérables qu'ils ont souf-
,, fertes.

,, Sa Majesté ayant donc mûrement pesé tous ces traitemens injurieux
,, de

„ de la part de l'Espagne, a résolu de prendre de telles mesures qui sont 1739.
„ jugées nécessaires pour défendre l'honneur de sa Couronne, & obtenir
„ réparation & satisfaction en faveur de ses Sujets injuriés. Pour cet effet,
„ de l'avis de son Conseil Privé, il a plu à Sa Majesté d'ordonner par les
„ présentes, d'accorder des Lettres de Représailles contre les Vaisseaux,
„ Biens & Sujets du Roi d'Espagne; ensorte que les Flottes & Vaisseaux
„ de Guerre de Sa Majesté, ainsi que tous autres Vaisseaux & Navires, qui
„ seront pourvus de pareilles Lettres de Représailles, ou qui seront autori-
„ sés à cet effet d'une manière ou d'autre par les Commissaires de l'Amirau-
„ té, pourront arrêter légitimement tous les Vaisseaux, Bâtimens & Effets
„ appartenant au Roi d'Espagne, ou à ses Sujets, & autres demeurant sur
„ aucun des Territoires du Roi d'Espagne, & les amener devant quelque
„ Cour d'Amirauté du Domaine de Sa Majesté, afin d'y obtenir Sentence.
„ Pour cette fin, l'Avocat Général de Sa Majesté, & celui de l'Amirauté
„ dresseront & présenteront sans délai au Conseil du Roi un Projet de Com-
„ mission, en vertu de laquelle les Commissaires de l'Amirauté seront au-
„ torisés d'accorder des Lettres de Marque ou de Représailles à tels des Su-
„ jets de Sa Majesté, ou autres qu'ils jugeront duement qualifiés à cet ef-
„ fet, pour pouvoir en conformité arrêter, enlever & amener les Vais-
„ seaux, Bâtimens & Effets appartenant à l'Espagne, ou aux Vassaux &
„ Sujets du Roi d'Espagne, ou à aucun des habitans demeurant sur le Ter-
„ ritoire ou sous la Domination de Sa Majesté Catholique, avec ordre d'in-
„ sérer dans cette Commission les Pleinspouvoirs & clauses nécessaires, se-
„ lon ce qui a été pratiqué ci-devant en pareil cas.

„ Le susdit Avocat du Roi & celui de l'Amirauté dresseront pareillement
„ & présenteront au Conseil de Sa Majesté un Projet de Commission, par
„ laquelle les Commissaires de l'Amirauté seront autorisés à requerir le Haut
„ Tribunal de l'Amirauté, le Lieutenant & Juges dudit Tribunal, ainsi
„ que les autres Cours d'Amirauté des Domaines de Sa Majesté, afin qu'ils
„ procèdent juridiquement au sujet des Saisies, Prises & Représailles de tous
„ les Vaisseaux & Effets pris ou qui seront pris; qu'ils décident conformé-
„ ment aux Procédures de l'Amirauté, & qu'ils confisquent tous & chacun
„ des Vaisseaux, Bâtimens & Effets appartenant à l'Espagne, ou aux Vas-
„ saux & Sujets de l'Espagne, ou à aucun des habitans demeurant sur le
„ Territoire & sous la Domination de Sa Majesté Catholique, avec ordre
„ d'insérer pareillement dans ladite Commission les Pleinpouvoirs & clauses
„ nécessaires, selon ce qui a été pratiqué ci-devant en pareil cas.

„ Ils dresseront aussi & présenteront au Conseil de Sa Majesté un Projet
„ d'Instructions qu'on jugera nécessaires que l'Amirauté envoye dans les
„ Gouvernemens étrangers & aux Plantations, afin qu'ils s'y conforment;
„ & enfin un Projet d'Instructions pour les Vaisseaux qu'on jugera à propos
„ de mettre en Commission pour cette fin.

Ce coup d'éclat fit d'abord juger que l'Angléterre avoit enfin pris la réso-
lution de pousser les choses à l'extrémité. Lorsque Mylord Waldegrave fit
part

1739. part de cette Proclamation au Cardinal de Fleury, Son Eminence lui témoigna, à ce qu'on prétend, sa surprise d'une démarche si précipitée, & dont il appréhendoit lui-même les suites. Tout le monde connoît l'humeur pacifique de ce grand Prélat, qui auroit souhaité que ce différend entre les deux Cours eût pu être terminé par la voie de la Négociation.

La déclaration que le Cardinal fit dès-lors à cet Ambassadeur, donna assez à connoître quelles étoient les intentions du Roi Très Chrétien, & quelles mesures Sa Majesté pourroit prendre en cas de rupture entre l'Espagne & l'Angléterre. Il dit nettement & sans detour à cet Ambassadeur, que comme Sa Majesté Très Chrétienne avoit des engagemens avec le Roi Catholique, Elle ne verroit pas avec plaisir que les Anglois attaquassent ou enlevassent quelques Vaisseaux, à la charge desquels ses Sujets seroient intéressés; & qu'Elle ne pourroit même se dispenser d'employer les moyens les plus convenables pour obtenir la réparation des dommages qui leur seroient causés. C'étoit annoncer à l'Angléterre, d'une manière assez claire, que l'Espagne pouvoit compter sur le secours de la France.

La Cour de Londres fit déclarer de son côté, tant à Versailles qu'à Madrid, qu'elle n'avoit pas intention de rompre avec les Espagnols, & de commettre des hostilités contre la Couronne d'Espagne, puisqu'on ne pouvoit considérer comme telles les Réprésailles qu'elle n'accordoit à ses Sujets, que conformément à ce qui étoit stipulé dans les Traités de 1667 & 1670 (*).

Cette Déclaration ne satisfit pas la Cour d'Espagne. Elle répondit qu'elle regardoit comme insultante toute la conduite que la Couronne de la Grande Brétagne tenoit à son égard; que c'étoit en vain qu'elle alléguoit les Traités pour colorer du nom de Réprésailles les Hostilités qu'elle commettroit contre les Vaisseaux ou Sujets Espagnols; que Sa Majesté les regarderoit comme exercées contre Elle-même; que si elle ne se trouvoit pas assez forte pour repousser de telles violences, elle espéroit de trouver des secours suffisans chez ses Alliés, & qu'elle publieroit un Manifeste, pour informer toute l'Europe du tort qu'avoient les Anglois, ne craignant point de faire connoître la conduite qu'elle avoit tenue avant & après la Convention.

On étoit sur le point d'en venir à une rupture entière entre les deux Cours. Les Ministres furent appellés de part & d'autre. L'Angléterre avoit déja mis en Mer un grand nombre de Vaisseaux de Guerre. L'Amiral Haddock occupoit le Détroit. Les Vice-Amiraux Vernon & Ogle croisoient sur les Côtes de Galice & de Biscaye. D'autres Escadres commandées par les Amiraux Norris & Cavendish étoient destinées à la garde des Côtes de la Grande Brétagne. Ces Flottes déja nombreuses, étoient tous les jours renforcées de quelques nouveaux Vaisseaux. L'Es-

(*) On peut consulter l'Article III du prémier de ces Traités, & l'Article XIV du second. On y verra la manière dont on doit se conduire en cas de nouvelles déprédations, & de déni de justice, de la part du Prince dont les Sujets auront donné lieu aux Griefs. Ces deux Traités ont été conclus entre Charles II, Roi d'Espagne, & Charles II, Roi d'Angleterre, dans des circonstances à peu près pareilles à celles dont il est ici question.

L'Espagne ne restoit pas tranquile à la vue de tous ces grands préparatifs. 1739.
On levoit des Troupes de tous côtés, & on étoit occupé jour & nuit dans ses Ports à équiper tous les Vaisseaux qui pouvoient mettre en Mer. On en armoit à Ferol, à la Corogne, à Bilbao, à Alicante, à Malaga, & à Cadix. Enfin pour faire voir à l'Angléterre, qu'on n'avoit rien à craindre de ses menaces, le Roi Catholique fit publier une espèce de Manifeste pour servir de réponse à la Proclamation que la Cour d'Angléterre avoit publiée en accordant des Lettres de Représailles à ses Sujets. Voici la teneur de cette Pièce, qui est datée du 20 Aout.

„ Le désir que nous avons de ne point troubler la tranquilité de l'Europe, & de maintenir nos Sujets en paix, fait, depuis quelque tems, une espèce de violence à la délicatesse de notre honneur, & à l'avantage de nos intérêts. L'Angléterre agitée par ses divisions intestines, en a pris le prétexte pour colorer opiniâtrément ses plaintes, dont le peu de fondement ne nous étoit que trop connu: desorte que si Nous n'avions pas été plus sincèrement attentifs à la conservation de la Paix qu'aux importunités des Anglois, toutes ces disputes auroient déja abouti à une fatale rupture, non sans de puissans motifs de notre part.

„ Cette vérité se prouve par les Réponses données aux Ministres Anglois, & par notre condescendance à leurs Propositions, entr'autres en admettant le Réglement fait à Londres des demandes respectives, sans que l'évaluation arbitraire de leurs Vaisseaux pris, & le peu de valeur qu'ils ont attribué aux nôtres, Nous ait empêché d'y souscrire, voulant bien, uniquement pour l'amour de la Paix, dissimuler & leur accorder cet avantage. C'est par une suite d'une si noble sincérité, que Nous avons donné les mains à la conclusion de la Négociation.

„ Le Ministère de Londres a voulu faire une Compensation de ce qui Nous étoit dû par la Compagnie de l'Assiento des Nègres avec ce que Nous leur devions; & quoique le refus de Nous payer ce qui Nous étoit dû, Nous eût pu servir de prétexte pour Nous dispenser de remplir nos engagemens, le même Ministère sait que nous avions ordonné à Don Thomas Giraldino, notre Ministre Plénipotentiaire de cette Cour, de lever à intérêt les 95000 livres, afin d'accomplir ce qui étoit stipulé à ce sujet de notre part.

„ Dès que la Convention fut signée au Pardo, & qu'elle eut été ratifiée à Londres, Nous ordonnames, par une suite de notre bonne foi, de désarmer nos Escadres; Nous expédiames les ordres qu'il convenoit à la Floride, & Nous fimes tout ce qu'il appartenoit de faire: au-lieu que l'Angleterre, se répentant sans doute d'avoir rappellé dans ses Ports l'Escadre de l'Amiral Haddock qui étoit dans la Méditerranée, en révoqua l'ordre, & lui en envoya un autre de rester à Gibraltar, ce Port étant plus commode pour l'éxécution des desseins que vraisemblablement elle méditoit déja dès ce tems-là, & qui se sont manifestés depuis. Elle né-

1739. „ gligea en même tems d'envoyer à la Caroline les ordres qu'elle devoit y „ expédier; & l'injuste procédé de la Compagnie fut appuyé de l'autorité „ du Roi, en supposant que c'étoit une affaire de la Couronne, quoiqu'a- „ vant la Convention on eût reconnû que ce n'étoit qu'un Contrat avec „ un particulier.

„ Ces Démarches si peu conformes au but qu'on se proposoit, Nous o- „ bligèrent d'ordonner au Marquis de Villarias, notre Prémier Sécrétaire „ d'État & del Despacho, de déclarer au commencement d'Avril dernier à „ Don Benjamin Keene, Ministre Plénipotentiaire du Roi de la Grande „ Brétagne, qu'un plus long séjour de l'Amiral Haddock à Gibraltar ren- „ doit impossible l'éxécution totale de la Convention, quelques suretés „ qu'on pût donner à cet égard de la part d'Angléterre; & voyant que de „ pareilles insinuations ne produisoient pas l'effet que Nous en attendions, „ savoir d'éloigner les maux dont on étoit menacé, Nous résolumes de fai- „ re réitérer cette Déclaration d'une manière plus ample dans la prémière „ conférence formelle qui devoit se tenir entre nos Plénipotentiaires & ceux „ d'Angléterre, afin qu'on ne pût pas Nous imputer la faute d'être la cau- „ se prémière de l'inéxécution de tout ce qui avoit été stipulé.

„ Une conduite si reglée de notre part n'a pas produit les effets qu'on a- „ voit lieu d'attendre; mais ils ont répondu à celle que l'Angléterre a te- „ nue ci-devant, & qu'elle a manifestée encore plus visiblement par la sui- „ te, en ordonnant à l'Amiral Haddock, de se poster entre les Caps de St. „ Vincent & de Ste. Marie, pour y attendre & surprendre les Assogues; „ en faisant publier dans des termes peu mesurés des Répréfailles à Lon- „ dres, & en les faisant éxécuter en divers endroits; ainsi qu'il conste „ par plusieurs Déclarations juridiques de ceux qui se sont trouvés dans le „ cas.

„ Notre tolérance ayant été par-là poussée à bout, & comme ce seroit „ faire tort à notre pouvoir & à notre Souveraineté, de rester plus long- „ tems dans l'inaction où nous avons été jusqu'à présent, Nous Nous som- „ mes déterminés à user pareillement de Répréfailles dans nos Domaines, „ & à ordonner à nos Sujets de se saisir des Vaisseaux, Biens & Effets du „ Roi & des Sujets de la Grande Brétagne dans les Parages où ils pourront „ les rencontrer, en observant les Règles que Nous prescrirons dans les or- „ dres circulaires qui s'expédient pour cet effet; & afin que notre présente „ Résolution parvienne à la connoissance de tous & un chacun, ainsi que „ les puissans motifs qui Nous y ont engagé, Nous avons ordonné qu'elle „ soit publiée dans la forme réquise.

Malgré toutes ces démarches, qui sembloient annoncer une Guerre pro- chaine, la France ne laissa pas de se flatter de pouvoir encore dissiper l'ora- rage & reconcilier les deux Cours. Dans cette vue elle envoya à Londres le Comte de Cambis, en qualité d'Ambassadeur, pour y offrir la médiation de Sa Majesté Très Chrétienne. Ce Ministre étoit chargé de proposer quel- ques expédiens, qui tendoient à prévenir une rupture, & il présenta pour

cet effet un Mémoire qui fut examiné dans un Conseil extraordinaire, en présence de Sa Majesté Britannique. Pour donner du poids à cette Négociation, la Cour de France envoya des ordres à Brest, à St. Malo, à Rochefort, & autres Ports de Mer, pour presser l'armement de plusieurs Vaisseaux de guerre. 1739.

Ce fut au milieu de tous ces préparatifs de guerre, qu'on célébra à Paris le Mariage de Madame Louïse-Elisabeth de France, fille aînée de Leurs Majestés Très Chrétiennes, avec Don Philippe Infant d'Espagne. Il y eut à cette occasion plusieurs Fêtes brillantes, tant à Versailles qu'à Paris. Le 26 d'Aout fut destiné pour la célébration de ce Mariage. On tira ce jour-là à Versailles un magnifique Feu d'artifice, dont voici la description.

Cet Edifice représentoit le Palais de l'Hyménée. Sa longueur étoit de cent cinquante toises, sur vingt d'élevation; sa forme étoit en Portiques & circulaire par le milieu, & aux extrémités elle faisoit des retours & avant-corps, en face desquels étoient deux Bassins, dans le centre desquels on voyoit des Rochers illuminés. L'Ordre qui regnoit sur un grand socle étoit Ionique, les colomnes étoient teintes de marbre rouge veiné de blanc, imitant en cela celui qu'on tire en Languedoc, du côté des Pyrénées. La décoration du milieu formoit une grande Arcade percée, dont l'entablement servoit d'imposte; derrière paroissoit un Dôme, avec rocailles & guirlandes de fleurs; au-dessus & au centre étoient placées les Armes de France & d'Espagne, soutenues par deux Anges, le tout rélevé en or; elles étoient terminées au sommet par le tems, sous la figure d'un Vieillard, tenant une faux à la main, accompagné de plusieurs Génies, portant des médaillons, sur lesquels étoient représentés des enfans ornés de casques & de Couronnes.

L'allégorie qui se voyoit à droite de ce grand Sujet, représentoit la Paix, & celle du côté gauche le Mariage. Le Groupe de la prémière étoit la France, accompagnée de la Paix & de Minerve; l'une tenoit une branche d'Olivier, & avoit une corne d'abondance à ses pieds, l'autre avoit des trophées d'armes; elles étoient dans des nuées; on voyoit au-dessus une Pyramide & des génies qui s'empressoient à l'entourer de guirlandes, au pied étoient l'envie & la fureur terrassées. De ce même côté étoit Hercule qui se reposoit sur un Globe; sa Massue étoit garnie de fleurs par un petit Amour; une Renommée s'élevoit au-dessus de ce Globe, pour publier la Paix. Aux deux côtés un peu au-dessous, étoient l'Europe & l'Asie avec leurs attributs; Groupes séparés. Sur l'entablement regnoit une Balustrade de même qu'au Socle, & sur chaque pied d'estal étoient posés alternativement des Génies & des Corbeilles de fleurs; les Génies avoient des armes de guerre, sur lesquelles ils se reposoient. Dans les Retours & Avant-corps au rez de chaussée étoient des Arcades, qui renfermoient des Statues en marbre, & dans celles où il n'y en avoit point, on avoit substitué du côté droit quatre Groupes d'enfans.

1739. Le prémier répréſentoit l'Agriculture, couronnée d'épis de bled, tenant un Zodiaque & un Coutre de charrue: le ſecond, les Sciences, ayant des aîles à leur tête, ſoutenant un miroir, un globe & un triangle poſé deſſus: le troiſième, la Libéralité avec une corne d'abondance, d'où ſortoient différens bijoux: le quatrième, la Magnificence, ayant règle, compas, pinceaux, marteaux & burins, attributs des Arts. Du côté gauche, l'Allégorie du Mariage étoit repréſentée par l'Hymen, tenant un Médaillon où étoit le chiffre des futurs Epoux: la Seine, ſous la figure d'une femme étoit à ſon côté droit, & le Tage, ſous la figure d'un homme, étoit à la gauche; leurs eaux ſe mêloient enſemble: on voyoit un petit Amour décochant une flèche dans le Médaillon; un Obéliſque pareil à celui de l'autre côté, étoit orné de guirlandes de fleurs par des Génies: du pied ſortoit une ſource qui alloit ſe mêler avec les deux rivières.

Du même côté où étoient le globe & le chiffre de la Reine, on voyoit deux figures de femme, répréſentant la Vertu & la Sageſſe, une Renommée s'élevoit au-deſſus; à côté un peu plus bas étoit l'Amérique & l'Afrique, Groupe ſéparé, ſur la Baluſtrade de ce côté étoient pluſieurs Amours badinans avec des Inſtrumens de Muſique. Les Arcades dans les retours faiſoient ſimmétrie à celles de l'autre part. Les Groupes d'enfans repréſentoient, le prémier, la Concorde tenant une guirlande de fleurs qui formoit une chaîne; ces enfans ſe donnoient la main & ſe regardoient tendrement. Le ſecond étoit la Fécondité, couronnée de Génévrier, tenant un nid, & ayant un lapin à ſes pieds. Le troiſième étoit la Gloire, ſoutenant une Pyramide & une Palme. Le quatrième étoit l'Age d'or, accompagné d'une Ruche à miel. Au-deſſous du Sujet de la Paix étoient deux Médaillons, ſur l'un deſquels étoit la Valeur marquée au ſiège de Philipsbourg; ſur l'autre étoit la victoire de Guaſtalla.

Des deux autres, qui étoient ſous l'Hyménée, l'un repréſentoit l'Echange de la Lorraine avec la Toſcane; ſavoir deux femmes qui changeoient leurs Ecuſſons; l'autre la Domination; c'étoit une figure tenant un Sceptre avec un œil à ſon extrémité, & un ſerpent autour de ſon caſque; le Médaillon avoit pour fond le Mont Véſuve; déſignant par-là le Règne de Don Carlos dans le Royaume des deux Siciles.

L'intérieur des Arcades étoit orné de Girandoles en Pyramides, garnies d'une infinité de lumières. Toutes les avenues aboutiſſantes à ces décorations, de même que le pourtour du feu étoient remplies de luſtres, falots & lanternes de différentes couleurs. Il y en avoit de trois pieds de diamètre & de ſix pieds de haut, elles étoient faites de corne tranſparente de fer blanc, ayant la forme de feuilles de laurier. L'artifice étoit placé derrière les Arcades, ainſi que les fuſées, ſerpenteaux, bombes, éclairs, &c. Les Eaux jouèrent pendant toute la journée.

La Fête que donna le lendemain le Marquis de la Mina Ambaſſadeur d'Eſpagne ne fut pas moins ſuperbe. Nous nous contenterons de donner ici la deſ-

description du Feu d'artifice. L'Edifice répréſentoit un vaſte & magnifique Païſage, élevé ſur les bords de la Seine, en forme de Montagne ou d'Amphithéâtre de 90 toiſes de largeur ſur 20 de hauteur. Tout ce qui le couvroit & le décoroit étoit allégorique, & repréſentoit par des ſymboles naturels, l'union des deux Royaumes, confirmée & ſcellée de nouveau par l'Alliance qui faiſoit l'objet de la joie publique. 1739.

Deux grands Arbres qui s'élevoient fort au-deſſus de la cime de la montagne, & dont les branches étoient entrelacées, & ſembloient ſe confondre les unes dans les autres, repréſentoient les Rois d'Eſpagne & de France, qui par une nouvelle alliance reſſerrent les nœuds d'une union déja formée par le ſang. Neptune & Amphitrite, portés chacun ſur leur char marin, & accompagnés de leurs ſujets, paroiſſoient ſortir du ſein des Eaux, & voguoient légèrement ſur la Rivière, pour venir prendre part à la fête, & en être les témoins. Ces Groupes étoient dorés.

Les dedans du Palais du Marquis de la Mina étoient décorés avec la plus grande magnificence. Les dehors en étoient éclairés par douze grands Ifs de lumière, de trente pieds de haut, arraſés par le deſſous, à dix pieds du pavé, & eſpacés de manière que la liberté du paſſage n'en étoit point interrompue. Les dix-ſept trumeaux de la façade du Palais étoient garnis de Girandoles dorées, portant chacune des lumières de cire blanche. On entendoit un bruit continuel d'un grand nombre de trompettes & timbales d'une part, & de l'autre de hautbois & baſſons, qui ſe répondoient alternativement.

Le Magiſtrat de Paris donna auſſi le 29 une Superbe Fête à l'occaſion du même Mariage. Le principal corps du Feu d'artifice étoit placé ſur la terraſſe de l'éperon du Pont-Neuf, derrière le piedeſtal de la ſtatue équeſtre de Henri IV. Il répréſentoit une Colonnade compoſée de huit Colomnes de front, & de quatre en retour, d'ordre Dorique, élevées ſur un grand ſocle, & piedeſtaux au-deſſus, entre leſquels étoient des baluſtrades d'appui, & couronnées d'un entablement. Au-deſſus de cet entablement étoit une baluſtrade avec des piedeſtaux ſur l'aplomb des Colomnes, ſur leſquels on avoit placé des figures de rondes-boſſes.

Sur la terraſſe de cet Edifice étoit élevé un grand Attique à l'aplomb, & ſuivant le plan des Colomnes intérieures de l'Edifice, dont les faces étoient ornées de cadres, panneaux, enrichis de bas-reliefs & guirlandes, le tout ſurmonté de vaſes. Sur l'extrémité de cet Attique étoit placée une girandole d'artifice. Sur les trotoirs du Pont-Neuf, des deux côtés du feu, étoient placées deux autres petites girandoles, leſquelles tiroient enſemble avec la grande girandole. Aux deux côtés de l'Edifice du feu étoient placés ſur les trotoirs du Pont-Neuf, depuis la rue Dauphine juſqu'à la Samaritaine, ſeize grandes pyramides, garnies de forts lampions, & ſeize autres petites pyramides, en forme de piedeſtaux, garnies de même. Sur les huit tourelles du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, furent tirées trois cens fuſées volantes. Le canon de la Ville & les boetes d'artillerie furent

1739. tirés sur le bord de la rivière, au bas du quai des Orfèvres. Sur les deux trotoirs du Pont-Neuf, des deux côtés du feu, étoient placées cent-quatre-vingt-huit caisses garnies de fusées volantes.

Dans les huit tourelles en face du Pont-Royal, étoient placées des pots à aigrettes & gerbes d'artifice, disposés en pyramide. Sur la tablette de la corniche du Pont étoient placées des gerbes. Au-devant du milieu de la face du feu, sur l'entablement, on avoit placé un grand Soleil fixe. Au milieu, & sous le Soleil étoit placé un grand chiffre avec une couronne, qui étant illuminés, paroissoient de pierreries. Aux côtés, au-devant des entre-colomnes, étoient placés deux chiffres d'artifice de couleur. Au-dedans des cinq arcades d'illumination, qui entouroient le mur de l'esplanade de la Statue, étoient cinq napes de feu rouge. Après l'artifice tiré, le corps du feu fut illuminé par des lustres dans les entre-colomnes, & des lumières sur les entablemens & appuis des balustrades, ainsi que les pyramides & les piédestaux qui étoient des deux côtés du feu sur le Pont-Neuf. Au milieu & au-devant du pavillon du Roi, étoit placé un sallon lumineux pour la Musique. Au-dessus & au-dessous de ce sallon, étoient placés huit dragons qui jettoient l'artifice. Au-dessus & au-dessous de ces dragons on avoit placé huit batteaux, remplis d'une grande quantité d'artifices d'eau. Le pourtour de la rivière étoit orné & bordé de 60 batteaux garnis de lanternes de verre, représentant différentes formes de petits navires. Entre ces batteaux de lumières étoient placés trente-deux batteaux garnis de cascades de feu.

L'après-midi, avant le feu, il y eut une joute de Mariniers, lesquels, après leur exercice, se placèrent autour du sallon de la Musique. Les deux ponts & les deux quais étoient illuminés par des lustres placés où l'on a coutume de mettre les lanternes.

Toutes les maisons de la Ville & des Fauxbourgs furent illuminées le même soir par des lampions & des bougies. On y avoit aussi placé des lustres & des girandoles dans tous les endroits où se mettent les lanternes. Les Corps des Marchands avoient fait élever dans la rue de la Ferronnerie, un superbe Arc de triomphe, qui étoit entièrement illuminé.

L'Infante partit de Versailles le 31. d'Aout pour se rendre en Espagne. Elle fut accompagnée du Duc & de la Duchesse de Tallard, de la Duchesse d'Antin, & de la Marquise de Tessé. On lui donna une suite de 900 personne. Cette Princesse arriva à Bourdeaux le 24 de Septembre à bord d'un Bâtiment qu'on avoit envoyé à sa rencontre jusqu'à Blaye. Elle partit de cette Ville le 28, d'où elle fut conduite jusqu'aux Frontières d'Espagne par les mêmes personnes qui l'avoient accompagnée. Elle fut remise aux Espagnols dans l'Isle des Faisans, avec les mêmes cérémonies que sa Trisayeule avoit été remise aux François, lorsqu'elle vint épouser Louis XIV. Elle arriva le 28 d'Octobre, où la Cour s'étoit rendue pour la recevoir. Le Mariage y fut consommé le même jour.

Un

Un autre sujet de joie pour les Espagnols, fut l'arrivée des Assogues dans le Port de Sant-Andéro, où ils entrèrent le 14 d'Aout, au nombre de cinq, avec une très riche cargaison, tant pour le compte du Roi que pour celui des particuliers. Les Anglois s'étoient flattés que ce Trésor pourroit tomber entre leurs mains, mais lorsqu'ils apprirent qu'il étoit arrivé en Espagne, cette nouvelle les consterna, & quelques-uns même s'imaginèrent qu'on avoit connivé à leur passage. Ils ne pouvoient comprendre qu'ayant un si grand nombre de Vaisseaux en mer sur toutes les Côtes d'Espagne & dans la Méditerranée, les Espagnols eussent trouvé le moyen de faire passer les Assogues sans rencontrer d'ennemis. 1739.

D'autres évènemens ne contribuèrent pas peu à augmenter le mécontentement des Anglois. L'armement de leurs nombreuses Flottes, & leur entretien, coutoient à la Nation des sommes immenses, & bien loin de se dédommager, soit par quelque conquête, ou par la prise des Vaisseaux ennemis, ils faisoient au contraire tous les jours de nouvelles pertes, & voyoient leur Commerce presque entièrement ruiné. Dans très peu de tems les Armateurs Espagnols, qui étoient en grand nombre, enlevèrent plus de cinquante Bâtimens Anglois, soit dans la Méditerranée soit dans l'Océan, & même du côté de l'Amérique Septentrionale. Le seul avantage un peu considérable, remporté par les Anglois, fut l'enlevement d'un Vaisseau de Buenos-Ayres, & de deux autres qui venoient des Caraques, dont la charge montoit à quelques millions.

Comme l'Amérique étoit l'unique Païs où l'Angleterre pût se dédommager de ses pertes, on y envoya des Lettres de Représailles, avec une Escadre commandée par l'Amiral Vernon. Nous verrons ci-après quelle fut le succès de cette expédition. Enfin, pour se rendre entièrement aux instances & aux cris de presque toute la Nation, la Cour de Londres prit le parti de déclarer la Guerre à l'Espagne. Cette Déclaration qui est datée du 30 Octobre, fut publiée dans toutes les Villes & Ports des trois Royaumes, & sur tous les Vaisseaux de guerre. Nous allons donner ici cette Pièce d'autant plus volontiers, qu'on y trouve les vrais motifs qui ont déterminé la Cour Britannique à prendre cette terrible résolution.

„ Comme les Gardes-Côtes Espagnols & autres Navires ayant Commission du Roi d'Espagne ou de ses Gouverneurs, ont fait pendant plusieurs années dans les Indes Occidentales diverses Saisies injustes, & commis des Déprédations contre la teneur des Traités qui subsistent entre Nous & la Couronne d'Espagne, ainsi que contre le Droit des Gens, & au grand préjudice du Commerce légitime de nos Sujets; que de plus il s'est commis de grandes cruautés & actions inhumaines envers plusieurs de nos Sujets, dont les Vaisseaux avoient été saisis; & que le Pavillon Britannique a été insulté de la manière la plus ignominieuse. Et comme Nous avons fait faire au Roi d'Espagne de fréquentes plaintes au sujet de ces injustes & violens procédés sans avoir pu obtenir aucune satisfaction ou réparation à cet égard, nonobstant les diverses Promesses faites & les

„ Cé-

1739. „ Cédules expédiées & signées pour cet effet de la part du susdit Roi ou en „ conséquence de ses ordres. Et comme les maux ci-dessus mentionnés „ ont été principalement occasionnés par le Droit ou prétention insoutenable que s'arroge l'Espagne, savoir que ses Gardes-Côtes & autres Navires, autorisés par le Roi d'Espagne, peuvent arrêter, détenir & visiter les Bâtimens & Vaisseaux de nos Sujets qui navigent dans les Mers „ de l'Amérique, ce qui est contraire à la liberté de la Navigation, à laquelle nos Sujets sont non seulement autant autorisés que ceux du Roi „ d'Espagne, selon le Droit des Gens, mais que de plus cette Liberté a été „ expressément reconnue & déclarée appartenir à nos Sujets par les Traités „ les plus solemnels, & en particulier par celui conclu en l'Année 1670. „ Et, comme le susdit Droit mal fondé, & Prétention, ainsi que l'injuste „ Pratique d'arrêter, détenir & visiter les Navires & Vaisseaux qui navigent dans les Mers de l'Amérique, sont non seulement d'une dangereuse & destructive conséquence pour le Commerce légitime de nos Sujets, „ mais qu'ils tendent aussi à interrompre & arrêter le libre Commerce & „ la Correspondance entre nos Domaines en Europe, & nos Colonies & „ Plantations en Amérique, & à nous priver par conséquent, Nous & nos „ Sujets, du Bénéfice de ces Colonies & Plantations; ce qui est une considération de la plus grande importance pour Nous & nos Royaumes, „ & de la part de l'Espagne une Pratique qui par ces conséquences, doit „ extrêmement intéresser les autres Princes & Etats de l'Europe qui possèdent des Etablissemens dans les Indes Occidentales, ou dont les Sujets „ font quelque Commerce dans ces Païs-là. Et comme, indépendamment „ des plaintes dont on vient de faire mention, & qui sont notoirement „ fondées, il s'est fait plusieurs autres Infractions de la part de l'Espagne „ aux divers Traités & Conventions qui subsistent entre Nous & cette Couronne, & en particulier à celui conclu en l'Année 1667, tant par rapport aux Taxes & Impositions exorbitantes qui ont été mises sur le Commerce de nos Sujets, que par rapport à la violation des anciens Privilèges établis & stipulés en leur faveur par lesdits Traités, sans que les plus „ fortes instances qui ont été faites de tems en tems par nos divers Ministres „ résidans en Espagne, pour la réparation de ces Griefs, ayent produit aucun effet.

„ Comme de plus il a été conclu le 14 Janvier dernier entre Nous & le „ Roi d'Espagne une Convention, pour donner satisfaction à nos Sujets à „ l'occasion des pertes qu'ils ont souffertes par les Saisies injustes & par les „ Déprédations, commises par les Espagnols en Amérique, ainsi que pour „ prévenir dans la suite tous Griefs & sujets de Plaintes dont il y est fait „ mention, & afin d'éloigner absolument & pour jamais tout ce qui pourroit y donner occasion; que dans ladite Convention il a été stipulé, qu'il „ seroit payé une certaine Somme à Londres dans un terme spécifié, par „ forme de Balance, que l'Espagne a reconnu être due à la Couronne & „ aux Sujets de la Grande Bretagne; lequel terme est expiré le 5 Juin dernier,

,, nier, sans que le Payement de ladite Somme s'en soit ensuivi, confor- 1739.
,, mément à ce qui avoit été stipulé à cet égard: Par où la Convention ci-
,, dessus mentionnée ayant été manifestement violée & rompue par le Roi
,, d'Espagne, nos Sujets restent sans aucune satisfaction ou réparation pour
,, tant de pertes considérables qu'ils ont souffertes, & les moyens dont on
,, étoit convenu par ladite Convention, tendans à obtenir une future sure-
,, té pour le Commerce & la Navigation de nos Sujets, se trouvent par-là
,, annullés & anéantis contre la bonne foi.

,, En conséquence de tout ceci, Nous nous sommes trouvés obligés,
,, pour venger l'honneur de notre Couronne, & afin de procurer répara-
,, tion & satisfaction à nos Sujets injuriés, d'ordonner qu'on accordât des
,, représailles générales contre le Roi d'Espagne, ses Vassaux & Sujets,
,, leurs Navires, Biens & Effets: Et comme la Cour d'Espagne, pour co-
,, lorer la violation manifeste de la susdite Convention, s'est servi de raisons
,, & de prétextes destitués de tout fondement, & qu'en même tems elle a
,, non seulement publié un ordre, signé par le susdit Roi, pour saisir les Na-
,, vires, Biens & Effets, appartenans à Nous ou à nos Sujets, par-tout où
,, on pourra les rencontrer; mais que de plus elle a actuellement fait saisir les
,, Biens & Effets de nos Sujets qui résidoient dans ses Etats, & ordonné à
,, nosdits Sujets de se retirer des Domaines Espagnols dans un terme court
,, & limité, ce qui est contraire aux stipulations expresses des Traités qui
,, subsistent entre les deux Couronnes, & même dans le cas où la Guerre
,, auroit été actuellement déclarée.

,, Nous avons sérieusement pris en notre Considération Royale toutes
,, ces injures qui ont été faites à Nous & à nos Sujets, ainsi que la vio-
,, lation manifeste des divers Traités qui subsistent entre les deux Cou-
,, ronnes, lesquels ont été tous éludés d'une manière particulière par la
,, conduite insoutenable de la Cour d'Espagne & de ses Officiers, nonobs-
,, tant les marques réitérées que Nous avons données du désir que Nous
,, avions de cultiver une bonne intelligence avec le Roi d'Espagne, &
,, les preuves les plus autentiques de notre amitié & notre égard pour lui
,, & pour sa Famille, ce que Nous avons fait voir à l'Univers entier.

,, Et comme Nous sommes persuadés que l'honneur de notre Couronne,
,, l'intérêt de nos Sujets & les égards qu'on doit avoir pour les Traités les
,, plus solemnels, éxigent de Nous que Nous fassions usage du Pouvoir que
,, Dieu Nous a donné pour défendre nos Droits incontestables, & assurer à
,, nos chers Sujets les Privilèges de Navigation & de Commerce, auxquels
,, ils ont un si juste droit.

,, A ces causes, après avoir mis toute confiance dans le secours du Tout-
,, Puissant, qui connoît la sincérité de nos intentions, Nous avons jugé à
,, propos de déclarer comme nous déclarons par la présente, la Guerre au
,, Roi d'Espagne: Et Nous voulons qu'en conformité de cette déclaration
,, on pousse vigoureusement cette Guerre, étant assurés d'une prompte con-
,, currence & assistance de la part de tous nos chers Sujes, dans une si juste

1739. „ Cause; & dans laquelle sont si fort intéressés l'honneur de notre Couron„ ne, le maintien de nos Traités solemnels, le Commerce & la Navigation „ de nos Sujets; ces Points étant si importans & si essentiels au Salut & à la „ Prospérité de cette Nation, que Nous sommes résolus de les conserver & „ de les défendre en tout tems & de tout notre pouvoir. Et nous ordon„ nons par la Présente à tous nos Généraux & Commandans de nos For„ ces, à nos Commissaires nommés pour exercer la Charge de Grand Ami„ miral de la Grande Brétagne, à nos Lieutenans de nos divers Comtés, „ aux Gouverneurs de nos Forts & Garnisons, & à tous autres Officiers „ & Soldats qui sont sous leurs ordres, tant par Mer que par Terre, de „ commettre tous Actes d'hostilités en conséquence de cette Guerre, con„ tre ledit Roi d'Espagne, ses Vassaux & Sujets; & de s'opposer à toutes „ leurs entreprises. Et Nous commandons par la présente à tous nos pro„ pres Sujets, & nous avertissons toutes autres Personnes, de quelque Na„ tion qu'elles soient, de transporter aucuns Soldats, Armes, Poudre, Mu„ nitions de Guerre ou autres Effets de contrebande, dans aucun des Ter„ ritoires, Terres, Plantations ou Païs dudit Roi d'Espagne, en déclarant „ que tous Vaisseaux quelconques qu'on rencontrera, transportant aucuns „ Soldats, Armes, Poudre, Munitions de Guerre ou autres Effets de Con„ trebande dans aucun des Territoires, Terres, Plantations ou Païs dudit „ Roi d'Espagne, & dont on se saisira, seront condamnés comme bonne „ & légitime Prise.

Malgré les pertes considérables, que la Nation Angloise avoit déja faites depuis la publication des Réprésailles, le Peuple ne laissa pas de témoigner une joie extraordinaire à l'occasion de cette Déclaration de guerre, qui fut publiée avec l'appareil le plus pompeux.

La plupart des Cours de l'Europe, prirent le parti de la neutralité dans un démêlé de cette importance entre l'Espagne & l'Angleterre. Le Roi même des deux Siciles, Don Carlos, fit faire défense à tous Armateurs, de quelque Nation qu'ils pussent être, d'entrer dans les Ports de ses Etats, & à ses Sujets d'armer aucun Bâtimens pour aller en course. On fit la même défense à Gènes, & dans les Etats du Grand-Duc.

La Cour de France fit aussi connoître quelles étoient ses intentions à cet égard, en faisant restituer un Bâtiment Anglois que quelques Armateurs Biscayens avoient enlevé sur la Rivière de Bourdeaux. Quoique cette Cour parût assez portée en faveur de l'Espagne, elle avoit cependant de puissans motifs à garder, autant qu'il seroit possible, une éxacte neutralité entre les Anglois & les Espagnols.

En effet la France, depuis la Paix avantageuse qui lui avoit procuré l'acquisition de la Lorraine, se voyoit dans un état florissant, & ne présentoit rien que d'agréable & de satisfaisant pour elle. Son commerce beaucoup plus étendu qu'il n'avoit jamais été; ses desseins sur l'Isle de Corse heureusement éxécutés, sans une grande effusion de sang; la gloire d'avoir rendu la paix à deux Empires Chrétiens, en engageant le Grand-Seigneur à se dé-

sifier des prétentions extraordinaires qui n'avoient d'autres fondemens que le succès de ses armes; le Mariage de Madame la Prémière avec l'Infant Don Philippe; le grand pouvoir de la Couronne, qui recevoit un nouvel éclat par la conduite équitable que tenoit le Cardinal de Fleury, Prémier Ministre de Sa Majesté Très Chrétienne, dans les démêlés entre l'Espagne & la Grande Bretagne, puisqu'on ne peut disconvenir qu'il ne tenoit alors qu'au Roi de France de faire pancher la balance du côté auquel il voudroit se joindre; enfin l'heureux succès de plusieurs Négociations importantes en Turquie, à Vienne, en Russie, en Suède, en Hollande, en Espagne, & en Portugal. 1739.

Tel étoit effectivement l'état des affaires en France, dans le tems que la guerre fut déclarée entre l'Espagne & l'Angléterre. Mais, si l'on vouloit pénétrer dans l'intérieur du Cabinet, quel arrangement de grands & importans desseins ne decouvriroit-on pas dans les instructions données aux Comtes de la Mark, de San-Séverin & de Cambis, & dans celles des Marquis de Villeneuve, de Mirepoix & de la Chetardie, aussi-bien que dans les négociations du Marquis de la Mina, du Prince de Lichtenstein, & du Comte de Tessin. On y découvriroit l'influence inconcevable de la France dans les Cabinets de l'Escurial & de la Favorite, dans le Sénat de Suède, & dans le Divan: on y verroit toute l'étendue du Génie profond & transcendant du Cardinal de Fleury, qui a fait mouvoir tant de ressorts différens & opposés.

Tous ces motifs étoient donc plus que suffisans, pour porter la France à ne pas prendre légèrement parti dans une Guerre, dont elle pouvoir tirer elle-même de grands avantages. D'ailleurs le Cardinal de Fleury, qui ne cherchoit qu'à pacifier toute l'Europe, se flattoit encore de pouvoir réconcilier ces deux Puissances, & il ne pouvoit y réussir qu'en portant le Roi son maitre à observer dans ces circonstances critiques une exacte neutralité. Cependant, comme il étoit à craindre que l'Espagne ne succombât sous les coups que l'Angléterre se préparoit à lui porter, la Cour de France crut devoir prendre les mesures nécessaires pour empêcher que cette dernière Couronne n'éxécutât les grands projets qu'elle avoit formés de ruiner les Colonies Espagnoles en Amérique.

Soit que l'Espagne se crût en état de pouvoir s'opposer elle seule aux entreprises des Anglois, ou qu'elle se flattoit d'être secourue par la France, elle refusa nettement de satisfaire les Anglois sur leurs prétentions, & se mit en devoir de repousser la force par la force, en publiant la Contre-Déclaration de Guerre suivante, contre le Roi & la Nation Britannique.

„ Comme ma patience ne peut dissimuler plus longtems les énormes prétentions de l'Angléterre, son manque de fidélité pour les Traités, & la Déclaration de guerre publiée dernièrement à Londres, contre ma Couronne; me fondant d'ailleurs sur mon Droit, qui est notoire, & conduit par ce que dicte la défense naturelle; j'ai résolu, que la même pu-

1739. „ blication se feroit aussi dans ma Capitale, contre le Roi Britannique & „ ses sujets, & qu'elle seroit éxécutée dans tous mes Etats & Domaines, „ tant par mer que par terre, en faisant des saisies & commettant toutes „ sortes d'hostilités contre les personnes de la même Nation, afin de les pri- „ ver entièrement par-là de toute sorte de commerce & de trafic dans mes „ Royaumes & dans les autres Domaines de ma Couronne, & qu'en con- „ séquence, tous les vassaux de l'Angléterre, qui ne seront pas naturalisés „ dans mes Etats, auront à en sortir aussi-tôt; de sorte qu'il n'y restera que „ ceux qui éxercent les arts & métiers. Ainsi, j'ordonne, que pour l'éxé- „ cution de ces choses, on se conforme aux dispositions & déclarations sui- „ vantes.

„ On tiendra desormais pour illicite & prohibé, le commerce avec tous „ les vassaux & sujets de l'Angléterre, & celui de toutes ses fabriques & „ productions, de même que celui qu'ils font, en négociant & trafiquant „ dans mes Royaumes; de manière que l'interdiction de ce commerce doit „ être & s'entendre, ainsi que je veux qu'elle soit & s'entende, comme ab- „ solue & réelle, mettant décri & empêchement en ces mêmes choses, pro- „ ductions, denrées, marchandises & fabriques desdits domaines; & outre „ cette interdiction, j'interdis pareillement par la présente, les vassaux & „ sujets de l'Angléterre. J'ordonne & commande, qu'en aucun Port de „ mes Etats on n'admette ni ne fasse entrer aucuns Vaisseaux portant des „ marchandises, fabriques, ou productions des Domaines Britanniques, „ ni qu'on permette qu'il s'en introduise par terre, de quelque manière „ que ce soit, & que toutes lesdites productions, denrées, fabriques & „ marchandises soient tenues dans mes Royaumes pour illicites & prohi- „ bées, quand même elles viendroient, se trouveroient & se prendroient „ dans les Vaisseaux, Voitures, Magazins, Boutiques, Maisons de mar- „ chands ou de quelque particulier que ce puisse être, soit de mes sujets & „ vassaux, ou de ceux des Royaumes, Provinces & Etats avec lesquels „ je suis en paix & en alliance, de même qu'en commerce libre & ou- „ vert.

„ Mon intention Royale est de conserver aussi, en même tems, avec „ eux la paix, la franchise & la liberté de commerce, au moyen de laquel- „ le ils doivent avoir dans mes Royaumes, l'entrée libre pour leurs Navi- „ res & pour le trafic de leurs denrées propres, qui sont du crû de leurs „ Païs, Provinces & conquêtes, ou qui y sont fabriquées. Au surplus, je „ déclare pour marchandises, productions & fabriques illicites & pro- „ hibées, celles qui étant du crû ou de la fabrique de mes Domaines, „ ou de ceux de mes Amis & Alliés, ont été teintes, blanchies, ou „ préparées en Angléterre, & celles qui y auront été gardées quelque „ tems, en payant les droits. Renouvellant, comme je renouvelle, par „ rapport à cette défense, en ce qui regarde les domaines d'Angléterre, la „ disposition faite dans les Loix, Cédules & ordonnances expédiées à ce „ sujet.

„ Et,

„ Et, pour connoître & s'assûrer si ce sont des productions, fabriques & 1739.
„ marchandises propres des Domaines d'Angléterre, & par conséquent il-
„ licites & prohibées, j'ordonne, que dans le cas où la partie voudroit se
„ défendre, le Juge devant lequel on aura reçu la dénonciation, ou fait
„ faire la saisie, observe dans l'acte de saisie, ou autre quel qu'il soit, de
„ nommer un Expert selon la qualité de la marchandise, & qu'il en sera
„ nommé un autre par la personne au pouvoir de qui elle se trouvera, ou
„ contre qui la dénonciation aura été faite; lesquels Experts déclareront
„ avec serment, sous la peine des traitres, que je leur impose s'ils ne s'ac-
„ quittent pas bien & duement de leur devoir, de quelle espèce & de quelle
„ fabrique, & de quel crû sont les marchandises qu'on leur montrera. S'ils
„ s'accordent à dire qu'elles sont des domaines Anglois, elles seront aussi-
„ tôt perdues & confisquées. Si les deux Experts ne s'accordent point, le
„ Juge en nommera un troisième, lequel fera sa déclaration en la même
„ forme & sous les mêmes peines: Mais ce dont les deux Experts seront
„ convenus, suffira, sans admettre aucune autre sorte de défenses ou de
„ preuves. Et, afin que les Juges soient bien informés de la nature des mar-
„ chandises desdites manufactures, & des denrées, productions & autres
„ choses défendues, qui sont propres & particulières aux domaines d'An-
„ gléterre, j'ordonne qu'on envoye aux Juges qui doivent en connoître,
„ une Rélation ou du moins une minute où ces choses soient clairement ex-
„ primées.

„ Et, dès à présent je déclare perdues & tombées dans le cas de confis-
„ cation, par le seul fait de contravention, toutes marchandises, produc-
„ tions & ouvrages des manufactures desdits domaines, qui se trouveront
„ dans mes Royaumes, au pouvoir d'aucuns de mes vassaux & habitans,
„ bien qu'ils soient des Royaumes & païs des alliés & amis, ensemble des
„ Vaisseaux, Chariots & Voitures quelconques où elles se trouveront, en
„ observant à l'égard des Navires & Vaisseaux des Amis & Alliés, les Trai-
„ tés qui sont entre eux & nous; j'applique un tiers de la confiscation à mon
„ Royal-Fisc, un tiers au Juge, & l'autre tiers au Dénonciateur. Je
„ veux qu'on le leur remette en nature aussi-tôt que la Sentence aura été
„ rendue, moyennant que ledit Juge & le Dénonciateur fournissent caution
„ réelle de les restituer, au cas que la Sentence fût revoquée. Outre les
„ susdites peines, j'impose celle de mort & de confiscation de tous biens,
„ qui seront appliqués à mon Royal-Fisc, pour ceux qui procureront & fa-
„ voriseront l'entrée de ces marchandises dans mes Etats, ou aideront à les
„ y introduire, & à l'égard desquels le délit sera constaté par des preuves lé-
„ gitimes. Quant à ceux qui en auront, sans les avoir eux-mêmes intro-
„ duites, je les condamne à perdre lesdites marchandises défendues, dont
„ chaque tiers sera appliqué comme il est dit ci-dessus. De plus, s'il est vé-
„ rifié, par une preuve légitime, que celui chez qui se trouvent ces mar-
„ chandises de contrebande, est de mauvaise foi, & qu'il sait qu'elles ont
„ été défendues, je le condamne à perdre tous ses biens, lesquels seront ap-

1739. „ pliqués au Royal-Fisc, ce qui ne doit s'entendre que dans le cas où il sera „ connoître de qui il les aura reçues; car s'il ne le découvre pas il sera dé„ claré lui-même en être le principal introducteur, & sera sujet aux peines „ susdites, qui ne pourront être diminuées ou modérées par aucun Juge, „ de quelque rang qu'il soit, ni par aucun Tribunal ou Conseil, sans m'en „ avoir consulté.

„ J'ordonne que l'on visite tous les Magazins, les Maisons & les Bouti„ ques des Marchands, au moins de 4 en 4 mois, sans qu'il y ait de jour „ marqué pour le faire; qu'on examine toutes les marchandises qui y seront, „ & que celles qui se trouveront être illicites & prohibées, soient décla„ rées telles, & tombées dans le cas de la saisie, après que la reconnoissan„ ce en aura été faite de la manière prescrite: Et au cas que celui qui a les „ marchandises, nie qu'elles soient de contrebande, on procédera à la vé„ rification & à la déclaration, en nommant des Experts, comme il est dit, „ & en faisant d'office lesdites visites, sans qu'il soit besoin d'aucune accu„ sation ni information préalable. Cependant ces visites ne pourront être „ faites dans des Maisons de particuliers qui ne font point de commerce, à „ moins qu'il ne soit constant, par des informations, ou par d'autres dili„ gences juridiques, qu'on y a caché des marchandises & denrées défen„ dues par le présent Décret. Pour faciliter lesdites visites & la vérification „ qui en est l'objet, j'ordonne que tous les marchands & négocians de mes „ Etats, tant natifs qu'étrangers, tiendront leurs Journaux & Livres de „ Comptes en Langue Castillane, dans lesquels ils coucheront ce qu'ils a„ chetent & font entrer, & ils devront, toutes les fois qu'on le leur deman„ dera, les ouvrir aux Juges qui leur seront indiqués. J'ordonne aussi „ qu'on observe à ce sujet la Loi 71. Tit. 18. L. 6. de la Recopilation, & les „ peines qui y sont établies, sans que les choses commandées dans cet Ar„ ticle dérogent en rien à ce qui est stipulé par rapport au libre commerce „ avec les Rois, Princes, Etats & Républiques avec lesquels je suis en paix „ & en alliance, lesquelles stipulations doivent demeurer & demeurent en „ leur force & vigueur, comme si elles étoient répétées dans le présent „ Décret.

„ Et afin que personne, de quelque qualité & condition que ce soit, ne „ se prétende exempt du châtiment que méritent des délits si préjudiciables, „ j'ordonne qu'on ne pourra se servir à cet égard d'aucun privilège, ni „ d'aucune prééminence, comme d'être dans les Ordres Militaires, Of„ ficiers, titrés, Familiers du St. Office, Capitaines, soldats, même de „ ma Garde, militaires ordinaires de mes Royaumes, Milice, Artillerie, „ Serviteurs de ma Maison, Commis, ni tous les autres qui prétendroient „ n'être pas soumis à la jurisdiction ordinaire. Car tous ceux qui contre„ viendront à cette Ordonnance, doivent être châtiés par les peines qui „ y sont énoncées, sans qu'ils puissent se prévaloir d'exemption ou de „ privilège, ni se servir du prétexte de la minorité, ou d'aucune autre fa„ veur. «

„ D'au-

„ D'autant qu'il importe qu'on observe inviolablement ce qui est réglé, 1739.
„ ordonné & défendu dans ce Décret, & que l'on parvienne au but de fer-
„ mer aux païs & domaines du Roi d'Angléterre, tout commerce avec mes
„ Royaumes, ma volonté est de n'accorder aucune permission ni licence
„ d'y introduire des productions, marchandises, manufactures ou denrées
„ desdits domaines; & s'il y en avoit quelqu'une d'accordée, je la revoque
„ dès-à-présent, je l'anéantis, & je la déclare cessée. J'ordonne aux Con-
„ seils, Vicerois, Tribunaux, & Magistrats quelconques, à qui on a de-
„ mandé ci-devant de pareilles permissions, ou à qui on avoit coutume de
„ s'adresser pour les obtenir, de ne m'en jamais demander dans la suite,
„ pour quelque motif, raison, ou cause qu'ils en ayent.

„ Mais comme il ne seroit pas juste d'empêcher le commerce des denrées
„ des païs de l'Angléterre, qui étoient introduites de bonne foi avant la
„ rupture, & qu'il seroit aussi peu juste de donner lieu à en introduire d'au-
„ tres, comme il pourroit arriver sous le prétexte de la consommation qui
„ s'en fait; je déclare, que tous les marchands qui auront chez eux des
„ marchandises, denrées & productions desdits domaines, devront dans
„ les quinze jours, à compter de la publication de ce Décret, ce qui leur est
„ marqué pour un terme fixe & péremptoire, les dénoncer & faire enrégî-
„ trer dans cette Capitale, par-devant le Ministre que je nommerai pour
„ connoître des affaires de département, & dans les autres Villes, Villa-
„ ges & lieux, par-devant les Juges que j'y établirai, & s'il n'y en a point
„ de nommés, par-devant les Juges ordinaires, auxquels je donne en ce
„ cas-là la même jurisdiction. Celles qui n'auront pas été enregîtrées a-
„ près les 15 jours expirés, seront sur le champ déclarées saisies, & il sera
„ procédé contre de la manière qu'on l'a réglé. Pour pouvoir se défaire
„ de celles qui auront été enrégîtrées, & lesquelles on devra montrer &
„ marquer, il sera accordé un terme de 2 mois, après lequel je comman-
„ de, que les marchands & commerçans soient obligés de porter lesdites
„ denrées & marchandises à la Douane, & dans les lieux où il n'y a point de
„ Douane, à l'Hôtel de Ville, où elles seront vendues publiquement à l'en-
„ chère, en présence du Ministre, ou des Ministres députés pour cet effet, & à
„ leur défaut, en présence du Magistrat du lieu, qui donnera le produit de
„ la vente au propriétaire, sans qu'on puisse reporter à la boutique, ou au
„ magazin, aucuns des effets prohibés; le tout dans la même forme qu'on
„ l'a pratiqué ci-devant.

„ Ma volonté est, que tout ceci s'accomplisse & s'éxécute inviolable-
„ ment: & afin que personne ne prétende cause d'ignorance sur le contenu
„ de ce Décret, j'ordonne qu'il soit publié par mon Conseil de Guerre,
„ dans cette Capitale, & qu'on donne les ordres convenables pour son exé-
„ cution. Donné au Buen Retiro, le 28 Novembre 1739.

Cette Déclaration du Roi Catholique fut publiée à Madrid avec beaucoup de solemnité, tous les Conseillers du Conseil de Guerre, au nombre de trei-ze, étoient montés sur de beaux chevaux magnifiquement harnachés. Ils é-

toient

1739. toient précédés de douze Hérauts d'armes, & ceux-ci de douze Trompettes, avec une Compagnie des Gardes du Corps. La marche étoit fermée par quelques Compagnies de Cavalerie. Cette publication se fit dans toutes les places & les carrefours de la Ville. La Cavalcade se rendit ensuite à la place du Palais des Conseils, où on avoit élevé un échafaut, sur lequel monta l'Huissier en Chef du Conseil de Guerre, ayant les Hérauts d'armes à ses côtés, & après avoir levé son chapeau, en disant: *De par le Roi, Philippe* V, il lut à haute voix la Déclaration de Guerre que nous venons de rapporter. Peu de tems après cette publication, la Cour de Madrid répandit dans le public un Manifeste, dans lequel on mettoit en parallèle la conduite de Sa Majesté Catholique avec celle du Roi de la Grande Brétagne. Ce Manifeste est intitulé, Parallèle *de la conduite de Sa Majesté Catholique avec celle du Roi Britannique, tant en ce qui a précédé la Convention du* 14 *Janvier* 1739, *qu'en ce qui est arrivé ensuite, jusqu'à la Publication des Réprésailles & à la Déclaration de la Guerre.* Voici cette importante Pièce.

Quoique le Roi dans la Déclaration des Réprésailles, en date du 20 d'Août de cette année, ait fait connoître avec sa modération naturelle, la droiture de sa conduite, & par contraste le procédé indécent des Anglois dans l'Acte de même nature publié à Londres le 10 Juillet v. st.; aujourdhui que cette même Couronne attaque Sa Majesté par de plus fortes invectives & sur d'aussi foibles principes, dans la Publication de Guerre du 19 Octobre v. st. dernier, il est nécessaire de découvrir à toute l'Europe la différence qu'il y a entre les raisons de l'une & de l'autre Couronne; afin qu'étant examinées d'une maniere équitable & impartiale par ceux qui désirent la tranquilité publique, on n'impute point aux Armes Espagnoles, soit par malice, soit par ignorance, ni l'origine de cette rupture, ni les déplorables effets, dont par une fausse Politique on menace la Chretienté.

La prémière raison qu'éxagère le Roi Britannique comme un motif de déclarer la Guerre, se réduit à une supposition générale, sans faits déterminés, sans preuves spéciales, contre les Garde-Côtes Espagnols de l'Amérique. On leur y attribue des prises injustes au mépris des Traités & du Droit des Gens, des traitemens cruels & barbares, des injures outrageuses faites au Pavillon Anglois; & on y reproche à Sa Majesté de n'avoir pas écouté leurs plaintes continuelles, ni fait attention à aucun de leurs griefs.

Ce cri que l'on grossit avec exagération, afin que la voix du Monarque ne démente point l'orgueil & le mauvais esprit de ce peuple, s'élève ainsi sans mesure, pour étouffer les plus justes plaintes des Espagnols opprimés depuis longtems par de véritables pirateries, des persécutions, & des violences atroces. Mais nous voici dans le cas de ne plus tolérer ni dissimuler ces faits. Entre le grand nombre de ceux qui crient vengeance, on en rapportera quelques-uns qui sont hors de toute contestation, à cause de leur notorieté, & qui ont été pleinement prouvés en justice, afin de faire connoître évidement

ment ce que l'Espagne a souffert, dans l'unique intention de n'en point venir aux extrémités de la Guerre. 1739.

Dans les Années 1716 & 1717, deux Capitaines, Culhbert & Archer, dont l'un montoit le Pompey Galley, & l'autre le Brigantin la Fortune, ayant commission du Roi Britannique, allèrent à la côte de la Floride, repêcher tout ce qu'ils pourroient des Gallions qui avoient fait naufrage en cette rade, & s'étant joints aux Anglois de la Jamaïque, qui s'y trouvoient déja pour exercer la même violence, non seulement ils chassèrent à main armée lès Espagnols, qui sous les assurances de la paix & sur le juste droit de leur Souverain sur ces Capitaux, travailloient à tirer à terre ce qui appartenoit à Sa Majesté, mais même ils y débarquèrent au nombre de six-cens hommes, & y ayant massacré trente hommes des six-vingt qui gardoient ce qu'on avoit déja sauvé de la mer, ils emportèrent autour de quatre cens mille piastres, sans autre détour, ni prétexte, que celui de leur avidité, qui même n'étant pas encore assouvie par une somme si exorbitante, les engagea en retournant à la Jamaïque, à s'emparer de deux bâtimens qui portoient du Cacao, de la Cochenille, & de l'argent monnoyé, pour la valeur de plus de trente mille piastres; comme s'il leur étoit permis d'exécuter tout ce qu'ils s'avisent de trouver avantageux & conforme à leur volonté.

Ce qui arriva en 1722 n'est ni moins étrange, ni moins violent. Les Anglois s'emparèrent d'un bâtiment de Porto-Rico, qui avoit Patente du Gouverneur de cette place, & l'ayant mené à la Jamaïque, sans lui supposer aucun défaut que d'être Garde-côte, par une résolution inouie, ils pendirent quarante-trois hommes de l'Equipage, & pour autoriser ce procédé, ils publièrent que le Gouverneur étoit aussi pendable qu'eux; nouvelle loi qu'inventa la fraude pour colorer une action tirannique; loi qui jusqu'alors n'avoit point encore été imposée par aucune Nation de celles que nous savons qui observent les préceptes de la Nature & de l'Equité.

Cet exemple barbare de traiter les Espagnols en pleine paix, dans une Colonie telle que la Jamaïque, avec plus d'inhumanité qu'on ne feroit les Ennemis les plus détestables, fut suivi par un Capitaine Anglois, de ceux qui infestent nos côtes, autant par le Commerce illicite, que par leurs impiétés. Il attira à bord de son Navire, sous prétexte de Commerce, deux Espagnols d'une distinction particulière, & se figurant qu'il tireroit plus de profit de leurs personnes que de sa traite, il les arrêta, & pour les réduire à lui payer la rançon qu'il exigeoit d'eux, les laissa deux jours sans leur donner de nourriture. Voyant que par le martire de la faim il n'obtenoit pas ce qu'il souhaitoit, il coupa à l'un des deux les oreilles & le nez, & lui tenant le poignard sur l'estomac, le força de les manger; Action atroce dont le souvenir fait horreur; il n'est pas besoin de réfléxion pour en concevoir toute l'indignation qu'elle mérite.

Avant que la Guerre fût déclarée en 1727, un Anglois, poussé sans doute

1739. par l'esprit de haine & d'aigreur qui anime la Nation Britannique contre l'Espagnole, & principalement en Amérique, se mit sur un Vaisseau de l'Assiento, pour suborner les Nègres de la Havana, & les exciter au plus terrible soûlevement, en leur offrant pour recompense la liberté, si, s'unissant pour l'éxécrable perfidie qu'il leur conseilloit, ils saccageoient cette Colonie & en égorgeoient les Habitans: projet si scélérat, qu'il paroîtroit incroyable, si la notorieté & les témoignages qui le confirment, n'en démontroient pas la certitude.

Les Anglois ont pourtant mis en usage des moyens encore plus criminels pour intimider les Espagnols, afin qu'ils n'osassent plus s'opposer à leur contrebande perpétuelle: ils ont été jusqu'à les vendre comme Esclaves en diverses fois, en des lieux éloignés, afin que ceux qui auroient pu les réclamer, ne pussent être informés de leur misérable destinée; & même en d'autres parages, où les conduisoit par accident l'aveuglement de leur faute, afin qu'un procedé si énorme ne demeurât point caché: ainsi qu'il arriva l'an 1725, dans l'Isle de Madère, où ils conduisirent huit Infortunés, de quoi le Consul d'Espagne, qui y réside, donna avis, & notre Ambassadeur à Lisbonne demanda au Roi de Portugal leur liberté.

Si les Anglois pouvoient alléguer de pareils griefs, & d'autres que l'on passe sous silence; il est certain qu'ils justifieroient leur Déclaration de Guerre. Mais les prises qu'on a faites sur ceux qui faisoient la contrebande (vérité reconnue de leurs auteurs mêmes, qui avouent que ce trafic leur vaut six millions de revenu) & la force qu'on oppose à ceux qui entreprennent à main armée de proteger leurs introductions frauduleuses, ne méritent pas les termes injurieux dont on se sert pour les exprimer, ni ne suffisent point pour donner lieu à tout le fracas qu'on en fait. Bien au contraire, l'Angléterre devroit elle-même appuyer cette conduite, comme étant obligée par l'Article VIII du Traité d'Utrecht, à garantir les Loix fondamentales du Royaume, qui interdisent aux étrangers l'Entrée & le Commerce dans nos Mers & Domaines de l'Amérique. Les Anglois ont-ils par avanture quelque accord, pour que les Espagnols leur laissent les côtes à l'abandon, & les Golphes sans personne qui les garde, afin que leurs Vaisseaux, comme des Essains d'abeilles, y aillent librement & sans obstacle recueillir le suc que l'on tire des mines? Non: il n'y a aucun Traité qui le permette, & le Droit des Gens qu'ils affectent tant de réclamer, ne souffre point une si énorme extension. A-t-on vu les Espagnols aller au mépris de ce que la Paix a de plus sacré, infester les Colonies Britanniques, en inonder les Plantations d'un Commerce clandestin, ni en enlever les denrées, ou les biens des Habitans? Sur quoi donc ces plaintes sont-elles fondées? On ne peut avec justice leur imputer une conduite si flêtrissante, puisque toutes les fois que dans les prises faites par les Garde-côtes, on a reconnu qu'il manquoit quelque chose de ce qui étoit requis pour leur validité, on a ordonné qu'elles seroient rendues aux propriétaires; d'où il résulte, que tout ce qui est arrivé en Amérique, vient de la licence effrénée

des

des Anglois, & non d'aucune offense que leur ayent faite les Espagnols. 1739.

Un autre motif que le Roi Britannique fait valoir dans son Manifeste & dans sa Déclaration de Guerre, se tire de la Liberté absolue de la Navigation dans les Mers de l'Amérique, en supposant que les Espagnols ont été les prémiers à faire naître cette dispute, & en omettant de dire, que ce furent les Plénipotentiaires Anglois qui commencèrent à la mettre sur le tapis dans les Conférences qui se tinrent à Madrid, en vertu de la Convention du 14 Janvier. Il n'est pas à propos de rebattre ici cette question, ce seroit faire de cet écrit un plaidoyé; mais aussi il est indispensablement nécessaire, pour desabuser l'Europe, de déclarer que les Prétentions de Sa Majesté ne s'écartent pas d'un seul iota du sens littéral du même Traité de 1670 que le Roi Britannique prétend avoir été enfraint par cette Couronne, & qu'il en résulte de deux choses l'une; ou que dans les Mers de l'Amérique la Navigation est, à peu de différence près, aussi libre qu'elle l'est dans celles de l'Europe, ou que ce qui fut proposé par les Plénipotentiaires Anglois dans la Conférence du 25 Juin, détruit la lettre & l'esprit de ce Traité, & du VIII Article de celui d'Utrecht que l'on a cité ci-dessus; & afin que le Public soit en état d'en juger, en attendant que les armes en décident, on mettra ici leur Mémoire de mot à mot. Quiconque l'éxaminera & le pesera sans prévention, reconnoîtra aisément, qui sont ceux qui ont fait des demandes arbitraires & illimitées, sans égard pour les Traités & pour les Engagemens; & qui sont ceux qui se sont conformés aux uns & aux autres avec une scrupuleuse éxactitude.

„ En conséquence de la résolution prise par les Plénipotentiaires respectifs „ dans la Conférence tenue le 17 de ce mois, ceux de Sa Majesté s'attacheront „ uniquement dans ce Mémoire à ce qui concerne la Navigation „ dans les Mers de l'Amérique; & comme on a reconnu de part & d'autre „ dans le préambule de la Convention, que la visite, la recherche, la prise „ des Vaisseaux, la saisie des effets, &c. depuis quelques années en ça ont „ donné lieu à de très grands différends entre les deux Couronnes de la „ Grande Brétagne, & que par le prémier Article de ladite Convention, „ il a été stipulé que l'on nommeroit de part & d'autre des Plénipotentiaires „ pour trouver le moyen de prévenir de semblables motifs de plaintes „ à l'avenir, & d'écarter absolument pour toujours tout ce qui y pourroit „ donner occasion, les Plénipotentiaires de Sa Majesté pour remplir en ce „ qui dépend d'eux, les obligations que leur impose l'emploi qui leur a été „ confié, & se conformer aux intentions de leur Souverain, à savoir de „ maintenir l'ancienne amitié si désirable, & si nécessaire pour l'intérêt réciproque „ des deux Nations, en prévenant une fois pour toutes les injustes „ pillages, prises, & saisies des Vaisseaux, & effets appartenans aux „ Sujets de Sa Majesté en Amérique; comme aussi toutes les cruautés qu'on „ a éxercées à l'égard de leurs personnes; proposent que dans le Traité à „ faire, il soit déclaré & reglé, que comme par le XV Article du Traité „ de

1739. „ de 1670, il a été ſtipulé ce qui ſuit ". *Ce Traité ne dérogera en rien à aucune prééminence, droit, ou Seigneurie de l'un ou de l'autre des Alliés, dans les Mers, Détroits, ou eaux douces de l'Amérique, & ils les auront & retiendront en la manière auſſi ample & auſſi entière qu'ils peuvent leur appartenir de droit; & il doit toujours être entendu que la liberté de Navigation ne doit être troublée en aucune façon, quand il n'y aura eu rien de commis, ni prévariqué contre le ſens naturel & la diſpoſition de ces Articles.*

„ Pour expliquer plus clairement cet Article, & aſſurer d'autant mieux „ la liberté de la Navigation, il a été accordé & déclaré, qu'il n'eſt, ni ne „ ſera en aucune ſorte permis à aucun Vaiſſeau de Guerre appartenant à l'u- „ ne ou à l'autre des deux Puiſſances, ou à aucun Armateur, muni de pou- „ voirs ou de commiſſion de l'un ou de l'autre des deux Souverains con- „ tractans, ou de la part d'aucun Gouverneur ou autre Officier autoriſé de „ l'une ou de l'autre part, à donner des commiſſions, ou enfin à aucun „ Vaiſſeau ou Navire appartenant à l'une ou à l'autre des deux Nations, de „ détenir, arrêter, viſiter, ou examiner en mer les Vaiſſeaux ou Navires „ appartenans aux Sujets des deux Nations reſpectives dans les Mers de l'A- „ mérique, par quelque motif, ou ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

„ Que de plus il ſoit arrêté, que s'il arrivoit qu'un Vaiſſeau, autoriſé „ par l'une ou par l'autre des deux Couronnes, pour empêcher le Commer- „ ce clandeſtin, ou employé pour quelque autre deſſein que ce puiſſe être, „ ou ayant commiſſion de la part d'un Gouverneur, ſoit Anglois, ſoit Eſ- „ pagnol, dans les Indes, vînt à arrêter, détenir, viſiter, ou examiner „ quelque Vaiſſeau ou Navire, ſoit qu'il apprtienne aux Sujets de l'une ou „ de l'autre des deux Couronnes, dans les Mers de l'Amérique, on fera „ reſtitution entière de tous ces Vaiſſeaux & effets, comme auſſi une am- „ ple réparation de tous les dommages ſoufferts. Et que le Capitaine ou „ Commandant qui aura commis une pareille violence, ſera privé de ſa „ Commiſſion, ſans pouvoir jamais être employé dans le ſervice maritime „ de la Couronne dont il ſera ſujet. Et que s'il paroiſſoit par des preuves „ authentiques qu'aucun Gouverneur, ſoit Anglois, ſoit Eſpagnol, en A- „ mérique, eût accordé des pouvoirs ou Commiſſions à aucun Armateur, „ pour attaquer, arrêter, détenir, viſiter, ou examiner en mer les Vaiſ- „ ſeaux de part ou d'autre, un tel Gouverneur ſera deſtitué de ſon Em- „ ploi, & ne ſera jamais employé au ſervice de la Couronne dont il ſera „ ſujet.

„ Ces propoſitions ſont ſi conformes à l'eſprit & à la lettre du Traité de „ 1670, reconnu de part & d'autre pour la règle ſuivant laquelle ſe doivent „ décider toutes les diſputes qui regardent l'Amérique, qu'on ne peut dou- „ ter que les Plénipotentiaires de Sa Majeſté Catholique ne ſoient convain- „ cus qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus raiſonnable, ni de plus propre „ à prévenir tous les inconvéniens dont on s'eſt plaint par le paſſé, que ce „ qu'on vient de propoſer ſur la matière dont il s'agit. Fait à Madrid le „ 25 Juin 1739 ".

Le Roi Britannique avance aussi pour motif de guerre, l'augmentation des droits sur les Marchandises de ses Sujets, & quoiqu'il ne soit pas nécessaire de s'étendre davantage sur cette matière, après que l'Angléterre elle-même a reconnu dans ses propres Traités, & particulièrement dans celui de 1667, avec le Roi de Dannemarc touchant les droits du passage du Sund, que c'est une suite de la Souveraineté; on s'en rapporte encore aux Actes de son Parlement sur l'éclaircissement de cette plainte; & quand on y aura vu les innovations qui s'y sont faites en tous tems, on reconnoîtra, ou que cette prérogative manque également aux deux Rois, ou, s'ils l'ont en effet, on sera convaincu que le prétexte est mandié & frivole; ou bien, il en résultera que de même que l'Angléterre a quelquefois entrepris de s'arroger le Domaine de la Mer Britannique, sans autre raison que parce que ce nom lui a été casuellement donné, elle prétend aujourdhui entre les autres Souverains, des prérogatives & des Exemptions qui n'ont point d'autre fondement que son orgueil & sa fantaisie. 1739.

Que l'on pèse également ce motif de la guerre, d'avoir publié les Représailles dans ces Royaumes, & d'en être venu à l'éxécution, sans fixer de terme, étant un fait notoire que le Roi Britannique les publia le prémier le 10 (21) de Juillet, qu'immédiatement après on arrêta en Angléterre trois Navires Biscayens, nonobstant les plaintes des intéressés, & que les Vaisseaux de l'Amiral Haddock, placés aux Caps de Ste. Marie & de St. Vincent, en prirent d'autres; on ne voit pas quelle obligation lie Sa Majesté, qui ne releve en rien du Roi Britannique, ni en vertu de quel privilège, les Représailles permises à Londres, deviennent criminelles à Madrid.

Il est si souvent déclamé contre les infractions des Traités dans ladite Déclaration de Guerre, qu'il n'est plus possible de passer sous silence l'injustice de quantité d'infractions commises par les Anglois, afin que l'on connoisse que les Espagnols ont de plus justes motifs & sont mieux fondés à s'en plaindre, particulièrement depuis le Traité d'Utrecht en 1713, puisque les Anglois s'étant obligés par l'Article XV à conserver en leur entier les droits qu'avoient sur la pêche de la morue, en Terre neuve, les Biscayens & autres Peuples Sujets de cette Couronne & par l'Article II du Traité de 1721 à donner les ordres que l'on demandoit pour l'éxécution de cette promesse; ceux-ci ne laissent pas encore aujourdhui d'être dépouillés d'un droit qui leur appartient si légitimement. Il en a été de même du X Article du Traité d'Utrecht. L'Angléterre s'y est engagée à ne donner à Gibraltar ni asile ni entrée aux Vaisseaux de guerre des Maures; & non seulement elle a fait tout le contraire, au très grand préjudice de Sa Majesté & de ses Sujets, mais même les Maures venant à être poursuivis par les Espagnols, se sont mis à couvert & en sureté sous le canon de cette Place, pour retourner ensuite plus facilement, à cause de la proximité, insulter les Côtes & troubler le Commerce.

On est pareillement contrevenu à ce même Article par des prétentions d'extention qui durent encore, malgré les limites qui y sont marquées; & ainsi

1739. après que cette Place a été cedée sans *aucune juridiction territoriale, & sans aucune communication ouverte avec la contrée circonvoisine du côté de la terre*, ils ont prétendu qu'on y devoit comprendre toute sa dépendance jusqu'à la portée de canon; & quoiqu'en 1728, on convint de laisser réciproquement sans possession les postes sur lesquels rouloit la dispute, savoir, l'un vis-à-vis de la Tour du Génois, un autre près de la montagne au-dessous du Pastelillo; un autre à l'Orient, un peu séparé de la montagne & à peu de distance de la Tour du Diable; ils n'ont pas laissé de s'en emparer depuis, sans attendre la décision ni considérer l'injustice & la grieveté de cette invasion. Ce n'est pas la seule démarche artificieuse que l'on a éprouvée de leur part au sujet de ce cette Place. Le Feu Roi d'Angléterre, George I, en ayant promis la restitution à Sa Majesté par sa Lettre du 1 (12) de Juin 1721, quoique cette promesse eût été un moyen conditionel de conclure le Traité qui se négocioit alors, & que l'on signa à Madrid le 13 du même mois, on ne l'accomplit point, comme la justice le demandoit. On ne gagna rien par les instances, ni par les demandes réïtérées. Voici une Traduction de cette Lettre, pour ne laisser aucun doute sur ce fait.

MONSEIGNEUR MON FRERE,

J'ai appris avec une extrême satisfaction par mon Ambassadeur en votre Cour, que Votre Majesté est enfin dans la résolution de lever les obstacles qui depuis quelque tems ont differé l'entier accomplissement de notre union; & attendu que par la confiance que Votre Majesté me marque, je puis compter comme rétablis les Traités sur lesquels il y a eu dispute entre nous, & que par conséquent on aura expliqué les Instrumens nécessaires au Commerce de mes Sujets, je ne diffère point à assurer Votre Majesté de ma prompitude à y satisfaire, pour ce qui regarde la restitution de Gibraltar, lui promettant que je me servirai de la prémière occasion favorable, pour regler cet Article de concert avec mon Parlement.

On a également éludé l'Article VIII du Traité d'Utrecht par rapport aux bornes en Amérique, nonobstant les Ordres promis dans le second article du Traité de 1721; & de même en l'année 1724, après des instances réïtérées sur la démolition du Fort de la Tamaya, bâti par les Anglois, sur un terrain qui appartient incontestablement à Sa Majesté, & après être convenu que le Gouverneur de la Floride & celui de la Caroline se communiqueroient les Ordres pour terminer cette dispute; le prémier ayant envoyé un Officier avec vingt-cinq Hommes, & les Copies des Ordres envoyés d'Angléterre, on les desarma, on les enferma dans le Fort, & trois jours après on les mena à la Caroline, où ils souffrirent la plus rigoureuse & la plus indécente prison.

On éprouva la même mauvaise foi l'an 1735. Le Ministère Britannique assura Don Thomas Giraldino, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté à Lon-

Londres, que le Sieur Jaques Ogletorpe, destiné pour la Caroline, étoit 1739.
chargé d'en règler les limites de concert avec le Gouverneur de la Floride. Il fit bien voir, à son arrivée, qu'il en avoit de tout contraires, puisqu'ils lui enjoignoient de peupler tout ce qui n'étoit pas encore occupé. Pour s'en aquiter, il commença d'abord par commettre divers actes d'hostilité, jusqu'à se présenter avec des gens armés à la vue du Fort de St. Augustin. Cette action s'accorde bien avec la Patente que donna le Roi Britannique le 9 (20) de Juin 1732, dans laquelle il dispose des Domaines du même Continent, & même de la Mer, en accordant à la Compagnie formée pour établir une Colonie dans la Géorgie, tout ce qui n'avoit pas été antérieurement occupé par les Sujets de l'Angleterre: Cession diamétralement contraire à l'Article VIII du Traité de 1670, qui exclut de son droit tout ce qu'elle n'avoit pas, ni ne possédoit en ce tems-là: On ne doit pas néanmoins s'étonner de ce Despotisme, puisqu'entre autres usurpations contre lesquelles l'Espagne a plus d'une fois reclamé, on ne justifie pas mieux la coupe du Bois de Campeche que les Anglois défendent par la force & non point par la raison, jusqu'à avoir ruiné par trois Sièges différens l'infortuné peuple de Baccalar, parce qu'il soutenoit fidèlement les justes droits de Sa Majesté & s'opposoit à la continuation de ce délit.

Le Roi Britannique allègue pareillement comme un motif de guerre, que Sa Majesté n'a point payé au terme fixé, qui étoit le 5 Juin, les 95000 Livres sterlings stipulées pour Solde des Prétentions réciproques au sujet des prises, & qu'ainsi on a manifestement violé la Convention; & comme en publiant les Répresailles en Espagne, on déclara l'importante raison qu'on avoit eu de n'y pas satisfaire, le Roi Britannique ajoute, que ce n'est seulement qu'un coloris, & des prétentions destituées de tout fondement; moyen aisé pour se tirer d'embarras sans contestation, mais qui laisse en toute sa force & vigueur ce que Sa Majesté a déclaré; & ainsi l'Europe ne doutera point, pour peu qu'elle réfléchisse, que l'on n'ait agi ici de bonne foi, & que si l'Angleterre en eût fait de même, tout auroit été reglé & accompli sur le pied & au niveau de la Convention. Le desarmement des Escadres, aussitôt qu'elle eut été ratifiée à Londres, l'expédition des Ordres pour la Caroline, l'instruction des Plénipotentiaires sans délai, ne sont autre chose qu'un témoignage bien clair de la sincérité avec laquelle on procédoit: ces faits ne peuvent être niés, ni ne sont susceptibles d'interprétation. Qu'au moins les Anglois nous disent, s'il est bien vraisemblable, & si la politique la moins défiante permet qu'on désarme à la fin d'une dispute qui a obligé de prendre les armes, dans le même tems que l'on pense à y revenir, comme on l'insinue. Ils ne diront pas qu'oui, mais leurs opérations le diront pour eux. Leur conduite contraire à celle qu'on vient de rapporter, prouve d'une manière convaincante, que l'Angleterre n'a jamais pensé à accomplir sa promesse, & à présent elle songe aussi peu à dissimuler sa mauvaise conduite.

La prémière marque qu'elle donna de ses sinistres intentions, fut le séjour des

1739. des Escadres de l'Amiral Haddock dans ces Mers, après que la Convention eut été signée & ratifiée; car quoiqu'il n'y fût pas inséré en termes exprès qu'elles se retireroient; entrer en amitié avec les mêmes préparatifs dont la colère se sert pour menacer de la guerre, ne marquoit pas que l'on fût sincèrement bien intentionné; à quoi il faut ajouter la lenteur avec laquelle le Ministère Anglois exécutoit ce dont on étoit convenu. Elle étoit si grande, que le 27 Mars les ordres pour la Caroline n'étoient point encore expédiés, comme il résulte d'un Ecrit du Duc de Newcastle de même date.

L'intention de l'Angleterre se prouve encore davantage par les trois Mémoires que son Ministre Plénipotentiaire en cette Cour, Mr. Benjamin Keene, présenta le 17 Avril. Dans l'un il répétoit ce qu'il avoit demandé dans un autre du 19 Février; savoir, qu'on expédiât des Ordres aux Gardes-Côtes de l'Amérique, pour leur enjoindre de discontinuer leurs déprédations & leurs violences tant que dureroient les Conférences; & comme on lui répondit le 24 du même mois: *Qu'on ne leur avoit jamais ordonné de les commettre, ni manqué jusqu'alors d'y remédier quand elles avoient été vérifiées, & que Sa Majesté auroit soin de maintenir la bonne harmonie qu'on venoit d'assurer entre les deux Nations, sans permettre que ses Sujets fissent rien au delà de ce qui est juste pour la sureté de ses Domaines & de leur Commerce*: Ce Ministre répéta ses instances au nom du Roi Britannique, demandant: Que ces assurances pouvant être interprétées, & donner lieu par conséquent à des subterfuges de la part des Gouverneurs & autres Officiers des Indes, on envoyât d'abord des Ordres clairs & précis pour mettre entièrement fin à toutes les violences commises jusqu'alors, & afin que les Sujets de l'Angleterre pussent, durant le tems des Conférences, jouïr sans trouble ni empêchement de la libre Navigation dans les Mers de l'Amérique, comme elle leur appartient par les Traités & par le Droit des Gens.

Cette répétition des Mémoires & les Clauses de celui du 17 Avril qu'on vient de traduire, sont un indice véhément qui prouve que le Roi Britannique soupçonnant que de différer les points en dispute jusqu'aux Conférences, ce seroit hazarder le coup de main que l'on souhaitoit de faire sur les Assogues, les Vaisseaux de Buenos Ayres, les Gallions, ou la Flotille, ou que si on laissoit recueillir tous ces Effets, l'éxécution de ses idées en deviendroit plus difficile, se hâta d'insinuer ses Prétentions, pour avoir, en cas qu'on les lui contestât, un prétexte de faire ce qu'il a fait effectivement depuis.

Cette pensée est fortifiée par une autre des trois Mémoires du 17 Avril, qui est aussi une répétition d'un de ceux du 19 Février, dans lequel on demandoit la restitution du Navire la Sarach, Capitaine Jason Vaugham, pris le 29 Janvier 1738, puisque, malgré l'assurance qu'on donnoit dans la réponse du 16 Mars, qu'aussitôt que les Actes auroient été envoyés, on les remettroit aux Plénipotentiaires pour les examiner & en décider, en vertu de ce qui avoit été arrêté en dernier lieu; la Cour Britannique n'eut point d'égard pour un procédé si juste, ni pour le second Article séparé de la Conven-

vention, dans lequel, en parlant des évènemens postérieurs au 10 de Décembre de 1737, comme l'est celui-ci, il est dit: Que *la Décision* du Cas ou *des Cas qui peuvent arriver ainsi, afin d'ôter tout prétexte de discorde, doit être renvoyée aux Plénipotentiaires, pour être déterminée par eux suivant les Traités.* Elle recommença par de nouvelles instances à crier après la restitution, cherchant à s'attirer par le mépris de la Convention une réponse moins modérée que la prémière, pour s'en servir à colorer les insultes préméditées. 1739.

Mais ce qui fait voir à plein la dissimulation de sa conduite, c'est le dernier des Mémoires du 17 Avril, dans lequel le Ministre Britannique insista de nouveau sur l'éclaircissement des Cédules accordées par Sa Majesté à la Compagnie de l'Assiento pour la restitution des Effets saisis en Réprésailles, & demanda que l'on convînt d'un compte arrêté pour le montant de ce qu'elle suppose lui être dû, avant que de payer les 68000 Livres Sterlings qu'elle doit à Sa Majesté pour un compte liquide du Droit des Esclaves, & des profits du Vaisseau la Royale Caroline; & comme ce point demande un plus long éxamen, avant que d'en tirer la conséquence du dessein caché que l'on va prouver, on est forcé de s'étendre sur les circonstances qui précédèrent la Convention, & de revenir au Mémoire dont il a été parlé.

Pour convaincre entièrement, que la Prétention refusée à la Compagnie par rapport aux Réprésailles, ne peut justifier la conduite que le Ministre Britannique découvre dans ce Mémoire, il suffit de la réfléxion que présente l'Article III de la même Convention avec un léger souvenir de ce qui précéda & y donna lieu. Après que l'on fut convenu de la somme que Sa Majesté devoit pour l'acquit des dettes que la Nation Angloise demandoit à cette Couronne sous le titre de Réprésailles, elle prétendit aussi qu'on reglât une somme pour le montant de ce que la Compagnie supposoit lui être dû sous le même titre, Sa Majesté ne le voulut point, & moins encore que l'on confondît, comme la Compagnie le sollicitoit, sa prétendue dette avec la dette indisputable & reconnue de 68000 Livres Sterlings: & le Ministère Britannique voyant la justice de l'un & de l'autre refus, signa la Convention sans insister sur cette circonstance, & il s'en désista si bien, que connoissant combien les prétentions de la Compagnie étoient mal fondées, il consentit à la Déclaration suivante, comme un fondement & une base nécessaire & invariable de la Convention.

„ Don Sébastien de la Quadra, Conseiller & Prémier Sécrétaire d'Etat,
„ de Sa Majesté Catholique & son Ministre Plénipotentiaire pour la Con-
„ vention qu'on négocie actuellement avec le Roi de la Grande Brétagne,
„ déclare par ordre de son Souverain, en conséquence des Conférences réi-
„ térées tenues avec Mr. Keene, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté
„ Britannique, & après être convenu que la présente Déclaration sera fai-
„ te, comme l'unique moyen de surmonter tant de difficultés débatues, &
„ afin de pouvoir procéder à la Signature de ladite Convention, que Sa

1739. „ Majesté Catholique se reserve en entier le Droit de pouvoir suspendre l'Assiento des Nègres, & d'expédier les Ordres pour l'exécution de cette suspension, au cas que la Compagnie ne se soumetté pas à payer dans un terme court les 68000 Livres Sterlings qu'elle a reconnu devoir sur les Droits des Nègres, selon le Règlement de 25 D. per Dollar & sur le profit du Vaisseau la Royale Caroline: Il déclare pareillement, que sous la validité & la force de la présente Protestation & non autrement, on pourra procéder à la signature de la susdite Convention, & en conséquence de cette condition spéciale qui ne pourra être éludée, sous quelque prétexte que ce puisse être, Sa Majesté Catholique s'y est déterminée. Fait au Pardo le 10 Janvier 1739 ".

On peut à présent conclure dans quel esprit l'Angleterre faisoit naître ces disputes, qu'elle reconnut être insoutenables, lorsqu'elle signa la Convention; mais on le voit encore mieux dans un autre Mémoire du 4 Juin lorsque levant déja le masque, on nia que le Roi eût pouvoir de suspendre l'Assiento, ce qui étoit la même chose que se moquer de la Déclaration & de ce dont on étoit convenu, pour mettre Sa Majesté dans la nécessité d'une rupture, & pour couvrir ce que l'on avoit en vue par des moyens si obliques, sans paroître violer si visiblement la bonne foi.

Si son idée ne paroit pas encore bien à découvert, pour achever de la montrer entièrement, il ne faut qu'ajouter les Dépositions envoyées en dernier lieu de la Havane, & faites par les matelots de l'Escadre de l'Amiral Brouwn, pris dans le voisinage de Baya Honda. Ils déclarent que le 10 ou le 12 Juillet, un Paquebot arriva à la Jamaïque avec la nouvelle que la Guerre étoit déclarée, & avec les Ordres de traiter les Espagnols en ennemis; en conséquence de quoi ils sortirent le 21 pour les exécuter. Ils avoient déja pris, aussitôt que le Paquebot fut arrivé, une Galliote qui venoit de Cuba avec dix mille piastres. Il ne paroît pas qu'avec ce fait on puisse à présent douter de tout ce qui a été dit précédemment; puisque les Représailles ne se publièrent à Londres que le 21 de Juillet; & il faut à toute force que le Paquebot pour arriver le 10 ou le 12 du même mois à la Jamaïque, fût parti d'Anglèterre à la fin de Mai au plus tard, & que la résolution de l'expédier eût été prise avant ce terme, & par conséquent environ deux mois avant la rupture des Conférences. Il en résulte invinciblement, que la Cour Britannique n'a point observé la droiture & la bonne foi prescrites par la Convention; qu'elle n'a jamais songé à l'accomplir; mais que son but a été d'endormir Sa Majesté, pour éclater dans une conjoncture favorable à l'accomplissement de ses projets ci-dessus mentionnés. Sa Majesté s'apperçut d'avance de ces desseins & voulut les rendre inutiles en dissimulant, & en se contentant de faire connoître le désir sincère qu'elle avoit de se conformer à ce dont on étoit convenu. C'est ce que prouve la modération qui règne dans les réponses qui furent faites aux Mémoires mentionnés; ce qu'insinua le Marquis de Villarias, Prémier Sécrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères à Mr. Benjamin Keene au mois d'Avril, ce qui est

est dit dans la Déclaration des Répréfailles, & beaucoup plus ce que déclarèrent les Plénipotentiaires Espagnols aux Anglois dans la Conférence du 15 Mai. Le voici en propos termes. 1739.

„ Le Roi notre Maître nous ordonne de faire favoir à V. SS. qu'il est „ fort furprenant que depuis qu'on a envoyé les Ordres à l'Amiral Haddock „ pour s'en retourner en Angléterre, auffitôt après que la Convention a „ été ratifiée, on les ait revoqués, en lui commandant de demeurer dans „ la Méditerranée, ce qui fait connoître que Sa Majesté Britannique a changé d'intention, & que si son prémier dessein étoit de suivre ce dont on „ étoit convenu, il s'ensuit naturellement que le second y est opposé. C'est „ pourquoi Sa Majesté regarde ces Ordres comme entièrement contraires à „ l'ancienne amitié qui vient d'être renouvellée entre les deux Couronnes. „ Et que bien que Sa Majesté croye la Déclaration faite par V. SS. au nom „ de leur Souverain, favoir, que ledit Amiral a ordre de ne pas faire la moindre offence, ni causer la moindre inquiétude à l'Espagne; on ne pourra „ néanmoins en persuader le public, qui ne juge que sur les apparences; & „ que quoique l'inutilité de ces moyens fût bien démontrée par la constance „ de Sa Majesté à la vue des armemens de l'Angléterre; cependant la délicatesse de son honneur ne lui permettoit pas de regarder le séjour de l'Escadre dans la Méditerranée, autrement que comme un obstacle au but pacifique des Conférences, & comme un incident qui rend impossible la conclusion des affaires qui s'y doivent traiter. Il n'est pas moins remarquable qu'on ait ordonné d'équiper trois Vaisseaux pour renforcer l'Escadre „ qui est à la Jamaïque, car quoiqu'on donne pour prétexte, que ce n'est „ seulement qu'afin qu'il y ait dans cette Isle assez de Vaisseaux pour escorter & protéger les Vaisseaux Marchands, cela n'est ni croyable, ni vraisemblable, quand on voit que le 27 Mars, selon l'Ecrit du Duc de Newcastle, daté du même jour, les Ordres n'étoient pas encore expédiés pour „ la Caroline, quoique les ratifications eussent été échangées dès le 4 Février. Quoique Sa Majesté eût un juste motif de suspendre les Conférences, cependant, afin de faire voir son amour pour la paix, & la bonne „ foi avec laquelle elle remplit ses engagemens, elle consent qu'on ne les „ diffère point. *Mais en même tems il est nécessaire de déclarer, que l'Angleterre ne doit point trouver étrange que les points en dispute soient traités „ selon la justice la plus rigide, sans que de la part de Sa Majesté il puisse y „ avoir la moindre condescendance ni faveur, aussi longtems que l'Escadre de „ l'Amiral Haddock se tiendra dans la Méditerranée; & en dernier lieu, „ que jusqu'à ce que cette Escadre se retire, & qu'on ordonne la même chose „ à celles qui se trouvent en Amérique à cause des différends passés, il est conséquent que Sa Majesté ait de très puissantes raisons de ne se point conformer „ entièrement à la Convention, parce que les démarches de l'Angléterre étant „ éloignées de la tranquilité stipulée, Sa Majesté ne pourra continuer la franchise avec laquelle elle procède, si elle n'éprouve pas une bonne foi réciproque,*

1739. „ *que, & si elle ne voit mettre bas les armes, qui est le signe le plus convainquant de l'Amitié & de la paix.*

Les Plénipotentiaires Anglois ne demandèrent point copie de cet Acte, qui prouve si bien la droiture des intentions de Sa Majesté, ce qui est une négligence bien remarquable, dont de si habiles gens n'étoient point capables; mais elle est bien conforme à l'Instruction qu'ils avoient, & à la mauvaise foi avec laquelle on négocioit. Et quoiqu'on le comprît bien ainsi dès lors, Sa Majesté espéroit encore néanmoins, que la Cour Britannique changeroit de conduite, sur la foi des assurances données à diverses fois à Mr. Benjamin Keene par le Marquis de Villarias, à savoir, qu'aussi-tôt que l'Escadre de l'Amiral Haddock se retireroit en Angléterre, on satisferoit immédiatement aux 95000 Livres Sterlings; mais quand on vit dans le Mémoire du 4 Juin, mentionné ci-dessus, l'entreprise de défendre l'injuste refus que faisoit la Compagnie de payer les 68000 Livres Sterlings, l'Escadre de l'Amiral Haddock à Gibraltar, les lenteurs affectées des Plénipotentiaires Anglois pour ouvrir les Conférences; & après qu'elles furent commencées, leur entière indiscrétion, & le renversement du sens littéral le plus clair des Traités pour établir leurs Prétentions, Sa Majesté ne put se résoudre à payer les 95000 Livres Sterlings stipulées dans la Convention, tant parce que le Roi Britannique l'ayant enfreinte, Sa Majesté ne s'y croyoit pas obligée, que parce que c'eût été une condescendance blâmable & peu honorable, que de donner des armes à des ennemis presque déclarés, sans que rien dans leur conduite fît espérer que cette nouvelle bonté corrigeroit leur ambition démesurée.

Ces faits étant posés avec les conséquences évidentes qui en dérivent, Sa Majesté ne veut pas encore s'en prévaloir pour justifier les derniers actes qui ont été des suites de cette intrigue; car il est clair qu'on a publié les Représailles, parce qu'on les avoit publiées en Angléterre; on a déclaré la Guerre, parce que les Anglois l'avoient déclarée auparavant, considerant cette raison comme la meilleure pour n'être point responsable devant Dieu, ni devant les Hommes des funestes évènemens auxquels la fureur de la Guerre donne occasion, & considerant que les motifs qui ont précédé ce dernier acte ont cessé de l'être depuis que par la Convention on étoit tombé d'accord de les ajuster à l'amiable.

Ceci supposé, il est évident que le Roi Britannique, en les alléguant pour prétexte de la rupture, a tâché de déguiser sous ce voile la captieuse irrégularité de ses Sujets, & la nécessité d'y condescendre; au-lieu que Sa Majesté en ne se servant de tant de fondemens si puissans & si publics de sa dernière détermination, que pour faire mieux éclater la vérité, a eu la sage conduite de ne point tromper l'Europe pour la troubler, conduite directement contraire à celle de l'Angleterre.

1740. Après avoir exposé d'une manière impartiale les prétentions & les griefs des

des deux Partis, nous allons entrer dans le détail des grands évènemens 1740.
de l'Année 1740, qui ne présente par-tout que catastrophes & révolutions.

Le prémier de ces évènemens est la mort du Pape Clément XII, arrivée le 6 de Février. Il étoit né le 7 d'Avril 1652, sous le Pontificat d'Innocent X. Avant son élévation au Pontificat, il portoit le nom de Cardinal Lorenzo Corsini, étant de la Maison Corsini, de Florence. Il avoit été nommé au Cardinalat en 1706 par Clément XI, & il fut élu Pape le 12 Juillet 1730. Ce Pontife règna avec beaucoup de sagesse & de modération.

Après la mort de ce Pontife, la discorde se mit dans le Conclave, qui se trouva divisé par différentes factions. Les intrigues y furent poussées fort loin, & on y cabala publiquement; mais enfin le sort tomba sur le Cardinal Prosper Lambertini, qui fut élu Pape le 17 d'Aout.

Ce Prélat étoit né a Bologne le 31 Mars 1675. Il fut nommé Cardinal du Titre de Sainte Croix de Jérusalem le 30 Avril 1728 par Benoit XIII. Il étoit Archévêque de Bologne, & Membre de la Congrégation du St. Office. Il est d'une des plus illustres Maisons de l'Etat Ecclésiastique, tant par son origine & son ancienneté, que par ses alliances. Avant son élévation au Pontificat il étoit connu parmi les Savans par quelques Ouvrages de Théologie, & sur-tout par un Traité *de la Canonisation des Saints*. Il passoit pour habile dans le droit Canon, & avoit composé quelques Traités importans sur cette matière, pour en abréger les procédures & lever les difficultés. Pendant qu'il fut Archévêque de Bologne, il s'y fit aimer par son humeur toujours gaie, & toujours affable. Il a commencé son règne par plusieurs beaux réglemens, & sur-tout par la réforme du Clergé & le retranchement des dépenses superflues, qui n'avoient pas peu contribué sous les Papes précédens à épuiser les Finances de la Chambre Apostolique.

La mort de Pape Clément XII fut suivie de celle du Roi de Prusse, Fréderic Guillaume, qui, après une assez longue maladie, mourut à Potzdam le 31 de Mai entre une & deux heures après midi, dans la 28 année de son règne.

Ce Prince étoit né le 4 d'Aout 1688. Il avoit épousé le 28 de Novembre 1706, la Princesse Sophie Dorothée de Brunswic-Lunebourg, Sœur du Roi de la Grande Brétagne, dont il a laissé quatre fils & cinq filles. L'ainé de ces quatre Princes a épousé le 12 Juin 1733, Elizabeth Christine de Brunswic-Lunebourg-Wolffembuttel. Il prit les rênes du gouvernement immédiatement après la mort de son père.

Jamais Souverain n'a commencé son règne sous de plus heureux auspices. D'abord il défendit sous peine de mort les enrolemens forcés, & abolit l'usage d'enroler les enfans au berceau. Résolu de n'accorder les Emplois qu'au mérite, il supprima toutes les survivances de Charges & les expectatives pour posséder des fiefs. Ce qu'il recommanda à ses Généraux est tout-à-fait digne d'un grand Prince. Il leur dit qu'en même tems qu'il leur recom-

1740. mandoit d'avoir la plus exacte attention à faire observer le bon ordre & la discipline parmi ses Troupes, il les exhortoit aussi à traiter avec douceur & avec bonté, non seulement tous les Officiers Subalternes, mais même les simples Soldats, & qu'il souhaitoit principalement, que dans les occasions qui regardent le service, ils s'abstinssent d'employer des paroles rudes ou des termes choquans, comme il en avoit été témoin quelquefois, avec beaucoup de déplaisir. Ses sentimens pour son Peuple n'éclatèrent pas moins dans les ordres qu'il donna aux Tribunaux. Il les chargea d'examiner, avec la plus scrupuleuse attention, tous les différens objets qui ont besoin de réforme ou de redressement. Il se servit de ces expressions remarquables: *Je veux, que dans toutes les choses où mes intérêts particuliers ne s'accorderont pas avec l'intérêt public, ce soit toujours le dernier qui prévale.* Comme l'ordre de la Générosité étoit devenu extrêmement commun, ce Prince en établit un autre, dont les marques sont une Croix d'or, sur laquelle on lit ces mots, *Pour le Mérite.* Une des prémières Démarches qui lui attira les applaudissemens de ses Sujets & de toute l'Europe, c'est la manière avec laquelle il confirma son Mariage avec la Princesse de Brunswic, qu'il n'avoit épousée, que parce que le feu Roi le lui avoit ordonné. Comme ce Prince aime les Lettres & les Beaux Arts, il attire à sa Cour divers Savans, ayant résolu de former une Académie des Sciences sur le modèle de celle de Paris.

Peu de tems après la mort du Roi de Prusse, on apprit celle de la Reine Douairière d'Espagne, Epouse du Roi Charles II. Cette Princesse mourut à Guadalaxara le 16 de Juillet, après une longue & douloureuse maladie. Elle se nommoit Marie-Anne de Neubourg, & étoit Fille de Philippe-Guillaume, Duc de Neubourg, devenu en 1685, Electeur Palatin, au défaut de la Branche Electorale de Simmern, & d'Elisabeth-Amelie de Hesse-Darmstadt. Marie-Louïse d'Orléans, prémière Femme du feu Roi Charles II, étant morte le 12 Février 1689, ce Monarque fit demander en mariage la Princesse Marie-Anne de Neubourg, qui fut épousée à Neubourg au nom du Roi, par Henri-François, Comte de Mansfeld, Ambassadeur d'Espagne, & dont les Noces furent célébrées à Valladolid le 24 du mois de Mai de l'année suivante. Après la mort du feu Roi, la Reine Douairière se retira à Rome, & ensuite à Bayonne, où elle demeura jusqu'en 1738, que le Roi l'engagea à établir sa Résidence à Guadalaxara.

Encore une autre mort, qui a produit de grands changemens dans les affaires de l'Europe, c'est celle de l'Empereur Charles VI, laquelle fut bientôt suivie de celle de l'Imperatrice de Russie; mais nous nous reservons à parler de ces deux grands évènemens, lorsque nous aurons exposé les suites du grand Différend & de la Guerre déclarée entre l'Espagne & l'Angleterre.

Cette Guerre ruineuse pour les deux Nations, où l'Angleterre avoit cependant le plus à perdre, & où elle perdoit effectivement le plus, continuoit de part & d'autre avec beaucoup d'acharnement. Tandis que les Arma-

Armateurs Espagnols faisoient tous les jours de nouvelles prises, la Cour 1740.
de Madrid, pour ruiner encore davantage le commerce des Anglois, fit publier une nouvelle ordonnance, laquelle portoit en substance: Que non seulement il seroit défendu d'introduire directement dans les Royaumes d'Espagne aucunes Denrées ou Manufactures, du crû ou des fabriques de la Grande Brétagne; mais que même on ne pourroit y en introduire qui auroient été transportées d'Angleterre dans d'autres Païs Amis, Alliés & Neutres, pour y être améliorées, teintes ou préparées; de manière que tout Commerce étant absolument interdit entre les Sujets des Royaumes d'Espagne & ceux de la Grande Brétagne, il ne seroit permis à qui que ce fût d'y envoyer aucunes Marchandises, ni d'en faire venir, soit directement, soit par le Canal des Nations Amies, Alliées ou Neutres, sous peine de mort & de confiscation de Biens contre ceux qui y contreviendroient ou qui y prêteroient la main. Que cette punition auroit pareillement lieu à l'égard de ceux qui vendroient aux Anglois par Mer & par Terre, & qui transporteroient en Angleterre, à Gibraltar où à Port-Mahon, des Marchandises ou Fruits d'Espagne ou des Indes; que pour cet effet toutes les Marchandises & Fruits qui seroient portés dans les Ports d'Espagne par des Espagnols ou par des Etrangers, ne pourroient en sortir qu'après avoir donné caution par-devant les Intendans ou Juges Subdélégués des Ports, de rapporter des Certificats que les Marchandises auroient été débarquées dans les Lieux pour lesquels elles étoient destinées. Que toutes les Marchandises qui viendroient des Royaumes ou Païs Amis, Alliés ou Neutres, devroient être munies, avant que de pouvoir être admises dans les Ports, de Certificats des Ministres ou Consuls Espagnols qui y résidoient, par lesquels il paroîtroit qu'elles auroient été fabriquées dans ces Païs-là, & non en Angleterre. Et que quant aux Marchandises qui venoient des endroits où il n'y auroit point de Ministres ou Consuls d'Espagne, elles devroient être munies de Certificats du Magistrat, & marquées du Sceau du Lieu où elles auroient été fabriquées, sous peine de confiscation.

Les Anglois eurent quelque sujet de se consoler du dérangement de leur Commerce, & des fraix immenses qu'ils étoient obligés de faire pour la continuation de la Guerre, par l'agréable nouvelle qu'ils reçurent des grands avantages remportés en Amérique par l'Amiral Vernon, qui avoit pris & démoli Porto-Bello, où commandoit Don Fr. Mart. de Retez. Nous allons rapporter la rélation qu'en a donnée un Officier Anglois, qui s'est trouvé lui-même au siège de cette Place; mais comme les circonstances que d'autres en ont publiées, ne s'accordent pas toujours avec celles-ci, nous laissons au Lecteur toute liberté d'en adopter ce qu'il jugera à propos. On ne doit pas toujours s'attendre de trouver une parfaite impartialité dans un Anglois ou un Espagnol, qui naturellement sont intéressés ou à faire valoir leurs conquêtes, ou à diminuer la grandeur de leurs pertes. Il ne sera pas difficile de remarquer que les Anglois se sont conduits dans cette rencontre avec beaucoup de bravoure & d'intrépidité, tandis que les Espagnols n'ont fait qu'une

1740. qu'une assez foible résistance, dans la défense d'une Place de cette importance, qui devoit être défendue avec plus de valeur & d'opiniatreté. Voici la rélation en question.

Il y avoit déja cinq semaines que les Hostilités contre les Espagnols étoient commencées par le Commandant Brown, qui avoit déja fait plusieurs prises, ensorte que nous n'avons pas été sans crainte d'être attaqués par quelques Gardes-Côtes en passant devant Porto-Rico & Hispaniola, d'autant que nous n'avions aucun Vaisseau de Convoi; mais notre crainte se dissipa à la rencontre du Diamant, qui amaroit un gros Vaissau de Registre de la Véra-Crux, destiné pour la Havane, dont la charge valoit au moins 40 mille Livres Sterlings. Il avoit aussi pris un Brigantin chargé de vivres & de provisions, qui ne valoit pas l'autre prise à beaucoup près.

A mon arrivée à Port-Royal, j'appris de notre Amiral, qu'il avoit résolu de mettre en Mer dans quelques jours avec une partie de son Escadre, je lui demandai la permission de servir sur son bord comme Volontaire, & le 16 de Novembre (*) nous levames heureusement l'ancre pour faire voile vers Porto-Bello. Le Burford étoit monté par l'Amiral Vernon, le Hampton-court par le Commandeur Brown, la Louise par le Capitaine Woterhouse, le Strafford par le Capitaine Trevor, le Worcester par le Capitaine Main, & le Norwich par le Capitaine Gerbert; c'est-à-dire, 2 Vaissaux de 70, trois de 60, & deux de 50 pièces de Canon. Le 21, à la hauteur de 12 dégrés, nous découvrimes à 10 heures du matin un Vaisseau, auquel nous donnames la chasse jusqu'à 4 heures après midi. Nous en étant approchés, il baissa le Pavillon Espagnol au prémier ordre. C'étoit une grosse Chaloupe de Cartagène, chargée de vivres pour Porto-Bello.

Comme nos Pilotes Côtiers connoissoient fort peu la Côte à l'Ouest de Chagra, ceux des Espagnols nous vinrent bien à point. Le 27, nous découvrimes 4 Voiles sous la Côte, fort loin de nous; & comme il commençoit à faire nuit, nous désespérames de les joindre, & le lendemain nous ne les vimes plus. Nous jugeames avec raison que c'étoit des Gardes-Côtes de Porto-Bello; car faisant force de Voiles vers ce port, ils arrivèrent un jour avant nous, & y jettèrent l'allarme, & débarquèrent tous leurs Equipages, pour aider les Troupes Régulières à défendre cette Place, que nous trouvames très forte naturellement & par art.

Porto-Bello est située au bout d'une Baye longue d'un mille, & large d'un demi mille à son entrée; là il y a un fort Château sur la pente d'une Roche escarpée, dans lequel il y avoit 300 Hommes & 100 pièces de Canon. De l'autre côté, à la distance d'un mille, est le Fort de la Gloire, plus spacieux que le précédent, & qu'on nomme le Fort de Fer, il étoit défendu par 400 Hommes & 120 pièces de Canon, les plus grosses que j'aye encore vues.

Ce

(*) 1739.

Ce Fort étoit sur un haut Rocher. Tous les Vaisseaux dépendant de ce Port, étoient à l'ancre, vis-à-vis le Fort de la Gloire, sous son Canon & sous celui du Fort St. Jerôme, où il y avoit une forte batterie. Le 2 de Décembre à 2 heures après midi, nous arrivames devant Porto-Bello, où les Espagnols avoient planté le Pavillon de Combat sur le Fort de Fer; & comme nous l'avons appris d'eux ensuite, ils bruloient d'envie de nous voir assez hardis pour entrer dans leur Port, comptant bien de nous couler à fond; ils croyoient que nous étions venus là pour leur donner le divertissement d'une Naumachie, & ils craignoient de ne pouvoir venir aux prises avec nous. Mais nous les contentames bientôt à cet égard; car le Hamptoncourt, qui faisoit l'Avant-Garde, alla se poster vis-à-vis du Château, & comme il faisoit un grand calme, il y jetta l'ancre, pendant que les Espagnols tiroient vivement sur lui; mais il les convainquit bientôt que nous étions en état de les payer de la même monnoye, car en moins de 15 minutes ce Vaisseau tira plus de 400 coups sur le Fort; en sorte qu'on ne découvroit de part & d'autre que feu & fumée. 1740.

Le Norwich vint se poster alors près du Hamptoncourt, il fut salué de même, & quoiqu'il ne fût pas aussi-tôt prêt que ce dernier à faire feu, on remarquoit que ses coups portoient si juste, que les Espagnols pouvoient à peine tirer un coup contre trois du Norwich. Au bout de 28 minutes le Worcester vint jetter l'ancre près des deux autres, & commença à faire un feu si terrible, qu'en peu de tems il fit sauter le haut du Fort, & chassa la plupart des Espagnols de leur batterie.

Pendant ce tems-là nous faisions tous nos efforts pour avancer, & 20 minutes après le Worcester, nous approchames du Fort, portant Pavillon bleu au Perroquet d'avant, & Pavillon rouge au grand Mât.

L'Amiral, dont on ne peut assez louer la bravoure & la bonne conduite, alla jetter l'ancre à la portée d'un demi-cable du Fort, résolu de leur faire sentir que nous ne craignions pas tous leurs efforts. Quoiqu'avant notre approche ils n'eussent lâché que quelques coups de Canon pendant quelques minutes, ils recommencèrent tout d'un coup, comme s'ils avoient réuni toutes leurs forces contre le Pavillon. Ils firent sur nous une terrible décharge, & comme nous étions si près, presque tous les coups portoient, & il y en eut un qui emporta le derrière de notre Chaloupe, un autre brisa une grosse pièce de Canon sur notre prémier Pont, un troisième frisa notre mât de misaine, & un quatrième passa à deux pouces du grand mât à travers le dessus de la dunete. Ils tuèrent 3 Hommes en peu de tems, & en blessèrent 5 qui étoient près de notre Amiral.

Nous crumes alors que le combat seroit sanglant, ce qui ne ralentit pas le courage de nos Gens, qui répondirent vigoureusement de chaque Vaisseau au feu de l'Ennemi, ensorte que, quoiqu'ils tirassent ensuite encore quelques coups, ils ne nous firent plus grand mal. Nos bordées les chassèrent de leurs basses batteries, & notre Vaisseau tirant tout d'un coup, nous leur donnames, en moins de trois minutes, une seconde bordée de notre stri-

1740. bord, & ainsi 6 ou 7 fois de suite, ensorte qu'ils ne savoient où ils en étoient, & que nous eumes le plaisir de les voir chercher leur sureté dans la fuite.

L'Amiral voulant profiter de leur terreur, fit mettre les Esquifs en Mer, & commanda à Mr. Broderik notre troisième Lieutenant, de prendre 4 matelots & une Compagnie de Marine avec leurs Officiers, & de faire une descente en front de leur basse batterie, à la faveur du feu de notre Canon.

On donna en même tems le signal aux deux autres Vaisseaux de faire la même chose, & tous abordèrent heureusement, n'ayant perdu que deux Soldats, tués par la mousqueterie du Fort. Un Matelot montant sur les épaules d'un de ses Camarades, se montra tout d'un coup à l'embouchure d'un Canon, ce qui effraya tellement les Espagnols, qu'ils jettèrent leurs armes, & se sauvèrent à toutes jambes au plus haut du Fort, d'où nous les vimes descendre de l'autre côté avec des échelles, & se sauver en confusion du côté des bois. En moins de 3 minutes nos Matelots furent maîtres de la batterie ou des plate-formes, arrachèrent le Pavillon Espagnol, & y plantèrent celui de la Grande-Brétagne. Le Capitaine & les Officiers qui se trouvoient prisonniers dans le Fort, s'enfermèrent dans un appartement, mais notre Lieutenant n'eut pas fait tirer 2 ou 3 coups de Mousquet dans la porte, qu'ils l'ouvrirent d'abord, demandant quartier.

C'est ainsi que quatre Vaisseaux Anglois prirent le Château de Fer, car la Louise & le Strafford ne nous avoient pas encore joints, & ce Fort est tel, que s'il y avoit eu dedans autant d'Anglois qu'il y avoit d'Espagnols, toutes les forces maritimes de l'Espagne n'auroient pu le leur arracher.

Les Forts la Gloire & St. Jerôme tirèrent sur nous pendant toute l'action; nous fimes sauter la Verge de Pavillon de dessus le rempart du Fort de la Gloire, & nous endommageâmes plusieurs Maisons dans la Ville; nous coulames à fond une Chaloupe sous le Fort St. Jerôme.

Cette action dura jusques bien avant dans la nuit, finit par un grand Conseil, dans lequel il fut résolu que, puisqu'il n'y avoit pas de vent, chaque Vaisseau se feroit remorguer vers les Fortifications, afin de recommencer l'attaque à la pointe du jour; mais au prémier mouvement que nous fimes, nous apperçumes une Chaloupe venant à nous avec un Drapeau, faisant connoître qu'ils demandoient à capituler.

L'Amiral écouta leurs propositions, consistant en ceci: Que le Gouverneur rendroit la Ville, les Châteaux & le Fort, à condition qu'il en sortiroit avec les honneurs de la Guerre, & tout ce qui lui apartenoit, aux habitans & à la Garnison, y compris les Vaisseaux qui étoient dans le port.

Ce dernier Article lui fut refusé, parce que c'étoient ces mêmes Vaisseaux qui avoient fait tant de mal à ceux de la Nation, & donné lieu à tant de plaintes. Outre cela l'Amiral demanda que le Facteur & les effets de la

Compagnie du Sud lui fussent rendus. Ils y consentirent, & nous primes sur le champ possession des Vaisseaux & des Forts. 1740.

Nous trouvames dans la Gloire 120 pièces de Canon, 200 Fusils ou Arquebuses, une grande quantité d'Epées, 200 barils de Poudre, 4 grands Mortiers, mille boulets de Fer & de Cuivre, sans compter les Canons & les Munitions du Fort de Fer. Parmi ces Canons il y en avoit 87 de Bronze; il y avoit dans le Port 2 Vaisseaux de 24 pièces de Canon, une Barque montée de 14 Canons, 4 Chaloupes, une Barque de la Douane, & une demi-Galère.

Nous enlevames environ dix mille Piastres appartenant au Roi d'Espagne, qu'on trouva cachées dans une chaise de commodité dans le Bureau de la Douane. Nous avons encloué tous les Canons de Fer, & nous avons ruiné toutes les Fortifications jusqu'aux fondemens, ensorte qu'il couteroit quelques millions pour les rebâtir, & ce ne pourroit être au même endroit, tant les mines ont brisé & ruiné les roches sur lesquelles elles étoient construites, &c.

L'Amiral Vernon ne s'en tint pas à cette expédition. S'étant rendu le 12 de Mars 1740, à la hauteur de la Côte de Ste. Marthe, il commanda au Capitaine Windham, qui montoit le Greenwich d'avancer pendant la nuit, & de se poster près du Port, afin d'intercepter tout ce qui voudroit y entrer, pendant que lui-même fit route vers Carthagène. Le 14, le Capitaine Douglas le joignit, & le soir il jetta l'ancre avec son Escadre devant cette place dans la Playa-grandé, où il y avoit neuf brasses d'eau. Le 17 il rangea les Galiotes à Bombes & les petits bâtimens de manière qu'il pût aisément les défendre. Il continua dans cet ordre à bombarder la Ville jusqu'au 20 qu'il prit la résolution de lever l'ancre, sans avoir rien souffert du feu de la place, où les bombes firent beaucoup de ravage, sur-tout à la Cathédrale, au Collège des Jésuites, au Bureau de la Douane & à plusieurs Maisons qui furent renversées. Une bombe qui tomba dans le Bastion Méridional, empêcha pendant quelque tems une Batterie de 10 pièces de Canon de faire feu sur nous. Le 20, les Galiotes à Bombes levèrent l'ancre, & le 21 au matin l'Escadre fit voile vers Bocachica.

Les trois Forts qui en ferment l'entrée saluèrent l'Escadre, sans qu'un seul coup portât: ainsi l'Amiral se contenta de laisser le Windsor, Capitaine Berkley, & le Greenwich, Capitaine Windham, pour croiser pendant vingt jours à la hauteur du Port de Carthagène, & fit voile vers Porto-Bello, détachant de tems en tems quelqu'un de ses Vaisseaux pour prendre les devants & aller se poster à l'embouchure de la Chagra. Ses Vaisseaux s'étant pourvus d'eau, il fit voile de Porto-Bello le 2 Avril; mais comme il survint un accident à une de ses voiles qui l'empêchoit d'avancer, il commanda au Capitaine Herbert, qui montoit le Norwich, de faire force voiles avec les Galiotes à Bombes, & les Alèges; & il commanda le Capitaine Knowles comme Ingénieur, pour ranger d'abord les Galiotes-à-Bombes, afin de tirer sur le Château de St. Laurent, qui est à l'entrée de la

1740. Chagra, pendant qu'il les couvriroit. A trois heures après midi le Capitaine Knowles jetta l'ancre, & commença d'abord à bombarder & canonner le Château. L'Amiral arriva à dix heures, suivi par le Falmout & la Princesse Louïse.

On continua le Bombardement & la Canonade jusqu'au lundi quatre d'Avril, que les Espagnols arborèrent un Drapeau pour demander à capituler. L'Amiral fit mettre à terre le Capitaine Knowles, qui convint bientôt des Articles suivans avec le Commandant de la Place Don Juan Carlos Gutieres de Zavellos.

I. Aussitôt que les Troupes de Sa Majesté Britannique seront en possession immédiate du Fort de St. Laurent, à l'embouchure de la Rivière de Chagra, le Commandant & toute sa Garnison seront en entière liberté d'en sortir sans aucune molestation, & pourront se retirer dans le Village de Chagra, ou par-tout ailleurs où il leur plaira.

II. Les Habitans de Chagra pourront rester en toute sureté dans leurs Maisons, sous promesse de sureté pour leurs Personnes & leurs Maisons.

III. Les Chaloupes Gardes-Côtes seront délivrées pour l'usage de Sa Majesté Britannique en l'état où elles sont, & la Maison de la Douanne du Roi d'Espagne.

IV. Le Clergé & les Eglises de la Ville de Chagra seront protégés & conservés dans toutes leurs Immunités.

Le Commandant, qui s'étoit rendu à bord du Vaisseau Amiral, retourna d'abord à terre avec le Capitaine Knowles, que l'Amiral avoit nommé Commandant du Fort, pour en prendre possession au nom de Sa Majesté Britannique, à la tête de 120 hommes commandés par cinq Lieutenans.

On trouva le Bureau de la Douane rempli de Marchandises & denrées qui devoient être chargées sur les Gallions, comme Guayaquil, Quinquina, Cacao, &c. pour environ 100 mille livres sterlings, y ayant 4300 caisses. Deux Vaisseaux Gardes-Côtes, qui se trouvoient dans cet endroit-là, furent coulés à fond.

On enleva de la Douane toutes les marchandises qui y étoient, & on les envoya à la Jamaïque. L'Amiral Vernon fit mettre ensuite le feu au Fort, qui fut entièrement réduit en cendres. L'Artillerie qu'on y trouva, & qui consistoit en onze canons de fonte & onze pierriers, fut transportée à bord des Vaissaux Anglois. Outre le Fort, qui fut détruit par le feu, on fit aussi sauter quelques Ouvrages dont il étoit flanqué.

L'Escadre remit à la voile le 10 Avril, & jetta l'ancre le 12 à l'embouchure de Porto-Bello. Elle y fut jointe par les Vaisseaux de Guerre le Windsor & le Greenwich, & le 14 par le Vaisseau le Burford. La destruction du Fort de St. Laurent fut regardée comme d'autant plus importante, qu'elle ouvroit le chemin aux Anglois pour se rendre jusqu'à Panama.

On fit en Angléterre de grandes réjouïssances au sujet de ces avantages

ges remportés par l'Amiral Vernon. Les deux Chambres du Parlement prirent la résolution de le remercier des services importans qu'il venoit de rendre à la Couronne & à la Patrie. L'Orateur de la Chambre Basse & le Grand Chancelier furent chargés de lui écrire au nom des deux Chambres. 1740.

Pour faire sentir combien la conduite de cet Amiral fut agréable à la Nation, il suffit de rapporter ce qui se passa le jour de l'Anniversaire de sa Naissance. Tout le monde en général le célébra à Londres, d'une manière éclatante. Le Fauxbourg de Soutwarth, malgré le grand vent qui souffloit, fit allumer en son honneur un feu de joie de deux étages de hauteur, & les personnes les plus distinguées tinrent un grand festin entre elles, & firent distribuer plusieurs tonneaux de vin à la Populace.

La Ville de Bristol fit, à la même occasion, une dépense de plus de quatre cens livres sterlings; & plusieurs Villes & Bourgs, qui, à cause du mauvais tems, ne purent faire éclater leur joie, remirent à un autre tems à solemniser ce jour. L'Histoire d'Angleterre fournit peu d'exemples d'une pareille bienveillance envers un Particulier.

La Populace se porta ce jour-là aux plus grandes licences, jusqu'à casser les vitres des maisons qui n'étoient pas illuminées, & à bruler l'effigie de quelques Espagnols. Cette Populace, aussi dangereuse dans l'excès de sa joie, que dans celui de son emportement, insulta l'Hôtel de l'Amirauté & le Bureau des postes, parce qu'ils n'étoient pas illuminés.

Un évènement, qui mortifia sensiblement la Nation Angloise, fut la levée du Siège du Fort St. Augustin, dont le Général Oglethorpe avoit entrepris de s'emparer. On prétend que ce Siège avoit été entrepris contre toutes les règles de la Guerre, & que ce Général ignoroit la situation & la force de la Place, lorsqu'il en avoit fait le Siège. Quoiqu'il en soit, voici un précis de cette expédition, mais où il manque bien des circonstances, & peut-être celles qui pourroient faire honneur aux Espagnols, cette rélation ayant pour Auteur un Anglois qui a été lui-même un des Assiegeans.

„ Nous fimes voile du Cap Henri le 23 Avril, touchames à la Caroline „ Méridionale, & nous rendimes devant St. Augustin. Le 12 Juin, „ nous fumes joints par les vaisseaux, qui ont leur station dans l'Amérique „ Septentrionale, savoir par le Flamborough, le Phénix, le Tartare, „ l'Ecureuil de 20 Canons, la Chaloupe le Spence, & le Loup. Le 13 „ le Colonel Van der Dussen arriva au Nord de la Ville avec trois cens „ Soldats de la Caroline. Le 20 le Général Oglethorpe arriva par Mer „ de la Géorgie Méridionale avec trois cens Soldats & environ trois cens „ Indiens. Le 21, ces Troupes débarquèrent à la faveur de la Mousquet- „ terie des Vaisseaux. Elles mirent pied à terre dans l'Isle d'Anastasia, & „ se saisirent d'une vedette des Ennemis. Le 24, le Capitaine Warren „ entra dans le Port avec toutes les Chaloupes & autres petits Bâtimens, „ & y ayant jetté l'ancre à la portée du Canon, il s'y maintint jusqu'au 7

 „ Juillet,

1740. „ Juillet, pour débarquer les Munitions & les Provisions, ce qui s'exécuta en plein jour, nonobstant le feu du Canon des Ennemis. Aussi il faut confesser, que les Matelots Anglois firent paroître dans cette occasion une intrépidité surprenante; ne faisant pas plus de cas des boulets de Canon qui siffloient autour d'eux que les enfans n'en font des pommes qu'on leur jette. La même nuit, on éleva deux Batteries, l'une de quatre Canons de 18 livres & de deux Mortiers, & l'autre de deux Canons aussi de 18 livres & d'un grand Mortier, qui commencèrent à jouer sur le champ, avec vingt autres Mortiers à la Coehorn. Mais, comme j'étois alors à terre, il me parut que ces batteries étoient trop éloignées pour faire aucun effet considérable. Le 8, le Général Oglethorpe fit sommer le Gouverneur Espagnol de se rendre, & celui-ci lui fit répondre, que ce lui seroit un plaisir de le toucher à la main dans sa Forteresse. Cette hautaine réponse étoit sans doute le fruit d'un avantage que cinq cens Espagnols avoient remporté un peu auparavant sur quatre-vingt Montagnards, qu'ils avoient surpris lorsqu'ils dormoient, & qui, au rapport de deux Déserteurs, ont vendu leur vie si chérement, qu'ils ont tué le triple plus d'Espagnols. Le 10, le tems ayant commencé à devenir orageux, les Vaisseaux de Guerre furent obligés de lever l'ancre & de regagner le large. Deux jours auparavant, le Général passa la Rivière avec les Troupes réglées & les Indiens, & vint prendre poste plus près de la Place; mais comme nous fumes obligés de nous en éloigner, je ne saurois rien rapporter du succès ultérieur de ce Siège. Le Vaisseau le Flamborough est arrivé trois jours après nous à la Virginie, & a rapporté, que le jour qu'il avoit mis à la voile, le Général avoit repoussé deux fois les Ennemis dans deux sorties qu'ils avoient faites. La situation de St Augustin est extrêmement avantageuse, à cause des bas fonds qui l'environnent, où les Espagnols ont de petites Galères sous le Canon des remparts. Aucun Vaisseau de Guerre ne sauroit approcher, ni de la Ville, ni du Château, de plus près de trois milles.

„ La Place n'est pas moins forte par terre; ce n'est pas un simple Fort, comme on l'a débité, c'est une Citadelle construite d'une pierre molasse. Elle a quatre Bastions. La Courtine a soixante Verges Géométriques de long; le Parapet trois pieds de largeur, & le Rempart vingt de hauteur; il est casematté en dedans pour des Logemens, voutés par dessus, & quelque tems avant l'entreprise du Siège, il a été mis à l'épreuve des Bombes. Les Espagnols ont aussi travaillé pendant longtems à un Chemin couvert, qui s'est trouvé achevé lors du commencement du Siège. La Citadelle est garnie de cinquante pièces de canon, dont seize sont de Bronze, & quelques-unes de vingt-quatre livres de bale. La Ville a pour Retranchement dix Angles saillans garnis chacun de quelques pièces de canon.

D'autres rélations nous apprennent qu'il y a beaucoup a rabattre de cette grande bravoure & de cette intrépidité, qu'on donne ici aux Troupes Angloises qui avoient entrepris ce Siège, puisqu'on prétend qu'elles y firent

une perte considérable, & qu'après plusieurs tentatives inutiles, elles furent 1740.
obligées de se retirer. Les Anglois disent qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour se rendre maîtres de cette Place: dans ce cas, il n'y avoit pas de prudence de la part du Général Oglethorpe d'en entreprendre le Siège.

Tout étoit plus tranquile en Europe, quoique les Anglois eussent en Mer un très grand nombre de Vaisseaux. La seule chose qui mérite d'être rapportée, c'est le Combat de trois Vaisseaux de Guerre Anglois, contre un Vaisseau de Guerre Espagnol, qui ne fut pris qu'après avoir fait une vigoureuse résistance.

Il est assez étonnant que les circonstances de ce Combat soient rapportées si différemment par ceux qui en ont donné la rélation. On entrevoit cependant, à travers toutes les contrarietés qu'on remarque dans ces rélations, que les Espagnols se sont comportés dans cette rencontre avec toute la bravoure possible, & que la belle défense qu'ils ont faite, mérite autant d'éloges que s'ils eussent remporté une Victoire.

Pour la satisfaction du Lecteur, je joindrai ici les deux principales rélations qu'on a publiées de cette Action. La première est d'une personne, qui paroit avoir un peu outré les faits au desavantage des Anglois. Après avoir dit que le Combat se donna *le 19 Mai*, entre la Princesse, *Vaisseau de Guerre Espagnol, monté de 70 pièces de Canon, contre trois Vaisseaux Anglois de même force*, il continue en ces termes.

„ Le Combat commença à huit heures du matin, & dura jusqu'au soir.
„ Quand il commença, ce Vaisseau n'étoit guère en état de manœuvrer,
„ par la perte de son grand mât de hune, l'abaissement de celui de misène &
„ le délabrement de plus de la moitié de son grand hunier & de ses haubans.
„ Enfin il se rendit, parce qu'il étoit impossible de tenir & de se défen-
„ dre plus longtems; il avoit porté la résistance au-delà de tout ce qu'on de-
„ voit en attendre, par la valeur de ceux qui le défendoient, & il se ren-
„ dit selon les Loix de la guerre; mais les trois Vaisseaux de guerre qui le
„ prirent, n'y eurent point d'égard, & maltraitèrent les Officiers, de mê-
„ me que les Soldats & les Matelots; les dépouillèrent & leur otèrent les
„ hardes les plus nécessaires, sans leur laisser de chemise pour changer. Ils
„ ne leur laissèrent que l'habit qu'ils avoient sur le corps, & ne donnèrent
„ aucune assistance aux blessés pour les panser, comme ils en avoient besoin;
„ desorte que, faute de remèdes, il en mourut quelques-uns.
„ On ne sait pas au juste le nombre des morts, parce qu'on n'en a point
„ fait de revue; on croit néanmoins qu'il y en avoit plus de 60, & qu'il
„ y en eut beaucoup plus du côté des Anglois. Mais ce qui fut le plus sen-
„ sible aux Espagnols, ce fut que l'on coupa à plusieurs les cheveux par for-
„ ce, pour les vendre à terre; ce qui passe pour une ignominie; qu'on ne
„ fait qu'à ceux qui pour leurs crimes sont condamnés aux Galères. Les Es-
„ pagnols s'étant comportés avec tant de bravoure, méritoient d'être trai-
„ tés plus honorablement, puisque la valeur d'un Ennemi a été de tout
„ tems respectée entre les Peuples les plus animés.

„ Si

1740. „ Si vous entendez parler des cruautés que l'on éxagère avoir été commises en Amérique par les Espagnols, vous pouvez en décompter celles-ci, que les Anglois viennent d'éxécuter aux portes de l'Angleterre même. Il faut pourtant remarquer, que pas un Officier Espagnol ne se plaint de la conduite qu'ont tenue envers eux Sa Majesté Britannique & les personnes de sa Cour, qui connoissent & estiment le mérite; ils ne se plaignent que des gens de Mer qui sont sur les Vaisseaux de guerre, dont le procédé est si peu conforme à celui qui est en usage chez tous les autres Peuples de la Chrétienté, &c.

Les Anglois ne laissérent pas ces invectives sans y répondre; c'est ce que fit Mr. Burchett Sécrétaire de l'Amirauté, dans la Lettre dont voici l'Extrait.

„ J'ai communiqué à Mylords-Commissaires de l'Amirauté, la Rélation touchant l'engagement entre trois Navires Britanniques & un Vaisseau Espagnol, nommé la Princesse.

„ Comme cette Rélation est outrée, & qu'elle attribue aux Anglois plusieurs énormités dont ils ne sont pas coupables, Leurs Excellences m'ont ordonné de confronter cette pièce extraordinaire avec la vérité des faits, & avec les témoins qui sont ici, & que tout le monde peut voir & entendre.

„ La Rélation marque, *que le combat commença à 8 heures du matin; qu'il dura jusqu'au soir, & que le Vaisseau la* Princesse *étoit fort délabré par la tempête, lorsqu'il fut attaqué*. Cependant il étoit midi passé quand on commença à se battre; & à 6 heures & 3 quarts tout étoit fini.

„ L'Espagnol, lorsqu'il entra en action, n'avoit perdu que le perroquet de son grand mât; mais quand il se rendit, tout étoit à bas, excepté le mât d'avant & le beaupré.

„ Ce qu'on raconte du pillage & du dépouillement commis par les Anglois sur les Espagnols, est si peu vrai, que le lendemain matin, après la prise du Vaisseau, les 3 Capitaines Britanniques s'étant assemblés, résolurent de ne rien se réserver de ce qui appartenoit aux Officiers ayant commission de Sa Majesté Catholique; mais de leur rendre généralement tout ce qu'on trouveroit être à eux, particuliérement leurs hardes & leur vaisselle d'argent; que les matelots Espagnols eux-mêmes avoient pillées lorsqu'ils virent que les Anglois alloient se rendre maîtres de leur bord.

„ On a tort de dire, *que les blessés Espagnols n'ont pas été traités ni soignés comme ils devoient l'être*; puisqu'on leur a laissé leur propre Chirurgien & ses Aides, pour avoir soin d'eux, tout comme si le Navire n'avoit pas été pris. S'ils se plaignent donc, c'est la faute de ces derniers.

„ Pour ce qui est du nombre des morts, il y en a eu cinquante sur le Vaisseau Espagnol, & dix-sept sur les 3 Vaisseaux Britanniques, qui étant séparés, avoient moins à souffrir du feu que les Ennemis.

„ La Rélation affirme, *que les* Anglois *ont violemment coupé les longs cheveux noirs des Espagnols, pour les vendre*; mais on a vérifié par informa-

„ mation, que rien de semblable n'a été commis, & qu'au contraire, les 1740.
„ Officiers & l'équipage du Navire d'Espagne ont été & sont encore traités
„ avec humanité & décence, malgré l'exemple de cruauté que les Espagnols
„ ont donné, lorsqu'ils coupèrent les oreilles à un Maître de Navire An-
„ glois qui étoit tombé entre leurs mains, &c.

La prise de ce Vaisseau est presque le seul avantage que les Anglois remportèrent cette année contre les Espagnols, quoiqu'ils fussent en état d'entreprendre quelque expédition de plus grande importance. Mais leur but principal étoit de porter la Guerre en Amérique, où l'Amiral Vernon commençoit déja à avoir besoin de secours: les vivres & les munitions lui manquoient, & il n'avoit ni assez de Matelots ni assez de Troupes, pour faire de nouvelles conquêtes.

Les entreprises, qui demandent de grands préparatifs, peuvent difficilement se cacher. Aussi les Espagnols n'ignoroient-ils pas le dessein qu'avoient les Anglois d'envoyer en Amérique une nombreuse Flotte sur laquelle on devoit embarquer un corps considérable de Troupes.

Ce fut pour les prévenir, que la Cour d'Espagne donna ordre de faire partir pour les Indes ses Vaisseaux de Guerre qu'on avoit équippés dans les Ports de Cadix & de Ferrol. Cette Flotte étoit formée de 25 ou 26 Vaisseaux de rang. Elle étoit bien pourvue de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, d'un grand nombre de Matelots, & de quelques mille hommes de bonnes Troupes.

Les Escadres de France ne tardèrent pas à prendre la même route que la Flotte Espagnole. Celle qui partit de Brest, sous les ordres du Marquis d'Antin, étoit composée de 25 Vaisseaux, & devoit être renforcée par quatre autres Vaisseaux équipés à Rochefort. L'Escadre de Toulon étoit de douze Vaisseaux, dont on donna le commandement à Mr. de la Roche-Alard. Outre ces Vaisseaux, la Cour de France donna ordre d'en équiper encore d'autres pour former une nouvelle Flotte.

Cette démarche de la France ne manqua pas de donner de l'ombrage aux Anglois. Cependant, lorsque l'Envoyé de cette Cour donna part aux Ministres de Sa Majesté Britannique, du départ de ces Escadres, il leur déclara: Que l'objet des intentions du Roi son Maître, n'étoit point de soutenir l'Espagne, dans les droits qu'elle prétendoit exercer sur les Mers des Indes Occidentales; qu'il n'avoit d'autre but que de protéger les Indes Espagnoles, conformément aux Traités. Que son unique vue, dans cette démarche, étoit de contribuer au rétablissement de la Paix entre l'Angleterre & l'Espagne, à des conditions équitables & qui fussent communes aux deux Puissances; que le Roi désiroit non seulement qu'on pût parvenir à ce but; mais aussi que toutes les Puissances intéressées dans la navigation des Indes Occidentales, pussent obtenir la liberté d'aller & venir librement à leurs Colonies, & que du reste, le Commerce de ces Païs-là fût assuré sur un pied stable, &c.

Les Déclarations que les autres Ministres de France firent sur ce sujet,

1740. dans d'autres Cours, revenoient à la même chose. Celle que le Marquis de Mirepoix fit à Vienne portoit: Que Sa Majesté Très Chrétienne toujours empressée à employer ses bons offices pour le maintien & le rétablissement de la Paix en Europe, se seroit contentée, conformément à ses déclarations antérieures, de faire agir uniquement sa médiation entre l'Espagne & l'Angleterre, sans accorder du secours à cette première, si les Anglois s'étoient contentés d'agir simplement sur mer, sans se proposer la conquête d'une partie des possessions de l'Espagne, en Amérique, & sans donner à connoître, par leurs formidables armemens navals, qu'ils méditoient d'ébranler la Monarchie Espagnole; qu'ainsi, le Roi Très Chrétien étant garant de la conservation des Etats du Roi d'Espagne, tels qu'il les posséde, Sa Majesté s'étoit vue contrainte de faire partir des Escadres d'Observation pour les Indes Occidentales, non dans le dessein d'y attaquer les Anglois, mais uniquement pour prévenir les conquêtes de ces derniers, lesquelles seroient si préjudiciables à plusieurs Puissances, & pour y protéger la Navigation, & prévenir que les Anglois ne se rendissent les maîtres de tout le Commerce des Indes Occidentales.

Lorsque Mr. Amelot, Sécrétaire d'Etat du Roi Très Chrétien, remit cette Déclaration à Mylord Waldegrave, Ambassadeur de Sa Majesté Britannique en France, il lui dit: Qu'il se rappelleroit, sans doute, ce qu'on lui avoit déclaré plusieurs fois, & en dernier lieu, touchant les intentions du Roi; savoir, que si l'Angleterre persistoit dans ses formidables armemens, & à vouloir faire un transport de Troupes si considérable en Amérique, Sa Majesté Très Chrétienne ne pourroit se dispenser de protéger les Colonies & le Commerce des Espagnols dans le nouveau Continent, contre les forces de la Grande Bretagne; & que cette derniere n'ayant point eu égard à ces déclarations, puisqu'elle continuoit à faire des armemens qui étonnoient toute l'Europe, le Roi s'étoit trouvé dans la nécessité de faire partir ses Escadres pour les Indes Occidentales.

La Lettre suivante fait voir quelles étoient, dans ces circonstances, les véritables intentions de la Cour de France, & le but qu'elle se proposoit:

„ Il n'est point de moyens que le Cardinal de Fleury n'ait employés, „ & point d'efforts que Son Eminence n'ait faits pour détourner amiablement les Anglois de diriger leurs formidables Armemens contre les Etats „ de la Domination Espagnole en Amérique. Son Eminence a déclaré & „ répété cent fois à Mylord Waldegrave, que la Grande-Bretagne ne pouvant exécuter ses desseins sur l'Amérique Espagnole, sans faire un préjudice infini à la France & à ses Sujets, Sa Majesté Très Chrétienne ne „ pourroit se dispenser de s'y opposer, si on n'en suspendoit pas l'Exécution; & que d'ailleurs, comme garante du Traité d'Utrecht, elle seroit „ obligée de veiller à la conservation des possessions Espagnoles & de l'Equilibre dans ces quartiers-là, lequel en étoit inséparable, afin de protéger en même tems le commerce licite de toutes les Nations dans les Domaines de l'Espagne en Amérique. Mais tant s'en faut que ces remon-

„ tran-

„ trances ayent produit l'effet qu'on s'en promettoit, que l'Angléterre 1740.
„ n'a fait que hâter & redoubler ses armemens, déclarant hautement qu'ils
„ étoient destinés contre l'Amérique Espagnole, ce qui a obligé le Roi de
„ faire enfin partir ses Flottes pour ce Païs-là, conformément aux déclara-
„ tions faites par Son Eminence au Ministre Britannique.

„ Au reste les ordres des Commandeurs de ces Flottes portent, de ne
„ faire du mal à aucune des deux Puissances belligerantes, & d'empêcher
„ seulement, qu'elles ne fassent des conquêtes l'une sur l'autre, & n'altè-
„ rent la situation où les choses se trouvent à présent.

„ Dans cette conjoncture présente, notre Cour ne pouvoit prendre un
„ parti plus sage ni plus conforme à l'équité, puisqu'il n'est pas plus avan-
„ tageux ou desavantageux à l'une des deux Puissances Belligérantes qu'à
„ l'autre, & que le Roi remplissant avec toutes ses forces l'obligation où
„ il se trouve comme garant du Traité d'Utrecht, prévient qu'il ne se faf-
„ se une innovation dans le Systême du nouveau Monde, & y maintient
„ les choses sur le pied où elles doivent être pour le bénéfice commun de
„ toutes les Nations qui trafiquent en Amérique. Il n'étoit pas possible
„ d'imaginer un autre moyen qui satisfît également à tous ces importans
„ objets, & qui fût aussi propre pour rétablir la Paix sur tout, si les autres
„ Puissances, interessées comme nous dans cette cause publique, ne ten-
„ dent pas à seconder les intentions pacifiques de Sa Majesté.

„ Si on avoit laissé sortir les Armemens formidables des Anglois contre
„ l'Amérique, sans aucunes dispositions pour en observer & arrêter les des-
„ seins, ils auroient pu s'emparer de ces vastes domaines, & s'en étant u-
„ ne fois emparés, il auroit couté de les en chasser, & plus encore de les
„ porter à les rendre dans une Paix, comme ils ne l'ont pas fait, à l'égard
„ des autres conquêtes qu'ils ont faites autrefois dans ces païs-là, ni même
„ à l'égard de celles qu'ils ont faites sur l'Espagne en Europe, pas même
„ après avoir promis quelque restitution.

„ La raison qui a porté la France, l'Angléterre & la Hollande à garan-
„ tir à l'Espagne dans le Traité d'Utrecht ses possessions en Amérique, a
„ subsisté jusqu'ici & subsiste encore: car cette raison n'est point différente
„ du bénéfice commun des Nations intéressées dans le Commerce, lequel
„ cesseroit d'être commun, dans le moment qu'il passeroit des mains des
„ Espagnols dans celles des Anglois.

La Réponse que firent les Etats Généraux à cette Déclaration qui leur fut faite au sujet du départ de ces Escadres, est sage & prudente, autant que ferme & modérée. Elle contenoit en substance: Que les Etats Généraux remercioient Sa Majesté Très Chrétienne de son attention envers eux, en leur faisant part des raisons qui l'avoient engagée à envoyer en Amérique les Escadres qu'elle avoit fait équiper à Brest & à Toulon; mais que L. H. P. avoient espéré que la Cour de France, conformément à sa promesse, auroit bien voulu informer L. H. P. de la véritable destination de ses Escadres,

 avant

1740. avant qu'elle eût ordonné leur départ, puisque la même Cour se rappelleroit sans doute, que L. H. P. attentives aux équipemens qui se faisoient à Brest, Toulon & dans d'autres Ports de la France, & en craignant les suites, avoient par leur Ambassadeur fait connoître leur appréhension sur ce sujet à Sa Majesté Très Chrétienne. Sur quoi les Ministres de ce Monarque avoient assuré positivement cet Ambassadeur que si, contre les intentions présentes du Roi, des circonstances l'obligeassent de mettre ses Escadres en Mer, la République en seroit non seulement avertie, mais qu'on lui feroit même part d'avance, de l'objet de leur destination; que cependant la chose n'avoit pas été exécutée conformément à cette promesse, puisque ce n'avoit été que plusieurs jours après que les Escadres avoient fait voile, que Sa Majesté Très Chrétienne en avoit fait donner connoissance à L. H. P. en y ajoutant par une déclaration les raisons qui l'y engageoient; que de plus, malgré les raisons alléguées pour justifier cette démarche, L. H. P. ne sauroient y concourir par leur approbation, puisque les mêmes griefs de l'Angleterre contre l'Espagne subsistoient encore en partie par rapport à la République contre cette derniere puissance, laquelle malgré ses représentations & ses sollicitations n'avoit pu obtenir jusqu'à présent la satisfaction qu'elle avoit si souvent demandée à Sa Majesté Catholique, touchant la prise & l'arrêt d'un si grand nombre de Bâtimens Hollandois détenus dans divers Ports Espagnols. Que d'ailleurs les Etats Généraux ne pouvoient se persuader, que la démarche que Sa Majesté Très Chrétienne, venoit de faire par l'envoi de ses Escadres, fût, ainsi que Sa Majesté se le proposoit, un moyen propre à faciliter un accommodement entre ces deux Puissances belligérantes, mais que si cependant ce moyen répondoit à une attente si désirable, la chose seroit infiniment agréable à L. H. P, qu'elles prioient Sa Majesté de vouloir bien continuer à agir plutôt par sa médiation que par la voye des armes, à procurer le rétablissement de la Paix.

Toutes ces Déclarations de la part de la France dans les différentes Cours de l'Europe, ne furent pas capables de calmer entiérement l'esprit des Anglois, d'autant plus que le bruit se répandit presque en même tems qu'on faisoit faire de nouveaux Ouvrages à Dunkerque, & qu'on en relevoit les Fortifications, & cela contre la foi des Traités, ce qui donnoit lieu de croire que la Cour de France étoit dans la résolution de rompre avec celle d'Angleterre, & qu'elle avoit dessein de former quelque entreprise à son desavantage. Ce fut pour se justifier & détruire ces différends bruits, qu'on fit paroître la Piéce suivante, laquelle à ce qu'on prétend, fut dressée & rendue publique par ordre de Sa Majesté Très Chrétienne.

„ Depuis le départ des Escadres de Brest & de Toulon, il s'est répandu „ tant de bruits différens, sur-tout en Angleterre, sur les motifs qui ont „ déterminé cette Résolution, & sur les intentions du Roi dans les circons„ tances présentes, qu'il a paru nécessaire de mettre les Ministres de Sa Ma-

jesté

„ jesté dans les Cours Etrangères en état de faire connoître clairement les 1740.
„ principes de la conduite qu'elle a tenue jusqu'à ce jour, & le but qu'elle
„ se propose.

„ Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que le Roi vit en 1738, des semences de division qui s'élevoient entre l'Espagne & l'Angleterre: l'ouverture des Conférences à Madrid donna quelque espérance d'accommodement; mais la rupture imprévue de ces Conférences fit soupçonner que l'Angleterre étoit fort éloignée de tout sentiment pacifique; & les Hostilités que la Nation Angloise commença en Amérique avant que la Déclaration de Guerre pût y être connue, ne permirent plus de douter de ses intentions.

„ Cependant le Roi jugea devoir attendre quelles seroient les suites de cette Guerre, avant que de prendre aucun Parti: les vues de la Nation Angloise n'étoient pas encore pleinement manifestées: on pouvoit croire que la chaleur des Esprits avoit précipité ses démarches; qu'au fond elle n'avoit d'autre but que de se faire raison des prétendues vexations des Gardes-Côtes Espagnols; & qu'après cette prémière fermentation, l'on reviendroit de part & d'autre à reprendre les voyes de Conciliation.

„ Ce n'est pas que la France n'eût de son côté des griefs contre l'Angleterre, peut-être plus considérables que ceux qui avoient allumé la Guerre entre le Roi Catholique & le Roi de la Grande Brétagne, plusieurs Bâtimens François arrêtés, visités & fouillés, tant en Europe qu'en Amérique: les Lettres que ces Bâtimens portoient, prises & enlevées, contre le Droit des Gens & la foi des Traités, & d'autres violences encore plus marquées, dont on a porté inutilement des plaintes, auroient pu exciter le Roi à s'en faire justice; mais Sa Majesté a dissimulé toutes ces infractions, n'ayant même jamais voulu permettre aux Armateurs François d'aider en aucune manière à troubler la Navigation Angloise. Il falloit des objets encore plus importans pour vaincre la modération de Sa Majesté.

„ Les Anglois n'avoient jusques-là fait la Guerre que par Mer, mais ils ne tardèrent pas à former des entreprises sur le Continent. La prise de Porto-Bello fut suivie de celle de Chiagria: la démolition de ces deux Forts ouvrit la porte à toute leur contrebande, au préjudice du Commerce de toutes les Nations; & leurs Armemens se multiplièrent au point de donner de plus vives inquiétudes sur ce qu'ils pourroient tenter par la suite.

„ Dès lors l'Ambassadeur de la Grande Brétagne fut averti, au nom du Roi, que quelque patience que la France eût montrée dans l'attente qu'il lui seroit fait satisfaction des procédés irréguliers & violens de plusieurs Officiers Anglois, on ne devoit pas penser qu'elle vît d'un œil tranquille les entreprises que la Nation Angloise formeroit en Amérique, ni que le Roi voulût souffrir qu'elle fît aucun Etablissement dans les Indes Espagno-

 „ les.

1740. les. Cette Déclaration a été connue de tous les Ministres Etrangers qui résident auprès du Roi; elle a été renouvellée à mesure qu'on a vu que les préparatifs contre l'Amérique indiquoient plus sûrement des projets de Conquête; & l'Ambassadeur de la Grande Brétagne ne rendant aucune réponse sur un objet aussi intéressant, le Roi jugea ne devoir pas différer plus longtems à faire armer ses Vaisseaux pour se mettre en état de prévenir un danger qui devenoit tous les jours plus pressant.

„ Enfin l'Angleterre n'a plus fait mystère de ses vues, quand elle a cru ses mesures assez bien prises, pour qu'il fût impossible de s'y opposer. Elle a fait embarquer huit mille hommes de Troupes règlées pour joindre à celles qu'elle avoit fait lever dans ses Colonies. La Nation ne doutant plus du succès, a annoncé la conquête de la Havanne comme certaine. L'Amiral Vernon a déclaré formellement par sa Lettre du 8 Mai dernier au Commandant de la Partie Françoise de l'Isle de Saint Dominique, qu'il avoit ordre de s'emparer de Carthagène; & le Manifeste remis au Lord Catheard pour être publié en Amérique, qu'on ne s'est plus embarrassé de tenir secret, a achevé de mettre en évidence à quoi tendoient ces prodigieux Armemens, dont on n'avoit point encore vu d'exemple.

„ C'est alors que le Roi a connu qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour mettre obstacle à des projets dont l'éxécution détruiroit tous les Traités, & Conventions qui ont été faites, tant au Congrès d'Utrecht que depuis, pour la balance du Commerce de l'Europe. Sa Majesté n'a d'autre point de vue que le maintien de ces mêmes Conventions: les Ordres qu'elle a donnés au Marquis d'Antin, tendent à cette unique fin. Sa Majesté lui ayant enjoint très expressément de ne point interrompre le commerce légitime des Marchands Anglois, & de faire connoître à tous les Commandans & Gouverneurs des Colonies Françoises, que telles sont les intentions de Sa Majesté, & qu'ils doivent s'y conformer éxactement.

„ Il a été pris en même tems de la part de Sa Majesté quelques précautions à la Ville de l'Orient & à Dunkerque, pour empêcher toute surprise de la part des Corsaires Anglois; les insultes que nos Vaisseaux avoient éprouvées dans le tems même de l'impartialité totale de la France, rendent aujourdhui ces précautions encore plus nécessaires.

„ Telle est dans la plus éxacte vérité, la conduite qui a été tenue de la part du Roi jusqu'à ce jour, sans qu'on puisse alléguer aucun fait contraire. Cependant la Cour de Londres a témoigné la plus grande vivacité sur les prétendus travaux faits à Dunkerque, comme si la France manquoit aux engagemens solemnels qu'elle a pris par le Traité d'Utrecht.

„ Il est aisé de juger après cet exposé, de quel côté est l'infraction des Traités; si c'est du côté de la France, qui s'est contentée d'établir quatre batteries de canons à Dunkerque, sans relever aucune espèce d'ouvrages, en déclarant même que ces batteries seroient détruites aussitôt que la tran-

quil-

„ quillité feroit rétablie, ou fi c'eft du côté de la Cour de Londres, qui ne fe 1740.
„ cache plus du projet qu'elle a formé d'envahir à force ouverte tout le Com-
„ merce du Nouveau Monde.

On voit qu'il eft fait mention dans cette Pièce des grands préparatifs de guerre que l'on faifoit en Angléterre, & l'on a fur-tout en vue la Flotte qu'on y équipoit depuis longtems, & que les Vents contraires, ou peut-être les ordres de la Cour, avoient empêchée de fe rendre en Amérique auffi-tôt qu'on fe l'étoit d'abord propofé. Cette Flotte, commandée par le Chevalier Chaloner Ogle, étoit compofée de 26 grands Vaiffeaux de guerre, quelques Brulots, quelques Galiotes à Bombes, deux Hopitaux, & un Bâtiment chargé de Provifions. Elle mit enfin à la voile pour la Jamaïque, avec un grand nombre de Bâtimens de tranfports, commandés par le Lord Catheard, & fur lefquels il y avoit 8 à 10 mille hommes, fans compter les Provifions, les Munitions, l'Artillerie, & les Agrès pour les Vaiffeaux qui fe trouvoient déja en Amérique, & que l'on faifoit monter au nombre de plus de trente.

Ce fecours étoit d'autant plus néceffaire pour l'Amérique, qu'il étoit à craindre que les Efcadres de France ne fe joigniffent à la Flotte d'Efpagne, qui avoit pris les devants, & qu'elles ne fiffent quelque entréprife d'importance contre les Colonies Angloifes. D'ailleurs l'Amiral Vernon ne fe trouvoit plus en état de continuer fes conquêtes, & les dépêches qu'il avoit envoyées au Miniftère & à l'Amirauté portoient en fubftance: Qu'il attendoit avec impatience l'arrivée du renfort qu'on lui avoit fait efpérer depuis tant de mois, afin de pouvoir entreprendre quelque nouvelle expédition: qu'il recommandoit fur-tout d'une manière particulière l'envoi conftant des provifions du Nord de l'Amérique à la Jamaïque, d'autant que cette Ifle ne feroit pas en état de fournir à l'entretien d'une Armée auffi confidérable que celle qui y devoit être envoyée; que pour remettre les Vaiffeaux de guerre, qu'il commandoit, en état de tenir la Mer, il avoit envoyé dans la Nouvelle Angleterre y chercher des agrès & des mats, pour lefquels il avoit donné des Lettres de change tirées fur la Marine, efpérant qu'on leur feroit honneur; & que du refte il avoit détaché fix de fes Vaiffeaux pour croifer dans les parages les plus fréquentés des Efpagnols.

Tel étoit l'état du Différend entre l'Efpagne & la Grande Brétagne, lorfqu'un évènement auquel on s'attendoit le moins, penfa changer tout-à-coup la face des affaires de l'Europe. Je veux parler de la mort de l'Empereur CHARLES VI, arrivée la nuit du 19 au 20 d'Octobre. Dès le 13 du même Mois, ce Prince s'étoit trouvé incommodé d'une indigeftion, accompagnée de douleurs dans les entrailles & d'un violent vomiffement. La fièvre accompagnoit ces fâcheux accidens. On le faigna deux fois la nuit du 14 au 15. Quelques remèdes qu'on lui fit prendre en même tems produifirent un fi bon effet, que le 16 on le crut entièrement hors de danger. Le mal empira bientôt après, & fit évanouir les belles efpérances qu'on avoit conçues. Le 17 il fut attaqué d'une violente Colique, & le lendemain tous les fymp-

1740. symptômes augmentèrent si fort que le Marggrave Paolucci, Nonce Apostolique, lui administra le Viatique. Le 19 on lui donna l'Extrême-Onction à deux heures après minuit, & la nuit du 19 au 20 ce vertueux Prince mourut entre une & deux heures. Comme il avoit beaucoup de piété & un grand fond de Religion, il fit paroitre pendant tout le cours de sa maladie une entière résignation à la volonté de Dieu.

CHARLES VI étoit Fils de l'Empereur *Léopold*, & de la Princesse Palatine de Neubourg, *Eléonore-Magdelaine-Thérèse*.

Il naquit le 1 Octobre 1685.

En 1703, l'Empereur son Père s'étant déterminé à lui ceder ses Droits sur la Monarchie d'Espagne, ce Prince fut proclamé Roi d'Espagne le 12 de Septembre, sous le nom de CHARLES III. Cette cérémonie se fit en présence de tous les Ministres Etrangers & des Seigneurs de la Cour de Vienne. L'Empereur fit part de cette résolution à la Reine de la Grande Brétagne, aux Etats Généraux des Provinces-Unies, au Roi de Portugal, & au Duc de Savoie, qui répondirent tous par des Lettres de congratulation, & des promesses réïtérées d'aider le nouveau Roi contre *Louis* XIV, qui avoit fait proclamer le Duc d'Anjou, Roi d'Espagne, sous le nom de PHILIPPE V.

Le 19 de Septembre de la même Année 1703, il partit de Vienne pour se rendre en Hollande, & delà en Angleterre.

Il s'embarqua à Londres le 16 de Janvier 1704, & fit voile de Ste. Heleine le 18. A son arrivée en Portugal, il fit publier à Lisbonne, & répandre en Espagne, une Déclaration, par laquelle il promettoit le pardon à tous ceux de ses Sujets qui quitteroient le parti de Philippe & de ses Adhérans.

L'Empereur *Léopold* étant mort le 6 de Mai 1705, son Fils *Joseph*, Roi des Romains, lui succéda. Cette mort n'apporta aucun changement aux affaires de Charles, parce que Joseph avoit fait en 1703 un Acte de Rénonciation à ses Droits sur la Monarchie Espagnole.

La même Année 1705, Charles s'embarqua à Lisbonne sur la Flotte Angloise & Hollandoise, pour se rendre devant Barcelone, dont on devoit faire le siège. Cette Ville fut prise, & bientôt après toutes les autres Places de la Province se déclarèrent pour les Alliés.

Barcelone ayant été assiegée en 1706 par le Roi *Philippe*, *Charles* se renferma dans cette Ville, dont il fit durer le siège jusqu'à l'arrivée de la Flotte des Alliés, qui vint au secours de cette Place, & dissipa par sa présence la crainte qu'on y avoit d'un Assaut général.

La Ville de Madrid reconnut alors le Roi Charles, & toutes les autres Villes de Castille suivirent son exemple. Ce Prince alla faire ensuite la conquête du Royaume d'Arragon, d'où il se rendit à Sarragosse pour y être proclamé. Cette démarche donna lieu au Roi Philippe de reprendre le chemin de Madrid, dont il avoit été obligé de se retirer.

En

En 1707 la Bataille d'Almanza dérangea entièrement les affaires du Roi Charles. Il perdit cette année les Royaumes de Valence & d'Arragon avec une partie de la Catalogne. On attribua tous ces malheurs à Mylord Gallowai, qui, au-lieu de se tenir sur la défensive, se roidit contre le sentiment de la plus grande partie des Généraux, & se fit battre par le Duc de Berwick le 25 d'Avril. Il resta environ cinq mille hommes sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, dont le nombre surpassa celui des morts. 1740.

Le 1 d'Aout de l'Année 1708, Charles consomma à Barcelone son Mariage avec la Princesse *Elisabeth-Christine* de *Brunswick*, Fille de *Louis Rodolphe* Duc de *Brunswick-Blankenberg*, laquelle avoit embrassé la Religion Catholique le 1 de Mai 1707. La cérémonie du Mariage s'étoit faite à Vienne par Procuration le 23 d'Avril 1708. Tortose se rendit cette année au Duc d'Orléans, qui commandoit en Espagne.

En 1709, Mylord Gallowai reçut un échec dans l'Estramadoure. Le Roi Charles ne possédoit alors dans toute l'étendue de l'Espagne, que Girone, Barcelone, Tarragone, & Gibraltar.

Les affaires parurent changer de face en 1710. *Charles* remporta auprès de Saragosse une Victoire complette. Après cette Bataille, qui se donna au mois d'Aout, *Philippe* se retira à Madrid, & delà à Valladolid. *Charles* entra dans Madrid le 21 de Septembre, & se rendit ensuite maitre de Tolède. *Philippe* ayant reçu de puissans secours sur la fin de la Campagne, *Charles* jugea à propos d'abandonner la Castille & de repasser en Catalogne. Au commencement de Décembre *Philippe* rentra dans Madrid, d'où il retourna à l'Armée avec le Duc de Vendome. Le 10 de Décembre il se donna un Combat très vif auprès de Villa-viciosa, où les Alliés furent mis en déroute.

L'Empereur *Joseph* étant mort le 17 d'Avril 1711, *Charles* fut élu Empereur le 12 d'Octobre sous le nom de CHARLES VI. Ce Prince partit de Barcelone sur la fin de Septembre, & débarqua près de Genes, d'où il se rendit en poste à Milan. Il s'arrêta dans cette Ville jusqu'au 10 de Novembre, & passa delà à Inspruck. A Bussolengo, Village du Veronois, il fut complimenté, au nom de la République de Venise. Le 22 de Décembre il fut couronné Empereur à Francfort.

Cette Election donna lieu à de grands changemens en 1712. La Cour d'Angleterre trouvant que l'Empereur seroit trop puissant, si aux Royaumes & Provinces qu'il possédoit déja, il joignoit encore toutes les Couronnes qui composent la Monarchie Espagnole, trouva à propos de donner ordre à ses Troupes de demeurer dans l'inaction.

En 1713, il fut reglé à Utrecht que les Impériaux & les Alliés évacueroient la Catalogne. L'Impératrice partit de Barcelone, & se rendit par Mer à Genes, & delà à Milan. Le 11 d'Avril la Paix fut signée par toutes les Puissances, à l'exception de l'Empereur & de l'Empire.

Charles ne se trouvant pas en état de soutenir la guerre contre la France, la

1740. la Paix fut signée en 1714 à Radstat par le Prince Eugène, au nom de Sa Majesté Impériale, & par le Maréchal de Villars, au nom du Roi de France.

Le Traité de Barrière entre l'Empereur, la Grande-Bretagne & les Etats Généraux des Provinces Unies, fut conclu & signé à Anvers le 15 de Novembre 1715.

La Guerre contre les Turcs ayant été résolue en 1716, le Prince Eugène remporta sur eux une grande Victoire, qui fut suivie du siège & de la prise de Temeswar.

En 1717 le même Général remporta une seconde Victoire sur les Infidèles, & se rendit maitre de Belgrade.

L'Espagne envahit en 1718 le Royaume de Sardaigne, pour profiter de la Guerre de Hongrie. Les Ministres des Puissances Maritimes à la Porte Ottomane ayant fait quelques propositions de paix, on convint d'une suspension d'armes, & on nomma Passarowitz pour la tenue des Conférences. Le 21 de Juillet on conclut une Trêve de vingt-quatre ans. L'Empereur conserva Temeswar & son Bannat, Belgrade, la plus grande partie de la Servie, Orsova, & quantité d'autres Places. On s'en rapporta au Traité de Carlowitz pour les Limites de la Croatie, & on borna les Frontières de la Moldavie & de la Valachie à la Transilvanie & à la Pologne.

En 1719 la Guerre fut poussée avec vigueur en Sicile, dont l'Empereur avoit fort à cœur la conservation. Il se donna près de Franca-Villa une Bataille, où les Espagnols eurent trois mille hommes de tués, & plus de deux mille blessés. La perte des Impériaux ne fut guère moindre. Sa Majesté Impériale fit marcher la même Année des Troupes dans les Païs-Bas, pour y maintenir son autorité contre les attentats de la Populace qui s'étoit révoltée. On arrêta les principaux Chefs des Séditieux, on leur fit leur procès, & le 18 de Septembre on éxécuta quatorze des plus coupables sur la Place publique de Bruxelles. L'Empereur donna alors le Gouvernement des Païs-Bas à l'Archiduchesse *Marie-Elisabeth* sa Sœur. On vit naître dans ce même tems le fameux Démêlé entre l'Empereur & la République de Hollande au sujet de l'établissement d'une Compagnie de Commerce, fait sous l'autorité Impériale à Ostende, Ville maritime cedée à la Maison d'Autriche. *Marie-Josephine*, Nièce de l'Empereur, fut mariée à Vienne le 20 Aout, & à Dresde le 3 de Septembre, à *Frideric Auguste*, Prince Electoral de Saxe.

L'échange des deux Siciles contre la Sardaigne se fit en 1720, entre l'Empereur & le Duc de Savoie.

Les démêlés entre l'Empereur & le Roi d'Espagne n'étoient pas encore entièrement terminés en 1721. On s'étoit flatté qu'on pourroit les terminer au Congrès de Cambrai; mais ce Congrès n'eut pas tout le succès dont on s'étoit flatté à cet égard.

Le Mariage de l'Archiduchesse *Marie-Amélie*, seconde fille de l'Empereur

Jo-

Joseph, avec le Prince Charles-Albert de Bavière, fut accompli en 1722 1740.
dans le Château de la Favorite, en présence de toute la Cour, qui donna à cette occasion des marques de la plus grande joie.

L'année 1723 est remarquable par le voyage que fit l'Empereur en Bohême, où il alla se faire couronner Roi. Le 5 de Septembre fut le jour que l'on choisit pour cette Cérémonie.

L'Empereur créa en 1724 la Charge de Vicaire Général en Italie, en faveur du Prince Eugène. Il établit aussi cette année l'Ordre de Succession & l'union indivisible de tous ses Païs héréditaires, que différens Etats de sa Domination avoient déja reconnus par des Actes particuliers. C'est ce qu'on nomme la *Pragmatique Sanction*.

On vit éclorre à Vienne en 1725 quatre Traités entre l'Empereur & le Roi d'Espagne. Le Duc de Ripperda règla dans cette occasion les intérêts des deux Parties.

La France, l'Angleterre & la Hollande ne virent pas cette Négociation avec plaisir. On crut sur-tout remarquer que les Cours de Vienne & d'Espagne méditoient quelque chose de sinistre contre le Roi d'Agleterre. L'Angleterre arma trois Flottes en 1726, & empêcha par-là l'Espagne & quelques autres Puissances de faire aucune entreprise.

La France travailla en 1727 à une Paix générale, & elle en règla les Préliminaires, qui furent signés à Paris le 31 de Mai de la part de l'Empereur, du Roi Très Chrétien, de Sa Majesté Britannique & des Etats Généraux. Ce Traité portoit entr'autres que l'Octroi accordé à la Compagnie d'Ostende & l'entière Navigation & Commerce des Païs-Bas Autrichiens aux Indes, seroient suspendus pour sept ans.

L'Empereur s'étant proposé d'aller visiter en personne la Ville & le Port de Trieste, & de voir en passant quelques-unes de ses Villes Héréditaires, on commença ce voiage le 21 de Juin 1728. L'Imperatrice, l'aînée des Archiduchesses, le Prince Eugène, & le Prince Héréditaire de Lorraine furent de la partie. On traversa la Stirie & la Carinthie. La Cour vit en passant Gratz, Clagenfurt, Crain, Gortz & Gradisca. Delà elle vint à Trieste, où elle trouva toute la Noblesse de Dalmatie. Leurs Majestés Impériales visitèrent le Port & les Navires de Trieste, & de quelques autres Lieux maritimes qui se trouvoient à portée; après quoi toute la Cour revint à Vienne, fort satisfaite de son voyage.

Quelques changemens que l'on fit en 1729 au Traité de Seville ne furent pas du goût de l'Empereur, & causèrent de nouvelles difficultés. Sa Majesté Impériale déclara qu'Elle s'en tenoit uniquement au Traité de la Quadruple Alliance, pour ce qui regardoit la Succession aux Etats de Parme & de Toscane, & que la France, l'Espagne, & la Grande Bretagne, étant Parties contractantes de ce Traité, elles ne pouvoient y déroger, ni rien changer, sans son concours & son consentement.

Comme il étoit à craindre qu'on n'en vînt à une rupture, l'Empereur

1740. envoya en 1730 des ordres dans ses Païs Héréditaires pour la levée de 36000 hommes.

En 1731 la bonne intelligence fut enfin rétablie entre Sa Majesté Impériale & le Roi d'Espagne, par le Traité qui fut conclu & signé le 22 de Juillet. Dans la crainte que la rupture entre ces deux Cours n'allumât une Guerre générale dans l'Europe, le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces Unies avoient cherché les moyens d'applanir les grandes difficultés qui s'étoient toujours présentées, & portèrent l'Empereur à consentir qu'on assurât la Succession des Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance, destinée à l'Infant Don Carlos. Sa Majesté Impériale donna en effet les mains à l'introduction de six mille Espagnols dans les Places fortes de ces Duchés. Elle promit en même tems de faire cesser pour toujours tout Commerce & Navigation aux Indes Orientales, dans toute l'étendue des Païs-Bas Autrichiens, & dans tous les autres Païs, qui, du tems de Charles II, Roi d'Espagne, étoient sous la Domination de Sa Majesté Catholique. Les Electeurs, Princes & Etats de l'Empire se chargèrent cette année de garantir la Pragmatique Sanction, à l'exception des Electeurs de Bavière, de Saxe & Palatin, qui firent protester contre cette résolution qui venoit d'être prise à la Diète de l'Empire.

L'Empereur alla prendre les Eaux de Carlesbat au commencement de l'Année 1732. A son retour il se rendit à Prague, où le Roi de Prusse le vint voir.

Le Roi de Pologne, *Auguste* II, étant mort au mois de Février 1733, la France déclara la guerre à l'Empereur qui s'opposoit à l'Election de Stanislas. Les François entrèrent sur les Terres de l'Empire, & s'emparèrent du Fort de Kehl. Ils se jettèrent en même tems sur le Milanez, & se rendirent maitres en très peu de tems de plusieurs Places.

En 1734 la Diète de l'Empire déclara la guerre à la France qui venoit de faire une alliance avec le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie. Les Electeurs de Bavière, de Cologne & Palatins protestèrent contre cette Résolution. Les François ouvrirent la Campagne par la prise de Trarbach, & firent bientôt après le siège de Philipsbourg, que le Prince Eugène tenta inutilement de secourir. Cette Place se rendit le 18 de Juillet. Le Maréchal de Berwick fut tué à ce siège. Il se donna en Italie deux Batailles où les Impériaux furent battus. Le Comte de Merci perdit la vie dans celle de Parme, & le Prince Louïs de Wurtemberg fut tué dans celle de Guastalla. D'un autre côté les Espagnols firent la conquête de Naples & de Sicile.

On tint à Vienne en 1735 des Conférences secretes pour la Paix, dont on signa les Articles Préliminaires. Par ce Traité Don Carlos devoit être reconnu Roi de Naples & de Sicile, le Duc de Lorraine cedoit son Duché au Roi Stanislas, & après lui à la Couronne de France, & on lui promettoit en échange le Grand Duché de Toscane; l'Electeur de Saxe étoit reconnu Roi de Pologne, & on lui cedoit la possession paisible de

ce Royaume. La France devoit garantir la Pragmatique Sanction. 1740.

La Paix fut entièrement rétablie en 1736 entre l'Empereur & le Roi de France; mais une nouvelle Guerre s'étant allumée entre la Russie & la Porte, l'Empereur joignit ses armes à celles de l'Impératrice de Russie, & déclara la guerre aux Turcs. Le fameux Prince *Eugène*, qui avoit rendu de si grands services à la Maison d'Autriche, mourut la nuit du 20 au 21 Avril de cette Année.

La Guerre fut poussée en 1737 avec beaucoup de vigueur contre les Turcs, auxquels on enleva Usizza.

En 1738 il se donna deux Batailles où les Impériaux perdirent beaucoup de monde.

La Paix fut conclue en 1739, & l'Empereur ceda aux Turcs la Forteresse de Belgrade, dont les Ouvrages devoient être démolis. L'Empereur accorda, cette année, sa Fille aînée *Marie-Thérèse*, en mariage au Prince de Lorraine devenu Grand Duc de Toscane.

Voila, en peu de mots, les grands évènemens qui se sont passés sous le Règne de CHARLES VI, qui est le dernier Prince de l'Auguste Maison d'Autriche-Habsbourg, dont RODOLPHE Comte de HABSBOURG avoit jetté les prémiers fendemens, ayant été élu Empereur par la Diète qui se tint à Francfort en 1273, & couronné à Aix-la-Chapelle le 5 de Janvier 1274.

La mort de l'Empereur Charles VI a donné lieu à de grands changemens, & les affaires de l'Europe sont aujourdhui dans une crise qui fait craindre quelque révolution. L'Archiduchesse *Marie-Thérèse*, Epouse du Grand Duc de Toscane, a été proclamée Reine de Hongrie & de Bohême, Archiduchesse d'Autriche, & Princesse Souveraine de toutes les Provinces & Païs Héréditaires de l'Empereur, selon l'ordre établi par la Pragmatique Sanction. Plusieurs Souverains forment déja des prétentions sur cette grande Succession, & sur-tout le Roi d'Espagne, l'Electeur de Bavière & le Roi de Prusse. Les Etats d'Italie sont menacés d'une invasion de la part des Espagnols, la Cour de Bavière a fait valoir ses Droits dans plusieurs Pièces & Ecrits qu'elle a publiés à ce sujet, & le Roi de Prusse a fait marcher des Troupes dans la Silésie, qu'il a déja presque entièrement réduite sous son obéissance. Il y a tout lieu de croire qu'on ne tardera pas à être instruit du succès de toutes ces entréprises.

La mort de l'Impératrice de Russie suivit de près celle de l'Empereur, cette Princesse étant morte le 28 d'Octobre, à l'âge de 46 ans, 8 mois & 20 jours. Elle se nommoit ANNE, & étoit fille d'Iwan-Aléxiowitz, Czar conjointement avec son frère Pierre, depuis 1682, & mort le 29 Janvier 1696, après avoir été obligé de ceder toute la Régence à son frère cadet Pierre Aléxiowitz, en 1688, tant à cause du complot de la Princesse Sophie & des Galliczins, qu'à cause de la foiblesse de l'esprit de Jean. Ce Prince avoit épousé Proscovie de Soltikoff, dont il eut trois filles; savoir, Cathérine, mariée au Duc Charles-Léopold de Mecklenbourg, & morte le

1740. 27 Juin 1733; Anne, qui est l'Impératrice dont on annonce aujourd'hui la mort; & Proscovie, décédée le 19 Octobre 1730.

La feue Impératrice avoit été mariée le 13 Novembre 1710, à Fréderic-Guillaume, Duc de Courlande, mort le 21 Janvier 1711. Elle fut élue Impératrice, le 31 Janvier 1730, après la mort du Czar Pierre II, ensorte que cette Princesse a régné 10 ans & 9 mois.

Le règne de cette Impératrice est remarquable par les Traités & les Alliances qu'elle a faites; par la guerre entreprise à l'occasion des affaires de Pologne; par celle qu'elle eut ensuite avec les Turcs & qui fut accompagnée de la prise d'Asoph, de celle de Précop, de la ruïne de la Crimée, de la prise d'Oczackoff, & de celle de Choczim, & enfin par la découverte du mistérieux projet des Princes Dolghorucki, & des desseins formés par le Comte Wolinski & ses complices.

Peu de tems avant la mort de cette Princesse, lorsqu'on vit que sa maladie donnoit lieu de craindre pour sa vie, le Duc de Courlande lui persuada de ne pas différer à règler la succession. Sa Majesté lui répondit qu'il n'y avoit qu'à dresser un Acte en faveur de sa Nièce la Princesse Anne. Le Duc passa dans le Cabinet de l'Impératrice où s'assemblèrent les Comtes d'Osterman & de Munich, le Prince Czerkaskoi, & quatre autres Sénateurs. On y délibéra sur l'intention de l'Impératrice. Il n'y eut personne qui ne protestât d'être prêt de s'y soumettre, & qu'on ne doutoit pas que ce ne fût aussi le sentiment de tout le Sénat; mais qu'on devoit considérer que les mêmes raisons, qui avoient exclu la Mère de la Princesse Anne, pour appeller l'Impératrice au trône, subsistoient par rapport à cette Princesse, & se trouvoient même agravées, puisque non seulement elle étoit mariée à un Prince étranger, mais même qu'elle étoit Fille d'un Prince étranger, il y eut quelque débat sur ce sujet, dont on fit rapport à l'Impératrice, qui décida qu'il falloit dresser l'Acte en faveur du Grand Duc Iwan, Fils de la Princesse Anne, qui étoit né Russe, & arrière petit-Fils du Czar Iwan-Aléxiowitz. L'Acte en fut dressé d'abord. L'Impératrice le signa & il fut publié après qu'on en eut informé la Princesse Anne, le Duc de Brunswick & la Princesse Elizabeth.

Comme on jugea qu'il étoit nécessaire d'établir une Régence, qui fût chargée de l'administration de l'Etat, pendant la Minorité du futur Empereur, l'Impératrice déclara Régent de l'Empire, le Duc de Courlande, pour exercer cette importante Charge jusqu'à ce que le Prince Jean eût atteint sa dix-septième année. Le Veld-Maréchal, Comte de Munich, & le Comte d'Osterman furent nommés en même tems, pour être du Conseil de Régence.

Il est bon de remarquer, par rapport à l'ordre de succéder au Trône de Russie, que selon le Testament de Catherine, Veuve de Pierre I, la succession revenoit à la Duchesse de Holstein, sa fille aînée; mais cette Princesse étant morte en 1728, les inconvéniens d'une longue Minorité, & la crainte que les intérêts du Holstein ne préjudiciassent à ceux de l'Empire,

furent

furent cause que le jeune Duc de Holstein ne fut point appellé pour succéder à l'Empire après la mort de Pierre II. D'ailleurs on considéroit, que les Filles de Pierre n'étant que de la Branche cadette, il étoit juste de revenir à la branche aînée, dès que par l'extinction de la Ligne masculine, on étoit réduit à la féminine. Le choix auroit dû tomber alors sur la Duchesse de Mecklenbourg; mais les raisons de politique qui avoient prévalu à l'égard du Duc de Holstein, prévalurent aussi à l'égard de cette Princesse. C'est ce qui fit prendre la résolution d'appeller au Trône la Duchesse Douairière de Courlande. Les Princes Dolghorucki voulurent borner son autorité. Ils firent des propositions qui furent acceptées à Mittau, mais rejettées à Moscou, par le Conseil du Comte Jugozinski. 1740.

Le nouveau Régent commençoit à peine à exercer les fonctions de l'importante Charge dont il venoit d'être revêtu, qu'on chercha à le dépouiller de toute son autorité, & à mettre les rênes du Gouvernement entre les mains de la Princesse Anne. Il n'étoit pas naturel que cette Princesse, mère du jeune Empereur, fût dépendante d'un Etranger, elle qui étoit Petite-Fille du Czar Iwan.

Dans plusieurs Conférences qui se tinrent fort sécrétement entre plusieurs Sénateurs & Généraux, il fut résolu, après avoir examiné toute la conduite du Duc, de se saisir de sa personne, & de tous ceux qui lui étoient attachés. Le Veld-Maréchal Comte de Munich se chargea lui-même de cette commission. A trois ou quatre heures du matin, il se rendit avec un Détachement des Gardes, au Palais où le Régent faisoit sa demeure. On s'assura d'abord de sa Garde, avec menace de tuer quiconque oseroit résister. Le Palais fut investi, & on occupa en dedans les Escaliers & les Galeries. Le Comte de Munich s'étant fait ouvrir, au nom de l'Empereur, l'appartement du Duc, qui étoit couché; celui-ci, éveillé par le bruit, & soupçonnant qu'on en vouloit à sa Personne, sauta du lit, en chemise, & mit l'épée à la main. Le Comte de Munich entra en même tems, & lui dit: *J'arrête Votre Altesse de la part de l'Empereur, & voici mon ordre.* Le Duc se défendit le plus longtems qu'il put avec son épée, & quoique désarmé, il se débattit encore avec tant de force, que sa chemise fut déchirée en pièces, & qu'on eut bien de la peine à se rendre maitre de lui. On n'éprouva pas moins de résistance de la part de la Duchesse son Epouse, qui trouvant un sabre sous sa main, se défendit aussi avec force, & blessa un des Gardes. Le Comte Gustave de Biron, frère du Duc de Courlande, tenant son épée d'une main, & un pistolet dans l'autre, voulut se sauver par le jardin; mais les Gardes qu'on y avoit placés, la Bayonnette au bout du fusil, l'arrêtèrent. Après qu'on eut fait habiller promptement le Duc & la Duchesse, on les conduisit, avec leur Famille, au Palais où logeoient l'Empereur & la Famille Impériale; & d'où ils furent menés, dans quatre chariots couverts, à la Forteresse de Schliesselbourg. On fit immédiatement après une salve générale de l'artillerie.

Après cette catastrophe étonnante la Princesse Anne fut proclamée Régente de l'Empire, suivant la résolution qui en avoit été prise dans le Conseil. En même tems on dépêcha des Exprès à Moscou, à Revel, à Dorpt & à Riga pour les parens & les adhérans du Régent, entr'autres le Général

1740. ral Comte Charles de Biron, ſon Frère, Commandant de Moſcou, & le Lieutenant-Général Biſmark, Gouverneur de Riga, Epoux de la Sœur de la Ducheſſe. Mr. Beſtuchew, ci-devant Envoyé en Dannemarc & nouveau Miniſtre du Cabinet, fut auſſi arrêté comme créature du Duc, quoique d'une Famille qu'il avoit autrefois perſécutée. Comme le Fils ainé du Duc étoit malade, on ſe contenta de lui donner une garde.

Ce malheureux Duc, qui vient d'être condamné à être conduit en Sibérie, eſt Petit-fils d'un des Domeſtiques des Ducs de Courlande. Il avoit ſçu par ſon attachement aux intérêts de la feue Impératrice, par ſes attentions, par ſon inſinuante politique, s'élever au rang de Comte de l'Empire, ſous le nom de Biron, à celui de prémier Miniſtre de l'Empire de Ruſſie, enfin il étoit monté ſur le Siège de ſes Maitres, par ſon Election au Duché de Courlande. Il avoit comblé ſa Famille d'honneurs & de richeſſes, & lui-même avoit amaſſé des tréſors immenſes dans le court eſpace de dix années. Si l'ambition pouvoit être aſſouvie, c'étoit ſans doute la ſienne; mais la mort de ſa Bienfaitrice, & le poſte de Régent, où il trouva le moyen de ſe placer, lui firent concevoir d'autres deſſeins encore plus relevés. Il ferma les yeux ſur les exemples encore récens de Menzikow & d'Aléxis Dolghorucki, qui tous deux ont tenté de mettre leur Famille ſur le Trône des Czars. Il oublia que ce qu'il devoit à l'Impératrice Anne éxigeoit de lui la plus vive reconnoiſſance pour la Grande Ducheſſe ſa Niéce, qu'elle avoit toujours ſi tendrement cherie. Il oublia que devant à l'Impératrice Catherine le prémier dégré de ſa fortune, la Princeſſe Elizabeth, ſa Petite-Fille, méritoit au moins ſes reſpectueux égards. Il oublia même qu'il étoit dans un Etat, où il étoit étranger, où il avoit beſoin de l'appui de ſes Amis, & qu'il devoit menager & careſſer une Nobleſſe à qui l'on a appris que l'eſclavage eſt le partage des Ames baſſes & rampantes. Il avoit été l'objet des éloges, des acclamations, & de la flatterie du Peuple, pendant vingt jours; il en devint le jouet & l'objet de ſes éxécrations.

1741. Quoique mon deſſein ſoit de mettre fin à ces Annales, après avoir rapporté cette étonnante cataſtrophe, je ne ſaurois cependant me diſpenſer de dire ici un mot de quelques évènemens tout-à-fait remarquables arrivés pendant les prémiers Mois de l'Année 1741. Le prémier eſt la Bataille qui s'eſt donnée le 10 d'Avril près du Village de Pompitz, vis-à-vis de Molwitz, entre les Troupes Autrichiennes commandées par le Comte de Neiperg, & l'Armée du Roi de Pruſſe, que ce Prince commandoit en perſonne. Ce Combat a été vif & ſanglant, & les Troupes ont combattu de part & d'autre avec beaucoup de vigueur. Après cette Bataille, Sa Majeſté Pruſſienne fit le Siège de Brieg, dont il ne tarda pas à ſe rendre maître.

Le ſecond de ces évènemens eſt le retour des Eſcadres que Sa Majeſté Très Chrétienne avoit envoyées en Amérique, ſoit pour en ramener les Galions, ſoit pour empêcher les Anglois de rien entreprendre contre les Eſpagnols.

Le troiſième enfin eſt la nouvelle qu'on vient de recevoir des grands avantages remportés en Amérique par l'Amiral Vernon, qui s'eſt rendu maitre de pluſieurs Forts & Batteries qui défendoient la Ville de Carthagène, après avoir pris, brulé, ou coulé à fonds pluſieurs Vaiſſeaux Eſpagnols.

Fin du Prémier Tome.


CARTE DES ISLES
DE L'AMERIQUE
ET DE PLUSIEURS PAYS DE TERRE FERME
situés au devant de ces Isles
& autour du Golfe de Mexique.
DRESSÉE Sur un grand nombre de Cartes particuliéres
sur les instructions des Navigateurs et Voyageurs,
sur les récits des Historiens Espagnols,
qui fournissent des détails qu'on n'a point fait entrer dans les Cartes.
Le tout réduit sous la Projection la plus favorable,
et s'accordant avec des déterminations Astronomiques de Longitude
de la Martinique, St. Dominque, la Jamaique, Carthagene, et la Louysiane.
PAR LE S.r D'ANVILLE
Geographe Ord.re du Roi.
mars 1731.
la Bermude
NOUVEAU R
DE LEON
Lac Salé
CuracaoH
Coro
CARACAS
CUMANA
la Trinidad
Tabago
los Llanos
ou les Plaines
Entrée de l'Orinoque
Lieues
Giraharas
NEZUELA
YNO
310
315
320
280
30
25
10

L'ISLE
SOUS LE
D'H
où comm
par ses h
lors de
Avec les pré
des
PAR LE Mabouya
Geograph sulaires
Ma

Armes de Christophle Colomb.

POR CASTILLAY POR LEON

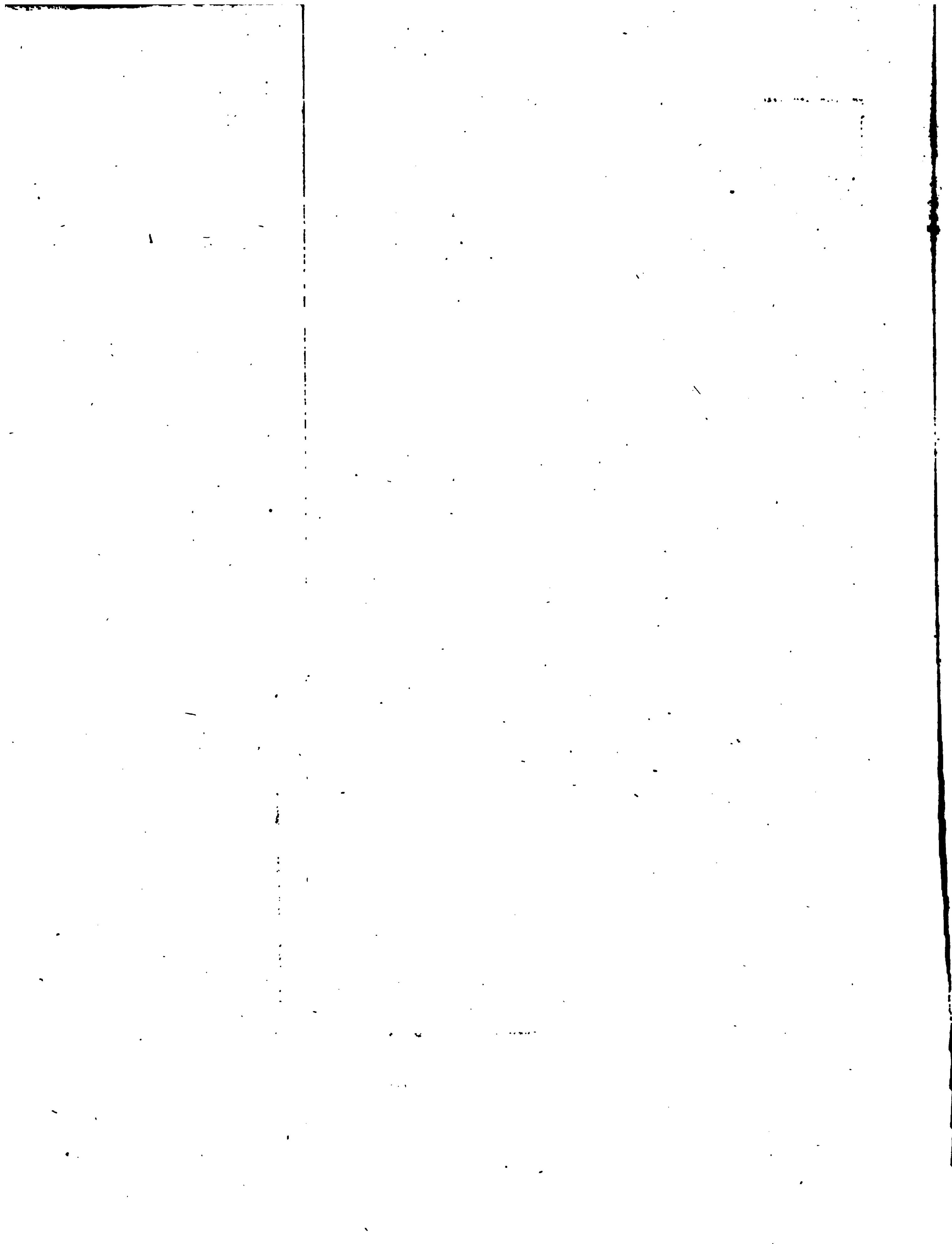


NUEVO MONDO HALLO COLON

Lieues Espagnoles







CARTE DE L'ISLE DE SAINT DOMINGUE

AVEC PARTIE DES ISLES VOISINES

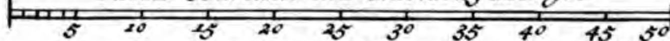
DRESSÉE sur diverses pièces et instructions, particulièrement sur la dernière Carte de Mr. Frezier, et sur les Memoires de Mr. Buttet mis en œuvre de nouveau.

PAR LE Sr. D'ANVILLE Geographe Ordre. du Roi

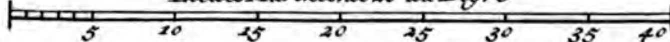
Octobre 1730.

ECHELLE

Lieues Communes de France, de 25 au Degré



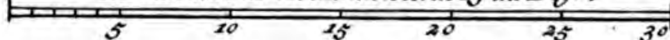
Lieues Marines, de 20 au Degré



Lieues Espagnoles, de 17½ au Degré



Lieues Marines Hollandoises, de 15 au Degré



Avertissement

Les Limites entre la Partie Françoise de St. Domingue et la Partie Espagnole n'ayant point eté reglés, On s'est abstenu icy d'en marquer aucuns même provisionels.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

